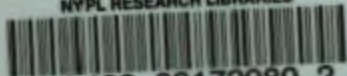


NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172980 2



M E R C U R E
F R A N Ç A I S,

HISTORIQUE, POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

*Du décadi 10 Germinal, an sixieme
de la République Française.*

(Vendredi 30 Mars 1798, vieux style.)

T O M E X X X I V .

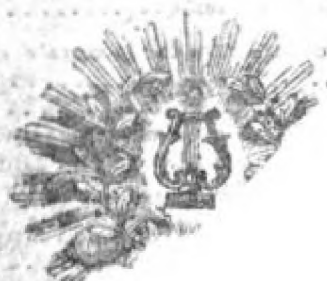


Table des Matières Littéraires du Tome XXXIII.

TRAITÉ sur la police de la Métropole, trad. de l'ang. Page	3.
Seconde lettre sur les Théophilantropes.....	16.
Institut national. Notice des travaux de la classe des sciences physiques, etc., du 15 vend. an VI.	27.
Chanson sur l'emploi du tems, par la Chabeaussière	32.
— Sur la descente en Angleterre.....	34.
— Quatrain sur le général Bonaparte.....	35.
Spectacles. <i>Scipion l'Africain</i> , drame, 37. Annon.	38.
Traité complet d'anatomie, par A. Boyer.....	65.
Des changemens que doit subir la langue d'une nation libre, par Aug. Bordeaux.....	76.
Cours de mathématiques.....	81.
Du Pantheon et d'un Théâtre national, par L. M. Réveillière-Lépeaux.....	85.
Le Vieillard d'Anceus, par Chenier.....	91.
Annonces de livres nouveaux.....	103.
Traité élémentaire de géographie, etc.....	129.
Lettre sur les Opinions religieuses.....	140.
Le cours sur les sciences naturelles, par L. Costaz.	147.
its.....	161.
3 tabl. d'Italie, au salon du Louvre.	163.
ar le cit. Lemercier.....	165.
'risonnier ou la Ressemblance... ..	166.
res nouveaux.....	168.
oyens de fonder la morale chez	193—257—321.
.....	206.
t. des animaux, par Cuvier.	214—336.
par Firm. Didot.	224.
.....	231.
l'Anard de l'Angle-	214-
.....	256.
.....	296.
.....	3.

MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADE 10 GÉMINAL, l'an sixième de la République.
(Vendredi 30 Mars 1798, vieux style.)

LITTÉRATURE.

Almanach des Muses pour l'an VI de la République Française (1798, v. st.). Prix, broché, 36 sous; et 48 sous franc de port. A Paris, chez Louis, libraire, rue de la Harpe, n°. 110.

SECONDE

Mais la pièce
peuvent-
culier

tion technique des vers regnent le plus continuellement jusques dans les moindres détails : c'est à coup sûr, celui qui s'attache le plus à tout enrichir, à fortifier chaque phrase, chaque trait, chaque expression, à renfermer, dans le moins de mots possible, le plus d'idées, d'images ou de sentimens. Ainsi donc les difficultés, communes à toutes les traductions en vers, sont encore augmentées ici par le caractère particulier et par la perfection même de l'original.

Quoique *la Forêt de Windsor* soit un des premiers ouvrages de Pope, il y a mis toute la force, tout l'éclat de toute la maturité de son talent. En peignant les vallées, les coteaux, la verdure de ce beau pays, et rapprochant toutes les beautés champêtres ; il y fait succéder les scènes pastorales de toutes les parties du pays et de toutes les saisons de l'année, de sorte

c

Rien de plus simple que le début.

« Tes forêts , ô Windsor , et tes retraites ver-
 « doyantes , séjour paisible des rois et des muses ,
 « invitent mes chants. Accourez, vierges champêtres,
 « ouvrez vos sources , et déployez toutes vos om-
 « bres. Granville ordonne .. O Muses, venez à mon
 « secours ! Quelle Muse peut refuser de chanter pour
 « Granville. »

Dans la traduction , le début conserve toute sa sim-
 plicité : on pourrait desirer seulement peut être qu'il
 fût un peu resserré ; il y a dix vers pour en rendre
 six.

Que j'entende rouler les eaux de vos fontaines
 Déployez sur mon front l'ombre

deux beaux vers

deployez toutes vos

open all

encore

1

Des boquets agités et calmes tour-à-tour ,
 Le feuillage à-la-fois s'ouvre et se ferme au jour.
 Telle on voit une amante à l'œil fier, au cœur tendre ,
 Sans permettre un *baiser* , ne pouvoir le défendre.

On commence à sentir ici l'inspiration du poète et l'art du grand versificateur. *Lover's warm address* [la prière enflammée de son amant] vaut mieux qu'un *baiser*. Tout le reste , aussi bien que les vers suivans , égale presque toujours , et quelquefois surpasse l'original.

nouveaux dispersés au hasard ,
 ar l'autre ; et plus loin mon regard
 leur sombre étendue ,
 dans la rue ,

et ,

et ,

et ,

et ,

Les fruits dans ces vergers n'attendent point Pomone ;
 Sans Flore l'arbrisseau de sa fleur se couronne ;
 Loin des yeux de Cérès , le blé monte , jaunit ,
S'allonge , en nappes d'or mollement s'applanit.
 Tantôt les blonds épis dont la tige vacille ,
 Se foulent onduleux dans un lointain mobile ;
 Et tantôt de leur front humiliant l'honneur ,
 Ils semblent inviter la faux du moissonneur.

Après le blé monte , jaunit, on peut trouver, *s'allonge*, entièrement superflu. *De leur front humiliant l'honneur* n'est pas une expression bien neuve , ni sur tout bien appropriée à l'image. Tout le morceau d'ailleurs est excellent.

Mais combien ces beaux lieux
 D'horribles animaux , de plus
 Flétrirent, ô forêt ! te
 Ces tyrans , de V
 De enchantais
 Ils changent

Est un crime pareil, est un plaisir égal.
 Les tyrâns sont-ils faits pour sentir la nature ?...
 Du moins l'hôte des bois trouvait sa nourriture :
 Victime abandonnée au despote inhumain ,
 L'homme seul fut encor victime de la faim.

La traduction marche toujours pas à pas à côté de
 l'anglais. *Assiégeaient l'antra sombre, etc.*, rend bien.

For wiser brutes were backward to be slaves.

Dans la dernière tirade, l'original est encore serré
 de plus près ; plusieurs vers nous en paraissent supé-
 rieurs à ceux de Pope. Les suivans sont encore plus

invariable joie !
 able est sa proie,
 né,

Il serait difficile d'opter entre ces deux vers,
Les vents, des temples nus haudent les voûtes sombres.

Et,

The hollow winds thro' naked temples roar.

Le dernier a peut-être quelque chose de plus mu-
gissant et de plus profond.

Mais celui-ci,

Retentit longuement un sauvage murmure.

rend avec plus d'énergie encore la même impression,
et termine mieux cette peinture mélancolique et
sauvage.

Les champs sont enlevés à qui les rend fert'

Dieu n'a plus ses autels, l'homme n'a plus

est la traduction de ce ver-
tems :

Templa adimit Di-

Les beau-

ous -

Crédule , se confie au guéret infidèle ,
Et se livre aux filets déployés autour d'elle

Le riche oiseau du Phase , à travers la fougère
Fuit , s'élance et triomphe. O gaité passagère !
Le plomb brûlant l'atteint : l'oiseau se débattant ,
Et voltige , et s'abaisse , et tombe en palpitant.
De quoi lui sert l'éclat de ses couleurs si belles ,
La pourpre de sa crête et l'émail de ses ailes ,
De son œil arrondi l'étincelante ardeur ,
Et de sa gorge d'or la mobile splendeur.

Est-il blanchi les bosquets dépoüillés ?
Est-il flétri l'herbe aux rameaux effeuillés ,
Est-ce la troupe ; et la clairière humide
Est-ce la bécasse timide.
Est-ce le faucon d'acier , d'acier pressé ,
Est-ce le plomb lancé.

L'anguille au corps glissant et d'argent émaillé,
 De son vêtement d'or la carpe enorgueillie,
 La perche à l'œil ardent et de pourpre embellie,
 La truite que colore un éclat enflammé,
 Et le tyran des eaux le brochet affamé.

Dans tous les morceaux ci-dessus, les difficultés du sujet et celles de la traduction disparaissent également sous l'éclat le plus abondant, le plus riche, et sous une certaine souplesse légère que l'original lui-même n'a pas toujours, à beaucoup près.

Voici une chasse d'un autre genre, la *chasse à cours*.

Mais le cancer s'embrâse. Une ardente jeunesse
 Des lieux arbores pressés encore la vitesse
 Assiège la forêt, environne ses bords :
 Et le cerf effrayé s'éveille au bruit
 L'impatient coursier palpite d
Sur le sol qui l'arrête
 Et ses pieds sur
 Il part !

française, il bat la plaine absente, nous paraît hasardée. On entrevoit ce que l'auteur a voulu rendre ; mais on ne le sent pas assez nettement. *Seems to beat the distant plain, & semble battre la plaine éloignée*, vaut mieux. Vous voyez le coursier parcourir des yeux, la plaine ; il la dévore ; et en trépignant, il semble déjà la battre. L'impression qui en résulte pour le lecteur est plus nette et plus juste.

Nous allons terminer ces longues et nombreuses citations, que l'espace qu'elles occupent peut seul faire trouver telles, par un dernier morceau dont le traducteur pourrait, aussi bien que Pope, se faire à l'application, et où respire cet enthousiasme, sans lequel les arts restent lends ou frivoles, et cette passion sur la science un charme sans l'âme de nouvelles clartés.

être,

Et la Philosophie il écoute la voix :

• Sois la simple nature, évite tout extrême,

« Fievs en toi ton ami, songe à l'heure suprême. »

Défile : et vers les dieux, ton séjour paternel.

.. Ose élever l'esprit et l'œil d'un immortel.

• De ces astres errans l'ame est concitoyenne :

La ciel est leur patrie ; il est aussi la sienne, »

étaient les loisirs du vainqueur d'Annibal.

Comme il que vivaient Atticus et Trumbal.

Douce illusion ! consolante d'écuse !

Muses ! de ma pensée éternelles maîtresses,

Portez, oh ! portez-moi vers des lieux retirés.

de fleurs, de parfums, de verdure entourés.

A la somme de Cooper, aux bords de la Tamise.

2. Le jour où l'Apollon favorise !...

Mais déjà je les vois, déjà je les parcours

«...a-t-il entendu? quel son meurt...»

Coloré par ces accents s'entre dard

Decorative honors: _____

Standard 105 MC

$\tau_{1/2} = 1.5 \text{ min}$

1. The first step is to identify the problem. This involves understanding the current situation and what needs to be changed.

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 26

1. *Phragmites australis* (Cav.) Trin. ex Steud.

$$(\mathbf{A}^T \mathbf{A})^{-1} \mathbf{A}^T \mathbf{Y} = (\mathbf{A}^T \mathbf{A})^{-1} \mathbf{A}^T (\mathbf{A} \mathbf{X} + \mathbf{E}) = \mathbf{X} + (\mathbf{A}^T \mathbf{A})^{-1} \mathbf{A}^T \mathbf{E} = \mathbf{X} + \mathbf{E}^*$$

1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 278: 1039-1044.

[illegible]

$\frac{1}{2} \left(\frac{1}{2} \right) = \frac{1}{4}$

Journal of Management Education, Vol. 29 No. 6, December 2005
DOI: 10.1177/0022032105280001
© The Author(s) 2005

$$E_{\text{eff}} = \frac{1}{2} \left(\frac{1}{E_1} + \frac{1}{E_2} \right) = \frac{1}{2} \left(\frac{1}{100} + \frac{1}{100} \right) = \frac{1}{100} \text{ GPa}$$

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

Figure 1. The effect of the initial concentration of the monomer on the polymerization of α -methylstyrene initiated by BuLi in THF at -78°C . The polymerization was carried out in the presence of 0.01 mole-% of BuLi in THF at -78°C . The polymerization was carried out in the presence of 0.01 mole-% of BuLi in THF at -78°C .

revenir plus d'une fois, et pour leur faire sentir que la France vient d'acquiescer un grand poëte de plus.

HISTOIRE. NATURELLE.

Tableau élémentaire de l'Histoire naturelle des animaux ; par G. CUVIER, de l'Institut national de France, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon, etc. In-8^o. de 710 pag. avec 14 planches. A Paris, chez BAUDOUIN, place du Carrousel, n^o. 662. An VI.

TROISIEME EXTRAIT.

melle, après s'être accouplé, pond
 = chenilles ou larves; cette che-
 = valide ou nymphe; un nou-
 = on, ou l'insecte
 elle les méta-
 produire
 l'amor-

chenille ou d'un ver, puis une *nymphe* immobile, et enfin un papillon.

Les organes de la mastication sont plus variés dans les insectes que dans aucune autre classe d'animaux. Il y en a qui ne prennent que des nourritures liquides, et qui n'ont point de mâchoires, mais seulement une trompe à double tuyau, se roulant en spirale, une langue (*lingua*), ou un tube aigu, se recourbant sous le corps, bec (*rostrum*), ou une trompe charnue à deux lèvres (*proboscis*), etc. Ceux qui ont des mâchoires, les ont se mouvant dans un plan transverse à la longueur du corps, ou de côté, et non de haut en bas, comme les autres animaux. Il y en a le plus souvent deux paires, dont la supérieure, plus forte, se nomme *mandibule*, et l'autre retient le nom de *mâchoire*. Quelquefois l'une ou l'autre manque, ou bien il y en a plusieurs paires. Il y a de plus deux *seures*, une supérieure et une inférieure; celle-ci varie beaucoup par la forme, la connexion avec les *mâchoires*, et la manière dont son extrémité, nommée *langue*, s'allonge ou se replie. Les *palpes* ou *antennes*, sont de petits filamens, ordinairement articulés, attachés aux diverses parties de la *manducation*; le plus souvent il y en a sur le dos des *mâchoires* et sur la levre inférieure. Ils servent à faire mieux connaître à l'insecte les matières qu'il mange.

Swammerdam divise les insectes d'après la métamorphose; *Linnaeus*, d'après la présence ou l'absence des ailes, leur nombre et leurs tegumens; *Fabricius* [ce célèbre naturaliste danois, vivant] uniquement d'après leurs organes de la mastication ou de la déglutition; le cit. *Quvier* a adopté une méthode combinée d'a-

présentes trois points de vue, de manière à faire connaître les classes établies d'après ces trois auteurs; et il les a subdivisées jusqu'à ce que les réunions de genres lui aient paru entièrement naturelles.

Insectes à mâchoires, sans ailes... Monocles, qui comprennent les poux des poissons, la puce-deau, etc.; écrevisses, qui comprennent les cancrs ou crabes, les hermites, les langoustes, les écrevisses; oloportes; iules; scolopendres; scorpions; araignées; guêchers; hydracnès; podures; forbicines; ricins, ou poux des oiseaux... *NEUROPTÈRES* [ailes nerveuses], à mâchoires et quatre ailes réticulées... Demoiselles; termites, ou fourmis blanches de la zone torride, dont les dégâts sont aussi cruels que l'économie de leur société est étonnante; hémiérobès; la fourmilion; panorpès; raphidies; friganes; éphémères... *HYMÉNOPTÈRES* [ailes membraneuses], à mâchoires avec quatre ailes veinées et non réticulées... Abeilles; guêpes, frêlon; les sphex, ou guêpes solitaires; chrysidès, ou guêpes dorées; mouches à scies; ichneumons; urocères; cynips, qui occasionnent les noix de galle; fourmis, rouges et noires, brunes, rouges; et les moutilles... *COLÉOPTÈRES* [ailes épaisses], à mâchoires, à deux ailes recouvertes par deux étuis de substance cornée, sous lesquels elles se reploient... Lucanes, ou cerfs-volant; synodendres; scarabées, housier, hanneton, cétoine; trichie; charançons; bruches; coccinelles; alphes; hydrophiles; sphéridies; escarbots; byrrhès; dermestes; bostriches; pions; taupins; richards; lampyres, ver-luisant; cantharides; meloès, cantharides des bous-tiques; ténébrions; ménéloès; cassides; chryso-mèles, criocère,

trioçère ; hispes ; capricornes ; leptures ; nécydales ; dytiscques ; gyrins ; carabes , cicindeles ; et staphilins... ORTHOPTÈRES [ailes droites] , à mâchoires , à ailes qui se replient sous des élytres mous ou demi-membraneux , qui ne se joignent point par une suture exacte.... Perce-oreilles , dont le nom est fondé sur un ancien préjugé ; blattes , qui dévorent les meubles ; mantes , prie-dieu , que le peuple et les Turcs même supposent ne tenir les bras de devant relevés que pour prier Dieu ; sauterelles , taupe-grillon , ou courtillière , grillon , criquet.

Insectes sans mâchoires , à ailes.... HÉMIPTÈRES [demi-ailes] , à bec recourbé sur la poitrine , dont les ailes se replient sous des élytres , moitié coriaces , moitié membraneux.... Punaises ; nèpes , ou scorpions aquatiques ; notonectes ; cigales ; thrips ; pucerons , dont les femelles produisent pendant neuf générations successives , après avoir été fécondées une seule fois ; psylles ; gallinsectes , kermès de la ci devant Provence et d'Italie , cochenille du Mexique , cochenille de Pologne.... LÉPIDOPTÈRES [ailes pulvérulentes] , à trompe qui se roule en spirale , à quatre ailes revêtues d'écaillés semblables à une poussière fine. Ces insectes , connus sous le nom de papillons , font l'ornement des campagnes par la beauté de leurs couleurs et la variété de leurs mouvemens. Linnæus n'a fait que trois genres des lépidoptères , les papillons de jour , les sphinx ou papillons de soir , et les phalènes ou papillons de nuit. On les a depuis beaucoup subdivisés. Les papillons proprement dits , à antennes terminées par un renflement obtus , à ailes qui se relevent dans le repos l'une contre l'autre en un plan vertical ; nym-

Tome XXXIV. B

phes, paon de jour; danaïdes, du chou, de la rave; parnassiens; héliconiens, tous étrangers; guerriers; plébéiens, l'argus; hespéries, de la mauve. *Sphinxes* à antennes renflées vers leur milieu, et finissant en pointe, du tithymale, tête de mort. *Phalènes*, de nuit, à antennes diminuant de la base à la pointe; bombyx, paon de nuit, ver-à-soie, livrée, processionnaire; cossus, rongeuse de bois; hépiales, du houblon; noctuelles, du bouillon-blanc; phalènes, arpen-teuse, du chou; tordeuses, du chêne, du saule, chenille des pommes; teignes, des pelleteries, des draps, des tapisseries, des grains, de la cire, etc.; ptérophores.... **DIPTÈRES**, à deux ailes nues, sous lesquelles sont deux petits corps mobiles en forme de baguette, nommés *balanciers*. Il y a le plus souvent sur chaque balancier une petite écaille qui le recouvre, et contre laquelle il bat lorsque les insectes volent, ce qui produit le bourdonnement; tipules, mouches de saint Marc; cousins; mouches à trompe charnue; taons, des bœufs; empis; bombyles; conops, le stomoxe qui pique si douloureusement les jambes, sur-tout lorsqu'il doit pleuvoir; asiles; hippobosques ou mouches-araignées, du cheval, des hirondelles, des moutons; oestres, leurs larves vivent dans les intestins, ou même dans l'intérieur des chairs de divers grands animaux auxquels elles font le plus grand tort.

Insectes sans mâchoires et sans ailes, pourvus de membres articulés.... Les puces, les seuls des insectes sans ailes qui subissent une métamorphose complète; leur larve est cylindrique, sans pieds, armée de deux petites pointes sous la queue; elle vit dans les vieux

bois, et se change en une nymphe immobile, comme celle des hyménoptères. Les poux, le pou humain, le scorpion à pieds fourchus. Les mites sont la cause de plusieurs maladies, dans les plantes et dans les animaux ; le siron des fromages ; mite de la gale ; tique ; la mite des oiseaux ; la mite-tisserand qui entoure de soie les feuilles des arbres dans les brangeries.

Les VERS n'ont ni ailes, ni mâchoires, ni membres articulés. Ils ressemblent à des larves, ne changent jamais de forme, et se propagent dans cet état. Il est impossible d'assigner un caractère général pris de la forme extérieure ou de l'organisation intérieure, par lequel on puisse, dans tous les cas, distinguer les vers des larves d'insectes. La plus grande partie des vers habitent dans l'intérieur des autres animaux, comme font quelques larves d'insectes ; d'autres vivent dans la terre ou dans les eaux. Il y en a parmi ces derniers qui ressemblent aux mollusques testacés ; mais ils en diffèrent par la forme de leurs coquilles ou tubes qui ne forment jamais de spirale, ni de cône évasé ; d'ailleurs, l'animal n'est point attaché à sa coquille, et les mollusques le sont toujours. Vers pourvus d'épines ou de soies pour aider dans leurs mouvemens : aphrodites des mers du Nord ; amphinomes ; amphitrites, des huîtres ; serpules à tubes tortueux, l'arrosoir ; dentales à tubes en cônes ouverts par les deux bouts ; néréides, ver nus, la n. phosphorique fait reluire les mers ; naïades, nues et des eaux douces ; lombrics, ou vers-de-terre, ont les deux sexes, et ont cependant besoin pour produire d'un accouplement réciproque ; lorsqu'on les coupe en deux, chaque partie devient un ani-

mal entier, ils se nourrissent de terreau ; la furie de Laponie.

Vers dépourvus d'épines et de soies. 1°. Les sangues et les planaires qui vivent dans l'eau douce. 2°. Les vers intestins qui se trouvent dans l'intérieur de presque tous les animaux vivans, et qui ne se ressemblent point d'une espèce d'animal à une autre. Il y en a non-seulement dans le canal alimentaire, mais jusques dans le tissu cellulaire et dans le parenchyme des viscères les mieux revêtus. La difficulté de concevoir comment ils y parviennent, jointe à l'observation qu'on ne les trouve point hors des corps vivans, a fait penser à plusieurs naturalistes qu'ils s'y engendraient spontanément... Les douves du foie des moutons, la ligule des oiseaux et celle des poissons, la lingatule des poumons du lièvre ; les *tania*, vulgairement vers-solitaires, le t. large a quelquefois 30 metres [100 pieds environ] de long et 12 millimetres [6 lignes environ] de large, il est chassé par l'huile de ricin ; le cucurbitain a eu quelquefois 20 metres de longueur, c'est le plus difficile à chasser ; le *tania* commun a quelquefois 5 metres de longueur, est très-difficile à chasser ; les hydatides du cerveau des moutons qui les font sauter ou tourner ; les ascarides ; le lombrical, long de 6 à 7 pouces [16 centimetres] ; le vermiculaire, long de plus d'un centimetre [demi-pouce], qui attaque sur tout les enfans, se tient dans l'intestin rectum, où il cause des chatouillemens insupportables, est chassé par l'infusion de mousse de Corse ; les dragonneaux, à corps mince et fort long, absolument semblables à un fil, pointu par les deux bouts, le drag. des ruis.

seaux, brun, avec les extrémités noirâtres, le verd de Médine, à plusieurs pieds de longueur, pénétrant dans les chairs des hommes, etc.

LES ZOOPHYTES [animaux-plantes] forment le dernier degré de l'animalisation, et en même tems le premier de la végétation. A peine des viscères digestifs, et quelque indice de respiration dans quelques-uns. Plus de centre de circulation, plus de nerfs, ni de centre de sensations : chaque point du corps semble se nourrir par succion, et être pourvu par lui-même de la faculté de sentir. Aussi la plupart de ces animaux repoussent bien vite les parties qu'on leur enleve. Il y en a même qui multiplient par une simple division, comme les plantes. Il faut pourtant observer que, dans cette simplicité commune à tous, il y a bien des degrés différens ; et nous passerons successivement d'êtres pourvus de pieds, de tentacules, de parties dures et molles, ayant des viscères distincts, à d'autres dont le corps entier n'est qu'une pulpe gélatineuse diversement configurée, ou ne présente même au plus fort microscope qu'un point en apparence indivisible. Les premiers ordres sont disposés selon les différens degrés de perfection de leur organisation. Les derniers contiennent des zoophytes du dernier ordre de simplicité, mais réunis en grand nombre pour former un animal composé, qui a pour base des parties solides, de substances et de formes très-différentes. Ces derniers êtres approchent des plantes pour la forme extérieure, comme pour la simplicité dans l'organisation, et

c'est à juste titre qu'on les nomme *animaux-plantes*, ou *zoophytes*. On remarque dans la disposition respective de leurs organes, une tendance manifeste à la forme étoilée ou rayonnante.

Zoophytes, qui ont une enveloppe coriace ou calcaire, un organe respiratoire intérieur distinct, et souvent des pieds rétractiles nombreux, ou les *échinodermes* [peau coriace] : les holothuries, le concombre de mer ; les astéries, l'étoile de mer, la tête de Méduse, etc. ; les oursins, le turban, la rosace, le gâteau, le spatague-cœur.... Zoophytes mous, dans lesquels on ne voit point d'organe respiratoire, et qui n'ont point de pieds rétractiles... 1°. Les *orties de mer*... les méduses, les herosé ; les actinies ou anémones de mer... 2°. Les *polypes* si célèbres par leur génération, qui est une véritable bouture... les hydres ou polypes à bras ; les vorticelles ou polypes à bouquet.... 3°. Les très-petits, appelés *animaux infusoires*, qui, comme les vorticelles, sont microscopiques.... les rotifères, dans qui on a reconnu, pour la première fois, la faculté de rester desséchés et sans mouvement pendant des années entières, et de reprendre vie si-tôt qu'ils sont de nouveau humectés ; les brachions ; les trichocercques ; les vibrions, les anguilles du vinaigre, de la colle de farine ; les cercaires, ceux qui habitent les semences d'animaux, ont été crus long-temps jouer un rôle dans la génération, mais ils y sont entièrement étrangers, et ne se trouvent là que comme des hôtes ; les volvocées des marais, de l'eau de fumier, etc., le volv. sphérique des marais est rougeâtre en été ; on voit dans son intérieur des globes semblables à lui, qui en

sortent, et qui dès-lors en contiennent de plus petits, ensorte qu'il est gros à-la-fois de plusieurs générations successives; les monades, qui même aux plus forts microscopes ne paraissent que comme des points ronds ou ovales, se mouvant avec célérité en tout sens..... On serait tenté de croire que plusieurs de ces animaux microscopiques ne se forment que de la décomposition des matières soumises à l'infusion...

Zoophytes proprement dits, dans lesquels la substance animale traverse l'axe de la substance cornée qui lui sert d'enveloppe, et a chacun de ses rameaux terminé en polype. La partie solide de ces zoophytes a pris le nom de *tige*; et la tête des polypes, celui de *fleur*: les flosculaires d'eau douce; les tubulaires, dont une espèce d'eau douce; les capsulaires et les sertulaires de mer... *Escares*, dont chaque polype est adhérent dans une cellule cornée ou calcaire, à parois minces: les cellulaires; les fustres; les corallines... *Cératophytes*, qui ont un axe de substance solide, recouvert par-tout d'une chair sensible, des creux de laquelle sortent des polypes... L'antipathie ou corail noir; les gorgones; le corail; les isis; les pennatules.... *Lithophytes*, qui ont un axe ou une base de substance pierreuse, dans laquelle sont creusés les réceptacles des polypes. Ces animaux sont en si grand nombre dans certaines mers, qu'ils y forment des isles entières... Les madrépores, fongite, méandrite, astroïte, porite; les millépores, la manchette de Neptune.... Zoophytes qui ont pour base une substance spongieuse, friable ou fibreuse, enduite d'une croute sensible, contenant quelquefois des

polypes : 1°. les alcyons ; l'orange , la figue et la main de mer : 2°. les éponges [des boutiques , l'ép. œillée , et l'ép. à canons] sont peut-être les êtres qui participent le moins aux facultés animales ; elles consistent en un tissu fibreux qui est enduit dans son état frais , d'une sorte de gelée animale à demi-fluide et très-mince ; le seul signe de vie qu'on prétende y avoir observé , c'est un léger frémissement , une contraction peu marquée , lorsqu'on les touche ; après la mort , la gelée animale disparaît , et il ne reste que sa base.

LES souscripteurs de l'*Encyclopédie* tireront de cet ouvrage tout le fruit qu'en auraient retiré les autres lecteurs , s'il eût été accompagné des dessins de tous les animaux : C'est une vérité consolante pour eux ; malgré les lenteurs et les retardemens que la révolution a apportés dans la publication de cette immense collection , deux des trois parties de l'Histoire naturelle sont presque complètes. La Botanique n'attend plus qu'une centurie de plantes avec la cryptogamie. La Zoologie est plus avancée ; on peut la dire complète. Nous avons en effet suivi tout l'ouvrage du cit. Cuvier , avec les planches de Zoologie de l'*Encyclopédie méthodique* , dont nous avons fait des tables manuscrites. Nous avons reconnu tous les genres , toutes les espèces qui y sont décrites , à une légère exception près ; les coquilles univalves ; les genres de l'écrevisse , des jules et des scolopendres ; les ordres des zoophytes proprement dits , des escars

et des cératophytes. Quel que soit donc le système que l'on embrassera sur la Zoologie, on trouvera tous les individus dans la *Nouvelle Encyclopédie*.

GLYPTOGRAPHIE.

Gems and gold;
Nor want we skill or art from whence to raise
Magnificence, *Parad. lost*, l. II, v. 271.

Introduction à l'étude des pierres gravées, par A. L. MILLIN, conservateur du Muséum des antiques, à la bibliothèque nationale; professeur d'histoire et d'antiquités; des sociétés d'histoire naturelle et philomatique de Paris; d'émulation de Rouen; de l'académie des curieux de la nature à Etlang; de l'académie de Dublin; de la société linnéenne de Londres; de celle de médecine de Bruxelles; des sciences physiques de Zurich; d'histoire naturelle d'Iena; avec cette épigraphe, Multa hoc modis, ut cætera omnia luxuria variavit, gemmas addendos exquisiti fulgoris, censuque opimo dignos onerando; mox et effigies varias æulando, ut alibi ars; alibi materia esset in pretio. PLINEIUS, lib. XXXIII, sect. 6. Seconde édition augmentée et corrigée. A Paris, chez l'auteur, à la bibliothèque nationale, n°. 11; Fuchs, libraire, rue des Mathurins; et FRANÇOIS-GEORGES LEFRAYLT, à Strasbourg. In-8°. de 140 et quelques pages. Prix, 48 sous.

SECOND EXTRAIT.

L'HISTOIRE de tous les Arts, sans doute, a quelque chose d'amusant, d'agréable et d'instructif à-la-fois ;

mais la connaissance, mais la science de ces mêmes arts est encore plus satisfaisante et infiniment plus utile. Après avoir tâché dans le premier Extrait (1) de rapporter les traits historiques répandus dans cette INTRODUCTION ~~qui nous ont paru~~ des plus intéressans, nous allons dans celui-ci, nous attacher à la partie *élémentaire* de cette science. Nous ne pourrions sans doute, donner ici qu'une faible esquisse, quelques légères connaissances ou idées principales de cette science plus étendue qu'on ne pense, et qu'il faut suivre avec des principes et de la constance dans cette étude; science vraiment *incrassante*, qui embrasse tous les siècles, qui a occupé une foule d'artistes, de curieux; qui a instruit un nombre de savans, et qui a servi quelquefois à indiquer ou à rectifier le sentier toujours si difficile de la vérité, dans l'histoire des peuples, des arts, et des connaissances de l'esprit humain (2).

Définition et nécessité de la critique, la première et la principale qualité de la Glyptographie. —

On appelle *Critique des pierres gravées*, l'art de former un jugement, soit sur leur beauté, soit sur leur antiquité. Pour juger du mérite d'une pierre relativement à l'art, il faut avoir seulement le goût et le sentiment du beau, et quelques connaissances du dessin; mais la distinction des pierres antiques d'avec les pierres modernes, est bien plus difficile; et les

(1) Il se trouve n^o. 11 de cette année, page 257,

(2) C'est par le secours de la Glyptographie, que le savant Visconti est parvenu à découvrir la patrie, ignorée jusqu'alors, du célèbre Dioscorides.

plus fins connaisseurs y sont encore même trompés :
voici plusieurs règles à ce sujet. « On examine d'a-
bord si la pierre était connue des anciens, s'ils
la travaillaient, si les bons artistes en faisaient
usage. Les autres caracteres sont un travail bien
fini, un fond parfaitement poli, et enfin le méplat
que les modernes imitent si difficilement.

« Les pierres gravées qui offrent une perspective ne
peuvent être antiques. »

« L'âge des pierres gravées qui offrent des têtes
inconnues ou mythologiques, ne peut être facile-
ment déterminé. « En général, les sujets mytholo-
giques, dont l'explication est difficile, sont un in-
dice d'antiquité. Les graveurs représentaient rare-
ment des sujets pris de l'histoire de leur tems... »

« Pour bien expliquer les pierres gravées, il faut
connaître la lithologie, afin d'en déterminer la na-
ture ; il faut savoir l'histoire de l'art pour juger du
style ; la mythologie et l'histoire, pour découvrir le
sujet ; et avoir une connaissance des autres parties
de l'antiquité. Il faut enfin considérer les pierres
gravées, et sous le rapport de l'art, et sous le rap-
port de l'érudition ! Et « cette parfaite connaissance
ne peut s'acquérir que par l'usage et par une ob-
servation constante des empreintes, qu'il faut toujours
préférer aux estampes. »

« On examine pour la parfaite connaissance des
pierres précieuses, leur pesanteur spécifique, leur
cassure, leur qualité plus ou moins électrique,
leur phosphorescence, leur cristallisation, la
forme de leurs molécules intégrantes. Mais le Gly-
tographe ne peut observer que les pierres em-

» ployées, travaillées, polies, et souvent montées.
 » La pesanteur spécifique et la dureté sont donc les carac-
 » teres auxquels il doit principalement s'arrêter. » Ces
 caracteres n'avaient point échappé à Pline (1).

Les noms et inscriptions sur les pierres gravées sont encore un des objets de la critique chez les Glyptographes.

Parmi les pierres gravées, on distingue sur-tout les noms des anciens graveurs, parce que, outre leur mérite réel, elles ont une grande utilité pour l'histoire de l'art. Mais aussi, la supposition des noms des graveurs est devenue un grand objet des spéculations parmi les brocanteurs et les faussaires.

» Cet usage d'écrire son nom sur ses ouvrages,
 » est commun aux divers artistes grecs. Pour dis-
 » tinguer si les noms sur les pierres gravées ne sont
 » pas supposés, on examine la forme des lettres,
 » l'orthographe, les points ronds qui les terminent ;
 » si la pierre est d'une nature assez belle pour avoir
 » été travaillée par un grand artiste.

» En général, les pierres étrusques portent le nom
 » du personnage qu'elles représentent; les pierres grecques,
 » celui de leur auteur; les pierres romaines, celui du
 » propriétaire.

» Quelques graveurs ont joint à leur nom, la dé-
 » nomination de leur profession; d'autres ont ajouté
 » celui de leur pere, de leur maître, ou de leur pa-
 » tron. On voit quelques pierres qui portent le nom
 » de leurs graveurs dont elles sont également l'ou-
 » vrage.... »

(1) XXXVII, 7, 13.

Il faut observer que souvent il est très-difficile de rapporter à un nom moderne, les pierres indiquées par les anciens, parce que la moindre tache, la plus légère différence devenait pour eux la cause de nouvelles dénominations, qui rendent cette synonymie extrêmement embarrassante, comme Pline l'avait lui-même observé (1).

On a lieu de penser qu'Épollien, graveur du tems de Marc-Aurèle, est le dernier de ces artistes qui ait mis son nom à ses ouvrages.

Des nations chez lesquelles la glyptique a été le plus en vigueur. Les Égyptiens ont gravé sur toutes sortes de pierres; ils ont employé le schiste calcaire, la cornaline, la chalcédoine, le jaspe, l'émeraude, le basalte, le porphyre, la stéatite, le lapis la zuli, l'hématite et la turquoise. « Leurs figures sont ordinairement exécutées avec soin, mais d'un dessin sec et roide. On distingue le style égyptien du style égyptien-grec, quand les sujets égyptiens ont été exécutés par des artistes grecs, et du style d'imitation au tems d'Hadrien. »

Les pierres égyptiennes nous offrent les divinités du pays, et toutes les figures de l'écriture représentative, symbolique et hiéroglyphique, réunies ou séparées. Les hiéroglyphes mêlés sont sur plusieurs lignes transversales, ou horizontales. Suivent dans l'*Introduction*, plusieurs détails et distinctions que les bornes de cet Extrait nous empêchent de rapporter ici.

Les pierres égyptiennes ne sont pas très-com-

(1) XXXVII, 1.

munes. Le cardinal Borgia en possède un assez grand nombre. Natter et Vinckelmann ont décrit les plus belles pierres égyptiennes connues. L'auteur de l'*Introduction* a publié dans le *Magazin Encyclopédique* (1^{re} année, tom. IV, p. 123) une notice de celles de la collection nationale.

Les étrusques, qui ont reçu des Égyptiens les procédés de la glyptique, ont suivi cependant leur propre génie; et leurs pierres portent un caractère particulier, tant pour l'art, que pour les sujets qui y sont représentés.

Beaucoup de pierres regardées comme étrusques, sont du premier travail grec: il y en a peu en relief. Les sujets sont pris ordinairement dans le système religieux des Grecs.

La détermination du style étrusque n'est pas très-certaine. « On assigne pour caractère le grainetis, » qui entoure les gravures, la roideur et le dessin » forcé des figures, la forme des lettres, l'orthographe, les divinités ailées *que les Grecs représentaient sans ailes*, et les figures presque toujours accompagnées de leur nom. »

Avant de parler de la glyptique chez les Grecs, l'auteur, que nous aimerions à suivre dans tous ses détails, nous présente plusieurs considérations préliminaires sur l'art en général: nous nous bornerons ici à quelques-unes.

... Le but réel de l'art est la perfection et la beauté: on est arrivé à la perfection, par l'amélioration de la partie mécanique, pour l'exécution de la partie poétique. Les premiers ouvrages n'étaient que des ouvrages de l'art; la perfection dans la

partie poétique en a fait des ouvrages du bel art.

L'archéologie n'a long-tems été appliquée qu'à décrire les monumens pour commenter les auteurs, et expliquer les usages. Elle doit être employée à un but encore plus utile, à nous donner l'histoire du bel art, et à nous en révéler les secrets par la comparaison des idées des anciens avec celles des modernes. L'art n'est qu'une imitation de la nature dans ce qu'elle a de grand et de beau. Les Grecs, comme on l'a déjà dit, se sont élancés vers le bel art, parce qu'ils ne se sont pas bornés à une simple représentation de chaque objet, mais à former un tout des parties les plus belles de chaque objet, pour produire le dernier degré du beau, sans cependant rien former qui n'eût été donné par la nature.... Toutes les perfections se trouvent dans la figure humaine : de-là, les artistes ont donné aux Dieux la figure humaine, mais en réunissant ce que chaque partie du corps humain pouvait offrir de plus beau.... Dans les portraits même, les Grecs unissaient toujours l'art à la vérité, de manière à embellir la nature, sans rien faire perdre à la ressemblance.... On appelle cette recherche, cette imitation du beau, *l'art*, quels que soient les procédés qu'on emploie : c'est principalement l'objet de la peinture, de la gravure, de la sculpture; enfin, de tous les arts qui naissent du dessin.

Il ne faut pas croire que tous les ouvrages grecs soient parfaits. Quoique le talent fût commun dans la Grece, il ne suffisait pas d'être Grec pour avoir du talent; nous avons même plusieurs ouvrages grecs très-médiocres. Chacun avait d'ailleurs un talent par-

ticulier : celui-là rendait mieux les draperies ; cet autre , le nud ; l'un excellait par l'expression ; l'autre , par la grace : mais les ouvrages des grands artistes ont , quoique dans des genres différens , un caractère national qui se reconnaît , en s'exerçant le jugement , et qu'on sent mieux qu'on ne peut le définir.

Souvent ils gravaient très-profondément ; d'autrefois ils donnaient à leurs figures , un très-léger relief : ce genre est d'une extrême difficulté , et sa parfaite exécution est un des grands mérites de Dioscorides. « En général, les Grecs s'adonnaient
 » plus à la gravure en creux, qu'à la gravure en relief. Ils ignoraient la perspective, ils y suppléaient
 » cependant par le plus ou le moins de profondeur
 » qu'ils donnaient aux différentes parties. Ils n'
 » multipliaient pas les figures , ils ne les accumu-
 » laient pas dans un petit espace. Ils étaient habiles
 » dans la représentation des animaux. Ils préféraient
 » de représenter le nud ; et les belles gravures faites
 » dans la Grece , sont rarement drapées ; mais les
 » figures faites à Rome , ont plus ordinairement de
 » longues draperies ; il en faut excepter celles de
 » Dioscorides , qui n'a suivi que le goût de sa nation. Toutes ses figures , à l'exception de son Mercure , sont nues (1).

« Les pierres gravées par les Romains sont , en général , très-loin d'avoir le mérite de celles des
 » Grecs. Les règles du dessin ne sont pas violées ,

(1) Mariette , liv. I.

„ mais il n'est pas élégant ; on n'y sent , ni élévation ,
 „ ni génie. „

Il faut savoir , par rapport aux pierres gravées arabes et mahométanes ; il faut savoir « que la religion musulmane ne permet point la représentation des images , et que leurs pierres ne nous offrent que des inscriptions. » Cependant le cit. Mitha possède une empreinte curieuse à cet égard ; une pierre sur laquelle l'écriture est disposée de manière qu'elle forme un homme à cheval. On trouve encore des pierres avec des inscriptions arabes ou cuphiques. On a cru d'abord que c'étaient des monnaies : on sait aujourd'hui que ce sont des tessères pour avoir part à des distributions d'argent ou de blé.

La place qui nous manque , nous oblige de renvoyer la suite de ce dernier Extrait au N°. suivant.

E. B. L. N.

P O É S I E.

DIALOGUE ENTRE DEUX JOURNALISTES.

Sur les mots Monsieur et Citoyen (1).

BONJOUR , cher Citoyen. — *Monsieur* , je vous salue.
 — Comment ? ma prévenance est-elle mal reçue ?
 Quand je vous tends la main , vous reculez deux pas ?
 — *Monsieur* , vous vous trompez. — Je ne me trompe pas.
 Mais du nom de *Monsieur* , pourquoi donc faire usage ?
 Celui de *Citoyen* me plairait davantage.

(1) Ce morceau a été lu à la dernière séance publique de l'Institut.

Tome XXXIV.

C

— Il me déplait à moi ; je préfère *Monsieur* !

— Ah ! j'entends ; c'est de là que vient votre air d'humeur !
 Je vous trouvais le front d'un pâle journaliste ,
 Qui de ses abonnés voit décroître la liste ;
 Je me trompais , confrère ; eh bien ! j'en suis charmé.
 Mais puisqu'entre nous deux le débat s'est formé ,
 Entre nous , qui courant des fortunes pareilles ,
 Amusons les oisifs du produit de nos veilles ,
 Politiques profonds et menteurs quelquefois ,
 Gouvernant l'univers à neuf francs pour trois mois ,
 Raisonçons sans courroux , en rivaux qui s'estiment ;
 Pour juger ces deux mots , voyons ce qu'ils expriment :
Sire , *Sieur* et *Monsieur* , selon de vitux auteurs ,
 En étymologie habiles inventeurs ,
 Vient du grec *Curios* ; il veut dire mon *Maître* ;
 Ce mot à prononcer doit vous coûter peut-être ,
 Par nos dévots ayent il fut donné jadis
 A Dieu même , à Jésus , aux Saints du Paradis ;
 Et Monsieur Saint Pacôme , et Monsieur Saint Pancrace ,
 Poliment invoqués , les comblèrent de grace.
 Des gothiques Barons fe féodal honneur
 Se fit intituler *Messire* et *Monseigneur* ;
Monsieur , de ces deux mots synonyme futile ,
 A qui veut l'expliquer , n'offre qu'un sens servile ;
 Et je vous avouerai que je suis étonné
 Qu'à s'avilir soi-même on se montre obstiné.
 Chez Octave et Tibère , artisans d'esclavage ,
 Ce titre fut pros crit comme un superbe outrage ;
 Ainsi leur politique épargnant les Romains ,
 Les forçaient de paraître encor Républicains.
 Le nègre qu'on vendait en animal de somme ,
 Appellant *Maître* un blanc , se croyait moins qu'un homme ;
 Je ne puis consentir à me placer si bas ;
 Un esprit généreux obéit , ne sert pas.

Oh ! combien je préfère un nom dont la magie
 Double notre valeur, soutient notre énergie,
 Le nom de *Citoyen* ! Il retrace à-la-fois
 A celui qui l'entend ses devoirs et ses droits ;
 Ce nom, à remonter jusqu'à son origine,
 Offre plus de douceurs qu'on ne se l'imagine ;
 Nos graves érudits l'ont toujours fait venir
 Du latin *Civis*, s'assembler et s'unir ;
 Où ce titre est sacré, la liberté respire ;
 Sans cesse au bien de tous chacun rend et conspire ;
 C'est là que l'on n'est point l'un à l'autre étranger ;
 Qu'enfans de la patrie, on aime à partager
 Les périls qu'elle court, l'éclat dont elle brille ;
 Et chérir son pays, c'est aimer sa famille ;
 Un savant comme vous a lu ses anciens ;
 Poètes, Orateurs, Sages, Historiens,
 Voyez comme en tous lieux leurs sublimes ouvrages
 Des civiques vertus offrent des témoignages !
 De l'horrible attentat d'un Préteur infamé
 Cicéron venge-t-il un citoyen romain ?
 Entendez-le tonner ; sa voix majestueuse
 S'élève plus terrible et plus impétueuse ;
 Il s'indigne, il s'écrie : O loïs ! ô liberté !
 Droit cher à des Romains, ô saint droit de cité !
 Fort à propos pour lui, par ce droit honorable,
 Saint Paul le converti, se rendit redoutable ;
 Il fit trembler les Juifs, et sans chercher si loïn,
 Un peuple auprès de nous est encor mon témoin ;
 Visitez l'*Appenzel*, canton libre et sauvage ;
 Allez voir ces Bergers, Sénateurs de village,
 Dont la démarche ferme et le regard serein
 Disent qu'ils sont chez eux membres du souverain ;
 Ils aiment leurs rochers, mais d'une amour ardente,
 Et levent fierement leur tête indépendante.

La France où le ciel mit tout ce qui sait charmer,
 Est-ce le seul pays que l'on ne puisse aimer ?
 L'exilé la regrette , et l'étranger l'admire ;
 Et dans quel tems encor votre aveugle délire
 Abjura-t-il ce nom de Citoyen français ?
 Lorsqu'il nous a valu d'incroyables succès ;
 Lorsque de nos guerriers l'invincible courage ,
 Surpassant tous les faits, racontés d'âge en âge ,
 Étonne l'univers ; quels combats ! quels exploits !
 Combien à ces récits j'ai tressailli de fois !
 Ce nom de Citoyens les menait aux conquêtes ;
 Nous n'en prenons point d'autre au milieu de nos fêtes ;
 Le chêne et le laurier , offerts à nos héros ,
 Semblent croître pour nous... — Ah ! voilà les grands mots !
 Vantez bien les attraits de la démocratie ;
 Nivelleur imprudent , caressez l'anarchie ;
 Pour votre seul profit , au peuple souverain
 De la soumission allez ôter le frein ;
 Prêchez l'égalité , dangereuse chimère !
 — Ce n'est pas là mon plan ; vous le savez , confrère ;
 Mon esprit n'admet rien qui soit exagéré ;
 Et j'ai même eu l'affront qu'on me crût modéré ;
 Douce et fière à-la-fois , l'égalité que j'aime
 Sur la philanthropie établit son système.
 Je ne veux recevoir ni rendre aucun mépris ;
 Je suis persuadé que tout homme a son prix :
 Tel est plus bas que moi jetté par sa disgrâce ,
 Qui plus haut élevé , tiendrait fort bien sa place.
 Dédommageons le pauvre au moins par des égards ;
 Portons autour de nous de fraternels regards ;
 Ce nom de Citoyen , qu'il m'est si doux d'entendre ,
 Je le donne à chacun : chacun peut me le rendre ;
 Il réunit ainsi , par un heureux lien ,
 Le Magistrat suprême , et moi qui ne suis rien .

Le peuple encor le garde ; il prévaudra , je gage ;

Le peuple tient toujours le sceptre du langage ;

Imitons son bon sens ; et laissons un vain nom

Qui ne dit rien au cœur , et rien à la raison.

— Mais ce nom de *Monsieur* , malgré votre éloquence ,

N'est qu'un nom sans valeur , donné sans conséquence ,

Une fausse monnaie , à laquelle toujours ,

Parmi les gens bien nés , l'usage donne un cours :

On peut bien s'en servir sans faire une bassesse ,

Si je dis à quelqu'un , par pure politesse ,

Votre humble serviteur , pensez-vous , s'il-vous-plaît ,

Que je me donne à lui pour être son valet ?

Ces mots là , comme on sait , se disent pour la forme ;

Et c'est l'usage enfin auquel je me conforme.

— L'usage ? Ah ! mon confrère ! Un sage , un écrivain ,

Précepteur par état du pauvre genre humain ,

Me donner cette excuse ! Ainsi donc là routine

Vous tient lieu de raison , et vous sert de doctrine.

C'était l'usage aussi qu'un soldat roturier ,

Fût-il un Scipion , restât bas-officier ;

Hoché , Augereau , Jourdan , en suivant l'ordonnance ,

N'eussent pu parvenir à la sous-lieutenance ;

C'était l'usage encor , que vingt fois mille écus

Fissent un magistrat d'un ignorant Crésus ;

Je pourrais vous citer maint trait encor moins sage ;

Vous me répondriez toujours : c'était l'usage.

Faux honneur , sot orgueil fesaient par-tout la loi ;

Chacun se pavanait , s'enflait dans son emploi ,

Et dans ce genre là , sans en vouloir trop dire ,

J'ai vu des pauvretés à se pâmer de rire.

Se sentant fort petit , on voulait se hausser.

A cet échafaudage il faudra renoncer ;

Il faudra désormais , en changeant de système ,

Servir la République , et valoir par soi-même.

— Tâchez donc de valoir ; nous vous en saurons gré ;
 Mais ce nom , selon vous , si saint , si révérent ,
 Dois-je le prodiguer , et forcer ma franchise
 À le prostituer à tel que je méprise ?

Nommez-vous Citoyens tous ces ambitieux
 Dont l'amour du pouvoir a fait des factieux ?
 Appellerai-je ainsi les publiques sang-sues ,
 Des palais , des bureaux assiégeant les issues ,
 Et dont la probité toujours prête à fléchir
 Aux dépens de l'État , brûle de s'enrichir ?
 Non , je méprise trop leur égoïsme insigne ;
 Ne montrons point d'estime à qui n'en est pas digne....

— Eh ! nous me fournissez un argument de plus.

Si ce nom fut toujours l'emblème des vertus ,
 Il en sera pour nous l'heureux germe , peut-être ;
 Nous nommant Citoyens , nous apprendrons à l'être ;
 Ce nom que nos enfans sauront mieux mériter ,
 Ah ! soyons les premiers du moins à le porter ,
 Heureux de parvenir aux vertus qu'il rappelle !

— J'étais-là dans un coin , présent à la querelle ;
 On me prit pour arbitre : Eh ! mais , dis-je à tous deux ,
 Je suis pour Citoyen ; mon choix n'est pas douteux :
 J'aime tous les penses que ce beau nom réveille ;
 Il convient à mon cœur , il plaît à mon oreille.

Mais vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte aussi ,
 Pour ramener au bien le pécheur endurci.
 Le bon prêtre *Feuillet* qui prêchait l'Évangile ,
 Voyant des gens souper certain jour de vigile ,
 Plutôt que de damner ces scandaleux vauriens ,
 Leur dit : Mangez un bœuf , et soyez des Chrétiens.
 Je vous en dis autant ; je hais la servitude ,
 Mais je sais compâtrer à la vieille habitude ;
 De la déraciner , s'il n'est point de moyens ,
 Appelez-vous Messieurs , mais soyez citoyens. **ANDRIEUX.**

 C H A R A D E.

L'AMANT fidèle

Qui va revoir sa belle ,

Le plus qu'il peut allonge mon premier.

Arrête, lui dit mon dégnier ,

Tu nuis à ton bonheur par ton impatience ;

Le désir seul est longue jouissance ,

Le plaisir n'est que mon entier.

 É N I G M E.

DANS ce siècle où tout est vapeur ,

Je devrais bien être de mode ;

Pourquoi faut-il que mon odeur

Me rende parfois incommode ?

J'aime si fort à m'attacher !

Je suis presque toujours visible ,

Mais quoiqu'épaisse , me toucher

Est vraiment la chose impossible :

Jouet des plus légers séphirs ,

Je suis l'emblème des plaisirs :

A ces traits tu dois me connaître ;

Je ne puis me désigner mieux.

Hélas ! en ce moment, peut-être ,

Lecteur, je te creve les yeux.

Explic. des Charade, Énigme et Logogriphe du N^o. 12.

Le mot de la Charade est *Journee* ; celui de l'Énigme est

Trois ; celui du Logogriphe est *Carton*, dans lequel on trouve

arc, *Caron*, *Calon*, *car*, *car*, *ton*, *rôt*, *rot*, *raf*, *or* et *arl*.

C. 4

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

TURQUIE.

De Constantinople , le 30 janvier 1798.

L'APPAREIL des forces militaires que vient de déployer la Porte, l'activité incroyable avec laquelle le capitán-pacha, en sa nouvelle qualité de séraskier, seconde les vues du gouvernement, la précision des ordres, la ponctualité des chefs militaires dans leurs marches et leurs rassemblemens, l'harmonie qui soutient une masse d'autorités diverses que le salut de l'Empire a réunies; enfin, le plan de campagne parfaitement concerté avec les grandes mesures qui doivent l'appuyer : toutes ces considérations ne permettent plus de douter que la Porte ne parvienne aisément à étouffer une insurrection dont elle avait malheureusement trop laissé étendre les racines, mais qui, dans les circonstances actuelles, donnera à l'Europe un exemple éclatant d'énergie.

Les nombreux rassemblemens de troupes suffisaient déjà pour présager de grands succès ; aussi ont-ils été complets, sans éblouir cependant assez le gouvernement pour lui faire ralentir aucune de ses mesures, qui ne cesseront qu'avec l'extinction du dernier germe de la rébellion dans ses Etats européens. Pour en faire connaître l'étendue, il suffit de dire que Passwan-Oglu commandait à toute la partie de la Bulgarie située entre le Danube et le Balcan ; qu'il avait un corps d'armée devant Belgrade, était maître des défilés de Sophia et de Nissa, ainsi que de ceux de Grabowa et de Tirnowa ; qu'il cherchait à s'emparer de Tchengé et Balcan, de Choumla et de Rutschuck, et avait même poussé des corps jusqu'à Varna. Voilà

jusqu'où dominait sa faction , lorsqu'il commença à éprouver des revers , dont on reçut l'avis il y a environ un mois , et qui furent principalement l'effet de la bravoure des Grecs de Choumla , de Rutschuck et de Varna , qui ayant pris les armes avec l'autorisation de la Porte , parvinrent à chasser les troupes du rebelle , de toutes ces contrées , et sauverent la place de Tchengé.

Depuis ces premiers faits d'armes , rien n'avait transpiré d'authentique , et la malveillance profitait de cesilence pour accréditer ses sinistres conjectures ; lorsque dix Tartares , dont trois chargés de têtes , parmi lesquelles se trouvait celle du kiaya de Passwan-Oglu , arrivèrent le 18 de ce mois à la Porte , avec la nouvelle de la déroute complète des forces du rebelle , culbutées sur presque tous les points.

Les chefs des gouvernemens limitrophes , à la tête de troupes campées près de Philippolis , ont reconquis Sophia et les défilés situés entre cette ville et Nissa. Ceux de Grabowa et de Tîrnowa ont été emportés avec une égale ardeur ; et le pacha de Begrade , avec sa garnison , a nettoyé aussi avantageusement les environs de cette place , en sabrant un corps de rebelles qui la bloquait.

Du 10 février. De mémoire d'hommes on n'a point vu ici des préparatifs de guerre aussi formidables que ceux qui ont lieu dans ce moment. Les firmans expédiés à tous les gouvernemens de l'Empire , portent que le nombre des combattans que l'on doit réunir sera de 600 mille.

Chaque jour nous voyons passer ici des divisions de troupes venant de l'Asie , et qui vont joindre l'armée ottomane sous Andrinople.

On a fait passer à Naples de Romanie une grande quantité d'armes de toute espee . des munitions , de l'artillerie , des échelles et autres machines pour les assauts.

On est occupé à mettre dans le meilleur état de défense toutes les places de la Morée , et principalement celles qui se trouvent sur la mer Adriatique.

L'ordre a été donné de construire dans les chantiers de Naples onze vaisseaux de ligne, ainsi que plusieurs frégates et autres bâtimens de guerre, qui forment une escadre destinée uniquement pour cette mer.

On travaille aussi avec beaucoup d'activité dans le port de Constantinople.

Le 6 de ce mois, il a été lancé deux vaisseaux neufs, qui ont été construits sous la direction de l'habile ingénieur Lebrun. Cette opération se fit en présence du grand-seigneur et de toute sa cour, ainsi que d'une foule immense de spectateurs. L'astrologue de la Porte donna le signal suivant l'usage, et l'on égorga en oblation plusieurs moutons, au bruit d'une musique guerrière et de l'artillerie des vaisseaux et du port.

On ignore encore le véritable motif de si formidables armemens. On a peine à croire que ces préparatifs soient uniquement dirigés contre Passwan-Oglu, qui a cessé d'être redoutable, sur-tout depuis qu'il s'est brouillé avec un de ses plus puissans partisans, qui l'a quitté pour se soumettre à la Porte. L'opinion la plus accréditée est que notre cour veut être prête à tout événement, et en imposer à toute puissance qui pourrait avoir des vues sur ses Etats.

La peste a presque entièrement cessé ses ravages à Constantinople; mais les incendies sont plus fréquens que jamais.

De Semlin, le 25 février. La position de Passwan-Oglu devient tous les jours plus critique; une division de son armée a été battue récemment, dans deux rencontres, près de la rivière de Morawa. Cependant le commandant de ce corps a écrit au pacha de Belgrade, qu'il prendrait incessamment sa revanche; et l'on apprend en effet qu'il attend des renforts nombreux de Widdin.

Le gouverneur de Belgrade ne néglige rien pour faire échouer les projets de ce chef de rebelles; il leve un corps de volontaires serviens, qui sera de 4000 hommes.

Quoique les habitans de la Bosnie soient d'avisés opinions, les préparatifs contre Passwan-Oglu ne continuent pas moins avec la plus grande activité.

Les gouverneurs de Travnick, Banjalucka et Novi, rassemblent un corps considérable de troupes qui se rendra sous Belgrade, pour agir suivant les circonstances, tandis que les troupes de Passwan seront attaquées de front par l'armée d'Andrinople.

RUSSE. Des frontières, le 20 février.

Les lettres de Saint-Petersbourg donnent quelques détails sur la mort du ci-devant roi de Pologne.

Il s'était plaint depuis plusieurs jours de maux de tête; une médecine prise le 11, l'avait beaucoup soulagé. Il était à sa fenêtre, y observant au thermomètre le degré du froid, lorsque tout-à-coup il se plaignit de violens élancemens dans la tête, et d'un grand malaise dans tout le corps. Son médecin Docklet et le chapelain Jarewicz étant promptement accourus, le trouvèrent dans un état de faiblesse extrême. On le mit au lit; on le saigna; on tâcha par l'application des vésicatoires de diminuer la force du mal; mais rien ne produisit l'effet attendu. Il demanda l'absolution au chapelain; et pendant qu'il se confessait, la voix lui manqua. Cependant, vers midi, le battement du cœur ayant cessé, on reprit quelque espérance; mais la faiblesse ayant augmenté vers les sept heures, il expira le 12 février à huit heures du matin.

A L L E M A G N E.

De Hambourg, le 9 mars 1798.

Le sénat a pris, le 3 de ce mois, un arrêté pour défendre toutes les réunions secrètes ou publiques, qui, sous le nom de clubs, ont pour objet la propagation de principes et d'écrits séditieux, et peuvent exciter les mécontentemens et les soulèvemens contre les constitutions et les autorités existantes. Il recommande très-sérieusement aux bourgeois et habi-

tans de cette ville, ainsi qu'aux étrangers de toutes les nations qui y séjournent, de s'abstenir de tout propos et de tous écrits offensans pour les autres gouvernemens, de ne se permettre aucune demande, aucune expression tendante à insulter aux vêtemens extraordinaires ou aux décorations particulières d'aucune de ces nations; et il les prévient que, tant pour le maintien de la tranquillité publique, que pour la conservation de la bienveillance des nations étrangères envers la ville de Hambourg, il sera obligé de punir les contrevenans de la manière la plus sévère.

Le sénat promet à ceux qui lui dénonceront les contraventions au présent arrêté, de taire leurs noms et de les récompenser convenablement. Il invite sur-tout les honnêtes habitans et citoyens de la ville, au nom du devoir qui les lie à leur patrie, à lui révéler toutes celles dont ils auront connaissance, et menace de punir comme complices de ces coupables entreprises ceux qui prêteraient leurs maisons aux rassemblemens dangereux qu'il croit devoir proscrire.

Quelque circonspect que soit le langage du sénat, quelques efforts qu'il fasse pour tenir la balance égale entre tous ceux que peut intéresser son arrêté, on pense bien qu'il ne se serait pas porté à une semblable démarche, sans avoir au moins l'aveu de quelque une des grandes puissances voisines.

De Rastadt, le 13 mars.

La députation de l'Empire a arrêté dans la séance d'hier, qu'elle témoignerait aux Français l'espoir qu'ils voudraient bien laisser à l'Allemagne les pays situés depuis la source de la Roër jusqu'à son embouchure dans la Meuse, et depuis la source de la Nethe jusqu'à son embouchure dans le Rhin, ce qu'elle a fait aujourd'hui dans les termes suivans :

« La députation de l'Empire voulant épuiser le dernier moyen d'obtenir cette paix si désirée entre l'Empire et la République Française, et jugeant que le seul parti qui reste pour l'obtenir est d'accéder au desir si fortement prononcé

du gouvernement français de la cession entière du Rhin pour base de cette paix, consent à ladite cession.

» Mais comme le gouvernement français a uniquement en vue de se procurer de bonnes frontières naturelles, et non de s'aggrandir; comme la France veut le maintien de la constitution germanique et le bien de l'Allemagne, et qu'une partie quelconque du territoire que l'Empire conserverait sur la rive gauche du Rhin, serait pour lui de la plus grande importance; l'on espère avec confiance que le gouvernement français fera au moins une exception pour la dernière portion des pays de l'Empire sur le Bas-Rhin; savoir, depuis la source de la Roër jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Meuse, et depuis la source de la Nethe jusqu'à son embouchure dans le Rhin; et qu'il se décidera à laisser cette portion de territoire à l'Empire. »

Les trois villes anscatiques, Lubeck, Bremen et Hambourg ont fait remettre un mémoire à la députation de l'Empire, par lequel elles demandent la continuation de leur existence politique, une neutralité entière de commerce dans les guerres suivantes, et liberté et sûreté pendant les troubles de la guerre pour les postes qui vont dans leurs villes. Elles demandent en outre que le commerce de terre allemand soit soulagé, et qu'il ne soit pas grevé de nouvelles taxes ou de nouveaux péages.

Du 17. Les plénipotentiaires français ont remis la note suivante à la députation d'Empire, en réponse à celle de cette députation, en date du 12 mars :

A M. le baron d'Albini, ministre directorial de Mayence au congrès de Rastadt.

» Les ministres plénipotentiaires de la République Française avaient toujours pensé que la députation d'Empire, pénétrée de la nécessité d'une limite fixe et invariable entre les deux Etats, accèderait franchement et sans restriction à une demande qui ne pouvait être combattue avec obstination que par passion et par intérêt. Ils voient avec satisfaction, par le *concluzum* du 12 mars (22 ventôse) présent mois, dont le ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur leur a transmis copie avec la note d'hier, que leur espoir n'a point été déçu.

» On peut donc actuellement travailler efficacement au

bonheur des peuples, en s'occupant, sans relâche et sans délai, à prévenir pour toujours le fléau de la guerre par une prompte pacification, dont la rentrée des troupes dans l'intérieur sera la première conséquence. Pour accélérer ce grand ouvrage, il convient d'abord de régler le mode de prestation des indemnités aux États qui ont perdu sur la rive gauche du Rhin. Les plénipotentiaires de la République Française en trouvent la base dans des sécularisations. La députation d'Empire se convaincra facilement que cette base n'est pas moins nécessaire que celle déjà adoptée sur les limites. Il serait sans doute superflu d'observer qu'il ne s'agit pas d'évaluer dans ce moment les pertes qui pourront donner lieu à indemnité, ni d'indiquer les objets qui pourraient y être employés : on ne peut, on ne doit s'occuper de l'application du principe que lorsqu'il est bien reconnu. Alors seulement on pourra (pour nous servir des expressions même de la députation) déterminer le nécessaire à l'égard des articles joints à la note du 3 mars (23 ventôse), dans lesquels on trouve en effet quelques dispositions admissibles. »

Rastadt, le 23 ventôse, an VI.

Signés, TREILHARD et BONNIER.

Cette note des ministres français a donné lieu à une session de la députation d'Empire, qui s'est rassemblée aujourd'hui. On ne connaît point encore le résultat de la délibération.

De Vienne, le 7 mars.

L'archiduc Charles est arrivé ici hier de Prague.

L'état de l'archiduchesse Elisabeth s'améliore de jour en jour.

On a signifié aux Dominicains de vider, sous huit jours, un couvent qu'ils occupent près des remparts. Il est probablement destiné à une caserne.

Le nouvel ambassadeur de France est universellement aimé; il est extrêmement poli, et il fait surtout un excellent accueil aux Belges. Il n'est point marié; il est très-bel homme, à peine âgé de 37 ans. La plupart des officiers et autres personnes de sa suite sont jeunes aussi. Ils se font tous remarquer par le costume actuel de France, qui est nouveau pour

nous, et qu'on trouve ici plein de goût et de propreté. Les personnes attachées à l'ambassadeur ne paraissent jamais, ni au-dedans ni au-dehors, sans avoir à leur chapeau la cocarde nationale.

SUISSE. De l'intérieur de la Suisse, le 13 mars.

La guerre peut être regardée comme entièrement terminée. Les troupes bernoises ont encore été battues à Laupén et à Neuvenéck, où elles ont été attaquées à minuit dans leur excellente position. La résistance a été opiniâtre et la bataille sanglante. Les Bernois y ont perdu 800 hommes, 18 pièces de canon et beaucoup de munitions de guerre. Ils sont inexcusables de ne s'être pas pourvus de chirurgiens; leurs blessés sont restés sans secours sur le champ de bataille.

Depuis que les Français sont dans Berne, on ne voit plus de Bernois armés sur les montagnes où ils s'étaient postés. On présume qu'ils se sont tous retirés chez eux.

ITALIE. De Naples, le 29 février.

La cour est dans la plus grande agitation. Elle a donné les ordres les plus pressans pour équiper toute la flotte, et renforcer le cordon aux frontières. On assure qu'elle a refusé de consentir aux demandes des Français, et qu'elle a fait passer en Sicile les prisonniers d'Etat. Les patriotes italiens voient avec plaisir cette conduite imprudente de la cour de Naples, parce qu'ils espèrent qu'elle amènera une rupture avec la République Française, et par conséquent la chute du trône des deux Siciles.

On dit déjà que la République Romaine, rentrant dans tous ses droits qu'avaient usurpés les papes, fera valoir ceux que la cour de Rome avait sur le royaume de Naples.

De Sienne, le 28 février. Hier à deux heures après-midi, arriva dans cette ville le pape Pie VI. Il alla loger au couvent de Saint-Augustin, qui est devenu un Vatican. Il ne fut pas applaudi à son arrivée; il y avait un ordre du gouvernement qui le défendait. On dit qu'il restera ici jusqu'à nouvel ordre, et que la cour ne lui a pas permis d'aller à Florence ou à Pise, comme il le désirait. Il avait avec lui peu de monsignori, quelques cameriers, le médecin, le chirurgien et deux commissaires français qui, peu de temps après, partirent pour Livourne.

Le saint-père a été précédé par son neveu le duc Louis, que les Français ont eu de la peine à sauver de la fureur

du peuple, et par le fameux cardinal Maury, qui a aussi été obligé de prendre la fuite et de quitter son évêché.

De Florence, le 1^{er} mars. On faisait des préparatifs pour un magnifique couvent du Saint-Esprit pour y recevoir le pape mais tout a été suspendu par ordre du grand-duc.

Le pape s'est arrêté à Sienné. Son neveu qui était venu ici, sans doute pour prévenir la cour de l'arrivée de son oncle, n'a point eu de conférence avec les ministres, n'a reçu aucune visite.

On croit cependant qu'il a écrit à S. A. R. de la part de S. S., et que le ministre Manfredini a été chargé de lui faire une réponse peu favorable.

Le fameux cardinal Maury a imploré, dit-on, la protection du ministre d'Angleterre, puissance dont il croit avoir bien mérité; mais il n'en a pas moins été obligé de sortir du territoire du grand-duc. On croit qu'il s'est embarqué, au risque d'être pris par les corsaires français, et d'être conduit à Paris.

De Bologne le 3 mars. Il s'élève une contestation entre les Autrichiens et les Cisalpins, relativement à une portion de territoire située sur la rive gauche du Pô, aux environs de Crispino, et qui faisait partie du Ferrarais. Un corps de 300 hommes, français et cisalpins, vient de partir de Ferrare pour en prendre possession; mais on croit que les Autrichiens l'ont déjà occupée.

L'arrivée de nouvelles troupes autrichiennes sur l'Adige a donné lieu à quelques mouvemens sur la rive droite de ce fleuve.

A Castiglione, quelques centaines de royalistes se sont réunis dernièrement sur la place publique, en criant : vive l'empereur ! vive Saint-Marc ! Mais ils ont été bientôt dispersés par la garde nationale de Montechiaro. C'est cependant ce commencement d'émeute qui a motivé, en grande partie, l'établissement des six commissions militaires auxquelles vient de se décider notre Corps législatif.

Nous apprenons de Rome que le ci-devant prince Spada est commandant en chef de la garde nationale romaine; que la nouvelle République a pris pour armoiries, Brutus sortant du tombeau; que son pavillon est à trois bandes, blanche, rouge et noire; que l'introduction des marchandises anglaises dans ses Etats vient d'y être sévèrement défendue, et que, par ordre du général français, les biens de la maison d'Albani ont été confisqués.

RÉPUBLIQUE

RÉPUBLIQUE BATAVE.

De la Haye, le 17 mars 1798.

On a relu aujourd'hui à l'Assemblée constituante le projet de la constitution, avec les changemens désirés par l'Assemblée.

Les différens titres ont été successivement adoptés.

La lecture terminée, le président a demandé si l'Assemblée arrêterait le projet tel qu'il venait d'être présenté, pour être soumis au Peuple Batave réuni en assemblées primaires. Tous les membres manifestèrent leur adhésion.

Le président a proclamé le décret. Aussi-tôt des transports unanimes éclatèrent dans l'Assemblée et dans les tribunes. La salle retentit à plusieurs reprises des cris répétés de *vive la République ! vive la constitution du Peuple Batave !*

Il a été décrété que le ministre de la République Française serait informé officiellement de ce grand événement. Le ministre Meyer a également été chargé d'en instruire le gouvernement français.

Un membre a proposé le projet de décret suivant, qui a été unanimement adopté.

1°. La nomination faite provisoirement des cinq membres du Directoire exécutif, est déclarée définitive.

2°. Le renouvellement aura lieu successivement de la manière prescrite par la constitution.

Le président a terminé la séance par un discours relatif aux circonstances et aux grands événemens de cette journée.

ANGLETERRE. *De Londres, le 14 mars 1798.*

Le bâtiment prussien employé au passage, est arrivé de Calais à Douvres avec deux personnes, le 8. de ce mois, à onze heures du soir, et annonce qu'à l'avant il n'y aura plus de bâtiment de passage pour Calais, mais pour Gravelines. Ce bâtiment avait été rencontré par les chaloupes du capitaine Sherp, qui avaient pris toutes les lettres et papiers à bord, pour les envoyer au bureau du duc de Portland.

Lord Bridport est arrivé à Portsmouth, et sous peu de jours mettra en mer avec la flotte du canal, destinée contre les côtes de France.

Tome XXXIV.

D

L'évêque de Durham vient de faire une vigoureuse sortie contre les diverses attitudes de nos danseuses de l'opéra ; il assure que ces demoiselles sont évidemment à la solde du Directoire de France ; qu'il y a des desseins perfides cachés sous cette variété de postures indécentes , dont l'objet est certainement d'enflammer les esprits , de les porter à l'insurrection et d'encourager l'invasion. Il n'en est pas moins vrai que , d'après la diatribe faite par ce prélat dans la chambre des lords , le ballet annoncé n'a point eu lieu ; et dans celui qui a été donné , on a remarqué de très-grands changements dans la parure des danseuses.

L'escadre qui est sous le commandement de sir Richard Strahan , est employée à bloquer l'embouchure de la Seine , dans la vue de gêner le commerce du Havre et de Rouen. Le gouvernement a donné avis formel de cette circonstance aux ministres des puissances neutres accréditées près notre cour , en les prévenant que , d'après cet avis , tout vaisseau neutre qui tenterait d'entrer dans la Seine , serait traité conformément aux principes du droit des nations.

Mardi dernier , la société composant le club Whig s'est réunie , à la taverna de l'Ancre et Couronne. L'assemblée était extrêmement nombreuse. M. Erskine , dont on a porté la santé , a parlé avec son éloquence ordinaire ; il a peint la situation critique des affaires , et les dangers que couraient les amis de la liberté. Il avait lu , a-t-il dit , un acte d'accusation contre une personne , uniquement pour avoir dit que M. Pitt n'était pas de bonne-foi dans ses ouvertures de paix envers la France. C'était aujourd'hui un crime d'imputer à M. Pitt ce qui était regardé , par ses amis , il y a peu de tems , comme sa plus belle gloire. Alors M. Pitt mettait son honneur à rejeter toute idée de paix avec la France ; actuellement on punit quiconque l'accuse de n'être pas sincère en paraissant le vouloir. Quand M. Pitt était en état de faire la paix , il voulait sincèrement la guerre , et à présent qu'il n'a pas les moyens de mettre fin à la guerre , nous devons croire qu'il veut réellement la paix. M. Erskine s'est étendu sur cette matière avec beaucoup d'esprit et de gaieté , et il finit par porter la santé de la société , après l'avoir beaucoup fait rire aux dépens du ministre.

Le plus vil et le plus décrié de nos journaux mercenaires contient l'infâme article que voici : « On parle d'une prochaine suspension de l'acte d'*habeas corpus*. C'est une

maître que les circonstances du moment semblent prescrire impérieusement. »

Une lettre de Birmingham nous annonce que la *titelire* de Billy (Williams Pitt) se remplit rapidement ; et elle a beau jeu pour cela , ajoute la lettre , car chaque maître fabriquant d'armes a reçu ordre précis de sa part de souscrire généreusement , et toutes les personnes employées sous ces maîtres ont été forcées par eux à abandonner une partie de leurs salaires en faveur de la souscription *volontaire* , sous peine d'être aussi-tôt renvoyées. Quant aux autres fabricans , leur commerce est totalement ruiné , et ils n'ont pas un schelling à donner.

« Il est bien évident , dit un de nos papiers , que d'après le système adopté par nos ministres , tant pour l'Irlande que pour l'Angleterre , il faut de toute nécessité que notre gouvernement reprenne bientôt une forme plus libre ou tombe tout-à-fait en monarchie absolue. Nous avons perdu la partie la plus précieuse de nos droits et de nos libertés. Le génie conservateur de notre constitution a disparu ; nous perdrons dans peu jusqu'aux apparences de la liberté ; car l'expérience de tous les tems a montré qu'un pays n'en a jamais conservé même l'ombre , dès qu'une fois il en a perdu la substance. L'esprit et l'amour de la liberté n'existent plus parmi le peuple ; le désir de s'enrichir est la seule passion universelle ; un lâche et cupide égoïsme a éteint dans les cœurs jusqu'à la moindre étincelle d'énergie. Aussi nous ne doutons pas que la pente ne nous entraîne à la monarchie absolue , que Hume considérait comme l'euthanasia (la belle mort) de la constitution anglaise , et que nous aurions mieux fait pour notre tranquillité , dit cet écrivain , d'établir tout bonnement en commençant. »

La gazette commerciale de New-Yorck , du 27 janvier dernier , annonce que des germes de mécontentement et d'insurrection contre le gouvernement , ont éclaté dernièrement dans l'Etat de Vermont , par l'effet de la loi sur le timbre.

A Wallingford , une troupe d'insurgens a élevé un arbre de la liberté , sous lequel ils s'assemblaient pour déclamer contre le président et les membres du congrès. Ils ont été attaqués par une bande de fédéralistes , qui ont jeté bas l'arbre de la liberté , l'ont brûlé et en ont jeté les cendres aux vents.

D 2

Le même papier ajoute que quelque chose de semblable s'est passé dans l'Etat de New-Yorck ; chacun tremble que la méintelligence avec la France n'entraîne sur ce pays le fardeau d'une guerre qu'il n'est pas en état de soutenir.

Vendredi dernier, un émigré français, nommé Antoine Guénin, a été arrêté sur la déposition de Samuel Underwood, cabaretier, pour propos sédiéieux. Le dénonciateur soutint que l'accusé était venu dans son cabaret la veille au soir, et après avoir demandé à boire, s'était écrié : *Vivez aux Français, au diable les Anglais !* et avait ajouté que, si les Français entraient en Angleterre, il serait le premier à les aller joindre. Sir W. Addington l'envoya à la maison de correction, jusqu'à ce que le secrétaire d'Etat eût fait connaître ses intentions.

Une cause qui a été plaidée hier aux *Doctors-cannons*, attira particulièrement l'attention, à cause de sa liaison avec les nouvelles lois françaises sur le divorce. M. Woodmason était le plaignant, et demandait une sentence de séparation *à mensâ et thoro* contre sa femme, fondée sur un commerce adultère avec un M. Fréeborn. Le mari et la femme étaient nés en France ; celle-ci était venue en France depuis 1789 jusqu'en 1795. A cette époque, elle était revenue passer à Londres environ sept semaines, et ensuite était retournée à Paris, où elle avait fait prononcer son divorce d'avec M. Woodmason, puis s'était remariée à M. Fréeborn. Sir William Scott, qui présidait, fut d'opinion que les faits établis par le plaignant, et reconnus par la défenderesse, étaient suffisans pour motiver la séparation demandée, qui fut en conséquence prononcée dans la forme ordinaire.

Dé Dublin, le 13 mars. Hier l'arrestation de plusieurs personnes des plus respectables de cette ville, a répandu partout l'affroi et la consternation. Entr'autres on nomme M. Swcet-Man, M. Olivier Bond, le conseiller Emmett, etc. On est à présent à la poursuite de lord Edouard Fitz-Gérald. Vous ne rencontrez pas une figure dans la rue qui ne porte l'empreinte de la douleur et de la défiance. — Cette arrestation a été faite d'après un avis donné au gouvernement, que le comté provincial des Irlandais-Unis de Leinster devait se réunir chez M. Olivier Bond. — Quatorze délégués étaient rassemblés, quand les messagers royaux sont entrés avec leur force armée ; tous ont été arrêtés. M. Bond n'était pas à l'assemblée, mais on a trouvé, dit-on, des papiers qui le chargent.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 25 ventôse au 5 germinal.

Bailleul, chargé de faire un rapport au conseil des Cinq-cents, sur les événemens qui ont motivé la journée du 18 fructidor, et les suites qui en sont résultées, a prononcé un discours dant le conseil a ordonné l'impression et la distribution au nombre de douze exemplaires. Ce discours, dont l'objet est de dévoiler à la postérité toutes les manœuvres employées par les ennemis de la constitution de l'an III, pour la détruire en feignant d'en provoquer l'observation, n'étant pas susceptible d'analyse, nous sommes forcés de renvoyer à l'impression qui en sera faite.

Engerran a terminé la séance du 26 en soumettant un projet relatif au paiement et à la liquidation des dettes des ci-devant jésuites. Il propose d'assimiler ces créanciers à ceux de la dette publique.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement de ce projet.

Il n'y a point eu de séance, le 26, au conseil des Anciens.

Riou, organe d'une commission spéciale, a fait, le 27, un rapport tendant à l'augmentation du traitement des juges des tribunaux du département de la Seine. Il en a établi l'insuffisance, à raison du prix excessif des denrées dans la commune de Paris ; prix bien supérieur à celui de l'année 1790, où leur traitement était plus fort.

Pison-Dugaland a été d'avis de généraliser la mesure, et de l'étendre à tous les juges des tribunaux des départemens et aux administrateurs ; mais sur l'observation qui a été faite, que la nation a bien de la peine à payer les traitemens actuels, et qu'il est

nécessaire d'attendre le retour de la paix, le rétablissement des finances et des affaires plus prospères, le conseil a ordonné l'impression du rapport et l'ajournement de la question.

Après avoir soumis, il y a deux jours, à la discussion, les derniers articles de son projet sur la réorganisation de la gendarmerie nationale, Porte en présentant de sa rédaction définitive, avec les amendemens et articles additionnels qui ont été adoptés dans le cours de la discussion.

Le conseil l'approuve sans réclamation. Cette résolution se divise en trois titres, composant plus de deux cents articles.

Cholet, au nom d'une commission spéciale, soumet, le 28, au conseil, un rapport sur le message du Directeur concernant la révision des jugemens criminels rendus en haine de la République, pendant la réaction royaliste. Il termine en proposant un projet de résolution, qui porte en substance que tout citoyen condamné à une peine infamante ou à la déportation, par des tribunaux dont les juges auront été destitués par la loi du 19 fructidor, sur la déclaration de jurés dont les listes auront été formées le 10 floréal au V, pouront, dans les trois mois qui suivront la présente, se pourvoir en cassation.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

Pons [de Verdun] fait hommage d'un drapeau patriotique offert au nom de plusieurs citoyens d'un collège constitutionnel.

Cette offrande excite des murmures, et le conseil la refuse.

Il ordonne le renvoi à la commission des finances d'un plan de contributions présenté par le même membre, au nom des citoyens Imbert et du Ferrat.

Woussen, à la suite d'un rapport, propose d'établir quatre tribunaux de commerce dans les départemens réunis, et d'en fixer les sièges à Ostende, à Gand, à Liège et à Anvers.

Dauchy [de l'Oise] : j'observe qu'il se fait plus d'affaires en un jour à Bruxelles qu'en un mois à Anvers. Il veut donc mieux établir le tribunal de com-

même dans la première commune que dans la seconde.

Un député de Malines : Un tribunal de commerce conviendrait beaucoup mieux à Malines qu'à Gand.

Frisson : Il faudrait aussi en placer un à Louvain, pour dédommager cette commune de la peste de son université.

Un député de Tournay : Tournay n'aurait pas moins besoin d'un tribunal de commerce que toutes les communes citées, quand on n'envisagerait que le grand nombre de ses fabriques.

Le rapporteur soutient que les communes qu'il a proposées pour l'établissement de ces tribunaux, sont celles où il convient le plus de les placer.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

Barant a fait approuver, le même jour, la rédaction de la résolution relative au mode et aux effets de l'action en rescision pour cause de lésion d'outre moitié contre les contrats de vente passés pendant le cours du papier-monnaie. Les ventes de biens patrimoniaux en ont été exceptés, par le motif que toute aliénation faite à la chaleur des enchères, ne peut jamais être attaquée pour cause de lésion.

Luminais ayant reproduit à la discussion son projet sur la surveillance des établissemens d'éducation, pensionnats, etc., a fait adopter les huit premiers articles, portant en substance : Les maisons d'éducation, les instituteurs et institutrices sont sous la surveillance de la police; ils sont choisis sur l'avis des jurés d'instruction, par les administrations centrales, et d'après un certificat de bonnes mœurs délivré par les administrations municipales; ils prêteront le serment de haine à la royauté et à l'anarchie, d'attachement à la République, et d'instruire leurs élèves dans les principes républicains.

Le rapporteur propose l'art. IX en ces termes :

Nul ne peut enseigner la morale ni être chef d'un établissement particulier d'éducation, s'il n'est veuf ou marié.

Le Roger-Martin l'attaqua, comme pouvant priver l'instruction publique d'instituteurs utiles, au mo-

ment où ils sont déjà fort rares. Il demande qu'on borne cette condition aux chefs des maisons d'éducation.

Cholet demande la question préalable et l'appuie en lisant deux articles constitutionnels, dont l'un porte que tous les citoyens peuvent former des maisons d'éducation, et l'autre, qu'il ne peut être apporté de limitation à l'exercice d'aucun commerce.

Boullay [de la Meuthe] : L'article que l'on vous présente est contraire même à la raison ; car il n'est pas décidé entre les amis des sciences, s'il convient mieux de rester célibataire pour se livrer à l'étude, ou de se marier ; mais l'expérience a prouvé que ceux qui ont le plus excellé dans les sciences, ont su se débarrasser des embarras d'un ménage. Les écoles de la Grèce, qui furent si célèbres, étaient tenues par des philosophes célibataires pour la plupart. Au reste, je rends justice à l'intention de la commission, qui est d'écarter les prêtres papistes ; mes principes sont connus à cet égard ; mais je crois qu'il faut remplir par la prestation du serment.

Je demande la question préalable.

Et moi je viens, dit Baraillon, appuyer l'article. On vous a cité les écoles de la Grèce. Il y aurait une grande réponse à faire, si on pouvait dire ces choses à la tribune ; mais au reste, plusieurs de mes collègues ont des faits particuliers qui doivent les engager à voter pour l'article. On vous vante les célibataires. Est-ce qu'on croit que ces gens-là sont faits autrement que les autres ? Enfin, tous ceux qui ont visité les écoles primaires, savent qu'on a plus de plaintes à faire des instituteurs célibataires que de ceux qui sont mariés. J'insiste pour que l'article soit adopté. Plusieurs membres parlent encore contre, et réclament la question préalable. Elle est adoptée.

Montmayou réclame contre cette décision. Je regarde, dit-il, cet article comme le plus essentiel du projet, puisque sans lui l'instruction va tomber entre les mains des prêtres, des moines, et qu'ainsi on perdra la République dans la jeunesse de France, quand elle fait des progrès dans toute l'Europe.

Pison-Dugland : Je serais de cet avis, sans les précautions prises par le projet pour l'admission des instituteurs ; mais avec ces précautions, de pareilles craintes doivent s'évanouir.

Riou étend la motion de Montmayou, et croit qu'il convient de prendre une mesure générale pour chasser de l'instruction publique tous les ministres d'un culte quelconque. Si dès le commencement de la révolution, dit-il, on eût écarté tous les ministres des cultes de toutes les fonctions publiques, on aurait évité de grands maux.

Je demande le renvoi de l'article à la commission.
Le renvoi est prononcé, et le surplus du projet est ajourné.

Lacoste a fait approuver, dans la séance du 27 du conseil des anciens, la résolution relative au mode de procéder en matière de prises maritimes, conduites par des Français en pays neutre ou allié de la République, antérieurement à la loi du 8 floréal.

Il s'est formé ensuite en comité secret, pour examiner le traité d'alliance et de commerce entre les Républiques Française et Cisalpine.

On reprend, le 28, la discussion sur la résolution du 19 frimaire dernier, qui détermine la durée des fonctions des administrateurs nommés par le Directoire, en vertu de la loi du 19 fructidor.

Roisée tâche de prouver que cette résolution ne blesse en rien les principes constitutionnels, puisqu'elle n'est que le complément de la loi du 19 fructidor, qui a sauvé la constitution.

On a tiré une objection spécieuse de l'article CCXCVIII de la constitution, portant que les administrateurs nommés en remplacement, n'exerceront que jusqu'aux élections suivantes ; mais d'après le texte même de l'article, cette invitation n'a lieu qu'autant que c'est le Directoire qui a destitué ; et ici, c'est le Corps législatif qui a cassé les élections royales et contre-révolutionnaires de l'an V.

Roisée pense que l'intérêt public exige que la résolution soit approuvée.

Rabant jeune est d'un avis contraire : il la regarde comme un outrage fait à la souveraineté du peuple.

Conseil des Anciens, dit-il, vous êtes les conservateurs de l'acte constitutionnel. Vous vous opposerez donc à ce qu'il soit violé par une mesure à la fois inutile et dangereuse. C'est en vain qu'on interprète en faveur de la résolution, l'art. CXCVIII de la constitution, puisqu'il est évident que si elle n'a pas spécifié tous les cas où il pourrait y avoir des vides dans les administrations, elle les a prévus en général, en disant, art. CLXXXVIII, que lorsqu'une administration perdrait un ou plusieurs de ses membres, par mort, démission ou autrement, ceux nommés en remplacement ne resteraient que jusqu'aux élections suivantes. Sous ce rapport, la résolution est donc inutile. Elle serait infiniment dangereuse; car on sait que, dans le nombre des administrateurs nommés par le Directoire, il en est beaucoup que leur ignorance, leur immoralité, ou leur faiblesse, rendent indignes de la confiance de cette autorité, ainsi que de celle du peuple.

La discussion est fermée, et le conseil rejette la résolution.

Regnier a fait, le 29, un rapport sur la résolution du 27 nivôse, concernant la défense des parties devant les tribunaux.

Le rapporteur se plaint d'abord de la foule d'hommes ignorans qui se sont glissés depuis peu dans les tribunaux. Les intérêts les plus chers des parties sont souvent confiés à de prétendus hommes de loi, qui ne connaissent ni les affaires ni les lois. Il fait l'éloge de la résolution, en ce qu'elle établit un jury pour examiner ceux qui dorénavant embrasseront la carrière du barreau. Cette institution est excellente; la publicité donnée aux examens du jury est également utile. La manière dont le jury admet ou refuse, ne peut blesser la délicatesse de personne, car le vote s'émet au scrutin par ces mots : *Admis* ou *ajourné*. Ainsi, l'homme qui n'est pas admis peut se représenter, et il n'emporte pas avec lui une désespérante certitude de ne pouvoir jamais entrer dans le barreau; la commission a sur-tout approuvé la condition de moralité exigée de ceux qui veulent être hommes de

elle n'a pas été d'avis de demander l'approbation de la résolution, parce que le jury qu'elle établit n'est destiné que pour l'examen de ceux qui se destinent au barreau, tandis qu'il serait utile à présent même pour son épuration.

Il faut régénérer cette partie, et la débarrasser du mélange impur qui l'infecte. Plus les hommes sont honorables, plus l'état est honoré. Les gens instruits ne se refusaient pas à un examen qui ne servira qu'à constater leur instruction; il ne répugnera qu'aux ignorans.

La commission n'a pas été non plus de l'avis de l'art. XI, portant que les hommes de loi inscrits au tribunal civil d'un département, pourront plaider à tous les tribunaux du même département, et même au tribunal de cassation dans le département de la Seine.

Il ne faut jamais placer les hommes entre leurs intérêts et leurs devoirs. Qui sait si un homme de loi démenagera pas exprès un vice de forme dans une affaire, afin de la plaider une seconde fois, avec adresse et éloquent, au tribunal de cassation? Cet article est donc dangereux.

La commission, convaincue qu'il est impossible de faire, du premier jet, une excellente loi sur cette matière, et que le conseil des Cinq-cents profitera de ses observations dans la composition d'une nouvelle résolution, a été d'avis unanime de demander le rejet de celle-ci.

L'expression et ajournement.

Les séances du 1^{er} germinal des deux conseils ont été employées au renouvellement des bureaux.

Pison-Dugaland est président au conseil des Cinq-cents. Duchesne, Garnier, Martinet et Boulay sont secrétaires.

Mollevent a été appelé au fauteuil, au conseil des Anciens.

L'ordre du jour du conseil des Cinq-cents appelle, le 1^{er} germinal, la discussion du projet d'Audouin, relatif aux théâtres. Il pose en principe que des lois réglementaires sur cette matière sont du res-

sort du gouvernement, et pense que les bases seules doivent en être déterminées par une loi. C'est d'après ces considérations qu'il propose un projet de résolution dont l'impression et l'ajournement sont ordonnés.

Grassous a reproduit, le 3, son projet sur le code hypothécaire. Quelques articles sont adoptés ; la suite est ajournée.

Le conseil a passé ensuite à l'ordre du jour sur les réclamations de quelques membres d'assemblées primaires de la commune de Paris, contre les opérations préliminaires de ces assemblées.

Plusieurs représentans ont observé que, si le Corps législatif s'occupait prématurément de ces questions, on établirait un privilège en faveur de la commune de Paris, qui serait seule dans le cas de lui proposer la solution des difficultés qui peuvent s'élever dans le cours des séances de ses assemblées primaires, et qu'il sera tenu d'y faire droit lorsqu'elles auront terminé leurs séances. Par ces motifs le conseil passe à l'ordre du jour, et sans le motiver.

Un arrêté d'hier portant que les jours pairs, le conseil s'occupera d'objets relatifs à l'instruction publique, et les jours impairs, du code hypothécaire, Duhot, au nom de la commission de ce nom, fait, le 4, quelques observations sur la nécessité d'ordonner la célébration des décads. Il accuse le sacerdoce d'entraver les institutions républicaines. Mais c'est en vain, s'écrie-t-il, secte encore ambitieuse, quoi que détrônée, c'est en vain que tu sappes avec un acharnement opiniâtre les fondemens de l'édifice que nous avons su élever ; nous avons appris à ne plus redouter les anathèmes du sacerdoce.

Il finit par proposer un projet portant en substance : que tous les travaux publics seront suspendus les décads. Aucune exécution criminelle ne pourrait avoir lieu ce jour-là. Les bureaux vaqueraient, ainsi que les marchés. Il ne pourrait y avoir ni saisie, ni signification de jugemens. Les administrateurs municipaux consacraient ce jour à donner lecture des lois et actes de l'autorité publics, et à publier les faits hé-

roïques. Il y aurait aussi des chants, danses, courses, jeux et exercices gymnastiques.

Impression et ajournement.

On reprend la discussion sur la surveillance des établissemens d'éducation.

On se rappelle que le conseil avait renvoyé à la commission l'art. IX portant : Nul ne peut enseigner la morale, ni être chef d'un établissement d'éducation, s'il n'est veuf ou marié.

Le rapporteur le représente aujourd'hui en ces termes :

A compter du 1^{er}. prairial prochain, nul ne pourra être chef d'un établissement particulier d'éducation, s'il n'est marié ou veuf.

Cette nouvelle rédaction amène une nouvelle discussion dont nous rendrons compte, en observant néanmoins, que l'article a encore une fois été renvoyé à la commission, ainsi que la plupart de ceux qui l'ont suivi.

Duchesne fait un rapport et propose un projet de résolution relatif à la prorogation des billets à ordre contractés pendant la dépréciation du papier-monnaie.

Le conseil en ordonne l'impression et l'ajournement.

Engerran a fait adopter, le 5, un nouveau projet de résolution sur la liquidation des dettes de la ci-devant société des jésuites, en remplacement de celui que le conseil des Anciens a rejeté.

On a ensuite repris la discussion sur le code hypothécaire.

Lebreton propose, le 2, dans le conseil des Anciens, de rejeter la résolution du 21 ventôse, qui conserve la poste aux chevaux au compte de la République.

Il reproche à cette résolution de supposer que la conduite des malles est onéreuse aux maîtres de postes, tandis qu'il est de fait qu'un service assuré et journalier leur est avantageux ; il lui reproche de créer une nouvelle administration dont la nécessité n'est point démontrée, administration qui ne sera

qu'un bureau obscur, chargé de répartir, entre lui et les maîtres de postes, les secours que le gouvernement accordera.

Il reproche à la résolution d'être beaucoup trop libérale, en accordant, pour les pertes que les maîtres de postes pourront éprouver, une somme de 150,000 francs. Les pertes ne montent jamais assez haut pour exiger une indemnité aussi considérable.

Il reproche enfin, à la résolution d'être beaucoup trop sévère, en défendant aux particuliers de fournir des chevaux aux voyageurs pour leurs courses. Il aurait au moins fallu faire une exception pour les cas où les maîtres de postes n'auraient pas de chevaux prêts à fournir; et d'ailleurs, il semble que sans réclamer un privilège exclusif, les maîtres de postes devraient se contenter de l'exemption du droit de patente, et des secours qu'ils reçoivent du gouvernement.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

La discussion s'ouvre, le 3, sur la résolution du 22 nivôse, relative à la contrainte par corps.

Armand la combat. Il distingue trois espèces de banqueroute; la première, malheureuse; la deuxième, téméraire; la troisième, criminelle. La première excite l'intérêt général; on la qualifie même de faillite; la deuxième, quoique ne provoquant point la pitié, n'est que le résultat d'un mauvais calcul; mais la troisième est le fruit de l'inconduite. L'orateur voudrait qu'elle fût poursuivie criminellement. La banqueroute frauduleuse appelle dans tous les pays la vengeance des lois. Elle assimile celui qui la fait au fabricant de fausse monnaie, ou au voleur de poche. Cependant le banqueroutier de ce genre n'est point puni, par la résolution, d'une manière proportionnée à son délit.

Armand vote en conséquence contre elle.

Son discours sera imprimé, et la discussion est renvoyée au lendemain 4.

Ce jour, Penaud parle également contre la résolution. Après avoir démontré la sagesse et la nécessité de la contrainte par corps, il prouve que la ré-

solution n'embrasse pas tous les cas où elle doit être exercée. Il lui trouve d'ailleurs plusieurs défauts de forme. — On ajourne encore la discussion.

Le 5, le conseil n'ayant rien à l'ordre du jour n'a pas tenu de séance.

PARIS. Nonidi, 9 Germinal, l'an VI de la République.

Les assemblées primaires du canton de Paris ont presque toutes achevé leurs élections pour le Corps électoral. Le résultat de leurs opérations des premiers jours, avait inspiré de vives alarmes aux citoyens attachés, comme ils le doivent, à la constitution de l'an III. On a vu les choix se porter sur des hommes dont les noms seuls rappellent des époques et des souvenirs qui font encore frissonner d'horreur; tous ceux qui avaient marqué de la manière la plus active sous le règne de la terreur, ont reparu dans les élections pour s'en rendre maîtres; dans plusieurs assemblées, ils ont obtenu des suffrages; dans quelques-unes, les hommes de la terreur se sont portés à des violences; ils ont brisé les scrutins, enlevé les listes et les registres, opéré des scissions, et fait leurs élections à part.

Cependant il paraît que dans la majorité des assemblées les choix se sont dirigés sur des citoyens également opposés aux excès de l'anarchie et aux projets des royalistes. Si l'on compte parmi les électeurs, des membres du tribunal révolutionnaire, des anciens comités, et même des hommes ouvertement accusés d'avoir figuré parmi les égorgés de septembre, d'un autre côté on est rassuré par des noms que recommandent la sagesse, la probité et les lumières. Tels sont entre autres les citoyens Cambacérès, ex-membre du Corps législatif; Goupilleau de Fontenai, Thovin, de l'Institut national; Genissieux et Gohier, ex-ministres de la justice; Cherin, chef de l'état-major de l'armée d'Allemagne; le général Servan, Sarot, Minier, Ondart, ex-juges; Mongez, de l'Institut national; Boscary et Tassin, banquiers; Cubanis, de l'Institut national; Paganel, secrétaire-général des relations extérieures; Bouchesseiche et Binet, professeurs; Lachappelle, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, etc. etc.

Tout annonce que les amis de la constitution, de l'ordre et de la propriété se réuniront pour lutter contre tout système

subversif du gouvernement actuel , et qu'ils porteront au Corps législatif des hommes fermes , mais droits , éclairés et animés de l'esprit qui conserve et qui améliore , seul esprit qui convienne dans l'état actuel des choses. Ce n'est pas en vain que nous aurons juré *haine à la royauté et à l'anarchie*.

La cour de Madrid vient de nommer le chevalier d'Azzara, ambassadeur auprès de la République Française ; le chevalier d'Azzara qui est resté si long-tems à Rome en cette qualité , est connu par son amour pour les lettres et les arts , et par son attachement pour la République , et ses liaisons avec Bonaparte.

Le cit. Lecarlier , ex-membre du Corps législatif , vient d'être envoyé en Suisse , pour une mission importante que l'on croit relative au plan d'organisation d'une nouvelle république helvétique.

Le conseil des Anciens de la République Cisalpine ayant rejeté le traité d'alliance adopté par la République Française, le Directoire exécutif avait pris des mesures sévères contre certains membres accusés d'être voués à l'Autriche , et d'avoir contribué au refus du traité. Mais on assure que depuis on a reçu la nouvelle que le traité avait été consenti par la République Cisalpine , et que les mesures n'auront point leur exécution.

Les superbes éléphants tirés de la ménagerie du ci-devant stathouder, sont arrivés par terre à la Ferre, département de l'Aisne. Ils ont été embarqués sur l'Oise le 23 du mois dernier, et sont arrivés le 1^{er}. de ce mois , à quatre heures, en cette ville. La grande barque qui les portait s'est arrêtée en face de l'hôtel des Invalides.

On apprend aussi que les ours vivans que le sénat de Berne entretenait dans les fossés de la ville , sont en route pour le Muséum d'histoire naturelle.

Les animaux qui nous viennent d'Afrique ont été rencontrés aux portes d'Avignon.

LOTÉRIE NATIONALE.

Tirage du 1^{er}. germinal.

Les numéros sortis sont : 21 , 1 , 38 , 29 , 53.

LENOIR-LAROCHE , Rédacteur en chef.



MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADÉ 20 GERMINAL, l'an sixième de la République.

VOYAGES.

Relation de l'ambassade envoyée à l'empereur de la Chine, par le roi d'Angleterre.... Rédigée, sur les notes fournies par lord MACARTNEY..... sir ÉRASME GOWER.... et autres personnes attachées à l'ambassade, par sir GEORGES STANENON, baronnet, etc. ; et traduite en français par le cit. CASTERA, auteur de la Vie de CATHERINE II. A Paris, chez BUISSON, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille.

PREMIER EXTRAIT.

DE tous tems, les recherches touchant les pays lointains, ont excité fortement la curiosité des hommes ; et les relations des longs voyages ont toujours été lues avec beaucoup d'intérêt et d'avidité. Il semble que les distances des lieux reculent dans le passé, ou transportent dans l'avenir, ce qui se faconde des climats qui nous sont entièrement étrangers, ou des nations que nous n'avons aucun espoir d'aller observer nous-mêmes : et comparant les tableaux d'une nature et d'un état social tout nouveaux pour nous, avec ce que notre propre pays nous présente chaque jour, nous ne croyons pas seule-

Tome XXXIV.

E

ment voir rapprocher sous nos yeux des parties de notre terre séparées par d'immenses intervalles ; nous sommes encore disposés à croire que nous voyons passer devant nous différens âges du genre humain. Le caractère extraordinaire des objets, cette espede de double éloignement qui nous les rend plus dignes d'attention, les dangers imaginaires ou réels que les voyageurs ont courus, enfin les lumières nouvelles qui résultent pour nous de leurs découvertes, et les applications que nous espérons pouvoir en faire à nos besoins : toutes ces circonstances concourent à répandre sur leurs relations, l'intérêt le plus profond et le plus général.

Mais avant que les lecteurs eussent eux-mêmes assez de philosophie et de connaissances pour pouvoir apprécier l'exactitude de ces récits ; avant que l'on eût appris à rassembler pour les courses lointaines, tout ce qui peut en rendre les observations sûres et profitables, les voyages n'étaient gueres que des tissus d'aventures fabuleuses, ou des tableaux vagues et sans résultats. Leurs auteurs furent d'abord le plus souvent des hommes inquiets, turbulens, entraînés par une activité sans but ; des vagabonds aussi peu recommandables pour leurs idées que pour leurs mœurs ; qui s'étant expatriés par ennui, revenaient chez eux par lassitude, pleins d'ailleurs de la persuasion qu'ils y jouiraient d'une considération d'autant plus grande, que ce qu'ils avaient à raconter serait plus extraordinaire et plus merveilleux. De là, tant de notions fausses, tant de contes ridicules sur des pays qu'on regardait comme connus. Le peu de voyages anciens qui peuvent faire exception sous le

rapport de la fidélité , de la véracité , sont eux-mêmes remplis de détails que l'ignorance seule a pu recueillir ; et lorsqu'on ne peut pas taxer l'auteur d'imposture , on est rebuté presque à chaque page , par sa crédulité , par la mauvaise direction qu'il donne à ses recherches , par son incapacité de bien observer et de bien décrire les objets les plus intéressans.

Ce n'est gueres que depuis le dernier siècle que les voyages sont devenus véritablement instructifs. Ce n'est que dans celui ci qu'on a fait une étude particulière de l'art de voyager ; qu'on s'est tracé des plans raisonnés propres aux différens pays ; qu'on a réuni tous les moyens capables de perfectionner leur description ; que des savans dans tous les genres , et des artistes distingués ont brigué l'honneur de concourir au succès de ces expéditions philanthropiques. Ce n'est même que dans ces derniers tems que la philosophie du siècle a répandu son influence sur les voyages , et que des navigateurs et des marchands sont enfin devenus , en quelque sorte , les agens de ces hommes généreux qui ne forment d'autre spéculation que le perfectionnement et le bonheur du genre humain.

Aussi ce genre de lecture , si attachant par lui-même , l'est-il devenu tous les jours davantage ; et chaque classe de lecteurs a pu y trouver une instruction tous les jours plus étendue et plus sûre , autant que plus agréable et plus variée. Les astronomes ont pu compter sur des observations faites avec exactitude ; les géographes , sur des tableaux de lieux et des appréciations de distances , dignes de servir de

E 2

bâse à la description du globe; les naturalistes, sur une histoire fidèle des matériaux qui forment les différens sols, et des productions qui leur sont particulières; les navigateurs, sur des indications propres à les diriger dans les parages les plus lointains; les négocians, sur des renseignemens positifs relativement aux objets d'échanges que chaque climat peut fournir, et sur les goûts qu'on peut mettre à profit, ou faire naître chez chaque peuple; les antiquaires et les historiens, sur des récits, ou sur la découverte de monumens capables d'éclairer d'un jour nouveau la peinture des tems primitifs; les philosophes, sur des détails plus exacts et plus étendus touchant les lois, les mœurs, les passions que chaque circonstance physique et morale développe, détails indispensables pour compléter la connaissance de l'homme, et pour évaluer avec justesse les effets de la civilisation dans ses différens degrés: enfin, les personnes qui ne cherchent que de l'amusement dans leurs lectures, ont trouvé souvent dans celle des voyages, tout l'intérêt des romans, accru du charme particulier que la vérité répand sur tout ce qui sort de ses mains.

L'appareil avec lequel l'ambassade du lord Macartney fut préparée en Angleterre; l'éloignement et le caractère singulier du pays et des hommes que cet ambassadeur était chargé d'aller visiter et reconnaître; le soin que le rédacteur de la relation a mis, dit-on, à perfectionner toutes les parties de son récit; le luxe de l'édition qu'enrichissent beaucoup de cartes et de gravures; le mérite du traducteur avantageusement connu dans les lettres, par la *Vie de*

Catherine II : tout, en un mot, semble assurer à l'ouvrage dont nous allons donner l'analyse, cet intérêt plus particulier du public, et ce succès général, qui n'ont lieu que par la réunion des plus rares circonstances. Ce ne sont pas en effet les vues étroites et mercantiles dans lesquelles le plan de ce voyage fut formé, qui doivent en déterminer le mérite à nos yeux : s'il nous fournit de vraies connaissances sur un pays que nous pouvons regarder comme voisin du berceau de l'espèce humaine par sa situation géographique, et comme conservant, malgré le ravage des siècles, l'empreinte non altérée de la plus ancienne civilisation ; les personnes même qui ne croient pas fort utile à l'humanité que les Anglais aillent vendre des peaux de loutre aux Chinois, n'en jouiront pas avec moins de reconnaissance des fruits d'une entreprise digne d'avoir été dictée par de plus généreux motifs.

Quoi qu'il en soit, son véritable et seul objet fut donc d'ouvrir, s'il était possible, un libre commerce en Chine aux sujets du roi d'Angleterre, ou du moins de faire alléger les charges tous les jours croissantes, dont la factorerie de Canton les accable, et d'établir une correspondance directe avec la cour de Pékin, pour réprimer l'insolence et l'avidité singulière de ses employés.

La petite escadre qui devait porter l'ambassadeur et sa suite en Chine, partit de Portsmouth le 28 septembre 1792. Ses premières relâches furent à Madère, à Teneriffe, à San-Jago. Le rédacteur a rassemblé quelques détails physiques ou commerciaux sur chacune de ces îles.

A Madere, on récolte annuellement vingt-cinq mille tonneaux de vin, chaque tonneau contenant cent vingt-cinq gallons. Plus de la moitié de ce vin passe en Angleterre, dans les États-Unis d'Amérique, ou dans les grandes Indes. Les revenus de la couronne de Portugal ne vont pas au-delà de 8,000 l. st.; somme qui est bien au-dessous des gains faits par les vingt familles anglaises établies dans l'isle, et qui en tiennent tout le commerce.

On trouve à Madere des traces évidentes de volcans; cependant les plus hautes montagnes ne paraissent pas d'origine volcanique.

La ville de Santa-Cruz, dans l'isle de Ténériffe, abonde en provisions et rafraîchissemens de toute espèce: ils y sont à beaucoup meilleur marché qu'à Madere; les vins y sont beaucoup plus forts, et leur prix est moindre de moitié.

Pour monter sur le pic, les Anglais se réunirent en bande, composée de personnes des deux équipages. Mais la violence du vent et de la pluie les empêcha de gagner le sommet... Un certain M. Jonstone, qui dans un autre moment avait été plus heureux, s'empressa de communiquer à ses compatriotes les observations qu'il avait faites sur cette célèbre montagne. Il en porte la hauteur à deux mille vingt-cinq brasses anglaises.... Le produit net des isles Canaries, monte, pour la couronne, environ à 60,000 liv. sterl.... Ténériffe a bien plus que Madere, l'aspect d'une isle volcanique: cependant la forme des montagnes y est plus variée et plus irrégulière qu'elle ne l'est ordinairement dans les pays volcanisés. La race des habitans indigènes ou des

guanches est presque entièrement éteinte. Nos voyageurs pourtant eurent occasion d'en voir un individu il avait , dans sa tournure , beaucoup du caractère des races nègres les plus belles.

Depuis deux ans , il n'était pas tombé une seule goutte d'eau dans les îles du Cap-verd. La plupart des rivières , des ruisseaux et des fontaines étaient entièrement taries ; la plupart des terres cultivées n'offraient plus que l'aspect désolé d'un désert , où le sol aurait été changé tout-à-coup en une masse pierreuse , inattaquable aux instrumens aratoires ; et la cherté la plus effrayante , ou plutôt une véritable famine venait de se déclarer de toutes parts. Praya , le lieu de la résidence du gouverneur portugais , est composé tout au plus d'une centaine de misérables huttes. L'ancienne capitale Saint-Jago ne présente qu'un amas de ruines , au milieu desquelles vivent encore cinq ou six familles. Toute la population des différentes îles du Cap-verd ne va pas au-delà de quarante-deux mille âmes.

De Saint-Jago , à Rio-Janciro , l'on a bien véritablement passé d'un monde dans un autre. Cette dernière ville est florissante ; et tout annonce qu'elle le deviendra chaque jour de plus en plus. A peu de distance de ses murs , un jardin , destiné d'abord à des collections de botanique , vient d'être transformé en une petite manufacture de cochenille. Suivant les observations de M. Barrow , l'insecte qui fournit cette couleur à Rio , n'est pas le même que le *coccus cacti-coccinelliferi* de Linné.

On transporte annuellement dans le Brésil environ vingt mille nègres : sur ce nombre , il y en a

cinq mille vendus à Rio-Janeiro. Le Brésil est presque entièrement peuplé de negres esclaves : il y en a plus de six cents mille , tandis que les évaluations les plus fortes ne font pas monter à deux cents mille le nombre des blancs. Dans Rio même , il y a tout au plus trois mille de ceux-ci ; il y en a quarante mille des premiers.

Les planteurs du Brésil laissent à leurs esclaves , chaque semaine , deux jours libres , que ces infortunés peuvent employer à leur profit. Les habitans indigenes deviennent chaque jour plus incapables des travaux de l'agriculture et de l'industrie. C'est une race qui se dégrade de plus en plus , au physique et au moral. La pêche , et la construction de quelques misérables canots : voilà à quoi se bornent leurs travaux et leurs talens. Mais la culture a tellement prospéré sur ce sol fertile , et plusieurs fabriques productives y prennent un tel accroissement , que les colons et les marchands établis dans le pays , commencent à recevoir en argent comptant des remises considérables d'Europe.

En quittant les côtes du Brésil , la première station de l'escadre fut à Tristan d'Alcuna , situé plus avant de deux degrés vers l'est , que les dernières cartes ne l'indiquent ; c'est-à-dire entre le trentième et six minutes de latitude sud , et le dixième et quarante-trois minutes de longitude ouest , à partir de Greenwich. Suivant l'opinion de sir Érasme Gower , ces isles , en tems de guerre , pourraient offrir un point de relâche commode aux vaisseaux qui n'auraient besoin que d'eau fraîche.

A l'isle d'Amsterdam , l'on trouva deux Anglais

et trois Français, qu'un vaisseau parti de l'Isle-de-France avait déposés dans ce lieu, pour y préparer une cargaison de vingt-cinq mille peaux de chien de mer. Ces hardis aventuriers en avaient, dans l'espace de cinq mois, rassemblé déjà huit mille; et, suivant leur calcul, ils devaient dans dix mois rassembler les dix-sept mille restans. Mais il paraît que les négociateurs de l'ambassade trouverent à-propos de déranger un peu cette spéculation.

Pendant tout l'été, les chiens de mer viennent chaque jour, au nombre de plus de huit ou neuf cent, se répandre sur les bords de l'isle. Les cinq hommes en tuaient cent par jour; car ils ne pouvaient dans le même tems, en écorcher et sécher davantage.

Autour d'un golfe profond, par lequel la mer pénétre fort avant dans l'intérieur de l'isle, on rencontre une grande quantité de sources chaudes, dans lesquelles le poisson peut cuire en un quart-d'heure, l'aspect du sol prouve évidemment que l'isle doit sa naissance à des éruptions volcaniques. L'un des cratères, maintenant rempli d'eau, présente une ouverture beaucoup plus large que celles du Vésuve et de l'Etna.

L'escadre perdit de vue l'isle d'Amsterdam, et celle de Saint-Paul, qui en est très-voisine, le 2 février 1793. Elle découvrit, le 25, le cap de l'ouest de Java; et le 6 mars, elle jeta l'ancre dans la rade de Batavia.

Les observations des Anglais confirment les récits de tous les voyageurs, touchant l'insalubrité de l'air de cette capitale des possessions hollandaises dans l'Inde. Toutes les personnes qu'on rencontre dans

les rues et devant les portes, ont l'air de mourans. A peine les Européens ont-ils débarqué sur ce sol destructeur, qu'ils sont saisis de fièvres intermittentes, opiniâtres et cruelles. Quelques malades vigoureux les gardent des années entières, et ne paraissent pas en être beaucoup dérangés dans leurs occupations et dans leurs plaisirs : mais ces cas sont rares. Au bout d'un an, il ne reste pas la moitié des Européens nouveau-venus. Dans une seule famille composée de onze personnes, il en est mort huit pendant les dix premiers mois. Un habitant de Batavia convenait lui-même que les eaux en étaient vénéneuses(1) et l'air pestilentiel. Sans cette malignité du climat, tous les arrivans seraient transportés de la beauté et de la richesse de la nature : ce serait un admirable séjour pour des hommes immortels. Sans doute le climat est l'une des causes de l'état de décadence où cette place importante est tombée; mais vraisemblablement ce n'est pas la seule. Il est sûr au reste que la plupart des habitations y sont désertes; un grand nombre de vaisseaux de la compagnie restent sans emploi dans le havre, soit par le défaut d'objets de cargaison, soit par le défaut de marins; toutes les fortifications se dégradent et se détruisent; et les hôpitaux contiennent habituellement la plus grande partie de la garnison.

Le propriétaire de la maison où logeait l'ambassadeur, avait une collection précieuse d'objets d'histoire naturelle les plus rares. On y voyait un faisan d'une beauté singulière et parfaitement conservé; le

(1) C'est-à-dire très-mal-saines.

docteur Shaw jugea que l'espèce n'en avait pas encore été décrite.

De six cents hommes que portait la petite escadre, il n'en était pas mort un seul en six mois. Mais l'air de la rade de Batavia ne tarda pas à déranger la santé de tous les équipages. En conséquence, on se hâta de quitter ce dangereux séjour, aussi-tôt que le retour de la mousson le permit; ce fut avec un vif sentiment de joie qu'on vit s'établir ces vents libérateurs. Cependant l'escadre ne put pas s'éloigner aussi vite qu'elle l'eût désiré : elle se traîna le long des côtes de Java et de Sumatra. Mais elle avait quitté Batavia ; c'était au moins quelque chose.

Les Malais de la côte méridionale de Sumatra sont petits, bruns ; ils ont la face large, une grande bouche, peu de barbe, et ils s'en arrachent encore soigneusement tous les poils.

Pendant leur lente navigation le long des détroits de la Sonde et de Banka, les Anglais furent toujours enveloppés des brouillards insalubres de Sumatra ; ainsi les maladies firent de rapides progrès sur les deux vaisseaux, particulièrement sur le *Lion* : l'on fut obligé de songer promptement à déposer les malades sur un rivage sain. On choisit la baie de Turon en Cochinchine.

Taiampa, suivant les habitans du pays, n'offre sur son territoire que des déserts sablonneux et d'arides rochers.... La baie de Turon n'est à proprement parler, qu'un simple havre ; mais c'est un des plus vastes et des plus sûrs qu'il y ait sur le globe. La ville est située à l'extrémité sud du havre, et à l'embouchure d'une rivière qui vient s'y jeter.

La Cochinchine, ainsi que la plupart des autres Empires de cette partie des Indes, est dans un état continuel de trouble et d'anarchie : les vainqueurs et les vaincus en reviennent sans cesse aux mains. Les voleurs eux-mêmes considèrent leurs entreprises comme des espèces de campagnes ; et chaque expédition sur un grand chemin , ou dans un hameau mal défendu , comme un combat plus ou moins important. La suite non interrompue des révolutions dont ce pays est le théâtre , a presque entièrement anéanti l'agriculture , l'industrie et le commerce : l'on n'y trouve plus que de faibles traces du bien-être dont les traditions assurent qu'il jouissait autrefois. Ses côtes et ses bâteaux sont maintenant à peine visités par quelques bateaux chinois venus des isles , et de tems en tems , et par un petit bateau portugais de Macao. Les vaisseaux des nations européennes évitent, en général, d'aborder sur ces plages , à cause des actes de tyrannie auxquels ils y sont exposés.

Cependant les côtes de la Cochinchine abondent en mouillages très-commodes et très-sûrs, où les navigateurs trouveraient d'agréables relâches , si l'on pouvait obtenir, soit sur ces côtes mêmes , soit dans quelque-une des isles voisines , la même sûreté de la part des hommes , que de celle de la nature. Il est vraisemblable d'ailleurs que dans cette proximité de la Chine , on se procurerait à moindre prix les marchandises chinoises, qu'on vendrait même une plus grande quantité de marchandises européennes, que dans Canton ; et cela , sans avoir besoin de se soumettre à beaucoup de dégoûts que l'avarice anglaise peut seule dévorer patiemment,

La relation présente ici des détails très-circonstanciés sur la grandeur et sur les limites de la Cochinchine ; mais il est difficile de savoir par qui et comment les voyageurs anglais ont pu se procurer ces renseignemens si exacts.

Entre l'isle de Chu-San, et la côte orientale de la Chine, il y a plusieurs mouillages excellens. Cette circonstance et le voisinage de Corée, du Japon, de Formose, etc., rendent la ville de Ningpoo, dans la province de Tche-Tchiang, une des principales places de commerce de la Chine. Dans l'isle de Chu-San, les pieds des femmes se sont déjà remarquer par leur extrême petitesse : celles de la classe moyenne, et celles même de la dernière classe du peuple, les ont si petits, qu'on dirait que la partie antérieure en a été coupée.

Les Anglais prétendent qu'ils ne furent pas peu surpris de voir un Chinois du commun tomber à genoux pour parler au gouverneur. Cependant leur pays offre plus d'un exemple de ce genre d'avilissement de la nature humaine par l'effet des usages ou des lois. Ce qui d'ailleurs aurait dû prévenir leur étonnement, c'est que rien n'est si commun chez les orientaux, et que toutes les relations qui concernent la Chine font une mention particulière de cette pratique. Cependant après s'être étonnés, les Anglais ajoutent, qu'au reste il n'y avait point ici, de la part de l'inférieur, de bassesse véritable, ni d'orgueil insolent de la part du supérieur ; mais que tout cela tient à la belle police, à l'ordre admirable et aux rapports exacts de subordination, établis entre les différens ordres de ci-

toyens. Il faut convenir que la première surprise valait encore mieux que cette *bénigne* interprétation.

La construction des vaisseaux chinois mérite d'être notée. Ils sont divisés par compartimens, ou en armoires distinctes : de sorte que lorsque le bâtiment vient à faire eau par quelque accident particulier, il n'y a d'endommagé que les marchandises situées dans le compartiment au-dessus de l'ouverture ou de la voie ; tout le reste est parfaitement à l'abri, l'eau ne pouvant pénétrer dans les compartimens voisins. Quelques constructeurs anglais pensent que cette méthode pourrait être employée avec fruit dans les vaisseaux marchands européens.

Au premier aspect des villes de la Chine, composées d'une foule de cabanes misérables et de quelques palais somptueux, nos voyageurs durent rester bien convaincus du malheureux état du pays : la substance du peuple y est évidemment consumée par un très-petit nombre d'individus favorisés du sort ; et l'on n'aperçoit aucun vestige de cette classe intermédiaire respectable, qui parmi nous est le foyer des talens et des vertus ; qui par conséquent est aussi le véritable asyle du bonheur particulier, comme le véritable foyer du bonheur public.

La suite au numéro prochain.

SCIENCES PHYSIQUES.

Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques, sans employer aucun épaissement; par COULOMB, membre de l'Institut national. In-8°, de 34 pages avec deux planches. Seconde édition, A Paris, chez DUPONT, rue de la Loi, n°. 1231. An V.

Le volume des ouvrages physico-mathématiques est souvent en raison inverse de leur valeur. On ne fera pas ce reproche aux *Recherches* que nous annonçons. — Les objets dont nous nous sommes occupés dans ce mémoire, dit l'auteur, paraissent mériter la plus grande attention, et peuvent changer le système de la plupart de nos constructions hydrauliques. Le développement de nos côtes nous offre d'excellens bassins, des lits de rivière profonds, mais dont l'usage est interdit à nos vaisseaux par des rochers couverts de cinq à six pieds d'eau, et dont on n'a pas tenté l'extraction, parce qu'elle exigerait des dépenses énormes en employant les moyens ordinaires : nos ports principaux, nos rades, sont presque tous gênés par des rochers qui occasionnent tous les ans des accidens funestes; les moyens que nous proposons pour s'en délivrer paraissent sûrs, d'une exécution facile, peu dispendieuse, et nous ne craignons pas qu'il y ait des raisons qui puissent en empêcher l'essai.

On n'avait eu jusqu'à ce jour, pour travailler dans

l'eau, que la cloche-du-plongeur. Elle n'est susceptible d'admettre qu'un seul homme. Elle est toujours suspendue par des cordes, et manœuvrée par des Cabestans; si on veut qu'elle déplace un volume d'eau un peu considérable, il faut lui donner un poids énorme, et sa manœuvre devient très-difficile, pour ne pas dire impossible; s'il arrive un accident, le seul homme qu'elle peut renfermer est souvent étouffé et noyé avant qu'on puisse la retirer de l'eau. Le cit. Coulomb propose, pour la remplacer, un bateau divisé en trois compartimens, et à l'aide duquel on pourra mettre à sec, au milieu des eaux, des surfaces de plus de quarante-deux metres, quarrés (plus de quatre cents pieds quarrés) sans avoir rien à craindre, parce que la partie supérieure du compartiment qui renferme les hommes est toujours hors de l'eau: que les travailleurs qui y sont renfermés peuvent parler avec ceux qui sont dehors; que l'air y est renouvelé par des courans continuels, etc. La manœuvre de ce bateau sera, dans tous les cas, de la plus grande facilité; elle s'exécute dans l'Océan par le seul mouvement des marées qui le coule et le met à flot; dans la Méditerranée et dans les rivières, quelques pieds cubes d'eau introduits dans les pontons, et vidés avec des pompes, rempliront le même objet.

Voici la description du bateau. Il a la forme d'un ponton séparé en trois caisses, et faisant en tout une longueur d'environ huit metres (vingt-quatre pieds) sur trois metres (neuf pieds) de largeur. Les deux caisses, qui forment les extrémités du bateau, ont trois metres environ (neuf pieds) dans le sens de



de la longueur du bateau : celle du centre n'a que deux mètres (six pieds) dans œuvre. Les deux caisses ont de hauteur trois mètres environ (neuf pieds six pouces). Celle du centre, près de quatre mètres (onze pieds) de hauteur ; et elle est posée de manière qu'elle dépasse les deux autres caisses de deux décimètres (sept à huit pouces) dans leur partie inférieure, et à peu-près de trois décimètres (ou un pied) dans la partie supérieure. La partie inférieure des deux caisses est fermée par un fond en madriers, ensorte qu'elles forment ponton : la caisse du centre, qui est celle où l'on doit travailler, et où l'air doit être comprimé, est ouverte en entier dans sa partie inférieure, mais elle est fermée par un plafond en madriers dans sa partie supérieure.

Ce plafond est percé de trois trous : l'un, de cinq décimètres de diamètre, se ferme exactement, et sert à la-fois à introduire les travailleurs dans la caisse de compression, et la lumière au travers d'une forte glace. Le second trou sert à faire entrer le nouvel air à l'aide d'un soufflet ; lorsque l'on aura laissé sortir par le troisième trou qui est surmonté d'un tuyau vertical d'un demi-mètre (un à deux pieds) de longueur, et l'air comprimé, et l'air vicié. Enfin ; la chambre de compression, ou du milieu, est doublée intérieurement avec des lames de plomb soudées avec soin, pour empêcher l'air comprimé par l'eau ascendante de s'échapper par les joints des madriers.

Si l'on fait descendre le ponton dans une eau qui ait moins de hauteur que lui ; l'eau sera comprimée par l'air intérieur, et chassée de la chambre

de compression, jusqu'à ce que le ponton adhère au fond. Alors on introduira les travailleurs, et quand ils auront vicié l'air dans lequel ils seront renfermés, on en substituera du nouveau à l'aide des soufflets. On transportera de la sorte le ponton de place en place, jusqu'à ce que le travail soit terminé.

Lavoisier et Seguin ont trouvé qu'un homme consomme moyennement un pied cube d'air vital par heure; que cet air est changé en gaz acide-carbonique par sa respiration. Ils ont trouvé que si cet homme était renfermé dans un petit espace, il fallait nécessairement absorber cet air nuisible par l'alkali caustique. Cette pratique sera facile à employer ici, en étendant cet alkali sur une grande surface. D'après l'exemple de ce qui se passe dans nos salles de spectacle, où souvent deux ou trois mille personnes sont renfermées, sans être incommodées par la quantité de gaz acide-carbonique qu'elles produisent, on pourrait être rassuré sur le sort des travailleurs. D'autant plus que ce gaz, en partie absorbé par le peu d'eau qui restera sous les pieds des travailleurs, sera chassé au-dessous de la caisse par l'air atmosphérique que l'on y introduit continuellement pendant l'opération. Cependant, je le répète, dit le prudent auteur; lorsqu'on fera usage du bateau que je propose, les précautions les plus minutieuses ne doivent pas être négligées; il ne faut jamais se contenter d'une simple induction, quelque probable qu'elle nous paraisse, lorsqu'il est question de la vie des hommes, ... Quelle différence entre les doutes modestes du vrai savant, et les assertions emphat-

tiques ou hasardées des charlatans dont la révolution nous a inondé !

Lorsque l'on sera obligé de travailler sous l'eau à de très-grandes profondeurs , les soufflets n'auraient pas assez de force pour condenser l'air , et il faudra leur substituer des pompes ; mais l'on sait que pour condenser ou dilater l'air en agissant immédiatement sur ce fluide, il faut employer des pompes exécutées avec un soin et une précision qu'il est impossible de se procurer dans des travaux en grand. L'auteur a cherché à suppléer à cette perfection d'exécution , par un moyen très-simple que voici : Il place dans le fond d'un des compartimens vides un réservoir d'eau , au-dessus duquel est placée une caisse destinée aussi à contenir de l'eau , et communiquant par un trou à soupape avec le réservoir. Un tuyau pénètre dans le haut de la caisse , et plonge très-bas dans la chambre de compression. Enfin , une pompe communique par des trous à soupape au réservoir et à la caisse. Pour faire entrer de l'air nouveau dans la chambre , on refoule l'eau que contient la pompe , et qu'elle a puisée dans le réservoir. L'eau entre dans la caisse , s'y élève , et chasse l'air vers le haut de la caisse. Là , il entre dans la tuyau de communication ; d'où il passe dans la chambre à la volonté des travailleurs. Quatre pompes semblables suffisent pour un ponton.

Une idée heureuse est toujours féconde dans une tête bien organisée. Le cit. Coulomb avertit que ce moyen employé pour condenser , l'air pourra servir avec facilité à sa dilatation. L'on pourra , si l'on veut , se servir de deux récipients de verre , communiquans

F a

ensemble ; l'inférieur serait rempli de mercure, ainsi que les corps de pompe. Ce récipient inférieur se viderait lorsqu'on relèverait les pistons des pompes, et purlors, au moyen d'un robinet, la communication entre les deux récipients serait ouverte, tandis que la communication entre le récipient inférieur et l'air extérieur serait fermée au moyen d'un second robinet. Lorsqu'ensuite l'on repousserait le piston pour faire passer le mercure des corps de pompe dans le récipient inférieur, la communication entre les deux récipients serait fermée, et l'air serait chassé du récipient inférieur, au moyen du robinet qui lui donnerait issue dans l'air extérieur.

Il paraîtrait que par ce moyen, si les robinets sont travaillés avec soin, l'on corrigerait la plus grande partie des défauts des machines pneumatiques ordinaires ; et que l'on approcherait beaucoup plus qu'il n'a été possible de le faire jusqu'à présent, du vide parfait, approximation que plusieurs recherches de physique et de chymie font désirer ; qu'enfin, les pompes pneumatiques seront faciles à exécuter, et n'exigeront plus des réparations fréquentes, et des artistes que l'on ne peut trouver que dans quelques villes principales.

GLYPTOGRAPHIE.

C'est lui-même qu'il faut
entendre. *Ys. de Plutarque.*

Introduction à l'étude des pierres gravées, par A. L. MILLIN, conservateur du Muséum des antiques, à la bibliothèque nationale; professeur d'histoire et d'antiquités; des sociétés d'histoire naturelle et philomatique de Paris; d'émulation de Rouen; de l'académie des curieux de la nature à Erlang; de l'académie de Dublin, de la société linnéenne de Londres; de celle de médecine de Bruxelles; des sciences physiques de Zurich; d'histoire naturelle d'Yeni: avec cette épigraphe, Multis hoc modis, ut cetera omnia luxuria variavit, gemmas addendo exquisiti fulgoris, censuque opimo dignos onerando; mox et effigies varias exlando, ut alibi ars, alibi materia esset in pretio: PLINIUS, lib. XXXIII, sect. 6. Seconde édition, augmentée et corrigée. A Paris, chez l'auteur, à la bibliothèque nationale, n°. 11; FUCHS, libraire, rue des Mathurins; et FRANÇOIS-GEORGES LEVRABET, à Strasbourg. In-8°. de 140 et quelques pages. Prix, 48 sous.

SUITE DU SECOND ET DERNIER EXTRAIT (1).

La manque de terrain nous a forcé de couper cet **Extrait** contenant la partie *élémentaire* de la Glyptique. Nous y avons exposé d'abord, ce que c'est que la

(1) Il se trouve N°. 19, page 25.

critique des pierres gravées , et la nécessité de s'en instruire : puis indique les peuples chez qui cet art a été le plus en vigueur , et jusqu'à quel point , chez les Égyptiens , les Étrusques , les Grecs , les Romains ; et parvient (par rapport à la critique) chez les Arabes. Reprenons et suivons l'auteur de l'Introduction. Il s'arrête, ensuite aux époques les plus remarquables où elle a été plus ou moins florissante , depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui d'Auguste ; puis sous les différens empereurs jusqu'aux derniers tems du Bas-Empire ; et chez les modernes , en Italie , en Allemagne , en Angleterre et en France. L'auteur enfin passe en revue les collections les plus précieuses d'Italie , de Danemarck , de Hollande , de Russie , d'Angleterre et de France. Les bornes de ce journal ne nous permettent pas de le suivre dans tous ces détails extrêmement intéressans , et dans une foule de petites discussions particulières à l'art , et qui font depuis des siècles , la recherche , l'étude et le charme des Glyptomanes ; soit , lorsque dans son style concis , et tel qu'il convient à une simple et courte introduction , il réfute Pline , Daubenton , Monges , Weedgwood , et plusieurs autres Archéographes célèbres ; soit lorsqu'il perfectionne et aggrandit la science , d'après les lumières de l'immortel Visconti ; ou lorsqu'il fortifie et assure son sentiment des conseils du cit. Dufourni , artiste instruit dans la science des Antiquités , par ses voyages , par son séjour à Rome , par ses liaisons illustres dans cette capitale des arts ; par le choix et le prix de son cabinet d'antiques ; et sur-tout , par son goût naturel et ses profondes observations. Je ressens une satisfaction infinie à

rendre cet hommage public que me dictent la vérité et la reconnaissance envers l'homme du monde à-la-fois le plus éclairé et le plus communicatif.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot sur les avantages et la nécessité d'avoir des collections d'empreintes. « On ne peut, dit l'auteur, réunir toutes les pierres gravées dans un cabinet, mais on y doit former une collection nombreuse d'empreintes. Ces collections sont extrêmement agréables, et de la plus grande utilité pour l'étude de l'histoire, celle des arts et de toutes les parties de l'antiquité. » *Pikler* avait composé une collection d'empreintes des plus belles pierres. *Lippius* en a publié une collection de quatre mille. On ramasse les petites boîtes d'empreintes que les voyageurs rapportent d'Italie. *Tassie* en a formée, à Londres, la collection la plus considérable (de plus de quinze mille). Le *Museum national des Antiques* en possède une assez nombreuse, disposée dans un ordre nouveau.

De la classification des pierres gravées et des empreintes. Les naturalistes classent les genres d'après leur nature, les joailliers, d'après leur rareté ; mais chez le Glyptographe, cette classification doit être relative à l'art de la gravure : il doit considérer les pierres précieuses selon leur degré de dureté. Il serait, dit le savant auteur de cette *Introduction*, infiniment utile pour l'histoire de l'art, de distribuer les graveurs anciens, selon les époques. Mais cette classification présente des difficultés imaginables, à cause du défaut de caractères chronologiques, à cause des usages des anciens, de mettre

le nom de l'auteur sur les copies comme sur l'original, et de la supposition des noms; enfin, à cause du défaut de saine critique des deux écrivains auxquels il faut nécessairement s'attacher. « Au reste, » on peut suivre dans leur classification les divisions de l'histoire, en réunissant d'abord les sujets de la fable; ceux de l'histoire héroïque; et enfin, ceux de l'histoire grecque et romaine. On termine par les portraits et les mélanges... On peut encore ranger les empreintes relativement à l'histoire de l'art; réunir ensemble celles qui ont des noms de graveurs; enfin, former des collections particulières, relatives aux objets de ses études. »

Avantages de cette INTRODUCTION. Il a été composé un très-grand nombre d'ouvrages sur les pierres gravées, mais il y a peu de Traités élémentaires; on peut même dire qu'il y en a peu en français, qui par leur prix et leur étendue soient à la portée de tous les lecteurs.

Celui-ci a de plus ce mérite, que dans une simple *Introduction* où l'on n'a pu que choisir et presser les préceptes, les citations et les autorités dont s'appuie l'auteur, il a su pourtant, avec un style concis, et convenable au sujet, dire beaucoup de choses dans un très-court espace.

Aux deux tables des *articles* et des *matières* nécessaires aux étudiants, l'auteur en a joint une troisième savante, et infiniment utile, sous le titre de *BIBLIOTHEQUE GLYPTOGRAPHIQUE*. Dans cette bibliothèque en effet, tout ce qui a été publié dans les langues grecque, latine, italienne, allemande, anglaise et française, depuis Théophraste et Pline, jusqu'à Ma-

zini et Théophile de Murr, s'y trouve rappelé, tout, jusqu'à un simple feuillet sur le moindre article, qui tient à la science, ou qui en approche, imprimé séparément, ou recueilli dans les grandes collections. Tout cela se retrouve ici rangé et classé dans l'ordre alphabétique, pour l'instruction de ceux qui veulent s'attacher particulièrement à telle ou telle branche de la Glyptographie. Mais un des mérites des quatre *Introductions* réunies du cit. Millin, à l'étude des pierres gravées, des médailles, des monumens et des sculptures antiques, et qui ne sera pas un des moindres avantages de cette réunion pour les amateurs des antiquités, c'est que le professeur, quand l'occasion s'en présente, et qu'il le croit nécessaire, y rappelle, rapproche, et souvent y compare les objets les plus remarquables et les plus précieux des cabinets les plus riches, et des Muséums les plus célèbres, avec le discernement et la critique d'un maître qui sait les apprécier, décider sur les chefs-d'œuvres de la nature ou de l'art, et y découvrir l'artifice et l'imposture des artistes et des broseurs. Le professeur y indique, autant que les bornes de ces courtes *Introductions* le lui permettent, les plus belles richesses du Muséum national et des arts de Paris, de l'impératrice de Russie; des Muséums de Vienne, de Leipsick, des rois de Prusse, de Danemarck et du prince d'Orange; des plus beaux cabinets anglais; des Muséums du Vatican, du roi de Naples; enfin, des autres cabinets d'antiques d'Italie, les plus célèbres: du cardinal Borgia, du prince de Piompino, de Strozzi, de Kircher, du marquis

d'Arzara, *Yahp*, le confident et le légataire de Winckelmann.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'*Introduction* même du cit. Millin, que nous n'avons pu qu'indiquer en quelque sorte, malgré l'étendue de notre Extrait : est on le sait, en fait de quelque livre que ce soit, une analyse, un extrait, ne sont point l'ouvrage ; c'est l'ouvrage même qu'il faut lire sur-tout, et qui doit instruire : également, et par comparaison, une simple *Introduction*, n'est pas le cours même, un cours complet ; c'est le cours qu'il faut suivre, c'est le professeur d'archéologie qu'il faut entendre, étudier et interroger. J'ai eu cet avantage, et je puis avancer que le cit. Millin a les qualités qu'en peut desirer dans un professeur public ; la facilité, et la clarté jointes à une aménité, à une complaisance que n'ont pas toujours les conservateurs. On ne vantera point ici son érudition agréable et solide, variée et profonde ; elle est généralement connue.

Quant aux élémens, aux secrets, aux avantages de la Glyptographie que j'aurais voulu mieux développer dans cet Extrait, je l'ai fait, je l'avoue, comme un disciple qui prend un moment la place du maître et je le répète, c'est lui,

Ah ! c'est lui-même qu'il faut entendre !

Vi, de Plutarque.

15 Nivôse an VI.

I. B. L. N.

G L O S S O G R A P H I E.

Les racines des mots sont cette monnaie primitive,
antiques médailles répandues chez tous les peuples.

[*De Rivarol, quivers. de la langue française.*]

*Lettre du cit. YARPIER, médecin, au cit. E. B. L. N., sur
l'Art et Science des Étymologies et de l'Analyse des
Langues.*

JE cède volontiers, citoyen, à l'empressement que vous me témoignez de connaître mes principes sur l'art et science si nécessaires, et pourtant si négligés, des étymologies et de l'analyse des langues, quoique livré actuellement tout entier à la médecine, je ne puisse plus guères m'occuper de recherches littéraires. Je ne puis satisfaire à ce que vous desirez de moi, que par un extrait d'ouvrages volumineux que j'ai autrefois composés sur cette matière : je ne puis être court, mais je serai succinct, bien persuadé que vous pourrez aisément me suppléer, et me critiquer utilement, et si vous desirez de plus grands développemens sur quelques points, je me ferai un plaisir de vous les donner pour entretenir la correspondance agréable que vous voulez bien avoir avec moi (1).

(1) On ne pourra que me savoir gré d'avoir obtenu du cit. V., cette théorie savante et neuve en plusieurs points, que je n'avais pu qu'indiquer et annoncer dans un article précédent de ce journal, p. 146, n°. 9., du 20 frimaire dernier. Cette lettre qui aurait dû naturellement suivre l'article

Le mot grec *étymologie* signifie *diction vraie*. On l'emploie communément pour signifier l'origine ou la source de chaque mot; et par extension pour la méthode de trouver ces origines; mais cet art a deux objets bien distincts : l'un, de trouver le sens entier d'un mot d'une langue par celui d'un mot d'une autre langue, dont il est dérivé; l'autre, de trouver le sens total d'un mot composé par les sens particuliers et connus de ses parties ou racines usitées dans sa langue. Le premier constitue l'art général des étymologies proprement dites, qui opère souvent sans analyse; le second constitue un art particulier qui opère par l'analyse ou décomposition de chaque mot en ses racines.

Les étymologies des mots dérivés d'une langue, ne peuvent se trouver que par une exacte connaissance des langues dont elle est dérivée; et de celle du costume ou de la forme que ces mots y ont pris, au moyen de sons ou lettres ajoutées, retranchées et changées; et même de celle de la langue primitive à laquelle remontent les langues mères, et qui se

qui l'a fait naître, en effet fut remise vers cette date pour l'impression; mais l'abondance des matières nationales et administratives, les affaires de l'Italie, de l'Angleterre, et plusieurs autres articles de ce genre, d'un intérêt pressé et plus général, ont nécessairement éloigné celui-ci. Au rest, malgré ce retard, cette lettre ne sera point lue avec indifférence par ceux qui aiment ce genre d'étude et de recherches et qui savent en apprécier les avantages infinis pour l'histoire générale et particulière des langues et des peuples.

[E. B. L. N.]

trouve dans toutes les langues connues, anciennes et modernes : mais ces étymologies sont bien moins nombreuses en chaque langue qu'on ne se l'imagine. Le dictionnaire de chacune contient principalement des mots composés de racines qui forment son fond, avec un bien moindre nombre de mots dérivés immédiatement de mots d'autres langues, composés pareillement de racines dans celles-ci; et de plus encore avec un très-petit nombre de mots simples ou racines usitées. C'est donc principalement par l'analyse des mots composés qu'on peut acquérir et donner la connaissance de la nomenclature d'une langue; mais on ne peut procéder à cette analyse, que par la connaissance des sens attachés à chacune du petit nombre de racines usitées ou inusitées, dont les réunions forment les mots composés, et cette connaissance s'acquiert par deux moyens; par l'étymologie de ces racines, et par la découverte des sens de chacune, dans les mots où elles se trouvent. Quant au sens des mots immédiatement dérivés, on le trouve par ceux des mêmes mots dans la langue d'où ils sont venus.

La recherche des étymologies communes à toutes les langues et l'analyse de chaque langue forment donc deux arts et deux sciences distinctes, mais corrélatives ou correspondantes, dont l'un est l'objet de l'antiquaire, et l'autre du grammairien. En les confondant, on a attribué à l'un ce qui appartenait à l'autre, l'on est tombé dans une foule innombrable d'erreurs. On a multiplié les difficultés, et on a dégoûté ceux qui ne devant s'instruire que d'une ou de plusieurs langues, devaient se borner à leurs analyses. L'un

et l'autre ont leurs principes et leurs regles propres et certaines , comme les autres branches de belles-lettres , dont ils sont les fondemens : mais en donnant dans l'arbitraire , les étymologistes et les analystes ont décrit leur art par des systèmes qui se sont détruits les uns les autres.

I. Des Étymologies.

L'art des étymologies dépend des connaissances historiques des différens langages , depuis l'origine du genre humain jusqu'à nous : mais comme cette immense théorie ne peut être étudiée , saisie et décrite que par un petit nombre d'hommes très-versés dans l'histoire du développement et des révolutions des facultés naturelles de l'homme , je vais me contenter d'y indiquer les principales sources des étymologies.

1°. L'homme ne parle ni ne chante naturellement : cela est démontré également par l'expérience et par la mécanique des organes de la voix et de la parole. Il n'a donc pu s'essayer à communiquer ses pensées que par le langage d'action : il manifesta d'abord ses sentimens par des cris qu'ils excitent naturellement : et ces cris spontanés formèrent un langage vraiment naturel , qui se trouve encore dans toutes les langues , dans cette classe de mots qu'on nomme *interjections*. Il chercha à imiter par la voix , les bruits des êtres de la nature , ceux produits par des coups de ses membres les uns sur les autres , et sur les corps extérieurs , le murmure et le bouillonnement des eaux , les sifflemens de l'air , le pétilllement du feu ,

les cris des animaux, etc., et ces sons imitatifs furent avec les interjections les premières racines verbales. Il imita de plus les mouvemens des objets extérieurs par ceux de ses bras, de ses autres membres et de tout son corps, et forma les premiers gestes et les premières danses représentatives : il indiqua les corps par les organes de ses sens, qui les lui faisaient connaître ; par ses membres, au moyen desquels il agissait sur eux ; par les organes de la parole, au moyen desquels il les désignait ; et il joignit ainsi les signes représentatifs, ou les gestes, aux signes vocaux.

2°. Les premiers mots et les premiers signes furent des monosyllabes simples ou répétés : on en convient ; quoiqu'on donne souvent pour exemples des mots originellement composés : mais comment a-t-on réuni ces monosyllabes ou mots simples, pour en former les premiers mots composés ? C'est, ce me semble, ce que les antiquaires n'ont pas connu, et ce qu'il faut trouver pour avoir la clef des étymologies.

3°. On les a cherchés dans les hiéroglyphes, qui paraissent avoir été, chez la plupart des premières nations, les premiers essais ou les esquisses du dessin, surtout dans ceux des Égyptiens dont nous avons des monumens : mais on convient que ces hiéroglyphes formaient une langue mystérieuse et particulière, à laquelle on n'a pu lier les autres langues ; il faut donc la mettre de côté, quoiqu'elle ait pu fournir quelques mots aux langues d'Orient.

4°. Nous trouvons cette seconde clef générale des étymologies dans un passage du commencement de

L'histoire de Diodore de Sicile, sur Taaut ou Hermès ce fameux personnage auquel les Égyptiens rapportaient la formation du langage et de toutes leurs connaissances: Il y est dit que Taaut rédigea les différens idiômes informes, au moyen de la lyre qu'il inventa, et qu'il composa cet instrument de trois cordes, réglées sur les trois saisons de l'année, qui donnerent trois sons, un grave, un aigu et un moyen.

La lyre fut l'instrument nécessaire du développement de la voix, et le premier maître de musique. Je crois avoir reconnu que les trois points par lesquels les anciens Égyptiens divisaient leurs trois saisons sur un cercle ou ligne circulaire, étaient dans les mêmes raisons arithmétiques, que les trois sons primitifs de la musique, *ut, sol, ut*, le sont sur la corde sonore ou le monocorde, c'est-à-dire à la moitié et, au tiers de l'une et de l'autre ligne, ce qui forme les trois intervalles désignés anciennement et actuellement sous les noms de *diapason*, ou *octave ut-ut*; *diapente* ou *quinte ut-sol*, et *diatessarou* ou *quarte sol-ut*. En poussant la proportion harmonique au quatrième de la corde sonore, l'on eut le quatrième son *fa*: mais ce son ne fit que doubler les quintes *ut-sol* et *fa-ut*: et les quarts, *ut-fa* et *sol-ut*. Il est certain que la musique primitive ne fut composée que de ces quatre sons jusqu'à Pythagore, qui dans le sixième siècle avant l'ère vulgaire inventa les huit sons de l'octave, qui a formé le squelette de toutes les musiques postérieures. On croit généralement que les anciens ne connaissaient point l'harmonie, et que tous leurs concerts si fameux, se faisaient à l'unisson, ou à l'oc-

tave,



lité, ou diapason : mais c'est une grande erreur qui a égaré tous les antiquaires et les historiens sur un grand nombre de points de littérature. D'un côté, je puis démontrer par la mécanique de la voix, qu'il est impossible d'accorder les voix aiguës des enfans et des femmes avec les voix graves des hommes à l'unisson et à l'octave ; et qu'elles ont dû par conséquent s'accorder par des intervalles intermédiaires. De l'autre, Censosin nous apprend de la manière la plus claire dans son livre *De die-natali*, que Pythagore reconnut que de son tems les voix s'unissaient par les trois accords ou symphonies nommées *diapason*, *diapente* et *diatessaron*, établis par la lyre d'Hermès ; et qui sont encore les trois premiers accords de notre musique. Ceci posé, faisons-en l'application aux étymologies.

Il est démontré que les anciennes langues étaient toutes chantantes ; et que la musique et la grammaire , ou plutôt la prosodie , ne firent qu'un art dans les tems originaires ou mythologiques, jusqu'à Pythagore, qui en étendant le système des sons, fit de la musique un art distinct ; que depuis ce divorce du langage et du chant, les langues ont continué de suivre dans leur prosodie, les lois de la musique primitive ; que la plupart des mots de la langue égyptienne et de toutes les langues d'Orient, qu'on regarde comme secondes racines, auxquelles on a donné le nom de *thèmes*, étaient et sont encore composés de trois monosyllabes ; et que chacun de ces monosyllabes étaient prononcés sur un son ou ton différent. Il suit de là que ces thèmes sont de la fabrique d'Hermès, qui assigna, à chacun de ses trois

monosyllabes, l'un des trois sons, moyen, grave et aigu, de sa lyre. On les a regardés mal-à-propos comme racines, puisqu'ils sont composés; parce qu'ils sont devenus surcomposés, par l'addition de racines finales et initiales, nommées préfixes et affixes.

5°. L'on fait honneur aux Orientaux de l'invention de l'écriture, dont les Tyriens ou Phéniciens ont appris l'usage aux Grecs et aux autres Occidentaux : les Égyptiens l'attribuaient encore à leur Taaut ou Hermès. Cette première écriture n'était point alphabétique comme la nôtre qui en est dérivée. Elle était syllabique, et elle n'a point cessé de l'être, c'est-à-dire que chaque lettre y marque une syllabe ou racine primitive et monosyllabique; et que les trois lettres qui composent chaque racine secondaire forment trois syllabes. Ces mots ont donc été en effet formés d'après le système d'Hermès.

Court de Gébélín a démontré que presque toutes les lettres de l'alphabet primitif ou oriental, étaient représentatives des organes des sens et des membres. Je puis ajouter que les autres en représentent aussi; et que par conséquent cet alphabet était une vraie planche anatomique. L'analyse même des noms des 22 lettres de l'alphabet oriental vient à l'appui des figures des plus anciennes lettres. Par exemple, la première lettre *a*, nommée *aleph*, désigne *l'homme* : et elle est nommée par trois lettres qui signifient, *l'être qui respire, se meut et parle* : a-t-on donné une meilleure définition de l'homme ? Il suit de là, et l'analyse des racines secondaires démontre que les premières racines représentées par chaque lettre désignent chacune l'organe qu'elle représente, ses ac-

donc, les êtres que ces organes ont fait connaître, et ceux auxquels on a attribué, par analogie, des actions et des propriétés semblables. Ce premier système grammatical correspond au système du paganisme et de l'idolâtrie, dans lequel les premiers hommes ont rapporté tous les êtres à eux-mêmes, et qui a été la première physiologie et la première physique.

6°. Les antiquaires ont perdu de vue de bien loin, les progrès des langues, lorsque par une mauvaise interprétation du récit de la *Genèse*, sur la construction de Babel, ils ont cru que la confusion miraculeuse des langues a été la cause de la dispersion du genre humain. Elle en a été au contraire l'effet naturel. En se dispersant, les peuplades altérèrent les prononciations de la langue primitive; et les nouveaux objets qu'ils trouvèrent à dénommer, les obligèrent à étendre les sens secondaires de leurs mots; à composer des mots de leurs racines usitées, et même à en fabriquer de nouveaux. De là il est arrivé, d'un côté, que les peuples qui habitaient l'Asie occidentale, et les Égyptiens entretenant entre eux un grand commerce, conservèrent la même langue et le même alphabet; et en effet, toutes les anciennes langues d'Orient ne sont que des dialectes de la langue primitive; mais d'un autre côté, il est arrivé que les peuplades qui se sont plus écartées, se sont fait insensiblement des dialectes si éloignées de celles de l'Orient, qu'on les a regardées comme des langues toutes différentes; cependant les anciennes langues de l'Europe ont présenté tant d'analogies aux observateurs, qu'ils les ont regardées avec raison

G 2

500 170

comme les dialectes d'une seule, à laquelle ils ont donné le nom de *celtique* : et la langue celtique elle-même a conservé assez d'analogies avec les langues d'Orient, pour qu'on n'ait point méconnu leur fraternité.

7°. On sait que les premiers Grecs ou Ioniens étaient tombés dans une très-grande barbarie, dont ils furent retirés par les Phéniciens, qui leur apportèrent l'alphabet, les fables et la philosophie sacrée de l'Orient ; ils rapprochèrent ainsi leur langage et leurs conceptions de celles des Chaldéens, des Égyptiens et des Phéniciens : mais ces peuples prirent le plus grand goût aux connaissances et aux exercices de leurs maîtres : ils développerent bien plus parfaitement les organes de la voix et de la parole : ils réunirent souvent en une seule syllabe les consonnes et les voyelles qui en faisaient plusieurs dans les langues orientales : leur écriture devint ainsi alphabétique : ils reçurent leurs racines de l'Orient, et en formèrent d'autres sur leurs modèles : mais les trois lettres dont ils en composèrent aussi le plus grand nombre, se prononcèrent souvent en deux syllabes ; quelquefois en une seule. A ces thèmes, ils ajoutèrent des racines finales et initiales, et à tous les mots des terminaisons formées de mots qui étaient demeurés séparés dans les langues d'Orient. Ils conservèrent les mêmes tons auxquels on a donné le nom d'accents : mais ces accents ne pouvant plus être placés sur les racines primordiales, se rangèrent sur les différentes portions du mot, d'après de nouvelles lois, inspirées par l'aisance avec laquelle les Grecs, devenus très-diserts, prononcèrent leurs mots.

8°. Le latin barbare et borné dans son origine ; comme les autres idiômes de l'Italie, commença à s'étendre par les colonies phéniciennes et grecques ; mais il s'enrichit considérablement par le commerce littéraire des Romains avec les Grecs ; et non-seulement il reçut un grand nombre de mots de la langue de ceux-ci , mais il en prit tout-à-fait le caractère dans la composition de nouveaux mots avec les racines des langues dont il s'est formé , et par l'adoption des sons ou des intonations des Grecs. Il n'a pas même cessé de s'enrichir jusqu'à nous , d'une multitude de mots qu'il a reçus de la langue hébraïque , des idiômes celtiques , et même des langues modernes ses filles.

9°. La langue latine devint en quelque sorte la langue générale de l'Europe , par les colonies que les Romains envoyèrent dans la plupart des villes , lorsqu'ils les firent entrer dans leur Empire. Mais le moyen-âge qui fit prévaloir l'ignorance et la barbarie , sur la science et la civilisation , confondit le latin avec la plupart des idiômes celtiques ; et en composa une nouvelle langue grossière , mais célèbre , sous le titre de *romane* ; tandis que les armes victorieuses des Mahométans étendirent la langue arabe dans l'Asie et l'Afrique ; et en firent en quelque sorte une nouvelle langue , qui s'éloigna du génie des anciennes d'Orient , sans pourtant en perdre le caractère.

10°. La langue romane , issue du mariage de la langue latine avec l'ancienne langue celtique , devint à son tour la mère de la plupart des langues modernes , et principalement de l'italien , de l'espagnol ,

du français, du nouvel allemand : elle influa même beaucoup sur l'anglais et d'autres dialectes teutoniques. Dans cette génération opérée dans des tems barbares, les mots se trouverent mutilés et confondus, dans leurs racines, par les goiers grossiers et rudes des peuples ignorans et barbares, qui parlaient à-la-fois la langue romane et les idiômes de leurs pays. Cependant on les reconnaît encore au moyen des figures de diction et d'orthographe, nées des irrégularités que l'usage introduisit. Leurs mots perdirent les anciens accents des langues grecque et latine ; mais leurs phrases ont conservé dans la prononciation de leurs membres et incises, des intonations de la musique primitive ou d'Hermès, sans pouvoir s'allier avec la musique moderne, qui s'est encore plus étendue que l'ancienne : et même quelques-unes de ces langues, comme l'italien et l'anglais, ont substitué aux anciens accents, de nouveaux, nommés emphases, qui sont propres à chacune d'elles, et manquent dans les autres.

11°. Dans les croisades, les Européens, et sur-tout les Français, portèrent leurs langues en Orient ; et de leur mélange avec les idiômes des pays qui furent le théâtre de leurs guerres superstitieuses, il en est né une nouvelle, nommée *la langue franque*, qui a servi depuis pour le commerce entre les négocians de l'Orient et de l'Occident ; et qui par cet usage mérite l'attention des antiquaires et des grammairiens.

12°. L'arabe a pareillement donné naissance à des langues modernes en Asie et en Afrique. Par son

mélange avec les idiomes des différens peuples pendant les siècles du moyen âge.

13°. Le chinois et les autres langues de l'Asie orientale passent pour être si éloignées du génie de toutes les autres dont je viens de parler, que les antiquaires n'ont point cherché à les comparer. Cependant Deguignes a voulu prouver que le chinois dérive de l'ancien égyptien. J'ai même reconnu des mots dans la langue anglaise, pris sous la même forme et pour des usages très-généraux : par exemple, pour désigner le genre et le nombre des mots. En lisant nos anciens poètes gaulois, on y trouve pareillement des mots encore usités dans des patois particuliers à des villes et des lieux très-éloignés les uns des autres : ces anciens monumens que l'observation peut multiplier, peuvent éclairer de plus en plus sur les origines communes des langues.

14°. Je ne dirai rien des langues des peuples les plus septentrionaux, sur lesquelles on fait des recherches depuis quelque tems, parce que je n'ai point eu occasion de les étudier : mais je présume qu'elles ont les mêmes origines que l'ancienne toulonique ou tudesque.

Les observations que je viens d'indiquer démontrent, entre toutes les langues, des rapports de maternité, de filiation et de fraternité ; et ces rapports prouvent que toutes les langues connues ne forment qu'une famille issue de la langue primitive. L'objet de l'étymologiste doit être de découvrir de plus en plus ces rapports par l'observation des principaux monumens écrits de chaque langue ; par leur comparaison et par leur analyse. Au moyen de ces



opérations , l'on peut réduire tous les mots à leurs racines primordiales , encore subsistantes dans les différentes langues , reconnaître le sens primitif de chacune de ces racines , et suivre leurs sens secondaires dans leurs différentes acceptions.

Ces découvertes des antiquaires sont très-précieuses : 1°. Les racines primordiales et communes des langues forment le fond de chacune par différentes combinaisons : et la connaissance de ces premières racines faciliterait considérablement l'analyse de chaque langue. 2°. La formation de chaque mot par la réunion de racines s'est toujours faite d'après quelques circonstances particulières. L'étymologie qui est la découverte de cette formation renouvelle donc la connaissance d'anecdotes qui peuvent former des élémens de l'histoire. 3°. Les mots d'une langue ne sont point isolés , comme on le croit. Ils sont tous unis au moyen des genres ; et subordonnés les uns aux autres dans différentes classes , comme genres , espèces et variétés ; de sorte que le dictionnaire étymologique d'une langue présenterait les premières idées et les premières notions du peuple qui l'a parlée : et par suite , si l'art des étymologies pouvait parvenir à analyser les racines des langues vivantes dans leurs rapports , il donnerait la somme des idées générales du genre humain , qui sont en commerce chez toutes les nations.

[Nous renvoyons au n°. suivant , l'article II de *l'Analyse des Langues*.]

P O È S I E.

L'ÉLOGE DE LA PAUVRETÉ.

PAUVRETÉ ! c'est à toi que j'adresse mes chants ;
 Je te connais enfin.... Je t'ignorai long-tems.
 On parle mal de toi.... mais c'est en ton absence.
 Parlons aussi des biens que nous fait ta présence.

C'est par toi qu'on distingue un vrai d'un faux ami.
 Sur le duvet d'un lit, on ne dort qu'à demi.
 Sous la pourpre et le dais, la richesse inquiete
 Goûte, à peine, en tremblant, le repos qu'elle achète ;
 Le pauvre, dès l'enfance, au travail exercé,
 Est exempt des besoins dont l'orgueil est bercé.

Morphée, accompagné des plus rians mensonges,
 De la porte d'ivoire échappe avec ses songes,
 Versé sur l'indigent le suc de ses pavots,
 Lui-laisse l'espérance et l'oubli de ses maux.

Sage de Bias ! pauvreté magnanime !
 On t'insulte à la cour d'un roi pusillanime ;
 Mais le théâtre change. Irus, le pauvre Irus,
 Vide, avec les vainqueurs, la cave de Crésus.

Tel, alors que la foudre a fracassé les chênes,
 Le débile arbrisseau fleurissait dans nos plaines.

La pauvreté, dans Rome, y planta les vertus :
 Enfants des Camille et des Cincinnatus.

Aux travaux endurcis, les conquérans du monde
 Forçaient la terre avare à devenir féconde.
 Courbés sur le hoyau, leurs fronts victorieux

Trempaient de leur sueur le soc laborieux,
C'est l'or des nations qui corrompit le Tibre,
Rome, sans ses Crassus, eût été toujours libre.

Par le cit. AUGUSTIN XIMÉNEZ, sous-doyen
des poètes tragiques.

CHARADE.

BRUNSWICK fut un peu mon premier;
Et quand il fut mon tout, il montra mon dernier.

ÉNIGME.

Je nais de la lumière, et sans en être amie,
Dédaignant son éclat, je suis le Dieu du jour.
Il n'en est pas de même de l'amour;
A toute heure je suis sa compagne chérie.

Explications de la Charade et Énigme du N°. 19.

Le mot de la Charade est *Passage*; celui de l'Énigme est
Fumée.

ANNONCES.

Vie de Lazare Hoche, général des armées de la République,
en deux volumes; le premier contenant sa vie proprement
dite; et le second, sa correspondance, avec cette épigraphe:

Non ille pro caris amicis

Aut Patriâ timidus morire. HORAT.

par A. Rousselin.

A Paris, chez Desenne, libraire, au palais Egalité; et
chez Théophile Barrois, rue Hautefeuille, n°. 22.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

De Boston, le 14 pluviôse an VI.

UNE des grandes questions qui ont été récemment agitées au congrès, a été de savoir si l'intérêt que nous avions à entretenir des ministres à Berlin, à Madrid et à Lisbonne, valait les frais que nécessitent ces missions. Elle pourrait être décidée négativement d'après ce principe que nous ne saurions nous mêler trop peu de la politique européenne, et que des consuls suffisent pour traiter nos affaires de commerce : mais elle est jusqu'à présent restée indécise. Au reste, le parti français fait tous les jours des progrès parmi nous. La victoire plaide sa cause avec une telle éloquence, que nos feuilles publiques proclament avec assurance leur adhésion à ces principes de liberté que tant de succès justifient.

Il s'est manifesté dans l'Etat de Vermont des symptômes alarmans pour l'autorité. A Wallingford, l'arbre de la liberté a été planté, et pendant la cérémonie on a parlé du congrès, et sur-tout du président des Etats-Unis, à-peu-près comme en 1789 on parlait à Paris de la cour de France.

Les amis du gouvernement se sont avancés en force pour dissiper ce rassemblement républicain ; mais l'autorité, légitime ou non, a fini par triompher, et a usé de la victoire d'une manière peu digne d'elle.

Les adamites (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui tiennent au gouvernement, c'est-à-dire à John Adams, président actuel du congrès) ont assouvi leur ressentiment sur l'arbre de la liberté. Il a été coupé, livré aux flammes, et ses cendres ont été jetées au vent.

Indubia ventis. Mais la liberté ne tardera pas à paraître à ces ennemis fougueux encore plus redoutable que son emblème.

Le petit-Etat de Vermont n'a pas été le seul où les divisions aient éclaté. On raconte des scènes semblables de l'Etat de New-York. Le gouvernement est effrayé du succès de certains principes qui ne sont pas tout-à-fait les siens, et commence à craindre une rupture avec la République Française; et s'il ne peut la prévenir, il travaille à se mettre du moins en état de défense.

A L L E M A G N E.

De Dresde, le 22 ventôse an VI..

L'électeur de Saxe continue à faire compléter son armée et à la rendre mobile. Quelques politiques en concluent qu'il est question d'une guerre nouvelle, à laquelle la cour prendrait part; mais les personnes mieux instruites ne voient dans ces mouvemens qu'un moyen de finance. Quoiqu'il y ait à-peu-près deux années que les ennemis soient éloignés de nos frontières, le cordon militaire qui fut tiré en 1796, lorsque le général Jourdan menaçait le cercle de la Haute-Saxe, existe encore.

Le roi de Prusse a jugé économique pour lui de donner en pension une partie considérable de ses troupes aux Etats du cercle de la Westphalie, sous le prétexte de maintenir la ligne de démarcation et de les défendre contre les invasions françaises: l'électeur de Saxe a voulu l'imiter. D'après cela, les petits princes de la Haute-Saxe, les ducs de Saxe, les princes de Reuss et plusieurs autres nourrissent encore, quoiqu'à contre-cœur, une partie de l'armée électotale. Du reste, l'électeur n'ayant pas d'héritier mâle, ne se mêle pas beaucoup des affaires publiques; il se borne à amasser des richesses immenses pour laisser un héritage considérable à sa fille unique. Cette princesse est déjà en effet le plus riche parti de

l'Europe, grâce aux taxes énormes sous lesquelles gémissent les habitans de l'électorat.

On a beaucoup parlé de son mariage avec l'archiduc Charles, frère de l'empereur ; mais depuis la maladie de l'archiduchesse Christine, ce bruit semble tombé.

Le prétendant se rendant en Courlande avait témoigné quelqu'envie de voir la cour de Dresde ; mais cette visite aurait donné un grand embarras à cette cour, et l'aurait exposée, ou à offenser la République Française, ou à blesser le prétendant, si elle ne le traitait qu'en simple émigré. En conséquence, on le fit dissuader de cette visite ; mais pour adoucir ce refus, on envoya le major Christiani à Léipsick, pour le complimenter et lui remettre une somme de 2000 louis, avec l'assurance d'une pension de 4800 l. par mois.

Depuis le 2 de ce mois, nous avons ici le citoyen Hefflinger, résident français, qui n'a pas encore déployé son caractère public.

L'roi de Prusse continue à s'agrandir dans le cercle de Franconie. Dernièrement il a pris possession d'un bailliage appartenant à la prévôté du chapitre de Bamberg.

De Vienne, le 27 ventôse. Le pape, dans son infortune méritée, n'est pas abandonné par tout le monde. Les chanoines de la métropole de Prague viennent de lui envoyer une somme de 180,000 florins. On répand ici que tous les Etats catholiques veulent intervenir auprès de la France, pour obtenir qu'il soit au moins maintenu dans son autorité spirituelle. On ajoute qu'ils doivent concerter entr'eux le mode d'après lequel on lui choisira un successeur.

Hier, l'archiduc Charles est parti pour Prague. Les Etats de Bohême viennent de lui accorder une pension de 40,000 florins, en reconnaissance de ses victoires, auxquelles leur royaume doit le bonheur de n'avoir pas été le théâtre de la guerre.

Le général Vussakowich est parti, le 10 de ce mois, de Leybach en Carinthie, pour se rendre au corps d'armée qui se rassemble dans le Tyrol. On évalue à 80,000 hommes celui qui se trouve en Bohême. Il continue de défilér, par

la Carinthie et le Tyrol ; des troupes qui vont renforcer notre armée d'Italie. On va s'occuper de la réparation des forteresses de Pleis et de Theresienstadt. Malgré toutes ces apparences , les observateurs sages ne sauraient supposer que notre gouvernement , après une guerre qui nous a rendu le repos si nécessaire , puisse songer à autre chose qu'à des mesures défensives.

5^e L'on mande de Lemberg en Gallicie que Passwan-Oglu a le projet de passer le Danube , et d'établir la guerre en Valachie et en Moldavie , où il espère trouver beaucoup de partisans parmi les Grecs , et recevoir des renforts des mécontents de la Pologne. On a au reste bien de la peine à connaître ses projets et même sa véritable situation. Il paraît seulement qu'on a beaucoup exagéré ses défaites. On ne peut douter que les places de Tirnowa , de Sistowe et de Semendria ne lui aient été enlevées ; mais en se retirant du côté de Sophie , il n'a éprouvé aucun échec décisif , quoiqu'il ait été en danger d'être pris à dos par Hussein-Pacha , et qu'il n'ait pu lui échapper qu'en rétrogradant de plus de 40 lieues. Mais suivant les dernières lettres de Belgrade , on commençait à n'être pas sans alarmes sur les entreprises que pouvait encore tenter cet audacieux chef de rebelles.

De Rastadt , le 25 ventôse. Dans la 3^e. séance , où la députation d'Empire a pris le *conclusum* pour la cession de la rive gauche du Rhin , le ministre pour l'Autriche , en votant pour ce *conclusum* , a rappelé que dans les 25^e. et 28^e. séances , il avait voté comme la députation de Saxe , relativement aux cessions partielles à faire , que même il les avait conseillées comme un moyen de mettre fin au fléau de la guerre ; dans celle-ci il a demandé , entr'autres choses , qu'on renouvelât , en termes exprès , cette observation , que par la rive gauche du Rhin , on n'entend que ce qui est situé sur cette rive , et qu'ainsi tout ce qui est situé sur la rive droite , quelque nom qu'il porte , doit rester à l'Allemagne. Ensuite il a ajouté :

« Tout le monde sait ce que l'Autriche a fait dans cette guerre , ce qu'elle n'a cessé de recommander et de prédire ; et ce qui malheureusement est arrivé. Les suites ne justifient que trop cette maison , qui s'est employée dans toutes les occasions , et qui s'est sacrifiée pour l'empire et pour sa constitution. L'Autriche a déjà fait de grands sacrifices à ces événements malheureux ; elle a employé toutes les res-

sources de ses sujets et de ses États, pour pouvoir amener les négociations de la paix de l'Empire ; et tout homme instruit se convaincra aisément que si , par tous ces sacrifices , l'Autriche n'a pas fait davantage pour le moment , l'après la situation où se trouvait l'Empire , et celle dans laquelle il se trouve encore en partie , on ne peut au moins lui contester que , pendant le cours des négociations actuelles , elle n'a rien négligé pour contribuer à les accélérer ; et qu'animée d'un zèle vraiment patriotique , elle a mis à cœur les intérêts de ses co-États , et principalement de ceux qui , pendant tout le cours de la guerre , ont remédié constamment , et avec une exactitude ponctuelle , leurs obligations pour la conservation de la constitution..... Enfin , il serait superflu de rappeler ici tout ce que , pendant six ans , l'Autriche a voulu prévenir , et ce qu'elle n'a pu empêcher par des causes et des événemens assez connus. »

Du 1^{er} germinal. La cour de Bavière vient de rendre publique une note qu'elle a fait remettre aux plénipotentiaires français. Elle s'y défend d'avoir , ainsi qu'on le lui a reproché , cherché à former une nouvelle coalition entre l'Autriche , la Prusse , l'Angleterre , la Russie et l'Empire d'Allemagne. Elle assure qu'elle s'est bornée à réclamer l'intervention de l'Autriche , celle d'Hanovre et quelques autres de ses co-États , ainsi que celle de la Russie (comme arbitre de la paix de Teschen) , pour empêcher la cession de la partie du Palatinat située sur la rive gauche du Rhin ; mais , quand même on voudrait bien l'en croire sur sa parole , sa démarche pourrait encore paraître aussi inconsidérée qu'inutile.

La députation d'Empire , informée de la situation très-fâcheuse où se trouve la forteresse d'Ehrebreistein , vient à faire , au plénipotentiaire impérial , des représentations très-pressantes ; mais il est probable que cette forteresse en sera pas moins perdue pour l'Empire.

Le nouveau ministre suédois , baron Blidt , vient de se présenter auprès du congrès , à raison de la Poméranie antérieure. Le comte de Fersen n'est plus ici qu'un simple articulier.

Le ci-devant envoyé du pape au congrès est parti hier de Rastadt , pour retourner en Italie. Sa mission ici n'avait plus d'objet depuis le détronement de son maître.

ITALIE. *De Naples, le 18 ventôse.*

La révolution de Rome a jeté la cour dans la plus grande consternation. La reine croit voir approcher le danger, donne publiquement essor à ses craintes et à ses douleurs. Le gouvernement, pour être mieux informé de tout ce qui se passe dans les pays voisins, vient d'y envoyer de nouveaux émissaires. Castellini, élève d'Acton, fera ses observations à Rome. Le roi ne sent pas lui-même la position critique où il se trouve ; il ne voit que par les yeux de sa femme et d'Acton, et n'agit que par leur impulsion. Voyez comment se traitent les affaires d'État les plus importantes. Le plan déjà arrêté dans le cabinet secret, est proposé au conseil du roi ; le marquis Sinonetti approuve sans examen ; le marquis Corradini fait semblant d'examiner, approuve ; le prince de Castel-Gicala, pour faire sa cour à Acton, approuve et loue ; le marquis de Gallo n'ose contredire le premier ministre ; il n'y a que le marquis Marco, le plus ancien des ministres, qui ose dire quelques vérités. Si on s'aperçoit qu'il fasse trop d'impression sur l'esprit du roi, qui a pour lui beaucoup de considération, un gentilhomme vient annoncer qu'il a paru dans les bois de Portici quelque pièce de gibier rare ; le roi laisse l'affaire que l'on traite, va à la chasse, et la résolution est prise selon le plan de la reine et d'Acton.

De Rome, le 20 ventôse. Depuis la révolution de Rome les événemens se sont succédés avec tant de rapidité, qu'il était difficile de rapporter tous les faits et de ne pas oublier beaucoup de détails intéressans.

Dès qu'on sut dans les provinces ci-devant papales, que les Romains avaient proclamé leur liberté, plusieurs villes envoyèrent des députés pour fraterniser avec eux. Ceux de Bénévent arrivèrent des premiers. A l'empressement qu'on montra cette ville, on peut juger combien elle craint de tomber sous la domination de la cour de Naples.

Les commissaires français travaillent sans relâche à digérer un plan de constitution. Ils consultent non-seulement les hommes éclairés qui sont dans cette capitale, mais ils ont fait inviter, par les consuls, les députés des départemens à choisir parmi eux les hommes les mieux instruits des circonstances locales, et le plus en état de fournir des lumières pour rendre la constitution aussi parfaite que possible. Ici, comme ailleurs, l'esprit de localité s'est trouvé en opposition avec l'intérêt général.

Tout

Toutes les villes voulaient être chef-lieu de département et de canton. Mais les constituans ne consulteront que l'intérêt du plus grand nombre.

Voici les noms des huit départemens :

- 1°. Département du Tibre, chef-lieu, Rome.
- 2°. Département du Circeo, chef-lieu, Anagni.
- 3°. Département du Cimino, chef-lieu, Viterbe.
- 4°. Département du Clitunno, chef-lieu, Spolète.
- 5°. Département du Trásimeno, chef-lieu, Perugia.
- 6°. Département du Trosto, chef-lieu, Esermo.
- 7°. Département de Racina, chef-lieu, Macerata.
- 8°. Département du Metauro, chef-lieu, Ancône.

Le 28 ventôse aura lieu la fédération de Rome, cette fête civique, qui'est l'acte le plus grand et le plus important que puisse faire un peuple libre et souverain, fut célébrée par nos ayeux sous la direction du premier Brutus, après l'expulsion des Tarquins. Nous allons la renouveler après un intervalle de vingt-deux siècles.

Le général Dallenagge, voulant organiser promptement une garde nationale de la République Romaine, et procurer aux citoyens qui la composent une réunion propre à resserrer les liens de la fraternité, a adressé à toutes les communes de la République, un plan d'organisation très-facile à exécuter. Le dernier article de ce plan porte : La ville de Rome sera divisée en sections, et chaque section formera un ou deux bataillons qui en porteront le nom.

Les consuls ont fait en conséquence un décret pour la nouvelle division de Rome en 12 sections.

- 1°. La section du Capitole, ci-devant quartier de Ripa et Campitelli.
- 2°. La section du Janicule, ci-devant Transeverbe.
- 3°. La section du Vatican, ci-devant Borgo.
- 4°. La section de Pompée, ci-devant Parione et Regola.
- 5°. La section du Panthéon, ci-devant Pigna et Ste Ange.
- 6°. La section de Brutus, ci-devant Ponte.
- 7°. La section de Flaminius, ci-devant Saint-Eustache.
- 8°. La section de Mars, ci-devant Campo-Marzo.
- 9°. La section du Quirinal, ci-devant Trevi.
- 10°. La section du Pincio, ci-devant place Colonna.
- 11°. La section delle Terme, ci-devant quartier de Monti.
- 12°. La section de la Suburra, ci-devant même quartier.

Le ministre de la police est chargé de faire disparaître, dans le terme de 24 heures, toutes les pierres qui mar-

quaient les anciens quartiers, et d'en substituer d'autres pour marquer les nouvelles sections.

SUISSE. De Bâle, le 1^{er} germinal.

Le général Brune a approuvé la constitution de notre assemblée. Il a seulement observé que la condition d'être marié ou veuf ne devait pas être applicable aux places de directeur, que le directoire, dans la nomination des commissaires de canton, devait être tenu de choisir parmi les citoyens domiciliés dans le pays, et qu'il fallait exclure de tous les emplois, pendant un an, les membres des anciennes régence oligarchiques de Berne, de Zurich, de Soleure et de Fribourg.

Nous avons encore vu passer hier vingt canons et quelques petits mortiers, qu'on envoie à Huningue.

Les assemblées primaires se sont réunies, le 28 ventôse, à Soleure, pour délibérer sur les bases fondamentales de la nouvelle constitution. Si elles sont adoptées, on présentera ensuite au peuple le plan dans sa totalité. Jusqu'à présent, on est fort content du gouvernement provisoire que le général Schawembourg a établi à Soleure.

Dans le canton de Berne, tout le monde porte des cordons vertes. On évalue à 3000 hommes les troupes qui se trouvent soit dans la ville, soit sur son territoire.

Le grand et le petit conseil de Schaffhouse qui, avec les députés des campagnes, formaient depuis quelques semaines le gouvernement provisoire du pays, ont déposé leur autorité le 1^{er} germinal. Les députés des citoyens, tant de la ville que des campagnes, nomment, d'après la seule base de la population, une seule régence qui dirigera les affaires jusqu'à l'établissement de la constitution. Ainsi s'organisent successivement, suivant les formes de la démocratie représentative, toutes les parties de la Suisse.

Le 3 germinal, notre assemblée nationale a envoyé au gouvernement français les modifications au plan de constitution pour la République Helvétique, qui lui ont été proposées par son comité de constitution, dont le cit. Ochs est un des principaux membres.

RÉPUBLIQUE BATAVE.

De la Haye, le 26 ventôse.

On est à la veille de lancer à Rotterdam un nouveau vaisseau de 68 canons. Deux autres vaisseaux, aussi de 68 canons,

sont sur le chantier depuis la fin de novembre , ainsi qu'une frégate de 32.

Toutes les branches de l'industrie sont l'objet des sollicitudes et des encouragemens du nouveau gouvernement.

Les représentans se sont imposé la loi de n'employer pour leurs vêtemens que des étoffes fabriquées dans le pays ; et c'est à quoi sont formellement astreints tous les fonctionnaires publics dont les appointemens sont au-dessus de 600 fl.

On vient de trouver à Delft la manière d'imiter parfaitement la fayence anglaise.

Un amateur des arts , riche , et rempli de lumières , le cité Onder-Denyngeard , qui a voyagé long-tems en France et en Angleterre , a établi récemment dans la même ville , une fabrique d'instrumens de physique , de mathématiques et d'optique , qui doit acquérir en peu de tems un grand degré de perfection ; en un mot , tout se ressent déjà de l'influence d'un gouvernement actif et bienfaisant.

La nouvelle constitution de la République Batave ayant été acceptée à l'unanimité , dans l'assemblée constituante du 27 ventôse , elle va être imprimée et répandue à-la-fois dans toutes les parties de la République. Quinze jours après cette publication , les assemblées primaires seront convoquées pour que le peuple puisse s'expliquer librement sur le plan qui lui sera soumis. Elles seront au préalable purgées de tous ceux qu'on peut regarder comme opposés à l'ordre de choses actuel ; et pour les reconnaître , des commissaires , nommés par le Directoire , convoqueront , dans les divers chefs-lieux de canton , tous les citoyens qui ont droit de suffrage , et exigeront d'eux qu'ils prononcent et signent la déclaration suivante : *Je déclare avoir une aversion inaltérable pour le stadhouderat , l'aristocratie , le fédéralisme et l'anarchie.* On exceptera toutefois de la convocation ceux qui , ayant d'ailleurs les qualités requises pour avoir le droit de suffrage , n'en ont pas fait usage jusqu'au 3 pluviose , ainsi que ceux qui sont publiquement connus pour auteurs du gouvernement stadhoudérien et fédératif.

ANGLETERRE. De Londres , le 4 germinal

Le 29 ventôse , on a essayé ici , sur la Tamise , un petit vaisseau construit de manière à voguer sans voiles , en luttant avec succès contre le vent , aussi bien que contre le courant. Quelques-uns des lords de l'amirauté étaient à bord de ce bâtiment.

Les habitans de Kingston se sont formés en corps mili-

H 2

taire pour la défense de la ville. Celle de Londres occupe principalement les sollicitudes de notre gouvernement. On parle de réunir, pour cet objet, en un seul corps tous les pompiers attachés aux divers établissemens publics.

Le soin de notre sûreté nous rend aussi très disposés à la méfiance. On a arrêté hier, à Feversham, un homme qui examinait le magasin à poudre. On l'avait vu rôder aux environs; on avait remarqué qu'il questionnait les passans sur la quantité de poudre que le magasin pouvait renfermer. Ayant été conduit devant les magistrats, il a fait des réponses si ambiguës, qu'on a cru devoir s'assurer de sa personne et de ses papiers, qu'il cherchait à déchirer pendant qu'on l'interrogeait. Un détachement de dragons va le mener à Rochester, pour y être jugé.

Dans la dernière motion du duc de Bedford sur le renvoi des ministres, on a sur-tout remarqué le passage suivant, qui prouve combien le lord était vivement pénétré du sentiment qu'il exprimait : « Je voue, s'est-il écrit, une haine éternelle au système de dépendance et de corruption adopté par les ministres actuels. Si jamais on me voit me réunir à eux, que la juste indignation de mon pays poursuive ma mémoire jusqu'à dans mon tombeau; puisse-je être chargé de l'exécution de tous les hommes, et puissent toutes les malédictions du créateur tomber sur ma tête pour punir une si lâche apostasie. »

La violente sortie du duc de Bedford fut sur-tout relevée avec emportement par le lord Grenville, qui alla jusqu'à dire qu'on ne devait pas oublier que le duc avait formé avec certaines sociétés, des liaisons mystérieuses et énigmatiques. La réplique du duc de Bedford ne fut pas moins vive. Il la termina en disant qu'il ne pouvait qu'être indifférent à l'opinion d'hommes qui se montraient eux-mêmes étrangers aux règles de l'honneur, en attaquant sa réputation avec autant de légèreté que d'injustice.

Depuis deux jours il circule un pamphlet qui contient la liste des personnes destinées à composer les Directoires républicains d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Est-ce une tentative des ennemis du gouvernement, ou est-ce une ruse du gouvernement lui-même, pour rendre ses ennemis odieux aux uns, ridicules aux autres? L'un et l'autre est possible. Il n'est rien dont on ne s'avise ici pour décréditer ses antagonistes. Mais dans tous les cas, le but de l'inventeur est manqué. Le pamphlet est trop absurde pour faire quelque sensation.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 5 au 15 germinal.

Des citoyens du département de la Corrèze ayant dénoncé le cit. Delort, membre du conseil des Anciens, comme parent d'émigré au degré mentionné dans la loi du 3 brumaire; Sautereau, organe de la commission chargée d'examiner cette dénonciation, fait son rapport dans la séance du 6 du conseil des Cinq-cents. Il annonce que ce représentant a réellement un frère inscrit sur une liste d'émigrés, et qu'aucune des exceptions portées par la loi ne lui est applicable; et il propose de le déclarer suspendu de ses fonctions législatives jusqu'à la radiation de son frère, ou jusqu'à la quatrième année après la paix générale.

Ces conclusions amènent une assez vive discussion, qui se termine par la question préalable sur le projet de la commission.

Le conseil passe encore à l'ordre du jour sur les plaintes d'une partie des citoyens de l'assemblée primaire du 6^e. arrondissement de la commune de Paris, portant qu'un rassemblement d'hommes turbulens s'y est emparé du bureau, a déchiré et brûlé les scrutins et les procès-verbaux des séances précédentes, et même forcé les citoyens paisibles de se retirer.

On passe ensuite à la discussion sur le régime hypothécaire. Elle a été continuée dans la séance du 7, et plusieurs articles du projet ont été adoptés.

Organe d'une commission spéciale, après avoir, dans un long discours, mis sous les yeux du conseil les inconvéniens graves et sans nombre, qu'il y a à laisser exercer la médecine, la chirurgie et la pharmacie par des ignorans, qui délivrent ou ordonnent indistinctement des drogues qu'ils ne connaissent

H 3

pas, pour des personnes dont ils connaissent encore moins la complexion, le tempérament et la santé; après avoir exposé que la mutilation, l'empoisonnement et la mort n'en avaient été que trop souvent les suites déplorables; après avoir cité un grand nombre d'exemples de ces événemens désastreux, Baraillon propose un projet tendant à introduire la plus sévère police dans l'exercice de la médecine. En voici les bases :

1°. Nul ne pourra exercer l'art de guérir, s'il n'est muni du diplôme des écoles de santé établies par la loi, à peine d'un mois d'emprisonnement; de deux, en cas de récidive, et d'un an de fer, s'il s'est rendu coupable de la mort ou de la mutilation d'un individu.

2°. Tout rapport en justice sera nul et illégal, s'il n'est fait par deux officiers de santé légalement reconnus comme tels.

3°. Les officiers de santé qui dans les rapports se permettraient d'altérer les faits, seront condamnés à des dommages et intérêts envers la partie lésée.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

Berenger demande que la discussion du projet de Vitet, sur le même objet, soit ouverte duodi.

Cette proposition est adoptée.

La conseil nomme une commission, chargée de faire un rapport sur une dénonciation portée contre le représentant du peuple Thibaut, comme compris dans la loi du 3 brumaire.

Crassous reprend la suite de la lecture de son projet sur le régime hypothécaire, dont on adopte un grand nombre d'articles. En voici les principaux :

« Les inscriptions sont faites au bureau de la conservation des hypothèques de la situation des biens sur lesquels le créancier entend acquérir l'action hypothécaire ou privilégiée.

« A cet effet, le créancier représente, soit par lui-même, soit par un tiers, l'expédition du titre susceptible d'hypothèque, et y joint deux bordereaux écrits sur papier timbré, dont l'un peut être dressé sur l'expédition du titre contenant, 1°. Les noms,

prénoms, profession et domicile du créancier, et élection de domicile pour lui, dans l'étendue du bureau où l'inscription est faite. 1°. Les noms, prénoms, profession et domicile du débiteur. 3°. La date du titre. 4°. Le montant et l'époque de l'exigibilité de capitaux et accessoires. 5°. L'indication exacte de l'espèce et de la situation des biens sur lesquels il entend conserver son hypothèque ou privilège.

» Le conservateur transcrit sur un registre le contenu aux bordereaux; après quoi il remet au requérant, tant l'expédition du titre que l'un des bordereaux, au pied duquel il certifie avoir fait l'inscription.

» L'inscription conserve l'hypothèque pour deux années d'arrérages ou intérêts, à l'égard des créances qui en produisent. »

Fabre, au nom de la commission des finances, fait passer à l'ordre du jour sur une demande de fonds à faire au ministre de l'intérieur, pour les dépenses des écoles centrales et des réparations à des bâtimens civils. Cette décision est motivée sur la loi du 3 germinal, qui a mis ces sortes de dépenses à la charge des départemens et des communes.

Bavart fait annuler un arrêté d'un représentant du peuple en mission, portant qu'un citoyen paierait 3000 francs pour servir à l'entretien d'un enfant dont on le prétendait le père.

Le Directoire, par un message, avait soumis au conseil la question de savoir à quelle époque a dû être exécutée, dans les départemens réunis, la loi du 11 vendémiaire an IV, qui règle la manière de publier les lois à venir, et qui porte qu'elles seront obligatoires à la date de l'arrivée du bulletin.

Organe de la commission chargée de l'examen de ce message, Bonaventure établit que la difficulté élevée à cet égard prend sa source dans un procès pendu au tribunal de cassation, au sujet de l'application de la loi du 17 nivôse sur les successions. Il observe que la date de l'exécution des lois a toujours été un fait particulier sur lequel les tribunaux ont prononcé, et que le tribunal de cassation a souvent

décidé des questions de cette nature. Il propose en conséquence de passer à l'ordre du jour, parce qu'une décision du conseil porterait atteinte à l'indépendance du pouvoir judiciaire.

Impression et ajournement.

Sur la proposition de Frison, le conseil arrête l'impression de ce message du Directoire, et fixe la discussion sur le projet de Bonaventure à trois jours après la distribution.

Boissier a reproduit, le 11, son projet de résolution sur les travaux hydrauliques des ports maritimes, et sur les ingénieurs affectés à ce service. Il est adopté. Il y aura une cinquième branche principale de l'administration des ports et arsenaux de la marine, sous la dénomination de *direction des travaux hydrauliques des ports maritimes*. Elle comprendra les constructions, réparations et l'entretien des ouvrages de toute nature, servant à faciliter et à assurer la navigation sur les côtes, dans les rades, dans les ports militaires et dans ceux du commerce, ainsi que de ceux précédemment désignés sous le nom de *bâtimens civils, batteries et fortifications maritimes*. Les directions seront au nombre de trois, entre lesquelles seront répartis les arrondissemens maritimes, ainsi qu'il suit : la direction du nord comprendra tous les ports situés dans les arrondissemens maritimes d'Amers à Brest; la direction de l'ouest comprendra tous les ports situés dans les arrondissemens maritimes de l'Orient à Bayonne; la direction du sud comprendra tous les ports de la mer Méditerranée. Les travaux seront dirigés par des ingénieurs en chef, directeurs des travaux hydrauliques des ports maritimes, qui auront sous leurs ordres des ingénieurs, des sous-ingénieurs et des élèves-ingénieurs affectés à ces travaux. Leur traitement sera déterminé sur un nouveau rapport.

Duchêne présente quelques articles additionnels sur les transactions. Ils sont adoptés.

Nous en donnerons le texte lors de la rédaction définitive.

La loi a été faite, le 21, au nom du cit. Rousselin, pour

nage au conseil d'un ouvrage intitulé : *Vie du général Hoche*. Après avoir fait en peu de mots l'éloge de ce héros, mort au sein de la victoire, et dont les hauts-faits sont consignés avec autant de précision que d'exactitude, dans l'ouvrage du cit. Rousselin, l'orateur en demande la mention honorable au procès-verbal, le dépôt à la bibliothèque du Corps législatif et la nomination d'une commission, pour examiner s'il ne conviendrait pas d'en faire imprimer un certain nombre d'exemplaires, pour être distribués aux armées et aux corps administratifs, qui les donneraient à titre de récompense aux jeunes gens qui se distingueraient dans leurs communes par leurs talens ou leurs vertus.

Toutes ces propositions sont adoptées.

Le reste de la séance a été employé à la suite de la discussion sur le projet de code hypothécaire.

Le conseil des Anciens n'a point eu de séance le 6.

Il ne s'est occupé, le 7, que d'objets d'intérêt particulier.

La comparution des juges du tribunal criminel du département de la Dyle a eu lieu le 8. Ces juges étant introduits, le président fait sentir que dans un moment où le Corps législatif est en quelque sorte constitué en jury d'accusation, on ne doit point perdre de vue que les grands intérêts de la patrie sont inseparables des intérêts éternels de la justice; que les juges, quoiqu'indépendans dans l'exercice de leurs fonctions, ne peuvent se soustraire à la puissance de la loi, sans forfaiture; qu'ils l'encourront toutes les fois qu'ils voudront s'élever au-dessus de la loi. Il présente ensuite un court historique des diverses administrations de la Belgique, et termine par les faits attribués aux accusés. Il procède ensuite à l'interrogatoire, qui contient une série de questions telles à-peu-près qu'elles ont été présentées au conseil des Cinq-cents, et auxquelles les juges de la Dyle ont fait les mêmes réponses.

Les questions étant épuisées, le président fait retirer les prévenus, après les avoir avertis qu'ils au-

raient primé à la parole pour prononcer leur discours de défense.

Loisel le jeune a proposé d'approuver, dans la séance du 9, la résolution portant des peines à infliger à ceux qui établissent des loteries particulières, parce qu'ils ne présentent aucune garantie aux joueurs, et que les loteries particulières sont d'ailleurs prosrites par les lois du 9 vendémiaire et du 6 brumaire derniers.

Le conseil l'approuve.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la résolution qui établit provisoirement un journal tachygraphique des séances du Corps législatif.

Il ne faut pas se dissimuler, dit Cornudet, qu'on a l'intention d'envoyer ce journal aux autorités constituées ; et il faut avouer qu'on aurait raison de le faire, si le journal était bon, parce qu'il deviendrait pour elles le commentaire le plus fidèle des lois qu'elles auraient à exécuter. Mais la constitution s'oppose déjà à ce premier usage du journal ; car elle n'a point permis aux autorités constituées et au Corps législatif de correspondre directement ensemble. Il faudrait donc recourir à l'intermédiaire du Directoire ; ce qui ne pourrait qu'occasionner des embarras et des lenteurs.

Une autre raison qui pourra nuire à la publicité du journal, c'est qu'il sera très-étendu et par conséquent très-cher ; or nous voyons que, dans le moment actuel, on n'a ni beaucoup de tems à mettre pour lire les journaux longs, ce qui fait rechercher les plus courts, ni beaucoup d'argent à employer pour les payer, ce qui fait rechercher les moins chers.

A ces motifs directement opposés au succès du journal, on peut ajouter des considérations prises dans l'intérêt du trésor public, qui ne permettront pas davantage d'approuver la résolution. N'est-il pas vrai que si le tachygraphe réussit, il fera tort aux autres journaux ; que conséquemment ceux-ci perdront de leurs abonnés, et paieront moins de droits au timbre ? Ainsi le trésor public, après avoir

fait des frais extraordinaires pour l'impression du tachygraphe , perdrait encore de ses recettes ordinaires par la suppression d'un grand nombre d'autres journaux.

Cornudet répond ensuite à l'avantage prétendu dont serait un journal qui rendrait littéralement, et mot à mot, tout ce qui aurait été dit. L'expérience, celle même de celui qui se propose de faire le tachygraphe , prouve, dit-il, que rien n'est moins certain que cette exactitude littérale. Au surplus, quand il serait sûr de l'obtenir, ne sent-on pas de quel danger serait un pareil journal ? Quel aliment éternel ne fournirait-il pas aux passions ? Quelle arme puissante et meurtrière ne serait-il point entre les mains des divers partis qui se succéderaient.

Cornudet se résume, et vote pour le rejet de la résolution.

Le conseil la rejette.

Lacouteux a fait approuver, le 11, la résolution concernant les créanciers de la société des ci-devant jésuites.

Les membres du tribunal criminel du département de la Dyle sont introduits.

Malfroid, l'un d'eux, prend la parole. On nous accuse, dit-il, d'avoir, le 13 prairial, refusé de condamner un prêtre qui avait exercé le ministère du culte catholique, sans avoir fait la déclaration prescrite par la loi du 7 vendémiaire. Cette loi n'était pas obligatoire pour le département de la Dyle, puisqu'elle n'y était pas publiée. Il est vrai que les commissaires du Directoire en avaient ordonné la publication ; mais ces commissaires étaient des représentants du peuple, et la constitution déclare qu'il y a incompatibilité entre les fonctions de législateurs et toute autre fonction publique. Elle défend au pouvoir législatif d'exercer son autorité par des délégués. Ainsi les cit. Pérès et Portiez (de l'Oise) étaient sans caractère, et ne pouvaient ordonner la publication des lois.

Le reste de la défense des prévenus porte sur leur moralité et leur civisme. Ils l'établissent sur la con-

sance que le gouvernement leur a accordée depuis la réunion de la Belgique à la France.

Ce discours sera imprimé, et la question est ajournée.

On ouvre, dans la séance du 13 du conseil des Cinq cents, la discussion sur le projet de Cholet, concernant la révision des jugemens criminels rendus en haine de la révolution. Il est conçu en trois articles, portant : 1°. Tous ceux qui, depuis le 16 floréal an V jusqu'à la publication de la loi du 20 brumaire dernier, ont été condamnés à des peines afflictives ou infamantes, ou à une détention excédant six mois, par des jugemens prononcés ou confirmés par des tribunaux criminels composés, en tout ou en partie, de juges dont les élections ont été annullées par la loi du 19 fructidor dernier, ou sur la déclaration de jurés nommés depuis ledit jour 16 floréal an V, dans les départemens où il a dû être procédé à la formation de nouvelles listes de jurés, en exécution de la loi du 20 brumaire dernier, pourront, dans les trois mois qui suivront la publication de la présente, se pourvoir en cassation contre lesdits jugemens.

2°. Le tribunal de cassation examinera les faits et charges sur lesquels a été rendu le jugement attaqué, ensemble les preuves par lesquelles les réclamans pourront établir qu'ils s'étaient déclarés en faveur de la République, d'une manière assez marquante pour exciter contre eux la malveillance des juges ou des jurés qui pourraient être accusés de mauvais sentimens contre elle, soit en faisant une ou plusieurs campagnes dans la guerre de la liberté, ou en servant comme volontaires dans les corps armés, pour combattre les rebelles de l'intérieur; en remplissant des fonctions publiques, en acquérant des domaines nationaux, ou enfin par des actes antérieurs annonçant leur attachement à la révolution. Il pourra ordonner l'apport des pièces de la procédure, et commettre les juges ou tribunaux des lieux pour faire telles enquêtes et informations préalables qu'il jugera nécessaires; et si, du rapprochement du tout, il lui paraît que ledit jugement de condamnation a été rendu en

haine de la République, il en prononcera l'annulation, et renverra les parties devant un autre tribunal, pour juger de nouveau le fond du procès.

3°. Le recours autorisé par la présente loi, pourra être exercé dans le délai fixé par l'art. 1^{er}., quand même, avant la publication de la présente, le réclamant se serait déjà pourvu en cassation, et que sa requête aurait été rejetée., et sans qu'on puisse lui opposer le laps de tems résultant des lois antérieures, auxquelles il est dérogé pour les cas seulement exprimés par la présente.

Sonthonax se présente à la tribune, non pour combattre le projet en lui-même, mais pour en étendre les dispositions beaucoup plus loin.

Le projet de la commission, dit-il, a porté la consolation dans l'ame de tous les républicains. Il prouve à la faction royale que non-seulement vous voulez détruire à jamais son influence, mais que vous voulez encore lui arracher les victimes qu'elle a frappées dans le tems de sa toute-puissance. Mais il faut avouer que la commission n'a rempli qu'imparfaitement vos vûes; elle n'a point fait remonter assez haut le tems de la réaction, et elle n'a point suffisamment rassuré les républicains condamnés, puisqu'en les renvoyant à de nouveaux juges, ils resteraient dans un état d'anxiété dont il est tems de les faire sortir. Je demande deux choses; 1°. que l'époque de la réaction date du 1^{er}. messidor an III; 2°. que l'individu reconnu avoir été jugé en haine de la République, soit absous sur-le-champ, et ne puisse plus être jugé pour le même délit.

L'ordre du jour, s'écrient les uns; la question préalable, disent les autres.

Le président veut mettre aux voix ces deux demandes.

Ni l'une, ni l'autre, disent un plus grand nombre. La motion n'est pas appuyée.

Le président: Si personne n'appuie la motion, je ne mettrai aucune proposition aux voix.

Personne n'appuie, et les propositions de l'orateur en restent là.

Cependant le projet est adopté, sauf quelques amendemens, et la commission est chargée de présenter une nouvelle rédaction.

Philippe Delleville, dans la séance du 14 : Les cit. Bernard et Plassan, libraires, m'ont chargé de vous faire hommage du 5^e. volume des Œuvres de Montesquieu, édition in 4^o.

Je demande la mention honorable pour les éditeurs, en attendant que le Corps législatif décerne à l'auteur les honneurs du Panthéon, qui n'est devenu le temple des grands hommes et de la vertu, que depuis qu'il a été fermé au vice et à la scélératesse.

Mention honorable et dépôt à la bibliothèque.

La discussion sur la police des théâtres reprend.

Audouin, rapporteur de la commission, examine et discute le projet présenté par Lamarque, contradictoirement avec celui de la commission. Il ne croit pas que le conseil puisse l'adopter, parce qu'il ralentirait les progrès de l'art, et ruinerait les entrepreneurs. Lamarque propose de faire donner des récompenses par le trésor public, qui peut à peine suffire aux dépenses ordinaires. Il veut faire proscrire de toutes les pièces les noms de roi, duc, comte ou marquis; mais, dit Audouin, nous aurons beau faire, nous n'empêcherons pas Néron d'être un empereur; Charles IX et Louis XI, des rois; et les émigrés, des marquis ou des comtes.

Audouin reproduit son projet, auquel il a donné beaucoup plus de concision.

L'impression en est ordonnée.

Vernier a proposé, dans la séance du 14 du conseil des Anciens, de rejeter la résolution relative à la taxation des receveurs généraux et de leurs préposés.

Ajournement.

Sur le rapport de Malleville, le conseil approuve, le 13, la résolution qui annule un arrêté du représentant Lessot, portant condamnation contre le cit. Bonneau au paiement de la somme de 3000 francs, pour l'enfant qu'Anne Berger disait avoir eu de lui.

Rousseau a proposé, le 14, de rejeter l'urgence de la résolution qui rapporte une loi concernant la

liquidation des prises faites par les vaisseaux de la République ; elle n'est pas adoptée. Ainsi le conseil s'abstient de délibérer sur le fond.

On a continué, dans la même séance, la discussion sur la contrainte par corps.

PARIS. *Nonidi*, 19 Germinal, l'an VI de la République.

C'est demain que le corps électoral du département de la Seine s'assemble à l'ancienne église de l'Oratoire, rue Honnoré. Cette assemblée, composée de plus de 700 électeurs, sera plus nombreuse que celle des années précédentes, à cause des doubles élections qui ont eu lieu dans plusieurs assemblées primaires où la minorité désespérant de maîtriser les nominations, a voté séparément. Dans quelques autres, et notamment à Saint-Roch, la minorité, après les élections consommées, a déchiré les procès-verbaux, et a recommencé les opérations. Il est à présumer que le corps électoral cassera toutes ces élections, fruit du tumulte, de la violence et de l'illégalité.

Malgré tous les efforts du parti des exclusifs, il y a lieu de croire que la majorité sera bonne et ferme, qu'elle maintiendra l'esprit constitutionnel, et dirigera son choix sur des hommes probes et éclairés qui sauront lutter contre toute espèce de factions, et rendre inutiles tous les projets de subversion et de désordre. Le Directoire, dans sa dernière proclamation du 9 de ce mois, s'est prononcé de manière à ne donner aucune espérance à ceux qui tenteraient encore d'ébranler la constitution et la forme du gouvernement, de quelque masque qu'ils vouillent se couvrir. On s'attend que l'assemblée électorale sera orageuse, et que peut-être même il y aura scission. Il est des personnes à côté de qui nul homme de bien ne voudrait se voir assis, et cet amalgame est trop disparate pour ne pas révolter quiconque ne s'est jamais montré l'ennemi de l'ordre social, et ne s'est souillé d'aucun crime révolutionnaire.

Il n'est question que de l'expédition secrète qui se prépare et doit sortir incessamment du port de Toulon ; elle sera composée de 20,000 hommes de troupes de dé-

barquement ; il y a aussi beaucoup de savans , de naturalistes , de dessinateurs et d'artistes ; ce qui prouve que cette expédition a tout-à-la-fois un objet instructif et politique. On embarque une bibliothèque de plus de quatre mille volumes. On parle de l'Egypte et de l'Inde , et l'on assure que le passage a déjà été négocié diplomatiquement et consenti par les différentes puissances.

La frégate qui était partie dernièrement de Rochefort pour conduire des déportés à Cayenne , a été attaquée par les Anglais , et est rentrée dans la rivière de Bordeaux , après avoir été extrêmement maltraitée ; trois des déportés ont été blessés ; les 182 autres ont été conduits au fort de Blaye. On travaille à réparer cette frégate.

Des lettres de Madrid annoncent que le prince de la Paix a été destitué de tous ses emplois , et que le chevalier Azara , qui devait se rendre auprès de la République Française en qualité d'ambassadeur , a été nommé premier ministre. On assure que ce changement ne sera que resserrer l'union entre le cabinet de Madrid et le gouvernement français.

On écrit du quartier-général de Thunstein , en date du 6 germinal an 6 : Dans un combat soutenu par la 38^e demi-brig. d'inf. de ligne contre les Suisses , le capitaine Langlois , à la tête de sa compagnie , chargeait sur des pièces qui furent emportées à la bayonnette. Le capitaine Langlois périt dans cette action. Ce brave officier , aussi estimé qu'aimé de ses camarades , laisse cinq enfans , une femme malade et enceinte , qui succombera peut-être à sa douleur.

La 38^e demi-brigade à laquelle appartenait le capitaine Langlois , vient de prendre six coupons de 300 francs chacun , reversibles sur la tête des enfans de leur camarade ; tous les soldats et officiers composant cette demi-brigade ont en outre fait une somme à la veuve , pour l'aider à retourner dans ses foyers. Le chef de bataillon Flézanet prend un des enfans avec lui , et se charge de lui faire apprendre l'état de l'horlogerie ; le capitaine Martel , marié sans enfans , a adopté un de ces orphelins.

Des militaires couverts de gloire , qui offrent un si touchant exemple des vertus sociales , sont bien dignes d'être comptés parmi les amis les plus sincères de la République !

L'OTTERIE NATIONALE.

Tirage du 16 germinal.

Les numéros sortis sont : 15 , 86 , 69 , 4 , 26.

LENOIR-LAROCHE , Rédacteur en chef.



MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADI 30 GERMINAL, l'an sixième de la République.

VOYAGES.

Relation de l'ambassade envoyée à l'empereur de la Chine, par le roi d'Angleterre.... Rédigée, sur les notes fournies par lord MACARTNEY...., sir ERASME GOWER...., et autres personnes attachées à l'ambassade, par sir GEORGES STAUNTON, baronnet, etc.; et traduite en français par le cit. CASTERA, auteur de la Vie de CATHERINE II. A Paris, chez BULSON, imprimeur à la librairie, rue Hautefeuille.

SECOND EXTRAIT.

Nos voyageurs vont entrer en Chine. Tout ce qui précède est étranger à l'objet de leur mission, et ne paraît pas encore bien digne de toute la curiosité et de tout l'intérêt du lecteur.

Dans cette dernière partie de la relation, l'on est frappé de la réserve particulière, et même du ton de sagornerie avec lequel les Anglais parlent des Chinois, de leurs institutions, de leurs usages. C'est plutôt une espèce de panégyrique, qu'une peinture impartiale. Les Jésuites eux-mêmes, qui avaient un si grand intérêt à flatter cette nation et son gouvernement, en ont parlé d'une manière plus libre; et

Tome XXXIV.

I

quoiqu'on les ait accusés, avec raison, d'avoir embellie beaucoup de tableaux, et d'avoir tu beaucoup de faits essentiels, il paraît que l'adresse de ces moines, également avides et fourbes, est restée au-dessous de la souplesse des marchands anglais, ou de leurs négociateurs.

Il est sûr que la cour de Londres regardait le succès de l'ambassade comme extrêmement important pour le commerce de la Grande-Bretagne, et notamment pour celui de sa compagnie des Indes orientales : en conséquence, il avait préparé cette expédition avec un soin tout particulier, et choisi les personnes qui devaient en faire partie avec la plus grande attention. De leur côté, ces dernières se répétaient sans cesse, que la moindre imprudence de leur part, pouvait anéantir les vœux et les espérances de la négociation. Ainsi, la première règle de conduite qu'elles durent naturellement se prescrire à l'égard des Chinois soupçonneux, fut d'éviter soigneusement le moindre signe d'improbation touchant leur manière de vivre, leurs institutions, leurs mœurs, et de chercher au contraire toutes les occasions de louer ce qui pouvait être, ou paraître digne d'éloge. Cette disposition d'esprit, quoiqu'originellement calculée et commandée, a pu produire par l'habitude, une manière de voir bien différente de celle qu'auraient eue des hommes désintéressés et indépendans; et il est possible qu'on ait fini par louer sincèrement et tout de bon, ce qu'on avait d'abord évité de blâmer, ou loué par pure politesse, par flatterie. Enfin, si le rédacteur de la relation n'avait voulu y consigner, à la louange des Chinois, que ce

qu'un observateur résidique pourrait avouer, l'on est en droit de douter que la compagnie anglaise des Indes, eût mis un grand intérêt à sa publication ; car quoique peut-être cette relation ne doive produire en Chine que peu d'impression en faveur du commerce anglais, il est vraisemblable que rédigée d'une manière plus vraie et plus simple, elle aurait pu lui nuire beaucoup, surtout d'après les dispositions inquiètes et prohibitives du gouvernement chinois. Voilà ce qui nous explique très-bien le silence du rédacteur sur un grand nombre de faits avérés, et les contradictions assez fréquentes qui se remarquent entre ce qu'il raconte et ses jugemens.

En parlant de l'état des arts et des sciences ; tels que la peinture, la sculpture, les mathématiques, la médecine, il confirme amplement les récits des anciens voyageurs : s'il n'offre pas toujours les mêmes résultats, il le fait du moins le plus souvent. Ses tableaux de la misère et des mœurs avilies du peuple, de l'esprit des soldats, du caractère de la constitution se rapportent parfaitement à ceux qu'en avaient fait déjà ses devanciers. Mais cela même rend plus frappant, et en quelque sorte plus incompréhensible ce qu'il dit de l'administration paternelle du gouvernement, de la vie et des habitudes patriarcales des particuliers, de leur culture extraordinaire, de leur histoire, de leur arithmétique, de leur langue, de leur littérature, des examens par lesquels le mérite des ~~examens~~ est constaté, des récompenses qu'on leur prodigue. Sur ces différens points, M. Staunton ne semble même pas avoir fait usage de toutes les connaissances existantes avant lui : il a voulu voir les

objets à travers un voile officieux qui les dénature beaucoup nécessairement.

L'ambassade remonta le Peiho aussi long-temps que le cour du fleuve se trouva navigable. Pendant cette route, le viceroi de la province, que l'ambassadeur avait eu l'attention de visiter, lui envoya un repas splendide pour lui et pour les trois premières personnes de sa suite. C'est un usage reçu dans plusieurs contrées de l'Asie, d'honorer les étrangers de distinction, en leur envoyant ainsi des repas tout préparés, au lieu de les inviter chez soi : M. Staunton aurait pu ne pas le savoir, et par conséquent s'en étonner.

Dans la ville de Tiensing, l'ambassadeur fut accompagné constamment par des Mandarins, dont la politesse, la facile confiance, le don de se communiquer et d'être attentifs à tout, la suffisance et l'orgueil national, lui rappellerent, suivant M. Staunton, ce qu'on observait autrefois chez les hommes de cour en France, auxquels il croit pouvoir les comparer, sans doute avec l'intention bienveillante de trouver dans cette comparaison un véritable sujet d'éloge. Il est assez difficile de concevoir comment des Chinois ont pu montrer toutes ces belles qualités à des étrangers dont ils ne parlaient point la langue, et qui de leur côté n'entendaient rien à la langue et à l'étiquette des Chinois.

Contre l'usage de la Chine, plusieurs maisons qui bordent la rivière à Tiensing, ont deux étages.

Le long de leur route, nos voyageurs trouverent par tout les campagnes cultivées avec beaucoup de soin, et couvertes de moissons de millet, espece de grain beaucoup plus commun et beaucoup moins

cher que le riz, dans toutes les provinces du Nord. Les plus vastes plaines n'offraient point du tout, ou presque point d'arbres et de bestiaux. On sent combien la salubrité de l'air doit perdre à l'absence des premiers, et la fertilité du sol, à la privation des engrais que les autres pourraient fournir.

En approchant de Pékin, les Anglais apprirent que la cour était mal disposée en leur faveur : un général chinois, qui commandait au Thibet, avait mandé, disait-on, que parmi les ennemis de l'empereur, sur lesquels il venait de remporter une victoire, on avait trouvé des soldats avec des chapeaux, et que ces soldats avaient été fournis par l'administration anglaise du Bengale. La nouvelle était fausse.

L'empereur de la Chine regne maintenant sur le Thibet, aussi bien que sur tout le reste de l'Asie orientale. Les limites de son Empire ne sont séparées de celles des possessions anglaises dans l'Inde, que par une langue de terre, d'un degré de largeur tout au plus.

Dans un temple qu'on avait assigné pour logement pendant une nuit à l'ambassade, on remarquait au milieu de plusieurs autres figures, celle d'une femme tenant en main un disque avec un œil dans le centre. Le rédacteur pense que c'est l'image de l'Être créateur et conservateur : cela ne paraît pas bien sûr.

Nulle part les voyageurs ne furent entourés de gens demandant l'aumône, quoique par-tout le peuple parût plongé dans la plus profonde misère. Il faut observer que l'ambassade marchait toujours

au milieu d'une forte garde, qui vraisemblablement ne permettait à personne d'approcher.

Quelques auteurs de relations veulent nous peindre les Chinois comme un peuple philosophe et libre de superstitions : rien n'est plus faux. Il suffirait de savoir que le gros de la nation est misérable, pour être sûr du contraire. Mais des faits directs nous apprennent qu'elle est à cet égard au-dessous des plus ignorantes de l'occident. Les Chinois regardent les éclipses de soleil et de lune comme des présages funestes : ces phénomènes sont à leurs yeux, la preuve évidente que les personnes qui les gouvernent ont excité la colère des Êtres supérieurs. L'empereur est obligé de se conduire d'après ce préjugé du peuple ; peut-être même le partage-t-il. Toutes les fois qu'il y a une éclipse, il se retire dans l'intérieur de son palais pour faire son examen de conscience, et rechercher en quoi il peut avoir failli. Il va plus loin ; il demande alors solennellement à ses sujets de lui dire, sans détour, ce qu'ils ont sur le cœur contre lui, de lui faire leurs réprimandes et de lui donner leurs avertissemens.

Les monnaies d'Espagne sont aussi connues en Chine qu'en Cochinchine.

Il paraît que ces bâtimens élevés, et à plusieurs étages, auxquels les Européens donnent le nom de pagodes, ne sont point destinés au service divin, et que les véritables temples diffèrent peu, pour la hauteur, des habitations ordinaires. C'est du moins ce que nos voyageurs assurent. Cependant nous pensons que leur assertion est vraisemblablement trop générale. Il y a plusieurs temples qu'on a visités et reconnus, soit à la

Chine, soit au Thibet, des édifices à plusieurs étages, bien véritablement consacrés au culte de la Divinité.

Le rédacteur du voyage ne nie point qu'à la Chine, l'autorité des maris sur les femmes, des pères sur les enfans, des maîtres sur les domestiques, soit absolue et sans contrepoids; il convient même qu'ordinairement elle ne se renferme pas dans le simple droit théorique, et qu'elle s'exerce avec beaucoup de rigueur. Il veut cependant nous faire croire que la tendresse et l'union des familles les rendent l'asyle du vrai bonheur, et il en trace des tableaux qui ressemblent à ceux de l'âge d'or.

La principale personne qui servait de conducteur à l'ambassade, et que le gouvernement avait chargé de ne pas la quitter un seul instant, était un Mantchoux. Les Anglais trouverent tous les Mandarins de cette nation plus soupçonneux que les Chinois. Ils crurent s'appercevoir que les conquérans de la Chine se défiaient singulièrement de l'ambassade. M. Staunton s'imagina qu'ils craignent de voir les Européens diriger leurs vues et leurs efforts vers l'asservissement de ce pays. Il prétend que la révolution française était déjà connue en Chine, et qu'elle y avait répandu dans le gouvernement, une terreur dont les Anglais, en leur qualité de voisins de la France, se ressentaient très-défavorablement.

L'espace que Peking occupe est tout au plus d'un tiers plus grand que celui de Londres. On fait monter en Chine la population de la première ville, à trois millions d'ames. Le rédacteur a la bonté de

prendre ce calcul pour exact, quoiqu'il ne puisse s'empêcher d'observer que l'étroitesse des rues, et le peu d'élévation des bâtimens le font soupçonner d'exagération.

Les moralistes chinois prêchent l'amour des enfans envers leurs parens, comme un devoir beaucoup plus impérieux et sacré que celui des parens envers les enfans : ils s'en fient à la nature pour ce dernier. Cependant il est bien sûr que la force n'en est pas aussi grande et aussi générale en Chine, qu'on veut nous le persuader : témoin l'usage barbare d'exposer dans les rues ou dans les chemins, les enfans nouveau-nés. Pour la seule ville de Pékin, le nombre de ces innocentes victimes monte à plus de deux mille par an.

Comme l'empereur était à Ze-holte, sur territoire mongole, lors de l'arrivée des Anglais, l'ambassade fut obligée d'aller l'y joindre. Ce voyage leur fournit l'occasion de voir la fameuse muraille de la Chine. M. Staunton ne doute point qu'elle soit aussi ancienne et aussi longue que les récits ordinaires l'ont établi : il la croit de plus, mais sans motif, aussi forte par-tout que dans les points les plus voisins de Kupéou. Suivant son opinion, il n'est aucun ancien monument qu'on puisse comparer à cette muraille. Au reste, les mesures qu'il en donne, soit pour la hauteur, soit pour l'épaisseur, se rapportent entièrement avec celles qu'on avait déjà.

Dans les environs de la grande muraille, les écrouelles étaient extrêmement communes : un sixième des habitans en paraissait plus ou moins atteints.

Parmi les montagnes que traversait la caravane, on en voit une dont la croupe paraît surmontée d'un éclat de rocher de deux cents pieds d'élévation. Après un examen attentif, on reconnut que le prétendu rocher n'est qu'un mélange de terre glaise et de cailloux durci par les siècles.

Peu de tems avant l'arrivée de l'ambassade à la cour, un particulier s'était avisé de faire parvenir une pétition à l'empereur, dans laquelle il le suppliait de nommer son successeur, afin de prévenir les troubles dont sa mort pouvait, sans cette précaution, devenir le signal. Pour ce bel avis, l'auteur de la pétition fut arrêté sur-le-champ, et condamné militairement à mort, comme coupable de leze-majesté. Un écrivain qui rapporte un pareil fait devrait, ce semble, croire un peu moins fermement, que le chef despotique de l'Empire chinois ait un empressement sincère à recevoir les plaintes de ses sujets, à écouter leurs conseils, à les suivre dans l'occasion, que le courage du tribunal des censeurs soit sérieusement inflexible, et que les auteurs des chroniques jouissent d'une véritable liberté.

A l'audience que le lord Macartney reçut de l'empereur, il paraît qu'on le dispensa de la salutation usitée, qui consiste à tomber neuf fois la face contre terre, et frapper autant de fois le sol de son front. En présentant ses lettres de créance à l'empereur, il ne fit, dit M. Staunton, que plier un genou, et fut relevé sur-le-champ d'une manière gracieuse. C'est pendant cette audience, et dans la situation la plus incommode, que le peintre Alexander essaya de saisir les traits de l'empereur. L'habillement,

l'attitude, la taille sont reproduits avec exactitude; il n'en est pas de même des traits et de la physionomie. M. Staunton assure au reste que c'est le seul ouvrage du peintre de l'ambassade qui n'ait pas réussi parfaitement : tous les autres, à son avis, rendent la nature avec la plus entière vérité.

L'empereur chargea son colao, ou premier visir, de conduire l'ambassadeur et sa suite dans les jardins de Zé-hol. Parmi les beautés de la nature et de l'art que les Anglais remarquèrent dans les jardins et dans les fabriques dont ils sont ornés, il faut noter particulièrement une superbe agathe de quatre pieds de long, sur laquelle est gravé un paysage. L'ambassadeur et sa suite ne laisserent échapper aucune occasion de louer tout ce qui leur parut susceptible de l'être.

Quelques jours après, le colao tomba malade. Dans cette circonstance, le docteur Gillan vérifia par lui-même l'ignorance, déjà bien reconnue, des charlatans chinois. Le visir serait mort infailliblement s'il avait été traité d'après la méthode de son pays.

La musique que les Anglais entendirent à l'anniversaire de la naissance de l'empereur, leur fit plus de plaisir que la musique chinoise n'en avait fait encore aux voyageurs européens. Pendant le concert, les Chinois firent exactement leurs neuf adorations, quoique l'empereur ne fût pas présent.

On montra aux Anglais plusieurs temples somptueux que l'empereur a élevés au Dieu Fo. Les Chinois disent généralement que les longues prospérités de son regne ont persuadé à ce vieillard imbé-

site, que le Dieu s'est incarné dans son corps : il n'est donc pas difficile de concevoir sa colère contre un homme qui osait lui parler de sa mort comme d'un événement probable et prochain.

Les Chinois ne connaissent point encore le linge ; ils n'ont point de bon savon. Les Anglais furent obligés de faire eux-mêmes la quantité de savon dont ils avaient besoin journellement pour leurs lessives : la soude dont les Chinois se servent pour nettoyer leurs grosses toiles de coton, rongait les toiles fines de lin.

On n'obtenait pas toujours tout ce qu'on demandait ; et les Anglais n'avaient point la permission d'acheter eux-mêmes les objets qui leur étaient nécessaires. Le peintre Alexander désirait avoir un chassis, pour y tendre la toile d'un tableau. Les Chinois se refusèrent à laisser construire cette machine redoutable ; peut-être craignaient-ils qu'elle ne servit à dresser le plan mathématique de la ville et de ses environs.

On trouve ici la peinture exacte de l'administration chinoise, et des idées du peuple touchant l'ordre social. Rien n'est plus pitoyable. Cependant M. Staunton soutient que l'imprimerie a, de tems immémorial, répandu parmi toutes les classes de l'État, certaines notions des droits des hommes et de la civilisation. Selon lui, ces notions, quoique bien imparfaites, servent à contenir les passions des gouvernés, et même un peu celles des gouvernans ; et leur effet direct a été de donner à l'Empire chinois plus de stabilité que n'en pouvaient avoir les autres États de l'Asie.

Dans les jardins de l'empereur, l'oti a voulu réunir tout ce que la nature a répandu de beau et de grand sur la surface de la terre. Les rapports mutuels des divers ornemens paraissent aussi réguliers que l'immensité et la variété des objets sont extraordinaires. On sent bien qu'il est difficile de ne pas s'en rapporter, sur ce point, au goût d'une réunion d'Anglais, qui naturellement doivent être connaisseurs; cependant nous avons de la peine à concevoir comment l'art des jardins peut avoir acquis en Chine ce haut degré de perfection; tandis que les autres arts, dont les effets y doivent entrer souvent comme accessoires nécessaires, sont encore dans un état d'enfance et même livrés au plus mauvais goût. Qu'on juge en effet de leur sculpture par la description et par les dessins gravés de deux statues de bronze, représentant des lions, qui décorent la maison de plaisance de Yuenmin-Yuenvor. Le lion est assurément celui de tous les animaux auquel elles ressemblent le moins.

En Chine, c'est une opération très-commune que la castration complète, c'est-à-dire celle par laquelle on ampute toutes les parties de la génération. Elle se pratique non-seulement sur les enfans, mais même sur les adultes, et elle n'a pas plus de danger pour les uns que pour les autres. Le rédacteur observe à ce sujet que les Chinois guérissent plus promptement de toutes les blessures que les habitans de notre Europe. Le fait allégué n'en serait pas une preuve; car cette opération que certaines maladies nécessitent quelquefois, n'a pas plus de danger chez nous qu'en Chine; et nous avons vu des fous s'at-

acher, dans leurs accès de fureur, ces organes ; si déliats et si sensibles par la quantité de nerfs qui les animent, sans qu'il en résultât aucun accident sérieux. Les Chinois qui ont subi cette castration complète prennent bientôt l'aspect de vieilles femmes : ils se fardent comme elles, pour déguiser leur vieillesse précoce.

La suite au numéro prochain.

LITTÉRATURE. ROMANS.

Découvertes dans la mer du Sud; nouvelles de M. DE LA PEYROUSE jusqu'en 1794; traces de son passage trouvées en diverses isles et terres de l'Océan-pacifique; grande isle peuplée d'émigrés français. In-8°. de 400 p. A Paris, chez EVERAT, libraire, rue Montorgueil, n. 3.

ATTIRÉ par ce titre pompeux, un de nos collaborateurs a parcouru avidement le volume, espérant y trouver des nouvelles de son frère, minéralogiste connu, qui a péri avec la Peyrouse. Quelle douleur ! il ne trouve qu'un roman, dépourvu de toute base, d'une réelle, du moins vraisemblable. Il ne lit de tous les noms des savans embarqués sur les deux navires, que celui de Dagelet; et encore il n'apprend sur le sort de cet astronome infortuné que des détails futiles et controuvés. Est-ce donc ainsi que l'imagination égarée d'un auteur et l'avidité famélique d'un libraire se jouent de la crédulité du commun des lecteurs, de la douleur des parens et des amis

qui pleurent tous les jours les compagnons de la Peyrouse ! Encore si l'auteur était un de ces écrivains pour qui l'exercice de la plume est le seul moyen d'existence, on pardonnerait quelque chose au besoin, à la faim, que Virgile appelle un mauvais conseiller, *malesuada famēs*. Mais les connaissances d'histoire naturelle, et en particulier de la botanique, de l'hémisphère austral qui brillent dans cet écrit, nous persuadent que l'auteur eût pu faire un usage plus noble de ses talens, et acquérir une véritable gloire.

Voici le commencement et le sujet de ce Roman, qui fera le pendant des *Voyages de Sadler*, de l'*Histoire des Sévarambes*, etc.

— Ce qu'on va lire est l'extrait d'une lettre écrite par un Français à son ami, établi à Pondichéry ; elle est datée de l'isle Hospitalière, dans la mer du Sud, le 28 janvier 1795 (commencement de l'an III). L'auteur de la lettre est parti de France le 17 juin 1789, il est passé en Espagne, et de là en Portugal où il s'est embarqué en 1790 pour le Brésil ; il y a séjourné jusqu'en 1793. A cette époque, une compagnie de négocians portugais ayant équipé une flotte de quatre vaisseaux pour une expédition lointaine, il prit du service dans cette flotte. Il s'agissait d'aller reconnaître une isle découverte l'année d'auparavant dans la mer du Sud, par un capitaine de cette compagnie, qui en avait rapporté de l'or et des perles.

L'auteur après avoir employé la moitié de son Roman à faire voyager les Portugais dans la mer du Sud ; à peindre les mœurs des habitans, sans rien ajouter aux tableaux tracés depuis trente ans par les

Waggonville, les Cook, les Förster, etc. ; à faire l'énumération des plantes et des insectes de ce nouvel hémisphère, sans enrichir la nomenclature con-
 ne, etc. Enfin, il arrive à la chimérique *isle Hospitalière*, pour laquelle il paraît avoir composé tout ouvrage. Cette isle, inconnue jusqu'ici, et qui le
 a encore long-tems, parce que l'on ne trouve
 aucun renseignement sur son gisement, ni en dis-
 tances, ni en longitude, ni en latitude, est habitée
 par une colonie d'émigrés français.

Ces hommes orgueilleux ont la plupart quitté la
 France pour fuir l'égalité, pour conserver de vaines
 et des distinctions chimériques ; ils n'ont pu
 résister à payer leur part des impôts, à partager
 les emplois et les commandemens avec les autres
 citoyens, etc. Eh bien ! ces mêmes hommes se trou-
 vent réunis dans l'Isle Hospitalière (qu'il faudrait
 plutôt appeller, *isle de Conversion*), vivant tous en
 commun des fruits du travail commun, sous le gou-
 vernement d'un conseil élu par tous, et composé
 de membres choisis indistinctement parmi tous les
 citoyens. Toutes dénominations, autres que les noms
 individuels, sont bannies sévèrement. Il n'y a ni roi,
 prince, ni comte, ni marquis, etc. Aucun culte
 n'est adopté par la colonie, le mariage est un acte
 purement civil. Le divorce est admis, avec quelques
 restrictions, etc..... Était-ce la peine de fuir sa pa-
 trie, d'allumer la guerre contre elle, d'armer toute
 l'Europe, de s'exposer à tant de hasards, d'errer si
 long-tems, de traverser de vastes mers.... pour adop-
 ter l'égalité, le gouvernement représentatif, etc. ?
 Si le but de l'auteur en écrivant ce Roman, a été

d'apprendre aux émigrés français, que le parti le plus sage pour eux, est de chercher une retraite dans les heureuses îles de la mer du Sud, d'y porter les arts de l'Europe, et d'y vivre sous des lois analogues à celles qui sont adoptées par toutes les nouvelles républiques européennes; nous craignons qu'il n'obtienne aucun succès. Ah ! si ces fugitifs ressemblaient aux honorables victimes du fanatisme de Louis XIV et des Jésuites, aux Réfugiés chassés par la révocation de l'édit de Nantes, par les dragées des Cévennes, par les échafauds de l'intendant de Languedoc, de l'infâme Bavière; nous aurions quelque espoir ! Ces hommes, généreux et vertueux, ou des Pasteurs instruits dans les langues anciennes, ou des chefs d'ateliers et de fabriques utiles, ou enfin des artisans laborieux et sobres. Aussi la Prusse, la Hollande et l'Angleterre leur tendirent les bras, leur donnèrent des habitations, des outils; et elles s'enrichirent de nos arts et de notre industrie. Les émigrés français, si l'on en excepte un très-petit nombre, ignorent les sciences, méprisent les arts. Ils ne portent avec eux que leur fuite honteuse, que les vices des peuples païens; auxquels ils ajoutent les vices propres à la caste, la haine du travail, le mépris pour la classe laborieuse, une débauche effrénée et la violation habituelle des promesses et de la bonne foi.

Les conseils, les plans de l'auteur de ce Roman seront perdus pour eux. On ne verra les émigrés français figurer chez les peuples étrangers, que sous la giberne du soldat des despotes, dans la boutique des perruquiers, ou dans la garde-robe des femmes riches.



riches. Que l'auteur fasse donc un emploi de son talent descriptif et de ses connaissances dans l'histoire naturelle. Il méritera bien de son pays et du reste de l'Europe.

INSTITUT NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS.

*Séance publique de l'Institut national, du 15 germinal
an VI.*

VOICI l'ordre des lectures qui ont été faites dans cette séance.

Le cit. LACUÉE. — *Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques.*

Le cit. VILLAR. — *Notice des travaux de la classe de littérature et beaux-arts.*

Le cit. LEFEVRE-GINEAU. — *Notice des mémoires de mathématiques lus dans la classe des sciences physiques et mathématiques, et annonce de prix.*

Le cit. LASSUS. — *Notice des mémoires de physiques lus dans la classe des sciences physiques et mathématiques, et annonce de prix.*

Le cit. ANDRIEUX. — *Rapport au nom de la commission nommée pour examiner les discours envoyés sur cette question proposée par la section de peinture : Quelle a été, et quelle peut être l'influence de la peinture, sur les mœurs et le gouvernement d'un peuple libre.*

Le cit. LASSUS. — Notice sur la vie et les ouvrages de
feu Bayen, membre de la section de chimie.

Le cit. PRONT. — Rapport au nom d'une commission
spéciale, sur les moyens de sauver les per-
sonnes enfermées dans les maisons incendiées.

Le cit. BITAUBÉ. — Si le temps l'eût permis, aurait lu un
mémoire contenant un extrait des jugemens
de quelques philosophes de l'antiquité, sur
les républiques anciennes.

Le cit. FLEURIEU. — Mémoire sur la civilisation de l'A-
mérique.

Le cit. CAILHAVA. — Mémoire sur la tradition théâtrale.

Le cit. VAUQUELIN. — Mémoire sur l'analyse de plomb
rouge de la Sibirie et de l'aigue-marine.

DANS cette séance, l'Institut a décerné l'un des
prix qu'il a proposés en l'an IV, et dont le sujet était
d'examiner,

« QUELLE A ÉTÉ ET QUELLE PEUT ÊTRE ENCORE
L'INFLUENCE DE LA PEINTURE SUR LES MŒURS ET LE
GOUVERNEMENT D'UN PEUPLE LIBRE ? »

au mémoire, n°. 4, portant cette épigraphe : *Les dis-
positions législatives et réglementaires, relatives à la pein-
ture, doivent faire partie des institutions d'un peuple libre.*

L'auteur de ce mémoire n'y a pas joint de billet
cacheté contenant son nom ; il est invité à se faire
connaître.

L'Institut national a cru devoir faire une mention
honorable du mémoire, n°. 5, ayant pour épigraphe :
Gravis ingenium. Ce mémoire est du cit. Robin, au-

teur de plusieurs articles de l'*Encyclopédie Méthodique*.

Il a été accordé aussi une seconde mention au mémoire, n°. 1^{er}., dont l'épigraphe est :

Disce bonas artes, moneo, romana juvenis.

Les motifs du jugement ont été développés dans le rapport des commissaires, qui a été lu à la séance.

Programme des prix de l'Institut national des sciences et arts, proposés dans la même séance.

Conditions générales à remplir par les aspirans aux prix, sur quelque sujet qu'ils concourent.

ON ne mettra pas son nom à son manuscrit, mais seulement une sentence ou devise. On pourra, si l'on veut, y attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'aspirant. Ce billet ne sera ouvert par l'Institut que dans le cas où la pièce aurait remporté le prix.

Les ouvrages destinés au concours peuvent être envoyés à l'Institut sous le couvert du ministre de l'intérieur ; on peut aussi les adresser, francs de port, à Paris, à l'un des secrétaires de la classe qui a proposé le prix, ou bien les lui faire remettre entre les mains. Dans ce dernier cas, le secrétaire en donnera le récépissé, et il marquera la sentence de l'ouvrage et son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

C'est la Commission des fonds de l'Institut qui

délivrera la médaille d'or au porteur du récépissé ; et dans le cas où il n'y aurait point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au dépositaire de la procuration.

Prix proposés par la classe des sciences mathématiques et physiques.

PREMIER PRIX.

Plusieurs personnes qui ont péri au milieu des flammes, dans une maison embrasée, malgré tous les efforts que l'on a pu faire pour les secourir, avaient déterminé, l'année dernière, l'Institut national à nommer une commission pour s'occuper des moyens que l'on pourrait employer, afin de prévenir, dans la suite, des accidens aussi funestes.

Différens artistes lui ont déjà présenté plusieurs modèles de machines destinées à porter des secours aux étages les plus élevés des maisons ; mais l'Institut, ne voulant rien négliger dans un objet qui importe autant à l'humanité, a cru devoir en faire le sujet du prix.

Il invite donc les savans et les artistes à présenter, soit des modèles, soit des descriptions de machines, soit enfin à indiquer des moyens quelconques avec lesquels on puisse porter des secours à tous les étages des maisons incendiées. Ces moyens doivent être tels qu'ils puissent se transporter avec facilité dans les différens quartiers des villes ; qu'ils puissent être ou établis ou montés promptement devant la maison que l'on voudra secourir ; que les femmes et les en-

sans puissent être descendus des étages les plus élevés, sans aucun danger. L'on désire que les moyens que l'on indiquera gênent le moins possible le service des pompes et les autres manœuvres destinées à arrêter le progrès de l'incendie. L'on invite les auteurs, sans leur en faire une loi, à se procurer des renseignemens sur ce qui peut déjà être usité dans différentes villes dans des circonstances pareilles. On les engage encore à ne pas négliger d'indiquer des moyens particuliers qui, n'étant pas d'un usage général, peuvent cependant être employés dans beaucoup de cas ; mais il faut que ces moyens soient simples et d'un usage facile.

Plusieurs membres de l'Institut ayant déjà proposé des modèles et différentes idées relatives au sujet de ce prix, les lois de l'Institut ne permettant à aucun de ses membres de concourir, il en a été fait un rapport à l'Institut par ses commissaires ; et l'Institut ayant jugé qu'il pouvait être utile aux concurrens de leur faire connaître le travail de ses membres, il a décidé que ce rapport serait imprimé.

Les savans et les artistes de tous les pays sont invités à un concours qui les intéresse tous : les seuls membres de l'Institut sont exceptés.

Le prix sera d'un kilogramme d'or.

Le concours sera fermé le 15 nivôse de l'an VII. Ce terme est de rigueur.

L'Institut, dans son assemblée publique de germinal de l'an VII, proclamera la pièce qui aura remporté le prix.

SECOND PRIX.

Comparaison des tables de la lune avec un grand nombre d'observations, pour déterminer plus exactement les époques des moyens mouvemens.

ON a deux méthodes différentes pour résoudre le problème des longitudes. Dans l'une, on emploie les horloges ou montres marines; dans l'autre, on se sert des mouvemens de la lune. Ces deux méthodes ont été sensiblement perfectionnées de nos jours, mais toutes deux laissent encore à désirer quelque chose du côté de l'exactitude. L'Institut a déjà proposé un prix qu'il doit décerner, le 15 messidor an VI, à la meilleure montre marine envoyée au concours. Après avoir donné cet encouragement à celle des deux méthodes qui paraît à portée d'un plus grand nombre de navigateurs, en ce qu'elle exige moins d'observations et de calculs, il a paru convenable de s'occuper de l'autre moyen, qui, s'il n'est pas toujours le plus commode, est sans contredit le plus sûr et le plus général, et de proposer un prix pour celui qui parviendrait à donner un nouveau degré de précision aux tables lunaires.

Les tables de Mayer avaient déjà une exactitude qu'on n'avait pas osé espérer. En les comparant à un grand nombre d'observations, Mason est parvenu à leur donner une précision beaucoup plus grande encore; et ce sont ces nouvelles tables qui sont aujourd'hui généralement employées dans les calculs astronomiques. Le travail de Mason a fixé avec plus

d'exactitude les coefficients des équations ; il résulte même de quelques recherches postérieures qu'il reste peu de chose à faire à cet égard. Mason paraît avoir également bien fixé les époques de la longitude moyenne de l'apogée et du nœud de la lune, pour l'année 1756 ; mais il n'a rien fait pour les mouvemens séculaires. Rien n'est pourtant plus intéressant : car si ces élémens sont mal déterminés (et l'on a plusieurs raisons de croire qu'ils ne sont pas très-précis), en vain tous les autres seraient-ils de la plus parfaite exactitude, les tables, bonnes pour l'année 1756, et quelques-unes des suivantes, s'écarteront bientôt de l'observation, et l'erreur croîtra proportionnellement au tems. Il est donc indispensable de déterminer de nouveau les époques, si l'on veut avoir des tables sur lesquelles on puisse compter pour le présent et pour un nombre d'années égal à celui qui s'est écoulé depuis 1756.

D'après ces considérations, l'Institut national propose le sujet suivant :

Déterminer par un grand nombre d'observations, les meilleures et les plus modernes qu'on pourra se procurer, les époques de la longitude de l'apogée et du nœud de la lune.

Il faut que ces observations soient au moins au nombre de cinq cents.

On n'exige point la discussion des divers coefficients de la formule du lieu de la lune ; mais pour que le travail demandé puisse faciliter les recherches ultérieures que les géomètres et les astronomes pourrôient se proposer pour la plus grande perfection des tables lunaires, les concurrents donneront les

principaux élémens de leurs calculs , c'est-à-dire l'ascension droite , la déclinaison , la longitude et la latitude observée de la lune , les erreurs des tables de Mason , et les principaux argumens des inégalités , comme l'évection , l'anomalie corrigée , la variation , et les deux premiers argumens de latitude.

On les invite à négliger l'équation XVIII de longitude , qui n'est nullement indiquée par la théorie , ou du moins à énoncer quel parti ils auront pris sur cette équation.

Le prix est une médaille d'or de la valeur d'un kilogramme.

Les savans de toutes les nations sont invités à concourir. Ils pourront écrire en quelque langue qu'ils voudront.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de frimaire an VIII. Ce terme est de rigueur.

L'Institut proclamera la pièce qui aura remporté le prix , à son assemblée publique du 15 germinal an VIII.

TROISIEME PRIX.

Indiquer les substances terreuses et les procédés propres à fabriquer une poterie résistante aux passages subits du chaud au froid , et à la portée de tous les citoyens.

L'ART de fabriquer les poteries brillantes , connues sous le nom de porcelaine , a reçu dans la République Française une perfection qui ne laisse presque plus rien à désirer ; mais il n'en est pas de même des poteries communes et d'un usage journalier ; il s'en faut de beaucoup que ce dernier art soit porté au

dégré d'accroissement et de prospérité si désirable pour les besoins du plus grand nombre de citoyens, tandis que quelques nations voisines, qui ne font pas de porcelaine, fabriquent des poteries très-utiles, et dont les propriétés sont bien supérieures à celles que la France possède. L'Institut demande aux concurrens l'examen de la composition de ces bonnes poteries; l'exposé des terres naturelles qui peuvent servir à les former, ou celui des mélanges artificiels susceptibles de les remplacer; la manière dont on doit traiter ces terres, soit par le lavage, soit par la macération ou le *pourrissage*, pour leur donner les qualités qui leur sont nécessaires; l'art de la cuisson, le degré de feu, la forme des fourneaux qui leur conviennent, et sur-tout les procédés propres à faire des couvertes sans oxides de métaux nuisibles.

Les concurrens feront remettre à l'Institut des modèles des terres employées à leurs poteries, et des poteries elles-mêmes qu'ils en auront fabriquées.

Le prix est une médaille d'or de la valeur d'un kilogramme.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier jour de messidor an VII. Ce terme est de rigueur.

L'Institut, dans son assemblée du 15 vendémiaire an VIII, proclamera la pièce qui aura remporté le prix.

QUATRIÈME PRIX.

Rechercher, par des expériences exactes, quelle est l'influence de l'air atmosphérique, de la lumière, de l'eau et de la terre, dans la végétation.

ON sait que les végétaux germent, s'étendent, croissent, fleurissent, et même fructifient, à l'aide de l'eau, de l'air, de la lumière et de la chaleur; que l'influence de ces corps est plus immédiate dans la végétation que la nature du sol. Mais tandis que quelques physiciens ont mis cette vérité hors de doute par des expériences ingénieuses, d'autres, fondés sur des faits non équivoques, comptent pour beaucoup, pour la production des végétaux, la qualité du sol, l'abondance des engrais; et l'on ne peut douter que ceux-ci n'aient en effet une grande influence sur la végétation. Il manque encore à la physique végétale une série d'expériences et de recherches propres à accorder les deux opinions, à dissiper tous les doutes qui restent dans chacune d'elles, à déterminer la part que l'air, l'eau, la lumière, le sol, les engrais, ont chacun séparément, ainsi que par leur concours, sur l'accroissement et la nourriture des plantes: il faut enfin déterminer, par la voie de l'expérience, si l'eau est décomposée par la végétation, si c'est d'elle que les végétaux empruntent l'hydrogène qui fait partie de leurs matériaux immédiats; si cette décomposition une fois prouvée est plus ou moins rapide dans telle ou telle circonstance, par exemple, par la présence de la lu-

mière, etc.; si l'acide carbonique est aussi décomposé par les organes des végétaux; si c'est de cette source seule que sort le carbone qui existe si abondamment parmi leurs composans; s'il faut que cet acide arrive dans les plantes, dissous dans l'eau, ou fluide élastique; si l'une ou l'autre de ces formes est indifférente ou nécessaire à la végétation; de quelle manière les végétaux se comportent avec cet acide dans l'un ou l'autre état; comment sur-tout les matières végétales et animales, plus ou moins avancées dans leur décomposition, et qui servent alors d'engrais, fournissent une nourriture prompte et abondante aux plantes; ce qui dans les engrais passe dans les végétaux, et les changemens qu'éprouvent ces matériaux nourriciers pour former la substance végétale.

Le prix est une médaille d'or de la valeur d'un kilogramme.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de frimaire an VIII. Ce terme est de rigueur.

L'institut proclamera la pièce qui aurait remporté le prix, dans son assemblée publique du 15 germinal an VIII.

La classe des sciences morales et politiques avait proposé, pour sujet du prix de l'an VI, la question suivante :

Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées.

Les pièces envoyées pour ce concours n'ayant pas rempli les conditions du programme, quoique plu-

sieurs d'entr'elles continssent des recherches intéressantes, la classe propose de nouveau le même sujet pour l'an VII, en invitant sur-tout à ce concours ceux dont les premiers efforts ont mérité son attention.

Le prix sera de cinq hectogrammes d'or frappés en médaille : il sera distribué dans la séance publique du 15 germinal de l'an VII de la République.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 nivôse de l'an VII. Ce terme est de rigueur.

Les savans de tous les pays, les membres et associés de l'Institut exceptés, sont admis à concourir.

Parmi le grand nombre d'auteurs, qui dans tous les tems se sont exercés sur l'entendement humain à peine en compte-t-on quelques-uns qui se soient occupés des moyens qui peuvent augmenter ou diriger ses forces. Tour à-tour enfoncés dans la recherche de ses causes, ou appliqués à décrire ses effets, ils ont été, pour la plupart, que peintres habiles ou métaphysiens obscurs.

Cependant, à la voix de quelques hommes de génie, on a senti, depuis plusieurs années, qu'il fallait abandonner la recherche des premières causes, et porter enfin l'attention sur les moyens de perfectionner l'entendement.

Or, on a cru voir dans les signes le moyen le plus puissant des progrès de l'esprit humain.

Les premiers philosophes qui tournerent leurs réflexions sur les caracteres de l'écriture, sur les accents et les articulations de la voix : sur les mouvemens du visage, sur les gestes et les diverses atti-

tudes du corps, ne virent dans tous ces signes que des moyens, ou établis par la nature, ou inventés par les hommes pour la communication de leurs pensées.

Un examen plus approfondi fit voir que les signes n'étaient pas uniquement destinés à servir de communication entre les esprits. Malgré l'autorité de quelques grands hommes qui les avaient regardés comme des entraves à la justesse et à la rapidité de nos conceptions, on osa avancer qu'un homme séparé du commerce de ses semblables aurait encore besoin de signes pour combiner ses idées.

Enfin, dans ces derniers tems, on a cru appercevoir dans l'emploi des signes un service bien plus étonnant rendu à la raison; c'est que l'existence des idées elles-mêmes, des premières idées, des idées les plus sensibles, supposait l'existence des signes, et que les hommes seraient privés de toute idée, s'ils étaient privés de tout signe.

En sorte qu'on a jugé les signes nécessaires, non-seulement pour la communication des idées, non-seulement pour combiner des idées acquises et former de nouvelles idées, mais encore pour avoir les premières idées, les idées qui sortent le plus immédiatement des sensations.

Si une certaine influence des signes sur la formation des idées est une chose incontestable et avouée de tout le monde, il n'en est pas de même du degré de cette influence. Ici les esprits se divisent; et ce que les uns regardent comme des démonstrations évidentes, les autres le traitent de paradoxes absurdes.

L'Institut s'attend à recevoir des mémoires qui, par de nouvelles recherches et de nouveaux éclaircissemens, fassent disparaître les incertitudes qui obscurcissent cette importante matière, seront propres à rallier tous les esprits.

Il pense que, parmi les questions nombreuses que fera naître la fécondité du sujet du prix, les auteurs ne doivent pas oublier de répondre aux suivantes :

1^o. Est-il bien vrai que les sensations ne puissent se transformer en idées que par le moyen des signes ? ou, ce qui revient au même, nos premières idées supposent-elles essentiellement le secours des signes ?

2^o. L'art de penser serait-il parfait, si l'art des signes était porté à sa perfection ?

3^o. Dans les sciences où la vérité est requise comme condition, n'est-ce pas de la perfection des signes qu'en est redoublée ?

4^o. Dans celles qui fournissent un aliment éternel aux disputes, le partage des opinions n'est-il pas un effet nécessaire de l'incertitude des signes ?

5^o. Y a-t-il quelque moyen de corriger les signes mal faits, et de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration ?

GLOSSOGRAPHIE.

Et principium et fons. Hon.

II. *De l'Analyse des Langues* ; article qui fait suite à celui de l'Art et Science des Etymologies, n°. 20, p. 91.

L'art d'analyser les mots de chaque langue, pour en reconnaître le sens, porte sur deux bases : la connaissance des vraies racines qui ont été l'édifice dans chaque mot dérivé ou composé, et leur construction dans la succession de morphèmes, ou chaque mot. Cet art est absolument nécessaire pour l'enseignement et l'étude de la nomenclature ou du dictionnaire de chaque langue : le nombre prodigieux de ses mots se résolvant en un très-petit nombre de racines, et le nombre infini de leurs sens, dérive d'un aussi petit nombre de sens primitifs, ou physiques, attachés primitivement à chaque racine : il peut esquisser le système des idées du peuple qui la parle. Pour donner une idée de cet art, je vais prendre pour exemple, la langue latine, dérivée des langues les plus anciennes, et la principale mère des langues modernes.

Les vraies racines des mots d'une langue sont des mots simples ou peu composés, qui ont été utilisés séparément dans la langue, avant leur combinaison. chacune a son sens déterminé, qui se découvre ou se son étymologie, ou par la comparaison des mots où cette racine se trouve employée.

La construction des racines dans un mot composé est l'ordre qu'elles y tiennent ; d'après les règles de la syntaxe primitive de la langue ; de sorte qu'un mot composé est une portion de phrase déterminée. Suivant cette syntaxe , les racines sont combinées de manière que les premières sont en régime avec celles qui suivent ; de sorte qu'il faut analyser les mots , en procédant de la fin au commencement. Il y a bien quelques mots où une racine régit la suivante ; comme le mot *philosophus* , *philosophia* , qui signifie *amateur de la sagesse* : mais ces mots sont rares. On peut dire même qu'ils ont été construits contre le génie de la langue ; et Pythagore qui a , dit-on , formé le mot *philosophus* , aurait passé plus exactement , s'il eût dit *sophophile*. L'inobservation de ce principe a fait que les étymologistes se sont mis à l'aise , en prenant les mots dans l'ordre qui n'est pas le plus propre à leur système : mais aussi ils ont eu des résultats différens , qui ont fait des cahos discordans de leurs synonymes.

Les mots latins composés le sont de plusieurs mots unites ; ou seulement de plusieurs racines usitées ou inusitées seules. Ce sont ceux ci qu'on appelle proprement dérivés , et auxquels je me borne : les autres se nomment *sax composés*.

Tout mot latin variable est composé de deux parties ou racines immédiates : la terminaison ou son corps. La terminaison manque quelquefois ; mais elle est toujours entendue. Quelquefois encore il y a figure dans la terminaison et dans le bas du corps du mot. Il faut , pour l'analyse , rétablir le mot dans sa première forme ; par exemple , le mot *homo* est pour *hominis*.

hominis, l'homme. Le mot fer, à l'impératif fere, porte, je porte.

Ces figures qui ont embarrassé les étymologistes, les ont portés à rechercher les variations primitives des mots variables; et il est en effet nécessaire de les déterminer, pour en faire l'analyse à propos.

On s'accordait à regarder le nominatif des noms, ou plutôt des termes qui comprennent les noms, les pronoms et même les participes, lorsque Court de Gébelin a prétendu que c'était l'ablatif; et il a produit là une grande erreur. Il en donne pour raison que l'ablatif est le cas le plus régulier: et cette raison prouve contre son système; le nominatif étant le mot primitif, le sujet de toutes les phrases, il s'est trouvé le plus souvent prononcé: il a dû le plus s'user dans la bouche du vulgaire, qui a formé les langues: il a dû devenir le cas le plus irrégulier. Gébelin a donné d'autres raisons qui ne valent pas mieux: mais l'irrégularité des nominatifs se reconnaît et se rétablit aisément, par le génitif; parce que chaque terminaison nominale a son génitif correspondant. Ainsi l'on voit que le nominatif régulier de *vir, viri*; l'homme, est *virus*; que celui de *homo, hominis*; l'homme, est *hominis*.

On pensait que les variations primitives des verbes étaient leur indicatif et leur infinitif: mais Court-de-Gébelin a fort bien démontré que c'est la seconde personne de l'impératif, d'où dérivent naturellement toutes les variations du verbe et de ses participes.

On a regardé les variations des mots, comme non significatives; et c'est une grande erreur, qui a laissé une grande obscurité dans l'art des étymologies.

chaque terminaison a un sens aussi bien déterminé, que les autres racines du mot : et il faut les connaître, pour bien les analyser.

Il y a trois sortes de terminaisons ; celles des termes ou noms, celles des verbes et celles des participes.

Les terminaisons des termes ou nominales, sont au nombre de quatre principales ; *us* pour le masculin, *a* pour le féminin, *is* pour le commun, *um* et *e* pour le neutre. Les lettres voyelles qui terminent certains noms indéclinables, sont aussi neutres pour *e*.

Ces terminaisons ont les mêmes sens que nos articles, et étaient même des articles dans les anciennes langues ; elles se trouvent tout-à-la-fois séparées des noms et unies à eux, dans la langue grecque : *us* signifie *le*, *le mâle*, *l'homme* ; *a*, *la*, *la femelle*, *la femme* ; *is*, *le et la*, *le mâle et la femelle*, *l'homme et la femme* ; *um* et *e*, *ce*, *la chose*, *l'affaire*.

Les terminaisons nominales ne sont point simples, comme on l'a cru, elles sont composées de deux parties ou racines, dont la première marque le genre, et la dernière le cas ; mais ces deux racines, plus irrégulières en latin qu'en grec, y ont éprouvé tant de figures, que le détail en serait trop long ici.

Les terminaisons verbales ont le même sens dans toutes les conjugaisons, qui ne diffèrent que par des figures, et elles signifient *faire*, *agir*. Ainsi *ama*, *amo*, *aime*, signifie *fais le père*, à l'égard de *di*, du mot *am* oriental, qui signifie *le père et la mère*.

De-là il suit que le verbe actif latin ne gouverne point immédiatement l'accusatif ; mais au moyen de

la préposition *ad* sous entendue. Beauzée a reconnu cette vérité par la nature du verbe actif (1). L'on trouve même cette copule du régime dans quelques verbes français, comme dans le verbe *commence*; *commence à lire*. Notre *à* vient de *ad*. *Ad* vient lui-même de la particule orientale *ath*, employée dans toutes les langues d'orient, pour désigner le régime des verbes actifs, et même le sujet de l'action dans les verbes passifs.

Il est pourtant à observer que dans la troisième conjugaison, il est des verbes où la terminaison signifie le verbe substantif, et en est sans doute dérivée; et il est de ces verbes qui prennent aussi la terminaison de la première conjugaison. Ainsi *fugo*; *fugo*, signifie *mets et je mets en fuite*; mais *fuge*, *fugio*, signifie *sois et je suis fuyant*.

Les terminaisons verbales ne sont pas simples, comme on le croit. Elles sont composées de trois racines: la première; qui se trouve seule à la seconde personne de l'impératif, caractérise le verbe, et est la figurative de sa conjugaison; la seconde; qui se trouve avec la première à la première personne de l'indicatif, désigne le mode et le temps; et la troisième et dernière, qui se trouve dans les autres variations de ces deux temps, et dans toutes celles des autres temps, désigne la personne et le nombre. Par exemple; dans *imple*, *impleo*; *imple*; etc., *e* désigne *fais*; *o* désigne le mode et le temps de cette action; et *o*, *s*, *t*, *mūs*, *tis*, *nt*, désignent les personnes *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *ils*.

(1) Voyez la Grammaire générale.

Ces trois racines se manifestent évidemment dans toutes les variations des verbes réguliers de la seconde conjugaison. Elles souffrent des figures dans les autres : ce qui prouve que celles-ci ne sont que des altérations de la seconde, que les étymologistes doivent prendre pour la première, afin d'y rapporter les autres.

Cette découverte n'est pas seulement utile aux étymologistes ; elle aide merveilleusement les commençans dans l'étude des conjugaisons.

J'appelle *terminaison mixte*, celles des participes. On ne met dans cette classe que les participes adjectifs : mais j'ai démontré que les infinitifs, gérondifs et supins sont des vrais participes substantifs : et je définis en général les participes, des mots qui participent de la nature du terme et du verbe.

Ceci posé, je dis que les terminaisons mixtes sont composées de deux portions ou racines : la première verbale, qui en marque la nature comme verbe ; et la seconde nominale, qui en marque la nature comme terme ou nom. Ainsi dans *implere*, *emplir*, *er* est la racine verbale ; et *e* la racine nominale. L'une et l'autre racine ont les propriétés des terminaisons des termes et des verbes ; et même peuvent se subdiviser comme elles.

J'observerai que l'infinitif, qui est la racine des participes, se présente sous différentes formes dans les différentes langues. Dans l'anglais et sans doute dans l'ancienne langue teutonique, il n'a point de terminaisons caractéristiques. En grec et en allemand, il a pris la lettre *n* pour caractéristique ; et dans le latin et les langues qui en sont dérivées, c'est la

lettre *r*. Or, *n* et *r* sont des lettres ou articulations du même organe ; elles ne forment donc qu'une caractéristique, étant mises l'une pour l'autre.

Les terminaisons des mots sont donc leurs dernières lettres qui changent. Leur corps est, au contraire, les premières lettres qui ne changent point ; mais dans bien des mots, ils se trouvent des irrégularités ou figures, qui confondent ces deux parties. On en voit un exemple dans le mot *homo*, qui est pour *hominis* ; *is* est la terminaison, et *homin* le corps du mot.

Le corps du mot peut avoir trois racines : le thème, la finale et l'initiale ; mais bien des mots n'en ont que deux, quelques-uns même qu'une : si on en trouve plus de trois, c'est qu'une des racines est composée, et il ne faut la subdiviser qu'après la décomposition générale du corps du mot ; autrement on aura des sens différens, mais faux, comme il est arrivé à des étymologistes.

Le thème du mot est sa principale racine, et se trouve seul dans les mots regardés comme simples, ou bien avec une finale ou avec une initiale, dans les mots composés de deux racines ; ou enfin avec une finale et une initiale, dans les mots de trois racines, qui sont les plus composés. Par exemple, le thème se trouve seul dans *aquus*, *juste* ; avec une finale dans *equalis*, *égal* ; et avec une finale et une initiale, dans *inequalis*, *inégal*.

La finale est la dernière racine d'un mot composé. On la confond souvent avec la terminaison, à cause de l'irrégularité précédente ; et cette confusion a jeté les grammairiens et les étymologistes

dans de grandes erreurs. Par exemple, il ne faut point dire avec eux, que dans *magister*, *ter* est la terminaison, mais une finale ; *us* en est la terminaison sous-entendue ; ni que dans *homo*, *o* est la terminaison, mais que *n* en est la finale, et *is* la terminaison.

Il y a un grand nombre de racines finales, dont les sens sont les principaux objets des recherches des étymologistes : mais il y en a de plus communes, comme *n* et *l*, *v*, etc., qui se trouvent dans une infinité de mots ; *n* et *l*, lettres du même organe, et qui se mettent souvent l'une pour l'autre, signifiant *né de*, ou simplement *de*. Par exemple, *Romanus*, *Romain*, l'homme de Rome ; *fidelis*, *fidelle*, l'homme et la femme de la foi (1) : *v* signifie *qui est*, *qui vit*. Par exemple, *civis*, le citoyen et la citoyenne, l'homme et la femme de l'ensemble, *qui vivent ensemble* ; *de ci* ou *co*, ou simplement *c*, racine de *cum*, *avec*, dont *um* est la terminaison, et *c* le thème.

Il est bien étonnant que de grands étymologistes n'aient pas connu le sens de ces finales, qui est si évident. Court de Gébélin, par exemple, expliquait *Saturnus*, *Saturne*, par le *laboureur* (2) ; mais je lui ai démontré que ce mot signifiait le *dieu du laboureur*, et il en est convenu.

L'initiale est la racine qui est devant le thème, et commence le mot dans les composés. Il y a deux

(1) *Nomo*, *hominis*, l'être de la terre, traduction du mot *Adam*, etc.

(2) *De ager*, *sensur*, *s* et *o* se mettant l'un pour l'autre,

classes principales de ces initiales : les adverbiales, qui sont absolues, comme *in* pour *non*, dans *injustus*, *injuste*, *non juste*; et les prépositives ou propositionnelles, qui sont relatives, comme *ad* dans *adeo*, *je vais à* ou *dans*.

Le mot analysé, il faut, pour en donner le sens, 1°. prendre sa terminaison et la rapporter à un terme qui est le sujet du verbe, dans les verbes; et à un mot d'un sens plus général que celui exprimé par le corps du mot, dans les noms; et que j'appelle pour cela leur *générique subjectif*: ainsi dans *Saturnus*, *us* se rapporte à *Deus*, le Dieu; dans *ama*, *e*, *a*, *o* se rapporte à *toi*, *moi*, etc.; *toi aime*, *j'aime*. 2°. Il faut rapporter le sujet à la finale, comme à son objet ou à son sujet. Par exemple, dans *aqualis*, *is* désigne la personne *de*, c'est-à-dire *de l'égalité*. 3°. On rapporte la finale au thème; ainsi *l* se rapporte à *aqua* dans *aqualis*. 4°. On rapporte également le thème à l'initiale. 5°. Enfin l'initiale ne se rapporte à rien, si elle est absolue, comme dans *inaqualis*, *inégal*; mais si elle est prépositive ou relative, il faut la rapporter à un terme général qui en soit l'objet; et que je nomme pour cela *générique objectif*. Par exemple, dans *adeo*, le générique objectif est *locum*, *je vais dans un lieu*.

Il ne doit y avoir dans l'art des étymologies et de l'analyse des langues, supposé qu'il soit établi sur ses vrais principes, qu'une sorte de difficultés, provenant des figures des mots : or, les figures de mots ou de diction ne sont autre chose que des irrégularités ou altérations, introduites dans les mots par le vulgaire, qui parle mal, et qui pourtant a

fait les langues : car les grammairiens ne sont que les observateurs du bon usage, qui n'a pas toujours été l'usage des personnes qui parlent le mieux, mais le plus généralement suivi dans un pays : or, la nature de ces irrégularités doit être étudiée dans les fonctions des organes de la parole et de l'ouïe, qui ont été développées d'une manière imparfaite et vicieuse chez les peuples qui ont formé les langues ; et chez les Barbares qui les ont défigurées.

Les principales de ces figures sont les suppressions de lettres dans les racines, qui ont eu lieu sur-tout dans les terminaisons ; et quelquefois dans le corps du mot ; des additions des lettres non significatives, qui ont lieu principalement dans le corps du mot, et qu'on a nommées *euphoniques* ou *lettres qui parlent bien*, parce qu'en liant mieux les racines, elles ont adouci la prononciation des mots : par exemple, *equalis* est pour *eqlis* ; et *ua* sont des euphonimes qui ne signifient rien : enfin les mutations ou changemens de lettres ; ce qui est le plus souvent arrivé aux lettres du même organe ; par exemple, *l* et *n* sont deux lettres gingivales, qui signifient la même chose.

Voilà très en abrégé mes principes sur les étymologies, qui sont encore malheureusement un secret pour les grammairiens et les étymologistes, peu observateurs et mauvais analystes ; et par conséquent gens à systèmes, qui n'ont pu encore s'accorder et ne s'accorderont jamais.

VERNIER, médecin.

P O È S I E.

IMITATION D'HORACE. *Liv. I, ode 26.*

Sur les bords fortunés du tranquille Parmesse,
 Mes jours coulent dans le repos ;
 Je livre aux vents légers la peur et la tristesse ,
 Pour les noyer au sein des flots.
 Au nom de Scipion , au seul bruit de ses armes ,
 C'est à Carthage de pâlir ;
 Pour moi , d'un doux sommeil je puis goûter les charmes ,
 Et ses travaux font mon loisir,
 Toi qui ne veux puiser qu'en des sources nouvelles ,
 Qui joins la force à la douceur ,
 Calliope avec moi viens des fleurs les plus belles ,
 Couronner ce jeune vainqueur.
 Pour sa gloire , sans toi , que peut ma faible veine ?
 Doctes Sœurs , unissez vos voix ,
 Et ranimant les sons de la lyre thébaine ,
 Chantez ses immortels exploits.
 DE WAILLY , fils du Grammairien ,

C H A R A D E.

On rebanaît mon premier en commençant à lire,
 De l'univers entier mon second a l'empire ;
 Et tout est le mot qui me coûte à vous dire.

E N I G M E.

Non caro sum , sed carne tamen sum nata : bibendo
 Disco loqui , et quamvis ebria , mira loquor ,

Explications de la Charade et Énigme du N^o. 20.

Le mot de la Charade est *Vaincu* ; celui de l'Énigme est
Obtenu.

ASTRONOMIE.

Le 23 germinal, le cit. Messier a découvert une comète dans la constellation du Taureau. Il s'est occupé à l'observer et à en tracer la route sur les cartes célestes. Je profite de cette occasion pour annoncer les plus grandes et les plus belles cartes du Ciel qui aient jamais été faites ; elles sont de M. Bode (de Berlin) à qui j'ai fourni six mille étoiles nouvelles. On peut les avoir au collège de France.

LALANDE.

ANNONCES.

COURS national d'Archéologie.

Conformément à la loi du 20 prairial an III, le cit. A. L. Millin, Conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, et Professeur d'Archéologie, a ouvert, le 22 germinal, un Cours d'Antiquités.

Dans ce Cours, il traite de la Mythologie qu'il explique en comparant les passages des classiques et les monuments.

Ce Cours peut être également utile aux amis des lettres qui desireroient connaître les monuments, et aux artistes qui veulent acquérir les connaissances littéraires, relatives à leurs études.

Il a lieu les 2, 5 et 8 de chaque décade, à une heure précise, dans la grande salle des Antiques, au fond de la cour de la Bibliothèque nationale.

Voyage de la Peyrouse autour du monde, rédigé par Milet Mureau, etc. Quatre volumes in-4^o, et un atlas de cartes, de vues et de dessins. A Paris, de l'imprimerie de la République.

Nous donnerons bientôt un extrait de cet ouvrage imprimé aux frais de la nation, et au profit de la veuve la Peyrouse.

De la Propriété et de ses Rapports, avec les droits et avec la dette du citoyen ; par E. G. Lenglet. In-8^o. Prix, 1 franc 80 centimes.

Essai, ou Observations sur Montesquieu, par le même. In-8^o. Prix, 1 franc 50 centimes.

Essai sur la Législation du Mariage, suivi d'observations sur les dernières discussions du conseil des Cinq-cents, concernant le Divorce ; par le même. Deuxième édition in-8^o. Prix, 1 franc 50 centimes ; et, franc de port, 2 francs. A Paris, chez Moutardier, libraire, quai des Augustins, n^o 28.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES,

TURQUIE.

De Semlin, le 28 ventôse an VI.

LON s'attend à voir commencer, à la fin du *bairam* des Turcs, les opérations des armées ottomanes contre Passwan-Oglu. Le séraskier Hussein-pacha commande l'aile droite et le centre, depuis Tirnowa jusqu'à Warná; il a donné au pacha de Natolie le commandement de l'aile gauche, qui s'avance par Sophia. Hussein-pacha a fait sa jonction, par Tirnowa, avec le pacha de Roustouck, qui serre de près Nikopoli, sur le Danube, tandis que le gouverneur de Bosnie, avec l'armée de Belgrade, forte de 20 mille hommes, occupe les environs de Semendria, et s'étend jusqu'à Nissa. Passwan-Oglu n'oppose, à ces forces nombreuses, que de petits corps détachés de 5 à 6 mille hommes, composés de ses meilleures troupes, qui disputent le terrain en avant de Nikopoli, de Widdin et d'Orsowa; mais il se voit de jour en jour plus resserré dans le demi-cercle qu'il occupe encore en avant de ces trois forteresses; et quoiqu'il ait tout récemment encore battu un corps de 7 ou 8000 hommes du côté de Nissa, il continue de rétrograder vers le Danube. Il est même probable qu'il ne tardera pas à le passer et à s'établir en Valachie, où il n'aura rien à craindre ni du pacha de Choczim, qui n'a pu rassembler en Moldavie que 7 à 8 cents hommes, ni du nouvel hospodar de Valachie, qui paraît n'avoir pas été plus heureux que son prédécesseur à lever des troupes pour marcher contre ce chef de rebelles.

RUSSE, De Pétersbourg, le 19 ventôse. On a célébré

ici avec beaucoup de pompe les funérailles du roi de Pologne; dix-huit bataillons formaient une ligne sur trois hommes de profondeur, depuis le palais de marbre jusqu'à l'église catholique. L'empereur, à cheval, accompagna le convoi jusqu'à la porte de l'église.

Le marechal Souwarow vient d'arriver en cette capitale, sur l'ordre qu'il en a reçu de l'empereur, qui l'a accueilli avec beaucoup de distinction, et l'a remis en activité dans l'armée.

L'organisation de l'armée du prince de Condé vient d'être achevée. Elle consiste en quatre divisions. La première composée de nobles, commandée par le prince de Condé lui-même; la seconde, de cavaliers nobles, commandée par le duc de Berri; la troisième, d'infanterie soldée, sous le commandement du duc de Bourbon; et la quatrième, d'une légion de différens corps, sous les ordres du duc d'Enghien. Les uniformes sont verts, paremens noirs, doublure rouge, vestes et culottes blanches. Les cavaliers et chasseurs nobles se distinguent par les galons d'or. L'empereur a fait bâtir des quartiers pour les soldats, et des pavillons pour les officiers.

On fait à Mittau en Courlande, de grands préparatifs pour la réception du *prétendant de France*. Les bourgeois de la ville sont tenus de fournir mille chaises, cent lits et trente tables. On dispose une église catholique à l'usage de ce monarque *in partibus*.

Paul 1^{er}. a fait publier un règlement pour les habillemens des femmes. Les bourgeois ne doivent paraître qu'en robe de toile de coton.

Les villes de Courlande ont dû fournir une contribution de soixante-seize mille écus, dits *albersthaler*, pour l'entretien des troupes.

Extrait de lettres adressées à un officier du corps de Condé, par ses camarades en Volhinie.

« Le quartier-général est à Dubno, et non à Woldzimir. Les cantonnemens sont très-séparés. Tous les officiers sont logés dans des châteaux, et ceux qui sont habillés offrent tou

l'agément possible. Ce pays est, de tous ceux où nous nous sommes trouvés depuis l'émigration, celui où nous avons été accueillis avec le plus d'égards. Nous y avons retrouvé nos manières françaises. Les comestibles et choses de première nécessité y sont à très-bon marché. On a le pain à deux kreutzers la livre, la viande de même, la volaille à proportion. Le vin y est très-cher; les belles toiles y sont très-rares et hors de prix; les chevaux, à très-bon compte. En tout, le pays est bon, et nous devons nous estimer heureux de ce qu'on a bien voulu nous offrir un port à l'abri des orages qui nous tourmentent depuis six ans, et nous assurer une existence et du pain.

» Vous savez sans doute que notre empereur a ordonné à la noblesse courlandaise de se trouver en corps à la frontière, pour y recevoir le prétendant, qu'ici on appelle *Louis XVIII.*

» Vous avez su aussi que, le 27 nivôse, nous avons prêté serment de fidélité à sa majesté l'empereur de toutes les Russies. »

(*Extrait des gazettes allemandes.*)

Le prétendant est arrivé le 2 germinal à Mittau.

DANEMARCK. De Copenhague, le 7 germinal.

Voici des détails récents sur la situation actuelle de nos colonies aux Antilles :

La plus importante des trois est sans comparaison l'île Sainte-Croix. Celle de Saint-Thomas lui est inférieure de près des deux tiers, tant en surface qu'en population. Celle de Saint-Jean est encore moins considérable. Ces trois îles réunies contiennent 17,947 nègres nés sur les lieux, et 14,265 venus d'Afrique. Il en est né, dans ces quatre dernières années, 2169. Il en est mort 3174. Sur la totalité de ces nègres, 15,721 ont été baptisés.

Il y a dans l'île Sainte-Croix, 27,655 acres de terre consacrés à la culture des cannes à sucre, et 1000 à celle du coton, et on y recueille, année commune, 18,714 barriques de sucre, 8,381 de rhum, et 12,600 livres de coton.

À Saint-Thomas, 2496 acres cultivés en cannes donnent 1219 barriques de sucre, et 448 de Rhum; et 230 acres consacrés au coton, en produisent 5800 livres.

À Saint-Jean, on a de 1863 acres cultivés en cannes.

889 barriques de sucre , et 900 de rhum ; et 1388 aères où l'on cultive le coton , en donnant 3500 livres.

Depuis 1782 jusqu'en 1796 , il y a eu sept bonnes années , quatre médiocres et quatre mauvaises , dont trois de suite (1789 , 1790 et 1791) ont été la suite des dégâts causés par un petit insecte , le perceur (phal. saccharalis) , qui ronge l'intérieur des cannes à sucre.

Nous apprenons que le général Suwarow , bien plus fameux par sa ferocité que par ses talens militaires , qui sans doute pour apaiser ses remords , voulait prendre l'habit monastique , vient de rentrer en grace auprès de l'empereur de Russie.

Du 12. Il a éclaté ici , le 5 de ce mois , un incendie terrible , qui a consumé une caserne et un magasin. Ce n'est que par des mesures très-actives qu'on a pu empêcher qu'il ne s'étendit à l'arsenal et à la bibliothèque royale.

On assure que le ministre de la République Française a déclaré à notre cour que son gouvernement continuerait à respecter notre pavillon , pourvu que nos navires ne transportassent aucunes marchandises appartenantes à l'ennemi ou chargées pour son compte. On présume que , d'après cette déclaration , nous pouvons naviguer sans craindre les corsaires français , et qu'il ne sortira point cette année , comme les précédentes , d'escadre combinée de Suède et de Danemarck , pour protéger notre commerce.

PRUSSE. De Berlin , le 11 germinial.

Sur la demande du ministre de la République Française à Berlin , toutes les décorations de l'ancien régime ont disparu. Il n'y a point eu de proclamation imprimée et publiée pour cela. Des défenses verbales ont été données et ont produit le même effet.

Le 8 de ce mois , à un grand bal chez la reine , les émigrés y étaient. L'abbé de Batavière même avait déposé son ordre de Saint-Lazare ; les autres avaient mis bas leur croix de Saint-Louis , et on ne voyait plus que des croix de Malte. Un sieur de Ruville , au service de Prusse , se montra seul avec la croix de Saint-Louis. Il fut surs-le-champ fortement réprimandé par M. de Rastrow ; il prétendit qu'il n'était informé de rien ; il n'osa pas se montrer devant le roi , et ne tarda pas à quitter le bal.

ALLEMAGNE. De Vienne, le 4 germinal.

Le pape s'est définitivement décidé pour l'abbaye de Meleek, sur le Danube, pour y finir ses jours. On lui avait laissé le choix entre Venise, Prague et Gratz : mais il a préféré Meleek. Il y conservera vingt-quatre cardinaux pour la direction des affaires de l'Eglise, et jouira, durant sa vie, de 300,000 florins de revenu. A sa mort, ces vingt-quatre cardinaux éliront un nouveau chef de l'Eglise.

L'attention de notre cour est maintenant dirigée sur les évènements qui se passent dans la Suisse et en Italie. L'on avait d'abord espéré que les différends entre Naples et la France seraient applanis par l'intervention de quelques puissances, et au moyen d'une certaine somme d'argent. Mais les Français paraissent ne pas vouloir encore se départir de leurs prétentions.

Suivant les derniers rapports, ils rassemblent sur les frontières du pays vénitien une armée de 40,000 hommes, vraisemblablement pour assurer l'exécution de leurs projets relatifs à Naples.

Le bruit se répand ici que, grâce aux soins du comte de Cobentzel, l'Autriche conservera le Brisgaw. On ne dit pas sur quoi s'appuie cette conjecture.

De Rastadt, le 4 germinal. Après une vacante de quelques jours, la députation d'Empire s'est assemblée hier. Elle a ajourné à la prochaine session l'article des sécularisations, en arrêtant néanmoins qu'on s'y prêterait, à condition qu'elles ne seront point étendues au-delà du nécessaire, et qu'on s'occupera incessamment des négociations qui restent à suivre relativement aux diverses propositions énoncées dans la note de la députation du 13 ventôse.

Rien n'est plus propre à entraver les négociations que cette manie de s'entourer ainsi de restrictions qui retardent toute décision positive, et n'ont aucun objet, puisque les plénipotentiaires français n'en tiennent aucun compte, et vont toujours en avant.

La maison de Saxe a été une des plus fortement prononcées contre le projet des sécularisations, tandis qu'à la paix de Westphalie, elle les trouva fort à sa convenance. Mais alors ses chefs étaient protestans; aujourd'hui ils sont catholiques, et gouvernés par des prêtres.

Le comte de Mensdorff a envoyé un courrier à Vienne,

M. Lefebvre, l'un de ses secrétaires : il doit aller à Berlin et de-là revenir à Rastadt. Les ministres prussiens ont envoyé, de leur côté, en courier, M. le comte de Finkenstein, un des gentilshommes de l'ambassade, qui ira à Berlin et reviendra par Vienne. Nos dissertateurs allemands se perdent en conjectures sur cette double marche, qui n'a peut-être de remarquable que sa bisarrerie.

Depuis qu'il est décidé que le général Bonaparte ne viendra plus au congrès, le comte de Gobentzel se prépare à retourner à Vienne, ou, suivant quelques personnes, à aller à Paris comme ambassadeur ; ce qui fait présumer que les articles du traité qui avaient donné lieu à quelques difficultés, se sont arrangés à la satisfaction réciproque.

Du 13. Si l'on en croit les lettres de Vienne, la marche des troupes françaises n'a d'autre objet que d'appuyer les prétentions formées par le gouvernement français à la charge de la cour de Naples ; et le roi, pour prévenir l'attaque dont il est menacé, a déjà fait avancer sur la frontière de ses Etats deux armées nombreuses, tandis que dans l'intérieur du royaume, et sur-tout dans la ville de Naples, on organise une levée en masse.

Voilà ce que disent quelques gazettes d'Allemagne, en citant des dépêches qu'elles prétendent avoir été apportées de Naples à Vienne par un courier ; mais les papiers d'Italie ne font aucune mention de ces préparatifs guerriers de la cour de Naples.

Du 16. La députation d'Empire ayant hier, dans sa 39^e séance, admis le principe des sécularisations, les plénipotentiaires français présenteront, dans quelques jours, un plan détaillé de sécularisation pour l'Allemagne. Il est probable qu'on atteindra d'abord les plus petites prélatures de l'Empire, et que si elles ne suffisent pas, on en viendra aux grandes. On peut prévoir, au reste, d'après la marche qu'ont suivie jusqu'à présent les négociations, que le congrès pourrait bien encore trainer en longueur.

Il nous arrive aussi à présent des députés du roi de Sardaigne. On trouve que c'est s'y prendre un peu tard.

Celui de Bremen vient de partir, pour Paris. On ne sa pour quelle raison.

SUISSE. Des frontieres de la Suisse, le 18 germinal.

Après les premières hostilités, il s'est commis en Suisse quelques désordres par l'armée française, et sur-tout p



ses troupes légères. Mais depuis, le général Schauenbourg a établi une discipline si sévère, qu'on est parfaitement content de la conduite des troupes françaises. Les Suisses se plaignent seulement que l'entretien de cette armée leur impose des efforts dispendieux auxquels ils ne sont pas accoutumés. Elle est présentement de 25,000 hommes, et restera dans le pays jusqu'à l'organisation complète de la constitution. Mais, comme par-tout les Suisses adoptent la nouvelle forme de gouvernement, les troupes françaises ne tarderont pas sans doute à évacuer le territoire helvétique, à moins que les ennemis de la révolution et les aveugles partisans du fédéralisme, ne rendent nécessaire, par leurs intrigues, la présence d'une armée tour-à-tour protectrice ou réprimante, suivant les circonstances.

A Zurich, la nouvelle constitution a été acceptée par le peuple, dans le plus grand calme.

Dans le Thurgau, il s'est passé de violentes scènes; et la faute en est aux prêtres qui ne veulent pas se dessaisir de leur influence. Les fanatiques dont ils échauffent la tête ont coupé, en plusieurs endroits, l'arbre de la liberté. Ils parlent d'attaquer les Français, et comptent, pour en triompher, sur l'assistance de la *très-Sainte-Trinité*. Ils menacent et poursuivent les protestans, qui par-tout ont accepté la constitution.

Le bruit court que les habitans du pays-haut, dans le canton de Berne, ont attaqué les Français, qu'ils en ont détruit plusieurs, et jeté environ 300 dans le lac de Brienz. Pour le bonheur des Bernois, nous désirons que ce bruit soit sans fondement.

L'assemblée du canton de Bâle, qui s'est tenue à Liesthal, n'a pas été, à beaucoup près, exempte d'orages. L'intrigue et la cabale y ont joué un grand rôle. Aussi les patriotes Legrand et Schmidt, si dignes des suffrages de leurs concitoyens, ont-ils déclaré qu'ils n'accepteraient aucun emploi public.

ITALIE. De Rome, le 27 ventôse.

La constitution de la République Romaine est sortie aujourd'hui de dessous presse. Elle porte en tête la proclamation suivante :

LIBERTÉ.

ÉGALITÉ.

Le général en chef de l'armée française à Rome.

La République Française renonce au droit de conquête qui lui appartient sur les Etats de Rome. Elle proclame le

Tome XXXIV.

M

rétablissement et l'indépendance de la République Romaine.

La France avait à se venger d'un outrage. Elle sera vengée d'une manière digne d'elle, si le Peuple Romain est libre et heureux.

La liberté et la prospérité d'un peuple ne peuvent être garanties que par une constitution. Le Directoire exécutif de la République Française en offre une au Peuple Romain.

Les Romains s'épargnant les convulsions et les désastres qu'occasionnent toujours les factions dans l'absence d'un gouvernement constitué, s'élanceront rapidement et sans obstacle vers la pratique des vertus républicaines qui ont rendu leurs ancêtres immortels. *Signé, MASSENA.*

L'organisation du nouveau gouvernement a été publiée en même-temps. Il consiste en 72 tribuns et 32 sénateurs, qui forment le Corps législatif, composé de citoyens tous élus par le général en chef. Toute la République sera divisée en huit départemens. Il y aura, au lieu d'un Directoire, un Consulat composé de cinq membres. Toutes les affaires seront partagées entre quatre ministres; ceux de la justice, de l'intérieur, des finances, et le quatrième comprendra la guerre, la marine et les relations extérieures. Il y aura en outre une prélature, trois grands questeurs et deux commissaires de la comptabilité.

Notre constitution ressemble d'ailleurs beaucoup à la française. Il n'y est nullement question de religion. Il y est seulement dit que la République ne reconnaît pas de vœux. Tous les fonctionnaires publics doivent jurer haine à la monarchie et à l'anarchie. Le général français, en suivant les instructions du Directoire exécutif de Paris, pourra faire des lois, indépendamment du Corps législatif, et devra signer celles que cette assemblée promulguera; le tout jusqu'à ce qu'il ait été signé entre les deux Républiques, un traité d'alliance offensive et défensive et de commerce; ce qui devra s'effectuer incessamment.

Parmi les cardinaux déportés à Civita-Vecchia, le seul Carandini est enfermé dans le fort de cette ville; les autres sont dans le couvent des Augustins.

Du 3 germinal. La fête de la fédération de la République romaine a été célébrée dans la grande place du Vatican. Les troupes françaises, rassemblées sur la place de Venise, passeront sous un arc de triomphe pour se réunir aux Romains. Le commandant des troupes françaises se rendit au Capitole, où il proclama les noms des sénateurs, y installa le sénat, et de là se rendit au palais du tribunat pour y établir les tribuns. Puis, étant parvenu sur la place du Vatican, il proclama aussi

la République romaine, salva ses consuls et ses ministres. Ceux-ci prêterent le serment républicain. La cérémonie fut terminée par des festins, feux d'artifice, etc.

Un courrier est arrivé de Paris pour le cit. Faypoult, commissaire-organisateur, qui de suite communiqua les dépêches au général Massena. Après la lecture, ils firent leurs préparatifs pour se rendre à Gènes, où ils attendront de nouvelles instructions du Directoire français. Le général Saint-Cyr est attendu pour prendre le commandement de l'armée de Rome, à la tête de laquelle se trouve provisoirement le général Dallemagne. — Un décret des consuls permet au peuple de Fano de fraterniser avec la République.

ESPAGNE. De Madrid, le 8 germinal.

D'après la réquisition du cit. Truguet, ambassadeur de la République Française, la cour vient de faire publier la cédula suivante, concernant les émigrés français :

« L'importance notoire de conserver, sans la moindre altération, l'amitié, l'alliance et la bonne harmonie qui existent heureusement entre les deux puissances d'Espagne et de France, unies également par les liens de leurs intérêts réciproques et communs, exige que les citoyens Français trouvent dans mes domaines, sûreté, protection et bon accueil. Cependant plusieurs émigrés de cette même nation, auxquels il a été accordé hospitalité dans mes Etats, n'ont répondu en aucune manière à mes espérances, et ont au contraire cherché toutes les occasions de troubler la tranquillité en manifestant ouvertement leur haine contre les citoyens Français et le gouvernement de leur nation, et ont même tâché d'indisposer contre eux nos fidèles sujets, en échauffant leurs esprits à l'occasion des événements actuels, sans que les moyens qui ont été pris jusqu'à présent pour les contenir aient été suffisants ; désirant donc, conformément à la justice, couper dans sa racine un mal si pernicieux, et prévenir ses funestes conséquences, ma volonté royale est que tous les émigrés français sortent de mes Etats dans le plus court délai ; et pour ne pas leur enlever entièrement l'hospitalité qui leur a été accordée jusqu'ici, en considération de leur misère, je permettrai que ceux qui le voudront passent dans l'isle de Majorque, où ils pourront recevoir les secours de leurs amis et de leurs parens. Telle est ma volonté, et vous la communiquerez à qui il convient pour la faire exécuter ponctuellement. » *Signé de la main royale, le 3 germinal.*

ANGLETERRE. De Londres, le 13 germinal

Dans la séance de la chambre des communes du 26 du

M 2

mois dernier, M. Huskison observa que, dans une crise telle que celle où nous nous trouvons, lorsque nos ennemis manifestaient si fortement la résolution de tenter une descente dans notre pays, la prudence nous dictait de prendre des mesures convenables à la circonstance; qu'en conséquence, il annonçait pour le lendemain une motion pour un bill dont l'objet serait de donner à sa majesté les moyens de pourvoir à la sûreté des biens des personnes qui résident près des côtes. M. Tierney ayant témoigné le désir d'entendre plus clairement l'intention de l'honorable membre, M. Huskison répliqua que l'objet du bill qu'il entendait proposer, serait de faire retirer le mobilier et les bestiaux de toute espèce, appartenans aux habitans du voisinage des côtes, soit pour placer ce mobilier dans l'intérieur, soit pour l'appliquer aux besoins des troupes de sa majesté, si les circonstances l'exigeaient, en donnant une juste indemnité aux propriétaires.

On prétend qu'il va être présenté incessamment un bill pour la plus rigoureuse observation du dimanche. Ce jour, les tavernes, cafés, etc., seroient fermés; il sera interdit de voyager; les familles et les amis ne pourront se rassembler que jusqu'à concurrence d'un certain nombre qui sera fixé d'après la *taxe-assise* payée par la maison; il y aura même amende contre toute personne qu'on trouvera dans les rues pendant le service divin; les seuls médecins et apothicaires exceptés.

Les lords lieutenans des comtés maritimes ont reçu l'ordre d'armer les habitans de leurs côtes respectives avec des piques; qui vont incessamment leur être expédiés du bureau de l'artillerie, pour être distribués par les mains des magistrats des différens districts.

Depuis que le propriétaire et l'imprimeur du *Morning Chronicle* ont été emprisonnés sur la motion du lord Minto on se demande ce que c'est que ce lord Minto. Le calendrier de la cour fait voir que c'est un pair de très-fraîche date, de nom d'Elliot, celui même qui abandonna le parti de M. Fox son ancien ami, au commencement de la guerre, et devint vice-roi de Corse. Il n'est nullement parent de lord Heathfield, qui est aussi du nom d'Elliot, mais dont le père a justement mérité les honneurs de la pairie, par ses services distingués. — On croit que le coup d'autorité qui a frappé le propriétaire et imprimeur de cette feuille, donnera lieu à une action de leur part contre l'*huissier de la verge noire*, sur le mandat duquel ils ont été arrêtés, attendu que cette arrestation est directement contraire à une loi existante sur les libelles et écrits diffamatoires.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 15 au 25 germinal.

La séance du 15 du conseil des Cinq-cents a été occupée par la discussion du code hypothécaire.

Tallien, organe de la commission chargée de l'examen du message du Directoire, concernant un abus qui s'est introduit dans la vente des domaines nationaux, fait, le 16, un rapport sur ce message. L'abus consiste en ce que des hommes de mauvaise foi, spéculateurs sans fortune, font une profession de la faculté laissée à tout citoyen, d'encherir les domaines nationaux. Comme ils ne courent aucun risque, rien n'est à l'abri de leur cupidité. On les voit couvrir indistinctement toutes les enchères, écarter les citoyens solvables, et se rendre quelquefois adjudicataires à des prix qui excèdent la valeur réelle des domaines. Leur but est de faire payer chèrement leur retraite, ou de céder avec des bénéfices considérables, ce qu'ils sont parvenus à se faire adjuger à vil prix.

Tallien propose en conséquence un projet de résolution, qui tend à faire payer à l'adjudicataire, séance tenante, la moitié du droit d'enregistrement et les frais de vente, et dans les cinq jours l'autre moitié.

Impression et ajournement.

On a repris, le même jour, la discussion du projet de Vitet, sur l'établissement d'écoles spéciales de médecine.

Boys a demandé que la commune de Louvain fût préférée à celle de Bruxelles, pour la dédommager de la perte de son université.

Coupé desire qu'il en soit établi une à Caen et une à Rennes.

M 3

Ces réclamations ont été renvoyées à la commission, et la discussion renvoyée au lendemain.

Baraillon, qui a présenté un contre-projet, a le premier la parole dans la séance du 17. Il attaque le projet de la commission et celui de Daunou, qui lui a servi de base. Les divers orateurs se combattent, chacun défendant le projet qui lui paraît réunir le plus d'avantages. Enfin un nouvel ajournement à trois jours est prononcé.

Le 15 du mois dernier, le conseil ajourna un projet présenté par Joubert Bonnaire, sur un prêt fait le 21 messidor an IV, par le Directoire exécutif, à divers fabricans de Cholet, d'une somme de six millions mandats, pour les aider à relever leurs manufactures détruites par la guerre de la Vendée.

Ce projet, présenté aujourd'hui à la discussion, est adopté, et le conseil autorise le Directoire à régler avec ces fabricans, la valeur effective desdits six millions.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement, trois jours après la distribution, d'un projet de résolution présenté par Labrousse, sur les baux à Cheptel.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la pétition du cit. Prousteau, concernant la présentation des billets à ordre ou au porteur, pendant la dépréciation du papier-monnaie.

Le conseil adopte le projet qui lui est présenté.

Comme les dispositions qu'il renferme ont été généralisées, et qu'elles peuvent intéresser un grand nombre de particuliers, nous la donnerons après que la rédaction en aura été définitivement adoptée.

Le Directoire annonce, par un message, qu'il a examiné la proposition faite par la compagnie Duvernet, de reconstruire la commune de Landrecies, sauf à être indemnisée en domaines nationaux. Il croit que la gloire nationale est intéressée au succès de cette entreprise, et invite le conseil à statuer dans le plus court délai sur cet objet important.

Renvoi à une commission spéciale.

La discussion du projet de résolution sur la police

des théâtres a été reprise le 19. Rampillon a présenté un nouveau projet dont le conseil a ordonné le renvoi à la commission. Il propose de donner au Corps législatif le droit de prononcer sur le genre, le nombre et l'emplacement des théâtres, et au pouvoir exécutif, tout ce qui est relatif à leur régime.

Tallien demande que l'on prenne enfin un parti sur un objet déjà éclairé, et à la discussion duquel l'on perd un temps précieux.

Le conseil arrête que duodi il prononcera définitivement à cet égard.

Duchesne a fait adopter, dans la même séance, la rédaction suivante et définitive de la résolution concernant les billets à ordre, pendant la dépréciation du papier-monnaie.

Art. 1^{er}. Les créanciers pour cause de billets à ordre au porteur et autres effets négociables, stipulés à long terme pendant le cours du papier-monnaie, jouiront d'un délai de trois mois, à dater de la publication de la présente, pour en faire la présentation au tireur ou débiteur originaire.

II. Cette présentation pourra être faite directement au débiteur par le porteur du titre ou par son mandataire; auquel cas le débiteur sera tenu d'y apposer son visa, daté et signé par lui.

III. En cas de refus d'apposition du visa, le porteur notifiera au débiteur la présentation par un simple acte extrajudiciel, ou par une citation suivie d'un procès-verbal de comparution ou non-comparution devant le juge de paix.

IV. Il en sera usé de même, lorsqu'à raison de l'éloignement de domicile du porteur de l'effet négociable, ou à raison de toute autre cause légitime, il ne pourra le représenter pour être soumis au visa du débiteur.

V. Dans l'un et l'autre cas, l'acte ou la citation contiendront la transcription du titre et des endossemens dont il se trouvera revêtu.

L'acte de présentation contiendra au surplus élection de domicile dans le lieu de la résidence du dé-

biteur, pour les notifications qu'il écherra de faire au créancier dénommé.

VI. Il ne pourra néanmoins être perçu en vertu des présentations ci-dessus autorisées, qu'un simple droit d'un franc (ou 20 sous) sur l'effet présenté, sauf la perception des plus amples droits d'enregistrement sur les titres de créances qui y sont soumis, lorsqu'il écherra de les faire protester, ou d'exercer une action en justice.

VII. La présentation pourra être valablement faite à la personne ou au domicile de l'un des co-obligés solidaires, quand l'effet négociable aura été souscrit par une compagnie, et lors même qu'elle se trouverait actuellement dissoute.

VIII. Après l'expiration du délai porté par l'art. 1^{er}, sans qu'il ait été fait aucune présentation de la part du propriétaire de l'effet négociable ou négocié, il sera libre au tireur ou débiteur de déclarer, par une comparution qui sera reçue et enregistrée au greffe du tribunal civil du département de son domicile, qu'il entend renoncer aux longs termes envers le porteur, pour profiter de la réduction d'après l'échelle de dépréciation, en conformité de l'art. V de la loi du 11 frimaire dernier.

IX. Si le porteur du titre ne fait aucune présentation dans le délai d'une année, à compter du jour où ladite formalité aura été remplie, le débiteur, à l'expiration du susdit délai, pourra consigner au greffe du tribunal désigné en l'art. VIII, le montant du capital, réduit conformément à l'échelle, ainsi que les intérêts échus; et la consignation ainsi faite sans autre formalité, sera aux périls et risque du créancier.

X. En conséquence, le débiteur sera valablement libéré par la remise qu'il sera tenu de faire au porteur du titre, des procès-verbaux tant de la notification prescrite par l'art. VIII, que du dépôt des deniers consignés; sauf au créancier d'en retirer le montant, moyennant décharge, au greffe où la consignation aura été effectuée.

XI. Sont exceptés des dispositions de la présente,

les porteurs d'effets négociables à long terme et souscrits pendant la durée du papier-monnaie, dont les titres ont été présentés ou valablement notifiés aux débiteurs depuis la publication de la loi du 11 frimaire dernier.

Le conseil des Anciens a discuté, le 15, la résolution sur la contrainte par corps.

Rossée répond aux objections qu'on a faites contre la résolution. La preuve, dit-il, qu'elle ne confond pas le débiteur malheureux avec le banqueroutier frauduleux, c'est qu'elle ne s'applique qu'aux matières de commerce et à quelques cas en matière civile ; tandis que, d'après les lois, le banqueroutier frauduleux doit être poursuivi criminellement comme un fripon.

Brottier trouve la résolution trop douce, parce qu'elle ne prononce que la contrainte par corps contre un fermier qui ne représenterait pas, à la fin du bail, les bestiaux et ustensiles qui lui auraient été confiés. S'il les a détournés par dol, dit-il, il doit être poursuivi criminellement. Mais la résolution est trop rigoureuse en prononçant la même peine contre le fermier qui a été privé de ces objets par des malheurs ou même par suite de sa négligence.

Du moment que l'intérêt public exige l'usage de la contrainte par corps, dit Régnier, il faut l'admettre. Or, l'intérêt public veut qu'un fermier ne puisse détourner impunément des objets servant à l'exploitation de la ferme ; car cela nuirait à l'agriculture. Il faut donc admettre la contrainte par corps pour la représentation de ces objets. Il faut l'admettre aussi contre les femmes commerçantes : leur intérêt le veut ; car si elles présentaient dans le commerce moins de sûreté que les hommes, on ne voudrait point traiter avec elles.

Le conseil approuve la résolution.

Lecouteux prend, dans la séance du 16, la parole pour faire quelques remarques relatives à la comptabilité de la trésorerie. Il donne un aperçu de toutes les sommes que les lois existantes exigent des citoyens cette année, tant pour leur contribution foncière que

mobiliaire; il prouve qu'il en est peu qui puissent satisfaire à tant de charges. Cet aperçu n'est pas pour censurer le gouvernement; mais pour appeler la surveillance du Corps législatif. Hier encore on a fait une loi sur la contrainte par corps, qui va jeter l'alarme parmi les débiteurs de bonne-foi. On réduit les rentes; on demande de tout côté; on garnisse, faute de paiement; on emprisonne même; on impose partout, et cependant le gouvernement ne paie rien. On insulte les débiteurs par des sarcasmes et des injures. Il en est cependant des débiteurs et des contribuables comme de la terre, qui ne peut rendre qu'autant qu'elle reçoit de bons engrais.

L'écouteux termine en demandant que les commissaires chargés de l'inspection de la trésorerie, rendent compte de l'état de la trésorerie, de ses recettes et de ses dépenses.

Cette proposition est adoptée.

La discussion s'ouvre sur la résolution du 27 novembre, concernant la défense des parties devant les tribunaux.

Quoique Décomberousse soit de l'avis de la commission qui a proposé le rejet de la résolution, et qu'il reconnaisse comme elle tous les défauts qu'elle y a fait remarquer, il croit essentiel de relever une erreur qui lui est échappée. Elle a attaqué l'art. XI, portant que les hommes de loi inscrits au tribunal civil du département de la Seine, pourront plaider devant le tribunal de cassation. Elle a pensé que cet article ouvrait la porte à des abus; qu'un défenseur de mauvaise foi ménagerait exprès un défaut de forme, afin de plaider une seconde fois la même cause.

Décomberousse prétend que cette crainte est frivole; d'abord, parce qu'un jury aura épuré tous les défenseurs officieux, et qu'il n'y aura parmi eux que des gens honnêtes, ensuite, parce que ce défaut de forme pourra être relevé par la partie adverse, ou par le tribunal. En supposant le contraire, et en empêchant un défenseur inscrit au tribunal civil, de plaider au tribunal de cassation, ne peut-il pas s'en-

tendre avec un défenseur du tribunal de cassation ? L'art. XI n'est donc pas mauvais , et Décomberousse pense qu'il ne doit pas être retranché. Du reste , il n'attaque pas les autres objections de la commission , et il vote , comme elle , pour le rejet.

Un autre membre combat l'art. XXXVI , portant : « Que tout tribunal peut interdire l'exercice de la profession d'homme de loi à celui qui se rendrait coupable de prévarication dans une affaire pendante par-devant lui ».

Le mot prévarication est trop vague. Il est certains genres de prévarication , pour lesquels l'interdiction serait trop faible , sur tout quand cette interdiction ne peut excéder six mois.

L'opinant voudrait que , pour certaines prévarications , l'interdiction fût perpétuelle.

Regnier , rapporteur de la commission , croit important de ne pas laisser de doute au conseil des Cinq-cents , sur les vrais motifs qui ont amené le rejet de la résolution , dans le cas où le conseil des Anciens prendrait ce parti. En conséquence , il relève ce que vient de dire le préopinant , que dans certains cas l'interdiction devrait être perpétuelle. D'abord , Regnier pense que l'interdiction n'exclut pas les autres peines qu'un défenseur aurait pu encourir ; mais il ajoute qu'il est contraire à nos principes d'exclure à jamais de la société un homme qui a subi une peine infamante. Le crime est lavé lorsqu'il a reçu son châtimeut ; et , d'après nos lois nouvelles , l'homme coupable peut trouver une porte ouverte à sa régénération. Mais le défaut que Regnier reproche principalement à la résolution , réside dans le principe même du jury qu'elle établit. Il pense que tout Français a le droit de se faire défendre par qui bon lui semble. Toute disposition contraire est en opposition avec les principes de notre liberté.

Le conseil rejette la résolution.

Il n'y aura pas de séance demain.

L'ordre du jour du 18 appelle la discussion sur la résolution relative à la poste aux chevaux. Personne ne demande la parole ni pour ni contre la résolu-

Ren. Le conseil adopte l'avis de la commission; et rejette la résolution.

Lacué a fait, le 19, le rapport sur la résolution concernant l'organisation de la gendarmerie. Il fait sentir la nécessité de l'approuver. La gendarmerie, telle qu'elle existe à présent, est mal organisée. Elle coûte 11,500,000 l. Désormais elle coûtera 13,000,000 à-peu-près; mais elle sera augmentée de 2,500 homm. Le rapporteur entre ensuite dans le détail des différens articles qui composent la résolution, et ils lui paraissent tous contenir des dispositions sages, et bien combinées. Il termine en proposant l'approbation. Impression et ajournement.

La séance du 19 n'a été remplie que par des objets d'intérêt particulier. Dans celle du 21, Laussac a rendu compte de la résolution qui détermine le mode de perception d'un impôt de dix millions sur le tabac. L'impôt lui paraît trop fort, vexatoire pour les citoyens, et produire peu de chose d'après les frais de perception. Il en propose le rejet. Ajournement.

Le conseil des Cinq-cents s'est occupé, le 21, d'un projet de Goureau sur les réclamations des co-partageans et co-obligés solidaires, des cautions simples et solidaires, poursuivis par les créanciers des émigrés déclarés solvables. Après avoir entendu quelques orateurs pour et contre, il ajourne au lendemain. La discussion ayant été reprise le 22, Deschamps l'a défendue. Elle a été combattue par Jard Panvilliers, et un nouvel ajournement a été prononcé.

Favard présente, le 23, un rapport sur l'organisation du notariat. Les vues de la commission se sont portées plus loin que celles de l'assemblée constituante. Celle-ci avait cru que les avoués pouvaient remplir les fonctions de notaire. En conséquence, elle avait ordonné, par la loi de septembre 1791, que les noms des avoués seraient inscrits sur un tableau, et que les places de notaire seront dévolues par rang d'inscription. La commission a pensé que le mérite seul devait assurer les places vacantes aux individus les plus dignes de les remplir; en conséquence, elle propose un jury composé de notaires les plus esti-

més, qui, chaque année, examinera les candidats, et fera inscrire leurs noms sur un tableau.

Le projet que présente le rapporteur contient plus de cent articles. Il établit que le notariat est une fonction publique à vie. Il en détermine les fonctions, et fixe le nombre des notaires à un par canton, et un par six mille habitans dans les communes populeuses. Il maintient les notaires existans. La réduction proposée par le projet ne s'opérera qu'à la mort des notaires. Il règle ensuite l'organisation du jury d'examen, les formalités pour être admis, etc.

Impression, ajournement.

Jean Debry, par motion d'ordre, fait arrêter que le projet du code pénal de la marine sera mis demain à la discussion. L'expédition projetée contre l'Angleterre exige qu'on assure, par des lois sages, le maintien de l'ordre et de la discipline parmi les troupes de mer.

L'administration municipale du canton de Hondécotte, département du Nord, demande d'être autorisée à imposer un supplément de centimes additionnels, pour subvenir à ses dépenses administratives. — Renvoi à une commission.

Une autre commission est chargée d'examiner une pétition relative à l'exorbitance des sommes que produit, en faveur des administrations centrales des deux départemens réunis, l'émolument d'un par mille attribué aux administrateurs, pour la vente des domaines nationaux.

Organe d'une commission spéciale, Favre (de l'Aude) présente, le 24, un projet de résolution portant en substance, que la mise à prix des domaines nationaux, fixée aux trois quarts de l'estimation, sera portée au montant total, dont la moitié payable en bons du tiers consolidé, et l'autre moitié en bons de deux tiers; que les administrateurs des départemens continueront à percevoir leurs droits; mais que la moitié sera employée au soulagement des prisonniers faits en Angleterre. Impression et ajournement.

Ludota soumis ensuite à la discussion son projet sur le code pénal maritime. Quelques articles sont adoptés.

Ysabeau a fait, dans la séance du 23 du conseil des

Anciens, le rapport sur la résolution concernant l'école polytechnique. La résolution lui paraît contenir un vice radical qui consiste dans le privilège exclusif attribué à l'école polytechnique, de fournir seule des élèves aux diverses parties du service public, parce qu'il ne doit y avoir de titre d'exclusion que le vice et l'incapacité. Ce serait un privilège pour Paris et ses environs. L'habitant des communes éloignées de Paris, qui ne pourrait pas payer les frais de voyage de son fils, ne l'enverrait point à l'école, et priverait peut-être l'Etat d'un homme de mérite. Ainsi un nouvel élève pourrait être écarté de l'école du génie. Il propose le rejet. Le rapport sera imprimé, et la discussion est ajournée.

On a repris, le 25, au conseil des Cinq-cents, la discussion sur le code pénal maritime. Le Directoire a envoyé deux messages. Par le premier il expose l'insuffisance des fonds, dont jouit la commune de Paris, pour l'acquittement de ses dépenses locales. Dans le second, il l'invite à aviser aux moyens de compléter les 616 millions assignés aux dépenses de l'an VI. Ces deux messages sont renvoyés à la commission des finances.

Le conseil des Anciens n'a pas eu de séance le 25.

PARIS. Nonidi, 19 Germinal, l'an VI de la République.

ASSEMBLÉE ÉLECTORALE. — On s'attendait à une scission, elle a eu lieu le 26. Les scissionnaires se sont réunis dans l'une des salles de l'Institut national, où ils ont eu bientôt une garde d'infanterie et de cavalerie.

Du 27. Génissieux, président de l'assemblée des électeurs réunis à l'Oratoire, a donné sa démission. — Le substitut du commissaire du Directoire près l'administration centrale a envoyé à cette assemblée l'acte de scission de l'autre partie des électeurs. — Bianzat et Monge ont été nommés pour trois ans au conseil des Anciens, par l'assemblée de l'Oratoire:

L'assemblée de l'Institut a formé son bureau. Guyot-Dessherbiers, homme de loi et ami du malheureux Roucher, a été nommé président. Huguet, administrateur du 4^e arrondissement, secrétaire. Paulard, administrateur de la Franciade; l'ex-général Menou, et Aubert, inspecteur des contributions de la Seine, scrutateurs. Ensuite on a procédé à la vérification des pouvoirs.

De 28. Celle de l'Oratoire a nommé Cambacérès, ex-conventionnel; Oudart, ex-juge; Gohier, ex-législateur; le général Moulins, employé dans la 17^e. division militaire (Paris); Robert Lindet, ex-conventionnel; Leblanc, administrateur du département de la Seine; et Tissot.

Celle de l'Institut a nommé aux Anciens, pour trois ans, Lenoir-Laroche, ex-constituant et ex-ministre de la police, et Rousseau, membre actuel des Anciens : aux Cinq-cents, Guyot-Desherbiers, président de l'assemblée scissionnaire; Berlier, ex-législateur; Cabanis, médecin : pour deux ans, aux Anciens, Farcos, négociant, ex-administrateur de la Seine; Rivaud, membre du conseil des Cinq-cents : aux Cinq-cents, Champagne, membre de l'Institut, traducteur de la *Politique d'Aristote*.

Celle de la Marne a fait scission : une partie a nommé Charles Delacroix, Thuriot, Pierret son neveu, et Valin. L'autre partie a également nommé Charles Delacroix, Poulain-Bouttancours, membre du Corps législatif, et Thomas. — Tallien a été nommé dans le Gard.

— Celle de la Haute-Vienne, pour le conseil des Anciens, Dumas, président du tribunal criminel : pour les Cinq-cents, Gayvernon, ex-conventionnel. — Celle de l'Aube, Ludot, ex-conventionnel. — Celle du Calvados, Dubois-Dubais, membre des Cinq-cents; et Cailly, commissaire du Directoire près le tribunal civil. — Celle du Loiret, pour le conseil des Anciens, Cornet, commissaire du Directoire exécutif près le département; Appert, commissaire du Directoire : pour le conseil des Cinq-cents, Guerin (de Gien), actuellement au conseil des Cinq-cents; Meunier, ex-commissaire du Directoire près l'administration municipale d'Orléans; Babin, membre de l'administration centrale. Celle d'Indre et Loire, pour le conseil des Cinq-cents, Texier-Olivier, commissaire du Directoire près l'administration centrale; Japhet, commissaire du Directoire près les tribunaux civil et criminel : pour le conseil des Anciens, Chamel, administrateur du département; Charles Pottier, ex-conventionnel; Guizot, administrateur du département. Charles Pottier n'ayant point accepté, le cit. Rissaud, administrateur-général des poudres et salpêtres, a été nommé pour le remplacer. — Celle de l'Indre : Thabaud, ex-conventionnel; Henri Devaux, commissaire central. — Celle de l'Oise a nommé Mathieu pour troisième député. — Celle du Nord, aux Cinq-cents, Duhem, ex-conventionnel : aux Anciens, Chambort, cultivateur; Delahaie, ex-avocat à Valenciennes; Portier, ex-administrateur du département, et cultivateur à Avesne; Declerque, ex-avocat à Avesne; Thétu, et Delabuisse, commissaire du Directoire

près l'administration centrale du Nord. — Celle de la Dyle, aux Anciens, J. Chappe. — Celle de la Seine-Inférieure, aux Cinq-cents, Tiessé et Guérin (du Loiret) : aux Anciens Bourgeois (d'Aumale).

DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Arrêté du 22 germinal an VI. Le Directoire exécutif considérant que les journaux intitulés le *Journal des Hommes libres de tous les pays*, ou le *Républicain*; et l'*Ami de la Patrie*, ou *Journal de la Liberté française*, sont les échos habituels d'une faction désorganisatrice; que de concert ils tendent à égarer l'opinion, soit en déversant la calomnie et des doutes perfides sur les intentions et les travaux du Corps législatif et du gouvernement, et sur les fonctionnaires publics les plus républicains et les plus irréprochables; soit en appelant la confiance sur des individus justement repoussés par l'opinion publique, et dont les efforts ne tendent qu'à entretenir l'esprit de division et de discord parmi les citoyens,

En vertu de l'art. 35 de la loi du 19 fructidor an V, arrête :

Les journaux intitulés *Journal des Hommes libres* et l'*Ami de la Patrie*, sont prohibés. Les scellés seront apposés sur les presses servant à les imprimer.

Le ministre de la police générale est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Signés, MERLIN, président; LAGARDE, secrétaire-général.

LIQUIDATION GÉNÉRALE DE LA DETTE PUBLIQUE.

Avis aux Créanciers de l'Emprunt de dix millions sur les ci-devant États de la Flandre maritime.

UNE décision du ministre des finances, du 4 germinal présent mois, rendue en exécution de l'art. XCXIII de la loi de 24 frimaire dernier, attribue et renvoie au liquidateur général de la dette publique la liquidation de l'emprunt de dix millions fait en 1784 par les ci-devant États de la Flandre maritime. — Les créanciers porteurs de titres, et les fondés de pouvoirs de créanciers de cet emprunt, sont invités à retirer les titres qu'ils avaient déposés à la trésorerie, et à les rapporter à la liquidation générale de la dette publique, place Vendôme, n^o. 104, à Paris; il sera procédé sur-le-champ à la liquidation de leurs créances, d'après les formes exigées par les lois rendues sur la liquidation de la dette.

Paris, le 16 germinal an VI.

Le liquidateur général de la dette publique, DENORMANDIE.

Nota. Les porteurs des titres s'adresseront au bureau d'cit. DESRENAUDES, au premier.

LENOIR-LAROCHE, Rédacteur en chef.

MERCURE FRANÇAIS.



MÉCADI 10 FLOREAL, l'an sixieme de la République.

VOYAGES.

Relation de l'ambassade envoyée à l'empereur de la Chine, par le roi d'Angleterre.... Rédigée, sur les notes fournies par lord MACARTNEY..... sir ÉRASME GOWER..... et autres personnes attachées à l'ambassade, par sir GEORGES STAMTON, baronnet, etc.; et traduite en français par le cit. CASTERA, auteur de la Vie de CATHERINE II. A Paris, chez BUISSON, imprimeur, libraire, rue Hautefeuille.

SUITE DU SECOND ET DERNIER EXTRAIT.

AVANT que le lord Macartney eût pu rien terminer relativement à l'objet de sa mission, avant même qu'il eût reçu la moindre réponse satisfaisante au sujet des charges dont son but était d'affranchir le commerce anglais, on lui fit parvenir la réponse de l'empereur aux dépêches du roi d'Angleterre, et en même tems l'ordre secret de se préparer à un prompt départ.

L'ambassadeur se mit en marche le 7 octobre. En quittant Zé-hol, il fut accompagné par plusieurs personnes de marque, dévouées à ses intérêts et à ceux de sa nation. Après avoir suivi d'abord le cours du

Tome XXXIV.

N

Peiho et Culio , l'ambassade se rendit ensuite de Pékin à Canton , par le grand canal.

Le lait, le fromage et le beurre sont très-rares en Chine. En conséquence, les Anglais entraînaient deux vaches à leur suite, pour avoir au moins un peu de lait. Ce ne fut pas sans peine qu'on trouva un homme en état de traire les vaches.

La charrue chinoise n'est point armée de fer : elle est si légère, qu'une femme peut la traîner facilement. Nous ne pouvons guères concevoir qu'un instrument aussi misérable, réunisse toutes les perfectionns que le rédacteur lui attribue.

En général, les femmes paraissent à la Chine, soit pour la taille, soit pour la figure, tout le contraire de celles que les Européens appellent *agréables* ou *belles*. Leur tête est grosse et ronde, et leur stature si basse, qu'à vue d'œil, elles semblent avoir tout au plus six *têtes* de hauteur. Les Chinois ont le nez retroussé, les os des pommettes très-saillans, les lèvres épaisses ; leur couleur est un *jaune sale*.

Quelques détails assez courts touchant leurs impositions ne sont pas suffisans pour satisfaire la curiosité des lecteurs sur cet objet essentiel. Il paraît qu'au lieu de capitation, le gouvernement vient d'établir un impôt territorial.

Les Chinois ne sement point à notre manière ; c'est à-dire qu'ils ne répandent pas la semence avec la main sur la surface du champ : ils enfoncent les grains dans la terre, ou les jettent dans des trous creusés pour les recevoir. Une des personnes de la suite de l'ambassadeur prétendait avoir trouvé, par des calculs exacts, que cette méthode épargnait

chaque année, sur tout le territoire de la Chine, autant de grain que l'Angleterre en consomme dans le même espace de tems.

Il s'en manque beaucoup que le pays produise tout le coton qui s'y manufacture; une partie considérable vient du Bengale.

On trouve peu de choses neuves dans les détails sur les digues, sur les écluses et les machines employées pour faire passer les bateaux d'un canal dans l'autre : on y verra seulement que certaines parties du grand canal ont coûté des travaux et des sommes énormes, particulièrement pour la première ouverture du lit et pour l'établissement des digues.

Près de la ville de Lin-sin-choo, un bateau fêlait à côté de l'avant, sous le poids d'une foule de spectateurs curieux. En un instant il se remplit d'eau, s'enfonça, et plusieurs personnes avec lui. Elles se mettent à crier de toutes leurs forces, mais vainement : aucun des assistans qui se trouvaient sur le rivage ne vint à leur secours. Un seul petit bateau dirigea vers l'endroit du naufrage ; mais il ne faut pas croire que le batelier eût pour objet de sauver ceux qui se noyaient : point du tout ; il avait aperçu le chapeau de l'un de ces malheureux qui flottait sur l'eau, il allait le ramasser. M. Staunton s'élève sur cette aventure, que si les liens du sang et de la parenté sont très-forts chez les Chinois, l'amour de l'humanité n'y paraît pas avoir beaucoup d'empire ; puisque dans un si grand nombre d'individus, il ne se rencontra personne qui fût tenté de courir des hommes en danger ; personne même qui

fit sentir à ce misérable, ni par le moindre cri, ni par le moindre mot, combien c'était une chose indigne, de mettre la vie de plusieurs de ses semblables au-dessous du gain le plus vil. Mais qui ne sent que la véritable tendresse de famille ne peut avoir lieu chez des êtres sans humanité ! et qu'on n'aime point ses parens quand on est insensible envers les autres hommes ! Un trait pareil suffit pour être pour caractériser une nation. Au reste, qu'en dise le rédacteur, ce sont les mêmes hommes qui exposent, sans pitié, leurs enfans dans les lieux publics ; et ils doivent être sans entrailles pour leurs concitoyens.

De Tiensing à Han-choo-foo, on marche à travers une vaste plaine, dans laquelle l'œil ne rencontre pas la plus petite colline ; dans laquelle même il est impossible aux Anglais d'apercevoir un seul cabou. Le pays était par-tout cultivé, par-tout couvert de villes, de hameaux, ou de cabanes éparses.

Les Chinois mangent sans répugnance les choses les plus dégoûtantes : c'est une preuve incontestable de leur misère, car la misère peut seule produire cet état d'extrême insensibilité.

Pendant leur route, les Anglais reçurent plusieurs marques de la bienveillance de l'empereur. La plus importante fut l'ordre donné au gouverneur de Ciang de prendre les fonctions de vice-roi à Canton et de faire droit aux plaintes des Anglais.

Son-choo-foo est une des villes les plus considérables et les plus peuplées de la Chine : de là jusqu'à Han-choo-foo, le canal, dans une étendue de plus de quatre-vingt-dix milles anglais, a depuis soixante

jusqu'à cent verges de largeur ; et presque par-tout il est revêtu de quais.

Ce fut dans cette dernière ville, qui forme l'entrepôt central de tout le commerce du nord et du midi de la Chine, que le vice-roi vint joindre l'ambassadeur anglais pour l'accompagner jusqu'à Canton.

Sur une élévation près de Han-choo-foo, les Anglais remarquèrent plusieurs milliers de tombeaux, ayant la forme de petites maisons de six ou sept pieds de hauteur, avec de petites colonnades pour avenues ; le pourtour était ombragé d'arbres touffus.

La canne à sucre de Chine a de plus longues tiges que celle des Indes occidentales. L'expression et la coction du suc est l'emploi particulier d'une certaine classe de gens qui rodent par le pays : mais leurs pratiques sont très-imparfaites, et les planteurs américains en feraient assurément fort peu de cas.

C'est entre le tropique et le trentième degré de latitude, que l'arbre à thé réussit le mieux.

Pour franchir une très-haute montagne, toute la suite de l'ambassade fut contrainte, faute de chevaux, d'employer des brancards et des hommes. Plusieurs soldats anglais refuserent de se placer sur les brancards qui leur étaient destinés, et de se laisser porter par de pauvres Chinois haves, maigres et couverts de haillons.

Dans les cantons les plus riches, on peut reconnaître la vérité de ce qu'ont dit les voyageurs, de l'industrie et de l'activité des cultivateurs chinois.

Quoique ces cultivateurs diligents ramassent avec beaucoup de soin tout ce qui peut servir d'engrais,

le manque presque absolu de bestiaux fait que les terres sont mal fumées, et d'année en année elles le sont plus mal; car la quantité des engrais fournis par les autres moyens ne peut aller qu'en diminuant. La description des machines dont on se sert pour arroser les champs et les jardins mérite quelque attention : les Anglais en ont rapporté en Europe une assez ingénieuse, mais dont pourtant il a fallu rendre la forme meilleure pour s'en servir avec avantage.

Nous trouvons difficile à concevoir, d'après la peinture que le rédacteur lui même fait de l'état des tribunaux, et de la marche des procédures, que tous les condamnés à mort soient envoyés à Pékin, des différentes parties de l'Empire; que l'instruction du procès s'y fasse une seconde fois, et que la totalité des sentences ne passe pas le nombre de deux cents.

On affirme les fonds territoriaux à l'année : le fermier, ou plutôt le métayer, a droit à la moitié des productions, quand toutefois les extorsions de tout genre ne lui enlèvent pas le fruit de son travail.

Les montagnes de la province de Quang-ton, que nos voyageurs furent obligés de traverser, sont, d'après les évaluations les plus vraisemblables, de huit mille pieds de hauteur ou environ.

Dans la ville de Chan-foo-foo, il y avait une grande quantité de femmes publiques. Les parents prennent souvent eux-mêmes le soin d'élever leurs filles pour ce métier.

Quand il arriva en Chine, l'auteur parut frappé de la politesse et de la facilité des Chinois dans le commerce de la vie; il en parle en divers endroits.

avec beaucoup d'éloges : mais à son départ, il n'est pas moins fatigué de leur cérémonial que les anciens voyageurs.

Ce fut le 19 décembre 1793, que l'ambassade, après le voyage le plus heureux, arriva à Canton. Le vice-roi publia sur-le-champ deux édits, par lesquels il défendit, sous les peines les plus sévères, les concussions et malversations usitées à l'égard des Européens.

Nous trouvons ici la confirmation de ce que les Jésuites nous avient appris touchant la manière dont l'émoculation se pratique en Chine. On suspend un floccon de coton avec des grains de petite vérole pulvérisés très-fin, et l'on introduit le coton dans les narines de celui qui doit être inoculé.

Les ouvriers chinois de Canton sont capables de raccommoder et même de faire des montres; ils copient des tableaux, ils enluminent des gravures avec une adresse et de succès.

Il est permis de ne pas trouver bien convaincantes les raisons alléguées par l'auteur, pour prouver que la Chine, compensation faite de l'étendue relativement plus grande de son territoire, est en général d'un tiers plus peuplée que ne le sont les pays les plus peuplés de l'Europe. Les assertions du mandarin Chow-ta-zhin sur la grandeur des plaines, sur le nombre des habitants de la Chine et sur l'immensité des armées impériales, ne méritent vraisemblablement pas plus de croyance, que les assertions analogues de plusieurs autres Chinois qui nous ont été transmises des long-temps. Leurs hommes publics, les

seuls dont on puisse tirer des lumières, ne paraissent occupés qu'à grossir l'importance et les ressources du pays. Au reste, d'après ces récits que nous croyons au moins très-suspects, la population s'élèverait à trois cents trente-trois millions d'âmes; les revenus, à soixante-six millions de liv. sterl.; et l'armée, à un million d'hommes à pied, et huit cents mille à cheval. M. Staunton n'a pas tort de trouver toutes ces évaluations excessives : il remarque même que pendant tout son séjour en Chine, il n'a pas aperçu le moindre vestige de cette redoutable cavalerie. Quand Chow-ta-zhin n'aurait pas mis dans ses raisonnemens un peu de cette vanité personnelle qui se mêle toujours à l'orgueil national le plus pur, il est naturel de penser qu'il croyait rendre service à son maître en imprimant dans l'âme des Anglais l'admiration et l'étonnement des forces de son Empire.

La longueur de ce second article ne nous permet d'entrer dans aucune discussion sur ce que le rédacteur avance touchant l'histoire des Chinois, leur manière de compter le tems, leur langue et leur écriture. Cette partie, l'une sans doute des plus intéressantes de tout l'ouvrage, aurait besoin d'être traitée à part. Nous aurons peut-être occasion d'y revenir une autrefois.

Avant le départ de l'ambassadeur, le nouveau vice-roi permit aux Anglais de prendre des leçons de chinois; l'empereur leur fit rembourser qu'il recevait avec plaisir une seconde ambassade.

Le 17 mars 1794, tous les vaisseaux marchands fretés pour l'Angleterre, se réunirent à Macao; et la

flotte mit à la voile. L'isle St.-Hélène où elle relâcha, fournit quelques observations au rédacteur. Le nombre des étrangers y surpasse souvent celui des habitans établis. Quelques adoucissements dans les lois relatives aux esclaves, ont fait que la population des Negres, non-seulement s'y maintient au même terme sans importation nouvelle, mais qu'elle s'y accroît journellement; tandis qu'autrefois, chaque centaine d'esclaves avait besoin, pour être tenue complète, d'une addition annuelle de dix individus. Cette preuve peut se joindre aux cent mille autres, dont les défenseurs des malheureux noirs ont secablé les infâmes apologistes de la traite.

Nous avons dit que l'édition originale est ornée de cartes et de gravures : la traduction française faite et imprimée avec la promptitude qu'imposait la curiosité publique, ne présente qu'un petit nombre de gravures ; mais les cartes y sont reproduites avec soin. Elles offrent une description plus exacte et plus détaillée de l'Empire de la Chine : et l'on y suit la route de l'escadre, d'Angleterre en Chine, et de Chine en Angleterre, avec l'indication de ses stations différentes. Les États voisins ou tributaires de l'Empire chinois, y sont exposés plus en détail que dans les cartes anciennes. Il y aurait cependant peut-être quelques observations à faire à ce sujet. On y donne comme tributaires de la Chine, la plupart des États de l'Inde inférieure ; on y joint la grande Bactrie, et même toute l'immense horde des Kirgis. Pour Tunkin et la Cochinchine, cela peut être vrai ; pour le Pégu, Siam et Ava, l'on est en droit d'en douter ; et pour le Turkestan, la

grandes Bucharies et les Kirgis, il est presque sûr que cela n'est pas.

Nous ne dirons qu'un mot de la traduction ; mais ce mot doit la recommander suffisamment : elle est exacte, soignée et digne de l'estimable homme de lettres, dont elle porte le nom.

Avant de terminer, nous croyons devoir annoncer à nos lecteurs, qu'il vient de paraître à Berlin, un historique de la même expédition, publié par un jeune allemand qui avait suivi le lord Macartney en qualité de gouverneur de son fils. L'ouvrage est intitulé : J. C. HUTTON'S NACHRICHT, etc. En général, M. Hutton voit et juge comme ses compagnons de voyage, les Anglais. Cependant on reconnaît sans peine, d'après différens passages que M. Staunton a pris soin de déguiser quelques circonstances ou événemens désagréables, et d'en adoucir plusieurs autres.

Les Mandarins qui accompagnaient l'ambassade faisaient souvent manquer les soldats et les domestiques, des choses les plus nécessaires : ils portaient néanmoins en compte et taxaient au décuple de la valeur ce qu'ils ne fournissaient pas, comme ce qu'ils fournissaient ; et ils demandaient avec la plus grande impudence tout ce qui leur plaisait, parmi les effets des Européens, particulièrement les montres.

Il y avait dans la suite de l'ambassade plusieurs personnes qui trouvaient la cuisine chinoise très-bonne, et qui la comparaient à la cuisine française.

La grande muraille ne fit pas sur M. Hutton la même impression que sur la plupart des Anglais. D'après ce qu'il en vit et ce qu'il en put apprendre,

elle est en ruines dans beaucoup d'endroits , et n'est entière que dans un petit nombre.

Le chemin de Pékin à Dichecho (c'est-à-dire Zhehol) est refait à neuf deux fois par an , pour les voyages de l'empereur.

Le lord Macartney n'ayant pas voulu se soumettre aux neuf prosternations , on fit jeûner pendant deux jours toute l'ambassade , pour la disposer par la faim à plus de docilité.

Les ministres chinois assuraient que les tuiles du temple doré étaient d'or massif. Malgré cette assertion, les Européens restèrent convaincus qu'elles étaient seulement recouvertes d'une forte dorure.

M. Huttner's confirme les idées qu'on avait déjà parmi nous sur l'analogie de la religion de Kiam et des cérémonies de son culte, avec la religion et les cérémonies du culte des Chrétiens.

Selon lui, le fleuve Jaune prend sa source dans les montagnes qui forment la frontière de la province de Se-Tchuen.

LITTÉRATURES.

Œuvres complètes de VAUVENARGUES, revues et augmentées sur les manuscrits communiqués par la famille ; accompagnées de notes, et terminées par une table analytique des matières. In-10, deux volumes, sur papier ordinaire, et in-8°. sur papier vélin. A Paris, de l'imprimerie de DELANGE, rue de la Harpe, n°. 133 ; et se trouvent aussi chez DESBARRAS, libraire, au palais Égalité, n°. 1 et 2 ; FUCHS, libraire, rue des Mathurins, maison de Clugny. An V.

Œuvres de VAUVENARGUES, contenant l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain et autres essais philosophiques critiques et moraux. Deux volumes petit in-12. A Paris, chez COURAT DE VILLENEUVE, éditeur, rue des Saints-Pères, n°. 1234. An V.

Lest des hommes qui ne voulant pas rendre hommage à la vérité, reprochent aux Français de n'avoir publié aucun ouvrage neuf et solide depuis la révolution. Au moins ils ne les accuseront pas de ne point chercher à perfectionner les collections des ouvrages auxquels ils doivent l'inestimable bienfait de la liberté. On renverrait ces injustes censeurs aux nouvelles éditions de J.-J. Rousseau, de Mably, d'Helvétius, de Montesquieu, etc. Des écrivains estimables ne s'occupent pas avec moins d'ardeur à reproduire, avec plus de correction, les ouvrages de nos moralistes. C'est à eux que nous sommes rede-

vables des nouvelles éditions des *Maximes de la Rochefoucault*, de la *Morale universelle* du baron d'Holbach, du *Traité élémentaire de morale et de bonheur* de Raymond, etc. .

Deux éditeurs viennent de nous donner, presque au même instant les *Œuvres complètes de Vauvenargues*, mais avec bien de la différence dans l'exécution. Le premier, le cit. Agricol de Fertia, déjà connu par son édition de la Rochefoucault, et par quelques autres ouvrages de sa composition, a eu communication des manuscrits de la famille, qui lui ont fourni environ un tiers d'augmentations, la plupart très-précieuses. Le second, Couret-Villeneuve, n'a fait que réimprimer la seconde édition des *Œuvres de Vauvenargues*, avec les passages de la première qui ne s'y trouvaient pas; il a ajouté à cela un excellent *Traité de la suffisance de la religion naturelle*, tiré du *Recueil philosophique*, et attribué dans le tems à Vauvenargues, pour ne pas compromettre Diderot qui en était le véritable auteur.

Il regne aussi une espèce de contradiction entre les opinions des deux éditeurs. Couret-Villeneuve nous représente Vauvenargues comme entièrement dégagé du joug de la superstition, tandis que le cit. Fertia, donne à entendre qu'il y a été humblement soumis. Pour moi, la lecture des ouvrages de Vauvenargues me prouve seulement qu'il a respecté les préjugés de son siècle sur la religion. Et quand même il eût été persuadé de la vérité de la religion catholique, apostolique et romaine, serait-ce un bien fort argument en faveur de nos philosophes convertis? Doit-on s'étonner qu'un homme, célèbre d'ailleurs,

conserve de l'attachement pour les préjugés religieux qu'il a sucés avec le lait ? Ceux qui se sont élevés au-dessus de ces préjugés , méritent bien plus l'attention de la postérité. En effet, ils ont fait preuve de discernement et de courage dans une matière infiniment délicate. Au reste , Couret-Ville-neuve eût pu citer , pour garant de son opinion , Condorcet , qui en 1774 , dans la *Lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles* , assure qu'un jésuite s'étant introduit dans la chambre de Vauvenargues , peu de tems avant sa mort : *Que venez-vous faire ici* , lui dit Vauvenargues ! — *Je viens de la part de Dieu* : Le mourant le renvoya , et se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ,

Il a montré son ordre , et n'a rien obtenu.

Condorcet a répété cette anecdote dans l'édition de Voltaire par Beaumarchais , et il ajouta alors que la *méditation* et une *prière* qui se trouvent dans les *Œuvres* de Vauvenargues , ont été composées à la suite d'une dispute sur Bossuet , pour prouver qu'il était possible de parler de la religion avec majesté et enthousiasme , sans cependant y croire.

Vauvenargues fut enlevé dans la force de son âge à la morale et à la littérature. Il occupe un rang distingué parmi les moralistes modernes. Voltaire et Marmontel ont été ses amis et ses admirateurs. Ils nous ont laissé d'intéressans mais trop courts détails sur sa vie et sur sa mort. Au jugement de Voltaire , on n'a peut-être rien écrit de plus sage que le chapitre du bien et du mal moral. Ce morceau peut être apprécié aujourd'hui mieux que ja-

main, les b^âses qu'il donne à la morale ne sont pas les religions révélées, mais les lois, ces conventions solennelles à qui nous devons la sûreté de notre vie et la tranquillité qui l'accompagne.

Les augmentations publiées par le cit. Fertia contiennent un jugement sur Voltaire, quelques caracteres dans le genre de la *Bruyere*, un excellent discours sur l'inégalité des richesses, d'autres sur la gloire, contre les mœurs de ce siècle, sur les caracteres des différens siècles, un *Éloge* écrit avec autant de délicatesse que de sentiment du jeune de Scyttes, ami de Vauvenargues, et mort à 28 ans. On trouve ensuite des *mémoires historiques* sur Vauvenargues, une *Lettre* de Marmontel à madame d'Espagnac sur la présente édition des *Œuvres* de Vauvenargues, l'extrait d'une *Épître* de Marmontel à Voltaire; enfin, un extrait de l'*Éloge funebre* des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741. C'est dans ces deux pieces que Marmontel et Voltaire ont déposé leurs regrets sur la mort de Vauvenargues qui arriva en 1747. Il était né le 10 août 1715. Ainsi, il vécut à peine 32 ans.

Voici deux des caracteres tracés par Vauvenargues, qui paraissent pour la première fois.

Carités ou le Grammairien.

Carités est esclave de la construction, et ne peut souffrir la moindre hardiesse. Il ne sait point ce que c'est qu'éloquence, et se plaint de ce que l'abbé d'Olivet a fait grace à Racine de quatre cents fautes: mais il sait admirablement la différence de *pas* et *point*; et il a fait des notes excellentes sur le petit traité des synonymes, ouvrage très-propre, dit-il, à

former un grand orateur. Caritès n'a jamais senti si un mot était propre ou ne l'était pas ; si une épithète était juste, et si elle était à sa place. Si pourtant il fait imprimer un petit ouvrage , il y fait , pendant l'impression , de continuel changemens : il voit , il revoit les épreuves ; il les communique à ses amis ; et si par malheur le libraire a oublié d'ôter une virgule qui est de trop , quoiqu'elle ne change point le sens , il ne veut point que son livre paraisse jusqu'à ce qu'on ait fait un carton , et il se vante qu'il n'y a point de livre si bien imprimé que le sien.

Clazomène ou la Vertu malheureuse.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance , et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs , il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu méconnu dans ses disgrâces , de ceux qu'il aimait. L'injure a fleuri sa vertu ; et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talens , son travail continu , son application à bien faire , n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas , et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre , la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge ; et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine , il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes , et n'a pu sauver sa

vertu



vertu de cette tâche. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune ? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps, ni automne, où les fruits de l'année sechent dans leur fleur ? Toutefois qu'on ne pense pas que Clazoméné eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

Le *Discours sur l'Inégalité des Richesses* contient des tirades d'une éloquence forte et vive. Voici ce que Vauvenargues répond aux détracteurs de la Providence, au sujet de cette inégalité. « Je leur présenterai les merveilles sensibles qu'ils idolâtrèrent, tous les hommes, tous les états, tous les arts, enchaînés les uns aux autres, et concourant également au maintien de la société ; la justice manifeste de Dieu, dans sa conduite impénétrable ; le pauvre soulagé, sans le savoir, par la privation des biens mêmes qu'il regrette ; le riche agité, traversé, désespéré dans la possession des trésors qu'il accumule, puni de son orgueil par son orgueil, châtié du mauvais usage des richesses par l'abus même qu'il en ose faire ; le pauvre et le riche également mécontents de leur état, et par conséquent également injustes et aveugles, car ils portent envie l'un à l'autre, et se croient réciproquement heureux ; le pauvre et le riche forcés, par leur propre condition, de s'entraider, malgré la

jalousie des uns, et l'orgueil injurieux des autres; le pauvre et le riche égaux enfin par la mort et par les jugemens de Dieu.

« S'il est des misères sur la terre, qui méritent d'être exceptées, parce qu'elles paraissent sans compensation, prouvent-elles l'injustice de la Providence, qui donne si libéralement aux riches les moyens de les soulager, ou l'endurcissement de ceux-là même qui s'en font un titre contre elle? Grands du monde! quel est ce luxe qui vous suit et vous environne? quelle est cette somptuosité qui regne dans vos bâtimens et dans vos repas licencieux? quelle profusion! quelle audace! quel faste insensé! Cependant le pauvre, affamé, nu, malade, accablé d'injures, repose à la porte des temples, où veille le Dieu des vengeances. Cet homme, qui a une âme comme vous, qui a un même Dieu avec vous, même culte, même patrie, et sans doute plus de vertu, il languit à vos yeux, couvert d'opprobres, la douleur et la faim intolérable abrègent ses jours; les maux qui l'ont environné dès son enfance, le précipitent au tombeau à la fleur de sa vie. O douleur! ô ignominie! ô renversement de la nature corrompue! Rejetterons-nous sur la Providence ces scandales que nous sommes inutilement chargés de réparer, et que la Providence venge si rigoureusement après la vie? Concluons-nous donc autrement, si de tels désordres étaient sans vengeance, si les moyens de les prévenir nous avaient été refusés, si l'obligation de le faire était moins manifeste et moins expresse? »

Que de grandeur et de dignité dans cette leçon adressée aux riches qui ont le pouvoir d'adoucir

l'indispensable mais désastreuse inégalité des richesses ! Dans les discours sur les caractères des différens siècles, Vauvenargues a employé moins heureusement le même fonds d'idées. Il y rapproche la barbarie des peuples qui immolaient des victimes humaines, de celles des riches endurcis de nos jours qui voient périr tranquillement d'autres hommes que la calamité et la misère précipitent vers le tombeau. N'y avait-il pas aussi parmi les peuples qui immolaient des victimes humaines, des riches semblables à ceux de nos jours ? Ces deux traits ne peuvent donc pas caractériser différens siècles.

Les notes du cit. Fertia sont relatives à la grammaire, à la morale, à l'histoire et à la politique. Les trois premières espèces nous ont paru, en général, pleines de justesse et de vérité. Nous ne pouvons dire la même chose de la quatrième espèce, parce qu'elle prouve, dans leur auteur, des opinions que nous ne partageons point.

Avant de finir cet article, nous releverons trois inexactitudes qui se trouvent dans l'*Avertissement* placé à la tête du premier volume.

1°. Le cit. Fertia déclare donner la troisième édition des *Œuvres* de Vauvenargues. Il ignore apparemment que Barrois l'aîné les a fait réimprimer avec beaucoup de soin en 1781, sur l'édition de 1747.

2°. Il assure que l'édition donnée par Couret-Villeneuve, n'est que la copie d'une des précédentes éditions. Il eût dû dire que Couret-Villeneuve avait ajouté dans sa réimpression de l'édition de 1747, les passages de celle de 1746 qui n'y avaient pas été insérés.

3°. Il répète, d'après Couret-Villeneuve, que le *Traité de la suffisance de la religion naturelle* est tiré d'un recueil publié en 1790, et intitulé : *Recueil de pieces sur la Religion et la Morale, par différens auteurs*. Il faut lire 1770. Le véritable titre de cette collection est celui-ci : *Recueil philosophique, ou Mélange de pieces sur la Religion et la Morale, par différens auteurs*.

A. B.

Pensées de Cicéron, traduites en français par D'OLIVET, et en italien par E. T. Dessous. Un volume in-8°, de 252 pages, sur papier vélin. A Paris, chez POUGENS, rue Thomas-du-Louvre. An VI.

UN traité de morale rebute les jeunes gens par son titre seul. C'est au sage instituteur à leur enseigner cette partie vraiment capitale de l'éducation, sous des formes déguisées. Il en trouvera ici le modèle et l'exemple. Le barreau et la médecine ayant abjuré un idiôme ancien, et l'étude de la théologie ayant cessé d'être un moyen d'existence ou de fortune, on n'apprendra plus le latin qu'en traduisant les écrivains de Rome. Les maîtres et les élèves trouveront dans cet ouvrage des modèles de translations et des textes à traduire. Mais ce travail remplira deux objets ; il leur apprendra la langue latine, et il remplira leur mémoire et leurs cœurs des meilleurs principes de morale.

Les nombreux écrits de Cicéron, cet écrivain aussi célèbre comme philosophe qu'il l'est comme orateur

furent mis à contribution par d'Olivet pour en former une espèce de cours de morale. Le cit. Dessous a choisi ce modèle de traduction latine, et il y a joint une traduction italienne. On connaîtra en même-tems ces deux langues, qui ont tant de ressemblances et d'analogies. Les professeurs des écoles primaires et centrales ne peuvent mieux faire que de se procurer ces Pensées de Cicéron.

ETHIQUE DE LA JEUNESSE NATIONALE.

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;

Fortunam ex aliis.

ÆNEID. XII, 435.

L'Institution des Enfans, ou Conseils d'un Pere à son Fils, imités des vers que MUNDT a écrits en latin, pour l'usage de son neveu, et qui peuvent servir à tous les jeunes Écoliers. Par N. FRANÇOIS (de Neufchâteau). Seize pages in-8°. A Paris, de l'imprimerie du cit. H. ADAM, rue du Poitouais, n°. 13; et se trouve chez DRESSANT, Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place. An VI de la République Française.

L'INSTRUCTION de la jeunesse est une des branches de l'administration, la plus essentielle et la plus nécessaire. La jeunesse est l'espérance, et fait la force d'une nation. L'homme de génie qui dirige ses travaux vers un but si utile, fait donc de ses talens, l'emploi le plus noble et le plus important; et s'il a bien rempli cette tâche généralement trop méprisée, et plus difficile qu'on ne pense, cet institu-

teur patriote a dignement servi son pays; il s'est attiré les bénédictions des enfans et des pères, et il a mérité l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens présens et à venir.

Cette imitation en vers français des distiques latins du célèbre *Mures*, n'est qu'un morceau détaché d'un grand ouvrage dont s'occupe le même auteur : il a pour titre *Leçons des Écoles primaires*.

Le traducteur français aurait pu sans doute, s'il eût voulu le tenter, rendre vers pour vers les distiques latins; mais il a bien senti que ç'eût été gêner son sujet. Il connaissait trop bien le génie et le caractère très-différens des deux langues. Il savait que la française, moins harmonieuse et beaucoup moins poétique, qui n'a ni dactyles, ni spondées, qui ne permet pas un nombre de licences familières aux poètes latins, et qui est ennemie de l'inversion, prête à la concision du latin, l'ordre des idées, et la plus grande clarté; et enfin, qu'un pareil sujet philosophique et sententieux admet peu d'images. Pour ces différentes raisons, le poète traducteur s'est bien gardé d'aller faire une version littérale et trop serrée, qui dans des couplets calqués sur le latin, sans poésie et sans couleur, n'eût offert dans notre langue que des mots sechement rimés. Aussi le dit-il lui-même, « qu'il ne s'est point proposé de » rendre la *précision*, mais le sens et le sentiment des » distiques latins ».

La méthode d'offrir en vers, la morale ou l'instruction aux hommes, et sur-tout à l'enfance ou à la jeunesse, semble être la meilleure. Elle réunit en effet un nombre d'avantages. La poésie met plus

de précision dans les idées : les préceptes de l'instituteur en acquièrent plus de force, et s'impriment d'abord et plus profondément dans la mémoire. Au paravant, cette morale était l'or brute de la mine, sans éclat et sans couleur : la main du poète lui donne plus de relief et de prix. La poésie orne et embellit un sujet sec et aride par lui-même, elle fait passer l'ennui de la leçon : se servir donc des vers à propos, à un usage aussi intéressant, c'est embellir les bords du vase qui contient la liqueur amère, mais bienfaisante qui assure la santé d'un enfant difficile et voracitaire.

C'est ici un court catéchisme moral, philosophique et républicain, destiné à notre jeunesse nationale. Mais ce qu'on doit y remarquer, c'est que les hommes, faits y trouveront encore à s'instruire et à devenir meilleurs. Nous citerons ici un nombre de ces quatrains ou stances, qui prouveront qu'elles sont faites pour tous les âges, qu'elles renferment dans un court espace les vérités les plus nécessaires dans la plupart des circonstances de la vie; et qui, bien méditées, adoptées, et pratiquées sur-tout, feraient le bonheur de l'homme dans la vie privée, dans la société, et même dans les places les plus importantes.

Dans le but qu'on s'est proposé de faire connaître cette petite pièce de poésie morale et patriotique, et sur-tout son utilité plus étendue qu'elle ne paraît l'annoncer, on n'a point ici suivi l'ordre dans lequel le poète a classé et numéroté ses quatrains. On les numérote cependant ici d'après les mêmes cotes, parce que les distiques latins se trouvant au bas des pages, ces chiffres correspondans guideront les lec-

teurs dans ce rapprochement qui leur met à-la-fois
sous les yeux , et le tableau et la copie.

13.

C'est l'étude, ô mon fils ! qu'il faut que tu préfères,
Combien de ses trésors tu dois être jaloux !
Ses racines d'abord , te semblent amères ;
Mais dans peu , tu verras que les fruits en sont doux.

14.

As-tu joué ?... de temps c'est un abus frivole ;
Que t'en reste-t-il ? Rien ; peut-être des regrets.
As-tu lu ?... de l'emploi de ce temps , qui s'envole ,
L'utile souvenir ne s'efface jamais.

Ces quatre vers mériteraient d'être gravés dans
toutes nos tabagies et autres lieux publics, consacrés
aux plaisirs et à la fainéantise (1).

13.

*Principio studii radia inamena videtur ,
Sed profert dulces parvo post tempore fructus.*

14.

*Ludo indulgiti ? Subito evolat illa voluptas,
Legisti ? Utilitas studio percepta manebit.*

(1) L'auteur des quatrains n'entend point ici condamner
les exercices du corps, si avantageux dans la jeunesse et dans
l'âge viril, pour développer les membres des jeunes gens,
et pour entretenir la souplesse et la force des hommes faits.
Des 1771, le cit. François (de Neuschâteau) désirait, et sem-
blait indiquer l'institution de nos jeux publics, aujourd'hui
pratiqués au Champ-de-Mars. Le plus grand nombre, des

Ce dont tu peux rougir , tu ne dois pas le faire.

Le mal , même secret , en existe-t-il moins ?

A soi-même jamais , on ne peut se soustraire ,

Et , dans sa conscience , on a mille témoins.

Cette morale est vraie et sublime ; qu'on la mette en pratique , et l'on ne verra que des hommes vertueux,

Du bien que l'on t'a fait , conserve la mémoire ;

En toute occasion , tu dois le relever.

Mais du bien que tu fais ne tire point de gloire ;

Laisse à d'autres que toi le soin de l'observer,

Nil facito quod turpe putes fecisse videri :

Et cura , ut multis tibi sis pro testibus ipse.

Acceptum officium memora atque extolle : sed abs te

Collatum extenua , et potius sine prædicet alter.

spectateurs oisifs et curieux n'y voient qu'un spectacle fait pour les récréer , et pour servir d'ornement à nos fêtes nationales : le vrai philosophe , le politique instruit les considère comme une source d'avantages ruraux , militaires , commerciaux , etc. ; comme une des plus belles institutions nationales et républicaines. [*Note du Rédacteur.*]

7.

..... L'adulation est des pièges qu'on aime :
 Une fois qu'on y tombe , on n'en peut échapper.
 L'art des flatteurs n'est rien , sans noire faiblesse extrême ;
 Ils ne trompent que ceux qui se laissent tromper.

17.

L'amour de l'or , mon fils , est d'une ame commune :
 C'est l'amour des vertus que tu dois embrasser.
 Elles peuvent toujours remplacer la fortune :
 La fortune , jamais , ne peut les remplacer.

15.

Mon fils , les soins d'autrui se reglent sur les nôtres ,
 Et l'on fait son bonheur , en faisant des heureux.
 Tu ne peux être aimé , si tu n'aimes les autres.
 Veux-tu qu'ils soient pour toi ? montre-toi donc pour eux.

7.

*Qui semel incautum blando sermone fefellit ,
 Ille idem , dabitur quoties occasio , fallat.*

27.

*Semper opum studio præferat virtutis amorem :
 Non opibus virtus , sed opes virtute parantur.*

16.

*Si prodesse aliis studeas , tibi proderis ipsi :
 At nisi ames alios , et te quoque nullus amabit.*

Les vérités renfermées dans les trois stances suivantes , contre les élans et les intrigues de l'ambi-

tion, contre le malheur de la grandeur : ces vérités confirmées tous les jours par de terribles exemples, n'auraient pas besoin d'être répétées ; mais les hommes ne se corrigent point, et il ne faut pas se laisser de les leur remettre sous les yeux.

17.

Du méchant quelquefois, la fortune est prospère ;
Mais son éclat ne peut éblouir ton regard.
Sois sûr qu'au fond du cœur, il porte une vipère
Qui le ronge, et qui doit l'éteuffer tôt ou tard.

30.

Sur les monts élevés, l'aigle brise, arrache,
Déracine les pins, les chênes, les ormeaux ;
Dans le creux du vallon, l'arbrisseau qui se cache,
Voit fleurir à l'abri, ses paisibles rameaux.

31.

L'ambition, de même, exposée aux tempêtes,
A de plus grands périls condamne la grandeur.
Des pénates obscurs protègent mieux nos têtes,
Et la sécurité vaut mieux que la splendeur.

17.

*Successus faustos nunquam admirare malorum :
Sera licet, tamen olim illos sua pana sequetur.*

30.

*Venti agitant celsis positas in montibus ornos,
A quibus in mediâ tuta est arbuscula valle.*

31.

*Sic et opes agitant majora pericula magnas a:
Tutius angustos comitatur vitæ Penatas.*

Dans les stances suivantes, les trois premières imitées du poëte latin ; et les autres extraites d'une **ANTHOLOGIE MORALE**, ouvrage du même auteur, publié avec suocès en 1783, et que l'on réimprime actuellement ; le poëte instituteur, à l'exemple de Socrate, de Platon, d'Épictète, de Cicéron, élève sa morale jusqu'à la Divinité même ; et par-là, il imprime à ses leçons, un caractère religieux, plus parfait, plus sublime, et divin en quelque sorte.

8.

Avant tout, rends hommage au Créateur suprême.
Après Dieu, de tes jours révere les auteurs.
Honore tes parens. Dans tes maîtres, de même,
Vois tes premiers amis et tes vrais bienfaiteurs.

9.

Si tu commets le mal, seulement en idée,
Songe de quels regards tu dois être aperçu.
La vigilance humaine est en vain éludée :
Dieu voit tout ; l'œil de Dieu ne peut être déçu.

Adorons un seul Dieu. Chérissons tous les hommes.
Servons la République. Honorons nos parens.
Sachons faire du bien, dans la sphere où nous sommes.
Soyons justes sur-tout : nous serons assez grands.

2.

*Imprimis venerare Deum ; venerare parentes ;
Et quos ipsa loco tibi dat natura parentum.*

9.

*Sî quid fortè mali facies, aut mente volutes,
Ut lateas homines, certè Deus-omnia cernit.*

Le matin, quand du lit tu sors avec l'aurore,
 Le soir, quand le besoin t'invite au doux sommeil,
 Dis-lui, du fond du cœur (*) : « Dieu bon, Dieu que j'adore,
 « Dirige mon travail, mon repos, mon réveil. »

*Quem tu et luce puer primâ, cum strata relinquis
 Impiger, et dulcem repetis cum vespere somnum.*

De l'avantage de rentrer chaque jour en soi-même.

Je suis plus vieux d'un jour : en quoi suis-je plus sage ?
 Quel bien ai-je produit ? quel mal ai-je évité ?
 Du jour qui vient de fuir, ai-je fait quelque usage ?
 Et puis-je m'endormir avec sécurité ?

Cet épitome poétique, philosophique et républicain, en deux langues, est fait pour servir également, et dans les classes latines et dans les écoles françaises de la République. On sait gré à l'auteur de ces quatrains, pour être utile à notre jeunesse française, de s'être circonscrit dans un champ très-étroit et peu fleuri. Plus ambitieux, et jaloux de succès plus éclatans, il pouvait, on le sait, parcourir une carrière plus vaste et plus brillante ; l'épique, la dramatique, etc. ; les prédictions de Voltaire (1), et

(*) A l'Éternel.

(1) Voyez le Recueil des *Lettres de Voltaire*.

plus encore, le succès de plusieurs de ses poèmes publiés jusqu'ici, les lui promettaient (1) : mais aux palmes du Pinde qui l'attendaient, il a préféré une couronne plus honorable encore ; la couronne civique : qu'on me permette ici cette expression.

Cet opuscule intéressant par lui-même et par son but patriotique, détaché d'un autre grand ouvrage jusqu'ici nous l'avons considéré comme celui d'un poète instituteur, d'un particulier, d'un simple citoyen. Si l'on ajoute qu'il est sorti d'une plume de rectoriale, sous ce point de vue, il acquiert un nouveau intérêt. Après les vicissitudes de la révolution, il devient consolant : après des nuits désastreuses, il nous promet des jours sereins, heureux, brillants ; je veux dire le regne des mœurs, de la justice, de l'union et de la concorde ; et enfin, de la fraternité si désirable entre tous les concitoyens ; car les mœurs et les vertus peuvent seules faire la félicité particulière et générale.

On aime à s'arrêter, et à reposer son âme sur de pareils tableaux, qui promettent le calme et le bonheur. Voilà pourquoi précédemment, dans un autre journal (2), j'eus du plaisir à rappeler plusieurs beaux vers du même genre, tirés d'une autre pièce de poésie (3), composée par le même directeur, où

(1) On connaît le succès éclatant, au théâtre, de *Faniela*, sujet contre lequel plusieurs de nos plus célèbres auteurs dramatiques ont écrit.

(2) *Magasin Encyclopédique* du cit. Millin, troisième année, tome V, page 79.

(3) Cette pièce de vers a pour titre : « *Épître sur l'Éduga-*

l'on voit son ame s'ouvrir et se montrer à nud dans un tems où l'auteur ne présumait par le poste élevé où l'appellerait un jour le choix de la nation. De tels vers, pour le bonheur des peuples qu'ils intéressent, et à la louange du poëte qui manifeste de pareils sentimens, ne sauraient être trop répétés.

Par un faste étayé sur des ruses obliques ,
Il n'insultera point (*) aux miseres publiques. (*) (ton fils)

Apprends que la grandeur n'est rien sans la bonté :

Ah ! lorsqu'un malheureux succombe à ses alarmes ,

La grandeur véritable est d'essuyer ses larmes.

Puissent les rois un jour, ne disputer entre eux

Que sur l'art, peu connu, de faire des heureux !

Au reste , voici mon vœu : Puisse la République être prospère au-dedans et au-dehors ! Puisse approcher le jour heureux où elle donnera une paix générale à l'univers , où nous ne verrons sur la terre qu'une seule famille , où la France sera à-la-fois la félicité des nations comme la sienne propre ; et bénie en tous lieux , imprimera le respect , et commandera l'exemple , par la sagesse de ses lois , par la pureté de ses vertus patriotiques , et par la sainteté de ses mœurs républicaines ; comme auparavant , elle avait imprimé la crainte , et commandé l'obéissance par la supériorité de ses armes ;

Pacatumque reges patriis virtutibus Orbem !

tel est mon vœu , tel est et doit être celui de tous les bons citoyens.

E. B. L. N.

» tion de la jeunesse , adressée à une dame illustre , pour la
» diriger dans l'éducation de son fils. » Neuchâteau , 1771.
1a-8°.

M O R A L E.

Considérations sur les mœurs de ce siècle ; par CHARLES DUCLOS , etc. Nouvelle édition in-12 de 346 pages. A Paris , chez FUSCH , rue des Mathurins.

C'EST une chose curieuse que de relire cet ouvrage , aujourd'hui que les ridicules qu'il peint , l'honneur qu'il définit , sont si loin de nous. Il semble que l'on parcourre les ruines de Palmyre ou de Balbeck. L'auteur , philosophe véritable , ennemi du faustisme et du despotisme , y parle avec une sorte de liberté , qui était alors de la hardiesse. Le style en est pur , quelquefois fleuri , et toujours digne d'un littérateur profond.

Il y a quelques chapitres qui ne sont plus là que pour mémoire , comme s'expriment les gens d'affaires : tels sont ceux sur les *grands seigneurs* , sur les *préjugés* et sur l'honneur. Mais ceux qui sont intitulés , sur le *crédit* , sur les *gens de-lettres* , sur la *reconnaissance* et sur l'*ingratitude* , seront toujours de saison. Nous invitons nos lecteurs qui aiment les lectures qui les font penser , à relire ces *Considérations*. Duclos eût été digne d'une république et d'un pays gouverné par des philosophes. Sa place y aurait été marquée auprès du timon de l'Etat.

POÉSIE.

P O É S I E.

ÉPIQUE aux deux Éléphans arrivés de Hollande.

SALUT, quadrupèdes géans !
 Vivans colosses que la France
 Compte au nombre des monumens,
 Qui de ses belliqueux enfans
 Marquent la gloire et la vaillance !
 Salut, robustes éléphans !
 A mes yeux, par vos corps énormes,
 Vous n'êtes pas très-séduisans ;
 Mais, si le ciel vous fit difformes,
 Il vous rendit intéressans.

Le petit nez de Roxelane
 Tourna la tête à son amant ;
 Dieu, sur un modèle plus grand,
 Tailla pour vous le même organe :
 Et si cet instrument heureux
 Plait aux regards d'un amoureux,
 Moins que le nez de la sultane,
 Il me paraît plus merveilleux.

Grace à cette longue embouchure ;
 Où le ciel voulut déposer
 Tout l'instinct de votre nature,
 Vous ne pouvez vous abuser.
 Les humains ont moins d'avantage,
 Pour l'erreur ils paraissent nés ;
 Des sens que Dieu vous a donnés,
 Vous savez mieux régler l'usage.
 Dans des vœux, des plans erronés,

*Tome XXXIV.**P*

Vous n'éprouvez pas le dommage
D'être déçus et ruinés,
Quoique toujours sur le visage
Vous ayez plus d'un pied de nez.

Ah ! l'homme , si je ne me trompe ,
Devrait , pour ne s'égarer pas ,
Diriger aussi bien ses pas ,
Que vous dirigez votre trompe.

Mais vous avez d'autres vertus
Qui manquent à l'humaine espèce ,
Comme vous , nous ne savons plus
Aimer avec délicatesse ;
C'est un ridicule , un abus ,
D'unir en ces tems corrompus ,
Et la pudeur et la tendresse.
Nous brûlons d'impudiques feux ,
Vous êtes chastes dans les vôtres ;
Vous cachez vos momens heureux ,
Nous aimons à parler des nôtres.

Nous sommes plus jolis que vous ,
Mais vous avez des mœurs plus pures ;
Et , malgré vos laides figures ,
Vous valez beaucoup mieux que nous.

Vous êtes bons , reconnaissans ;
La malice et l'ingratitude
Sont parmi nous , depuis long-tems ,
Les premiers péchés d'habitude.

Forts , au joug de l'homme , à son art ,
Vous soumettez vos larges têtes ;
Et nous , peuple vain et bavard ,
Des lois , divagans interprètes ,
Nous nous montrons à cet égard ,
Moins dociles que vous ne l'êtes
A la voix de votre cornard.

Quand les despotes en querelles,
De l'Asie inondent les champs;
Sur vos dos, pour leurs combats,
Ils bâtissent des citadelles;
Changés en remparts ambulans,
Vous avez, si l'on croit l'histoire,
En courant au milieu des fangs,
Décidé plus d'une victoire.

Nous avons sans votre secours,
Battu l'Italie et l'Ibère;
Dérouté de l'Autriche aigle
Et les houlans et les pandours;
Sans vous encor dans quelques jours
Nous étrillerons l'Angleterre:
Un piéton français vaut, à terre,
Les guerriers juchés dans vos tours.

De vous donc nous n'avons que faire,
Quand il s'agit, aux champs d'honneur,
De fixer en notre faveur
Les avantages de la guerre.

Mais vous pouvez, fiers éléphans!
Donner par vos mœurs exemplaires,
Au peuplé, aux époux, aux enfans,
Des leçons qu'on ne voit plus guères
Que dans le code ou les romans.

Parmi nous, vivez donc long-temps;
Si la pudeur, l'obéissance,
Si la tendresse et la constance
Sur nos cœurs, au vice livrés,
N'exercent plus leur influence,
De ces vertus que vous offrez,
Flattez l'œil consolé du sage,
Et qu'il en trouve au moins l'image
Dans la loge où vous respirez.

Par le cit. LAFITTE.

P 2

Réponse du CORNAC, à l'auteur de cette Épître.

Que vous vantiez des éléphants
 Et la pudeur et la tendresse ;
 Que vous enviez leur bon sens ,
 Leurs mœurs , leurs vertus , leur adresse !
 D'accord ; avec vous j'applaudis :
 Et mes deux énormes amis ,
 De cet acte de politesse
 Vous font mille remerciemens ;
 Car s'ils ne sont très-séduisans ,
 Ils sont au moins reconnaissans.
 Mais en louant dans votre épître
 L'excès de leur docilité ,
 Vous eussiez pu sur mon chapitre
 Écrire avec plus d'équité ,
 Et ne pas me donner un titre
 Que je n'ai jamais mérité.
 Si ce titre est de mode en France ,
 A d'autres j'en cède ma part :
 Content de ma simple existence ,
 J'ai jusqu'ici , grace au hasard ,
 Vécu cornac , et non cornard.
 Cependant , comme à cet égard ,
 On se doit tous de l'indulgence ,
 Sur la poétique licence
 D'abord j'excusai cet écart ;
 Mais quand je sus la différence
 Qu'entre ces mots fait Richelet ,
 Et ce qu'on dit , et ce qu'on pense ,
 D'un *cornard* qui l'est en effet ;

Alors j'ai cru , mon cher confrère ,
 (Confrère en Apollon , s'entend ,)
 Ne rien avoir de mieux à faire ,
 Que de vous inviter gaiement
 A rectifier promptement
 Ce *quiproquo* de votre muse ;
 Si vous ne voulez que maint bavard ,
 A la malice enclin , s'amuse
 Du *cornac* devenu *cornard* ,

CH A R A D E.

Tout ce qui vit et mange a le besoin extrême
 De porter, de mouvoir, de garder mon premier.
 Lecteur, si tu le tiens tu tiendras mon dernier.
 Attends chantez-m'en tout : il se nomme lui-même.

L O G O G R I P H E.

Moi, je suis, sans tant de mystère,
 Mordante de mon caractère.
 Qu'on en dise ce qu'on voudra,
 Je mords ; peut être un jour une autre me mordra.
 Que je sois fine, ou que je sois grossière,
 En passant sur les corps je les mets en poussière.
 Je ne mords point tant qu'on juge à propos
 De me laisser en repos.
 Eh mais.... je ne suis plus la même ;
 J'étais dure, inflexible : à présent, me voilà
 Du miel. Qu'est-ce que cela ?
 Ma surprise est extrême.
 Une métamorphose a donc bien du pouvoir ?
 Lecteur, faites votre devoir.

Explications de la Charade et Enigme du N^o. 11.

Le mot de la Charade est *Adieu* ; celui de l'Enigme est *Penna*.

ANNONCES.

Le 1^{er}. Floréal, on a mis en vente, rue des Postevins, n^o. 18, la soixante-quatrième livraison de l'*Encyclopédie Méthodique*, par ordre de matières. Elle est composée :

1^o. De la vingt-unième partie des Planches d'*Histoire Naturelle*, contenant, de la planche 287 à la 390^e. inclusivement (les *Mollusques testacés*) par M. de Lamarck, de l'Institut national.

2^o. Du tome premier, seconde partie de la *Géographie Physique*, par le cit. Desmarests, de l'Institut national.

3^o. Du tome quatrième, première partie supplément de l'*Art Militaire*, par le cit. Servan.

Le prix de cette livraison est de 85 francs en feuilles, et de 36 francs brochée.

Le port de chaque livraison est en compte des Souscripteurs.

. 3 4 5 6 7 8 9 0 1 2 3

Les *Fables de Mancini Nivernois* ; deux volumes in-18. faisant environ 480 pages. Prix, 8 francs ; et 9 francs, franc de port pour les départemens. A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune ; chez Outroy, libraire, rue Saint-Victor, n^o. 3 ; et Fuchs, rue des Mathurins, maison de Cluni.

Cette charmante édition que nous avions omis d'annoncer, d'un caractère net, et très-correcte, a l'avantage d'être portable, et de faire un agréable petit manuel, un joli livre de poche. De plus, elle devient aujourd'hui nécessaire, l'édition in-8^o. ayant été enlevée en très-petit de temps.

Le succès marqué de ces *Fables* paraît confirmer les éloges que nous avons donnés (1) au Recueil de cet estimable philologue, qui mérite d'être distingué dans le petit nombre de nos fabulistes modernes, qui le plus ont approché de notre inimitable Lafontaine, *potius quam apud amantem Jupiter* ; de ce Lafontaine, généralement reconnu le premier parmi ceux qui ont excellé dans l'apologue chez toutes les nations.

(1) N^{os}. 31, 33 et 34, au V. de ce Journal.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

De Philadelphie, le 2 ventôse an VI.

Les sages, les phlegmatiques Américains n'ont plus rien à reprocher à cette Convention qui a fondé la République Française au milieu de tant d'ennemis coalisés, qui fut souvent orageuse, terrible, mais toujours grande, et jamais vile. Dignes amis, vous rougirez de nos derniers débats. Coups de poings, coups de bâton, coups de pincettes; Lyon, de l'Etat de Vermont, et traché au visage de Griswold, de l'Etat de Connecticut. Sur la motion d'ordre et d'expulsion contre l'agresseur, 52 voix ont voté pour l'expulsion, et 48 pour la non-expulsion. La loi exigeant les deux tiers des voix pour l'expulsion d'un représentant, l'agresseur n'a point été exclus.

La réponse de James Monroe en faveur de la France, à M. Harper, le champion de M. Pitt, a fait ici une très-grande sensation.

De Boston, le 1^{er} ventôse an VI.

Il y a ici famine de la parole, comme aux tems désastreux de la plus atroce tyrannie. Lisez les pamphlets dégoûtans de tant de plumes serviles, prostituées à Pitt et à son cher John Adams, vous y verrez la rage et l'esprit de vengeance, réupis à l'obéissance passive et à la non-résistance envers l'oppressé. Il faut se taire; parler est trahison. Tremblez, ô France! car les Tons, en Amérique, vont enfin d'un seul regard de la royauté de John Adams, anéantir votre système républicain. (*Extrait d'une lettre particulière, apportée par un vaisseau arrivé récemment à Bordeaux.*)

Turquie. De Constantinople, du 16 ventôse.

On a appris l'arrivée de Seid Ali-Pacha, à Andrinople avec un corps de 5,000 hommes; il y a développé aussi-tôt son système habituel, qui a suspendu toutes espèces d'affaires dans cette grande ville.

Le général Saint-Cyr, chargé des affaires de l'ambassade française, a eu, le 17, une très-longue conférence avec le Reiss-Effendi. L'on ignore quel en a été le sujet.

Le bruit vient de se répandre que Passwan-Oglu s'est évadé lui douzième de Widdin.

De Semlin, le 2 germinal. Il est arrivé à Belgrade plusieurs firman du grand-seigneur, relatifs aux mesures à prendre contre Passwan-Oglu. D'après les ordres qu'ils contiennent, tous les spahis de la Serbie doivent entrer en campagne complètement équipés, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens; chaque village de la même province devra fournir un certain nombre de chrétiens armés; ces troupes formeront environ 5,000 hommes d'infanterie, et 3,000 hommes de cavalerie; elles se réuniront à celles de la Bosnie qui campent déjà dans les environs de Belgrade, au nombre de 16,000 hommes; ces dernières doivent encore être renforcées par 5 à 6,000 hommes; elles sont commandées par le pacha de Bosnie, qui a sous lui quatre autres pachas. Le caïmacam de Belgrade commande aussi un corps de 8,000 hommes. Lorsque le valesi, ou gouverneur de Romélie, qui s'avance de Nissa avec 16,000 hommes, aura effectué sa jonction, les différens corps rassemblés sous Belgrade formeront une armée de plus de 50,000 hommes, dont le valesi prendra le commandement en chef, pour se porter aussi-tôt sur Widdin. L'on apprend que Passwan-Oglu fait élever des retranchemens formidables en avant de cette place, et qu'il se propose d'attendre dans cette position les forces qui marchent contre lui.

Du 12. Les opérations contre Passwan-Oglu sont

reprises et poussées avec énergie. D'après de nouveaux ordres de la Porte, toutes les troupes qui se trouvaient dans les environs de Belgrade, ainsi qu'une grande partie de la garnison de cette place, se sont mises en marche hier et avant-hier sur Widdin. Les instructions données aux chefs ont un double objet, 1°. exterminer le rebelle et son armée; 2°, rétablir la tranquillité dans l'Empire ottoman,

Du 23. Le pacha de Romélie vient de s'emparer d'un des chefs les plus marquans dans la rébellion de Passwan-Oglu. C'est un de ses premiers officiers, primat de Pazurgik, nommé Sirikli-Oglu. Il devait être conduit vivant dans Constantinople, pour y subir son supplice; mais comme ce factieux est du corps des Jannissaires, la Porte a cru qu'il convenait aux ménagemens qu'elle observe, de le faire exécuter sur les lieux. Le pacha l'a en conséquence fait décapiter, et a envoyé sa tête par un tartare à Constantinople.

Russie, De Mittau, le 12 germinal.

Louis XVIII arriva ici le 4 de ce mois en parfaite santé. Il était accompagné de l'ex-duc d'Angoulême. Comme il avait été forcé de faire un détour, plusieurs des seigneurs de sa suite se trouvaient déjà à Mittau; entr'autres les ex-ducs de Guiche et de Henry, et les ex-comtes de Cossé et de la Chapelle, la noblesse et la bourgeoisie de cette ville avaient tout disposé pour faire à ce prince une réception conforme aux sentimens de leur souverain pour sa personne. Les députés de la noblesse l'avaient attendu à Memet; mais, ayant été informés du changement de routes, ils retournerent sur les frontières de la Lithuanie, où ils le complimenterent à son passage. Lors de son arrivée ici, tous les corps d'artistes et de métiers allerent à sa rencontre, et l'accompagnèrent jusqu'au château où on lui avait préparé un magnifique logement, ainsi que pour l'ex-duc son neveu. En descendant de voiture, il fut reçu

par les chefs des autorités civiles et militaires ; les cours et l'intérieur du château étaient occupés par des gardes , comme si l'empereur y fût arrivé ; mais , sur la demande instante du prétendant , le nombre des officiers et soldats dut restreint à une compagnie. Le jour suivant , le corps de la noblesse lui fut présenté par M. le baron de Landorff , gouverneur civil ; et le corps des officiers , par M. le général baron de Fersen , commandant militaire : ce dernier était chargé de lui présenter les lettres de l'empereur.

Le détachement de ses gardes du corps était déjà arrivé presque en entier. Ils avaient formé une haie le long de l'escalier qui conduisait à son appartement. Ce prince parut fort touché de se retrouver parmi eux ; mais , s'étant proposé de conserver dans sa manière de vivre la simplicité qui s'accordait le mieux avec sa situation , il leur déclara qu'ils ne feraient pas continuellement le service près de sa personne. « Je me trouve dans un pays ami , dit-il au » général Fersen , je suis en sûreté dans les Etats de » l'empereur Paul I^{er} , et ma garde d'honneur sera » formée de ses soldats. Mes anciens serviteurs se » trouveront auprès de moi , et nos cœurs seront sa- » tisfaits. »

Le comte de Schuwaloff a pris congé du prétendant , et s'en est retourné à saint Pétersbourg , où il a été chargé de transmettre à l'empereur son maître , les témoignages de la reconnaissance de Louis XVIII.

ALLEMAGNE. De Stutgard , le 26 germinal.

Les troupes autrichiennes qui se trouvaient dans le Tyrol allemand , sont en marche depuis quelques jours , pour se rendre , les unes dans le Tyrol italien , les autres sur les bords du lac de Constance. Il a déjà passé , par l'abbaye de Kempten , plusieurs corps qui ont cette seconde destination.

Les villes impériales du cercle de Souabe ont envoyé leurs députés à une assemblée générale qui se tient à Ulm , pour délibérer sur leurs intérêts communs. Pour la plupart d'entr'elles , ce sera sans doute

le dernier acte de leur indépendance expirante. Il paraît même qu'elles sont déjà toutes résignées à la perdre. Une seule a voté pour sa conservation.

Les prélats de notre cercle, qui sont aussi dans la même crise, viennent de s'assembler à Ochsenhausen, pour aviser aux mesures à prendre dans le cas très-probable de leur sécularisation.

De Rastadt, le 18 germinal.

Le vote émis par le ministre d'Autriche, dans la séance de la députation du 15, est si important, que nous croyons devoir le donner dans sa teneur textuelle la plus littérale.

« Il est principalement nécessaire, pour que la constitution de l'Empire soit maintenue dans son entier, qu'il soit assuré aux trois électeurs ecclésiastiques, un état conforme à leur dignité et existence. Comme en outre, les indemnités ne doivent être regardées que comme un remplacement des pertes essayées, et que l'on ne peut en aucune manière avoir en vue de les faire servir à une acquisition; que d'ailleurs la députation de l'Empire devra s'occuper sérieusement à trouver des moyens d'indemnités et des termes moyens, dont une partie soit le moins nuisible qu'il sera possible, et puisse se trouver dans les Etats de l'Allemagne; de cette manière, l'existence de plusieurs d'us de l'Empire pourra encore être sauvée. L'on doit nous formellement proposer de la part de l'Autriche, qu'il nous joigne à la réponse de la députation de l'Empire à la note des plénipotentiaires français, et établi comme un moyen d'indemnité: que dans tous les cas, il sera pourvu convenablement pour les individus de toute espèce, afin de ne pas les exposer à la détresse et à l'affliction, comme il s'entend de soi-même. L'Autriche a cette circonstance tellement à cœur, que l'on doit la recommander à l'attention spéciale et à l'appui le plus énergique.

« L'Autriche est certainement affligée des malheureuses invasions qui ont eu lieu dans cette guerre. Cette maison n'a aucun reproche à se faire à ce sujet; elle est même un des Etats qui ont éprouvé le plus de dommages; et lors de l'établissement du principe d'indemnité, elle est particulièrement autorisée à demander un dédommagement. L'Autriche, d'après la teneur formelle et générale de la

déclaration de guerre de la France, s'est attirée cette guerre, parce que feu l'empereur Léopold II, sur la lettre qui lui fut adressée par le collège des électeurs en 1790, prit pour les princes et Etats possédés en Alsace qui se trouvaient lésés. Cette maison est restée engagée pendant six ans dans cette guerre, et à la fin elle l'a soutenue presque seule; elle a épuisé ses ressources intérieures et pécuniaires; elle a aidé à reconquérir la forteresse de Mayence; elle a reconquis seule, après une dépense inappréciable en argent et en hommes, la forteresse de Manheim qui était tombée au pouvoir de l'ennemi, et par-là elle a empêché l'ennemi de pénétrer plus avant dans le cœur de l'Empire germanique. Lorsqu'ensuite il ne fut plus possible de résister à la supériorité de l'ennemi, et que ce dernier réussit à s'avancer jusqu'en Bavière, sur l'Inn et dans le Haut-Palatinat, les armées impériales sont parvenues, sans aucune autre assistance, à délivrer ces pays et à repousser l'ennemi jusqu'à la Sieg.

» Cette campagne glorieuse qui sera à jamais remarquable dans l'histoire, eut pour suite la prise des têtes de pont de Kell et de Huningue, qui ne coûta pas moins de dépenses et de sang, et à laquelle l'Allemagne dut alors sa sûreté.

» L'Autriche a aussi défendu seule les pays considérables et fiefs de l'Empire en Italie.

» Des événemens malheureux ont sans doute beaucoup empiré le sort de la guerre, et l'Autriche s'est vue par-là forcée à céder à la force et à faire la paix, comme puissance souveraine. Mais elle a si peu renoncé par-là à ses devoirs comme Etat de l'Empire, qu'elle a continué de laisser en campagne un contingent nombreux et sur le pied du quintuple; elle tient encore maintenant ce contingent à la disposition de l'Empire. L'Autriche a perdu ses pays d'Italie, si importans en eux mêmes et par leurs richesses territoriales; elle a perdu aussi les Pays-Bas, non moins considérables, qui représentaient encore seuls le cercle de Bourgogne avec une attribution électorale, et auxquels étaient attachés les prérogatives les plus importantes, telles qu'une voix à la diète, le droit de présentation au tribunal de la chambre impériale; ces pays étaient depuis une longue série d'années le boulevard de l'Allemagne; et sous ce rapport, la maison d'Autriche a fait pour leur défense les plus grandes dépenses en hommes et en argent.

» L'on a principalement en vue, par cette déclaration,

de faire intérêt toutes les circonstances au protocole de la députation, et de se réserver des ouvertures ultérieures ; suivant que le temps et les circonstances l'exigeront, en remarquant itérativement et formellement, que la maison d'Autriche a fort à cœur que la constitution de l'Empire soit conservée dans son entier ; qu'il n'y soit fait aucun changement, et que les Etats et possesseurs particuliers en éprouvent le moins qu'il sera possible ; c'est de-là que dépend principalement le maintien de la constitution germanique ; chaque Etat de l'Empire, quel qu'il soit, doit s'en convaincre bien intimement pour sa propre conservation, afin que cette grande vérité, ainsi que le dommage qui résulterait du contraire, ne soient pas aperçus trop tard. »

De 20. Un courrier extraordinaire porte enfin aujourd'hui, au Directoire exécutif, l'heureuse nouvelle de l'acceptation de toutes les conditions de paix proposées par la République française. Ses plénipotentiaires ne seront plus que des médiateurs, pour régler les indemnités des princes réclamans.

(Ce courrier est arrivé hier à Paris.)

D'après la réponse que les ministres français ont faite à la dernière note de la députation de l'Empire, celle-ci s'occupe dans ce moment à décider le sort des évêques et prélats dont les possessions pourraient être sécularisées.

De 27. Dans la séance d'hier, la députation de l'Empire a déclaré qu'elle ne peut s'occuper des règles générales pour régler le sort des titulaires dont les bénéfices seraient l'objet des sécularisations, et qu'elle espère que le gouvernement français voudra bien donner une déclaration plus claire et plus précise sur les articles énoncés dans les notes de la députation de l'Empire, des 13 et 21 ventôse dernier.

Dans la séance qui aura lieu demain, il sera rédigé une note après ce *conclufum*.

Parmi les étrangers arrivés ici, on remarque le comte de Sumbowski, venu de Russie.

PRUSSE. De Berlin, le 18 germinal.

Le jeune comte de Finkenstein est arrivé ici, il y a quatre jours, de Rastadt, d'où il a été expédié en courrier.

On assure que le ministre d'Etat, marquis de Luchesini, qui est présentement ici, va être nommé chef de l'académie des sciences.

L'ex-ministre Wollner a assisté, ces jours derniers, à une

de ses séances, comme étant encore chef de la commission économique de cette académie.

Il paraît que les margraviats d'Anspach et de Bareith ne sont plus administrés par un ministre particulier qui y établit sa résidence, mais réunis, comme les autres parties de la monarchie prussienne, au directoire général.

ITALIE. De Florence, le 10 germinal.

La nouvelle république qui vient de se former au midi de notre grand duché, cherche déjà à étendre ses frontières. Nous venons de recevoir l'avis que les Romains se sont emparés du château d'Offieri et d'une certaine portion de territoire toscan, sous prétexte qu'ils y avaient des droits.

De Venise, le 11 germinal. Les ministres impériaux déplaisent aux nobles et au peuple. Les taxes augmentent tous les jours indistinctement. Les denrées de première nécessité ont doublé de prix, et les ouvriers sont sans travail. La terre-ferme est inondée de troupes autrichiennes. Les réquisitions qu'on fait pour leur entretien sont d'autant plus insupportables, que toutes les caisses publiques sont vides. Les riches sont endettés, et les commerçans ruinés. Le commerce maritime, qui pourrait dédommager en partie de tant de pertes, n'est pas plus florissant qu'auparavant. Les navires avec le pavillon de Saint-Marc sont poursuivis par les corsaires. L'empereur ne permet pas qu'on arme des bâtimens pour escorter les convois de Syrie, où les négocians vénitiens font un commerce considérable. On ne veut pas exposer le pavillon impérial à des insultes, etc.

De Turin, le 10 germinal. On ne connaît pas trop l'objet des fêtes qu'on prépare dans cette ville : probablement la cour veut distraire le peuple, et lui faire oublier sa misère en le donnant des spectacles.

Le cit. Balbi, notre ministre à Paris, a été décoré de la dignité de grand-croix de l'ordre de Saint-Maurice et Lazare, et le cit. Prédéa, de celui de l'ordre de l'Annonciade. La cour récompense leurs services signalés, auxquels elle croit devoir son existence.

Le nouveau ministre de la République Française, le cit. Oinguené, en remettant ses lettres de créance, a prononcé un discours qui porte le caractère de la modération et de la loyauté.

Extrait d'une lettre de Rome, du 17 germinal.

Les lois organiques de la constitution romaine ont été

publiées peu de jours après la constitution elle-même. Les autorités constituées ont toutes été successivement installées. L'hôpital national a tenu avant-hier sa première séance dans l'une des salles du Vatican.

Le général Gouvion Saint-Cyr, qui commande ici depuis quelques jours, jouit de la confiance de l'armée et du peuple.

Les anarchistes de Milan ont des vues sur Rome ; ils envoient ici l'auteur de plusieurs libelles contre Bonaparte, insérés dans le *Moniteur italien*. On croit que ce libelliste sera arrêté à Rome, s'il ose s'y montrer. Le nom de Bonaparte est bûti par tous les Romains ; ils le célèbrent dans toutes leurs fêtes publiques.

Les dilapidations militaires ont cessé ; quelques dilapidateurs ont été arrêtés, jugés et condamnés ; d'autres ont pris la fuite. On s'occupe de la recherche de tous les délits de cette espèce, qui ont été commis ici dans les premiers jours de ventôse.

Le cour de Naples n'a permis qu'un très-court passage dans ses Etats aux prélats, cardinaux et autres individus légitimes ou chassés de Rome : il n'en existe déjà plus un seul sur le territoire des Deux-Siciles.

Le grand-duc de Toscane a tenu la même conduite ; on assure que Pie VI et le cardinal Maury vont à Pétersbourg.

De 10. Il paraît ici depuis quelques jours une nouvelle feuille périodique, dans laquelle on a vu avec surprise des articles de Bertrand Barrère.

Les réformes ecclésiastiques s'opèrent sans secousses. Les religieux étrangers sont envoyés dans leur pays ; les religieux nationaux qui ne veulent point rentrer dans la vie civile, sont réunis dans des monastères de leurs ordres respectifs ; ils y sont bien traités ; ils n'éprouvent aucune vexation. Les monastères vides vont être mis en vente comme biens nationaux ; le nombre en sera considérable. On emballe une assez grande partie du Muséum de la Villa Albani, confisqués au profit de la République Française.

M. Castellini vient d'arriver en cette ville ; on le dit chargé par la cour de Naples d'une mission auprès du général français et des commissaires du Directoire.

M. d'Azara ne peut tarder à être sous peu à Paris, en qualité d'ambassadeur d'Espagne : il est depuis plusieurs jours en route pour cette destination ; et nous apprenons qu'il a déjà passé Florence.

Il paraît que la prétendue prophétesse Labrousse ne veut point sortir du château de Saint-Ange, où elle est enfermée depuis 1792; elle n'a accepté d'autre liberté que celle de se promener par la ville: elle dit qu'elle ne quittera Rome qu'après la fin du siècle.

Il n'y a point encore ici de démagogues; on détestait le gouvernement papal: La république est aux yeux de presque tous une excellente chose; et aux yeux même de ceux qui ont le tort et le malheur de ne la pas trouver si bonne, c'est au moins une chose décidée. On n'aperçoit aucune résistance. Les ci-devant nobles recherchent les emplois constitutionnels, et paient d'assez bonne grace de fortes contributions.

Le Peuple Romain n'est pas encore ce que le rendre sous peu la liberté et le souvenir de ses ancêtres: il n'a pas cette fierté de caractère qui fit autrefois son caractère distinctif. Ici les ambitions sont souples et lâches, les passions sans énergie; il y a deux ou trois fois moins de moralité qu'en France. Dans toutes les classes, on voit beaucoup d'hommes très-disposés à toutes les mauvaises actions qui ne demandent pas de courage. On ne croyait à aucune vertu; et jusqu'ici c'était à-peu-près justice pour ce sujet. Ces crimes appartiennent à la tyrannie qui en avait besoin et qui les alimentait. Nous allons voir naître bientôt les prodiges de la république, et les vertus qui en sont le plus solide appui.

De Milan, le 19 germinal. Les émigrés, égorgeurs, chauffeurs, etc., en un mot, toute l'écume contre-révolutionnaire que la grande nation a rejetée de son sein depuis le 18 fructidor, abonde et circule ici de toutes parts, et nous infecte de sa présence impure. Nous espérons que le général Brune viendra à bout de nous en délivrer. Il n'a pour cela qu'à poursuivre les malfaitteurs avec la même sévérité que celle qu'il vient de déployer par l'ordre donné hier, au sujet d'un attentat qui eut lieu le 7 de ce mois contre trois soldats français.

Ordre daté de Milan le 18 germinal.

Le général en chef, instruit que, le 7 de ce mois, trois soldats français ont été assaillis à la sortie de la citadelle de Milan par trois habitans du pays, armés de poignards; et étonnés qu'au milieu d'un pays libre, il existe un pareil désordre, qui fait craindre la destruction du bon ordre et de la sûreté individuelle, ordonne ce qui suit:

« Vingt-quatre heures après la publication du présent.

1001

tout homme trouvé armé d'un poignard ou couteau à guerre sur le territoire occupé par l'armée française, sera traduit au tribunal militaire, et puni de mort. » Signé, BRUNE.

Le présent ordre sera traduit dans les deux langues imprimé et affiché dans tous les pays occupés par l'armée française, et les généraux divisionnaires sont chargés de son exécution. Le général de brigade, chef de l'état-major-général de l'armée. Signé, LECLERC.

SUISSE. De Bâle, le 24 germinal.

Il est arrivé hier deux voitures, et sous l'escorte d'une vingtaine de hussards, neuf des membres de l'ancienne régence de Berne qui ont été arrêtés, et que l'on conduit pour otages à Huningue, pour répondre du paiement de la contribution qu'ont imposée les Français. Ce sont les sénateurs Mullinen, ci-devant prévôt; Erlach, Tscharners, Diesbach, Wurstenberger et Manuel, Brunner, le père; Watteville, bailli de Vevai; Diesbach, de Carrouge, bailli de Friensbergs. On dit que des otages vont aussi être demandés à Soleure et Fribourg. Les oligarques auront à payer, pour la contribution de guerre, 3 pour 100 de leurs biens.

Des frontières de la Suisse, 26 germinal. On remarque que les députés du peuple helvétique ont été, pour la très-grande partie, choisis parmi les citoyens des campagnes. On a pris à Arrau des mesures les mieux combinées pour la réception de l'assemblée nationale, pour ses bureaux, pour le logement des députés. Ceux-ci sont diversement salariés par les différens cantons; celui de Zurich a assigné par jour 40 batz (environ 8 fr.) aux députés des campagnes, tandis que ceux de Basle n'ont que 24 fr. par mois. On ne doute pas que l'assemblée nationale ne détermine bientôt pour tous un gouvernement uniforme; car elle va devenir le seul corps législatif de toute l'Helvétie, et mettre un terme à tous ces petits gouvernemens révolutionnaires entre lesquels elle est encore partagée.

Grâce aux soins du commissaire à Lucerne, et des ecclésiastiques éclairés du canton de Zug, qui ont déclaré et publié, qu'après un mûr examen de la nouvelle constitution, ils n'y avaient rien trouvé de contraire à la religion, elle vient d'être acceptée dans le pays de Saint-Gall et d'Appenzel. On y est maintenant occupé à organiser le pays d'après le nouveau projet. Les bailliages libres ont choisi le couvent de Muri pour chef-lieu, à la place de Baden: ce qui fait présumer que ce couvent sera supprimé. Insensiblement les autres petits cantons suivront l'impulsion donnée, ce qui nous donne l'espoir que notre révolution se fera ainsi sans orages.

Tome XXXIV.

Q



ESPAGNE. De Madrid, le 17 germinal.

Le prince de la Paix, après sa retraite, a conservé quelque tems les apparences de la faveur; mais peu à peu son auréole pâlit, et va bientôt s'évanouir tout-à fait, malgré les efforts qu'il paraît faire pour rentrer en grâce. Ceux qui avaient conservé quelque espoir s'éloignent insensiblement de lui. On assure qu'il vient de donner sa démission de colonel-général des Suisses, et qu'il sera ici sous très-peu de jours.

Le comte de Cabarrus arrive dans des circonstances embarrassantes. Il était intimement lié avec l'ex-ministre, auquel seul il devait d'avoir été si favorablement traité par le roi et la reine. Il est également l'ami des deux nouveaux ministres, Saavedra et Jovellanos, à l'élévation desquels il a sans doute contribué, comme ils ont contribué eux-mêmes à la disgrâce du prince de la Paix. Il lui faudra beaucoup de prudence pour ne pas se compromettre, dans une position aussi critique. Avant son arrivée, on le portait au département des finances; mais il ne pourrait y parvenir sans qu'il s'opérât dans le ministère une révolution qui paraît bien peu vraisemblable.

On ne voit pas jusqu'à présent que la mésintelligence qui a régné entre le commissaire Segui et l'ambassadeur Truguet, ait eu des suites fâcheuses pour ce dernier. Ayant reçu un courrier de son gouvernement dans la nuit du 9 au 10 germinal, il s'est rendu à Aranjuez le lendemain, et en est revenu le 14. On ignore quel a été l'objet de son voyage; mais rien n'annonce sa prochaine retraite, que quelques lettres de Paris nous avaient laissé pressentir.

Le succès qu'il a obtenu relativement à l'expulsion des émigrés, est complet. Il serait bien à désirer que notre gouvernement prit la même mesure contre les Anglais, qui, sous prétexte d'affaires, se promènent librement dans notre ville, et inspirent de la méfiance à tous ses habitants.

Les dernières lettres de Cadix apprennent que notre escadre est toujours bloquée dans le port par l'escadre anglaise.

Le Voyage autour du Monde, par un de nos plus habiles marins, M. de Malaspina, dont la publication est attendue avec impatience, tant en Espagne que dans le reste de l'Europe, ne paraît pas encore, comme on l'avait fausement débité, et ne paraîtra même pas sans éprouver divers changemens, que la politique de notre gouvernement regarde comme nécessaires. D'ailleurs, son auteur est en-

core dans la disgrâce , ainsi qu'un savant religieux , le pere Gil , qui s'était chargé de la rédaction de cet ouvrage intéressant.

ANGLETERRE. De Londres, le 27 germinal.

Le gouvernement regarde l'Irlande comme en état de rébellion , et il y a déjà eu des rencontres entre les insurgés et ceux du parti opposé.

On peut juger des dispositions de nos ministres pour le peuple irlandais , par la proclamation suivante du lord Cambden , lord lieutenant , et du conseil privé d'Irlande , en date du 11 germinal :

« Attendu qu'il existe dans ce royaume une conspiration de trahisons , dont le but est le renversement de l'autorité de S. M. et du parlement , ainsi que de la destruction de la constitution et du gouvernement aujourd'hui établi ; vu que cette conspiration s'est déjà étendue d'une manière considérable , et qu'elle a même éclaté par des actes de violence et de rébellion ouvertes ;

« En conséquence , d'après l'avis du conseil privé de S. M. , nous avons fait passer aux officiers commandant les forces militaires , les ordres les plus positifs et les plus directs d'employer ces forces avec la plus grande vigueur et d'une manière décisive pour la répression immédiate de toute rébellion , ainsi que pour reprendre les armes enlevées traîtreusement et de force aux sujets paisibles et loyaux de S. M. Ces commandans désarmeront les rebelles et toutes personnes mal-intentionnées envers le gouvernement de S. M. , et emploieront à cet égard les mesures les plus promptes et les plus efficaces.

« Il est en outre , par la présente , strictement ordonné à tous sujets loyaux et paisibles , en vertu de leur *allégeance* , d'aider et d'assister les forces de S. M. dans l'exécution de leur devoir , et celles-ci à leur tour ont ordre d'accorder auxdits sujets une protection entière , et de les garantir de tous les actes de violences qu'on pourrait tenter contre leurs personnes et leurs propriétés.

« Fait à la chambre du conseil , au château de Dublin. »

Suivent les signatures de trente membres du conseil privé.

Le 16 germinal , le bruit s'était répandu ici que 3 régimens de milice irlandaise avaient refusé de s'armer contre leurs compatriotes : on attendait avec anxiété la notice de Dublin.

« Du 28 germinal. L'insurrection d'Irlande , sur laquelle il régnait depuis quelque tems des bruits sourds , n'est que trop réelle. On écrit de Dublin qu'il y a eu plusieurs combats entre les insurgens et les troupes royales.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 25 germinal au 5 floréal.

L'administration du département de Sambre et Meuse expose au conseil des Cinq-cents, que le retrait des biens acquis par les communautés, et en général par les gens de main-morte, avait été autorisé dans son rapport, par un édit de Charles-Quint. Elle demande si cet édit doit continuer à recevoir son exécution. Renvoi à une commission spéciale.

La discussion sur le code pénal maritime a occupé la séance du 26 de ce conseil.

Gomaire avait dénoncé, il y a quelques jours, l'abus résultant de ce que les actes publics et particuliers portaient encore la qualification de *monsieur* ou de *sieur*. Cette motion d'ordre fut renvoyée à l'examen d'une commission spéciale.

Gerlac, organe de cette commission, présente, dans la séance du 27, un projet tendant à prohiber cette qualification entre tous les citoyens français, dans tous les actes publics et particuliers. Les actes qui les contiendraient ne seront pas frappés de nullité, mais les fonctionnaires publics qui les auront reçus seront destitués, et les particuliers signataires ou intéressés ne pourront en réclamer l'exécution qu'en payant une amende. Impression et ajournement.

Poulain-Grandpré a fait adopter, dans la même séance, son projet sur la comptabilité arriérée. Il porte la suppression de toutes les commissions chargées de l'appurement des comptes des différentes agences, et la formation d'un bureau composé de cinq membres, à la nomination du Directoire.

Le conseil accepte l'hommage, et ordonne le dépôt à la bibliothèque de deux ouvrages du cit. Dubreuil, médecin, sur l'épilepsie et sur la nature, les causes et les effets de l'humeur glaireuse.

On a repris, le 28, la discussion sur l'établissement des écoles spéciales de santé.

On ouvre, le 29, la discussion sur le projet de Bonaventure, relatif à la question de savoir, si les lois publiées par ordre des représentans du peuple en mission dans les départemens réunis, ou des anciens comités de gouvernement, avant le décret de réunion, avaient besoin d'une nouvelle publication pour être obligatoires.

La commission avait proposé l'ordre du jour.

Prison propose aujourd'hui d'y substituer les dispositions suivantes :

« Les lois dont la publication avait été ordonnée par les représentans du peuple ou les comités de gouvernement, avant le décret de réunion, sont censées publiées et ont dû recevoir leur exécution, à compter du jour où elles sont parvenues aux départemens réunis.

Prison (de la Haute-Garonne) attaque également l'ordre du jour. Une pareille décision, selon lui, donnerait lieu à la plus grande incertitude de la part des tribunaux. Il réduit ensuite la question à ce seul point : Une loi a-t-elle pu être obligatoire dans les départemens réunis à partir du jour où elle est parvenue à l'administration centrale, ou bien du jour où cette administration l'a fait publier ?

L'orateur ajoute qu'il partage ce dernier avis avec le Directoire. Le conseil ordonne l'impression des discours, et prononce de nouveau l'ajournement.

On reprend la discussion sur les écoles spéciales de médecine.

Quelques orateurs ayant été entendus sur différentes dispositions du projet, on demande la clôture de la discussion, et que, divisant les divers objets dont il traite, on décrète d'urgence le titre IV, portant en substance que le mérite des élèves ne devant être jugé que par leur savoir, et non par leur présence aux écoles, ils seront assujettis à un examen.

Le rapporteur s'oppose à cette division : diviser ainsi le projet, dit-il, en décrétant d'urgence cer-

taines dispositions, et soumettant les autres, aux formes constitutionnelles, c'est vouloir faire marcher un homme avec une jambe.

Hardy se prononce pour la division : il s'élève entre lui et Vitet une lutte à laquelle s'intéressent vivement les législateurs-médecins.

On fait plusieurs épreuves qui sont douteuses. « Je n'ai pas l'honneur d'être médecin, dit Combarieu mais je sais fort bien qu'on a assez disputé aux écoles de santé pour en être malade.

Je demande que le président mette aux voix pour savoir si, oui ou non, la disposition du titre IV sera séparée des autres, et décrétée d'urgence.

Oui, oui, s'écrie-t-on. Le président met aux voix, et après plusieurs épreuves douteuses, il décide l'affirmative.

La commission sera chargée de présenter les articles de ce titre sous trois jours.

Organe de la commission des impôts. L'Assemblée fait prendre, le 4^e, floréal, deux arrêtés.

Par le premier, cette commission est autorisée à faire imprimer un premier tableau des campagnes des Français, depuis le 3 septembre 1793 jusqu'au 1^{er} pluviôse an III, et à le distribuer et afficher dans la salle du conseil.

Le deuxième arrêté porte : 1^o. Les tables des procès-verbaux des assemblées nationales seront imprimées par l'imprimeur du Corps législatif, aux conditions qui seront réglées entre lui et l'archiviste, en commençant par les procès-verbaux de la première législature.

2^o. Il en sera tiré deux mille exemplaires, dont un sera remis à chacun des membres actuels du Corps législatif. Le surplus sera déposé aux archives, pour être distribué aux nouveaux membres qui seront appelés à l'un et l'autre conseils.

3^o. L'archiviste sera chargé de suivre l'impression, et veillera à ce que l'on n'insère rien dans ces tables qui soit étranger aux procès-verbaux.

Poulain-Grandpré, au nom de la commission de la surveillance de la trésorerie, annonce qu'elle n'a pu encore recueillir tous les matériaux nécessaires

pour présenter son rapport sur les commissaires de cet établissement, qu'elle s'en occupe sans cesse, mais que les opérations sont si multipliées, et exigent une discussion tellement approfondie, que le travail ne pourra être terminé que dans deux décades.

En attendant, le rapporteur croit devoir, sans rien préjuger sur les soupçons qui ont plané sur les commissaires, et qui ont été renvoyés à l'examen de la commission, faire part au conseil d'un abus majeur, et qui lui paraît mériter toute son attention.

La commission, dit le rapporteur, a remarqué qu'au mépris des lois qui l'ordonnent, les commissaires de la trésorerie ne font point annuler les bons des deux tiers, et les effets au porteur qui rentrent par la voie des contributions.

Les commissaires opposent que c'est par économie qu'ils en agissent ainsi; mais une semblable économie n'a paru autre chose à votre commission, qu'un calcul ruineux pour l'Etat, et destructif du crédit public. Empêchera-t-on en effet les particuliers de soupçonner la possibilité des réémissions? N'est-il pas possible qu'un caissier infidèle remette journellement en émission les bons qu'il aura reçus, sauf à les retirer lorsque leur dépréciation les ayant réduits à presque zéro, lui ôtera enfin l'espoir continu d'un gain aussi illicite?

Le rapporteur termine par un projet de résolution portant en substance :

« Tous les effets publics au porteur seront annulés à fur et mesure de leur rentrée dans les caissés, en présence des parties prenantes.

« Le caissier sera tenu d'en dresser et certifier un état qu'il remettra, chaque jour, aux commissaires de la trésorerie. Cet état ou bordereau contiendra le nom, la nature et la quotité des effets annulés.

« Les commissaires adresseront copie de ce bordereau aux commissions de surveillance des deux conseils. »

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

Bergier soumet à la discussion son projet de résolution sur la compétence des tribunaux qui doivent

juger les procès criminels, commencés avant l'institution de la procédure par jurés.

Le fond de la question est de savoir si ces procès, qui sont en quelque sorte hors des attributions constitutionnelles des tribunaux actuels, seront jugés par les tribunaux civils ou par les tribunaux criminels de département.

La commission a pensé que les procès criminels instruits par information, récolement et confrontation, doivent être jugés sans instruction nouvelle; et par suite, qu'ils ne peuvent pas l'être par les nouveaux tribunaux criminels, dont l'institution est de ne juger que les procès instruits par jurés.

François Ehrmann combat le projet de la commission. Son discours sera imprimé.

Desjardins se présente aussi pour parler contre.

Le conseil lui refuse la parole pour aujourd'hui, et ajourne.

Cholet présente un rapport suivi d'un projet de résolution sur les élections de l'an IV et de l'an V dans les colonies.

Le conseil en ordonne l'impression.

L'on procède au renouvellement du bureau.

Poulain Grandpré est nommé président. Les secrétaires sont : Leclerc (de Maine et Loire), Bardon-Boiquetin, Luminais et Gauran.

Le conseil des Anciens n'a pas eu de séance le 25.

Il ne s'est occupé, le 26, que d'objets d'intérêt particulier.

Marragon a fait approuver, le 27, la résolution relative à la disposition de l'enclos des ci-devant Chartreux de Paris. Le projet est d'y former des avenues au palais directorial, et des communications avec les nouveaux boulevards et l'Observatoire.

L'ordre du jour du 28 appelle la discussion sur la résolution du 24 ventôse, relative à l'organisation de la gendarmerie.

Lacué en avait proposé l'approbation dans la séance du 18 germinal.

Personne ne demandant la parole contre cette résolution, le conseil l'approuve.

Décomberousse fait un rapport sur la résolution

du 27 nivôse , relative à l'action en rescision pour cause de lésion d'outre-moitié dans les ventes d'immeubles faites pendant la dépréciation du papier-monnaie.

La nécessité d'une loi sur l'action en rescision est démontrée , dit-il ; des lois antérieures en consacrent le principe et en promettent le mode. Le droit en est acquis au vendeur , et la décision qui blesserait aujourd'hui ce droit aurait un effet rétroactif ; les assignats , qui ont été payés alors représentaient le prix réel de la vente ; le vendeur a pu , avec ses assignats , rendre sa condition avantageuse. Ils ne doivent point être réduits d'après l'échelle de dépréciation , pour être comparés ensuite à la valeur des immeubles aliénés , parce que cette échelle a été formée sur des bases étrangères à la valeur des immeubles. Il y aurait d'ailleurs contradiction avec la loi du 17 nivôse , qui regarde comme valeur métallique , les sommes en assignats payées en à-compte sur des acquisitions. Le supplément de prix devra être payé d'après la valeur estimative des immeubles. Les dispositions additionnelles seront nécessaires pour régler les prétentions respectives des tiers acquéreurs. Dans l'état actuel , la loi proposée ne contient que des dispositions équitables et fondées sur les lois antérieures. La commission en propose l'approbation.

Impression et ajournement.

La discussion s'est ouverte , le 29 , sur la résolution du 18 ventôse , qui détermine le mode d'un impôt de dix millions sur le tabac.

Depeyre défend la résolution ; il commence par prouver que l'impôt indirect est moins défavorable à l'industrie que l'impôt foncier. Il cite , à cet égard , l'Angleterre , qui n'a tellement aggrandi ses revenus , que par les impôts indirects , tandis que l'impôt foncier n'en est que la plus faible partie. Moins l'impôt foncier est fort , plus l'agriculture est florissante , et le pays est riche : une bonne agriculture est le vrai fondement d'une grande puissance. Dans l'ancien régime , la féodalité opprimait les campagnes ; la révolution les en a affranchies ; par quelle erreur l'assemblée constituante a-t-elle changé ce mal en un

autres ? On ne peut se le dissimuler, les impôts sur la terre sont trop onéreux ; il est un moyen de les diminuer, c'est d'ajouter aux contributions foncière et personnelle, voulues par la constitution, l'impôt indirect. L'impôt direct a plus d'empire sur l'homme ; l'impôt indirect l'atteint d'une manière détournée ; l'un est fait pour l'esclavage, l'autre pour l'homme libre ; l'un est l'impôt de la monarchie, l'autre celui de la République.

Personne n'est forcé de prendre du tabac ; il faut que le goût de ceux qui en prennent tourne à profit de l'Etat. Cet impôt est celui qui a le moins d'inconvéniens et qui présente le plus de produit, aussi ne l'attaque-t-on point dans son principe, mais dans son exécution. On dit que l'impôt mis sur la fabrication du tabac exigera des perquisitions, des vexations ; qu'il donnera lieu à la contrebande, à la fraude.

Les grandes fabriques ne peuvent dissimuler leur existence ; les petites auront besoin de ne la pas cacher, pour se faire connaître. La résolution a été bien vu en continuant de prohiber les tabacs fabriqués venant de l'étranger, et en assujettissant ceux en feuilles à un droit d'entrée très-fort ; c'est une prime et un encouragement pour nos manufactures.

L'opinant examine ensuite successivement chaque article de la résolution ; il établit qu'ils sont tous conformes à la justice, et dirigés vers le bien de la République. Il conclut en votant pour l'adoption.

Champion (de la Meuse) attaque l'art. VIII de la résolution, portant que, dans le cas de soupçon de fraude aux droits de fabrication, ou de mélanges pernicious pour la santé des consommateurs, les préposés chargés de la perception du droit, pourront constater chez les fabricans les quantités et les qualités des tabacs manufacturés.

Ainsi, dit-il, pour un cas de soupçon seulement, un préposé s'introduit dans une manufacture, tracasera le fabricant, et le dégoutera de son état.

Champion soutient qu'il est également contraire au bien d'assujettir à un impôt les tabacs indigènes qui, par les lois antérieures, en étaient exempts. Il

prouve que ce sont les terres les moins bonnes qu'on destine à cette culture, on devrait donc la protéger et non en détourner, par l'impôt qui va tomber sur les tabacs indigènes. Il vote pour le rejet.

Ysabeau pense que l'impôt le meilleur est celui auquel le contribuable a le moins d'intérêt et de moyens de se soustraire. Or, le tabac en feuilles est plus facile à atteindre que celui en poudre, parce qu'il est moins facile de le soustraire à la vue. Une taxe politique l'aurait donc taxé principalement, et l'impôt le plus léger serait tombé sur celui fabriqué. Mais non, par la résolution, les tabacs en feuilles sont moins taxés, et ceux en poudre le sont d'une manière exorbitante. La fabrication du tabac ne coûte que deux deniers par livre; l'impôt est de cinq deniers; donc l'impôt est plus du double du prix de la fabrication. Nécessairement un impôt aussi fort donnera le désir de s'y soustraire, et les moyens nécessaires pour en venir à bout. Ainsi, en Hollande, le café ayant été imposé à 4 sols la livre, on ne retira presque rien de cet impôt; mais lorsque l'impôt eut été remis à un sol par livre, le produit atteignit la somme qu'on s'était promise.

Ysabeau termine en votant également pour le rejet de la résolution, parce que, selon lui, la taxe qu'elle établit nuirait à l'industrie honnête, exciterait la fraude, et ne remplirait pas le but qu'on en attend.

La suite de la discussion est ajournée à mercredi.

Le conseil a procédé, le 1^{er} floréal, au renouvellement de son bureau. Poisson a été appelé à la présidence; Dautriche, Claverie, Jac et Auguis, aux places de secrétaires.

Le conseil des Cinq-cents a déclaré valables, dans sa séance du 3, les opérations des assemblées électorales des départemens des Vosges, Indre et Loir, Haute-Saône et des Deux-Nethes, en ce qui concerne la nomination des députés au Corps législatif.

On a repris, le même jour, la discussion sur le système monétaire. Tous les articles proposés ont été adoptés, sauf ceux relatifs à la variabilité du prix de l'or. Ils portent en substance : Les monnaies de la République consistent en pièces d'or, d'argent et de

cuivre. Il n'y aura qu'une sorte de pièces d'or. Les monnaies d'argent seront de quatre sortes; savoir : les pièces d'un demi-franc, d'un franc, de deux francs et de cinq francs. Il y aura également quatre sortes de pièces de cuivre : un centime, deux centimes, cinq centimes et dix centimes.

Les autres articles déterminent le titre et le poids de ces différentes monnaies.

Le conseil a passé ensuite à la discussion du projet de Jourdan (de la Haute-Vienne), sur le recrutement de l'armée. Aucun article n'a été adopté.

Un secrétaire a fait lecture, le 4, d'une lettre du cit. Montalembert, général de division, qui annonce qu'il a découvert le moyen de simplifier la manœuvre de l'artillerie de la marine. Par ce moyen, on pourra armer trois vaisseaux avec le même nombre d'hommes qu'on emploie ordinairement pour un seul.

Mejensac, par motion d'ordre, a proposé le renvoi à la commission d'instruction publique, de la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'admettre à l'école polytechnique, quand même ils auraient passé l'âge de 22 ans, les citoyens qui ayant porté les armes avant l'âge prescrit, ont été obligés de se retirer par suite d'événemens de la guerre.

Le renvoi a été ordonné.

L'ordre du jour appelait la discussion du projet de Lamarque, sur la suspension des ventes des domaines nationaux. Ce projet a été adopté.

La discussion s'est ouverte, le 2 floréal, dans le conseil des Anciens, sur la résolution qui détermine le mode de percevoir un impôt de dix millions sur le tabac.

Haufmanns attaque la résolution; il soutient qu'elle n'est bonne qu'à créer une nuée de commis, à rétablir les visites domiciliaires, ramener tout l'odieux de l'ancien régime, à exiger des fabricans des droits exorbitans de fabrication, qu'ils ne pourraient recouvrer. Elle tend en outre à dégoûter le fabricant, qui s'en ira exercer son industrie en pays étranger, à réduire à la misère des millions de familles qui ne vivent qu'en cultivant le tabac. Loin de gêner cette culture, il faudrait la favoriser; sur-tout dans les pays

du midi, qui peuvent produire des tabacs supérieurs à ceux d'Amérique, et par conséquent éviter les exportations du numéraire; c'était l'opinion de M. Neker. Ce parti est à prendre à présent que la balance du commerce est à notre avantage. Cette culture ne nuit pas à celle du blé. D'ailleurs, la République est garantie de la famine par ses conquêtes. Le nord et le midi nous sont ouverts; de plus, l'expérience a prouvé que les terres où l'on a cultivé du tabac, donnaient du blé en plus grande quantité et en plus belle qualité. Le meilleur mode d'obtenir les 10 millions que le tabac doit produire, est, selon Häufmann, d'établir un droit d'entrée sur les feuilles étrangères.

Dentzel combat également la résolution. Il prétend que cette résolution nous fait rentrer dans le cercle d'où nous sommes sortis en commençant la révolution. En établissant une régie, il faudrait lui accorder une exemption de taxe sur l'importation des tabacs étrangers, une exemption de patente, une concession de terrain, de bâtimens et d'ustensiles nationaux. Cette opération n'aurait donc d'autre résultat que celui d'enlever aux cultivateurs et aux fabricans actuels le commerce et l'industrie, à l'aide desquels ils subsistent; de diminuer pour le trésor le produit du droit de patentes que ne paieraient plus les fabricans ruinés; enfin, de priver l'Etat du loyer des bâtimens occupés aujourd'hui par les manufactures de tabacs. Qui peut répondre qu'après avoir établi un régime exclusif pour le tabac, on ne l'établira pas de même sur le vin, les eaux-de-vie, etc.? Cette régie intéressée ne pourrait d'ailleurs gagner qu'en vendant plus cher que l'étranger; d'où il suit qu'il faudrait établir une légion de gabeloux pour empêcher la contrebande. Il vote contre la résolution.

Dedeley parle également contre la résolution. Il croit cependant qu'il faut abandonner l'idée de ne rien retirer du tabac cette année. Il faut, selon lui, mettre un droit sur les ventes, de 4 à 5 pour 100; ce qui produirait douze millions. Si on établissait également un droit sur les successions collatérales, et qu'on atteignît les porte-feuilles par un droit de

timbre proportionnel, avec ces nouvelles impositions, on se procurerait 45 millions qu'on pourrait commencer à percevoir dans la décade qui suivrait leur établissement. Le conseil ferme la discussion et rejette la résolution.

Il en approuve deux. La première concernant l'impression des tables analitiques des procès-verbaux des deux conseils. La deuxième est relative au droit de timbre auquel sont assujetties les feuilles de musique.

Lacoste a proposé, dans la séance du 3, le rejet de la résolution servant de suite à celle sur les transactions entre particuliers pendant la dépréciation du papier-monnaie. De vingt articles, dix-huit lui ont paru compléter la législation sur cet objet; mais les vices des autres l'ont décidé à proposer le rejet de la résolution entière.

Le conseil déclare ne pouvoir adopter.

Felix Faucon a fait arrêter, dans la séance du 3 du conseil des Cinq-cents, que tous les rapports sur les opérations des assemblées électorales relatives aux nominations des représentans du peuple, seront mis au grand ordre du jour; et sur la motion de Favart, l'archiviste a été chargé de faire imprimer le tableau des assemblées électorales où il s'est opéré des scissions, et des noms des individus nommés dans chacune d'elles.

La séance a été employée, en grande partie, par le scrutin concernant le renouvellement de la commission des inspecteurs de la salle.

Rossée a résumé, dans la séance du 4 du conseil des Anciens, les motifs de la commission pour l'adoption de la résolution sur la contrainte par corps à exercer contre les étrangers, et qui sert de complément à la loi rendue sur cet objet.

La résolution a été adoptée.

PARIS. *Nonidi, 9 Floréal, l'an VI de la République.*

Le conseil des Cinq-cents est occupé, depuis le commencement de cette décade, à prononcer sur la validité des élec-

tions. En se chargeant de cet examen par une loi formelle , il s'est imposé l'obligation de garantir la constitution , et de sauver la République des nouveaux chocs qui pourraient la menacer. Plusieurs élections qui n'offrent aucune difficulté ont déjà été admises. Mais aucune de celles qui offrent des noms fameux dans les annales ensanglantées de la terreur , ou qui ont été faites par des assemblées scissionnaires , n'a encore été présentée à la discussion. Des commissions ont été nommées , et elles préparent leur travail sur des questions dont le résultat va être d'une si grande influence sur les destinées de la République.

Il ne s'agit pas seulement de quelques points de forme dont la solution , en tout autre tems , serait d'une médiocre importance. Mais il n'est que trop prouvé qu'une faction , connue par tant d'actes arbitraires et féroces dans la révolution , s'est agitée sur tous les points de la République , et qu'elle est parvenue à dominer dans beaucoup d'assemblées électorales , et à nommer des députés dont l'admission au Corps législatif réveillerait l'effroi , et doit faire craindre à tous les amis de l'ordre , de la sûreté et de la propriété , ou de nouvelles scènes d'horreur , ou de nouveaux déchiremens dans le Corps législatif ; résultat également funeste , puisqu'il placerait le Corps politique entre le danger de sa désorganisation prochaine , et celui de voir la constitution s'affaiblir chaque jour par des mesures violentes , quoiqu'indispensables.

Si le Corps législatif n'a pas la sagesse de sauver la République de ce double danger , ce ne sera sûrement la faute , ni du gouvernement , ni du zèle des vrais amis de la liberté. Des écrits sans nombre ont été placardés ou publiés pour éclairer les juges de ce grand procès , et le Directoire leur a fourni tous les renseignemens et toutes les pièces qui étaient en son pouvoir. La nation attend avec inquiétude ce qu'elle doit craindre ou espérer.

Dans le tems que le résultat de beaucoup d'élections cause dans l'intérieur une fermentation si vive , on recevait du dehors des nouvelles qui n'étaient pas propres à la tempérer. Bernadotte , ambassadeur de la République auprès de l'empereur , a été obligé de quitter Vienne pour des insultes graves qui lui ont été faites. Les versions ont varié sur les circonstances de cet événement. Voici celle qui a été rapportée comme la plus exacte :

Une discussion fort vive avait eu lieu , dit-on , entre notre ambassadeur et l'archiduc Charles. Les choses avaient été poussées au point que l'empereur avait éloigné pour quelque

rems son frere de la capitale. — C'est dans cette circonstance que Bernadotte, un peu aigri peut-être par ces démêlés, a fait placer un drapeau tricolor à sa fenêtre. Cette nouveauté, qui n'était pas dans les usages diplomatiques, a d'abord causé de la rumeur dans Vienne, et quelques rassemblemens autour du palais de France. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Russie sont soupçonnés d'avoir, suivant la tactique ordinaire de leur cour, répandu de l'argent pour échauffer les esprits et attiser le feu de la sédition. Ils auront peut-être jugé cette occasion favorable pour amener une rupture entre les deux gouvernemens réconciliés. Quoi qu'il en soit, il paraît que la multitude attroupée a cherché à enfoncer les portes pour aller arracher de la fenêtre le drapeau tricolor. Bernadotte se voyant ainsi menacé, continue-t-on, a fait dans son intérieur quelques préparatifs de défense, et a tiré quelques coups de pistolet à poudre pour écarter et effrayer les plus mutins.

Le tumulte croissant, il a écrit deux fois au baron de Thugut, ministre d'Etat, pour le presser de faire dégager sa maison. M. de Thugut ne s'est pas trop hâté de répondre ni de prendre les mesures nécessaires pour repousser les assaillans.

Bernadotte voyant son caractère compromis, a déclaré la résolution de quitter Vienne et demandé des passe-ports. On les lui a d'abord refusés; on l'a invité de toute manière à rester. On ajoute même que l'empereur lui a fait offrir des réparations; mais que Bernadotte a insisté, en annonçant que si on voulait le retenir, il traverserait la ville de Vienne l'épée à la main. — (Nous rappellerons à nos lecteurs que ce ne sont là que des bruits que nous ne pouvons garantir et qui ont besoin de confirmation.) — Ce qui est certain, c'est que Bernadotte a quitté Vienne et s'est rendu à Rastadt. Un de ses secrétaires de légation, Villot-Fréville, est arrivé le 5 au matin à Paris. On dit qu'un courrier est reparti, dès le soir même, avec des dépêches pour lui et pour le cabinet autrichien. — On croit que le Directoire, en exigeant des réparations convenables, consentira cependant à calmer cette affaire, et à donner par-là à l'Europe une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques.

Bonaparte est parti pour Rastadt.

LOTÉRIE NATIONALE.

Tirage du 1^{er}. floréal.

Les numéros sortis sont : 30 , 11 , 12 , 50 , 47.

LENOIR-LARGOUE, *Rédacteur en chef.*

MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADÉ 20 FLORÉAL, l'an sixième de la République.

HISTOIRE NATURELLE.

*Histoire naturelle des Poissons ; par le cit. LACÉPÈDE ,
 membre de l'Institut national, et professeur au Muséum
 d'Histoire naturelle. Tom. I^{er}., in-4^o. d'environ 700 p.
 avec 25 planches. Prix, 15 francs, 60 centimes, broché.
 A Paris, chez PLASSAN, imprimeur libraire, rue Cime-
 tière-André-des-Arcs, n^o. 10. An VI de la République
 Française.*

Les savoir et les talens du cit Lacépède sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de prouver à nos lecteurs combien ce grand ouvrage, dont il publie le premier volume, est digne de tout leur intérêt et de toute leur attention. Il suffirait sans doute d'en faire la simple annonce ; et le nom qu'il porte en assure pleinement le succès.

Mais le plaisir que nous éprouvons à nous occuper d'un savant si estimable, à tous égards, et à jeter au moins un coup-d'œil sur le vaste tableau dont il a déjà tracé quelques parties, est un hommage de plus envers la science elle-même : nous ne pouvons donc nous y refuser. S'entretenir des utiles travaux, est encore un moyen, même lorsqu'on ne peut influer

Tome XXXIV.

R -

directement sur leur gloire, de les multiplier et d'en répandre les fruits.

Dans son *Discours préliminaire*, où, suivant la manière de Buffon, le sujet est envisagé sous ses points de vue les plus généraux, le cit. Lacépède se place au milieu des grandes scènes de la nature : il voit que les torrens, les fleuves, les lacs, les mers, soit par les mouvemens tumultueux de leurs eaux, soit par leur cours régulier et paisible, soit par l'étendue immense et les balancemens de leurs masses, présentent ce qu'il y a de plus imposant tout à-la-fois et de plus animé dans la matière inerte. Les habitans de ce vaste Empire fournissent, pour les premiers besoins de l'homme, d'abondantes ressources, sans lesquelles des peuplades entières n'existeraient pas ; ils enrichissent les climats les plus fertiles de jouissances inconnues et variées ; leurs débris procurent aux arts une foule de nouveaux matériaux ; ils ornent les cabinets des savans et des curieux ; ils deviennent de brillantes parures : enfin, l'art par lequel on surprend et saisit les individus des plus utiles d'entre ces especes, n'est pas seulement la source d'un vaste négoce ; il sert encore à former d'habiles marins, et concourt ainsi, quoique d'une manière indirecte, à l'aggrandissement de toutes les branches du commerce. L'histoire des *Poissons*, qui conduit en même tems à faire celle des différentes eaux qu'ils peuplent, et des usages multipliés auxquels ils sont employés, est donc une des plus intéressantes parties de l'Histoire naturelle de notre univers.

La beauté de leurs formes et de leurs couleurs, la longue durée de leur vie, la fécondité merveil-

leuse qui leur est propre, sont pour le cit. Lacépède de nouveaux motifs d'intérêt, qui lui paraissent nous inviter particulièrement à cette étude : il ne s'étonne point que la mythologie grecque eût placé au milieu des eaux, le berceau de la déesse des Amours, et représenté Vénus sortant du sein des ondes, au milieu de poissons resplendissans d'or et d'azur, qu'elle lui avait consacrés : il observe même que les Grecs et les Romains étaient beaucoup plus avancés dans cette partie de l'Histoire naturelle, que dans celle des autres animaux ; ce qu'ils durent sans doute à l'étendue, à la variété de leurs côtes, et à la nécessité d'user de toutes les ressources de la pêche pour assurer leur subsistance.

Enfin, le cit. Lacépède pense que la place qu'occupent les poissons dans la chaîne des êtres, rend la connaissance de leur organisation et de leur nature, ou de leur vitalité particulière, d'une utilité plus directe et plus grande, que la connaissance des autres classes de corps organisés : car formant la limite entre les animaux à sang chaud, et ceux qui n'ont point de sang, ils se rapprochent, d'une part, des races plus parfaites ; et de l'autre, ils vont se confondre et se perdre en quelque sorte avec les espèces infinies des vers, et même des zoophytes. On pensera peut-être que cette raison pourrait également s'appliquer à toutes les espèces vivantes : toutes en effet se lient de la même manière à celles qui les précèdent, et à celles qui les suivent dans la chaîne générale ; et peut-être aussi jugera-t-on que l'intérêt d'étudier de préférence tel ou tel objet dans

la nature , doit se mesurer principalement sur les rapports qu'il peut avoir avec nous.

Quand il s'agit d'établir des caracteres distinctifs pour chaque classe d'êtres , on rencontre souvent d'assez grandes difficultés. La nature semble s'être attachée à certains modeles généraux , qui se retrouvent toujours , plus ou moins déguisés , dans les variétés infinies de l'organisation : il résulte de là que les êtres qui se touchent le plus , ne sont unis entre eux que par des ressemblances souvent communes , ou du moins peu étrangères , aux especes ou aux classes voisines. Ainsi , l'on ne peut pas distinguer celle des poissons par les écailles ; puisque différentes especes de serpens , et même de quadrupedes , ont des écailles : on ne peut pas non plus les distinguer par les nageoires , puisqu'un nombre infini de poissons en sont dépourvus. Le cit. Lacépède pense qu'il faut la réunion de deux caracteres pour séparer leur organisation de toute autre ; et ces deux caracteres , sont d'avoir le sang rouge comme les animaux plus parfaits , et de respirer par des branchies. (Les branchies , appelées improprement ouies par les pêcheurs et les cuisiniers , sont des organes tapissés de vaisseaux et repliés en feuillets , où le sang vient s'imbiber de l'oxygene contenu dans l'eau que le poisson respire : elles sont véritablement pour lui les fonctions de poulmon.)

Le cit. Lacépède présente une esquisse générale des visceres principaux par lesquels les poissons assimilent à leurs sucs , les substances dont ils se nourrissent ; l'estomac , l'intestin , les appendices dont ce tube est accompagné , le foie , etc. sont tour-à-tour

l'objet d'expositions anatomiques, courtes, simples et claires. L'auteur développe en même tems la structure du cœur et de tout l'appareil circulatoire. Il n'oublie pas de faire remarquer l'irritabilité singulière de la fibre musculaire des poissons; et il note quelques particularités qu'elle offre dans sa structure; comme d'être aplatie, non cylindrique, et de se prêter moins aux divisions qu'on lui veut faire subir, dans un sens que dans un autre; puisqu'elle conserve toujours deux diamètres inégaux, ce que l'on n'a pas encore observé dans les muscles de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux et des reptiles.

Après avoir décrit les divers organes des sens chez les poissons, le cit Lacépède assigne le différent degré de sensibilité de ces organes. Ce n'est pas seulement de leur structure qu'il tire les motifs de sa classification; il la cherche principalement, et avec beaucoup de raison sans doute, dans les habitudes de ces animaux. Voici l'ordre qu'il établit: l'odorat, comme le sens le plus fin et le plus développé chez eux, est à la tête des autres; vient ensuite la vue, dont l'organe est relativement beaucoup moins parfait; l'ouïe qui n'est pas insensible, ainsi qu'on l'a cru long-tems, mais dont l'usage était moins nécessaire dans un fluide, où les dangers ne s'annoncent pas toujours, à beaucoup près, par le bruit; le toucher qui paraît résider plus particulièrement dans le museau et dans la peau du ventre; enfin, le goût qu'on peut regarder comme presque nul, sur-tout chez les espèces voraces, ou qui peut-être, comme chez divers oiseaux et même chez quelques quadru-

pedes , réside plutôt dans l'estomac , que dans la langue et dans le palais.

Il a toujours paru bien difficile d'expliquer comment se forment et se reproduisent constamment , pendant toute la durée de la vie , les couleurs différentes qui caractérisent chaque espèce ou chaque famille de corps animés. Le cit. Lacépède pense que la distribution des artères et des veines, les circonvolutions qu'elles décrivent, le plus ou moins de ténuité de leurs membranes suffisent pour produire toutes des couleurs. Observons pourtant que la matière des teintes colorantes se trouve fréquemment ramassée dans le tissu cellulaire , ou dans le réseau muqueux de la peau , et que l'on ne peut guères concevoir d'après l'hypothèse , ni comment elle se forme , ni pourquoi elle se dépose de préférence dans certaines parties , ni pourquoi sur-tout elle n'est pas uniforme par tout le corps.

Cette explication conduit l'auteur à donner celle de la formation des écailles. Il commence par observer que les écailles, quelles que soient leur forme, leur épaisseur, leur couleur , ont le plus grand rapport avec les cheveux de l'homme , les poils , la corne , les ongles des quadrupèdes , les piquans du hérisson et du porc-épic , les plumes des oiseaux. De même que l'on rencontre chez les animaux à sang chaud , dans les ovaires , dans l'épiploon et dans plusieurs autres parties internes , des touffes ou des rudimens de poils agglomérés ; de même l'on voit souvent chez les poissons , autour du péritoine , de la vessie natatoire et des intestins , une poudre fine et brillante , dont les molécules ne diffèrent des vé-

ritables écailles que par la grandeur, et qui, semblables aux petits cristaux, portent déjà tous les caractères des parties symétriques, plus volumineuses qu'elles sont destinées à former par leur réunion. Ces faits sont curieux : cependant il n'est pas plus aisé de concevoir comment cette poussière est produite, et comment elle se dépose sur ces parties internes, que de développer le mécanisme qui la transforme en écailles à la superficie du corps. Ainsi, l'explication ne semble que reculer la difficulté. Le cy. Lacépède ajoute que la couleur des écailles, ou plutôt l'éclat de leur couleur peut être beaucoup modifié par les différentes nourritures dont le poisson fait usage, par l'état de santé où il se trouve, par la latitude à laquelle la nature, ou son choix et ses appétits l'ont attaché.

C'est vers le milieu ou la fin du printemps que la faite des mâles et les ovaires des femelles commencent à se tuméfier : la liqueur fécondante des uns, les œufs en quelque sorte innombrables des autres, s'amassent, se développent, et remplissent par degrés presque tout l'abdomen. Ce développement successif n'est quelquefois terminé qu'au bout de plusieurs mois. Lorsqu'il est complet, les pressions qui en résultent sur les viscères environnans, occasionnent un sentiment de malaise dont le poisson cherche à se délivrer. L'instinct le porte à froisser son ventre contre des fonds sablonneux ; et ce mouvement machinal y fait déposer également et les œufs de la femelle et la faite du mâle. Cependant il pourrait bien se faire qu'il y eût là dedans quelque chose de plus : il est sûr du moins que les mâles cherchent avidement

R 4

ment les œufs pour verser par-dessus la laite. L'attrait qui les attire alors est entièrement analogue à celui qui porte d'autres animaux à l'accouplement. Ils rodent à côté des femelles pour les engager à rejeter leur fardeau; et l'on peut croire en effet que ce manège rend cette émission plus facile et plus prompte. Enfin, dans quelques especes, ils la sollicitent par un véritable accouplement. Il est vrai que souvent les mâles mangent les œufs, même après les avoir fécondés : mais c'est ici une de ces erreurs de l'instinct, qui paraissent plus communes chez différens animaux, dans les momens où les desirs de l'amour exaltent et troublent toutes les opérations de la sensibilité.

Des expériences directes ont appris que les œufs tirés d'un poisson, mort depuis plusieurs jours et déjà presque entièrement putréfié, peuvent être encore fécondés par la liqueur du mâle : on a même des raisons de croire que cette liqueur tirée d'un individu mort n'a pas perdu toute sa vertu.

En rendant compte des moyens que les poissons mettent en usage pour nager, il était impossible de ne pas parler de cette vessie singulière qu'ils peuvent renfler, comprimer, et développer en lui faisant prendre différentes formes et dimensions, en raison des mouvemens qu'ils veulent exécuter. Il était curieux de découvrir quel est le gaz qui la remplit. Fourcroy a trouvé de l'azote dans celle d'une carpe; Priestley, de l'oxigène mêlé à un autre gaz dont il n'a pas déterminé la nature; Rigby-Brodbert, de la Jamaïque, a trouvé dans celle d'un xiphias, de l'oxigène très-pur : dans celles de quelques tanches, examinées

par le cit. Lacépède, il y avait du gaz hydrogène. Ce fluide aëriforme n'est donc pas le même dans les différentes espèces; peut-être même doit-il beaucoup varier, selon les circonstances relatives à la nature des alimens, à l'âge et à la santé de l'individu.

La queue est un des principaux instrumens de la natation. Le cit. Lacépède montre comment, par son secours, le poisson peut accélérer, retarder et diriger sa course, soit vers le haut ou vers le bas, soit à droite ou à gauche. Les nageoires elles-mêmes ne lui rendent pas des services si étendus et si directs.

On peut être étonné de la vitesse avec laquelle les poissons franchissent des intervalles immenses, et du peu de fatigue qu'ils paraissent éprouver de ces longues routes. On en a vu fréquemment s'attacher à des vaisseaux qui voyageaient avec le vent le plus favorable, et les suivre sans interruption à des distances de plusieurs milliers de lieues.

D'après les ouvrages de Bloch, et d'après les observations très-bien faites du cit. Noël de Rouen, le cit. Lacépède pense qu'on a beaucoup embelli l'histoire des émigrations régulières de certains poissons. Les harengs et les maquereaux, par exemple, ne présentent rien de plus merveilleux que les autres poissons pélagiens. Poussés vers les rivages par leurs besoins et par leurs desirs, ils n'y viennent en si grand nombre, que parce que leurs espèces déploient dans les mers qu'elles habitent la plus étonnante fécondité. Cette fécondité est si grande dans la plupart des poissons, que les mers seraient bientôt en quelque sorte étouffées d'habitans, si en

même-tems elles n'étaient un champ de carnage et de dévastation.

La propagation rapide de ces espèces si nombreuses, n'est pas la seule circonstance qui tendrait à rendre sans cesse plus immense, le nombre des individus : il résulte d'abord de leur longévité que cet accroissement ne peut être compensé par des pertes naturelles et journalières ; ensuite du peu de maladies auxquelles ils sont sujets, que les morts accidentels dépendantes de cette dernière cause, ne font pas beaucoup de ravages parmi eux. Il ne faut cependant pas croire que toutes les espèces indistinctement, ni le plus grand nombre d'individus de la même espèce, atteignent à cette vieillesse extrême dont on cite quelques exemples, et que la classe entière ne soit point exposée à des maladies capables de les décimer avant le tems. Les eaux de neige ou les eaux stagnantes, les plantes putréfiées sur le bord des étangs, la décomposition des matières animales dans une bourbe, tour-à-tour recouverte et abandonnée par les eaux, produisent chez les poissons des accidens plus ou moins dangereux. Souvent leur corps se couvre de pustules et d'excroissances ; il se forme des ulcères dans leur foye et dans différens organes internes : ils languissent, leur vivacité naturelle les abandonne, et leurs écailles brillantes perdent tout l'éclat de leurs couleurs.

Mais l'un de leurs plus redoublés ennemis, c'est le froid. Son effet est de les faire tomber dans un engourdissement qui les livre sans défense à toutes les causes de destruction dont ils sont environnés. Et

c'est ainsi que la nature semble avoir voulu limiter elle-même les produits de son insatiable fécondité.

A la tête des histoires particulières contenues dans ce volume, se trouve un tableau méthodique, indicatif des objets qu'elles doivent exposer en détail. Le cit. Lacépède caractérise, comme nous l'avons dit, la classe des poissons, par le sang rouge et les branchies au lieu du poumon des autres animaux. Il subdivise ensuite cette classe générale en deux sous-classes : l'une comprenant les poissons cartilagineux, avec épine dorsale composée de vertèbres cartilagineuses ; et l'autre, les poissons osseux, avec épine dorsale composée de vertèbres osseuses. Chaque sous-classe a quatre divisions ; et chaque division quatre ordres : en tout, trente-deux ordres, qui se subdivisent à leur tour en genres et en espèces.

La nature de ce journal nous empêche de suivre plus loin le savant auteur. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut en prendre une idée complète. On y trouvera l'érudition mise en œuvre par la philosophie ; les vues d'un esprit étendu et juste, habitué à contempler la nature en grand, et cependant à l'examiner de près ; enfin, on y trouvera les mêmes agrémens de style que présente l'histoire des quadrupèdes ovipares et des serpens. (1)

(1) Autre ouvrage du cit. Lacépède.

HISTOIRE.

Voyage par le Cap de Bonne-Espérance, à Batavia, à Bantam et au Bengale, en 1768, 69, 70 et 71 ; par J. S. STAVORINUS, chef d'escadre de la République Batave ; traduit du hollandais par JANSEN. Un volume in-8°. de 434 pages ; avec trois cartes. A Paris, chez JANSSEN. An VI.

STAVORINUS était chef d'escadre de la République des Provinces-Unies. Ennuyé de l'inaction à laquelle il se voyait réduit par la paix, et desirant de s'instruire pour se rendre plus utile encore à sa patrie, il demanda et obtint le commandement d'un vaisseau de la compagnie des Indes orientales. Il se rendit au Cap de Bonne-Espérance, de là à Batavia. Ces parages sont très-connus. Mais Bantam, dans l'isle de Java, séjour d'un roi tributaire, ou plutôt prisonnier des Hollandais, est peu connu des Européens. C'est la partie du voyage qui est la plus instructive. De Batavia, Stavorinus est envoyé dans le Bengale à l'embouchure du Gange ; ce séjour lui fournit quelques observations sur les mœurs des Gentoux. Il revient ensuite à Batavia, et de là en Europe par le Cap de Bonne-Espérance.

Le traducteur et imprimeur, le cit. Jansen, promet de publier le second voyage de Stavorinus, dans lequel on trouvera des notions exactes sur différentes autres possessions des Hollandais dans les Indes orientales, telles que les isles de Célèbes,

d'Amboine, de Bouton, de Saleyer, etc. etc., avec des instructions sur la dangereuse navigation entre Batavia et Amboine. Ce second voyage sera suivi de deux volumes qui contiendront des détails sur ces mêmes isles, et des mémoires sur les poids, les mesures et les monnaies qui sont employés dans ces parages.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ce voyage si souvent décrit; nous nous contenterons de citer quelques articles intéressans.

— Près du Cap Saint-Augustin, qui forme la pointe orientale du Brésil, sont des écueils très-remarquables. Les vaisseaux qui s'y engagent courent le danger d'y échouer, ou du moins de ne pouvoir continuer leur voyage. Aussi la compagnie des Indes hollandaise charge-t-elle les chefs de ses bâtimens de faire rendre des actions de grace au ciel, et de distribuer une mesure de vin à chaque homme de l'équipage, du moment qu'on a franchi ce passage dangereux.... Quel moyen gauche de rassurer un équipage dans un péril, que de lui faire croire qu'il a besoin d'un secours surnaturel pour l'éviter!

A propos de l'habitation du roi de Bantam, l'auteur fait observer qu'il y a un lieu appelé Pascébaan, où le prince s'exerce à la course à cheval avec ses enfans et ses courtisans; de manière cependant, ajoute-t-il, que c'est toujours le roi ou ses fils qui remportent l'avantage dans ces sortes de jeux. C'est le style des cours de toutes les contrées. On se rappelle que le dauphin, élève de Montausier, s'exerçant à l'arquebuse, s'éloigna un peu du but; le sévère gouverneur fit tirer un enfant que l'on élevait

avec le prince , afin de lui donner de l'émulation ; mais celui-ci s'éloigna encore davantage du point de mire. « Tu mériterais d'être étranglé , s'écria Montausier dans sa juste indignation ; être courtisan à cet âge ! »

Le roi de Bantam donna un grand dîner aux Hollandais.... Durant le dîner, le roi lâcha souvent des vents par la bouche ; les hommes de notre société imiterent tous à l'envi son exemple ; ce qui me surprit infiniment. On m'a dit depuis que c'était-là une étiquette de la cour de Bantam , pour prouver qu'on mangeait beaucoup et de grand appétit ; ce qui était fort agréable au roi... On porta aux courtisans des plats de la desserte du roi ; qu'ils eurent bientôt vidés , en rôtissant sans discontinuer d'une manière à faire retentir le lieu où nous étions... Aussi-tôt que le roi fut monté dans sa voiture , le prince héritaire et son frère placèrent leurs épaules dessous les moyeux des roues de derrière , comme s'ils eussent voulu soulever le carrosse ; et restèrent dans cette attitude jusqu'au moment du départ.

Les jongleurs du Mogol et du Bengale sont plus adroits que ceux d'Europe... Il y en avait qui portaient devant eux, dans une ceinture attachée autour de leurs reins, un bambou de 20 à 25 pieds de long qu'ils faisaient balancer en l'air, sans qu'ils y missent la main pour le tenir en équilibre. Ensuite une petite fille de 7 à 8 ans empoignait ce bambou, et grimait jusqu'au bout ; là, se posant sur le ventre, en écartant les bras et les jambes, elle paraissait planer en l'air, tandis que le Bengalois courait de côté et d'autre sans toucher à son bambou. Après que cet

exercice eut duré environ dix minutes, la petite fille descendit en se laissant glisser le long du bambou.

Les Bengalois savent extraire le sucre des cannes sans un grand appareil. — Ils écrasent les cannes entre deux rouleaux cannelés, placés horizontalement l'un au-dessus de l'autre, et portés sur deux soutiens. A l'extrémité de chaque rouleau, il y a quatre manivelles, avec lesquelles deux hommes les font tourner en sens contraire. C'est entre ces deux rouleaux qu'on place la canne à sucre, pour l'écraser et en extraire le suc qui coulé dans un grand vase de terre. A deux ou trois pas de là étaient huit vases bien emboîtés dans autant de trous creusés en long dans la terre, et qui servaient à faire sous ces vases un feu avec les cannes dont on avait déjà exprimé le suc. C'est dans ces vases qu'on faisait cuire cette substance.

— Nous vîmes brûler trois corps de Bengalois : ce sont les plus proches parens du défunt, ou ses fils, s'il y en a, qui lui rendent ce dernier devoir. Pendant la cérémonie, ils se tiennent accroupis sur leurs talons et fument leur *gorgor*, en attisant le feu avec la plus grande indifférence, comme s'ils ne faisaient que rôtir quelque animal. Quand le cadavre est bien consumé, ils en jettent les cendres dans le Gange. Ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter le bois nécessaire pour cet holocauste, posent leurs parens sur le bord du fleuve, pour servir de pâture aux jakhals et autres bêtes féroces. Ces animaux se rendent chaque jour, à la nuit tombante, des bords de la rivière, où ils font entendre d'horribles hurle-

mens, pendant qu'ils se battent entre eux pour disputer leur proie. On en trouve souvent de morts sur la place, particulièrement des chiens sauvages, qui ne sont pas assez forts, pour se défendre contre les jakhals.

En mars 1770, une famine affreuse regna dans le Bengale. Elle provenait en partie de la mauvaise récolte du riz de l'année précédente ; mais il faut, dit Stavorinus, l'attribuer principalement au monopole que les Anglais avaient fait de la dernière moisson de cette année, qu'ils tenaient alors à un si haut prix, que la plupart des pauvres habitans, qui ne gagnaient qu'un sou et demi (trois sous de France) par jour pour soutenir leur famille, se trouvaient dans l'impuissance d'acheter la dixième partie du riz dont ils avaient besoin pour vivre. Les Européens évitaient de sortir pour n'être pas témoins de l'état déplorable où se trouvaient les habitans pauvres, qu'on rencontrait par grandes quantités, mourant de faim dans les rues et le long des routes.... Les bords du Gange étaient couverts de cadavres, et de personnes qui, à moitié vivantes encore, mais trop faibles pour se défendre, y devenaient la proie des jakhals. Cela eut lieu dans Chinsura même : un pauvre Bengalois malade s'étant couché dans la rue sans qu'on lui prêtât la moindre assistance, fut attaqué et dévoré, tout vivant, par ces voraces animaux ; et quoiqu'il restât à cet infortuné assez de force pour appeler du secours, personne ne daigna sortir de chez soi pour le défendre.... Il est rare qu'un Bengalois vienne à l'aide d'un autre, à moins que ce ne soit son parent ou son ami particulier.

et leurs services se bornent alors à le porter sur une des rives du Gange, pour qu'il y meure, ou qu'il soit entraîné par le courant de ce fleuve; car ils s'imaginent, du moins la plupart d'entre eux, que ses eaux servent à purifier le moribond, et à préparer la transmigration de son ame dans le corps de quelque être plus fortuné.

Tels sont les funestes effets de toutes les religions; mais particulièrement de celles qui enseignent le dogme absurde de la prédestination. De plus, si ces malheureux Bengalois avaient pu se départir de leur opinion sur la métempsycose, qui leur défend de manger de tout ce qui a reçu vie, ils auraient pu prolonger leur existence en se nourrissant de la chair des animaux.

— Le Bengale est rempli d'une espece de moines mendiants qu'on nomme fakirs, qui sont, en général, ce qu'il y a de plus vil parmi ce peuple. Ils ne font absolument rien, et vivent des aumônes qu'ils reçoivent des personnes superstitieuses. Ils vont tout nus, sans connaître aucune espece de pudeur, et portent sur l'épaule un gros bâton en forme de massue, dont le bout est enveloppé de chiffons de toile de toutes couleurs. Il est dangereux de rencontrer ces pieux anachorettes dans les bois ou d'autres lieux écartés; car ils ne font aucune difficulté d'assommer ceux qui portent quelque chose qui leur fait envie. Ils parcourent le pays par troupes de deux à trois cents, et sont soumis à un chef général qui les reçoit et les consacre dans cet ordre, et sans la permission duquel ils ne peuvent y entrer. Ils saupoudrent de cendre leurs cheveux qui leur

tombent sur les reins; quelquefois même ils s'y vautrent tout entiers, et se défigurent ainsi d'une manière affreuse. Il ne leur est pas permis de se marier; mais ils savent se dédommager de cette contrainte en se livrant aux crimes les plus horribles. Ils se retirent ordinairement dans des lieux ombragés en plein air, ou dans de vieux bâtimens qui tombent en ruine, sans avoir la moindre chose pour se coucher ou pour se couvrir.

Ces fakirs font accroire au peuple que c'est par esprit de pénitence qu'ils se tiennent pendant toute leur vie dans telle ou telle attitude pénible; cependant la plupart n'y sont incités que par vaine gloire, pour captiver l'attention et le respect de la multitude. Parmi plusieurs de ces fakirs que j'ai vus, il y en avait un qui, à force de tenir son bras levé en l'air, ne pouvait plus en faire usage; d'autres, en tenant leurs corps courbés en avant, avaient perdu la faculté de se redresser, et ressemblaient à une équerre renversée; il y en avait aussi qui s'étaient condamnés à traîner pendant toute leur vie de grosses chaînes de fer. J'en ai rencontré un qui s'était passé dans le prépuce un anneau de cuivre de la grosseur d'une plume à écrire, auquel pendaient trois anneaux de fer, ce qui ne paraissait cependant point le gêner dans sa marche.

La fête de Mariatala ou de la grande déesse des Parias (dernier caste des Indiens) se célèbre au commencement d'avril par toutes sortes de dévotions bizarres et cruelles. Un Bengalois ou Gentou, après avoir été consacré pour cette cérémonie par le chef des Bramines, se fait passer au défaut des côtes

un grand croc de fer, par dessus lequel on serre fortement une écharpe autour du corps, pour empêcher que les chairs ne se déchirent. Ce croc est attaché par le moyen d'une corde, à un bout d'une perche de 30 pieds de long, posée et tournant librement sur un pivot de fer qui termine un pieu planté debout. De l'autre bout de la perche pend une autre corde plus longue, par le moyen de laquelle le peuple fait tourner rapidement le patient, qui pendant ce temps jette sur les spectateurs des fleurs ou du riz moulu, que ceux-ci reçoivent et conservent précieusement comme une chose sainte. Après que cet exercice a duré quelque temps, on fait descendre le patient, on ôte le croc de son corps, et on emploie tous les moyens possibles pour le guérir promptement. D'autres passent, par dévotion, au travers de leur langue des chevilles de fer, qui ont quelquefois jusqu'à un doigt d'épaisseur, et qu'ils ne quittent point pendant tout le temps de la fête. Il y en a aussi qui se font des trous de chaque côté du corps, par lesquels ils passent une corde qu'on tend fortement, et le long de laquelle ils courent en avant et en arrière. D'autres se font écraser sous les larges roues d'une haute voiture remplie de monde, et qu'un grand nombre d'hommes fait mouvoir : cela est plus en usage chez les Gentoux de la côte de Coromandel, que parmi ceux du Bengale... *Tantum religio potuit suadere malorum !*

Le salpêtre est une production importante qu'on exporte tous les ans du Bengale, et qui vient de la province de Bahar. Ce sel se trouve mêlé à la terre ; on le met dans de grands baquets, où on le délaye :

dans de l'eau , jusqu'à ce que les particules de salpêtre soient fondues. On décante alors l'eau qui s'en trouve chargée, et on la fait bouillir dans de grandes chaudières pour la faire évaporer, tandis que le salpêtre se précipite au fond. Ensuite on l'entasse dans des sacs pour être mis dans le commerce. En 1770, six vaisseaux de la compagnie hollandaise ont pris au Bengale plus de deux millions et demi de salpêtre. Les Anglais, les Danois et les Français en emporterent certainement davantage.

La gomme-laque est encore un des objets que les Européens rapportent du Bengale. Elle est produite par de petits insectes qui ressemblent beaucoup aux fourmis volantes. C'est dans la partie orientale du Bengale, et au royaume du Pégu qu'on en récolte le plus. Les habitans fixent en terre de petits bâtons, sur lesquels ces insectes viennent en grand nombre déposer un suc gluant. Lorsque le soleil a durci ce suc, il en résulte une espèce de gomme-résine, laquelle donne dans l'eau une belle couleur rouge, qui sert à la teinture des toiles, particulièrement sur la côte de Coromandel. On fait aussi purifier cette gomme sur le feu pour en former de petites tablettes minces et plates, qu'on juge de bonne qualité lorsqu'en brûlant elles coulent goutte à goutte.

Les femmes de certaines castes d'Indiens sont obligées de ne pas survivre à leurs maris, et elles se font enterrer ou brûler vivantes avec leurs cadavres, pour ne pas encourir le blâme et le déshonneur dont on accable celles qui se refusent à ce dévouement. Elles s'imaginent d'ailleurs qu'en s'offrant ainsi en sacrifice, elles jouiront dans l'autre monde, avec leur

mari, de tout les plaisirs des sens. Un Bengalois, courtisé de la compagnie hollandaise, s'étant marié avec une belle veuve âgée de 17 ans, avec laquelle il n'avait cohabité qu'une seule fois, et immédiatement du mariage, ayant pris de suite une concubine qu'il avait conservée tout le reste de sa vie. A sa mort, les parens de la femme, qui n'ignoraient pas la mauvaise conduite du mari à son égard, voulurent l'engager à ne pas se brûler avec lui; mais elle répondit, que s'étant engagée pour toujours à lui, elle voulait le suivre après sa mort. Ce même jour, elle fit préparer, d'un ajon satisfait, le bûcher; et après avoir embrassé le cadavre, elle se laissa réduire en cendre. Le bûcher de cette jeune femme était de bois de sandal, et avait coûté 7,000 florins d'Hollande, 14,000 francs de France.

— Voici comment on enterre les femmes toutes vivantes. On creuse une fosse de six pieds en carré, dans laquelle on pose sur le dos le corps du défunt, après qu'il a été lavé dans le Gange. La femme, après s'être purifiée pareillement dans les eaux de ce fleuve, et s'être préparée à son sort, saute dans la fosse, et se couche à côté de son mari qu'elle serre dans ses bras. Au même instant on comble la fosse et on en foule la terre avec les pieds; de sorte qu'elle se trouve étouffée sur-le-champ. Cette cérémonie s'exécute au tintamarre des instrumens et des hurlemens des spectateurs.

Quand une femme refuse de se brûler avec son mari, elle est généralement méprisée, et il lui est défendu de se remarier. On lui coupe alors les cheveux, et toute la famille est couverte de blâme.

Ainsi, les parents n'épargnent-ils aucun moyen pour les engager à faire le sacrifice de leur vie; mais cela est rarement nécessaire, parce qu'elles sont assez courageuses pour se soumettre d'elles-mêmes à ce sort cruel. Lorsqu'une Européenne vient à toucher, même par accident, une des esclaves condamnées à suivre son mari, il n'est plus permis de la brâler; parce qu'elle la regarde alors comme déshonorée; et celui qui commet une pareille profanation doit s'acquiescer à quelque accident funeste, ou bien il faut qu'il se rachète par une forte somme d'argent; ainsi qu'il arriva à un directeur de la compagnie hollandaise, qui se vit contraint de donner 25,000 coupies (130,000 francs de France) pour avoir commis une semblable atrocité.

PHILOGIE.

Penser comme Platon , chanter comme Virgile :

C'est la devise de POËTE.

Mélanges de littérature en vers et en prose, de MANGINI-NIVERNONIS... Et si occupati profuimus aliquid civibus nostris, proximus etiam, si possumus otiosi. CICERO. *Tuscul. lib. I.* A Paris, de l'imprimerie de DIDOT jeune, chez ONFROI, rue Saint-Victor, n°. 3, et FUCHS, rue des Mathurins. Trois volumes grand in-8°. , chacun d'environ 380 pages; et portrait de l'auteur.

* SECOND EXTRAIT (1).

LA partie des poésies originales ou traduites de ces *Mélanges*, offre une grande variété; elle a de quoi satisfaire tous les goûts; et quant aux seules traductions, il y en a de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Tibulle, de Milton, de Pope, de Gay, de l'Arioste et de Métastase. Entre tous ces morceaux qui ont exercé la verve poétique de l'auteur, on doit distinguer, et pour le fonds du sujet, et pour son étendue, le poëme entier en quatre chants, ou épîtres, de l'*Essai sur l'Homme de Pope*. Ce poëme anglais devient intéressant sous un autre rapport; parce que dans cette entreprise difficile, le nouveau traducteur avait à jouer, en quelque sorte, contre deux rivaux

(1) Le premier Extrait se trouve n°. 28 de cette année, page 346.

redoutables, du Resnel et Fontanes, qui s'étaient acquis une juste célébrité; et sur-tout parce que le nouveau traducteur en vers, a su moissonner encore après eux, quelques lauriers dans le même champ. Enfin, et sous un autre point de vue, ce dernier morceau exige une préférence marquée sur tous les autres du Recueil, parce que l'homme de goût, le critique, le philosophe à-la-fois & le poète de Ferney a désigné lui-même, Pope comme le poète philosophe par excellence entre tous, anciens et modernes. Voici sous quels traits Voltaire le caractérise.

« *L'Essai sur l'Homme* me paraît le plus beau poème
 « didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on
 » ait jamais fait dans aucune langue... » Jamais vers
 ne rendirent tant de grandes images : c'est un plan
 exécuté par le plus habile ouvrier : aussi est-il tra-
 duit dans toutes les langues. [*Diction. Philosophique.*]

Et ailleurs, s'adressant au roi de Prusse :

Nos premiers entretiens, notre étude première
 Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
 Vous y cherchiez le vrai, vous y goûtiez le beau :
 Quelques traits échappés d'une utile morale,
 Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle :
 Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré ;
 D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
 Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être ;
 Et l'homme avec lui seul, apprit à se connaître.
 L'art quelquefois frivole et quelquefois divin,
 L'art des vers est dans Pope utile au genre humain.

[*Poème de la Religion Naturelle.*]

Quelques remarques sur ce genre de poème et sur
 les qualités qu'il exige du poète et du traducteur,

ne seront point déplacées avant les fragmens qu'on se propose de rapporter ici.

De judicieux critiques ont observé qu'Horace dans ses Épîtres, et sur-tout dans son art poétique, avait exprès rabaisé son style pour donner plus de poids à ses préceptes, et pour faire voir que ce n'é-
 tait pas sur des mots, des expressions, des images, mais uniquement sur le vrai, qu'il voulait établir la solidité de ses maximes (1). Par la même raison, le poète anglais n'a point déployé dans son *Essai sur l'homme*, la magnificence qui éclate dans sa traduction d'Homère, la richesse et les graces du style qui brillent dans ses autres poèmes, ni les images et les descriptions qui les embellissent. La simplicité, la clarté et la précision, voilà ce qui doit faire le caractère distinctif du poème moral et didactique, où il s'agit de raisonner plutôt que de peindre, de parler au jugement plutôt qu'à l'imagination, et dont le but est d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs, plutôt que de chercher à leur plaire et à leur être agréable.

Par le même principe, on ne doit pas exiger davantage du traducteur que du poète original. Que son ouvrage soit assez solide pour attacher plus par le fonds des choses que par les graces, et le brillant de l'expression ; qu'il soit assez orné pour ne paraître, ni sec, ni ennuyeux ; qu'il y admette quelques fleurs et quelques ornemens naturels, qui se

(1) V. les *Jugemens des Savans*, par Baillet, à l'art. d'Horace ; et la *Préface des Poésies de Pope*, par du Rameau ; Paris, Briasson, 1737, in-12. p. p. page 48.

mêlent comme d'eux-mêmes à l'austérité de sa morale et de sa philosophie : voilà tout ce qu'on peut s'en promettre ; avec de la précision , autant que notre langue peut le permettre ; car , de l'aveu de tous ceux qui l'entendent , il n'y a rien de si concis que la langue anglaise (1). « Un trait, une pensée (dit Roscomon) , » que nous renfermons dans une ligne, suffira à un » Français pour briller dans des pages entières (2). » Et quant à Pope, du Resnel qui l'avait assez étudié pour en parler sciemment, ajoutait à son égard : « Qu'on ne connaît pas d'auteur parmi les anciens » et les modernes, qu'on puisse lui comparer pour » la brièveté du style, ni qui renferme tant de choses » en si peu de mots (3). »

Quoique ce genre de poème, comme nous l'avons dit, admette une versification moins soignée, une élégance moins recherchée ; et très-rarement la pompe et l'harmonie qui conviennent au merveilleux ; quoique Pope se soit conformé à ces règles, les Anglais cependant regardent ce poème comme un des plus beaux morceaux de poésie qui existe dans leur langue.

Pourquoi l'auteur dans un ouvrage philosophique, qui renferme des vérités profondes, sévères, et quelquefois abstraites, a-t-il préféré la poésie à la prose ? et

(1) Du Resnel, *ibidem*, page 17.

(2) The weighty bullion of one sterling line
 Drawn to french wit, would through whole page shine.
Trad. sur la manière de traduire en vers.

(3) Du Resnel, *ibidem*, p. 18.

quels sont en général les avantages de cette préférence ? Parce que la poésie porte avec elle des agrémens qui diminuent la sécheresse d'un pareil sujet ; parce que les vers mettent plus de précision dans les idées ; parce que les maximes et les préceptes mis en vers , acquièrent une nouvelle force , et que , frappant d'abord plus vivement l'esprit , ils s'y impriment plus profondément ; et puis enfin , parce que la rime dans nos langues modernes est une réclame qui facilite infiniment les moyens d'apprendre par cœur , et ceux de retenir long-tems ce qu'on a appris.

Revenons , il est tems , à l'ouvrage même ; et instruisons-nous à l'école du poète-philosophe : pour cela , rappelions ici quelques traits du poème de Pope , les plus frappans , d'une philosophie la plus sublime , et embellie dans le tableau et dans sa copie , par le charme des vers.

Voici le début du nouveau traducteur , moins reprehensible que celui de l'auteur anglais , à qui l'on reproche un entassement de métaphores incohérentes ; bien éloigné à cet égard , de la manière de Boileau , de Virgile et d'Homère , toujours simples dans leur début. Cependant pourrait-on répondre à ces critiques : Plus le sujet d'un poème est grand , sublime , merveilleux ; plus la carrière du poète est étendue , plus sans doute le début doit être simple , plus il doit ménager son haleine ; c'est un principe reçu. Mais dans une Épître qui ressemble à la conversation ; comme Boileau dans ses Épîtres et dans ses Satyres , comme Pascal et J.-J. Rousseau dans leurs Lettres , il semble qu'il peut prendre tout son

font, suivant les circonstances et les choses dont il veut parler.

Réveille-toi, mylord; laisse aux rois ces chimères,
De leur petit orgueil jouissances si chères.
Puisque sur ce théâtre où nous jette le sort,
Nos yeux à peine ouverts sont fermés par la mort,
Hâtons-nous; contemplons cette changeante scène,
Labyrinthe étonnant, mais où rien n'est confus;
Désert où croit la rose auprès de la verveine;
Jardin trop séduisant par ses fruits défendus.
Battons ce champ, mylord; et qu'en ce grand domaine,
Découvert ou caché, rien n'échappe à nos yeux;
Ni les sentiers obscurs où l'aveugle se traîne,
Ni l'essor mal réglé qui se perd dans les cieux.
Atteignons; arrêtons la folie en sa course;
Développons les mœurs, en montant à leur source;
Et suivons la nature en tous ses mouvements;
Nous rirons quelquefois; nous oserons tout dire...

Épître I.

Le tableau suivant de l'enfance éternelle de l'homme a quelque chose à-la-fois de philosophique et de vrai, qui plaît même dans la copie du poëme anglais.

Vois l'enfant au berceau, vois ses lèvres sourire
Quand la paille légère en châtouille le bord;
Sa loi, c'est la nature; un hochet, un trésor.
Plus grand, d'autres jouets ont droit de le séduire;
Pleasures un peu plus vifs, et pourtant aussi vains.
Son âge mûr, frivole, en de graves desseins,
De balles, de cordons, de rouleaux d'or s'amuse;
Et lorsqu'à ses vieux ans, tout plaisir se refuse,
Heures et chapelets sont ses jouets du soir.

A la fin , fatigué de sa tâche remplie ,
 S'épuise , il s'endort , et la farce est finie.
 Ainsi , l'opinion prompte à nous décevoir ,
 Avec un pinceau d'or colore notre vie ,
 Par ses rayons changeans tour-à-tour embellie.
 Manque-t-on d'un bonheur ? on jouit de l'espoir :
 Manque-t-on de raison ? l'orgueil vient y pourvoir.

Épître II.

Du système général de l'univers , où ce sont précisément les contraires qui forment le plus parfait ensemble de tous les mondes.

La nature est un art que tu ne peux connaître :
 Le hasard est un ordre où tu ne peux rien voir :
 La discorde , un accord , qu'on ne peut concevoir.
 Tout mal particulier fait que le tout prospère...

Épître I.

Notre amour propre seul , bien ou mal éclairé ,
 Du vice à la vertu nous balotte à son gré.
 Chacun vise à son but suivant sa propre envie ;
 Mais Dieu n'a qu'un objet , l'universalité.

Épître II.

Pourquoi cet optimisme ne fait-il pas le bonheur de chacun ? Nous voulons , à cet égard , deviner le secret du Créateur.

Demandons-le à celui qui forme le tonnerre (1) ,
 Qui donne une aîle aux vents , et soulève les flots ,
 Qui charge un fils d'Ammon de châtier la terre ,
 Et fait naître un César pour dompter ses égaux ?

(1) Ces quatre beaux vers ne se trouvent pas dans nos

De l'orgueil, de l'orgueil, nos principes jaillissent.

Épître I.

Avantages du désordre des passions de l'homme.

C'est sur nos passions que l'Artiste Éternel
Dans le mal apparent trouvant le bien réel,
Fonde de nos vertus la règle la plus sûre...

Notre âme, dans l'orage

Double au profit du tout, sa noble activité :

Au péril partiel, il doit sa sûreté.

L'Océan de la vie est l'empire d'Éole ;

Il offre à naviger des secours différens ,

Les passions pour vents , la raison pour boussole.

Dieu ne se montre pas dans des calmes constants ,

Il plane sur l'orage, il marche sur les vents...

Épître II.

Grandeur de Dieu ; orgueil et faiblesse de l'homme.

Dieu se montre parmi des mondes innombrables ;

Mais pour nous, dans un seul, il s'est manifesté...

Par l'atôme le tout sera-t-il mesuré ?

Est-ce l'homme, est-ce Dieu, dont la main souveraine

Affermit les anneaux de cette immense chaîne,

Qui joint, attire tout dans un heureux accord ?

Et toujours parlant de l'homme, et de la vanité
des sciences dont il est si fier, le poète s'exprime
ainsi :

Son tems est un moment : un point est son espace...

Épître I.

deux premières traductions françaises en prose et en vers,
de Silhouette et de l'abbé du Renel.

Dites, quels sont les biens qu'un grand talent procure ?
 Vous pouvez, cher mylord, en donner la mesure.
 Qu'est-ce que d'être habile ? Hélas ! c'est de savoir
 Combien peu nous savons ; c'est de voir dans les autres
 Leurs fautes, leurs erreurs, et de sentir les nôtres.
 Malheureux qui se fait le pénible devoir
 D'exceller dans les arts, de briller en affaire !
 Sans juges, sans seconds, tout lui sera contraire....

Épître IV.

Après avoir tracé l'origine et la forme du premier
 gouvernement, qui sut réunir les hommes pour leur
 bonheur, Pope lui compare l'harmonie de l'univers :

C'est le grand accord de ce vaste univers ;
 Formé par le concours de tant d'accords divers,
 Du petit au grand, le faible au fort s'unissent,
 Travaillent sans souffrir, sans usurper jouissent :
 Du plus on sert autrui, plus on agit pour soi ;
 Du plus on fait d'heureux, et plus on l'est soi-même :
 Admirable concert de l'éternel système ;
 Tout tend au même centre et sous les mêmes lois,
 Les anges, humains, valets, seigneurs ou rois.

Les trois vers qui terminent ce passage sont peut-être ce qu'on a dit de plus raisonnable sur les gouvernemens, avant et depuis Montesquieu.

Laissons aux insensés, leurs disputes frivoles
 Sur les gouvernemens divers en divers lieux ;
 Le meilleur est celui qui se conduit le mieux.

Épître III.

Belle maxime de J.-J. Rousseau.

D'où vient le mal moral, et d'où le mal physique ?

La vanité de l'homme dans une renommée souvent
 injuste, qu'on laisse après soi, dont soi-même
 ne jouit pas, est appréciée dans les vers.
 Qu'est-ce qu'une renommée ? une vie étrangère, qui vit
 en autrui, toujours imaginaire.

L'un de nos volontés, en leurs écarts fréquens ;
 L'autre de la nature en ses égaremens :
Il ne vient point de Dieu.

Épître IV.

Mais en quoi l'homme trouvera-t-il ici bas sa félicité ? Le voici.

La vertu, seul trésor, dont l'homme soit le maître,
 Est un bonheur commun que le ciel offre à tous.
 Qui sent, peut le goûter ; qui pense, le connaît.
 Il échappe au méchant, égaré dans ses goûts,
 Aveugle en son savoir, pauvre en son opulence.

Épître IV.

Ces fragmens, et la lecture entière de cette traduction française, comparée avec les deux précédentes en vers, nous ont fait naître quelques remarques qui naturellement devraient suivre ici : elles allongeraient trop cet article assez étendu, et nous les renvoyons à un autre numéro.

E. B. L. N.

POÉSIE.

LE BAS-BRETON. (*Anecdote.*)

MAITRE COLAS, villageois Bas-Breton,
 (Aussi têtû qu'un Breton puisse l'être)
 Par fantaisie, ou poussé du démon,
 S'était un jour jetté par la fenêtre.
 On accourut au lieu de l'accident ;
 Tous les voisins, sa femme, un commissaire,

Voyan

Voyant le Gars privé de mouvement ,

Se regardaient et ne savaient qu'en faire.

« Bon ! dit l'un d'eux , ce m'est avis qu'il dort ;

» Bah ! répart l'autre , il n'est plus de ce monde ;

» Ça , criions tous : *Voisin , êtes-vous mort ?*

» Si faudra-t-il qu'à la fin il réponde. »

On s'évertue..... Hélas ! plus de Colas.

« O le têtù , le chien de caractère !

» Il est bien mort , dit sa femme en colère ,

» Mais vous verrez qu'il n'en conviendra pas. »

Par le cit. FABIEN-PILANT.

CHARADE.

Ma première moitié de cinq sœurs est l'aînée ;

L'autre au troisième rang monte parmi sept sœurs.

Si tu trouves mon tout bénis ta destinée ;

C'est le bienfait du ciel le plus doux aux bons cœurs.

ÉNIGME.

Je suis un enfant d'Apollon ,

D'un Protée ayant la structure ,

Changeant de forme et de figure ,

Mais j'ai toujours le même nom.

Aux champs , à la cour , à la ville ,

J'amuse pour quelques instans ;

A certains je parais facile ,

D'autres font pour m'avoir des efforts impuissans.

Avec le messager des Dieux

Pour l'ordinaire je voyage.

Dans cet instant même je gage ,

Lecteur , que je suis sous tes yeux.

Tome XXXIV.

T

 L O G O G R I P H E .

Je suis , mon cher lecteur , cet être aimable , unique ,

Tantôt nuisible , et tantôt bienfaisant ,

Qu'en ce bas monde on ne voit qu'en passant ;

Car je n'habite point la machine sphérique.

Oui , tu vas me connaître en me décomposant.

Je tourne sur six pieds , et si tu les transporte ,

Tu dois trouver premierement

Ce qu'on donne à ronger à Rosette ou Brillant ;

Dans le fond d'un tonneau ce que le vin dépose ;

Ce que de tous côtés l'eau mouille constamment ;

Un mot que dit le Christ sur la croix expirant ;

Un jeu qui par son nom veut très-peu de science ;

Ce qui dans toute étoffe est plus ou moins étroit ;

Ce dont use avec art un cuisinier adroit ;

Une fleur , l'attribut de l'écusson de France ;

Ce que le fer en main , sous les pieds d'un cheval ,

Pour le ferrer à neuf , dispose un maréchal ;

Ce qui règle un état ; de monnaie , une piece ;

Deux pronoms ; un article ; une exclamation ;

Ce qu'on voit à Paris chez gens de toute espece ,

Tant le luxe est extrême et privé de raison ;

D'un solide élément ce qui n'est que partie ;

Un poisson méritant la suprême amitié ;

Et si jamais , lecteur , ta vue t'est ravie ,

Ce qui pourrait soudain s'en rendre la moitié ;

Encore une rivière ; et deux tons de musique ;

Enfin , certain oiseau sauvage et domestique ,

Auquel une mere en grondant ,

Tonnant , pestant et menaçant ,

Dans son emportement inique ,

Capricieux et périodique,
 Et quelquefois avec raison,
 Compare sa fille angélique,
 Pour l'esprit, l'air et la façon.

Explications de la Charade et Logogriphe du N^o. 27.

Le mot de la Charade est *Coucou* ; celui du Logogriphe est *Lime*, dans lequel on trouve *miel*.

A N N O N C E S.

Catéchisme universel , ou Principes des Mœurs chez toutes les Nations ; par Saint-Lambert. Trois volumes in-8^o, Prix broché , 10 francs ; et , franc de port , 13 francs. A Paris , chez H. Agasse , libraire , rue des Poitevins , n^o. 18.

Cet ouvrage , fruit de 45 ans d'étude et d'observations de l'illustre auteur du poëme des Saisons , du digne ami de Voltaire , de Hume , d'Helvétius , de Turgot , etc. , du vertueux et respectable doyen de la littérature et de la philosophie française ; cet ouvrage , attendu depuis si long-tems du public , vient enfin de paraître. Les amis de la philosophie y verront avec plaisir le vrai système de la morale fondé sur ses véritables bases , sur les principes immuables et universels de la nature humaine , dégagés de tout ce que les préjugés politiques et religieux , et les opinions paradoxales y ont mêlé d'artificiel , de faux et de dangereux ; ils y admireront cette raison saine et lumineuse qui , aidée de l'analyse , va sans cesse du connu à l'inconnu , qui s'avance jusqu'où sa force peut aller , et qui s'arrête toujours avec elle. Les amis des lettres y retrouveront ce goût de bonne littérature dont les modèles sont devenus si rares , et cette touche pure , élégante et correcte , qui

caractérise le style de l'auteur. Ce livre, véritable manuel de morale de tous les âges et de tous les lieux, sera regardé comme un bienfait public par tous ceux qui croient que c'est à la vertu et aux lumières qu'est attaché le bonheur de l'homme, et qu'on ne peut arriver au perfectionnement de l'espèce, que par le perfectionnement de l'individu.

Ce travail a été terminé avant la révolution. Le grand âge du cit. Saint-Lambert, ne lui a pas permis de le revoir. L'espérance que les principes des vertus qu'il développe, et la manière absolument nouvelle qu'il emploie pour les inspirer, produira quelque bien, l'a déterminé à l'impression. Si cette espérance se réalise, ce succès sera la consolation de sa vieillesse.

Petite Chronique du royaume de Tatoïaba, par Wieland, traduit de l'allemand; avec ces vers de Dumoustier :

Vous le savez, moi j'aime à dire ;
Des récits larmoyans je fais si peu de cas ,
Que je ne sais jamais rien dire
Sur un sujet qui ne m'amuse pas.

Lettres à Émilie.

deux volumes in-12 avec figures. Prix, 3 fr. ; et 4 fr., franc de port. A Paris, chez Dufart, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n°. 22.

La célébrité des deux frères Wieland dans la littérature allemande, suffit pour faire accueillir la traduction française d'un de leurs ouvrages. Celui-ci est d'ailleurs piquant par les idées, les situations neuves qu'il présente, et par la fécondité d'aventures originales, qui forment un tableau riant des ridicules, des vices et des vertus des amans de l'un et de l'autre sexe de la bonne compagnie du royaume de Tatoïaba et des pays circonvoisins.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

S U E D E.

De Stockholm, le 21 germinal an VI.

L Le duc de Sudermanie vient de faire une rechûte qui met ses jours dans le plus grand danger.

M. de Schultze d'Ascherade, ministre du roi à Berlin, étant mort depuis peu, va être remplacé par M. d'Engeström.

Les frégates destinées à convoier, cette année, nos vaisseaux marchands, doivent d'abord se rendre dans la rade d'Helsingbourg, que le roi a désigné pour lieu de rendez-vous à tous les navires qui veulent se faire escorter. Le convoi sera partagé en quatre divisions, dont la première partira le 1^{er} prairial; la seconde, un mois après; la troisième, le 15 thermidor; et la dernière, le 29 fructidor.

Les glaces qui hérissent nos côtes pendant tout l'hiver, et rendent impossibles les approches de notre port, ont disparu depuis quelques jours, et déjà plus de vingt vaisseaux sont arrivés ici.

DANEMARCK. De Copenhague, le 25 germinal.

Nous n'avions eu jusqu'ici qu'une seule compagnie d'assurances contre les incendies; elle n'embrassait que les biens meubles, et ne s'étendait pas hors l'enceinte de cette capitale. Il fallait que tous les autres habitans du Danemarck se fissent assurer, contre le feu, par les étrangers. Notre gouvernement vient enfin d'accorder un octroi à une compagnie de laquelle tous les États du roi pourront trouver cet avantage. Les fonds ne seront à son début que de 500 mille rixdalers,

T 3

partagés en 500 actions ; mais s'étendront avec le tems jusqu'à un million. En attendant qu'elle soit en parfaite activité , le roi recevra provisoirement cette somme dans ses caisses , et en payera l'intérêt à 4 pour 100.

PRUSSE. De Posen (dans la Pologne prussienne) le 26 germinal.

Le souverain auquel nous appartenons à présent devant recevoir, le 17 prairial, les hommages de ses sujets comme roi de Prusse , le collège Cameral de cette ville a arrêté que, outre l'archevêque de Gnesné, et les évêques de Posen et de Wroclawek, il sera nommé des députés du reste du clergé, et des députés de la noblesse et de la bourgeoisie des villes, qui se rendront à Königsberg, munis des pleins pouvoirs de leurs commettans.

De Berlin, le 28 germinal. On vient de renouveler la défense de mettre en circulation aucune monnaie étrangère ou de mauvais aloi.

Le baron de Schrötter partit hier pour aller préparer à Königsberg l'inauguration du roi. Ce jeune monarque, toujours fidèle à cette simplicité de mœurs qui le caractérise, a communiqué au directoire général l'intention où il est qu'on s'abstienne d'ériger des arcs de triomphe sur son passage, de déployer d'aucune autre manière cet appareil de magnificence dont ses sujets auraient à payer les frais. La même sagesse qui lui fait éviter les dépenses inutiles le dirige dans la distribution de ses bienfaits. Le fameux poète Ramler qui vient de mourir, jouissait d'une pension de 400 rixdalers ; il vient de la donner au respectable professeur Engel, de qui, dans sa jeunesse, il a reçu des leçons de philosophie.

ALLEMAGNE. De Vienne, le 26 germinal.

On a promulgué hier la proclamation suivante :

« Sa majesté l'empereur a vu, avec le plus grand plaisir, depuis son avènement au trône, les preuves multipliées de

fidélité et de dévouement que les bourgeois de cette résidence lui ont données en plusieurs occasions. Ces preuves ont été d'autant plus chères à son cœur, qu'elles ont toujours été accompagnées de l'amour de l'ordre, de la circonspection convenable, et d'une conduite paisible et *docile*.

» Pour la première fois, sa majesté a appris hier, avec le plus vif mécontentement, que quelques habitans de cette résidence se sont écartés du sentier honorable de l'ordre prescrit par les lois, et qu'entraînés par un faux zèle, malgré toutes les remontrances et représentations, ils ont commis toutes sortes d'excès coupables, dans la maison de l'ambassadeur français, et ont troublé la tranquillité publique.

» Sa majesté s'attend que, dès ce moment, tout citoyen bien pensant s'abstiendra de prendre une part directe ou indirecte à aucun acte tumultueux, de favoriser, en aucune manière, tout attroupement qui pourrait avoir lieu; qu'au contraire, il contribuera de tout son pouvoir au rétablissement prompt et efficace de l'ordre et de la tranquillité.

» S'il arrivait que quelqu'un ne répondît point à cette attente, sa majesté se verra dans la fâcheuse nécessité de faire punir, suivant la rigueur des lois, un pareil perturbateur de la tranquillité de ces concitoyens. »

Comte DE PERGEN, ministre d'état et de police.

Francfort, 5 floréal.

Il est sérieusement question d'un échange des principautés de Baireuth et d'Anspach pour le duché de Mecklenbourg. Des plénipotentiaires ont été déjà nommés de part et d'autre pour cet objet.

On dit que le roi de Prusse a écrit à l'empereur une lettre particulière qui a été remise à ce dernier par le comte de Koller.

De Rastadt, le 2 floréal.

Le comte de Metternich eut avant-hier une conférence avec les ministres français, que l'on dit avoir été très vive. On s'attend à une réponse énergique de la part de ces derniers.

A la suite de cette conférence, le commissaire impérial déclara qu'il sanctionnerait toutes les notes qui ont été remises à la légation française jusqu'à ce jour, de même que celle du 29 germinal, qui doit

- être remis aujourd'hui aux cit. Treilhard et Bonier. Cette note a été dressée, dit-on, d'après la note de Hanovre, dont l'opinion a prévalu.

Le cit. d'Ourepont, commissaire du gouvernement français à Rastadt, qui devait partir, il y a quinze jours, est encore ici; mais on apprend qu'il n'y restera plus long-tems, vu qu'il a été élu membre du conseil des Cinq-cents par le département de la Dyle.

On mande d'Inspruck que les troupes impériales qui étaient en marche pour l'Italie, ont reçu l'ordre de rétrograder et de retourner en Bavière, sur deux colonnes; l'une par Inspruck, l'autre par Klagenfurth et Salzbourg. L'avant-garde de la première colonne doit arriver le 17 à Inspruck; le 19, à Seefeld; le 20, à Mittweald; le 22, à Wallersce; le 25, à Wolfratshausen, etc.

Du 3 floréal. Le comte de Metternich a sanctionné les dernières notes de la députation de l'Empire. Le ministre plénipotentiaire impérial reçut, dans la nuit du 1 au 2, un courrier de Vienne. Les ministres français en reçurent aussi un, qui fut aussitôt réexpédié pour Paris.

ITALIE. *De Milan, le 3 floréal.*

On a envoyé ici avec profusion les exemplaires d'une proclamation des insurgés piémontais. Quoiqu'elle soit sans signatures, elle paraît authentique. Nous en citerons quelques passages pour donner une idée de l'esprit qui l'a dictée.

Les insurgés, après s'être adressés au peuple, aux soldats gardiens du monarque, après les avoir exhortés à briser leurs chaînes et à ne mettre aucun obstacle à leur entière liberté, s'expriment ainsi :

« L'Italie, amis ! l'Italie elle-même compte sur vous pour être libre; elle attend de vous le complément de force qui la rappelle à sa première grandeur, et la rende digne des hautes destinées que lui réserve la grande nation, la nation libératrice !... Le génie des héros antiques plane sur l'Italie entière, et leur sang coule dans les veines des vrais Italiens.

« Choisissez entre la gloire et l'infamie. La gloire, c'est d'être libre ; l'infamie, c'est d'être esclave. Préfereriez-vous l'amitié factice d'un tyran, à l'amitié de la patrie ?..... Songez que sa vengeance est terrible !..... Songez à vos épouses, à vos pères, à vos fils, à vos parents.... Non.... venez dans nos bras.... venez, nos mains vous attendent et nos cœurs vous desiront. »

Et s'adressant aux Suisses qui sont au service de la cour de Turin :

« Et vous, leur disent-ils, vous, habitans guerriers des sommets nébuleux des Alpes glacées, vous, qu'une infâme oligarchie condamnait à l'humiliant métier de servir de bourreaux aux tyrans, ignorez-vous que votre pays est libre, que l'Helvétie, votre patrie natale, est affranchie et vous rappelle dans son sein ?... Quels peuples pourront vous voir, quelles nations vous aimer, quels pays vous supporter, si, devenus libres, vous continuez à être les satellites volontaires et les soldats stipendiés des rois ?

« Reunissez vos armes à celles des patriotes, ne faites qu'un seul faisceau indivisible avec les amis de la liberté ; et par cette généreuse résolution, vous effacerez les torts (innocens sans doute) que vous fîtes à l'humanité, en servant la tyrannie ; par cette résolution, vous aurez bien mérité des nations libres et de votre patrie.

« Militaires de tout grade, de toute classe, le moment de votre régénération est arrivé, l'heure de votre liberté a sonné. Voici le jour de l'égalité et de l'indépendance, etc. »

On mande de Bologne que la garde nationale s'y organise de la manière la plus satisfaisante, et que cette ville offre déjà une force imposante de citoyens-soldats, capables de montrer aux royalistes qu'ils sont républicains.

Nous apprenons de Faenza que les aristocrates ont cherché à rendre les patriotes odieux, en les accusant de mutiler les statues, objets du culte des dévots ; mais qu'on a découvert que c'étaient eux-mêmes qui allaient de nuit briser les saints et les madones ; que le commissaire de police les a démasqués, et que le peuple qu'ils voulaient soulever est calme et tranquille.

Le conseil des Anciens, dans sa séance du 20, après une longue discussion, a rejeté la résolution relativement à l'emprunt forcé.

Les nouvelles de Turin nous apprennent que l'insurrection fait des progrès en Piémont. Le 28 germinal, un corps de patriotes s'est emparé de la ville de Luzerne, entre le

mont Viso et Pignerol; un détachement de troupes royales ayant voulu s'y opposer, a eu quelques hommes tués et plusieurs blessés. La proximité du Valais fait craindre une révolte générale dans la vallée d'Aoste. Le roi vient d'envoyer un gros convoi d'artillerie vers la ville d'Ivrée, qui est placée à l'embouchure de cette vallée. Les colonnes révolutionnaires de Novarre et d'Alexandrie continuent d'avoir des succès. Elles se conduisent humainement avec leurs prisonniers de guerre. Le peuple les laisse agir et en paraît content. Quant à la noblesse piémontaise, elle cède à l'orage et semble résignée.

De Turin, le 3 floréal. L'agitation est encore très-grande sur les frontières, sur-tout du côté de la République Cisalpine. Les insurgens ont de l'argent et sont bien vêtus. Ils ont planté l'arbre de la liberté dans plusieurs villes, bourgs et villages. Il y a eu plusieurs rencontres entre eux et les troupes royales. Ils ont fait des prisonniers, pris des caisses, et se sont même fait livrer des otages.

L'ambassadeur de la République Française vient de faire publier ici, à son de trompe, un avis qui invite tous les Français à exhiber leurs passe-ports. Ils doivent tous, même ceux qui sont au service du roi, prêter le serment et se décorer de la cocarde tricolor; faute de quoi, ils seront considérés comme émigrés et forcés en conséquence de sortir du territoire piémontais.

De Florence, le 4 floréal. On vient de découvrir ici un plan que quelques individus avaient formé pour révolutionner la Toscane. Le principal d'entre eux se nomme d'Attelis: il est originaire de Naples; mais il est domicilié à Bologne, d'où il est venu à Florence pour exécuter son dessein. Le gouvernement, qui en a eu quelques indices, l'a fait arrêter par des soldats. On a saisi sur lui et dans son logement plusieurs papiers, tant manuscrits qu'imprimés, qui paraissent des pièces de conviction. Un de ces papiers est une lettre qu'il écrit à un de ses amis, et dans laquelle il exprime sa joie que la terreur va couvrir en France. Il résulte de l'instruction du procès, que le nombre de ses partisans était très-peu considérable. Parmi les quatre individus qu'on a fait arrêter, d'après les pièces saisies, il ne s'en est trouvé qu'un seul. Aussi le gouvernement ne paraît-il pas alarmé; sa sécurité ne va cependant pas au point de lui faire négliger de surveiller les étrangers suspects.

De Naples, le 16 germinal. Le marquis del Gallo, qui n'a-

cepta qu'à regret la place de ministre, à chaque jour de nouveaux motifs de s'en repentir. Acton a toujours la même influence; mais comme les ministres travaillent directement avec le roi, il ne croit pas être soumis à la même responsabilité.

La reine suit avec opiniâtreté le système qu'elle a adopté; elle répète souvent que sa sœur s'est perdue par trop de faiblesse.

Les préparatifs militaires se continuent avec activité. On fait des levées forcées pour augmenter l'armée. Un édit royal vient en outre de remettre en réquisition toute l'argenterie du royaume. On sera obligé de la livrer sous les peines les plus sévères. Ces mesures violentes disposent à un nouvel ordre de choses beaucoup de personnes qui le redoutaient jusqu'à présent.

Suisse. De Bâle, le 8 floréal.

Suivant l'avis que le général Schawenbourg avait fait donner à notre conseil d'administration, du passage prochain de quelques mille Français qui sont destinés à renforcer l'armée de la Suisse, et qui lui ont été demandés par le Directoire helvétique, 2400 hommes ont traversé hier notre ville. Ils seront suivis de 3600, qui porteront à 8000 le renfort demandé. Notre administration avait recommandé aux habitants de préparer des subsistances à ces troupes alliées, qui ont dû être contentes de l'empressement qu'on leur a témoigné. Elles sont soumises à une discipline sévère. Ces jours derniers, deux de leurs soldats qui, très-près de notre ville, avaient pillé et blessé un voyageur, ont été conduits aussitôt à Burgfelden et fusillés. L'officier français qui commande sur frontière a écrit à l'administration bâloise, pour lui exprimer la peine que lui a causé cet événement.

L'agent de la cour de Vienne qui se trouve ici, a reçu ordre de ne délivrer de passe-ports à aucun Français, à aucun Suisse, et notamment à aucun Bâlois, pour entrer dans les Etats autrichiens. La légation française observe le même procédé envers les Autrichiens qui veulent entrer en France.

Un corps de troupes françaises est en marche vers le canton d'Uri, pour hâter l'adoption de la constitution, par les petits cantons. Mais l'entrée dans ce pays est fort difficile; elle est même presque impossible pour l'artillerie et la cavalerie, du côté du canon de Lucerne. On prétend qu'un autre corps de troupes marche sur Uri par le mont Saint-Gothard. La chambre d'administration de Lucerne a adressé aux petits

cantons une proclamation , par laquelle elle les presse avec instance d'accepter la nouvelle constitution.

C'est plutôt une fermentation qui regne à Zurich , que de véritables troubles : mais les citoyens des campagnes en s'en montrent que plus animés de sentimens patriotiques. La chambre d'administration de Zurich a promis une somme considérable pour la déconverte des scélérats qui ont coupé l'arbre de la liberté. Sur la nouvelle que les habitans d'Uznach , de Schwitz et Zug , voulaient attaquer le canton de Zurich , on y prend les plus vigoureuses mesures de défense. On a donné des canons et des munitions aux braves citoyens de Stœfa et de Richterswyl.

Sept communes du canton d'Appenzell , le pays de Saint-Gall et la portion évangélique du Toggenbourg , ont enfin admis la constitution. Espérons que de proche en proche tous les réfractaires prendront le même parti , et épargneront ainsi à leur pays les orages que produirait leur vaine résistance.

ESPAGNE. De Madrid , le 26 germinal.

On nous mande d'Aranjuez que le prince de la Paix et son épouse ont pris congé du roi et de la reine , et vont se retirer au Soto de Roma , près Grenade , au même endroit où l'un des ministres de Charles III , M. Wall , passa tranquillement la fin de sa vie , après avoir quitté volontairement le ministère. Les amis du prince de la Paix , s'il lui en reste , desirèrent que sa retraite , qui n'a pas été aussi volontaire , soit du moins aussi paisible que celle de M. Wall.

Nos dernières lettres de Cadix nous apprennent que le vaisseau de guerre le *Monarque* et deux frégates sont parvenus à tromper la vigilance des Anglais , par de faux signaux , et sont sortis de notre baie : événement d'autant plus intéressant que ces vaisseaux sont chargés des azogues (mercure) nécessaires à l'exploitation des mines du Mexique.

Suivant les mêmes lettres , une frégate anglaise s'est tellement approchée de notre côte , dangereuse pour ceux à qui une longue habitude n'en a pas donné la connaissance , qu'elle y a échoué. Les Anglais ont été obligés d'y mettre le feu après en avoir retiré l'équipage. Si pareille chose fût arrivée à des marins espagnols , sur les côtes d'Angleterre , les journaux britanniques seraient bientôt remplis d'ingénieux sarcasmes sur leur mal-adresse.

ANGLETERRE. De Londres , le 1^{er} floral.

Il résulte de l'état détaillé de la dette nationale , qu'elle se

montait, avant la guerre, à 240 millions 90 mille 873 liv. st. (5 milliards 762 millions 181 mille 952 liv. de France); et qu'elle s'élève aujourd'hui à 397 millions 82 mille 181 liv. st. (9 milliards 529 millions 972 mille 340 liv. de France); qu'ainsi, elle s'est accrue, depuis la guerre, d'une somme de 156 millions 991 mille 308 liv. sterl. (3 milliards 767 millions 891 mille 392 liv. de France.

Il se tiendra demain à Lewes une assemblée générale des députés-lieutenans et juges de paix du comté de Sussex, pour aviser aux moyens de mettre à exécution le bill qui a pour objet d'armer le peuple. Le duc de Richmond s'y trouvera en qualité de maréchal-de-camp; et sir Charles Grey, en qualité de commandant-général du Midi.

Le gouvernement prend des mesures pour armer les habitans de l'isle de Wight.

Il est dit dans les cédules pour la défense nationale, que l'on donnera par jour 18 pences aux travailleurs; et à chaque commandant de 25 hommes, deux pences par homme.

M. Lundy, lieutenant de marine, arriva le 23 germinal à l'amirauté, avec des dépêches de sir Richard Strachan, dans lesquelles il annonce qu'il s'est battu avec une flottille sortant du Havre, pour effectuer sa jonction avec l'armement qui se prépare à Brest: il a, dit-il, empêché l'exécution de ce projet, a fait beaucoup de mal aux bâtimens ennemis, assuré le blocus du Havre, au moyen du renfort qui lui a été envoyé.

On a annoncé à Yarmouth, le 22, qu'une escadre hollandaise était sortie du Texel. Des préparatifs furent faits en conséquence pour que la flotte anglaise mît à la voile.

L'amirauté a reçu des dépêches du vice-amiral Vandesput, en station à Halifax, qui confirment la perte de la frégate *la Tribune*.

Les lettres venues de l'Inde apprennent que plusieurs frégates françaises et un brick de la même nation croisaient, enrivés, à la hauteur de Timor, pour s'emparer de la flotte anglaise qui revient de la Chine.

Le *Ganges*, de 74 canons; le *Lancaster*, le *Director*, l'*Ardent*, le *Vétéran*; la frégate l'*Apollo*, le sloop l'*Echo*, et les cutters le *Skoose* et le *Cobourg*, ont mis à la voile d'Yarmouth, le 22 germinal, sous les ordres du commodore Macdonald. L'*Ardent* est rentré dans le port ayant perdu son petit hunier, lors de sa sortie.

Le 27, cette escadre a pris et coulé à fond 30 bâtimens pêcheurs hollandais sous pavillon prussien.

L'amiral Duncan est parfaitement rétabli ; il a subi une opération dangereuse.

Des trois vaisseaux de guerre venant de la Jamaïque , que l'on croyait perdus , deux sont enfin arrivés ; *le Bremen* est le seul qui manque à la flotte.

La flotte des Indes occidentales , partie de Cork , est arrivée aux Barbades le 3 ventôse , sans avoir essuyé aucune perte. Elle était convoyée par le sloop *le Stock*.

Du 7 floréal. Ce matin , l'amirauté a reçu des dépêches du lord Bridport , qui lui apprennent que *le Mars* , un de nos vaisseaux de guerre , a pris un vaisseau français de 74 canons, *l'Hercule* , qui allait de l'Orient à Brest. Le combat a été très-vif , et si l'on en croit le rapport de l'amiral anglais , très-meurtrier pour les Français , qui ont fait la plus vigoureuse résistance , et qui allaient échapper , si une de nos frégates ne l'eût atteint et ne l'eût forcé d'amener , son délabrement ne lui permettant plus de se défendre. Le capitaine anglais , Alexandre Hood , neveu du lord de ce nom , a été tué dans ce combat , ainsi que le brave capitaine du vaisseau français.

IRLANDE. De Dublin , le 25 germinal.

Lord Camden a écrit à Londres pour demander sa démission de la lieutenance d'Irlande.

Sir Roger Curtis est arrivé à la hauteur de Cork avec son escadre. La force navale de cette station est maintenant composée de douze vaisseaux de ligne , } vingt frégates et cinq brûlots.

Le comté de Kilkenny vient d'être mis hors de la paix du roi , en conséquence d'un mémoire présenté au lord lieutenant par les magistrats. Dès le 16 , on avait fait proclamer dans toutes les églises du comté , que cette mesure aurait lieu , si les armes prises par les insurgens n'étaient pas restituées dans l'espace d'une semaine , et qu'alors les troupes s'occuperaient de les retrouver , puniraient sévèrement les coupables , et brûleraient leurs maisons. Les corps de milice à cheval font toutes les nuits des patrouilles pour découvrir les insurgens ; mais dès qu'ils entendent le pas des chevaux , ils se dérobent à toutes les recherches.

Il est impossible de se procurer ici du numéraire , par même pour changer un billet de banque d'une guinée.

Si la descente des Français a lieu , l'armée marchera sur-le-champ vers les côtes ; la milice sera seule chargée de la défense intérieure.

Les villes se remplissent chaque jour de familles qui s'y réfugient de toutes les campagnes environnantes.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE:

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 5 au 15 floréal.

Gay-Vernon, par motion d'ordre : Le Directoire ordonne de punir sévèrement ceux qui favorisaient les inscriptions des émigrés sur les registres des bataillons des défenseurs de la patrie. Cependant cet abus n'est pas entièrement extirpé, et je vois que ces déserteurs de la patrie parviennent encore par ce moyen à se soustraire au glaive de la loi. Dans le département de la Haute-Vienne, un faux vient d'être acquitté, en présentant un faux certificat de service dans la 45^e demi-brigade. J'ai compulsé les registres du ministère de la guerre, et n'ai pas eu de peine à me convaincre de la fausseté de l'inscription.

Gay-Vernon demande que le Directoire soit invité à prendre de nouvelles mesures pour empêcher les royalistes de Coblentz de se soustraire à la loi, par le faux certificats de service.

Cette proposition est adoptée.

Sur le rapport de Quirot, le conseil des Cinq-cents a déclaré valables les opérations des assemblées électorales des départements de l'Yonne, de l'Orne, de la Meurthe et de l'Isère, en ce qui concerne les nominations des députés au Corps législatif.

Villers, au nom de la commission des finances, propose d'autoriser les ministres à ordonner jusqu'à concurrence de soixante millions de rescrits, sur la moitié des contributions directes de l'an VI non acquittées.

Impression et ajournement.

Duhot fait, le 7, au nom de la commission d'instruction publique, le rapport sur la motion de la loi

concernant la vie imprimée du général Hoche.

L'orateur, après avoir rendu justice au mérite de l'auteur, et avoir payé au héros le tribut d'éloges dont il le croit digne pour les services qu'il a rendus à sa patrie, fait arrêter :

1°. Il sera distribué à chacun des membres du conseil un exemplaire de la *Vie de Hoche*.

2°. Il sera fait au Directoire un message pour l'inviter à examiner s'il ne conviendrait pas de souscrire pour un nombre déterminé d'exemplaires, qui seraient distribués, comme prix d'encouragement, aux élèves qui se distingueraient dans les divers établissemens militaires.

D'après plusieurs rapports faits au nom de diverses commissions, le conseil prend successivement trois résolutions qui déclarent bonnes et valables,

La première, les opérations des assemblées électorales de l'Indre.

La deuxième, celles du Loiret.

La troisième, celles de la Haute-Marne, de la Mayenne, de Maine et Loire, et de la Haute-Vienne.

Riou a produit son projet relatif au traitement des juges des tribunaux du département de la Seine.

Il a été adopté.

Un secrétaire donne lecture d'un message du Directoire conçu en ces termes :

« Le Directoire a reçu, pendant la tenue des séances des assemblées électorales, des renseignemens détaillés sur celle du département de la Seine. Le moment est venu de vous les faire connaître, et c'est un devoir que le Directoire remplit avec d'autant plus d'empressement, qu'il s'agit d'éclairer votre religion sur un objet qui tient essentiellement au maintien de la constitution, au salut public et à la sûreté des citoyens.

» Des manœuvres audacieuses, des irrégularités sans nombre, la violation manifeste de la constitution et des lois ; tels ont été les excès qui ne permettent pas de méconnaître l'influence de l'étranger.

Ce



Ce qui s'est passé si près de vous , a eu lieu sur différens points de la République. Le Directoire vous fera passer successivement les renseignemens qui viendront à sa connaissance. C'est avec raison que la révision des procès-verbaux des assemblées électorales vous a été déparée. C'est du jugement que vous en porterez, que résultera le maintien de l'ordre et de la constitution. Votre patriotisme bien connu nous rassure. La nation attend de vous son salut, et ses espérances ne seront point trompées.

On demande l'impression du message et des pièces.

Crassous : L'impression du message , soit ; mais pour les pièces, vous serez encore à tems, quand la commission, à laquelle vous allez les renvoyer, vous en aura fait son rapport.

Le conseil ordonne l'impression du message, et renvoie les pièces à la commission des procès-verbaux.

Sur le rapport de Trumeau, le projet suivant de résolution a été adopté dans la séance du 8 du conseil des Cinq-cents. Les jugemens rendus par défaut en matière de police correctionnelle sont susceptibles d'opposition. Il sera statué sur les oppositions faites dans le délai prescrit par la loi.

Pons (de Verdun) fait déclarer valables les opérations des assemblées électorales de la Manche, du Calvados et de la Seine inférieure.

L'ordre du jour, du 8, appelait la discussion sur la police des théâtres.

Eschasseriaux, après quelques digressions dont le conseil ordonne l'impression, propose par article additionnel au projet de la commission, que le Directoire soit invité à faire dresser chaque année un tableau des auteurs dramatiques, acteurs et actrices qui, ayant été pendant deux ans consécutifs, couronnés d'un succès non interrompu, seraient proclamés solennellement, et récompensés dans une fête publique.

Cette proposition est renvoyée à l'examen de la commission des institutions républicaines.

Tome XXXIV.

V

On ferme la discussion , et le rapporteur lit les articles, qui sont adoptés en ces termes :

1°. Les théâtres sont sous la surveillance immédiate du Directoire ;

2°. Les ouvrages de théâtre appartiennent à leurs auteurs pendant leur vie , et à leurs héritiers ou cessionnaires pendant l'espace de dix ans , à compter du jour de leur décès : les ouvrages posthumes appartiennent , aux mêmes conditions , à ceux que la loi en a reconnus propriétaires ;

3°. Nul ne peut faire représenter , imprimer ou vendre à son profit, aucun ouvrage dramatique, sans la permission formelle , et par écrit , du propriétaire ou de son ayant cause : les délits de ce genre sont du ressort des tribunaux de police correctionnelle ;

4°. Dix ans après la mort des auteurs , le produit de la part , dite d'auteur , dans la représentation de leurs ouvrages , sera versé dans une caisse destinée aux encouragemens de l'art dramatique, sous la direction immédiate des commissaires de la trésorerie , qui ne pourront disposer de ces fonds pour aucun autre usage.

Tallien demande que le Directoire puisse limiter le nombre des théâtres dans les grandes communes ; les mœurs y gagneront , dit-il ; on ne verra plus d'indécens baladins monter sur les tréteaux pour y représenter des farces aussi dégoûtantes qu'immorales.

Bailleul : Il est un plus puissant régulateur pour arrêter ces grossieretés. C'est l'opinion publique qui, déterminant les spectateurs à ne pas fréquenter de pareils spectacles , fera que les entrepreneurs ne tireront pas leurs frais. Au surplus , la police , s'ils réussissaient aux dépens des mœurs et du goût , est là pour en faire justice. Je demande l'ordre du jour.

La proposition de Tallien est écartée par l'ordre du jour.

Le conseil a ajourné , le 9 , un projet de Lemoine , tendant à déclarer libératoires , pour leur valeur nominale , tous les paiemens faits par d'anciens comptables , avant le 1^{er} vendémiaire an IV. Les paiemens faits postérieurement à cette époque ne seraient

libératoires que suivant la valeur que leur donnait le couts de la trésorerie.

Sur le rapport de Martinet, le conseil a validé les opérations des assemblées électorales de la Meuse inférieure et du Montblanc.

Desmolins a présenté un projet de résolution relatif aux preuves que doivent faire les enfans nés hors mariage, pour être habiles à succéder; et Mallarmé a fait un rapport sur le mode de procéder dans les tribunaux civils, en cas de partage d'opinion.

L'un et l'autre projet sont ajournés.

Sur la proposition de Borel (de l'Oise), le conseil reconnaît, le 11, la validité des opérations des assemblées électorales des départemens de la Somme, du Haut-Rhin et des Deux-Septres.

Lamarque demande la parole pour une motion d'ordre, contre un écrit ayant pour titre : *Observations sur les élections de la Dordogne*, par un anonyme.

L'orateur, après s'être fortement prononcé contre les affiches, placards et libelles qui tapissent les murs des grandes communes, ou qui inondent le public, déclare que, constamment et fidèlement attaché aux principes dont aucune considération ne le fera s'écarter, il croit les élections faites à la majorité dans les lieux désignés par les autorités constituées, bonnes et valables; 1°. parce qu'elles sont légales; 2°. parce que la plupart de ces assemblées ont fait tomber leurs choix sur des Républicains fermes et purs.

Il termine par proposer, 1°. que la commission chargée de faire des rapports sur les élections les présente tous les jours, de midi à deux heures.

2°. Que les rapports sur les assemblées scissionnaires soient entendus depuis deux heures jusqu'à la fin de la séance, par préférence à tout autre objet.

3°. Que tout mémoire, manuscrit ou imprimé contenant des imputations diffamatoires ne soient point lus, s'ils ne sont signés; et dans le cas où ils le seraient, que les commissions n'y aient égard d'abord qu'après que ces imputations auront acquis un caractère de notoriété publique, et ensuite qu'autant qu'elles auront rapport, ou à l'illégalité des opéra-

tions, ou à l'inéligibilité des citoyens élus, et qu'après que communication en aura été donnée aux parties intéressées.

Jusques-là l'orateur avait été entendu assez tranquillement, mais à ces dernières propositions, contre un petit nombre qui les appuient et qui demandent l'impression du discours, on entend une grande majorité s'élever contre, et crier à l'ordre du jour.

Hardy s'élance à la tribune, combat vivement dans un discours improvisé, le discours et les projets de Lamarque. Il demande l'ordre du jour sur l'impression, à cause des principes anarchiques qu'il prétend y être renfermés, et sur les propositions qu'il trouve, les unes inutiles, les autres dangereuses.

Le conseil, après avoir fermé la discussion, passe à l'ordre du jour sur le tout.

Vergniaux fait confirmer, le 12, les opérations des assemblées électorales des départemens du Bas Rhin, du Morbihan et de la Moselle, relatives à la nomination des députés au Corps législatif; et Eudes, celles de Lot et Garonne, Haute-Loire, Creuze et Cantal.

Fargues, dans la séance du 12 : Vous avez prudemment arrêté hier, sur la proposition de Bailleul, qu'il serait fait un message au Directoire pour lui demander des renseignemens sur les circonstances qui ont accompagné les opérations des assemblées électorales. Comment se fait-il donc que, sans attendre ces éclaircissemens qui seuls peuvent vous mettre à même de prononcer en connaissance de cause, vous délibériez aujourd'hui ? Il me semble qu'il serait beaucoup plus sage d'imiter nos collègues des Anciens, qui ont arrêté qu'ils délibéreraient d'abord sur les assemblées scissionnaires. En effet, les procès-verbaux, nécessairement contradictoires de ces doublés assemblées, peuvent vous procurer des lumières que vous ne pouvez avoir sur l'exposé d'une assemblée qui n'a point été divisée. Celles-là peuvent vous tromper, et c'est ainsi que l'a été mon collègue Lamarque, sur la parole d'hommes qui n'é-

taient nullement dignes de sa confiance. Je ne suspecte assurément, ni sa bonne foi, ni son patriotisme ; mais il avance des choses qui sont fort éloignées de la vérité. Il a dit que les assemblées de la Dordogne avaient fait d'excellens choix. Ils ne pouvaient être plus mauvais, si j'en juge par la nomination du plus féroce des hommes, qui a été élu membre du tribunal.

Il a dit que la majorité des élections était excellente.

Plusieurs membres : Il a dit vrai.

Il a dit qu'on en pouvait espérer les plus heureux résultats. — Il a encore dit vrai. (Il se fait du tumulte.)

L'orateur : J'observerai aux interrupteurs, qu'il est assez étonnant que m'étant tu hier quand Lamarque émettait son opinion, ils ne se taisent pas aujourd'hui quand j'é mets la mienne. (Le silence se rétablit.) Je dis moi qu'un grand nombre d'assemblées ont promu à la législature des hommes sanguinaires qui, si nous faiblissons, viendront siéger parmi nous pour ramener le système des bastilles, des suspects, des comités révolutionnaires et des guillottes. Il importe, mes collègues, de ne pas permettre l'entrée du sanctuaire des lois à des monstres qui se sont souillés du sang innocent. Je demande que tous les jours, et toute affaire cessante, le conseil s'occupe des opérations des assemblées scissionnaires. Nous n'avons point de tems à perdre.

Guillemardet : C'est parce que le tems presse que je demande l'ordre du jour sur la proposition qui vous est faite. Moins il nous reste de tems, plus nous devons nous hâter, et le moyen d'en venir à bout si nous nous jettons dans un labyrinthe de difficultés que présenteront nécessairement les opérations des assemblées scissionnaires !

Je demande l'ordre du jour sur la proposition de Fargues.

Fargues veut répondre.

Le conseil ferme la discussion.

Fargues demande la parole pour un fait. Le prési-

dont la lui refuse. — Vous ne pouvez me la refuser, dit-il. — Le président : Non; mais je puis consulter l'Assemblée qui vous l'ôte.

L'ordre du jour mis aux voix est adopté.

Le Directoire fait passer au conseil trois messages.

Le premier renferme des pièces essentielles, relatives à l'assemblée électorale du département de la Seine; il en résulte que des personnes n'ayant pas les qualités requises pour être électeurs, parce qu'elles ne payaient pas la contribution exigée, ont été nommées à cette fonction; que d'autres ont été introduites dans l'assemblée électorale à l'aide de fausses cartes.

Le deuxième message annonce des pièces concernant les assemblées électorales de quinze à vingt autres départemens où il y a eu des irrégularités majeures.

Le troisième message n'a point été lu; il était de nature à n'être communiqué qu'en comité secret.

Le conseil se forme en comité général.

La séance du 5 du conseil des Anciens n'a produit aucun résultat d'utilité publique.

Regnier a fait approuver, dans la séance du 6, la résolution additionnelle sur les rentes viagères; et Poisson, celle qui rectifie plusieurs articles des lois des 26 brumaire et 16 nivôse, concernant les transactions.

Dussault fait, dans la séance du 7, hommage au conseil, au nom du cit. Lalande, astronome, d'un ouvrage sur la mesure du tems. Il saisit ce moment pour retracer à ses collègues la conduite qu'il a tenue pendant la carrière législative qu'il va quitter. Depuis neuf ans, dit-il, j'ai été constamment étranger à toutes les factions, et je n'ai eu pour objet que la félicité du genre humain. Mon cœur et mes mains sont purs. Puissé je, en me séparant de vous, mes collègues, emporter un peu de votre bienveillance; ce sera la plus douce récompense de mes longs travaux et des tribulations que j'ai supportées pour l'honneur et l'intérêt de ma patrie.

Le conseil ordonne l'impression de ce discours.

On reprend la discussion sur la résolution du 16 novembre, relative à l'école polytechnique.

Lacombe-Saint-Michel, Dedeluy-d'Agier et Ysabeau la combattent comme contraire à l'égalité et nuisible au bien du service, en ce qu'elle réserve toutes les places du génie, de l'artillerie et des travaux publics aux élèves de l'école polytechnique.

Le conseil rejette cette résolution.

Regnier, dans la séance du 8, appelle l'attention du conseil sur les opérations des assemblées électorales. Il expose les dangers qui menacent la chose publique, si les partisans de l'anarchie sont admis au Corps législatif.

Rappelez-vous, dit-il, que la minorité, avec de l'audace et de la scélératesse, triomphe toujours des principes et de la majorité. Que l'exemple du passé vous serve pour l'avenir ! Je ne veux pas, ajoute-t-il, préjuger votre décision sur les scissions qui ont eu lieu dans diverses assemblées électorales ; mais s'il est vrai que ce sont les Républicains probes et courageux qui les ont provoquées, pour déjouer les projets des royalistes et des anarchistes qui s'étaient réunis pour renverser la constitution, vous ne pouvez vous dispenser de vous prononcer en faveur de ces zélés du bien public. Il faut aussi que vous rassuriez la masse du peuple qui craint que vous n'admettiez parmi vous des hommes couverts de l'exécration publique. Je demande donc qu'avant tout, et toute affaire cessante, vous vous occupiez des élections des assemblées électorales où il y a eu scission, afin de rassurer ceux qui l'ont provoquée. Les autres assemblées n'ont presque toutes donné que de bons choix ; leur examen est donc moins pressé. Le conseil des Cinq-cents, animé de l'esprit qui vous guide, sentira comme vous la nécessité de prononcer d'abord sur les assemblées scissionnaires. Le gouvernement, qu'on ne peut accuser de pusillanimité, a déjà donné l'éveil sur les projets de la faction ; il s'est mis le premier sur la brèche ; imitons son exemple.

Baudin succède à Regnier. Si, dit-il, à l'époque de la tyrannie décemvirale on envoyait à la mort les au-

teurs et complices de conspirations imaginaires ; il n'en est pas moins vrai que depuis il en a existé de véritables, quoiqu'on n'ait jamais voulu en reconnaître. Le 13 vendémiaire, des rebelles attaquèrent la Convention nationale, et un juré mia qu'il y eût eu conspiration. Depuis, des scélérats conspirèrent pour abattre la constitution de l'an III ; et une haute-cour nationale déclara qu'ils n'étaient pas conspirateurs. Des agens de Blankembourg furent traduits devant un conseil militaire, et les juges ne purent voir en eux des conspirateurs. Ainsi, les tribunaux et les juges n'ont jamais vu de conspirations. Cependant, qui peut s'empêcher de voir qu'il en existait une ? Avant le 18 fructidor, elle avait envoyé au Corps législatif ce qu'il y avait de plus royaliste ; aujourd'hui, que ce moyen n'a pu lui réussir, elle a choisi les hommes les plus notés d'infamie. Le conseil n'a-t-il pas vu à sa porte son archiviste exclu d'une assemblée primaire ? Dans d'autres assemblées où il devait y avoir tout au plus 500 votans, on a appelé jusqu'à 1,500 auxiliaires. Par-tout on voit des affiches dans lesquelles le gouvernement est attaqué ; et quel est donc l'homme qui les fait ? Je ne veux pas le nommer, mais un fait suffira pour l'indiquer.

Lorsque Beaulieu s'approcha de mon pays natal, 600 habitans, quoique hors de l'âge de la réquisition, prirent les armes pour le repousser. 250 restèrent sur le champ de bataille. Que faisait alors cet homme ? il était caché dans les casemates de Bouillon. Je puis certifier ce que j'avance. Déjà le Directoire a dénoncé les manœuvres qui ont eu lieu ; c'est à nous à prononcer. Usons de la loi du 12 pluviôse. Vérifions les pouvoirs de ceux qui ont été nommés, avant qu'ils n'arrivent. Cette loi a été faite pour repousser du Corps législatif toute espèce de conspirateurs. Ne nous prononçons pas contre une seule faction, prononçons-nous contre toutes. Il ne nous suffit pas de faire des vœux pour la République, il faut se prononcer pour elle ; il faut se montrer ouvertement l'ennemi de la royauté ; il faut, par sa conduite publique, provoquer l'animadversion du parti royaliste,

de sorte que , dans le cas où il triompherait , on n'eût à attendre de lui que la mort. J'appuie donc de toutes mes forces la motion de mon collègue Regnier.

Creuzé-Latouche est également d'avis qu'on juge , avant tout , les doubles élections des assemblées électorales , 1°. parce que le doute produit une agitation qu'il est urgent de faire cesser ; 2°. parce que la discussion qui aura lieu , servira à faire connaître la position de la République. N'oublions pas , dit-il , la déclaration de Duverne-Depresle , lors de son jugement. Elle portait que le parti royaliste s'allierait aux jacobins pour ramener la terreur , et par suite le trône.

Les royalistes n'ont pas réussi par le plan qu'ils ont suivi avant le 10 fructidor ; ils suivent à présent leur autre plan : les hommes les plus notoirement exécrables ont été nommés. Vous ne pouvez , ajoute Creuzé-Latouche , vous empêcher de fermer l'abîme qui s'ouvre sous vos pas. N'avez-vous pas , s'écrie-t-il , été frappés de voir parmi les électeurs , des noms si horriblement fameux ? Vous avez juré haine à la royauté et à l'anarchie ; cette formule était déterminée par la loi pour les électeurs. Hé bien ! dans certaines assemblées , au lieu des mots : *haine à l'anarchie* , on a substitué ceux-ci : *haine aux auteurs du 9 thermidor* , c'est-à-dire , haine à ceux qui ont renversé la tyrannie de Robespierre ! Je conçois que dans quelques coins de la République , les choix aient pu être mauvais ; mais lorsque les conspirateurs royaux nous ont appris qu'ils attaqueraient la constitution par la constitution , par les assemblées primaires elles-mêmes , et que nous voyons par-tout les choix les plus affreux , nous ne devons pas plus balancer que si nous eussions vu nommer Précé , Condé , sa famille et tous les hommes de l'ancien régime. Les choix d'aujourd'hui ne sont pas faits d'une manière plus naturelle.

Nous avons saisi le point de contact ; les royalistes et les anarchistes sont du même parti ; ils suivent la même marche. On sait aujourd'hui que Fouquier-Tinville et Robespierre vengeaient le trône , en en-

voyant à la mort ceux qui l'avaient renversé. Mes collègues, je vous conjure, au nom de la patrie, au nom de votre sûreté personnelle, réunissons nos efforts pour comprimer un parti aussi perfide qu'atrocé. Le pouvoir est entre vos mains. Ne composons ni avec le royalistes, ni avec les anarchistes. Votre sagesse et vos vertus vous ont investis de la confiance qu'une faction quelconque ne peut être dans ce sanctuaire qu'en marchant sur nos cadavres; que notre contenance ferme prouve que la France ne sera pas encore une fois la proie des scélérats et des brigands.

Le conseil arrête l'impression de ce discours à six exemplaires.

La proposition de Regnier est approuvée.

Goupil de Préfeln demande que cet arrêté soit envoyé au conseil des Cinq-cents.

Cette proposition est d'abord adoptée, mais Regnier la fait ensuite rejeter, en rappelant au conseil le parti qu'il prit, il y a peu de jours, lorsqu'il reçut du conseil des Cinq-cents, un arrêté par lequel ce conseil paraissait vouloir influencer son opinion.

Il passe à l'ordre du jour.

Regnier ne veut pas qu'en envoyant l'arrêté qu'ils viennent de prendre, les Anciens aient l'air de vouloir influencer les Cinq-cents.

La séance du 9 a été employée à la discussion de la résolution relative à l'action en rescision pour cause de lésion d'outre-moitié, dans les ventes d'immeubles faites pendant la dépréciation du papier-monnaie.

Pérès l'a combattue, ainsi que Girod (de l'Ain). Elle leur a paru inexécutable, arbitraire, en ce que les experts sont établis seuls juges; et contraire à la constitution, parce qu'elle renferme un effet rétroactif.

La suite de la discussion est ajournée.

Poulain-Grandpré a reproduit, dans la séance du 13 du conseil des Cinq-cents, le projet de résolution sur la nécessité d'annuler les bons des deux tiers au

porteur, à l'instant de leur rentrée au trésor public. Il est adopté.

Montmayou, organe d'une commission, a fait déclarer valides les opérations des assemblées électorales des départemens de l'Ain, de l'Escaut, de l'Oise et de Saône et Loire, en ce qui concerne les nominations des députés au Corps législatif.

Boulay (de la Meurthe) lui a succédé, pour entretenir le conseil des opérations des deux assemblées électorales du département de l'Aube.

Il ne faut pas croire, dit le rapporteur, que parce qu'il peut arriver à des assemblées que nous désignons sous le nom d'*assemblées morales*, pour les distinguer de celles qui se sont appelées *scissionnaires*, de commettre des irrégularités, des excès, des violences même; les assemblées *scissionnaires* doivent être regardées comme les seules ou même les plus légales. Communément parlant, la véritable, la seule assemblée est celle qui renferme dans son sein la majorité des votans. Toute assemblée *scissionnaire* est naturellement suspecte; elle est moins une assemblée, qu'un rassemblement illégal. Soutenir le contraire, c'est défendre un système anarchique, immoral et contre-révolutionnaire; c'est anéantir les droits du plus grand nombre; c'est méconnaître le centre du pouvoir; c'est renverser la constitution.

Sans doute il est des circonstances où une assemblée qui fait scission est la seule légitime; mais elle doit alors être revêtue de caractères qui ne laissent plus de doute sur sa légitimité. Ces circonstances sont quand l'assemblée générale prend des arrêtés contraires aux lois, et subversifs des principes du gouvernement; ou quand elle exerce sur une partie de ses membres une violence telle que celle-ci est obligée de changer de local, et quelquefois même de commune. Hors de-là, le petit nombre doit céder au plus grand; car nous ne sommes plus au tems où, conspirant contre la majorité, on soutenait que la vertu et la raison étaient en minorité dans les assemblées. Or, voyons si dans l'assemblée électorale du département de l'Aube, séante au lieu appelé l'Évi-

ché, il y a eu subversion de principe, ou violence exercée de la part de la majorité contre la minorité.

L'orateur prouve que ni l'une ni l'autre de ces illégalités ne peuvent être reprochées à l'assemblée mère, dont les opérations furent avouées par l'assemblée scissionnaire elle-même jusqu'au troisième jour, où celle-ci opéra sa scission, et que loin d'avoir exercé aucune violence envers la minorité qui rompit avec elle, l'assemblée mère envoya au contraire une députation à celle scissionnaire, pour l'inviter à rentrer dans son sein, en la prévenant que plusieurs des scissionnaires avaient été choisis pour composer le bureau. Les faits que Boulay cite à l'appui de ces assertions sont extraits, dit-il, des procès-verbaux des deux assemblées, et confirmés par les renseignemens que le Directoire a envoyés à la commission.

Il est tems, citoyens législateurs, s'écrie le rapporteur, il est tems que vous fassiez connaître au peuple français, que vous n'entendez pas consacrer la scission en ce sens, que la minorité fera arbitrairement la loi à la majorité. En conséquence, la commission vous propose de déclarer que les élections faites par la majorité séante à l'Evêché, sont confirmées, et que celles faites en l'église de Saint-Jean sont annulées.

Cette proposition est adoptée.

Le conseil, d'après le rapport de Debray, confirme les élections faites par les assemblées électORALES des départemens du Tarn, des Basses-Pyrénées et des Pyrénées orientales; et d'après le rapport d'un autre membre, celles des départemens des Alpes maritimes et du Mont-Terrible.

Lemoine, dans la séance du 14 : le Directoire vous a dénoncé hier une conspiration d'autant plus dangereuse, qu'elle se couvre du manteau du républicanisme. Je crois son message d'une importance telle, que vous ne pouvez vous dispenser de le renvoyer à une commission. Il vous a dénoncé des crimes, vous devez les faire punir; des abus, vous devez les réprimer. Presque par-tout les citoyens honnêtes ont été écartés des assemblées du peuple par les menaces,

les violences, les voies de fait et même les incarcérations.

Lemoine a demandé la formation d'une commission pour présenter les mesures à prendre.

Cette proposition a été adoptée.

Dubois-Dubay a fait ensuite le rapport sur les opérations des deux assemblées électorales du département de Seine et Oise.

La commission, dit le rapporteur, a pensé que les assemblées scissionnaires n'étaient pas toujours sans présenter des avantages réels. La faculté d'opérer une scission tend à rendre les assemblées électorales plus circonspectes dans leurs opérations, plus sages dans leurs choix, et l'on ne peut se dissimuler que, cette année, les assemblées scissionnaires n'aient en effet paralysé les efforts d'un parti qui voulait renverser la constitution.

La commission a pensé néanmoins que dans les assemblées, la majorité était toujours l'organe de la volonté du peuple, et que là où cette majorité était restée et avait opéré légalement, ses nominations devaient être regardées comme les seules valables, à moins qu'il n'y ait eu des causes qui forcent de méconnaître le vœu du peuple, telles que violation manifeste des lois, ou mépris des formes constitutionnelles. Hors ces cas, la majorité doit faire la loi.

Quant à savoir si l'on doit avoir égard à la moralité des individus nommés, cette question nous a paru extrêmement délicate. Elle exige, pour son examen, le concours de toutes les lumières, quoiqu'elle nous paraisse implicitement décidée par le texte constitutionnel. Mais comme la moralité des individus nommés par l'assemblée électorale de Seine et Oise est loin d'avoir paru suspecte à votre commission, et que, d'un autre côté, elle n'a aperçu aucune illégalité dans ses opérations, la commission vous propose de déclarer bonnes et valables les nominations des cit. Garat, Descloseaux, Chaland, Treilhard, Chénier et Palissot, élus par l'assemblée générale; et nulles, celles de l'assemblée scissionnaire.

Cette proposition est adoptée.

Le conseil confirme également les opérations des départemens de l'Aisne, de la Charente, Charente inférieure, Cher, Côte-d'or, Côtes-du-Nord, Haute-Garonne et Vendée.

Le conseil des Anciens a continué, dans sa séance du 11, la discussion sur l'exercice de l'action en rescision. Il n'y a point eu de résultat.

Le 12, après la lecture du procès-verbal, le conseil n'ayant rien à l'ordre du jour, a levé la séance.

Lefebvre (du Jura) observe, le 15, dans la séance du conseil des Cinq cents, que les opérations de l'Assemblée électorale du département de la Côte-d'or ont été validées, la veille, sans avoir égard au message du Directoire, qui donne des renseignements sur cet objet. Il demande que la résolution soit renvoyée à un nouvel examen de la commission.

Cette proposition amène une assez vive discussion. Cependant on finit par l'adopter, et le conseil détermine en même-temps que toute proposition tendante à déclarer valides les opérations d'une assemblée électorale, sera ajournée à 24 heures au moins. Hardy, Bailleul, Lemoine, Chénier et Crasson, ont été nommés au scrutin membres de la commission chargée de faire un rapport sur le message du Directoire, relatif aux machinations des anarchistes.

Le conseil des Anciens a adopté la résolution qui autorise les ministres à ordonnancer, sur les crédits qui leur sont ouverts, jusqu'à concurrence de 60 millions, qui seront pris sur la moitié des contributions directes de l'an VI.

Lacoste a fait le rapport sur la résolution concernant le jugement des accusés en démente. Il s'élève contre l'art. VIII, qui permet de les juger pendant la démente, si le crime a été commis avant qu'ils tombassent dans cet état, sauf à renvoyer l'exécution du jugement à l'époque où ils jouiront de leur raison. Il regarde cette disposition comme injuste et barbare, et propose en conséquence le rejet de la résolution.

Impression et ajournement.

PARIS. Nonidi, 19 Floréal, l'an VI de la République.

Le conseil des Cinq-cents continue à s'occuper avec activité de l'examen des opérations des assemblées électorales. Après avoir hésité quelque tems sur l'adoption des principes qui devaient servir de base à ses décisions, relativement aux élections scissionnaires, il paraît s'être fixé à ceux-ci ; c'est que par-tout où la minorité a opéré d'une manière légale et conforme à la constitution, et a fait des choix républicains, ces élections doivent être préférées à celles de la minorité scissionnaire ; mais que dans le cas où la majorité a agi avec violence, oppression, esprit de faction, et d'une manière illégale, les choix des minorités, qui ont procédé d'ailleurs avec ordre et régularité, et donné de bons résultats, doivent obtenir la préférence, parce qu'alors la minorité devient la véritable assemblée électorale. C'est ainsi que l'on est parvenu à concilier les formes et les principes avec l'intérêt de la République qui est d'avoir une bonne représentation.

Ce qui a conduit le conseil à s'arrêter enfin à ces bases, c'est le message du Directoire et les pièces dont il l'a accompagné, qui prouvent avec évidence un projet bien formé et bien lié par un parti, dans toute la République, de mépriser les assemblées primaires et électorales, et de diriger les choix sur des hommes qui n'eussent apporté au Corps législatif qu'un esprit de trouble, d'innovation et de vengeance. Il était difficile de n'être pas frappé de l'existence de ce plan, qui aurait compromis inévitablement le sort de la République et de la constitution. Aussi la commission spéciale, nommée pour examiner ce message, et composée de Hardi, Chénier, Lemoine, Crassous et Baillet, n'a-t-elle pas peu contribué à ramener les différentes commissions particulières à ces bases de salut public que nous venons d'indiquer.

C'est d'après ces principes que le conseil des Cinq-cents a admis les élections de l'assemblée de l'Institut, et a rejeté celle de l'Oratoire, dans le département de la Seine, quoique l'avis d'une partie de la commission fût de les annuler toutes deux. Cet avis eût non-seulement privé Paris de sa représentation entière, mais il eût servi de règle pour toutes les scissions qui restent à juger, de sorte que beaucoup de départemens eussent été sans représentans, et le Corps législatif considérablement affaibli ; heureusement on est revenu à des idées plus salutaires et plus justes.

C'est aujourd'hui que Crassous doit faire , au nom de la commission , le rapport sur les mesures à prendre sur le message du Directoire. Il est probable que ces mesures fixeront toute espèce d'incertitude , et , en éteignant tout esprit de faction dans sa source , donneront au Corps législatif la force et la dignité dont il a besoin , pour mettre enfin un terme à tout mouvement révolutionnaire.

Le général Bonaparte , dont on a annoncé tant de fois le départ , a décidément quitté Paris dans la nuit du 14 au 15. On présume qu'il se rend à Toulon. Sa femme l'a accompagné.

Le général Menou est également parti hier pour se rendre à Toulon , où les divers savans et artistes sont arrivés. La destination de cette expédition est toujours un secret impénétrable. On sait seulement qu'il s'en est préparé en même tems une à Gênes , et une autre à Civitta-Vecchia. On conjecture que ces diverses expéditions n'ont pas toutes le même but , et qu'elles menacent plus d'un ennemi.

Le cit. *Bondeau* , ministre de la police générale a donné , dit-on , sa démission. On a parlé pour successeur à cette place , du juge de paix *Hanoteau* ; aujourd'hui , il est question du cit. *Lecartier* , commissaire de la République en Suisse ; et du cit. *Goyer* , ex-ministre de la justice.

Le commodore Sydney Smith , enfermé au Temple depuis plusieurs années , s'est évadé d'une manière assez étrange. Des hommes munis de faux ordres ministériels se sont présentés pour le transférer , disaient-ils , dans une autre prison ; ils ont exhibé leur ordre , et le concierge le leur a livré. A-t-on besoin d'une nouvelle preuve des manœuvres et de la puissance corruptrice de l'or de l'Angleterre ?

Les mouvemens qui se font continuellement sur le Rhin , et les corps de troupes qui y marchent donnent lieu de craindre de voir recommencer la guerre avec l'empereur. Cependant Bernadotte , qui devait se rendre à Paris , a reçu à Rastadt un courier du Directoire qui prolonge son séjour dans cette dernière résidence ; ce qui fait croire que la rupture pourrait bien n'avoir pas lieu.

LOTÉRIE NATIONALE.

Tirage du 16. février.

Les numéros sortis sont : 44 , 36 , 11 , 5 , 18.

LENOIR-LAROCHE , Rédacteur en chef.



MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADI 30 FLORÉAL, l'an sixième de la République.

VOYAGES.

Nouveau Voyage en Suisse, contenant une peinture de ce pays; de ses mœurs et de ses gouvernemens actuels, etc. Par HÉLÈNE-MARIA WILLIAMS; traduit de l'anglais par J.-B. SAY. Deux volumes in-8°. À Paris, chez CHARLES POUCHES, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n°. 246.

Le Voyage de miss Williams ne saurait manquer d'être accueilli du public avec intérêt et avec reconnaissance : il le mérite soit par les charmes qu'elle a répandus sur des objets tant de fois décrits, soit par les observations neuves et véritablement importantes dont son livre est rempli. A la description des scènes sereines ou sublimes, terribles ou majestueuses, qu'offrent les contrées qu'elle a parcourues, on reconnaît que l'auteur est poète, et excellent poète ; à l'attention sévère qu'elle a portée sur les institutions politiques, sur les vices et les inconvéniens des divers gouvernemens de ce pays, si mal connus jusqu'ici, on reconnaît une âme élevée et généreuse, une âme ardente et éclairée de l'humanité. Il est assez extraordinaire, en effet, qu'on ait pris plaisir à nous présenter comme l'asyle de la véritable liberté politique, un pays divisé en une vingtaine d'aristo-

Tome XXXIV.

X

craties plus ou moins tyranniques, et dans chacune desquelles, l'autorité, les richesses et les autres avantages de l'état social, sont exclusivement attribués à quelques familles privilégiées qui dominent insoliblement sur le reste de la nation, et la tiennent dans un état de servitude et de nullité révoltante. Ainsi, « sur quarante mille habitans que comprend » le canton de Berne, trente-neuf mille au moins » y sont à jamais exclus de toutes les places du gouvernement.... Tous les emplois qui rapportent » considération ou profit appartiennent exclusive- » ment à soixante-six familles. C'est parmi leurs » membres qu'on choisit ceux du grand-conseil ; » mais, comme quelques-unes de celles qui jouis- » sent de cet important privilège fournissent jusqu'à » douze, quatorze et même vingt conseillers, il ar- » rive maintenant que dix-sept familles seulement » peuvent former la majorité des suffrages. »

On conçoit quel doit être l'esprit d'un gouvernement parvenu à usurper des privilèges aussi extraordinaires, aussi contraires au droit naturel et à la simple raison : l'oppression des gouvernés est sans doute le résultat nécessaire et inévitable d'un pareil système. C'est ce que *miss Williams* a parfaitement développé dans l'exposé qu'elle fait des griefs des habitans du pays de Vaud contre l'aristocratie bernoise. C'est à la tyrannie de ce gouvernement aveugle et imprudent que nous avons dû l'un des plus généreux et des plus illustres guerriers qui se sont distingués sous les ordres du général Bonaparte. Une espèce de tribunal révolutionnaire, chargé, par les magnifiques du conseil de Berne, d'informer contre les patriotes

du pays de Vaud, condamna le brave Laharpe à perdre la tête. Échappé à la proscription, Laharpe vint chercher, dans les rangs de l'armée française, un asyle contre ses lâches persécuteurs, et la gloire due à ses talens et à ses vertus. Au reste, le canton de Berne n'était pas le seul où tous les principes de l'ordre social furent si indignement méconnus : les constitutions de tous les autres cantons suisses partagent plus ou moins le reproche trop fondé, d'injustice et de partialité, qu'on fait au gouvernement de Berne. Sur 170 mille âmes qui composent la population de Zurich, par exemple, une partie seulement des habitans de la ville, qui n'excède pas deux mille personnes, a des droits à la souveraineté ; encore les privilèges de ceux-ci sont-ils purement illusoires, puisque, parmi ces deux mille personnes, il n'y en a que deux cents qui soient investies du pouvoir, que les emplois de celles-ci sont à vie, et que ce sont elles qui élisent les nouveaux membres en cas de vacance. Tout ce qui ne fait pas partie des deux mille privilégiés est étranger, sujet, ou *serf*, et ne peut entreprendre aucun commerce, exercer aucune profession, ni même parvenir à la dignité de *bourgeois* qui en confère le droit ; puisqu'il y a bientôt deux siècles que cette corporation n'a admis dans son sein aucun nouveau membre.

« Cette dégradation civile, ajoute *miss Williams*,
 « n'est encore rien, comparée aux vexations que la
 « race sujette doit supporter. Le paysan ne peut
 « porter le fruit de ses labeurs que dans un seul
 « marché ; il faut qu'il prenne constamment la route
 « de Zurich. Travailler pour le profit du bourgeois

X 2

» est sa destinée ; murmurer contre cet abus du pouvoir est appelé trahison ; résister , entraîne la mort. »

Nous ne suivrons point l'auteur dans l'examen qu'elle fait des autres gouvernemens de la Suisse ; tous présentent , à peu près , comme nous l'avons déjà dit , les mêmes vices , le même caractère de domination insolente de la part de la classe privilégiée sur la classe sujette ou opprimée ; et ce que nous avons cité de l'ouvrage suffit pour montrer dans quel esprit de véritable philosophie , dans quels sentimens de liberté et de noble indépendance *miss Williams* a observé la situation politique du pays qu'elle décrit. Ces détails , d'ailleurs si instructifs et si intéressans , sont mêlés de réflexions d'une originalité piquante , ou d'une sensibilité profonde , de digressions et d'épisodes qui amusent l'esprit , ou pénètrent le cœur d'une douce mélancolie. Ce n'est que dans les villes que l'auteur s'occupe de ce qui concerne le gouvernement et l'administration des pays qui leur sont soumis : mais bientôt fatigués du spectacle des vices des hommes ou de leurs travers , ses yeux se plaisent à errer sur les magnifiques tableaux que présentent de toutes parts les contrées qui l'environnent. Amante passionnée des beautés de la nature , elle quitte avec joie l'enceinte des cités , et se plaît à parcourir ces monts gigantesques , ces sites imposans et terribles , où la nature tantôt offre l'image effrayante du chaos et du bouleversement du monde , tantôt se montre revêtue des plus aimables couleurs , de toutes les graces de son enfance , et présente des scènes où tout est fraîcheur , vie , et

beauté ravissante. Ayant l'art d'observer avec tant de
 justesse et de sagacité, *miss Williams* joint le talent
 non moins rare et non moins précieux de décrire
 avec autant de charme que de vérité les objets qui
 s'offrent à elle. Nous en donnerons pour exemple le
 tableau qu'elle fait de la descente du *Saint-Gothard*,
 du côté de l'Italie : « Cette descente, quoiqu'extrê-
 » mement rapide, est néanmoins praticable à cause
 » d'un excellent pavé; elle suit le flanc de la mon-
 » tagne, et, dans ses fréquens retours, conduit sans
 » beaucoup de peine le voyageur jusqu'à sa base...
 » Comme nous descendions à notre aise, nos mu-
 » lets, que nous avions laissés au couvent, nous
 » atteignirent, et nous firent admirer leur pas ferme
 » et assuré sous de si gros fardeaux. Nous vîmes
 » ensuite une nombreuse caravanne venant d'Ita-
 » lie : rien de plus agréable et de plus frappant que
 » le tableau mouvant qu'elle nous offrait en circu-
 » lant dans les détours des chemins tortueux qui
 » montaient jusqu'à nous. Nous eûmes quelque
 » peur que la rencontre d'un si grand nombre de
 » mulôts, dont les flancs élargis par des paniers,
 » semblaient tenir toute la route, ne leur devînt
 » fatale; en se croisant, le moindre petit choc
 » pouvait en renverser quelques-uns à une immense
 » profondeur. Mais ces animaux paraissent con-
 » naître le danger et les précautions nécessaires pour
 » l'éviter. Ils passent d'un et d'autre côté de la
 » route sur l'extrême lisière du chemin; et l'on voit
 » avec étonnement le panier de celui qui est sur
 » le bord extérieur, s'avancer suspendu au-dessus
 » de l'abîme.

» Après avoir descendu long-tems , nous tour-
 » nâmes la tête pour considérer la hauteur d'où nous
 » venions : loin dans les airs nous aperçûmes le
 » *Tésin*, qui semblait venir du ciel, et qui s'élan-
 » çait avec impétuosité sur des rochers escarpés.
 » L'œil le perdait un instant, puis le retrouvait au-
 » dessous, franchissant un autre précipice, où, ar-
 » rêté par des rocs, des aspérités, il était contraint
 » de se diviser en plusieurs branches écumeuses. Il
 » disparaît de nouveau ; mais tout-à-coup forçant
 » son passage entre deux masses de granit taillées à
 » pic, il sort, se déploie et tombe en nappe envi-
 » ronné de vapeurs. Vous ne pouvez plus le suivre ;
 » mais à côté du lieu d'où vous le contemplez pas-
 » sent plusieurs petits ruisseaux tranquilles et si-
 » nueux : c'est encore lui. Tous ces courans se réu-
 » nissent enfin, et fuient au loin en petites cas-
 » cades. »

Voici un tableau d'un autre genre, et qui peut
 donner une idée de la manière dont *miss Williams*
 sait toujours prendre le ton de son sujet, et trouver
 les couleurs propres à l'objet qu'elle décrit. C'est
 une excursion qu'elle fait sur le lac de Lucerne,
 qui, comme on sait, baigne une partie du territoire
 des cantons de *Zug*, d'*Uri* et d'*Underwald*. « La cha-
 » pelle de *Guillaume Tell* que nous vîmes sur notre
 » gauche, suspendue parmi des rochers, consacre
 » l'endroit où *Tell* s'échappa après avoir sauté à
 » terre, et repoussé de son pied nerveux la barque
 » du gouverneur *Geisler*. Ce fut au milieu d'une
 » tempête, excitée par ces vents souterrains qui
 » rendent quelquefois la navigation de ce lac dan-

» gerensé. Quel lieu dans le monde peut en effet
 » mieux que celui-ci présenter un projet vaste et gé-
 » néreux ! lequel peut offrir un plus beau théâtre
 » pour une action désespérée et sublime ! La
 » branche du lac que nous parcourions, et qui prend
 » le nom de lac d'Urn, passe pour avoir une profon-
 » deur de six ou sept cents pieds. Dès son entrée,
 » des rocs aigus, bizarres dans leur forme et dans
 » leurs couleurs, sortent immédiatement des eaux.
 » Après les avoir passés, on entre dans un golfe im-
 » posant, effrayant. Ce n'est plus qu'un abîme res-
 » serré contre des rochers noirs, menaçans, tantôt
 » nus, tantôt revêtus par intervalles de touffes de
 » pins et de hêtres. Quelquefois au travers de ces
 » bords inégalement découpés, on entrevoit, par
 » échappée, des montagnes habillées de forêts jus-
 » qu'à leur ceinture, et dont les sommets s'élèvent
 » ensuite en montrant, tantôt des escarpemens, tan-
 » tôt des végétations. Leur énorme hauteur retrécit
 » le lac. — Nous avançons en silence. Notre atten-
 » tion fixée sur tant d'objets nouveaux nous ren-
 » dait muets. Nous avions peur de distraire et
 » d'être distraits par une communication mutuelle
 » de nos pensées. Ayant oublié que la fin de notre
 » navigation était plus périlleuse que le commence-
 » ment, nous avions perdu plusieurs heures de la
 » journée.... La nuit s'avancait, et les ombres en
 » variant les aspects, les rendaient plus terribles.
 » Heureusement l'air était tranquille et le lac im-
 » mobile : le silence du soir n'était troublé que par
 » le bruit monotone de nos rames, et par le son
 » lointain des cloches d'Altorf qui venait mourir en

» rasant la surface de l'eau. Nous avons passé par
 » toutes les gradations de la lumière, depuis l'éclat
 » embrasé du soleil couchant, jusqu'aux plus som-
 » bres ténèbres de la nuit, avant que la lune fût
 » parvenue à escalader les sommités qui nous en-
 » touraient. Elle montra enfin son globe radieux ;
 » et sa clarté argentine frappa en même tems les
 » flancs rembrunis des rochers, le verd foncé des
 » arbres, et le miroir brillant des eaux.... etc. »

Parmi les divers épisodes, par lesquels l'auteur
 paraît avoir voulu prévenir l'espece de monoto-
 nie qui pouvait résulter d'une suite non interrom-
 pue de descriptions et de tableaux, où les mêmes
 traits doivent nécessairement se reproduire quelque-
 fois, nous indiquerons l'histoire d'une émigrée française
 comme un des plus touchans, et l'installation des
 baillifs de *Lugano* et de *Bellinzona*, comme offrant un
 exemple de cette plaisanterie ingénieuse et fine qui
 amuse l'esprit sans affecter péniblement le cœur.

Le séjour de *miss Williams* à l'abbaye d'*Engelberg*
 est aussi un morceau plein d'intérêt; et ce qu'elle dit
 du caractère de l'abbé, qui est en même tems sou-
 verain de ce pays, sous la protection des quatre can-
 tons voisins, fait partager au lecteur les sentimens
 de vénération qu'elle témoigne pour cet homme res-
 pectable. « Ce prélat, que tout son peuple honore
 » du beau nom de pere du pays, a rendu les tri-
 » bunaux civil et criminel à-peu-près inutiles, et
 » inspirant à ses sujets un esprit d'équité et d'in-
 » dulgence, et en terminant lui-même, par voie de
 » conciliation, leurs différends. Non-seulement le
 » bon abbé prévient les divisions, mais il a répandu

» le bien-être parmi les plus basses classes , en les
 » employant dans des manufactures dont les tra-
 » vaux remplissent le vide d'un long et rude hiver.
 » — Le prince est lui-même un grand manufactu-
 » rier ; il est à la tête d'un commerce de fromages
 » fort étendu. Les profits de son industrie et les
 » autres revenus , montant à plus de 130,000 liv.,
 » sont dépensés en acte de bienfaisance et d'hos-
 » pitalité. Tous les pauvres ont droit à sa protec-
 » tion , tous les hôtes qui se présentent sont bien
 » reçus.... Les moines qui forment sa société , et
 » les étudiants qui sont élevés au séminaire , nous
 » parurent aimer les beaux arts. Pour les délasse-
 » mens de ces derniers , l'abbé avait converti en un
 » théâtre une partie de l'étage le plus élevé du cou-
 » vent. Nous ne nous attendions pas à trouver un
 » parpasse dans un monastere de Suisse , entouré
 » de neiges et de rochers. »

Cet homme véritablement vertueux , et digne des
 hommages de tout ce qui pense , de tout ce qui
 porte dans le cœur les sentimens d'une véritable
 philanthropie , s'est empressé , dans ces derniers tems,
 de rendre leurs droits aux habitans du petit pays
 qu'il gouvernait , et d'en prévenir le commissaire
 de la République Française dans ces cantons , par
 une lettre également affectueuse et modérée. Au ton
 de la réponse du cit. Mengaud , l'on voit qu'il a
 cru parler à un moine superstitieux , ou nonchala-
 ment engraissé de la sueur du peuple. Quand il re-
 connaîtra son erreur , il s'empressera sans doute de
 la réparer d'une manière digne du caractère républi-
 cain et du gouvernement qu'il représente en Suisse.

Comme le morceau qui termine l'intéressant ouvrage que nous annonçons , prouve l'impartialité et le véritable esprit d'équité qui anime l'auteur , et que d'ailleurs il est à-la-fois très-bien écrit et très-bien pensé , nous croyons devoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs : « Quoique sous un certain point de vue rien ne soit plus défectueux que les gouvernemens de Suisse , dont aucun n'est fondé sur un pacte social ; et quoiqu'on doive en général considérer comme mal gouverné un pays où il n'y a pas de code criminel , où les lois civiles sont incomplètes , inconstantes , compliquées , où toute disposition est livrée à l'arbitraire , où les principes de la liberté ne sont pas même compris , où l'enchaînement absolu de la presse , et l'intolérance des opinions religieuses , ont éloigné la possibilité d'une éducation libérale , source des sentimens généreux ; il faut cependant convenir que dans la pratique , ces gouvernemens valent un peu mieux que dans la théorie. — Quelquefois au moment où l'esprit de despotisme aurait exercé sa furie , les moyens d'exécution ont manqué. La faiblesse de ces gouvernemens les a rendus souvent timides , et presque toujours prudents. Bien que les peuples soient façonnés au joug , ils sont armés , ce qui n'est pas un médiocre privilège ; et ils ont , en plusieurs occasions , fait entendre à leurs gouvernans qu'ils se soumettaient au joug , mais pourvu qu'il ne fût pas trop pesant. La petitesse des villes , les relations sociales entre les habitans , la fréquence des communications entre elles et les campagnes , quel-

„ quelques monumens, quelques institutions, quelques
 „ souvenirs, ont conservé des étincelles de cet es-
 „ prit public, suffisant pour arrêter la marche des
 „ gouvernans vers une tyrannie complete, indé-
 „ pendamment des circonstances locales ou acci-
 „ dentelles qui ont pu les porter à la modération.
 „ — C'est pour ces diverses raisons qu'on remarque
 „ en Suisse plus d'aisance, plus de bonheur et de
 „ prospérité que dans les gouvernemens arbitraires,
 „ où la pratique conspire avec la théorie pour
 „ rendre les gouvernés malheureux. Mais il faut se
 „ rappeler que cet effet n'existe qu'en général :
 „ dans un pays où la liberté n'est pas fondée sur les
 „ lois, il peut bien se rencontrer une sorte de mo-
 „ dération publique qui tient aux mœurs et épargne
 „ la masse, mais sans donner aucune garantie aux
 „ individus.... etc. »

L'*Appendix* qui est à la fin du second volume,
 contient quelques notes extraites, en partie, du sup-
 plément que le cit. *Ramond* a ajoutées à sa traduc-
 tion des *Lettres sur la Suisse* par *M. Cox*, et une
Ode de *miss Williams*, dans laquelle, à l'aide d'une
 fiction qui a toute la noblesse, la grace et la majesté
 qui convient au genre lyrique, elle réclame en fa-
 veur des nymphes des Alpes; contre la prédilection
 que le docteur *Darwin* (1), son compatriote, a mani-
 festée pour ses nymphes du feu primitif. Cette ode et
 l'hymne composé au milieu des Alpes, qui se trouve dans
 le premier volume, confirment la réputation distin-

(1) Auteur d'un poëme anglais très-célèbre, intitulé *le*
Jardin de Botanique.

guée que l'auteur s'est acquise parmi les poètes de la Grande-Bretagne; dans sa prose même, et c'est peut-être un reproche qu'on pourrait quelquefois lui faire,

Invenias etiam disjecti membra poeta.

Nous ne disons rien de la manière et du style du traducteur; les divers morceaux que nous avons cités suffisent pour faire juger qu'il est à-la-fois élégant et correct; et d'ailleurs le cit. *Say* jouit, parmi les gens de lettres, d'une réputation honorable que ses talens justifient.

PHILOGIE.

Non nostrum... tantas componere lites.

VIRG. *Ec. III*, 108.

Mélanges de littérature en vers et en prose, de MANCINI-NIVERNIS... Et si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus otiosi. CIGER. *Tuscul. lib. I.* A Paris, de l'imprimerie de DIDOT jeune, chez ONFROI, rue Saint-Victor, n°. 3; et FUCHS, rue des Mathurins. Trois volumes grand in-8°. , chacun d'environ 380 pages; et portrait de l'auteur.

SUITE DU SECOND EXTRAIT.

CET Extrait, numéro précédent, concernait sa traduction en vers français, de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope.

Si la justice qu'on se doit à soi-même et au

autres, m'eût permis de m'étendre davantage, et d'ôter du terrain à d'autres rédacteurs de ce Journal, qui l'emploieront mieux sans doute à la satisfaction générale des lecteurs, j'aurais aimé (et ç'avait été mon premier dessein) à rapprocher ici des fragmens choisis des deux rivaux du dernier traducteur en versification française; et en même tems, un nombre de vers du poëte anglais: mais ç'eût été, en quelque sorte, envahir un domaine, qui, à bien des titres, leur appartient plus qu'à moi. Ce rapprochement aurait peut-être confirmé la maniere de penser de l'auteur de cet Extrait: que la traduction en vers de l'abbé du Resnel, qui lui ouvrit les portes de l'académie française, offre de l'élégance, de la poésie, et sur-tout dans la premiere Épître, quelque chose de la tournure de Boileau et de sa touche poétique. Sa version a quelque chose de facile, de coulant, mais son très-grand défaut, qui lui ôte l'énergie du poëte anglais, et toute ressemblance entre le tableau et sa copie, c'est d'être généralement trop lâche et beaucoup trop diffuse. Voilà ce qui semble distinguer du Resnel des deux traducteurs qui sont venus après lui. Il a sur eux le mérite d'avoir le premier rompu la glace, et de les avoir encouragés par son exemple qu'on devait regarder alors comme téméraire, à raison des épines attachées à ce genre abstrait, difficile à manier en vers, sur-tout dans notre langue; et qui avait paru effaroucher nos Muses françaises, jusqu'alors trop timides. Il est à observer, à ce sujet, que notre littérature lui doit d'avoir osé le premier cette heureuse tentative, qui depuis, à son exemple, a enhardi

d'autres habiles versificateurs à le suivre dans cette nouvelle carrière, avec beaucoup de succès pour leur propre gloire, et à l'avantage de notre langue.

La traduction de Fontanes, qui présente une foule de très-beaux vers, plusieurs de génie, toujours extrêmement concise, pour la précision marche d'un pas égal à côté de l'anglais, malgré la différence du génie des deux langues. Trop souvent aussi, extrêmement serrée, par cela même, sa poésie offre des pages entières de lignes rimées, mais pleines de choses, d'une morale et d'une philosophie profondément pensée : alors sa versification, plus sèche, plus âpre que les deux autres versions, est moins amie d'une oreille sensible et délicate.

Quant à la troisième et nouvelle traduction de l'auteur des *Mélanges*, plus simple, plus facile et plus négligée, souvent très-concise, elle approche davantage de l'original anglais. Elle me paraît, en général, moins poétique que la version de du Resnel, mais plus douce que celle de Fontanes, et semble tenir le milieu entre les deux premières.

Dans la première traduction en vers, on lit un poète moraliste, qui nous corrige et nous instruit à l'instar de Despreaux. Dans la version du second traducteur, on croit entendre un homme inspiré qui dicte au genre humain de grandes leçons, des vérités sublimes. Pour le troisième traducteur en vers, c'est Horace, qui, dans ses *Épîtres*, converse familièrement avec Virgile, sur les plus grands secrets de la philosophie : c'est Pope lui-même, qui s'entretient sur ces grands objets avec le comte de Bolingbroke, son ami : enfin, c'est le bon Lafontaine avec

son abandon, sa négligence apparente, qui variant ses tons, ses couleurs, ses nuances, les rimes mêmes, et à la portée de tous ses lecteurs, sait descendre sans bassesse, ou prendre l'essor le plus sublime à la fois de la poésie et de la morale, et comme en jouant, les récréer, les instruire, et ne les fatigue jamais. Les deux premiers ont sur le nouveau traducteur, le mérite, dans leur versification, de la difficulté vaincue ; je veux dire, que leurs traductions sont à rimes plates, et que la nouvelle est en vers croisés ; et il faut l'avouer, que le mécanisme de cette sorte de metre est beaucoup plus facile pour le versificateur. Au reste, ce dont il faut savoir gré au nouveau traducteur, c'est d'avoir accru nos richesses littéraires d'une nouvelle copie d'un grand et magnifique tableau qu'on aimera à revoir plus d'une fois, et à rapprocher de l'original ; c'est d'avoir enrichi notre poésie d'une nouvelle version qu'on aimera à comparer avec les deux précédentes, avec plusieurs autres traductions en langues étrangères, et qui pourra figurer encore avec avantage, auprès de l'ouvrage même du premier des poètes de l'Angleterre.

Telle est l'impression que m'a faite la lecture comparée des traductions françaises en vers. Je suis bien loin de là donner pour un jugement et une décision entre ces trois habiles versificateurs : c'est à d'autres, c'est à des poètes célèbres qu'appartient le droit de juger de tels poèmes.

Non nostrum... tantas componere liles.

A propos des rapprochemens qu'on s'était propo-

sés, je ne puis m'empêcher de rappeler ici un morceau piquant de Voltaire, que l'*Essai sur l'Homme* paraît lui avoir inspiré (1), et imité de plusieurs endroits de ce poëme; mais imité de Pope, comme Virgile et Racine ont imité et embelli les tableaux d'Homère; comme Despreaux imitait Horace, Juvenal et Regnier; et comme Lafontaine traduisait Phèdre; c'est-à-dire en maîtres, et de manière que souvent leurs copies ont été supérieures à l'original.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient: Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes!
Le ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes,
L'âne paissait auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre:
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs;
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs:
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux...

[VI^e. discours de la Nature de l'Homme.]

P. S. On vient de parler de plusieurs endroits de la

(1) See may for mine! replies a pamper'd goose...

Ep. III, v. 46, et alibi.

nouvelle



nouvelle traduction, dans le goût de Lafontaine :
voici un de ces passages remarquables.

Quels vœux fera l'homme de bien ? que voudra-t-il ?

Le calme, et non pas l'abondance.

Mais vous le voulez riche ? Et bien qu'il soit renté ;

Est-ce assez ? — Non, il faut le pouvoir, la santé. —

Donnons-les : est-ce assez pour votre fantaisie ? —

Non : pourquoi n'aura-t-il qu'un pouvoir limité ?

Pourquoi pas être roi ? — Mais dites, je vous prie,

Pourquoi plutôt chercher tous ces biens du dehors,

Que les intérieurs et solides trésors ?

Pourquoi tant de desirs ? Et faut-il pour vous plaire

Faire de l'homme un dieu, faire un ciel de la terre ?

Pour qui raisonne ainsi, les plus beaux dons de Dieu,

S'il s'en réserve un seul, seront toujours trop peu.

Ainsi que son pouvoir, ses vœux seront immenses :

Dites à quel degré devront-ils s'arrêter ?

Ce que rien ne nous donne, et ne peut nous ôter,

D'un cœur sans passions les douces jouissances,

La paix d'une âme pure, image d'un beau jour,

Voilà de la vertu les justes récompenses....

Dans les fragmens qu'on a rapportés, on aurait à reprendre les mots *tout, le tout, du tout*, répétés ; et dans le reste du poëme, quelques autres expressions de ce genre trop prosaïques, qui à la vérité semblent tenir en quelque sorte au sujet que l'on y traite. Mais on a pu y remarquer de très-beaux vers, comme les suivans :

Est-ce l'homme, est-ce Dieu, dont la main souveraine

Affermis les anneaux de cette immense chaîne,

Qui joint, attire tout dans un heureux accord ?..

Tome XXXIV.

Y

L'Océan de la vie est l'empire d'Éole ;
 Il offre à naviger des secours différens ,
 Les passions pour vents , la raison pour boussole.
 Dieu ne se montre pas dans les calmes constans ,
 Il plane sur l'orage , il marche sur les vents.

En parlant de l'orgueil impuissant de l'homme.
 Son tems est un moment ; un point est son espace.

Et plusieurs autres beaux vers qu'on peut lire dans
 l'ouvrage même , et qu'on aura du plaisir à comparer
 avec le poëme anglais ; imprimé à côté de la traduc-
 tion française : E. B. L. N.

SCIENCES.

Traité de calcul différentiel et de calcul intégral ; par
CHARLES BOSSUT, membre de l'Institut national des
sciences et des arts. Ouvrage en deux volumes in-8o. de
plus de 560 pages chacun, imprimé par ordre du Con-
vernement, à l'imprimerie de la République ; et se trouve
à Paris, chez FIRMIN DIDOT, rue de Thionville.

Ce dernier ouvrage du cit. Bossut, était désiré
 depuis long-tems ; il était nécessaire qu'on fût au-
 fait de ces nouveaux calculs pour lire avec fruit les
 notes savantes qui se trouvent à la fin de sa méca-
 nique et de son hydrodynamique. On souhaitait
 donc de trouver dans le même cours, toutes les par-
 ties nécessaires à l'intelligence de la totalité de l'ou-
 vrage.

Enfin, elle paraît cette dernière partie du cours
 du cit. Bossut, qui se trouve enrichi par elle d'un

foi de vérités si utiles et si clairement exposées , qu'il est devenu de tous les cours de mathématiques composés en français , le plus clair , le plus méthodique et le plus complet.

Dans l'ouvrage qui est l'objet de cette annonce , le cit. Bossut conduit son élève pas à pas comme par la main , depuis les premiers élémens jusqu'aux théories les plus sublimes. Il ne lui suppose d'abord d'autres connaissances que celles qui sont développées dans les deux premiers volumes de son cours. De manière qu'un jeune homme qui sait bien les élémens d'arithmétique , d'algèbre et de géométrie , et qui est d'ailleurs doué d'un peu d'intelligence , peut , sans aucun secours étranger , entendre tout ce qui a rapport à la théorie du calcul différentiel et du calcul intégral. Quant aux applications de ces calculs , comme elles roulent en grande partie sur des questions de mécanique ; il est nécessaire alors que l'élève qui veut en suivre les détails , ou faire d'autres applications dans le genre de celles de l'auteur , soit instruit des principes de la statique et de la dynamique , qui sont l'objet du troisième volume du même cours.

Ainsi , *éclairer et diriger* sont deux avantages bien précieux qui résultent de la méthode et de la disposition de l'ordonnance de l'ouvrage du cit. Bossut.

Ces deux objets sont essentiels dans tous les ouvrages ; et principalement dans ceux qui sont les produits des sciences et des arts. La disposition est ce que les artistes connaissent sous le nom de *composition*. Quant à la méthode , c'est ce qu'ils appellent *la manière de faire* , ou l'exécution.

Il est clair que la composition est une sorte d'invention ; et qu'un artiste habile , un peintre , par exemple , peut très-bien , sur un sujet rebattu , composer un tableau absolument neuf.

Quant à l'exécution , c'est elle qui répand la clarté sur l'ouvrage , par la vérité qu'elle y met dans toutes les expressions. De même un savant peut très-bien développer , d'une manière extrêmement claire et absolument neuve , une doctrine déjà traitée par plusieurs autres. Cela dépend d'une disposition bien entendue , et d'une méthode facile et sûre.

Il paraît que le cit. Bossut s'est principalement attaché à disposer son ouvrage suivant l'ordre le plus naturel , je veux dire le plus conforme à la filiation des connaissances qu'il y développe. Quant aux méthodes de calculs qu'il y expose , elles sont sâres , faciles et générales. Lorsqu'il emploie des méthodes nouvelles , qui appartiennent spécialement à d'autres géométries , il a grand soin d'en citer les auteurs.

Une notice plus approfondie de cet ouvrage me menerait trop loin. J'invite ceux qui voudront plus de détails , à en lire le Discours préliminaire. Ils y verront , dans un précis historique très-intéressant , l'origine et les progrès du calcul infinitésimal. A l'inspection du plan de l'ouvrage , qui termine ce discours , ils verront que l'objet principal du cit. Bossut est , comme il le dit lui-même , de faciliter à la jeunesse studieuse l'entrée de la haute géométrie. Enfin , si du Discours préliminaire ils passent à la lecture de l'ouvrage même , ils ne tarderont pas à reconnaître que cet objet est complètement rempli.

POÉSIE DIDACTIQUE.

. . . et Marsis quasita in montibus herba.

ÆNEID. VII, 758.

Les Plantes, par RENE-RICHARD CASTEL. Petit in-8°. de 158 pages. A Paris, chez MIGNERET, libraire, rue Jacob, n°. 113.

PREMIER EXTRAIT.

Les *Georgiques* de l'abbé de Lille ont fait une époque à jamais célèbre sur notre parnasse ; elles y ont produit une révolution bien remarquable , à-la-fois poétique et champêtre. Le succès éclatant et mérité de cet ouvrage immortel , de ce premier poème de notre Virgile Français, en a fait naître, par le même auteur, deux autres du même genre , les *Jardins* et l'*Homme des Champs* : on imprime actuellement ce dernier.

Depuis ces fameuses *Georgiques* , nos Muses françaises , jusqu'alors timides , ont enfin osé prendre un essor plus hardi ; elles ont tenté , avec succès , différens sujets de ce genre qu'elles n'avaient pas encore auparavant essayé d'aborder ; elles l'ont fait à-la satisfaction des amateurs de notre poésie et des amis de la campagne , à l'avantage de la langue française , qui s'en est beaucoup enrichie. Vers ce tems , en effet , on vit paraître presque à-la-fois les poèmes de l'*Agriculture* de Rosset, des *Saisons* de Saint-Lambert, des *Mois* de Boucher, des *Fastes* de Lemiere, et

Y 3

quelques autres. Toutes ces richesses poétiques et agricoles n'ont point découragé la verve du citoyen Castel ; elles n'ont fait qu'exciter sa noble émulation. Il a senti que la nature et la vraie poésie également riches, variées, fécondes, et toujours inépuisables, pourraient encore se prêter à ses hardis pinceaux. Un attrait inné, un goût naturel, confirmé par des herborisations, et nourri par les lumières de l'étude, avaient fait d'abord du cit. Castel, un ardent botaniste ; et l'enthousiasme de la poésie se mêlant ensuite à cette première passion, il devint bientôt le chantre des plantes qu'il cultivait. C'était à un semblable herborisant qu'il convenait de se saisir d'un pareil sujet, abandonné jusqu'ici, et de le célébrer en vers. Mais si des trois règnes de la nature, celui-ci est le plus aimable ; si les parterres de Flore et du printemps, les fruits, les ombrages et les fontaines de l'été ; si les récoltes de l'automne, les serres, les frimats, les horreurs mêmes de l'hiver ; si la parure des champs, des vallons, des collines ; si les herborisations des montagnes offrent à un poète amoureux de toutes les beautés de la nature, une multitude de tableaux admirables, une abondance infinie d'objets les plus diversifiés ; cette abondance même devient son tourment et son embarras. Voilà aussi ce qui effraya d'abord l'auteur du poème.

« Plus la matière (dit-il ingénieusement) était at-
 » trayante, plus j'avais à craindre de me laisser en-
 » traîner dans un labyrinthe d'arbres et d'arbris-
 » seaux, de plantes terrestres et aquatiques. L'ennui
 » inséparable du genre purement descriptif n'eût
 » pas tardé à dérober aux yeux le charme des dé-

» taillé ; et le lecteur aurait bientôt demandé à son guide , la fin d'une promenade fatigante. »

Il a senti qu'une suite d'images poétiques , de descriptions botaniques et agricoles , ne faisaient pas un poëme , qu'il y fallait un plan , de la variété , de la chaleur , de l'intérêt ; en un mot , de l'agrément joint à l'instruction. Et quant au plan , la Nature , si sage et si bien réglée dans tous ses mouvemens , lui a montré elle-même la marche qu'il avait à suivre , et que son travail semblait devoir exiger : je veux dire , l'ordre des quatre saisons. Ainsi , la robe éclatante du printemps , les bienfaits de l'été , les richesses de l'automne , les plaisirs de l'hiver , ceux qui se lient naturellement à la botanique , sont célébrés tour-à-tour dans ce poëme des *Plantes*.

Ces peintures botaniques , il a su les entremêler de comparaisons choisies , de figures oratoires ou plutôt poétiques : apostrophes , prosopopées , interjections , vœux et invectives , etc. , toujours d'une philosophie sentimentale et amie des hommes , pour leur bonheur et contre les désordres de la société. Ce sont çà et là des tableaux épisodiques , des désastres du Vésuve et de la Calabre ; d'un incendie , d'une famine ; c'est la description d'une affreuse épidémie , comme Lucrèce et Virgile en avaient fait une admirable de la peste. Ailleurs , et comme dans ses *Géorgiques* , le poëte romain avait chanté la supériorité de l'Italie sur toutes les contrées les plus vantées ; le poëte français célèbre la prééminence et les avantages de la France sur les pays les plus favorisés par les bienfaits de la nature , du climat , du sol , et par les dons du génie. Ce sont ici les Amours

touchantes et malheureuses d'Atys et de Lucile. Là, il se plaît à dresser une couronne à Linnée, le père des Études Botaniques; à Boiliard et à Jean-Jacques qui se sont attachés à ses pas. Tantôt, et dans un bosquet retiré, il veut consacrer un temple champêtre, et élever des statues aux chantres immortels des travaux et des plaisirs de la campagne, à Hésiode, Théocrite, Virgile, Thompson, Gessner, de Lille, Rosset, Saint-Lambert, Marnesia, etc. Ailleurs, il égaye son sujet; et dans une querelle poétique avec les buveurs bourguignons et champenois, le poète normand fait l'éloge de la liqueur si chère à sa terre natale. Enfin, et par une faveur commune aux enfans d'Apollon, par un de ces enchantemens poétiques, familiers aux meilleurs poètes (1), il appelle sa Muse, et il change tout-à-coup de lieu et de scène avec ses lecteurs.

Muse, transporte-moi dans quelque isle lointaine...

(Chant II.)

Imagination, fée active et légère,

Pars, et d'un vol hardi parcours cet hémisphère;

Observe des Germains....

(Ch. III.)

Outre ces ornemens épisodiques, et en quelque sorte étrangers, le poète en tire de son sujet même,

(1) *ubi campi*

Sperchiusque !...

Ubiq; me gelidis in collibus Hami

Sistat !...

Geo. II, v. 486.

lorsqu'il peut s'y prêter. C'est l'hymen et l'enfante-
ment poétiques de la Terre : ce sont les mariages
admirables et singuliers des fleurs, et leurs enfante-
mens; leurs passions, leurs habitudes, leurs mala-
dies, etc. etc. Voilà ce qui pouvait donner à un
poème didactique d'un genre descriptif (et agréable
sans doute), mais froid et monotone par lui-même,
l'âme, la vie et le mouvement.

Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de
développer ici toute l'ordonnance de ce poème, et
de suivre l'auteur pas à pas dans sa marche : il nous
suffira de l'avoir indiquée. Nous préférons, pour le
plaisir des lecteurs, de citer le plus grand nombre
qu'il nous sera possible de morceaux choisis et va-
riés, qui prouveront les talens du poète des *Plantes*,
et qu'il était digne de les chanter.

Voici l'exposition et invocation qui commencent
le premier chant (du *printemps*); début simple (comme
il convient), et à-la-fois poétique et sans ornemens
déplacés.

Champêtres déités, Pan, Sylvains et Dryades,
Faunes, légers Zéphirs, bienfaisantes Náyades,
Soit que vous habitiez les sauvages forêts,
Soit que de nos jardins vous gardiez les bosquets;
Je veux suivre vos pas : daignez, Dieux tutélaires,
Daignez initier ma Muse à vos mystères.
Et toi qui remplissant leurs utiles loisirs,
Des sages, des héros, fis toujours les plaisirs;
Toi qui d'un vif éclat relevant la verdure,
Donnes à chaque plante une aimable parure;
Flore, sois ma déesse, et répands sur mes vers
Ces poétiques fleurs qui charment l'univers....

Sans toi , l'arbre privé du plus bel avantage ,
N'offrirait aux humains que son stérile ombrage .
Ta présence embellit l'eau , la terre , les airs ,
Et ton souffle divin parfume l'univers .

Salut , charme des yeux , rire de la nature ;
Étends autour de moi , les fleurs et la verdure ;
Et comme dans le cours d'un ruisseau pur et frais ,
Toi-même dans mes chants , retrace tes attraits .

Rire de la nature est une expression hardie , et je crois , aussi heureuse qu'agréable . Le poète passant ensuite aux avantages infinis des plantes , qui sont les délices du botaniste ardent et instruit , continue :

Heureux donc qui foulant les prés et les côteaux ,
Apprit à vous connaître , utiles végétaux .
Il sait quel pâturage aime le bœuf fidèle ;
Où la chevre remplit sa traînante mammelle ;
Quel gazon des brebis ranime la gaieté ,
Et rend à ses coursiers leur brillante fierté .
D'un agréable éclat veut-il orner la laine ?
Il trouve des couleurs dans la forêt prochaine .
Veut-il calmer les maux d'un voisin malheureux ?
Le vallon lui fournit des simples précieux .
Si la pâle famine afflige la contrée ,
Son cœur pour ses enfans n'en craint point la durée :
La Science , aussitôt , sur eux étend ses soins ,
Debout veille à leur porte , et chasse les besoins .

On aimera les détails suivans botaniques et poétiques à la-fois .

Cependant du soleil les chaleurs épanchues ,
Et la fécondité que distillent les nues ,

En nourrissant les fleurs , font naître en même tems ,
 L'herbe qui les offusque , et vit à leurs dépens.
 C'est la commune loi : l'impuissance et l'envie
 Font ombrage aux talens , étouffent le génie.

Ces deux vers sont charmans : cette réflexion trop vraie , pleine de sentiment et de philosophie , et qui naît du sujet , ne pouvait être mieux placée , ni mieux rendue.

Le poëte continue :

Ainsi dans vos carrés , une foule odieuse ,
 L'ortie aux dards brûlans , l'œthuse vénéneuse ;
 L'herbe qui de Mercure a conservé le nom ;
 L'épiaire , et sur-tout l'indomptable gazon
 Que chérit l'épagneul , mais que Flore déteste ,
 Pullulent , couvrent tout de leur ombre funeste.
 Et ce qu'aux plus longs jours , le travail en détruit ,
 Une heure de fraîcheur le remplace la nuit.
 Mais de ces végétaux , l'accroissement facile
 Peut aussi quelquefois vous devenir utile.
 Livrez-les à Vulcain...

Parmi les agrémens du printems , le poëte n'a pas oublié ceux que nous procure la gent volatile. Les moeurs , les ruses , le chant , les amours de ces heureux habitans des campagnes , des bosquets et des bois ; de ces compagnons aimables et joyeux du cultivateur laborieux , du poëte et du philosophe rêveurs. Ces détails amusans et pittoresques , tant de fois maniés par les artistes les plus habiles , plaisent encore infiniment sur sa toile , et sont vivans sous ses pinceaux.

Les oiseaux de leurs nids s'occupent tout entiers ,
 Ils ramassent le crin qu'ont perdu les coursiers ,

Et les fleccons légers que la ronce piquante
 A nvis, au passage, à la brebis bêlante.
 Lui pourrait exprimer leurs poursuites, leurs jeux,
 Leurs refus agaçans, leurs transports amoureux ?
 Voyez l'ardent moineau quand Vénus le tourmente ;
 Il voltige, il s'agite autour de son amante ;
 Il semble, en jouissant, accroître ses desirs,
 Meurt, et renaît vingt fois, dans le sein des plaisirs...

Et ailleurs, en parlant des ravages causés par les insectes.

N'attendez pas de moi, que je dise en ces vers,
 Les pièges, les rézeaux, et les appas divers
 Qu'un art ingénieux emploie à les surprendre.
 Les oiseaux mieux que l'art sauront nous en défendre.
 Voyez, dans les bosquets, voltiger en chantant
 Le bouvreuil empourpré, le pinçon éclatant,
 Le verdier, la mésange, et la brune fauvette.
 Chacun d'eux à l'envi les poursuit et les guette ;
 Chacun en fait sa proie ; et sous l'arbre prochain
 Les porte à ses petits, pour assouvir leur faim...
 Aimez donc les oiseaux. Les feuillages naissans,
 Et de la fleuraison les signes ravissans,
 Les grottes, les ruisseaux seraient moins agréables,
 Sans les chants et les jeux de ces hôtes aimables.
 Ils gardent les jardins...

Les vers qui suivent sont d'une poésie sentimentale qui affecte tendrement le lecteur.

Que je hais l'oiseleur dont la main mercenaire
 Arrache sans pitié les petits à leur mere :
 Ah ! laissons-les plutôt croître dans nos bosquets ;
 Laissons-les animer nos champs et nos forêts.

Pourquoi les captiver ? Nous ne saurions leur rendre
 Le bocage où leur voix aime à se faire entendre ,
 Et les plaines de l'air , ni les buissons heureux ,
 Témoins de leurs plaisirs , confidens de leurs feux....

Sa Muse fidèle a-t-elle transporté le poëte dans
 une isle lointaine et fortunée , ce sont d'autres ta-
 bleaux aussi poétiques et plus pittoresques.

Sur les myrtes voisins , le Bengali soupire.
 Parmi les lataniers qu'agite le zéphire ,
 La perruche bruyante et le lori vermeil
 S'agitent sous la feuillée , à l'abri du soleil ,
 Et Arras majestueux , un éclatant nuage
 S'abat , en rayonnant , et remplit le bocage :
 Tantôt , sur les palmiers , leur bec dur et retors
 Du coco mûrissant entrouvre les trésors ,
 Tantôt , un ananas , qui sort du sein des herbes
 S'assemble autour de lui ces convives superbes.
 Et , d'innombrables nids mêlés avec les fleurs ,
 Prospèrent à couvert des cruels oiseaux.

Ailleurs , les agrémens et les avantages des fleurs ,
 Qui de tous tems , et dans tous les pays , ont fait l'a-
 passion et le charme de tous les hommes , particulie-
 rement des hommes à talens , sont ici retracés avec
 beaucoup d'art et de vérité.

Leurs graces naturelles
 Aux arts dans tous les tems ont servi de modèles.
 A leur exemple , on vit l'ingénieux pinceau
 Varier ses couleurs dans le même tableau.
 L'aiguille de Minerve imitant la nature ,
 Releva ses desûps de fleurs et de verdure ;

Et la jeune beauté, sur ses habits flottans,
 Vit écloré la rose et fleurir le printemps.
 Le burin les grava jusqu'à sur les colonnes,
 Et l'antique Corinthe en orna ses colonnes.
 Ah ! combien l'amitié, la vertu, les talens
 Ont trouvé dans les fleurs d'aimables monumens !...

Le commencement du second chant (de l'Été) est
 rempli d'une belle poésie et de mouvement.

L'astre majestueux dont les flammes fécondes,
 Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes,
 A passé des géméaux le signe radieux,
 Et poursuit triomphant sa route au haut des cieux.
 De diverses couleurs les saisons revêtues,
 Environnent son char, assises sur les nues,
 Il répand, par leurs mains, la verdure et les fleurs,
 Les trésors des guérêts, l'espoir des vendangeurs,
 Et l'orage bruyant dont la secousse utile
 Rend l'air fluide et pur, et la terre fertile.
 Aujourd'hui, vers l'Été tournant un front serein,
 Viens, dit-il, ô mon fils ! viens sur ce char divin,
 Partager avec moi, ma gloire et ma puissance.
 Je veux dans l'univers signaler ta présence,
 Commence ta carrière, en découvrant ces monts
 Hérisés de frimats, qui bravent nos rayons,
 Fais couler dans le sein des mers hyperborées
 L'épouvantable amas des glaces azurées ;
 Et que les flots poussés du nord à l'équateur,
 Des flux et des courans se proclament l'auteur.
 Que l'or, par toi formé, dans la terre étincelle,
 Que le rubis s'allume à ta flamme immortelle.
 Fais encore aux humains, des dons plus précieux ;
 Mûris ces verts épis qui flottent sous les yeux,

Et dore le froment que Cérés attendrie
 Leur donna pour soutien de leur pénible vie.
 Il dit : L'Été charmé de ses nobles destins
 Accomplit du Soleil les ordres souverains.
 Dans la terre et dans l'air sa chaleur épandue ,
 Comme un fleuve de feu circule et s'insinue.

Ce poëme intéressant sous plusieurs rapports, qui exige un examen d'une certaine étendue, nous engage à y revenir dans un second Extrait, qui suivra dans un autre numéro.

E. B. L. N.

Séance publique de la Société Philotechnique, séante au Palais national des Sciences et Arts (au Louvre), tenue le 20 floréal an VI.

L Le cit. Hecquet a fait un rapport sur les découvertes et nouveautés communiquées à la société depuis la dernière séance publique.

Le cit. L'admiral a lu le chant de guerre des sauvages de Kérokées et une élégie à Délie.

Le cit. Lausel, un mémoire sur le commerce et l'industrie.

Le cit. Buhan, une épître à la Folie.

Le cit. Langlés, un mémoire sur les langues vivantes des peuples orientaux, et la littérature actuelle de l'Asie.

Le cit. Lacépède, un mémoire sur les parties du globe, encore inconnues.

Le cit. Lavallée, un poëme sur les tableaux dont l'armée d'Italie a enrichi le Muséum, et sur l'utilité morale de la peinture.

Ces divers morceaux ont été écoutés avec intérêt et attention, et couverts ensuite d'applaudissemens.

POÉSIE.

ÉNIGME.

DANS les pauvres manoirs, comme dans les palais,
 Je tiens le premier rang, et ma place jamais
 N'est nulle part sans conséquence.
 Mes pieds sont très-fameux, mais je n'ai point de mains,
 Et cependant, il est bien peu d'humains,
 Qui n'aient pris dans mon sein, leur être et leur naissance :
 Qui n'y trouvent aussi le terme à leurs travaux,
 J'augmente leurs plaisirs, je soulage leurs maux ;
 De leurs vastes projets, j'ai seul la confiance,
 Je ne suis pas pourtant toujours de même humeur.
 Reveche et dur, je suis sans complaisance.
 Perfide, je me plais, sur-tout du voyageur,
 A tromper l'espérance.
 Cruel, j'aime le sang, et tiens mille assassins
 Sous ma terrible puissance.
 Doux, je me prête à tous desseins,
 Et n'offre à ce qu'on veut aucune résistance.
 Les forêts, les champs, les troupeaux,
 Les insectes et les oiseaux,
 Presque tous les arts, les métaux,
 Le ciel lui-même enfan forment mon existence.

LOGOGRIPE.

L O G O G R I P H E.

Je suis , ami lecteur , un être quadrupede.
 Prive-moi de mon chef , je produis le bipede.

Explic. des Charade, Enigme et Logogriphe.

Le mot de la Charade est *Ami* ; celui de l'Enigme est *Soleil* ; celui du Logogriphe est *Soleil*, dans lequel on trouve : *os*, *lie*, *isle*, *Éli*, *oie* (le jeu d'), *lè* (largeur dans une étendue), *sel*, *lis* (fleur de), *sole* (la semelle du pied d'un cheval), *loi*, *sol* (pièce de monnaie), *je*, *le*, *il*, *ô*, *soie*, *sol* (un terrain , une partie de terre), *sole* (poisson), *ail*, *Oise* (l') *si*, *sol*, *oie* (oiseau).

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Le Pour et le Contre, tel est le titre d'une jolie pièce qui vient d'être donnée à ce théâtre. Dercourt aime ; mais novice encore , il n'a pu se faire aux défauts des femmes , et il les craint au moins autant qu'il les chérit. Dans un accès de misanthropie , il s'est avisé de les censurer ; il s' imagine qu'il les réformera , et il écrit contre elles dans un journal. Les dames ne peuvent pas manquer de défenseurs ; aussi Dercourt a-t-il trouvé un terrible adversaire dans Licidas , oncle d'Elise , homme aimable , vieilli dans les faveurs des femmes , et qui a conservé une tendre souvenance des plaisirs qu'il a goûtés avec elles. Elise trouve dans son jardin des couplets que Dercourt a laissé tomber par mégarde ; ils la confirment dans le soupçon qu'elle avait déjà conçu , que son amant pouvait bien être l'auteur des critiques qui l'affligeaient depuis quelque tems. Malgré toute la peine qu'elle éprouve à lire ces couplets , elle ne craint pas de l'augmenter en les entendant sortir d'une bouche qu'elle aime , et qui paraît persuadée de la justesse de ses satyres ; elle force Dercourt à les chanter ; l'embarras où elle met le jeune homme est un grand plaisir pour Elise ; il n'empêche pas cependant qu'on n'aperçoive tout le dépit , on dirait presque l'aigreur d'une femme offensée. Enfin , pour

Tome XXXIV.

Z

rendre sa vengeance plus complète, elle oblige son amant de faire lui-même des couplets en réponse aux premiers : celui-ci résiste d'abord ; mais des ordres absolus , la crainte de perdre ce qu'il aime ; (et « se voir aimer, c'est-là le vrai bonheur , ») tout décide Dercourt ; il revient un quart-d'heure après avec des couplets , il faut l'avouer , à la gloire des dames , beaucoup plus jolis que ceux qu'il avait d'abord fait contre elles.

Il est difficile de mettre plus d'esprit , de fraîcheur , de délicatesse et de grâces qu'on en trouve dans cette petite pièce. Si elle n'est pas au-dessus du *M. mitoyen*, du même auteur, le cit. Bourgneil, elle en est au moins le très-agréable pendant. C'est une richesse de plus ajoutée à celles que possède déjà le Vaudeville, le seul de tous nos théâtres qui ait conservé le genre français dans toute sa pureté, et qui nous donne le plus souvent des productions où l'on retrouve encore l'agrément et le goût des beaux jours de notre littérature.

La citoyenne Lescot et le cit. Rosière, ont parfaitement joué, l'une, le rôle d'Elise, et l'autre celui de l'oncle.

A N N O N C E S.

Confession de J.-J. Rousseau, première édition complète, revue et collationnée sur le manuscrit de l'auteur, déposé au comité d'instruction publique, par sa veuve, l'an III ; avec une table alphabétique des noms et des matières ; imprimées chez Didot jeune. Quatre volumes in-12, avec 14 gravures. Prix, brochés en papier rose, 9 fr. ; en papier moyen, 8 fr. ; en papier vélin, 21 francs. A Paris, chez Poinçot, libraire, rue Jacques, n°. 35.

Musée des Monumens français, ou Collection chronologique de gravures des statues en marbre, en bronze, bas-reliefs et tombeaux des hommes et des femmes célèbres, et réunis aux Petits-Augustins ; rédigée et publiée par Alexandre Lenoir, conservateur de ce Musée : la gravure, dirigée par L. Guyot, graveur. 1^{er}, 11^e. et 111^e. livraisons, consacrées aux monumens antiques. — Le prix de chaque livraison, composée de quatre estampes et de trois feuilles de texte in-folio, est de 6 francs pour les personnes qui se font inscrire pour la totalité de l'ouvrage qui sera de 30 à 36 livraisons ; et de 9 francs pour celles qui ne se font point inscrire. On s'inscrit, à Paris, au Musée, rue des Petits-Augustins, fauxb. Germ. ; et chez Laurent Guyot, graveur, à l'Élysée-Bourbon, fauxb. Honoré.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

TURQUIE.

De Semlin, le 1^{er} floréal an VI.

Le siège de Widdin est déjà commencé, les rebelles ont été chassés des retranchemens extérieurs qu'ils occupaient en avant de cette place. Le pacha de Gallipoli commande en chef l'armée ottomane, en attendant l'arrivée du capitán-pacha. L'état de faiblesse au Passwan Oglu se trouve réduit, ne laisse plus douter qu'il ne succombe incessamment. C'est surtout à la connaissance de son plan et de toutes ses liaisons, que la Porte doit le succès qu'elle a obtenu. Un de ses confidens, qui fut fait prisonnier il y a quelque temps, les a dévoilés au ministère pour obtenir sa grâce; il a nommé trois pachas du premier rang, ainsi que plusieurs autres gouverneurs et agens subalternes de la Porte, qui étaient d'intelligence avec son maître.

Des lettres de Brunn ne s'accordent gueres avec ce qu'on a publié, en Europe, de la détresse de Passwan-Oglu. Elles disent qu'il a remporté un avantage signalé sur les troupes ottomanes. 17,000 hommes qui commencerent l'attaque ont été accueillis par un feu bien dirigé; 1,800 furent à l'instant renversés. Le pacha de Trawnick qui devait secourir l'attaque, ne parut point sur le champ de bataille. — Les troupes turques s'étant retirées à 12 lieues, après cet échec, Passwan-Oglu a pris une position plus étendue et plus avantageuse en avant de Widdin. Il y a élevé des redoutes garnies d'une artillerie nombreuse, qui est servie par des Français et des Polonais très-instruits. Ce succès lui donnerait la facilité de s'étendre

Z 2

dans la Valachie. Il a, dit-on, des vivres et des munitions pour plusieurs années.

Nous ne tarderons pas à savoir si tous ces bruits de détresses ou de victoires sont conformes à la vérité.

RUSSE. *De Pétersbourg, le 12 germinal.*

On prépare un nouveau costume pour tout le sexe, et des lois somptuaires pour les femmes de la bourgeoisie. Celles-ci ne pourront à l'avenir porter que des habits de toile de coton. On veut par-là diminuer la vente des étoffes de France que la contrebande trouve le secret d'introduire, malgré la vigilance des douanes aux frontières.

Du 16. La conduite des émigrés français, et surtout celle des émigrés du corps de Condé, en Volhynie, où ils étaient en garnison, a indigné tous les Russes. Ils y ont commis des excès atroces. Ils ont troublé les époux et les amans, par des fureurs brutales. Paul I^{er}. a fait signifier au prince de Condé l'ordre péremptoire de quitter à l'instant Pétersbourg.

Du 18. L'empereur a reçu de nouvelles plaintes sur les émigrés qui troublaient ses Etats, qui insultaient les habitans, et leur donnaient le fatal exemple de la plus crapuleuse débauche et de tous ces vices qui doivent surprendre chez des hommes qui parlent avec tant d'orgueil de leur naissance et de leur éducation.

L'empereur indigné, a fait déporter à l'instant tout ces individus, les uns à Tobolsk en Sibérie, d'autres à Kamtschatka, et même à Archangel, sous le 67^e. degré de latitude.

ALLEMAGNE. *De Vienne, le 6 févrial.*

Le comte de Manfredini, ministre du grand-duc de Toscane est ici depuis quelques jours. Le lendemain de son arrivée, le général comte de Sporck est parti pour le Tyrol, où il doit prendre le commandement qui lui a été déferé.

M. de Campo-Chiaro est arrivé ici de Naples. Après avoir terminé les affaires dont il est chargé, ce mi-

nistré continuera sa route sur Stockholm, où il doit résider en qualité d'ambassadeur.

Le comte de Wartensleben est mort subitement par l'ouverture d'un abcès au poulmon.

Le quartier-général de l'armée impériale de réserve, qui est à Leybach depuis dix mois, doit être transféré, dans quelques jours, à Gratz.

On apprend de Trieste, que les généraux Mack et Saint-Julien ont passé par cette ville pour se rendre en Italie. Ces généraux venaient de la Bavière ; ils voyagent *incognito*.

Les lettres de Pologne assurent que les troupes russes sont en mouvement sur différens points.

D'Augsbourg, le 10 floréal. Les dernières lettres d'Inspruck annoncent que l'armée impériale, dans le Tyrol, doit recevoir un renfort de 6,000 hommes.

Les troupes qui se sont mises en marche ces jours derniers du Tyrol par la Bavière, forment un corps de 8 000 hommes, et se rassemblent en ce moment le long de l'Iller, entre Ulm et Memmingen.

En réponse à la supplique présentée à l'empereur par le collège des villes impériales, sa majesté vient d'adresser à M. le co-commissaire impérial à Ratisbonne, un rescrit par lequel elle annonce qu'elle est disposée à faire tout ce qui conviendra pour assurer l'existence future du collège des villes impériales.

De Francfort, le 14 floréal. Le roi de Prusse a fait quelques changemens dans l'organisation de l'académie de Berlin. Elle n'aura plus de commission économique, et la place de *curateur*, qui était toujours remplie par un ministre d'Etat, sera supprimée. Les affaires d'administration seront remises à un directoire composé de sept membres : le nombre des membres sera restreint vraisemblablement à vingt-quatre. — En reconnaissant que le droit d'élection est inhérent à l'académie, le roi a proposé, pour cette fois, trois nouveaux membres, dont deux pour le directoire : ce sont des hommes du premier mérite, parmi lesquels on remarque sur-tout le célèbre Biester, que ses recherches sur le but et les menées de certaines associa-

tions secrètes avaient rendu odieux à l'ancienne cour.

De Rastadt, le 15. floréal. Les ministres français viennent d'adresser à la dernière note de la députation d'Empire une réponse dont voici le texte :

« La cession de la rive gauche du Rhin, l'adoption du principe des sécularisations pour fournir aux infirmités, ne laissent actuellement à discuter qu'un mode d'exécution de ces deux bases formellement reconnues. La députation de l'Empire a observé avec justice que (pour connaître la mesure de l'indemnité, il falloit d'abord établir une masse de pertes ; elle desire, en conséquence, qu'on s'explique sur ce point, et sur toutes les autres prétentions qui pourraient être formées.

« Les demandes des ministres plénipotentiaires de la République Française seront simples et fondées sur l'avantage commun des deux peuples. Il suffit, en quelque manière, de les énoncer pour en faire sentir toute la convenance. La députation de l'Empire trouvera au surplus, dans la présente note, une réponse suffisante à presque toutes les questions contenues dans ses précédentes communications.

« La navigation du Rhin sera commune aux deux nations ; et les autres peuples ne pourront y participer sans le consentement respectif et aux conditions agréées par l'une, et par l'autre.

« Les chemins de halage seront entretenus par les riverains de chaque côté, sans qu'on puisse faire sur l'une des deux rives, des travaux qui pourraient endommager la rive opposée.

« Le transit sur l'un et l'autre chemin de halage sera libre, et tous les droits de péage seront supprimés.

« Les marchandises seront sujettes seulement aux droits de douane établis dans les pays, et perceptibles seulement au moment du débarquement, sans néanmoins que les droits sur une rive puissent excéder ceux qui seront établis sur l'autre.

« Les isles du Rhin resteront à la République. L'avantage immense qui doit résulter d'une navigation libre, fait justement espérer que la députation ne trouvera pas moins convenable de rendre aussi libre pour ces deux nations, la navigation des rivières qui aboutissent au Rhin, et celle des grands fleuves d'Allemagne, notamment du Danube.

« Au moyen de ces arrangements, la République ne pour-

servera de ce côté que le fort de Kehl et son territoire. On doit sentir que ce n'est pas par un désir d'aggrandissement que la République Française fait la réserve de cet objet, mais bien pour sa sûreté; et pour prévenir par la suite toute occasion de rupture.

» Un motif non moins impérieux exige la démolition du fort d'Ehrenbreistein, dont l'existence est en quelque sorte incompatible avec celle de Coblenz. On ne parle pas du fort de Cassel et de ses dépendances; ce poste ne peut être considéré qu'comme une partie des fortifications de Mayence: il ne peut donc pas en être séparé. Enfin, la République demande que le pont commercial entre les deux Brisach soit rétabli, et qu'il lui soit cédé un terrain de 50 arpens en face de l'ancien pont d'Huningue, avec le chemin nécessaire pour y arriver.

» Les troupes françaises évacueront tous les autres pays de la droite, immédiatement après la conclusion et la ratification du traité.

» Il ne reste plus qu'à indiquer celles des possessions de la rive gauche qui doivent être remplacées sur la rive droite.

» Les ministres de la République Française ne pensaient pas qu'il dût être nécessaire de s'expliquer sur ce point; la députation n'ayant jamais pu se dissimuler que tout ce qui appartient aux princes-Etats d'Empire et nobles immédiats, doit être transféré sur la droite: par une conséquence nécessaire et conforme aux principes universellement reçus, les dettes dont ces objets sont gravés seront transportées sur les objets donnés en remplacement.

» Il est bien entendu que l'Empire renonce à toute espèce de prétention de quelque nature qu'elle soit, même à la faculté de prendre les titres qui ont pu être assis sur les objets cédés. Les mêmes renonciations auront lieu pour le territoire et en faveur des Républiques alliées à la République Française.

» Il n'échappera pas à la députation que les articles proposés sont les seuls qui puissent opérer un ordre de choses stable et une paix solide, telle que les deux nations doivent le désirer.

» On n'a pas besoin sans doute de faire une réserve à raison des répétitions particulières des sommes d'argent, de mobilier et autres prestations dont quelques Etats pourraient être tenus envers la République Française; il ne s'agit ici que de ce qui peut concerner l'Empire germanique, et nul-

lement d'obligations particulièrement contractées, et qui, de leur nature, sont étrangères à l'Empire.

» Les ministres plénipotentiaires de la République Française ne sauraient prévoir d'objections fondées contre des demandes également modérées et convenables; ils attendent donc une prompte réponse: le moment des temporisations est passé. »

Rastadt, le 14 floréal an VI.

Signés, TREILHARD, BONNIER.

Du 17. La députation a tenu une séance hier pour délibérer sur la réponse des ministres français, que nous avons donnée. Elle a décidé qu'il en serait référé à la diète générale de l'Empire.

Le même jour où la réponse des ministres français a été remise au commissaire impérial, il a été envoyé un courrier à Vienne, et un à Berlin par la députation prussienne.

Cette réponse a causé une surprise mêlée d'un grand mécontentement, à toute la députation de l'Empire. Elle accuse le gouvernement français de ne point mettre de bornes à ses prétentions, et, après avoir demandé et obtenu le Rhin pour limites, de vouloir à présent toutes les îles, dont la valeur territoriale équivaut à une grande principauté, et qui, par leur position, rendent la France maîtresse de toute la rive droite du Rhin, si on y joint les têtes de pont qu'ils demandent, depuis Huningue jusqu'à Cassel.

Il est certain que le baron de Thugut a donné sa démission de la place de premier ministre. Il reste néanmoins ministre de conférence et des finances. M. le comte de Cobenzel lui succède dans la place de premier ministre. Il est à présumer que ce changement en apportera dans les dispositions du cabinet de Vienne.

Toute la maison de M. de Cobenzel part demain matin, en toute diligence, pour Vienne.

Le général Bernadotte, qui était allé à Strasbourg, en est de retour d'hier matin. Il attend ici les ordres du Directoire.

Les ministres Treilhard et Bonnier sont allés hier dîner à Baden.

Du 18. La députation d'Empire s'assemblera encore demain pour délibérer sur la dernière note des ministres français. On croit qu'elle se déclarera négativement sur les dernières demandes. Il ne sera cependant pas pris de *conclusum* formel jusqu'à ce que les cours de Vienne et de Berlin se soient entendues sur le plan de pacification.

On pourrait aussi comprendre dans les dépendances de Cassel, Kogtheim et la pointe du Mein. Les principales rivières qui tombent dans le Rhin, sont le Mein et le Neckar. Le Palatinat perdrait le plus à la libre navigation de cette dernière rivière.

Par les répétitions particulières, on entend sans doute les contributions arriérées de la Franconie, de la Suabe et de la Bavière; et par le mobilier, douze tableaux des galeries de Manheim et de Dusseldorf, que la France s'était réservés dans le dernier traité fait avec la Bavière.

Suisse. Du quartier-général de Zurich, le 17 floréal.

La dernière affaire que nous avons eue avec les petits cantons a été très-opiniâtre; plus de 300 Suisses sont restés sur le champ de bataille, avant que nous ayons pu entrer à l'Hermitage. — Les cantons de Zug, Glaris, Schwitz, une partie d'Appenzel et de Toggenbourg, de Thurgau, la ville de St. Gall, d'Underwald et plusieurs communes de l'Abbaye ont accepté aujourd'hui la constitution. On est assemblé en ce moment dans le canton d'Uri, pour suivre le même exemple.

Le cit. Lecarlier est parti avant-hier pour Paris; il est remplacé par le cit. Rabinat.

Le 11 de ce mois, nous avons forcé la passe de Schiddelegi, et le 15, une partie de nos troupes est entrée à l'Hermitage. Le couvent était vide: nous n'y avons trouvé qu'un seul moine; les autres s'étaient sauvés quelques jours auparavant, et avaient emporté avec eux leurs trésors. Outre le couvent, qui est assez spacieux pour y loger deux demi-brigades et un régiment de cavalerie, il y a encore, dans le voisinage, un village assez grand, mais très-pauvre, qui est presque entièrement composé d'auberges, où les pèlerins vont ordinairement loger. L'image de la Vierge est restée à l'Hermitage, et va partir pour Paris. Les moines l'auraient prise avec eux; mais les paysans de Schwitz n'ont pas voulu laisser enlever une image en laquelle ils ont tant de confiance. — Nous n'avons pas éprouvé une grande résistance en entrant à l'Hermitage, l'ennemi ayant été complètement battu le jour précédent. Nous avons perdu, dans les différentes actions, un chef de bataillon, plusieurs officiers et sous-officiers; mais en général notre perte est très-peu considérable, en considérant les circonstances. Les paysans se sont battus avec opiniâtreté; ils étaient commandés par des officiers expérimentés, et occupaient des postes presque tous imprenables; ils n'ont pas eu, avec tout cela, un seul avantage sur nous. — Les troupes

de Schwitz ont déjà capitulé le 15 au matin. Une colonne va marcher à présent contre St. Gall et Appenzel; vrais il n'y aura point de sang répandu. Tous ces cantons se rendront à la raison.

ITALIE. De Venise, le 7 floréal.

Il se confirme qu'on a découvert une conspiration à Florence; et l'on croit que c'est ce qui a donné lieu au voyage de M. le marquis de Manfredini à Vienne. Les lettres de Florence du 2, portent que d'après les lumières qu'on s'est déjà procurées, les conjurés devaient arrêter le grand-duc, et mettre le feu aux églises, du St.-Esprit, de St.-Marc et de Ste.-Marie-Nouvelle, de manière à répandre l'incendie et la terreur dans toute la ville; pendant ce tems, ils devaient s'emparer des forts, et publier diverses proclamations dont on a trouvé quelques-unes imprimées d'avance. On a pris à Florence les plus grandes précautions pour réprimer tout mouvement séditieux: les canons des forts ont été chargés à mitraille, et les troupes ont été pourvues de estrouches. On a aussi envoyé de l'artillerie à Livourne.

De Rome, le 3 floréal. Il y a 26,000 Napolitains sur les frontières; les grands chemins sont défendus par des batteries, comme si le royaume de Naples était menacé d'une invasion. Nous apprenons que le roi s'est avancé jusqu'à Civitella-d'Agro-Tronto. L'animosité contre les Français s'est communiquée à quelques communes de la République Romaine, par le moyen des émissaires religieux et politiques. Il y a eu des mouvemens dans lesquels plusieurs Français et une municipalité ont été tués.

Des hommes ennemis de la liberté et satellites de l'aristocratie, s'étant introduits dans beaucoup d'emplois subalternes, le consulat a adopté des mesures pour les en éloigner; il a nommé une commission de six citoyens, pour examiner le civisme, la capacité et les connaissances des citoyens qui seront nommés aux emplois, ou confirmés par le consulat. Tous ceux qui désireront des emplois, pourront s'adresser à cette commission, qui leur donnera des cartes d'approbation où leurs demandes et leur capacité seront spécifiées.

Le conseil de guerre de la première division a condamné à mort le cit. Charrier, chef de bataillon, et attaché à l'état-major du général Cervoni, pour pillage et vol. L'argent et les effets précieux enlevés du palais du duc de Gesso, furent transportés au palais Doria, où logeait le général Cervoni, par Pierre Guelfucci, aide-de-camp, et

Jean Papi, domestique, tous deux attachés au même général. La sentence porte que ces deux derniers sont compromis dans le vol, et qu'en conséquence ils seront arrêtés et jugés selon la loi.

Le cercle constitutionnel de cette ville attire un concours très-nombreux d'auditeurs. On s'y occupe de lectures et de discussions.

Hier, le citoyen Angelucci parut à ce cercle, et y parla avec une grande énergie démocratique. Les membres des autorités constituées ne tarderont pas à suivre son exemple.

Les femmes fréquentent aussi les séances du cercle. Une citoyenne a parlé sur la nécessité de faire cesser l'infamie perpétuelle dans laquelle on retient les femmes, et de leur donner une éducation raisonnable.

On imprime ici, et on commence à vendre les traductions en italien des Œuvres de Rousseau, de Filangieri et de Montesquieu, que l'on destine à l'instruction de la jeunesse démocratique.

Ces jours derniers on a vendu, au bénéfice de l'armée française, le mobilier et autres effets que le cardinal d'York avait à Frescati. On va en faire autant de ce que le cardinal Busca a laissé à Sainte-Agathe dei monti, où il habitait en dernier lieu. — Il paraît qu'on veut préserver le peuple des exactions des curés sur les enterrements.

Cette ville était partagée en 31 quartiers relativement à la garde nationale; on vient de les réduire à 12.

Les juifs ne pourront plus désormais sanctifier par l'observation leur jour de sabbat. Admis à jouir de tous les droits de citoyen, ils doivent travailler comme les autres. C'est d'un d'eux, qui a été nommé colonel de tous les quartiers militaires de cette ville.

Plusieurs couples se sont déjà mariés ici au pied de l'arbre de la liberté. Il y a des prêtres et des moines en assez grand nombre qui portent l'habit séculier; quelques-uns même sont devenus militaires et ont été nommés capitaines. Il en est cependant encore qui, ne perdant pas l'espoir de recouvrer leur ancienne autorité, travaillent à souffler la discorde parmi nous. Mais des moyens sévères, qui n'effraient que les coupables, sont déployés pour le maintien de la tranquillité.

ESPAGNE. De Madrid, le 11 floral.

L'ambassadeur de France, qui déploie auprès de nos ministres un zèle très-actif, vient d'obtenir une extension à la cédula relative aux émigrés. L'ordre de quitter le continent espagnol embrasse non-seulement les émigrés proprement dits, mais encore les déportés, les déserteurs, les re-

quisitionnaires, les prêtres, tous les Français sans exception qui ont quitté leur patrie. Les Mayorquins, dont l'isle devait être d'abord le seul asyle de tous ces bannis, ayant fait de fortes représentations sur les inconvéniens d'une si nombreuse importation d'individus étrangers, on leur assigne pour lieux de refuge les isles Canaries, Ceuta et quelques autres places situées hors de la péninsule.

On prétend qu'il y a eu entre l'ambassadeur de la République et notre ministre Saavedra quelques scènes assez vives, et que chacun des deux en a écrit au Directoire de France.

Le prince de la Paix est toujours à Aranjuez, et continue à recevoir du roi et de la reine le même accueil qu'auparavant. C'est un exemple unique en Espagne, où on n'a jamais vu un ministre disgracié rester à la cour, et conserver au moins les apparences du crédit. Car le prince de la Paix est encore entouré de cliens presque comme au tems de sa souve-
raineté.

ANGLETERRE. De Londres, le 15 floréal.

La haine nationale contre les Français, ce préjugé qui commençait à vieillir, le gouvernement tâche de le faire renaitre parmi le peuple. On s'amuse à répandre des épigrammes sur les généraux qui doivent commander l'expédition.

Les grands politiques de ce pays ont cru à la possibilité d'une prochaine alliance entre quelques cours du Nord contre la France, sur-tout depuis qu'ils ont reçu la nouvelle de l'insulte faite à l'ambassadeur français à Vienne, et son retour en France. Depuis quelques jours, leur espoir paraît être déchu, ou du moins bien tombé.

Si le bill sur les étrangers passe, nul maître d'hôtel garni, nul aubergiste, nul propriétaire de maison ne pourra loger un étranger qu'il n'aille déclarer, au commissaire du quartier, le nom de cet étranger et le tems depuis lequel il le loge, sous peine de 100 liv. d'amende. Cette mesure dépeuplera un peu la ville. Plusieurs émigrés dont les principes sont, dit-on, suspects, sont renvoyés. On assure que ceux qu'on gardera seront forcés de servir dans nos troupes, ou de former des corps particuliers pour la défense du pays.

Tous les bourgeois de cette ville se forment en ce moment en milice. Londres va devenir une ville de guerre, dont le palais du roi et l'hôtel de Pitt seront les citadelles. Ces mouvemens ressemblent un peu à quelques-uns de ceux qu'a produits en France la révolution. Déjà nous avons nos milices ou gardes nationales, nos drapeaux, nos commandans, et même nos airs correspondans à la Marseillaise, au Ça ira et à la Carmagnolle.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 15 au 25 floréal.

Desmolins a fait, le 16, dans la séance du conseil des Cinq-cents, le rapport sur différens référés du tribunal de cassation, concernant la successibilité des enfans naturels, et il a été résolu, 1°. qu'ils ne seront tenus de prouver la possession de leur état, que de l'une des manières déterminées par l'art. VIII de la loi du 12 brumaire an II, c'est-à-dire par la représentation d'écrits publics ou privés du pere; ou par la suite des soins donnés à titre de paternité et sans interruption, tant à leur entretien qu'à leur éducation; 2°. que les actes portant reconnaissance de paternité, quoique provoqués par des poursuites judiciaires, suffisent.

Savary, organe de la commission chargée de l'examen des opérations de l'assemblée électorale de la Seine, prend ensuite la parole: J'apporte à cette tribune l'impartialité la plus rigoureuse, qui doit être la base de vos délibérations; je parlerai en historien plutôt qu'en juge; j'aurai à vous entretenir l'événement affligeant, lorsqu'il me serait si doux de n'avoir à vous parler que d'union entre tous les citoyens, dont le seul but doit être le maintien de la constitution de l'an III.

J'éviterai les personnalités, qui ne font que réveiller et aggraver les passions: abandonnons le crime à la sévérité des lois. Lorsqu'il s'agit de prononcer sur les opérations des assemblées primaires ou électorales, songeons que le peuple y exerce sa souveraineté. Avant d'entrer dans l'exposé des faits, je dois déclarer que mes conclusions ne seront que le résultat de la majorité de la commission.

Ici le rapporteur présente l'historique des faits,

et en discute la conformité avec les lois. Il rend compte, ~~dans le plus grand détail, des opérations~~ préliminaires pour la constitution définitive du bureau et la vérification des pouvoirs.

La commission, dit-il, a reconnu pour principe que l'assemblée électoralé était là où était la majorité opérant légalement; et qu'elle était dans la minorité opérant légalement, dans l'hypothèse que la majorité s'écarterait des lois.

Le rapporteur appliquant ces principes à la question présente, avoue que l'assemblée de l'Oratoire offre une très-grande majorité; mais a-t-elle opéré légalement? Les procès-verbaux ainsi que les pièces, au nombre de 54, envoyées par le Directoire, ne laissent aucun doute à cet égard.

En les consultant, il est aisé de reconnaître les manœuvres employées par des hommes ennemis de tout gouvernement; dominés par la soif de l'anarchie, et qui, selon leur expression, voulaient mettre des bâtons dans la roue. Dès le 20 germinal, on introduisit une foule d'étrangers cachés dans des maisons voisines.

Ce fait est prouvé par l'interrogatoire subi par le portier de l'Oratoire, qui a déclaré que la cour était pleine d'une foule d'individus, d'invalides, auxquels on apportait des cartes d'entrée. Parmi ceux qui s'étaient chargés de ce soin, on remarqua Anténon et Jonny.

Le rapporteur conclut à l'annulation des opérations de l'assemblée de l'Oratoire, comme ayant été viciées dans leurs bases les plus essentielles.

Quant à l'assemblée de l'Institut, le rapporteur annonce qu'il n'a pas paru à la majorité de la commission qu'on dût en valider les opérations. Elle n'a pas pensé qu'une assemblée électoralé pût être légalement constituée par une faible minorité de membres, parmi lesquels se trouvent plusieurs individus exclus de la grande assemblée comme vendicariastes.

Leur nombre ne s'est jamais élevé à plus de 211. Il n'y a eu, ni cette simultanéité, ni cet enthousiasme

qu'y aurait dû produire la violation des principes et des lois dans la première assemblée. Parmi les électeurs, il s'en trouve huit qui, comme à l'Oratoire, n'étaient point inscrits sur le rôle des contributions.

Le rapporteur termine en proposant l'annulation des opérations de l'Oratoire et de l'Institut.

Impression et ajournement à demain.

Guillemardet : Vous venez d'entendre le rapport de la majorité de la commission ; vous me permettrez sans doute d'être l'organe de la minorité ; et de ce genre de discussion naîtra le jugement que vous m'avez à prononcer.

La constitution veut que vous prononciez d'après votre conviction intime : vous êtes des jurés qu'elle établit pour prononcer sur la validité des opérations des assemblées électorales. C'est d'après l'ensemble des faits que vous devez juger.

Après avoir rendu compte, ainsi que l'avait fait le rapporteur, des motifs qui doivent faire déclarer nulles les opérations de l'Oratoire, il établit un parallèle entre les deux assemblées. Dans l'Oratoire, il ne voit qu'un rassemblement d'individus ramassés des quatre coins du pays, violant toutes les lois, appelant au Corps législatif des hommes réprouvés par l'opinion publique, etc.

S'il en est parmi eux que la patrie compte parmi ses plus zélés et ses plus éclairés défenseurs, c'est parce que ces individus avaient calculé que ce serait un moyen de faire admettre les uns sous la recommandation des autres, et il ne se dissimule pas que ces deux classes n'auraient pas été ainsi mêlées, sans la nécessité d'en opposer de bons à ceux de l'Institut.

Dans cette dernière assemblée, au contraire, l'orateur voit calme dans les opérations, conformité aux lois, moralité, instruction, civisme dans les députés. Par quel motif n'en sanctionnerait-on pas les résultats ?

Les amis de Babœuf avaient voulu s'emparer pour le 18 fructidor, leur espoir a été trompé : la fermeté du Corps législatif et la fermeté du gouver-

nement déjoueront pareillement les manœuvres royalistes : tout parti leur paraîtra également coupable.

C'est sur-tout dans la nécessité de remplir les places vacantes que l'orateur puise les motifs de valider les choix de l'Institut, afin de ne pas raviver pour l'an prochain, les espérances de ceux qui eussent été exclus cette année.

Impression et ajournement à demain.

Eudes, au nom d'une commission spéciale a fait le 17, le rapport sur les opérations de l'assemblée électorale du Rhône, où il y a eu trois scissions. Cette assemblée s'étant réunie à Condriens, une grande partie des électeurs refusa d'admettre ceux de la commune de Lyon, sous prétexte que la loi du 5 ventôse dernier leur était applicable. Il en résulta les plus violens débats qui nécessiterent l'introduction de la force armée. Les électeurs de la campagne crurent alors devoir se séparer et former une assemblée particulière ; mais de nouveaux débats ayant eu lieu dans l'assemblée-mère, au sujet du président d'âge, ce nouvel événement provoqua une seconde scission. Néanmoins elle resta toujours en majorité. Le rapporteur observe qu'elle s'est conformée aux lois dans toutes ses opérations, et propose en conséquence de les valider, et d'annuler celles des deux scissions.

Impression et ajournement.

L'ordre du jour amenait la discussion sur le projet de Savary. Le président annonce qu'il n'y a personne d'inscrit pour parler en sa faveur.

Villers la combat : Si vous rejetez, dit-il, les opérations des deux assemblées, vous aurez beau demander votre décision des motifs de prudence, elle ne sera qu'un acte de la plus insigne faiblesse. Le tribunal révolutionnaire qui doit vous juger, ainsi que le Directoire, est organisé ; la faction a eu soin de nommer haut-jurés une foule de ses partisans. La République sera-t-elle donc toujours destinée à être livrée à cette faction qui, sous diverses formes, cherche à déchirer la patrie ? Si vous n'adoptez pas le choix de l'Institut, dans deux mois vous se-

for-

forcés d'admettre ceux de l'Oratoire. Villers vote pour le projet de Guillemardet.

Quirot observe que l'assemblée de l'Institut n'avait pas le tiers des électeurs, et que sous ce rapport les opérations de celle de l'Oratoire devaient être validées. Il convient cependant qu'elle a opéré illégalement ; mais il ne croit pas que ce soit un motif suffisant pour valider les opérations de l'assemblée de l'Institut.

Leclerc déclare qu'on perdrait le fruit de la journée du 18 fructidor, si on n'adoptait pas les choix de l'Institut.

Hardy annonce que la commission des cinq a pensé unanimement qu'ils doivent l'être.

Le conseil ferme la discussion, annule les opérations de l'Oratoire, et valide celles de l'Institut.

La séance du 18 était destinée à entendre le rapport de la commission des cinq, sur le message du Directoire du 13 de ce mois. Bailleul, qui en est l'organe, a la parole. Il dit : Vous avez porté l'espérance et la consolation dans l'âme des amis de la patrie, quand ils vous ont vu fixer vos regards sur les projets plus ou moins effrayans des conspirateurs, et en faire le principal objet de votre sollicitude. Jusqu'à présent nous avons eu à nous reprocher, en voyant se développer les germes de grands événemens, non pas d'y être restés indifférens, mais de n'avoir pas eu une vigilance aussi active que celle de l'ennemi qui les préparait. Au lieu de prendre des mesures promptes et vigoureuses, nous nous reposions sur une police qui peut bien atteindre des machinations particulières, des trames, des complots ; mais qui ne peut rien ou pas assez contre de grandes conspirations et le génie aidant des conspirateurs. C'est au législateur qu'il appartient de se mon rer ; alors, c'est lui qui doit non pas frapper les conjurés, mais arrêter l'effet des conjurations. Sortir victorieux d'une crise violente, prouve le bonheur ; et quand on attend à tenter cette chance pour sauver la République, on s'expose à la perdre ; mais éviter le dan-

ger, le prévoir et le dissiper par la prévoyance, voilà l'effet d'une sage politique.

Ce sont ces observations qui ont dirigé votre commission dans l'examen des faits ; et c'est le résultat de cet examen qui lui a dicté les mesures qu'elle doit vous proposer.

Je vais parler des faits : nul doute qu'il existe deux conspirations. La première, celle des royalistes, toujours en permanence, mais toujours lâche et maladroite ; la seconde, celle des anarchistes, hypocrites dégoûtans, ou scélérats atroces, mais toujours audacieux et sanguinaires. Ces deux espèces d'aristocraties ont un but commun, c'est le renversement de la constitution. Ces deux sortes de conjurés se cachent sous le même masque, celui du républicanisme. A l'approche des élections, ou ils le déposent ce masque, ou ils le doublent, selon les circonstances. Mais quelque attitude qu'ils prennent, toujours des symptômes de conspirations se manifestent à cette époque.

Le rapporteur entre ensuite dans le récit des faits détaillés au message du Directoire, et que nous avons fait connaître.

Les mesures qu'il propose pour sauver la constitution menacée, et prête à s'écrouler sous les efforts des conjurés, sont d'annuller absolument les opérations de certaines assemblées électorales, au nombre de sept à huit ; de confirmer absolument celles de soixante-douze à soixante-quinze ; de confirmer ou annuller dans les autres, celles ou de l'assemblée formant la majorité, ou celles formant la minorité, selon la moralité des élus, la légalité ou l'illégalité des élections ; et enfin, de confirmer celles de quelques-unes, à l'exception d'un ou plusieurs élus qui semblent déparer les autres choix. Pour ne rien présenter que de positif, nous désignerons chacune de ces assemblées nominativement, après la discussion terminée. Nous observerons seulement que les assemblées de la Dordogne et de la Haute-Vienne sont du nombre de celles dont on propose d'annuller les opérations.

Jourdan (de la Haute-Vienne) : Quand je me suis

prononcé, au 18 fructidor, pour les mesures extrêmes qu'il a fallu prendre, je portais dans mon cœur l'intime conviction qu'elles étaient nécessaires. Je n'ai pas aujourd'hui cette conviction; je ne voterai pas contre le cri de ma conscience.

Rothod : Je ne sais dans quel degré d'avilissement va tomber le Corps législatif aux yeux de l'Europe étonnée; mais je ne sortirai pas d'ici avec le remords d'avoir participé à creuser le tombeau de la représentation nationale. Je ne souffrirai pas que, vous attachant au char des despotes, vous deveniez la risée et le jouet du peuple. Vous avez vu ceux qu'on vous a présentés comme vos ennemis avec le microscope de la peur. Je ne suis ni pour Marius, ni pour Sylla : je ne veux ni de la majorité anarchique, ni de la minorité scissionnaire.

Je demande la question préalable sur le projet.
Un député de la Manche : Je ne suis qu'un villageois; je ne sais pas parler en public; mais je suis républicain. Sous prétexte d'avoir égard au fond, vous abandonnez les formes; et vous négligez ainsi les principes : l'expérience apprend que, dans tout État, l'action du gouvernement tend sans cesse à étendre ses droits aux dépens du peuple. Quand la représentation nationale s'y prête, quand elle n'est pas toujours en garde pour l'arrêter, elle n'est plus qu'une représentation fantasmagorique.

Je vote pour l'ajournement.
Grassous : Ou vous avez confiance dans le Directoire, ou vous ne l'avez pas. Si vous y avez confiance, il me suffira de vous dire que, d'après les renseignements que vous en avez reçus, votre commission s'estimera trop heureuse si elle peut sauver la République, en prenant des moyens aussi modérés que ceux qu'elle vous propose.

La discussion est renvoyée au lendemain.

Chénier parle en faveur du projet. On réclame les principes, dit-il; mais n'est-ce pas avec des allégations aussi vagues qu'on vous a préparé toutes les crises et coloré toutes les conjurations? Qui parla plus souvent de principes que Robespierre? N'est-ce

A a 2

pas au nom des principes que les vendémiaristes ont levé l'étendard de la révolte contre la représentation nationale? Le premier des principes est de sauver la constitution, et le projet atteindra ce but.

Chénier en demande l'adoption.

Leclerc vote dans le même sens, ainsi qu'Andouin. Après quelques discussions sur plusieurs membres des deux conseils que le projet comprend dans l'exclusion, le projet est adopté.

Villers a fait, dans la séance du 21, un rapport sur plusieurs messages du Directoire relatifs à la situation présente des finances. Il expose la nécessité de compléter la loi du 9 vendémiaire, et de combler le déficit qui se trouve entre la recette et la dépense.

Il y a, quelque tems, dit-il, ce déficit s'élevait à 53 millions; aujourd'hui il est porté à 62. Tout le monde convient qu'il n'y a pas lieu d'augmenter les contributions directes, qui sont déjà portées très-haut, et qui pèsent d'autant plus que la répartition en est mauvaise. Mais comment rectifier cette répartition sans cadastres? Il faut donc en revenir aux contributions indirectes. Parmi ces dernières, votre commission a cru devoir choisir celles qui, étant les moins onéreuses au peuple, pouvaient en même tems présenter un produit plus considérable et plus prompt.

Votre commission a examiné avant tout si elle ne trouverait pas quelque ressource nouvelle dans des domaines nationaux. Elle a remarqué qu'il y en avait un grand nombre d'invendus, parce que les soumissionnaires et acquéreurs n'ayant pas rempli les conditions prescrites, se sont trouvés dans le cas de la déchéance. Nous vous proposerons de les en relever, moyennant certaines formalités, et sous la condition de payer le montant dans un tems déterminé. A cette mesure nous en joindrons plusieurs autres, qui sont divisées en autant de projets de résolution dont je vais vous donner lecture.

Le premier de ces projets concerne les déchéances; les soumissionnaires en seraient relevés, en payant dans le mois le prix de l'adjudication.

Le second est relatif à l'établissement du droit de chasse dans les forêts nationales, et de pêche dans les rivières et canaux navigables.

Le troisième a rapport aux domaines engagés. Il porte en substance : les engagistes seront remboursés en bons du tiers consolidé, à moins qu'ils n'aient mieux conservé le domaine ; à la charge par eux de payer le cinquième de leur valeur.

Le quatrième assujettit au droit de timbre les pétitions et mémoires ; quoiqu'en forme de lettres, ainsi que les consultations d'hommes de lois, défenseurs officieux, etc. Il assujettit aussi les annonces et avis dans les papiers publics à un droit d'un franc par chaque nouvelle annonce.

Impression et ajournement.

Le Directoire a envoyé, dans la même séance, le procès-verbal du tirage au sort qui a eu lieu le 20 entre ses membres, pour la sortie de l'un d'eux. Le membre sortant est le cit. François (de Neufchâteau).

Le conseil a procédé, le 22, au scrutin pour la formation d'une liste décuple de candidats, parmi lesquels le conseil des Anciens choisira le nouveau membre du Directoire.

On a proclamé à cinq heures le résultat du scrutin. Treilhard, Monge, Garat et Brune sont les seuls qui aient obtenu la majorité absolue.

Le conseil des Anciens, après la lecture du procès-verbal de la séance du 14, a procédé, le 15, au renouvellement de son commissaire pour la surveillance des archives. Baudin est continué dans ses fonctions à la presque unanimité.

Le conseil ayant reçu, le 16, une nouvelle résolution relative aux délits résultans de l'altération et soustraction des billets de la trésorerie nationale, la renvoie à l'examen de la commission chargée de la première, pour prononcer en même-temps sur l'une et sur l'autre.

Lebrun a fait, dans la même séance, le rapport sur la résolution concernant le régime hypothécaire. Les bases, savoir, la spécialité des hypothèques et leur publicité, lui paraissent justes. Il analyse ensuite les

différens articles, qu'il trouve sages et propres à encourager l'industrie et l'agriculture, et à faire baisser le prix de l'argent.

Lebrun en propose l'adoption,

Impression et ajournement.

Lecouteux a fait, dans la séance du 18, le rapport sur la résolution du 23 floréal, qui ordonne l'annulation des bons de deux tiers rentrés en paiement de domaines nationaux.

Il lit d'abord une lettre des commissaires de la trésorerie, qui répondent au reproche qui leur a été fait dans le rapport qui a précédé cette résolution au conseil des Cinq-cents, de ne point annuler ces bons à mesure de leur rentrée. Nous nous sommes, disent-ils, exactement conformés à la loi du 9 vendémiaire. Les commissaires exposent d'ailleurs qu'on sera peut-être obligé, pour fournir aux dépenses pressées du service, de remettre une partie de ces bons en circulation; ça été aussi le résultat d'une conférence qui a été tenue chez le ministre des finances, dans laquelle on a arrêté de remettre en circulation les 25 millions de mandats territoriaux qui sont rentrés, en leur appliquant un nouveau signe qui attesterait qu'ils ont rempli leur destination primitive; et qui en fera une monnaie nouvelle.

Le rapporteur présente ensuite l'état des mandats territoriaux qui restent en circulation. Il y avait encore dans le public, au 8 floréal, pour 19 millions de mandats territoriaux de 100 francs. Au 1^{er} floréal, vingt-trois mille contrats de rente avaient été éteints par la vente de biens nationaux estimés 200 millions, et qui ont été adjugés 2 milliards 823 millions.

Venant ensuite à la dépréciation des mandats territoriaux, le rapporteur pense que la cause de cette dépréciation ne tient pas au défaut prétendu d'annihilation de ces mandats à mesure de leur rentrée; mais plutôt aux principes adoptés pour la liquidation de la dette publique. Il propose l'approbation de la résolution.

Impression et ajournement.

Le conseil reçoit une résolution de la veille, rela-

nive aux élections du département de la Seine, et la renvoie à l'examen de la commission chargée déjà d'examiner celles de la Côte-d'or et du Gers. Elle est composée des cit. Dalphonse, Legrand et Viennet.

Rousseau a fait le rapport concernant les élections du département du Jura. Il développe les principes sur cette matière.

Le conseil ajourne la discussion.

L'ordre du jour du 19 appelait la discussion sur la résolution relative à l'action en rescision pour lésion d'outre moitié. Aucun orateur ne demandant la parole pour la combattre, elle est approuvée.

Tronchet a fait, le 21, un rapport sur les difficultés qui se sont élevées dans la séance du 16 de ce mois, sur la question de savoir si le conseil des Cinq-cents peut retirer des résolutions qu'il a déjà envoyées aux Anciens, s'il peut leur en substituer de nouvelles, et quelle doit être dans ce cas la marche à suivre par le conseil des Anciens.

Après avoir très-profondément discuté ces difficultés, Tronchet se résume en disant qu'elles doivent disparaître devant ces deux grands principes :

1°. Le conseil des Cinq-cents jouit et doit jouir du droit de retirer ses résolutions tant qu'il n'est point intervenu de décret du conseil des Anciens, et de leur en substituer d'autres ; il doit en jouir, parce que la constitution ne le défend pas ; il doit en jouir, parce que la faculté de substituer des résolutions correctives abrège les lenteurs qu'occasionneraient le rejet d'une première résolution et la présentation d'une seconde ; il doit en jouir, parce que cette faculté laisse les moyens de rendre, dans le tems opportun, une loi urgente qui, aux termes de la constitution, n'aurait pu être représentée qu'au bout d'un an, si la première proposition avait été rejetée.

2°. Il ne peut exister de loi que par la volonté générale du peuple, exprimée par la majorité des citoyens ou de leurs représentans. Ainsi, le conseil des Anciens ne peut faire de lois que sur les propositions et le consentement du conseil des Cinq-cents : ce serait en faire sans son consentement, et

contre son consentement, que de délibérer sur une résolution que ce conseil aurait retirée. L'arrêté qui notifie le rapport d'une résolution ne peut être soumis à la sanction du conseil des Anciens, parce que la résolution qu'il rapporte n'était pas une loi. Enfin la commission est d'avis que le conseil des Anciens doit passer à l'ordre du jour sur toutes les difficultés qui ont été élevées dans la séance du 16 de ce mois.

Le conseil ordonne l'impression et l'ajournement.

Dussault fait hommage d'un ouvrage qu'il vient de faire imprimer, intitulé : *De mes rapports avec J.-J. Rousseau, et de notre correspondance, avec une notice essentielle.*

Le conseil ordonne le dépôt à la bibliothèque.

Goupil fait approuver une résolution du 11 germinal, relative aux traités et transactions faits sur les droits litigieux pendant la dépréciation du papier-monnaie.

Chenier a fait, le 23, hommage au conseil des Cinq-cents, de deux ouvrages, l'un est de Dussault, célèbre chirurgien, et l'autre du cit. Lefevre, et fait suite à plusieurs parties de l'Histoire naturelle de Buffon.

Roëmers a présenté, le même jour, un projet de résolution sur le mode de pourvoir au remplacement des membres du tribunal de cassation, des présidens, vice-présidens, accusateurs publics, greffiers des tribunaux criminels et juges de paix.

Par ce projet, le Directoire est chargé de pourvoir à ces remplacements pour ce qui concerne les membres des tribunaux de cassation et des tribunaux criminels et civils.

Quant aux juges de paix et leurs assesseurs dans les assemblées où il y aura eu scission, ceux qui sont en place y resteront jusqu'à ce que le Corps législatif ait prononcé sur les opérations de ces assemblées.

Dans les autres où il n'y a point eu scission, et où ces places seraient vacantes par mort, démission ou

toute autre cause; le Directoire y pourvoira également.

Le conseil ajourne la discussion à demain.

Le président donne une nouvelle lecture du résultat du scrutin d'hier, et annonce qu'on va procéder à une nouvelle liste des six candidats qui restent à désigner sur les dix.

Il observe qu'on n'a pu hier constater la liste des présens et absens, à cause de la confusion qui a régné dans l'appel nominal. Il invite les membres à répondre *présent* quand ils seront appelés, pour déposer leur scrutin.

Ceux qui, sans avoir obtenu la majorité absolue dans la séance d'hier, ont obtenu le plus de suffrages après les citoyens Treilhard, Monge, Garat et Brune, sont : Taleyrand-Périgord, 156 voix; le général Berthier, 154; Gohier, 154; Ernoul, 152; Piéville-Poley, 150; Génissieux, 143; le général Moulins, 132; Colombel (de la Meurthe), 129; Duval (de la Seine-Inférieure), 128; Beurnonville, 122; Camus, 114; Cambacérès, 95; Petiet, 95; Kléber, 74.

Ceux qui ont obtenu aujourd'hui la majorité sont : Gohier, qui a réuni 165 suffrages, et Moulins (le général), 159. La majorité absolue était de 157.

Aucun autre concurrent n'ayant obtenu la majorité, il sera procédé demain à un troisième scrutin.

L'ordre du jour du 24 appelait la discussion sur le projet de Roëmers relatif au remplacement des juges des tribunaux civils et criminels, dont les places sont vacantes, soit pour cause de mort, démission ou autrement, soit parce qu'ils auraient été nommés par des assemblées scissionnaires.

Renaud (de l'Orne) a le premier la parole contre le projet : Donner au Pouvoir exécutif, dit-il, le droit de nommer les juges, n'est pas à la vérité lui donner le droit de juger, mais c'est lui donner une autorité de plus auprès de la puissance judiciaire. Or, ajouter cette autorité à la tendance naturelle qu'a l'autorité suprême à empiéter sur toutes les autres autorités, c'est exposer d'autant la liberté publique, c'est porter une seconde atteinte à la constitution

déjà effleurée par les dispositions de la loi du 19 fructidor, qui donne au Pouvoir exécutif le droit de nommer aux places vacantes dans les tribunaux civils et criminels jusqu'à la tenue des assemblées électorales. Je demande, 1°. la question préalable sur le projet qui vous a été présenté; 2°. Que l'article relatif aux juges de paix soit maintenu, et que, conformément à la loi du 19 fructidor, le Directoire puisse continuer de nommer à ces places jusqu'à la tenue des prochaines assemblées; 3°. que l'article de la loi du 30 germinal an V, relatif aux tribunaux civils et criminels, soit déclaré commun au tribunal de cassation; 4°. que l'on suive pour les remplacements des membres dans ces tribunaux, les dispositions des articles CCLXIX et CCLXX du code des délits et des peines.

Beytz et Bourg-la-Prade parlent dans le même sens.

Pison du Galand observe que le conseil se trouvant à-peu-près dans les mêmes circonstances que celles où il était au 18 fructidor, il doit s'en tenir aux dispositions de la loi du 19.

Le conseil ajourne à demain.

Ludot demande et obtient un congé de trois décaides pour le rétablissement de sa santé.

Le président annonce de nouveau le résultat du scrutin d'hier, et déclare qu'il va être procédé à la formation d'un troisième scrutin de liste quadruple, et à la majorité relative, pour la nomination des quatre candidats qui restent à élire, à l'effet de compléter la liste décuple qui doit être présentée au conseil des Anciens, pour le choix d'un nouveau directeur.

Le nombre des votans était de 306 : Colombel ayant obtenu 166 suffrages, Ernouf 165, Duval 165, et Génissieux 161, le président a déclaré qu'ils avaient la pluralité, et qu'ils complétaient la liste des dix candidats.

Le conseil des Anciens, sur le rapport de Goupil-Préfeln, a approuvé, le 21, la résolution du 11 germinal, concernant les sommes dues en vertu de traités faits depuis le premier janvier 1791, jusqu'au 29

messidor an IV , sur les droits litigieux ouverts avant la dépréciation du papier-monnaie.

Le conseil reçoit, le 22, la résolution du 19 floreal sur les élections.

On demande d'un côté la nomination d'une commission, et de l'autre la mise de l'urgence aux voix.

Le conseil reconnaît l'urgence.

On demande de nouveau la nomination d'une commission.

Jevardot Fombellé insiste sur cette proposition. Il se fonde sur ce que la résolution préjuge la question dont Tronches a proposé hier la solution.

Notre collègue Tronchet, dit-il, a dit qu'il suffisait d'un simple arrêté pour rapporter une résolution du conseil des Cinq-cents sur laquelle le conseil des Anciens n'avait pas encore statué, et cependant on vous propose une résolution pour rapporter celles qui vous ont été présentées sur les élections, et sur lesquelles il n'est point encore intervenu de décret.

Regnier répond qu'il n'y a point de parité entre l'objet du rapport de Tronchet et la circonstance où se trouve le conseil. Il existe une conspiration dont les efforts sont prouvés ; le seul moyen de la déjouer est d'approuver la résolution ; et Regnier ne pense pas que le conseil des Anciens puisse hésiter à prouver à la France combien son repos et sa prospérité lui sont chers. Une commission n'apprendrait rien de nouveau. Il demande qu'on aille aux voix.

Bordas parle contre la résolution ; il rappelle qu'au 18 fructidor, tous les conspirateurs étaient connus ; on ne prononça pas néanmoins contre eux sans renvoyer à une commission. Il demande pour quelle raison on a annulé les élections de la Haute-Vienne, qu'une première résolution avait rendues valables. Il fait l'éloge des députés nommés par ce département, et déclare que, si on ne lui justifie pas de la nullité des élections de ce département, il ne pourra s'empêcher de les croire valables.

Baudin répond que les conspirateurs ne consistent point dans leurs procès-verbaux les pièces qui constatent leur conspiration ou d'influence à la-

quelle ils sont assujettis ; qu'il regrette comme le préopinant que cette funeste influence fasse au Corps législatif un devoir de ne point admettre dans son sein des hommes qui emportent son estime et ses regrets ; qu'il a vu dans l'assemblée électorale de la Haute-Vienne, qu'elle s'était permis de remplacer un fonctionnaire public en exercice, auquel on n'avait pas le moindre reproche à faire, et malgré que l'administration centrale lui eût fait passer des renseignements qui devaient la dissuader de procéder au remplacement de ce fonctionnaire.

Marbot combat la résolution. J'abandonne, dit-il, les moyens de détails que je pourrais faire valoir ; je ne parlerai ni de la nullité des élections de la Haute-Vienne, ni de celles de l'Ardeche, ni de celles de la Corrèze, mon département, où l'on sacrifie l'ouvrage d'une immense majorité, pour préférer celui de 40 dissidens ; en reconnaissant que l'une et l'autre partie de cette assemblée électorale n'ont député que des républicains au Corps législatif, je dirai cependant que le président du tribunal criminel, dont on valide l'élection, est connu par ses opinions royalistes. Mais je me hâte d'arriver à quelque chose de plus important, et je vous demande si vous avez des preuves de nullité de toutes les élections qu'on vous propose d'annuler ; je vous demande si le conseil des Cinq-cents pouvait se décider à prendre ce parti sur un rapport aussi vague que celui de sa commission ; je vous le demande enfin, si votre conscience est assez éclairée pour prononcer d'un seul mot sur la totalité des élections de l'an VI. Ce n'est pas pour cette année que la résolution est dangereuse, c'est pour l'avenir ; elle est le tombeau du système représentatif, et nous mène droit au système héréditaire. Ce n'est pas nous qui ferons un pas de plus, mais ce seront nos successeurs ; et je ne vois pas ce qui pourra désormais les empêcher d'appeler leurs enfans pour les remplacer dans le Corps législatif. Je vous le demande, les gouvernemens olygarchiques ont-ils autrement pris naissance.

Rossée défend la résolution : il trouve qu'elle est

nécessité pour déjouer la conspiration existante. Il pense que le Corps législatif étant juge des élections, il ne peut laisser subsister celles qui n'ont été faites que par intrigues, violences, ou par une influence funeste à la République; qu'on ne doit pas admettre dans le Corps législatif des hommes signalés pour avoir été les pourvoyeurs des cachots ou des échafauds. Il pense qu'on invoque mal-à-propos les principes en faveur de ces hommes. Les électeurs qui les ont nommés n'ont acquis leur qualité d'électeurs, qu'en effrayant les citoyens paisibles, en les éloignant des assemblées primaires. Ces électeurs ne sont donc pas les délégués de la majorité du peuple, et ils n'ont pu donner à personne le caractère de représentans du peuple français.

On demande la clôture de la discussion. Le conseil la ferme et approuve la résolution.

Roger-Ducos désire que l'épreuve à laquelle la constitution vient d'être mise soit la dernière. Il invite le Corps législatif et le gouvernement à prendre garde que les royalistes ne profitent de cette mesure.

Guchamp déclare qu'il aurait parlé contre la résolution, si elle ne l'eût évincé comme nommé par le département des Hautes-Pyrénées. Il annonce que le Directoire a été trompé sur les renseignemens qu'il a reçus sur l'assemblée électorale de ce département; il regrette qu'on ait si peu craint de mortifier les patriotes des Hautes-Pyrénées; il renouvelle son serment de haine à la royauté et à l'anarchie.

Pérès entreprend la justification des électeurs que Guchamp a paru attaquer; il est interrompu par des murmures, et le conseil leve sa séance.

Lecouteux fait, le 23, un rapport sur la résolution du 19 floréal, qui ordonne la réémission de 25 millions de mandats territoriaux de deux tiers. Cette résolution ne diffère de celle du 13 du même mois, qu'en ce qu'elle porte que les annulations des mandats qui rentreraient pourront être faites hors la présence des parties payantes, tandis que la première exigeait le contraire. Au surplus, on ne peut craindre que la réémission des mandats nuise à leur valeur;

car ils ne seront remis en circulation qu'après avoir rempli leur première destination, et avoir été annulés pour la première valeur qu'ils représentaient. Cette réémission est commandée par les besoins du trésor public, qui ne pourrait attendre la réémission d'un nouveau papier, et elle épargne d'ailleurs les frais qu'aurait coûtés cette fabrication. La commission propose d'approuver la résolution.

Le conseil l'approuve.

Sur le rapport de Perrée (de Grandville), il approuve également une résolution du 8 floréal, qui déclare nulles les opérations des assemblées électorales tenues en germinal an IV, dans la colonie de Saint-Domingue, avant la connaissance officielle de l'acceptation, par le peuple français, de l'acte constitutionnel.

L'ordre du jour appelle la discussion d'une résolution qui transfère, d'Embrun à Gap, les tribunaux du département des Hautes-Alpes.

Rousseau combat la résolution comme injuste, en ce que si la centralité du territoire est à Gap, celle de la population est à Embrun.

Lachaux répond que la ville de Gap est plus commerciale que celle d'Embrun.

Après quelques débats, le conseil approuve la résolution.

Picot a proposé, le 14, de rejeter la résolution du 22 ventôse, qui accorde un nouveau délai d'un mois aux fermiers des biens nationaux et des propriétés privées, pour demander la réduction du prix de leurs baux stipulés en papier monnaie. Il dit que ce serait encourager la négligence et inquiéter les propriétaires sans motif. Impression et ajournement.

Le conseil des Cinq-cents s'est formé, le 25, en comité général, pour entendre un rapport sur la réunion de Genève.

Le cit. Aubry fait hommage au conseil de la nouvelle édition de son *Comparateur linéaire*. « Si je ne le croyais pas, dit-il, digne de vos regards, je ne vous en entretiendrais pas pour la seconde fois ; mais il a fixé ceux du public éclairé. C'est être

d'autant plus assuré qu'il fixera les vôtres, que par son moyen je réponds d'établir, sans aucune espèce de frais, le langage des nouvelles mesures dans toute l'étendue de la République, en moins de trois mois, et qu'il ne vous faudra qu'un décret de quelques lignes pour dispenser le trésor public des frais de fabrication que votre commission vous propose. »

Renvoi à la commission des finances.

Le conseil des Anciens, dans la séance du 25, s'est occupé de la discussion relative à la mise en jugement des juges du tribunal criminel de la Dyle, prévenus de forfaiture.

Rossée et Larmagnac ont parlé en leur faveur.

La discussion a été ajournée.

Le conseil a ensuite arrêté que demain il choisirait un directeur sur la liste décuple de candidats qui lui a été transmise par le conseil des Cinq-cents.

PARIS. *Nonidi, 29 Floréal, l'an VI de la République.*

Le tirage au sort entre les quatre membres du Directoire s'est effectué decadi dernier, avec toutes les formes constitutionnelles. C'est le cit. François (de Neufchâteau) que le sort a désigné pour membre sortant. En conséquence, le conseil des Cinq-cents a procédé, par scrutin, à la formation de la liste décuple à présenter au conseil des Anciens. Les dix candidats qui ont obtenu la majorité absolue sont : les cit. Treilhard, Monge, Garrat, le général Brune, Gohier, le général Moulins, Colombel, le général Ernouf, Duval (de la Seine inférieure) et Génissieux. Le conseil des Anciens a choisi sur cette liste le cit. Treilhard, qui, au premier tour de scrutin, a réuni la très-grande majorité des suffrages. Le Directoire exécutif lui a envoyé, par un courrier extraordinaire, le procès-verbal de sa nomination.

Le cit. François (de Neufchâteau), à la veille de quitter les fonctions de directeur du pouvoir exécutif, vient de recevoir de ses collègues un témoignage sensible de leur estime pour sa personne et ses talens : il est chargé de la négociation relative à l'événement qui a forcé l'ambassadeur de la République Française à quitter Vienne. Il paraît qu'il n'attendra pas l'arrivée du cit. Treilhard, son successeur, et qu'il est sur son départ pour se rendre à Selts, lieu

choisi pour les conférences. On dit même que le comte de Cobentzel, ministre des affaires étrangères à Vienne, nommé par l'empereur pour le même objet, est déjà arrivé dans cette petite ville du département du Bas Rhin, située sur les bords de ce fleuve, à quelques lieues de Strasbourg.

Le cit. François (de Neufchâteau) a pour secrétaire de légation, le cit. Geoffroy, son ami et son compatriote, aussi recommandable par des connaissances très-étendues en diplomatie, que par son extrême modestie et une discrétion à toute épreuve.

Tout fait augurer que les nuages qui se sont élevés à l'occasion de l'événement de Vienne, seront bientôt dissipés.

Le cit. Dondeau ayant donné sa démission de ministre de la police générale, il a été remplacé par le cit. Lecarlier, président de l'administration centrale du département de l'Aisne, et chargé d'une mission importante auprès de la République Helvétique. Le Directoire exécutif, en acceptant la démission de Dondeau, lui a témoigné qu'il s'occuperait avec intérêt des moyens de récompenser, dans un autre poste, ses services et son zèle.

Il s'en est en effet occupé de suite, et le cit. Dondeau a été provisoirement nommé à la place devenue vacante dans l'administration de la loterie, par la nomination du cit. Thabaud aux fonctions législatives.

Le cit. Guillemardet, député sortant du conseil des Cinq-cents, a été nommé à l'ambassade de Madrid en remplacement du cit. Troguet.

Le cit. Sieyes, membre du même conseil, a été envoyé à Berlin en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la République Française. Son secrétaire de légation est le cit. Otto, ci-devant chef de bureau au comité de salut public, section des relations extérieures.

On assure qu'aussi-tôt l'arrivée de Bonaparte à Toulon, la flotte est sortie de ce port. On ne connaît pas sa destination. On dit seulement qu'elle va attaquer les Anglais sur un point où ils ont peu de moyens de défenses, et où les immenses préparatifs qu'ils ont faits seront inutiles.

Garran-Coulon, Dubois (du Haut-Rhin) et Jourde (du Puy-de-Dôme), ex-conventionnels non réélus, remplacent Genissieux, Berlier et Bézard, dans les fonctions de commissaires et substitut du commissaire du Directoire près le tribunal de cassation.

Le cit. Durocher, consul général de la République à Marroc, est mort à Cadix le 8 floréal, à la suite d'une longue maladie.

LENOIR-LAROCHE, Rédacteur en chef.

MERCURE FRANÇAIS,

HISTORIQUE , POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE ;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

*Du décadi 10 Prairial , an sixieme
de la République Française.*

TOME XXXV.



A P A R I S ,

Au bureau du Mercure , rue des Poitevins ,
n°. 18.

TABLE des Matières Littéraires du Tome XXXIV.

ALMANACH des Muses, pour l'an VI, 2 ^e . extrait.	Page 3.
Tableau-élément de l'hist. natur. des animaux, par Cuvier; 3 ^e . extrait.....	14.
Introd. à l'étude des pierres gravées, par Millin, 2 ^e . extrait.....	25—85.
Dialogue entre deux journalistes, par Andrieux.	33.
Relation de l'ambassade en Chine, par Macartney.	65—125—193.
Récherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques, par Coulomb.....	79.
Lettres du cit. Verdier, médecin, sur la science des Etymologies.....	91—159.
Eloge de la Pauvreté, par Ximénez.....	103.
Découvertes dans la mer du Sud, etc.....	141.
Séance publique de l'Institut national, du 15 germ.	145.
Imitation d'Horace, ode 26, liv. 1.....	169.
Annonces de livres nouveaux.....	170.
Œuvres complètes de Vauvenargues, etc.....	204.
Pensées de Cicéron, en français et en italien...	212.
Conseils d'un père à son fils, imités de Muret, par François (de Neufchâteau).....	213.
Considérations sur les mœurs, par Duclos.....	224.
Épître aux deux éléphants arrivés de Hollande...	225.
Annonces de livres nouveaux.....	230.
Histoire naturelle des Poissons, par Lacépède..	257.
Voyage à Batavia, à Bantam, au Bengale, etc. par J. S. Stavorinus.....	268.
Mélanges de littérature, en vers et en prose, de Mancini-Nivernois, 2 ^e . extrait.....	279—332.
Le Bas-Breton (anecdote).....	288.
Annonces de livres nouveaux.....	291.
Nouveau Voyage en Suisse, par H.-M. Williams..	321.
Traité du calcul différentiel et du calcul intégral, par Bossut.....	338.
Les Plantes, par René-Richard Castel.....	341.
Séance publique de la Société Philotechnique, tenue le 20 Nivôse.....	351.
Spectacles. <i>Le Pour et le contre</i> , comédie.....	353.
Annonces de livres nouveaux.....	354.

MERCURE FRANÇAIS.

 DÉCADI 10 PRAIRIAL, l'an sixième de la République.

S C I E N C E S.

Théorie des sentimens moraux, ou Essai analytique des jugemens que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions : suivi d'une Dissertation sur l'origine des langues, par ADAM SMITH; traduit de l'anglais sur la septième et dernière édition, par S. GROUCHY, veuve CAMBACÉRÈS. Elle y a joint huit lettres sur la sympathie. Deux volumes in-8^o. de 500 pages chacun. A Paris, chez BAILLON, libraire, rue Hautefeuille, n^o. 10.

L'OUVRAGE de Smith sur les fondemens de la morale était connu depuis long-tems comme un livre plein de vues fines et profondes, d'observations précieuses, et d'une excellente philosophie; mais la traduction que nous en avions était extrêmement imparfaite, et depuis qu'elle avait paru, l'auteur original ayant revu son ouvrage à différentes reprises, l'avait considérablement changé et augmenté. C'était donc un véritable service à rendre aux lettres et à la philosophie que de faire connaître en France cet excellent ouvrage; et c'est le but que remplit parfaitement la traduction que nous annonçons. Elle

est écrite avec autant de pureté que d'élégance : nulle part on n'y ressent la contrainte et la gêne que semble devoir entraîner la nécessité où l'écrivain est, en pareil cas, de se plier et de s'asservir, en quelque sorte , aux idées d'autrui. C'est véritablement un livre français , et un livre très-bien écrit ; et cela ne peut arriver que lorsque le traducteur est parfaitement maître de sa langue et du sujet. On ne saurait s'empêcher de reconnaître ce double avantage dans la citoyenne Condorcet ; et si ses *Lettres sur la Sympathie* prouvent que les matières philosophiques les plus abstraites , et les idées métaphysiques les plus déliées lui sont familières , son style prouve également que , malgré la gêne de la traduction , notre langue conserve , sous sa plume , toute la grace , la précision et la flexibilité dont elle est susceptible.

Il nous serait difficile, vu la multiplicité des objets que ce Journal embrasse , d'y donner une analyse très-étendue de l'ouvrage de Smith. Ceux que le sujet intéresse (et qui ne doit-il pas intéresser ?) éprouveront un grand plaisir à suivre plus facilement et plus distinctement , la chaîne des idées et des principes de l'auteur , dans l'excellente traduction de la citoyenne Condorcet. Nous nous bornerons à rendre un compte succinct de ses *Lettres sur la Sympathie* , dans lesquelles elle a étendu et quelquefois combattu les idées que renferme l'ouvrage original.

Smith regarde la *Sympathie* comme la source de tous nos sentimens moraux ; et il entend par ce mot de *Sympathie* , la faculté que nous avons de partager

les passions ou les affections quelconques des autres êtres. Cette faculté n'est, comme on voit, que le résultat de notre sensibilité physique ; et Smith reconnaît expressément cette vérité. Mais l'auteur des *Lettres* observe avec raison qu'il n'a pas assez pris soin de rattacher, pour ainsi dire, à cette première cause, tous les faits qu'il observe et dont il constate l'existence. « Avant d'examiner, dit-elle, les causes de la sympathie que nous éprouvons à l'occasion d'un mal moral, il faut examiner les causes de celle que nous éprouvons à l'occasion des maux physiques. » Ces causes sont dans le sentiment douloureux que nous fait éprouver la vue des maux d'autrui, par le souvenir de ceux que nous avons éprouvés nous-mêmes, ou par l'idée des maux semblables auxquels nous pouvons être exposés : « En effet, dès que le développement de nos facultés et l'expérience répétée de la douleur nous mettent d'en avoir l'idée abstraite, cette seule idée renouvelle en nous l'impression générale faite par la douleur sur tous nos organes. » Il faut en dire autant du plaisir, avec cette différence que l'intensité du plaisir étant moindre que celle de la douleur, son impression générale sur nos organes est moins facile à réveiller. C'est donc d'abord comme êtres sensibles que nous sommes susceptibles de sympathie pour les maux physiques ; mais cette sympathie que notre sensibilité commence, et qui est une partie de ce que nous comprenons sous le nom d'humanité, se complète par la réflexion. « C'est elle qui, par les habitudes qu'elle donne à notre sensibilité, en prolongeant ses mouvemens, fait

„ que l'humanité devient dans nos ames un senti-
 „ ment actif et permanent, qui brûlant de s'exercer
 „ va, sans attendre qu'on l'excite, chercher le bon-
 „ heur des hommes dans les travaux des sciences,
 „ dans les méditations de la nature, de l'expérience
 „ et de la philosophie; ou qui, s'attachant à l'in-
 „ fortune, la suit par-tout, et en devient le conso-
 „ lateur, le dieu. Le sentiment de l'humanité est
 „ donc, en quelque sorte, un germe déposé au
 „ fond du cœur de l'homme par la nature, et que
 „ la faculté de réfléchir va féconder et dévelop-
 „ per. „

L'auteur explique ensuite comment de la seule
 sympathie physique devenue individuelle, fortifiée
 par diverses circonstances, rendue plus active, plus
 énergique par l'enthousiasme, naissent en nous des
 peines et des plaisirs moraux. La réflexion qui ter-
 mine cette troisième lettre, est d'une grande vérité,
 et exprimée avec une force et une précision remar-
 quables.

„ Non-seulement le spectacle et le souvenir des
 „ peines et des plaisirs moraux ou physiques des
 „ autres, sont accompagnés en nous de peine ou de
 „ plaisir; mais cette sensibilité une fois éveillée et
 „ excitée dans notre ame, se renouvelle à la seule
 „ idée abstraite du bien ou du mal. Il en résulte
 „ pour nous un motif intérieur et personnel de faire
 „ du bien et d'éviter de faire du mal, motif qui est
 „ une suite de notre qualité d'être sensibles et ca-
 „ pables de raisonnement, et qui peut, dans les ames
 „ délicates, servir à-la-fois de moniteur à la conscience
 „ et de moteur à la vertu. „

Dans la Lettre quatrième, l'auteur réfute quelques erreurs de Smith sur les causes de notre compassion pour les malheurs des princes et des personnages que la fortune a placés au-dessus des autres hommes : elle pense avec raison que l'excès de notre sensibilité, en pareil cas, vient de ce que nous imaginons qu'ils doivent être d'autant plus affectés de leur sort, qu'ils semblaient devoir moins s'y attendre. Elle prouve aussi, contre l'opinion du philosophe anglais, que notre sympathie pour les peines physiques est généralement plus forte et plus douloureuse que pour les peines morales, et que si l'imitation des premières nous affecte moins, c'est en partie parce que cette imitation est, de sa nature, incapable, en quelque sorte, de produire l'illusion qui nous attendrit sur le spectacle simulé des peines morales.

Les recherches sur les causes du rire, sur les causes de l'empire que certains hommes exercent sur ceux qui les écoutent et qui les lisent, sont un modèle de discussion profonde et lumineuse, et de sagacité philosophique. Le parallèle des ouvrages de Voltaire et de ceux de J.-J. Rousseau, qui termine cette quatrième Lettre, est tracé avec autant de grace et d'esprit que de vérité.

L'origine des idées morales et du sentiment que nous avons de nos droits et de nos devoirs, du juste et de l'injuste, est la matière des trois Lettres suivantes :

« Il résulte nécessairement de la satisfaction que nous fait naturellement éprouver le spectacle ou la seule idée du plaisir ou du bien-être d'autrui,

A 4

« un plaisir pour nous-mêmes lorsque nous leur en
 « procurons.... » Au contraire, « la vue ou l'idée du
 « malheur d'autrui nous fait éprouver un sentiment
 « douloureux ; et le sentiment est plus vif lorsque
 « nous sommes la cause volontaire, ou même invo-
 « lontaire de ce malheur. » Le premier de ces deux
 sentimens, devenu, par l'habitude et par la réflexion,
 une idée abstraite, est la source de toutes les affec-
 tions bienveillantes et bienfaisantes qui peuvent en-
 trer dans le cœur de l'homme ; le second, modifié
 de la même manière, produit l'idée abstraite de ce
 sentiment importun, et quelquefois insupportable
 qu'on nomme *remords* ; « Ces deux sentimens sont
 « universels, ils composent les principes et le fon-
 « dement de la morale du genre humain. » A me-
 sure que nous réfléchissons sur nos sentimens sym-
 pathiques, à mesure que nous comparons les affec-
 tions qui peuvent nous déterminer à agir, nous par-
 venons à les apprécier d'une manière plus conforme
 à la raison et au bien général ; « Dès-lors, nos ac-
 « tions qui n'étaient que bienfaisantes et humaines,
 « acquièrent une bonté et une beauté morales ;
 « De-là naît l'idée de la vertu, c'est-à-dire, des ac-
 « tions qui font aux autres un plaisir approuvé par la
 « raison. » Cette définition de la vertu ne nous pa-
 rait pas tout-à-fait exacte : le mot vertu, comme
 l'ont observé Helvétius et Rousseau, signifie *force*,
 et toute action vertueuse suppose un effort sur soi-
 même, pour faire aux autres un bien qui contrarie
 nos penchans ou nos intérêts, du moins apparens
 et momentanés. La vertu, proprement dite, est
 l'habitude de pareilles actions. De même le vice est

l'habitude des actions nuisibles que la raison et la conscience désavouent, mais qu'un intérêt apparent et actuel, ou l'empire des passions, nous portent à commettre. La citoyenne Condorcet termine cette intéressante analyse par l'examen des causes principales qui peuvent nous détourner de la vertu, du sentiment de nos devoirs; et elle observe avec raison que ces causes sont le produit de nos mauvaises institutions, ou du moins prodigieusement renforcées par elles. Dans tout ce qu'elle dit à ce sujet, on reconnaît un esprit juste, étendu, éclairé, une âme élevée, dégagée de préjugés, et pénétrée des grands principes de liberté qui peuvent seuls accélérer le perfectionnement de l'espèce, et le bonheur des sociétés politiques.

Au reste, peut-être la sympathie est-elle une cause trop subalterne, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour être regardée comme le fondement de la morale : l'auteur des *Lettres* paraît l'avoir senti en s'occupant d'étendre à cet égard l'idée de Smith. Mais peut-être aurait-il été possible de montrer plus directement encore comment toutes nos idées morales tiennent à l'amour de soi, qui n'est pas l'égoïsme comme on sait très-bien, mais qui résulte nécessairement du sentiment de notre propre conservation; sentiment dont la nature semble avoir voulu se servir pour assujettir les êtres animés à ses vues, et qu'elle nous a commandé impérieusement en nous donnant la sensibilité physique.

ARTS ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

*Sur les canaux de la Chine, et sur les canaux inventés
par M. FULTON.*

L Le grand canal de la Chine est admirable par son immense étendue, par la grandeur et la force des constructions qui le soutiennent en différens endroits, et enfin par la simplicité des écluses ou des moyens qui les remplacent. Nous ne pouvons résister à l'envie d'en entretenir nos lecteurs, et nous tirerons ces notions du *Voyage de Macartney*. Mais nous les dédommagerons de la lecture de quelques objets qu'ils peuvent déjà connaître, par un extrait de l'ouvrage anglais de M. Fulton, sur de nouveaux procédés pour faire des canaux économiques, traité qui n'a pas encore été traduit.

Le grand canal de la Chine est l'ouvrage le plus grand et le plus ancien de ce genre qui existe. On croit qu'il n'a été construit que postérieurement à l'époque où la résidence impériale a été transférée de Nankin (qui signifie Palais-du-Midi) à Peking (Palais-du-Nord), et où l'on a été assuré que l'ancien séjour de l'empereur était abandonné par lui. On peut donc faire remonter à environ 400 ans la fouille de ce canal, puisque Peking est devenu la capitale de l'Empire chinois, il y a plus de 425 ans. Il va du nord au sud, et réunit la rivière Eu-Ho, ou Yun-Leang-Ho, au fleuve Tchen-Tang-Tchiang-Ho, sur un espace de 500 milles anglais de longueur (envi-

son 167 lieues horaires de France, distance de Paris à Marseille). Il passe non-seulement sous des montagnes et dans des vallées, mais à travers des rivières et des lacs. Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, lesquels se prolongent ordinairement en ligne directe, et sont étroits et sans courant. Celui de la Chine fait beaucoup de sinuosités dans son cours. Il est d'une largeur inégale, même quelquefois très-considérable, et ses eaux sont rarement stagnantes.

La terre qui sépare cette rivière artificielle, du Eu-Ho, a été creusée jusqu'à la profondeur de 30 pieds anglais (environ 27 pieds français), afin que les eaux de la première pussent s'épancher facilement dans l'autre. Leur cours est ensuite modéré par des écluses qui traversent le canal dans les endroits où on l'a jugé nécessaire : mais il est rare qu'elles soient à moins d'un mille (760 toises, distance de l'isle jadis Saint-Louis au pont jadis Royal) de distance, l'une de l'autre, l'eau n'ayant que peu de courant dans beaucoup d'endroits. Les écluses de ce canal n'ont point de portes, comme celles d'Europe. Elles sont d'une construction simple, faciles à ouvrir et à fermer, et n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Elles consistent en quelques planches qu'on pose séparément l'une au-dessus de l'autre, dans les rainures de deux solides piliers de pierre, avancés des deux côtés du canal, et n'ayant entre eux que l'espace nécessaire pour le passage des plus gros bateaux. Il n'y a que peu d'endroits où le canal soit parfaitement de niveau. Les écluses qui le traversent, et d'autres qui sont sur ses bords

servent à régler la quantité d'eau qu'il doit avoir. Il faut une certaine adresse pour que les bateaux qui passent par les écluses , n'éprouvent pas quelqu'accident. En conséquence, il y a sur le devant de chaque bateau un très-grand aviron , par le moyen duquel un homme de l'équipage le gouverne fort bien. Pendant ce tems-là, d'autres hommes placés sur les piliers, et tenant des coussins de peau, rembourrés de crin, empêchent que le bateau n'éprouve quelqn'avarie, si dans la rapidité du passage il heurte contre ces piliers,

De légers ponts de bois sont jettés sur les piliers, et on les retire très-aisément quand des bateaux ont besoin de passer. Les écluses ne s'ouvrent qu'à des heures marquées ; et alors tous les bateaux , qui se sont rassemblés dans l'intervalle, passent en payant un léger péage, qui est employé à l'entretien des écluses et des bords du canal. La diminution de l'eau, occasionnée par l'ouverture des écluses, n'est pas très-considérable. Chaque fois qu'on les ouvre, elle ne baisse gueres que de quelques ponce ; et elle est bientôt remplacée par les rivières et les ruisseaux qui viennent s'y jeter des deux côtés. Cependant il y a des endroits où les écluses sont à une distance considérable l'une de l'autre, et où le courant est très-rapide ; là, l'eau baisse quelquefois de plus d'un pied ou deux. Le canal passe dans les lits de plusieurs anciennes rivières, auxquelles il ressemble par l'irrégularité de sa profondeur, les sinuosités de son cours, et sa largeur dans les endroits où il n'y a point d'écluses.

Par-tout où le pays peut fournir au canal une suf-

sisante quantité d'eau , sans póurtant lui en donner en trop grande abondance, il y a des écluses qui , placées sur ses bords, servent à l'y introduire comme à l'évacuer au besoin. Cela est ainsi du côté du sud : aussi les écluses transversales y sont en plus petit nombre. On n'y en rencontre jamais plus de six par jour.

La plus haute partie du canal impérial, se trouve vers les deux cinquièmes de sa longueur. Là, la rivière Luen, la plus considérable de celles qui fournissent de l'eau à ce canal, s'y jette avec rapidité; et avant d'y aboutir, son cours forme avec lui un angle peu aigu. Une forte muraille renforce le bord occidental du canal; et les eaux du Luen, qui arrive de l'Orient, frappant avec violence contre cette muraille, se partagent, et vont la moitié vers le nord, et la moitié vers le sud.

A peu de distance du point de partage, dont nous venons de parler, le canal cotoie un lac, dont les eaux sont bien plus basses que la sienne. La paroi occidentale du canal qui le sépare du lac dans toute sa longueur, est une chaussée revêtue de murailles de chaque côté; et dont la construction a dû exiger beaucoup de tems et une grande dépense. Afin que cette chaussée ne fût pas trop pressée par le poids de la colonne d'eau du canal, on a pratiqué, de distance en distance, des écluses, par le moyen desquelles l'eau surabondante est versée dans le lac ou sur les terrains bas, et quelquefois même dans des fossés creusés au milieu de la chaussée, pour servir de réservoirs. Ces fossés supposent une connaissance au moins pratique, des lois de l'hydrostatique; car

on y entretient ordinairement l'eau à une hauteur moyenne entre le niveau de celle du canal et le niveau de celle du lac, c'est-à-dire entre le terrain élevé et le terrain bas. Par ce moyen, la pression qui se fait contre la double chaussée est divisée, et chaque partie a besoin d'une moindre force pour résister. La colonne d'eau du réservoir balance une colonne d'égale hauteur dans le canal; et la profondeur de l'eau du lac empêche que celle du réservoir effectue aucune pression, excepté par la partie de la colonne qui se trouve au dessus du niveau de ce même lac. Le soin qu'on a eu de faire un fossé dans le milieu de la chaussée, a produit un autre avantage; il a fallu chercher au loin beaucoup moins de terre.

Plus loin, le canal plus élevé que le pays qu'il traverse, est renfermé entre deux fortes chaussées. Chaque chaussée est soutenue par des murs de maçonnerie gris et commun, pour lesquels on a employé une espèce de mortier. Ces murs ont environ 12 pieds d'épaisseur, et les grands blocs qui les recouvrent sont liés avec des crampons de fer. Là, le canal n'est réellement qu'un aqueduc très-élevé au-dessus du sol.

Bientôt après, le canal présente un aspect différent. Il traverse une plaine immense; mais cette plaine s'est tellement élevée par degrés au-dessus de son premier niveau, que le canal est creusé au moins à 20 pieds au-dessous de la surface du sol.

Dans la partie du canal qui avoisine le point où il traverse le fleuve Jaune, il s'élargit considérablement, et le courant y est si rapide que l'on y fait

plus de deux milles par heure (deux tiers de petite lieue). Ensuite dans la province de Kiang-Nan on trouve une ville du troisième ordre ; le haut des murailles ne s'élève guères au-dessus du niveau du canal, qui forme en cet endroit un aqueduc de 10 pieds de haut et de 200 de large. Le courant de l'eau fait trois milles par heure (une petite lieue). On peut juger par là de la force des levées qui contiennent l'eau, et de l'immensité du travail qu'il a fallu pour les construire.

Après cette ville, le canal a été creusé de 10 pieds de profondeur, pour conserver le niveau, et cela dans un espace de sept ou huit milles (deux lieues à deux lieux et demie). Plus loin même, on l'a creusé jusqu'à 80 pieds.

On a pratiqué sous un pont une communication entre le grand canal et un autre canal auquel il fournit de l'eau ; et cette communication ne gêne, ni les gens qui passent sur le pont, ni ceux qui tirent la corde des barques. Un des ponts du canal n'a pas moins de 90 arches, tant le canal est large ; il a même une largeur de 60 à 100 toises dans une étendue d'environ 90 milles ou 30 lieues.

Nous terminerons cet extrait de la description du grand canal de la Chine, par un procédé employé dans un canal voisin. Dans la route de Han-Choo-Foo à Chu-San, les eaux d'un canal passent quelquefois dans un autre canal beaucoup plus bas : et deux fois les barques, qui portaient les voyageurs anglais, furent lancées d'un canal dans l'autre, avec une prodigieuse vélocité. Ce passage n'est point pratiqué par le moyen d'écluses. Mais il y a, à l'ex-

trémité du canal supérieur, une forte digue en pierre qui est de niveau avec la surface de l'eau. Le bord de la digue est garni, du côté que frappe le courant, d'une pièce de bois arrondie ; l'autre côté forme un talus d'environ 45 degrés d'inclinaison (la demi-équerre), et descendant de près de 10 pieds, où se trouve le fond de l'autre canal. Ce dernier conserve son niveau autant que le terrain le permet, et ensuite ses eaux sont versées dans un autre, par le moyen d'une seconde digue, pareille à celle que nous venons de décrire. En passant d'un canal élevé dans celui qui est au-dessous, le bateau étant une fois monté sur la pièce de bois qui borde la digue, coule par son propre poids jusqu'au bas du talus. Pour empêcher les barques de plonger dans le canal, et d'être submergées, il y a à la proue des planches étroites qui forment une espèce de balustrade, et qu'on garnit d'épaisses nattes. Pour faire remonter de grandes barques du canal qui est en bas dans celui d'en haut, il faut employer près de cent hommes qui poussent les barres d'un ou de deux cabestans placés sur les culées de la digue. Une corde qui passe derrière la poupe de la barque se roule autour des cabestans, et par ce moyen la barque est tirée en haut en moins de tems que par des écluses : il est vrai qu'il faut employer beaucoup plus d'hommes ; mais en Chine, c'est une force qui est toujours prête, qui coûte peu, et qu'on préfère constamment à toutes les autres.

Nous

Nous venons d'entretenir nos lecteurs du **maximum** de tems et de dépense, employé pour construire des canaux. Ils vont connaître le **minimum** de l'un et de l'autre. M. Fulton, Anglo-Américain, a publié l'an passé un volume in-4^o, orné de planches, sur les canaux économiques. Cet ouvrage est écrit en anglais, et il mérite les honneurs de la traduction. Il semble que l'auteur se soit proposé la solution de ce problème : *Trouver les moyens d'exécuter des canaux de TRANSPORT sans écluses, avec le moins de frais et le moindre emploi de terrain?* Voici la solution qu'il a donnée.

Aux bateaux longs, tels qu'on les emploie dans les canaux ordinaires, il substitue de petits bateaux carrés (ou des caisses) de la capacité chacun de deux tonneaux ou de 4,000 livres de poids. Ces batelets s'accrochent à la suite les uns des autres. Ils ont, 1^o, l'avantage de se réduire au nombre toujours proportionnel aux poids des marchandises. 2^o, L'avantage de laisser circuler l'eau entre eux, de manière que leur emploi diminue considérablement la pression que les eaux, refoulées par les longs bordages des bateaux, exercent sur les parois ou les murs des canaux. 3^o, Ils réduisent la largeur des canaux à très-peu au delà de la largeur du batelet montant et du batelet descendant. 4^o, La souplesse d'un train de batelets semblables permet de les faire glisser sur des plans inclinés, avec plus de facilité que des bateaux longs et étroits.

Aussi l'auteur propose-t-il de remplacer le plus souvent les écluses, dont la construction et l'entretien sont si coûteux, par des plans inclinés, soit en

montant, soit en descendant. Cette manœuvre s'exécute par le moyen de treuils, qu'un cheval ou que l'eau fait mouvoir. Dans certains cas même les batelets descendant, doublés en nombre, entraînent et élèvent les batelets montans.

Lorsque la pente est trop rapide pour fournir des plans inclinés, ou que la hauteur qu'il faut surmonter est coupée à pic, l'usage emploie le moyen ingénieux des contrepoids. Les batelets sont élevés et descendus perpendiculairement, un à un, à l'aide de treuils que l'eau supérieure fait mouvoir, ou à l'aide de grands sceaux remplis d'un poids d'eau équilibrant. Arrivés au bas, ces sceaux se vident facilement par des soupapes, dont les verrouils sont assujettis à des cordes que l'on peut tirer du sommet de la hauteur.

C'est le mécanisme des sceaux équilibrans, que l'auteur emploie pour élever les batelets ou caisses sur des monticules. Pour cela, on conduit le canal inférieur jusqu'au pied du monticule, s'il est coupé à pic; et la manœuvre s'exécute comme il vient d'être dit. Dans le cas contraire, on creuse le canal inférieur dans le flanc du monticule, jusqu'à ce qu'il réponde à l'aplomb du point le plus élevé; là, on forme un large puits en maçonnerie, ou en bois, comme ceux des mines, et la même manœuvre s'exécute dans ce puits.

On voit quel petit volume d'eau est nécessaire pour le service de ces canaux. Le passage des petites rivières et des ruisseaux se pratique d'une manière aussi économique. Des ponts, très-légers en fer, barres et feuilles de tôle, sont portés sur des

colonnes ou piliers très-étroits placés de distance en distance dans le lit des rivières. La largeur de ces ponts peut n'égaler, à la rigueur, que celle d'une caisse qui glisse sur eux à l'aide de rainures pratiquées dans les barres de fer qui forment l'assemblage. L'auteur donne les moyens de faire passer sur ces ponts un volume d'eau capable de supporter les batelets, lorsqu'on veut obtenir un moyen de transport plus simple.

Ces canaux économiques doivent rendre moins coûteux le transport des charbons fossiles, des minerais, et de toutes les marchandises qui peuvent diviser en poids de 4,000 livres, et en mètres de 60 pieds cubes. Comme il existe peu de matières qui ne soient susceptibles de cette division, cette méthode peut être mise en pratique dans toutes les contrées. C'est ainsi qu'il faudrait creuser un canal de Dieppe à Paris, un de Brest à Paris, un de la Loire à la Saône près de Lyon, un d'Avignon à Marseille pour éviter les Bouches-du-Rhône qui s'ensablent chaque jour de plus en plus, un de Rhin à la Saône, ou au Rhône, etc. Le système des batelets, ou caisses substituées aux grands bateaux, changera tous les plans de navigation intérieure, diminuera de plus des trois quarts les frais de construction et d'entretien pour les canaux, et par là multipliera le nombre de ces moyens inappréciables de communication.

POÉSIE DIDACTIQUE.

Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses.

BOILEAU.

Les Plantes, par RENÉ-RICHARD CASTEL. Petit in-8°. de 158 pages. A Paris, chez MIGNERAT, libraire, rue Jacob, n°. 113.

SECOND EXTRAIT.

D'APRÈS le préambule du premier Extrait, numéro précédent, notre but se réduit ici, en continuant de parcourir le même poëme, à en rapprocher quelques tableaux les plus poétiques, ceux qui pourront être les plus agréables aux lecteurs.

Les six vers suivans du second chant, du brülant Été, ont une fraîcheur et un abandon philosophique, agréables pour l'amateur de l'étude et de la retraite : ils rappellent en quelque sorte l'heureuse sensation qu'on éprouve toutes les fois qu'on relit ces vers admirables de Virgile :

Fortunate senex, hic inter flumina nota

Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Egl. I, 53.

Nymphes, qui présidez aux sources, aux ruisseaux,
Venez donc nous prêter la fraîcheur de vos eaux.

Heureux qui, dans un coin, sous un rocher humide,
Voit sourdre, auprès de soi, la fontaine limpide !

C'est assez pour mes vœux : la médiocrité

Du maître et du jardin fait la félicité.

Des avantages de l'arrosement.

... vos fertiles jardins
Seront comme ces lieux de l'équateur voisins ,
Où la terre toujours plus ardente et plus belle ,
Nourrit , sans s'épuiser , sa verdure immortelle.

Le poëte mêlant adroitement la fable à la vérité ,
par-là embellit son ouvrage d'une manière agréable ,
naturelle et poétique.

On dit même qu'au clair de la lune ,
on a plus d'une fois ,
Dans des lieux écartés , vu les nymphes des bois ,
Les Faunes , les Sylvains danser sur la verdure ,
Et de chapeaux de fleurs orner leur chevelure.
Ce sont ces déités qui , par des soins secrets ,
Entretiennent les monts , réparent les forêts ;
Ce sont elles encor , qui , dans leurs jeux champêtres ,
Animent de leurs sons les rochers et les hêtres ,
Répètent vos discours , et formant les échos ,
Font retentir vos voix de côteaux en côteaux.

Voici quelques traits qui distinguent et séparent
le genre et les agréments des jardins français , et des
jardins anglais.

Deux superbes rivaux ont partagé la terre :
L'un né chez les Français , de l'ordre ami sévère ,
Marche au milieu des arts , de pompe environné ,
Son front majestueux , de festons est orné ;
Et la main des Saisons , filles de la Nature ,
A de bouquets choisis diapré sa ceinture.
Là , le tilleul docile , en quinceonce planté ,
Ombre un verd tapis , siège de la beauté ;

Ici, de marronniers, les hautes avenues
 S'arrondissent en voûte, et nous cachent les nues...
 L'autre laissant la pompe et le luxe des arts,
 Plus libre, du Génie a les heureux écarts.
 Dès long-tems il se plaît dans cette île fameuse
 Que sépare de nous une mer écumeuse;
 Mais que des préjugés toujours entretenus,
 Pour le malheur du monde, éloignent encore plus.

Ces derniers vers ont quelque chose de philoso-
 phique et de sentimental, qui fait honneur à la Muse
 qui les a inspirés. Dans le morceau qui suit, le poète
 naturaliste vante les avantages d'une tempête.

Mais un bruit redoutable éclate dans les airs :
 Les autans déchaînés ont soulevé les mers ;
 L'abyme au loin mugit, et les vagues fumantes
 Battent avec fracas leurs rives écumantes.
 Approchons, c'est l'instant où sur ses vastes bords
 Le terrible Océan répand tous ses trésors,
 Qui pourrait pénétrer la voûte de ses ondes ;
 Qui jamais atteindrait ses merveilles profondes ,
 Si des antres secrets, interdits à nos pas ,
 La tempête en fureur, ne les arrachait pas ?
 Voyez ces longs rubans sur les sables humides ,
 Ces gazons, que foulait le pied des Néréides ,
 Ces branchages touffus, où le poisson tremblant
 Trompait l'avidité d'un monstre dévorant.
 Nature, ainsi tes soins embrassent chaque espèce !
 Nulle ne doit périr.

Le commencement du troisieme chant (de l'Au-
 tomne), en annonçant l'abondance des récoltes ,

nous offre plusieurs vers d'une harmonie imitative, remarquable.

Quand, des jours et des nuits égalant la durée,
La balance paraît sur la voûte azurée,
L'Automne, couronné de pampre et de raisins,
Prend des mains de l'Été l'empire des jardins.
Les folâtres plaisirs, la joie et l'abondance,
De l'aimable saison annoncent la présence.
Vous, dont la Marne arrose et féconde les champs,
Et de la Côte-d'Or, fortunés habitants,
Qu'aux coups de vos maillets vos tonnes retentissent,
Sur leurs flancs arrondis que les cerceaux s'unissent;
Je vois dans les celliers, s'élever vos trésors,
Et la riche vendange écumer à pleins bords.

Ailleurs, même chant, mêmes idées, et même harmonie imitative.

Pomone se prépare

A combler les souhaits du laboureur avare.
Des rameaux ébranlés je vois les fruits pleuvoir;
Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir.
Les cuves, les tonneaux; et la meule pesante
Qui broie, en tournoyant, la récolte odorante.

L'image de l'Hiver n'a point refroidi la muse du poète des *Plantes*: ses tableaux, en changeant de couleurs, n'en sont pas moins agréables, ni moins pittoresques.

Le triste Hiver, porté sur de sombres nuages,
Dans les champs désolés commence ses ravages,
Détruit l'ouvrage heureux des mois antres adoucis,
Et pétrit, en grondant, la neige et les glaçons.

Plus de chants : l'Amour fuit son haleine mortelle.
 Aux flûtes des bergers, aux sons de Philomèle
 Succède le fracas des torrens écumeux,
 Et le rugissement des aquilons fougueux,
 Muse, soutiens mon vol à travers les tempêtes.
 La rose et le jasmin n'orneront plus nos têtes ;
 Les jardins sont déserts, les bocages flétris ;
 Éole sur les champs en roule les débris, ..

Et continuant le même sujet :

Mais l'Hiver regne encor. Les bois sont sans beauté.
 Le chêne sourcilieux pleure sa nudité,
 Cependant, au travers de cette foule obscure,
 On voit, par intervalle, éclater la verdure.
 Salut, couleur aimable, etc.

Les vers qui suivent ont quelque chose d'une mélancolie, d'une rêverie délicieuses, qui se marient bien aux idées qui en font l'objet.

Salut, couleur aimable, ombrages précieux,
 Dans ce deuil général vous récréer mes yeux,
 Semblables aux plaisirs semés sur la vieillesse,
 De l'Hiver ténébreux vous charmez la tristesse,
 Ranimez mes esprits encor tout effrayés
 Des sentiers périlleux que je me suis frayés,
 Du tumulte des flots, des glaces boréales,
 Et du fâcheux aspect des tempêtes australes.

Le poète avait à-la-fois senti et craint les difficultés inhérentes à son sujet, ce qu'il exprime lui-même en vers faciles et poétiques, en luttant et triomphant de ces difficultés.

Naguères d'un faux goût, les poètes esclaves
 Marchaient dans les jardins, au milieu des entraves.

Phébus ne nommait pas, sans un tour recherché,
 Le haricot grimant, à la rame attaché.
 La carotte dorée, et les bettes vermeilles,
 En flattant le palais, offensaient les oreilles.
 Ce tems n'est plus : le chou dont Milan s'applaudit,
 Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
 Sans dégrader les vers, ose aujourd'hui paraître
 Dans les chants élégans d'une Muse champêtre.

On va rapprocher plusieurs autres passages qui
 confirmeront la preuve des talens du poëte à cet
 égard. Par exemple, parle-t il du crotin de cheval,
 c'est-à-dire de la chose la plus sale, voici comment
 il ennoblit cette idée triviale.

Là, sous un peu de terre, on concentre les feux
 Que la paille a reçus des coursiers généreux.
 Le chardon y renaît hérissé d'aiguillons.

La châtaigne aquatique, au sein du lac placée,
 Se présente de loin, sous sa peau hérissée.
 Si quelque enfant d'Éole en traversant ces lieux,
 S'amuse à soulever les flots séditieux,
 Plus d'un fruit emporté par la vague et l'orage,
 Roule et vient, sous mes mains, échouer au rivage.

Et bientôt le Soleil, couronné de rubis,
 Va sortir radieux des célestes lambris.

Beaucoup d'autres passages déjà cités ont montré
 les talens poétiques de l'auteur. Mais ce qui charme
 sur-tout un lecteur vertueux, délicat et sensible,
 c'est que, poëte de la Nature, le sentiment perce
 presque à chaque vers; c'est qu'on y remarque par-
 tout une philosophie amie des mœurs, des hommes,

et desiroux de leur bonheur. Nous en avons déjà cité plusieurs exemples : en voici quelques autres encore : lorsqu'il décrit le Séiba , cet arbre aussi étonnant par sa capacité que par sa durée :

Le puissant Séiba , tel qu'une immense tour ,
Ombrage cent arpens de son vaste contour.
Au-dessus des forêts, ses branches étendues
Semblent d'autres forêts dans les airs suspendues.
Combien de fois la terre a changé d'habitans,
Combien ont disparu d'Empires florissans
Depuis que ce géant, du sein de la bruyère,
A porté dans les cieux sa tête séculaire !

Lorsqu'il nous peint les amours infortunées de Lucile et d'Atys , les promenades botaniques de cet enfant de la Nature.

C'était ainsi qu'Atys , à l'ombrage des bois ,
Allait de la Nature étudier les lois ;
Et que son jeune esprit , s'ornant dans la retraite ,
Employait ces beaux jours qu'on perd et qu'on regrette.

Et parlant de Lucile :

Des filles de l'Olympe elle avait les attraits ,
Et déjà l'indigent éprouvait ses bienfaits...

Confiant et facile ,

Leur cœur ne savait pas céler la vérité ,
Ni de leur doux penchant cacher la pureté.

Les amis de la solitude et de la méditation aimeront les vers suivans.

Et toi , silence , ami des sublimes pensées ,
Écarte loin de moi , les rumeurs insensées ,
La visite importune , et tous les froids discours
Qui d'une sainte ivresse interrompent le cours.

Veille sur ma demeure, et n'en permets l'approche
 Qu'au véritable ami, qu'au mortel sans reproche,
 Qui, cherchant la Nature, étudiant ses lois,
 De mon heureux réduit m'arrache quelquefois
 Pour promener mes yeux sur les beautés divines
 Qu'elle cache au milieu d'apparentes ruines.

Après avoir célébré les poètes champêtres les plus
 célèbres et leurs ouvrages immortels; Heureux (s'é-
 crie-t-il)

qui près de soi réunit ces tableaux !

Plus heureux qui jouit du fruit de leurs travaux,
 Se plaît à leurs écrits, et dans sa solitude,
 De leurs sages discours fait sa plus chère étude !
 Ses desirs ne vont pas au-delà du vallon
 Où le soleil naissant éclaire sa maison ;
 Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline,
 Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.
 Quelquefois dans l'été, si l'aube du matin
 Promet, en se levant, un jour pur et serein ;
 A sa compagne uni, vers le bois il s'avance ;
 Et leur fils jeune encore, en courant, les devance.
 Des mets simples et doux, avec eux apportés,
 Sur le gazon fleuri par leurs mains apprêtés,
 Leur procurent, sans frais, des plaisirs préférables
 A l'art coûteux et vain des plus superbes tables.

Le philosophe, et botaniste à-la-fois, se trouve
 heureux sur-tout, parce qu'il sait contribuer au bon-
 heur de ce qui l'entoure.

Il dispense avec joie aux jardins d'alentour
 Les rares végétaux qui parent son séjour ;
 Il enrichit le sol, et par des soins prospères
 L'accoutume à porter des plantes étrangères.

Là, d'un terrain fangeux, d'un marais crouissant,
 La culture, à sa voix, forme un pré fleurissant ;
 Ici, le sable apprend à devenir fertile ,
 Et le cytise ombrage, ou la craie, ou l'argile.
 Les champs, mieux cultivés, par des présens plus beaux.
 Se plaisent tous les ans à payer ses travaux.
 Ses utiles leçons animent la contrée ;
 La terre croit revoir le regne heureux d'Astrée...
 Vous cherchez le bonheur ? Il est dans ce vallon ;
 La faucille à la main il coupe sa moisson.
 Vous cherchez le bonheur ? Dans ces vertes prairies
 Il promène à son gré ses douces rêveries ;
 Où sous l'ombre d'un saule, au bord de ces étangs,
 Il repose, entouré de songes caressans.

Un nombre de vers pleins de chaleur, de senti-
 ment et de tendresse, répandus çà et là, adressés par
 le poète à sa femme, sous le nom de sa chère *Élise*,
 charmeront les cœurs vertueux, sensibles, et amis des
 bonnes mœurs. Enfin, les vœux du poète adressés à
 l'Éternel pour la félicité durable de la France, nous
 offrent les sentimens les plus patriotiques.

Père de la Nature, Être puissant et bon,
 Protège cet Empire...
 Fais-y du haut des cieux, descendre l'équité,
 La paix et l'union, la tendre humanité,
 La sagesse, qui règle et guide notre vie ;
 Et l'amitié, par qui sa course est embellie...
 Donne à la jeune fille, une aimable pudeur,
 Et répands sur ses traits la grace et la candeur.
 Qu'à nos yeux, chaque more, ainsi que *Cornélie*,
 Fasse de ses enfans sa parure chérie.

Avec la liberté , raffermis et maintien
 L'amour sacré des lois , son plus ferme soutien.
 Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance ,
 Ne rien voir , dans son cours , de plus grand que la France !

Depuis ces Extraits faits et remis à l'impression , j'ai remarqué avec satisfaction, qu'un critique éclairé, d'un goût délicat et sûr (1), s'est plaint « qu'on n'avait pas fait assez d'attention à ce nouveau poème, » qui offre des détails d'une poésie facile, et d'une versification d'un très-bon goût. » Dans cet article étranger au poème des *Plantes*, on voit ce rédacteur prendre plaisir à y revenir plusieurs fois. Je suis flatté de me trouver du sentiment de ce littérateur instruit, de cet écrivain exercé. Comme lui, je pense que le poète des *Plantes* mérite beaucoup d'éloges et toutes sortes d'encouragemens. C'est pour cette même raison, que je me suis permis un aussi grand nombre de détails et de citations (qui, je l'espère, n'auront pas déplu aux lecteurs) ; et elle sera mon excuse pour un troisième et dernier Extrait, lequel offrira quelques remarques critiques que j'oserai y hasarder.

E. B. L. N.

(1) Le cit. D. L., *Décade Philosophique*, n°. 22, an VI, Extrait du *Mariage des Fleurs*, traduction nouvelle.

GRAMMAIRE.

Utile-dulcis : l'instruction et l'agrément.

Essai d'un nouveau Cours de langue allemande ; ou choix des meilleurs Poèmes de ZACHARIE , KLEIST et HALLER ; avec deux traductions françaises , dont une , absolument littérale , est destinée à l'étude de cette langue. Un volume in-8°. de 160 pages. A Paris , chez les libraires KANIG , quai des Augustins , n°. 18 ; FUCHS , rue des Mathurins ; et HONNERT , imprimeur , rue du Colombier , n°. 116. Floréal , an VI.

ON sait combien les premiers pas de l'étude des langues sont pénibles et rebutans. Pénétrés de cette vérité , plusieurs hommes de lettres , estimables , se sont particulièrement appliqués à simplifier , à faciliter et abrégér cette première étude si ennuyeuse et si fastidieuse par elle-même ; et ils ont prouvé , qu'on pouvait la rendre plus facile , plus attrayante , et beaucoup plus agréable en la commençant par la poésie ; si l'on adapte dans cette première étude , avec choix et discernement , un poète chez qui le sens ne soit pas trop difficile à saisir , à raison de sa manière d'écrire en vers , et du sujet qui en fait l'objet (1).

(1) Les personnes qui voudront particulièrement s'instruire sur les différentes raisons motivées avec quelque détail , qui , réunies , viennent à l'appui de cette assertion ; assertion qui

La préférence pour l'élève, d'un poëte sur un orateur, ou un historien, a un second avantage reconnu, celui de laisser dans sa mémoire un plus long souvenir, et des élémens de la langue qu'il apprend, et des pensées de l'auteur qu'il étudie. Quel est l'homme dans un âge avancé, même aujourd'hui, peu familiarisé avec les auteurs de la belle latinité, qui ne se rappelle pas encore quelquefois des passages de Phèdre ou de Térence, de Virgile ou d'Horace, et qui aurait bien de la peine à réciter une phrase entière de Cicéron ou de Tite-Live ?

Les versions littérales en plusieurs langues du célèbre grammairien Adam, publiées dans cette même vue, avec beaucoup de succès, et dont plusieurs ont été réimprimées (1); les progrès rapides et connus de ses élèves d'après cette méthode : d'autres traductions interlinéaires également en plusieurs langues, publiées par le cit. Lancelotti de Boisfermain, ayant le même but, et qui n'ont pas moins bien réussi, ont dû engager l'auteur à les imiter dans ce nouveau cours.

peut paraître singulière à quelques gens de lettres, aux maîtres de langues sur-tout, qui n'auraient qu'une routine, peuvent consulter une dissertation d'une certaine étendue, où sont exposés les avantages multipliés de cette méthode. Cette dissertation se trouve dans le *Magasin Encyclopédique*, III^e. année, page 512, sous le titre de *Prolegomenes de Poésie Anglaise*.

(1) Traductions et Grammaires, tous les ouvrages estimés dans ce genre, de ce maître de langue, se vendent à Paris, chez Benoît-Morin, rue-Saint-Jacques.

La Méthode Latine de Du Marsais,

de langue allemande, et lui promettre dans son travail les mêmes succès.

A l'instar de ces ouvrages élémentaires que nous venons de nommer, le nouveau Cours offre, pour les auteurs qui en font la bête, les poètes de l'Allemagne à-la-fois les plus célèbres, les plus agréables et les plus faciles à entendre; de Zacharie, de Kleist, de Haller, de Klopstock. Leurs poèmes sont accompagnés d'une première version littérale, avec quelques notes courtes, élémentaires et grammaticales, où l'auteur du Cours les a cru nécessaires pour prévenir ou résoudre les difficultés inhérentes aux premières leçons. Suit au bas des pages une seconde traduction plus soignée, élégante, et faite pour être lue de suite avec satisfaction. Un ouvrage de ce genre n'exige point un extrait d'une plus grande étendue: et si changeant d'objet, ces détails secs, techniques, et suffisans, nous allons les entremêler de quelques fleurs poétiques, plus agréables pour la plupart de nos lecteurs.

Dans des notes accessoires et historiques, qui terminent le volume, entre plusieurs vers faits par différentes mains, on distingue les suivans, qui plaident la cause de l'humanité, et qui rappellent le nom de FÉNÉLON, ce nom cher aux lettres, à la France, aux hommes de toutes les nations (1). Ces vers, l'auteur du

(1) Dans un voyage d'une année que je passai à parcourir l'Angleterre, je me rappelle avec satisfaction, que j'eus le plaisir d'y voir presque partout, chez les sectaires les plus opposés dans leurs principes religieux, le portrait du célèbre archevêque de Cambrai, et que tous avaient beaucoup de



Cours les consacre à la louange de l'excellent abbé de Fénélon, ce vrai citoyen, digne d'un meilleur sort, et dont les vertus et les bienfaits envers l'humanité pauvre et souffrante, n'ont point encore été célébrés.

Quoi ! le père du pauvre est à peine cité,
Et le nom du méchant est par-tout répété !
Pour les bienfaits souvent nous sommes sans mémoire,
Et le cri de l'effroi retentit dans l'histoire.
O toi, qui secourus l'enfant du malheureux,
Pourvus à ses besoins, le guidas vers les cieux,
Neveu de ce prélat si cher à ma patrie,
Fénélon, sois chanté ! j'en sème le Génie.
Si ton oncle éloquent sut instruire les rois,
Tu vins à l'orphelin faire entendre ta voix ;
Il te dut ses vertus ; et sa reconnaissance
Doit immortaliser ta rare bienfaisance.

Ces vers sont bien faits ; le second des deux suivans est frappant ; et lus en société, il y aurait été très-applaudi.

Pour les bienfaits souvent nous sommes sans mémoire,
Et le cri de l'effroi retentit dans l'histoire.

Il me rappelle le vers sublime de l'*Épître aux Malheureux*, par Gaillard (Paris, Regnard, 1766).

Et c'est à l'univers peut-être que j'écris.

trouvé

On nous saura gré de rapprocher ici les trois vers qui commencent cette pièce, et qui amènent ce vers

vénération pour sa mémoire. Je me rappelle également avoir vu le buste de Clément XIV chez plusieurs savans anglais, au-dessus des préjugés du commun des protestans ; préjugés qui aveuglent toujours et fanatisent les hommes, de quelque parti qu'ils soient.

Tome XXXV.

G.

de sentiment, admirable sans doute pour quiconque,
doué d'une âme humaine et compâtissante, saura
l'apprécier.

Où donc est le bonheur ? tout se plaint, tout murmure,
Un deuil injurieux accuse la Nature :
Par-tout je vois des pleurs, par-tout j'entends des cris,
Et c'est à l'univers peut-être que j'écris.
Vérité douloureuse !... E. B. L. N.

POÉSIE.

CHARADE.

PLUSIEURS vieillards, de mon premier,
Mangent en abondance.
Plus d'un cochon, par mon dernier,
Soutient son existence.
Mon tout, dans la Seine,
Se trouve sans peine.

Explications de l'Énigme et Logogriphe du N^o 24.

Le mot de l'Énigme est *Lit*; celui du Logogriphe est
Rais, dans lequel on trouve *enf*.

SPECTACLES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE NATIONAL.

La pièce donnée à ce théâtre, sous le titre de *Zoraima*
et *Zulnar*, a obtenu le plus grand succès dans toutes ses
parties. Il n'en est aucune, en effet, qui ne soit digne
d'éloges. Poème plein d'intérêt, malgré quelques longueurs,
quelques inutilités; musique remplie de grands effets, quoi-
qu'un peu chargée; décorations aussi magnifiques que vraies;

costumes de la plus grande richesse : tout cela , secondé par le jeu soigné des acteurs , ne pouvait manquer de réussir auprès du public , qui en a témoigné sa satisfaction avec enthousiasme.

Le sujet est tiré de Gonzalve de Cordoue , roman de Florian. Zulnar a persécuté la tribu des Abancerrages ; mais il a vu Zoraïme , fille de leur chef , et l'amour a dompté ce cœur féroce. Pour expier ses fautes , il quitte l'armée du cruel Abular , qu'il a tant de fois menée à de honteuses victoires. Il a pénétré , sous un nom supposé , auprès de Zoraïme. Sa valeur lui a mérité le cœur de cette princesse , qui lui fait prendre l'engagement de la venger de Zulnar , dont elle ne connaît que le nom. Il veut au moins triompher d'Abular , de ce chef de brigands qui continue à désoler le territoire ; il s'y prépare , lorsque , dans un moment d'emportement , il se fait connaître à un de ses rivaux ; mais le généreux Alamir , loin de livrer un ennemi qu'il ne veut vaincre qu'au milieu des combats , lui procure lui-même une retraite. Cependant Zoraïme informée du lieu qui cache Zulnar , sans savoir que c'est le même qu'Enolf , son amant , le livre aux recherches du peuple , et se désespère ensuite de cette méprise funeste qu'elle va bientôt réparer. Déguisée en troubadour , elle parvient à surprendre une lettre du grand juge , qui ordonnait au gardien de Zulnar de le livrer à ceux qui lui remettront cet écrit. Zoraïme y substitue une lettre amoureuse , et cet échange produit à-la-fois une situation fort intéressante et une scène très-comique , la délivrance de Zulnar et une lettre d'amour qui paraît adressée par le grand juge à un chef hideux d'eunuques noirs.

Zulnar échappé à sa prison s'unit à Zoraïme , qui n'est pas moins vaillante guerrière qu'amante fidelle , et tous deux obtiennent une victoire complète sur les troupes d'Abular. On sent bien que la main de cette généreuse

filie devient le prix de la reconnaissance de son pere , et que tout le monde est heureux.

L'auteur des paroles est le cit. Saint-Just, et celui de la musique est le cit. Boyeldieu , tous deux auteurs de *la Famille Suisse* , piece qu'on donne avec succès au théâtre Feydeau.

Les décorations sont des cit. Persier et Lafontaine ; elles ont été peintes par les cit. Mathis et Mœnich.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

On apprend hier par une lettre insérée au Journal de Paris, qu'une petite niece de Racine languissait dans un extrême dénuement ; on sut aussi que les auteurs du Vaudeville , saisissant une idée du cit. Goupigny , avaient conçu le projet de se réunir à ce jeune littérateur pour acquitter une double dette , pour célébrer la mémoire d'un grand homme , et porter du secours à son dernier rejetton indigent , et inconnu sans doute , puisqu'il était délaissé.

Ce projet a reçu hier son exécution. Un concours très-nombréux de spectateurs secondait la louable intention de nos modernes et aimables chansonniers. Chacun semblait leur envier le double mérite de leur idée , et désirer de s'associer à eux pour rendre hommage au génie en payant un tribut au malheur.

On était prévenu de la précipitation avec laquelle avait été composée la bluette épisodique intitulée, *l'Hommage du petit Vaudevillais au grand Racine* ; on était disposé à l'écouter avec l'indulgence , à l'accueillir avec l'intérêt que commandaient et le motif et le sujet d'une telle production. C'est cette disposition d'esprit que nous devons conserver , en parlant d'un ouvrage qui , portant avec lui l'excuse de sa faiblesse et de ses défauts , se justifie par l'intention de ses auteurs.

Le cadre n'est pas nouveau. La scene est aux Champs-

Elyséens. Petit-Jean qui, comme on sait, dut sa fortune à Racine, est portier dans l'autre monde, comme il l'était chez Dandin; il est le gardien du quartier des poètes; son poste est moins lucratif que chez le juge du Mans; le jardinier d'Auteuil a conservé près de Boileau son occupation accoutumée, et Molière peut encore consulter sa Laforest. Molière et Boileau s'indignent souvent à la lecture des productions nouvelles qu'ils reçoivent de leur patrie dégénérée: le satyrique soutient que, sous d'autres noms, il reconnaît Chapelain, Pradon et Bonnacorse; plus indulgent ou plus juste, le père de la comédie française a distingué quelques ouvrages; il a reconnu, et pour ainsi dire adopté le *Philinte*; il a félicité Thalie d'avoir pu lier une *Intrigue Epistolaire* fort agréable, et mettre au rang de ses plus chers favoris un *Vieux Célibataire*.

Arlequin arrive sous l'habit emprunté de Mercure. En voyant Laforêt, il se rappelle Joly, nomme cette précieuse actrice, et apprend que, descendue chez les morts, elle a reçu des remerciemens de Molière. Arlequin est renvoyé par le Vaudeville vers le grand Racine. L'objet de sa mission est délicat; il a besoin de se servir d'une allégorie pour se faire connaître: on applaudit à son zèle; mais il veut parler à Racine, lui apprendre que le siècle qui a succédé au sien, sait l'admirer plus que l'imiter; que les prêtres attachés à son culte ont été un moment dispersés, mais que bientôt sans doute ils vont être réunis dans un temple digne de lui; qu'en attendant et dans un modeste oratoire, d'ordinaire consacré à la folie, un encens pur et léger lui est adressé.

On demande à Arlequin des nouvelles de Paris, et de nos habitudes, nos modes, nos romans, ou plutôt ceux de nos voisins naturalisés parmi nous; nos productions littéraires, nos satires modernes, nos journaux, nos critiques, nos libelles, tout essuie les traits du malin Van-

devillé, qui même, se rendant une ou deux fois coupable de personnalités, devient méchant et cesse d'être aimable.

Il ne serait pas injuste de faire observer que les tableaux satyriques occupent la presque totalité de l'ouvrage, et qu'on parle trop peu de Racine, qui lui-même ne paraît pas. A l'égard des couplets faits précipitamment, quelques-uns sans doute sont négligés, incorrects, mais presque tous offrent de l'esprit, de la saillie, des traits piquants. Un des moins heureux est celui consacré à Racine : il n'y a rien là d'étonnant ; il fallait parler de Racine, en parler en vers, en parler en présence de Boileau ; on a pu trembler et ne pas réussir.

Les auteurs ont été demandés et très-vivement applaudis.

A N N O N C E S.

Prospectus des Œuvres choisies de Fénelon : 6 vol. in-12, brochés, avec des figures en taille-douce.

« Il est un très-petit nombre de bons ouvrages, dictés par la raison et le sentiment, qui conviennent à tous les pays, à tous les siècles, à tous les peuples. Il serait à désirer, pour le bonheur du genre humain, qu'il n'en existât que de semblables dans l'univers.

» De ce petit nombre sont les *Œuvres choisies de Fénelon*, telles que nous les présentons au public.

» Il existe une collection de tous les écrits de ce vertueux et sentimental philosophe, en 9 vol. in-4°. mais elle ne saurait convenir à toutes sortes de lecteurs, soit à cause du nombre des volumes, soit à raison des matières théologiques qui s'y trouvent mêlées.

» Le *Fénelon* dont nous sommes les éditeurs ne laissera rien à désirer aux amateurs de la vraie philosophie. On y retrouvera l'élite des écrits de ce grand homme, c'est-à-dire tous ceux de ses écrits qui placent leur auteur à côté des premiers sages, et qui rendront à jamais son nom synonyme de celui de la vertu.

» Depuis long-temps les gens de goût demandaient cette édition ; des femmes, dignes d'en apprécier le mérite, la sollicitaient, et plusieurs pères de famille la réclamaient pour leur bibliothèque et celle de leurs enfans.

» L'édition entière sera composée de 6 vol. in-12, de 400 à 450 pages, du même format que les *Etudes de la Nature*, de Bernardin-de-Saint-Pierre. La partie typographique y sera parfaitement soignée. On y emploie les beaux caractères de Firmin Didot, et le papier choisi dans les fabriques les plus renommées.

» Le premier volume sera décoré du portrait de *Fénelon*. Cette gravure, ainsi que toutes celles analogues au sujet traité dans les divers volumes, seront l'ouvrage des meilleurs maîtres.

» Enfin, rien ne sera négligé dans cette édition de ce qui pourra la rendre parfaite sous tous les rapports.

» L'édition entière sera distribuée en deux livraisons, chacune de trois volumes, pour le prix de 12 francs, qui seront payés, savoir : 6 fr. en souscrivant de suite, ou pendant les mois de floréal et prairial, et 6 fr. en retirant la première livraison, qui paraîtra vers la fin de thermidor. La seconde sera distribuée *gratis* aux souscripteurs deux mois après, qui, selon l'ordre de date de leurs souscriptions, recevront les premières épreuves des gravures. Le prix du papier vélin sera de 24 fr. en souscrivant de suite.

» La souscription est ouverte chez le cit. Lefevre, imprimeur-libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, nos 254 et 89, à Paris; et chez le cit. Moutardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur.

» Les personnes qui n'auront pas souscrit d'ici au 30 prairial, ne pourront jouir de la remise qu'on propose à ceux qui se feront inscrire avant cette époque. Elles paieront la souscription 18 fr., acquittée par moitié comme ci-dessus.

» Le 30 thermidor, la souscription sera irrévocablement fermée. Il ne sera tiré que cent exemplaires en suivan le nombre des souscripteurs, et le prix sera de 24 fr. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

» Toutes les lettres de demandes et d'envoi d'argent doivent être adressées franches de port, sans quoi elles ne seront pas admises.

Nous pouvons ajouter à cette annonce, que l'estimable éditeur de cette précieuse collection, déjà connu pour son goût et son érudition, est en état de remplir les conditions énoncées dans ce prospectus, et qu'il les remplira à la satisfaction des souscripteurs.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

De New-York, le 23 germinal an VI.

DEPUIS un message du président des Etats-Unis, qui semblait préparé pour une déclaration de guerre contre la République Française, les portes du congrès ont été constamment fermées.

Les bruits du dehors assurent que le Directoire français nous demande 12 millions de dollars, et se refuse à toute compensation pour la perte de près de 300 bâtimens. La première partie de cette nouvelle est très-peu vraisemblable.

Il est certain que les débats sont très-orageux : le parti français, qui est véritablement ici le parti américain, augmente considérablement dans le congrès et hors du congrès. Déjà les guerroyeurs anglais et les agioteurs sont pâles et déconcertés.

TURQUIE. De Constantinople, du 27 germinal.

Le célèbre Hussein, capitain-pacha, aujourd'hui commandant en chef de l'armée ottomane en Bulgarie, vient de traiter deux chevaliers de Malte, qui avaient été faits prisonniers il y a près de deux ans, avec des égards qui prouvent la générosité de son ame. Ils étaient encore esclaves ici sur leur parole, mais sous le cautionnement de M. de Bouligny, ministre d'Espagne et de Malte. Ils attendaient vainement le prix de leur rançon pour recouvrer entièrement leur liberté. Hussein-Pacha n'a pas voulu quitter Constantinople sans les en faire jouir. Il y a huit jours qu'il les fit venir pour leur annoncer qu'il l'a

avait obtenue du grand-seigneur, et leur a fait présent de mille piastres pour les frais de leur voyage. Pour prix de ce bienfait, il les a seulement chargés de prier le grand-maitre, à leur retour à Malte, d'adoucir le sort des esclaves turcs, et de lui rapporter la maniere dont on en use à Constantinople envers les Maltais.

On parle, plus que jamais, d'une insurrection dans la Morée.

Du 2 floréal. On croyait ici que l'ambassadeur d'Angleterre était parvenu, à force d'argent et de séduction, à détacher la Porte de la France; mais on en paraît aujourd'hui totalement désabusé; il y a même des personnes, qui se disent bien informées, qui assurent que sous peu de tems on sera fort étonné des procédés de notre cour envers la République Française, et qui semblent croire que le formidable armement de la Méditerranée est destiné à seconder les efforts de la marine française.

Quoi qu'il en soit; ce n'est pas sans étonnement que nous voyons les troupes russes, qui bordent nos frontieres, augmenter tous les jours, et l'empereur donner des ordres pour y porter les siennes.

Suivant des lettres de Semlin, du 11 floréal, on approvisionnait en toute diligence la forteresse de Belgrade; l'armée du gouverneur de Bosnie avait fait en désordre sa retraite de Widdin; Passwan-Oglu Payant poursuivie, l'avait forcée de repasser la Morawa, et de se réfugier sous Belgrade. On ne disait pas où était l'armée d'Alo Pacha; mais, suivant toute apparence, elle a dû se replier sur Gradiste et Nissa. On croyait Orşowa déjà assiégé, et Belgrade menacé du même sort, tant était grande la terreur produite par les derniers succès de Passwan Oglu, d'autant plus imposans, qu'on y était moins préparé, et qu'on s'attendait, depuis quinze jours, à recevoir la nouvelle de la prise de Widdin par l'armée ottomane.

Au reste, il paraît qu'on exagere beaucoup les suc-

cès de Passwan-Oglu, comme on avait aussi fort exagéré ses pertes ; car on lui a fait perdre , dans les gazettes , nombre de batailles pendant sa retraite sur Widdin , tandis qu'il n'y a eu que de légers combats d'arrière-garde , suivant les rapports les plus authentiques.

RUSSIE. De Wilna , le 12 floréal.

L'empereur de Russie vient d'introduire les billets de banque dans ses vastes possessions en Pologne , avec ordre d'échanger le numéraire contre ces billets dans les caisses publiques , et défense de rien payer en argent. Cette violente détermination paraît avoir pour objet de s'emparer du numéraire en circulation , et d'ôter par-là aux Polonais fugitifs tous moyens d'existence ; la misère et le mécontentement intérieur sont au comble.

Plusieurs magnats de la Pologne Russe , et sur-tout le prince Radziwil , ont pris pour plusieurs millions de ces billets , avec lesquels ils paient les nobles qui avaient des capitaux affectés sur les biens-fonds des principales maisons de la Pologne , ce qui facilitera l'introduction du papier-monnaie russe dans ce pays.

ALLEMAGNE. De Vienne , le 12 floréal.

Depuis long-tems nous n'avons vu notre cabinet si occupé qu'actuellement ; il se tient journellement une ou deux conférences. On attend très-incessamment un courier de Londres , et un autre de Pétersbourg.

Plusieurs des coupables de l'insulte faite à l'ambassadeur de la République Française sont arrêtés. On continue à ce sujet les perquisitions les plus sévères. Le plus grand calme règne d'ailleurs dans cette capitale.

Le 17. Il est arrivé cette semaine plusieurs courriers de Paris et de Londres.

La nouvelle commission militaire a proposé différentes réformes et améliorations , entr'autres de supprimer l'uniforme blanc , et d'adopter la couleur

grise ; de substituer aux fusils qui pèsent quinze livres, des mousquets qui ne pèseront que huit livres. Déjà il a été fait une épreuve de cette nouvelle arme, et l'on a acquis la certitude qu'elle produisait le même effet que celles d'un poids supérieur. Il a été aussi proposé de séparer, des régimens, le 4^e. bataillon qui formait la réserve, et d'en composer de nouveaux régimens ; de créer trois nouveaux régimens de hussards hongrois, et enfin de n'adopter pour la cavalerie impériale que trois dénominations : dragons, cuirassiers et hussards. Il est en outre question d'établir une nouvelle garde à cheval polonaise et gallicienne. — Le licenciement du corps de volontaires viennois ayant été résolu par sa majesté, ce corps arriva ici le 9 de ce mois, traversa la ville tambour battant, et déposa son drapeau à l'arsenal de la bourgeoisie, où il fut reçu par le magistrat. Le 11, ces volontaires furent passés en revue à Bertholdsdorff; après quoi ils reçurent leurs congés.

On dit ici que le landgrave de Hesse Cassel, par son traité fait avec le cabinet de Berlin, lui a transmis son trésor à 4 pour 100 d'intérêt, lorsque toutes les dettes de l'Etat sont à 5; il en résulte, pour le roi de Prusse, l'avantage d'avoir sous sa main une forte somme en cas de guerre.

L'Angleterre a tout fait pour persuader aux cours de Vienne, de Prusse et de Russie, que si la guerre ne recommençait pas cette année, avant l'automne, les principes républicains s'étendraient depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, depuis le Pô jusqu'aux Monts-Crapacs.

Des bords du Mein du 24 floréal. Les craintes d'une rupture entre l'Autriche et la France sont entièrement dissipées. Il se confirme que les troupes autrichiennes qui devaient se rassembler sur le Leck et l'iller, ainsi que dans les environs de Lintz, ont reçu contre-ordre. On annonce même aujourd'hui, que le corps d'armée formant le contingent impérial qui se trouve dans la Bavière, va se mettre en marche pour l'Autriche, où doit être transféré le quartier-général qui est à Friedberg près d'Augsbourg.

De Rastadt, le 27 floréal.

La députation d'Empire, dans sa séance du 14, a pris, sur la dernière note des ministres français, un *conclusum* portant qu'elle y répondra incessamment. Ce *conclusum* contient douze feuilles d'écriture : il sera communiqué par la voie de l'impression. La dictature demanderait trop de tems pour en donner connaissance dans la forme usitée. En voici la substance :

« Quoique les auteurs de la dernière note française aient senti qu'avant de régler la masse des indemnités, il fallût celle des pertes, ils ont ajouté dans leur dernière note de nouvelles demandes, encore beaucoup plus sujettes à difficultés que leurs demandes précédentes. Comme, dès le commencement, on a accordé les limites du Rhin, ils n'ont pas rejeté la condition préalable que le cours de ce fleuve appartiendrait en commun aux deux nations, et que la ligne du milieu de son cours servirait de démarcation, et ne peuvent plus élever de prétentions sur toutes les îles du Rhin, qui, dans leur ensemble, forment un objet très-considérable, qui appartiennent pour la plupart à des particuliers, et dont l'usage est indispensable pour en tirer les fascines nécessaires aux réparations de ses rives. Chaque Etat doit avoir celles des îles qui sont situées sur la moitié du fleuve qui est de son côté ; et celles qui sont au milieu doivent être l'objet d'un arrangement particulier.

« La demande concernant Kehl, Cassel, Huningue, Brisach et Ehrenbreistein, est aussi peu fondée. La raison que ces postes sont nécessaires à la sûreté de la France n'est point juste. Au contraire, la concession qui en serait faite menacerait l'indépendance de l'Allemagne. Cette demande est diamétralement opposée à celle du cours du Rhin pour limite, et à la renonciation faite formellement de toute prétention ultérieure qui ne serait point à l'avantage commun des deux nations. D'après ces raisons, la demande est inadmissible.

« Pour ce qui concerne Brisach, l'état actuel des choses repose sur d'anciens traités subsistans. Quant à la démolition d'Ehrenbreistein, comme on n'a rien offert d'équivalent, il faut absolument s'en tenir à ce principe admis de la limite du Rhin, et chercher d'autres moyens d'établir la sûreté réciproque.

» On ne voit pas autant de difficultés sur les autres articles qui sont purement relatifs au Rhin comme limites. Ainsi, on ne parlera du hallage qu'autant qu'il sera possible et nécessaire, qu'il ne portera aucune atteinte à la supériorité et à la propriété territoriale, et qu'il n'empêchera point la réparation des rives du Rhin, et laissera la liberté de construire des digues pour la conservation des propriétés particulières, et la conduite des matières nécessaires à cet usage.

» Il en est de même de la libre navigation qu'il ne suffirait pas d'établir entre les deux nations contractantes, mais qui devrait être concertée avec la Hollande, la Suisse, les Pays-Bas, comme cela a eu lieu jusqu'à présent.

» L'abolition des péages, quoiqu'ils soient nécessaires pour avoir les fonds destinés à l'entretien du cours des eaux, et comme gages de plusieurs créanciers, si elle a lieu, devra s'étendre aux péages de Hollande et aux droits de tribut des bateliers, jusqu'à l'embouchure du Rhin.

» Quant à l'égalité des droits de douane sur les deux rives, son établissement est bien moins possible, à cause de la grande diversité des Etats, grands et petits, qui bordent le Rhin, où ces droits sont employés à l'encouragement de l'industrie, et où le taux en varie suivant la différence des poids et mesures, la nécessité, l'avantage, la quantité, ou le plus ou moins de facilité d'avoir des marchandises.

» Cet article et le précédent exigent donc un examen approfondi, qui ne doit pas retarder l'ouvrage capital de la paix, qui peut donner lieu, dans son tems, à un traité de commerce, jusqu'à la conclusion duquel les choses doivent demeurer sur ce même pied.

» La députation d'Empire déclare qu'elle n'a pas le droit d'agiter la question relative à la libre navigation sur tous les fleuves d'Allemagne. Elle ne peut de même consentir à l'indemnisation de la noblesse de l'Empire de la rive gauche du Rhin pour les domaines de la rive droite, parce qu'elle ne fait pas partie des Etats d'Empire auxquels seuls, d'après ce qui a été convenu, il est dû des indemnités.

» Cette noblesse est composée de simples propriétaires de biens particuliers, à qui les précédentes notes des ministres français ont donné la qualité de *sacré*, titre qui doit suffire à la noblesse.

» Sur l'article des dettes, la députation observe que l'usage constant est qu'une puissance qui acquiert un pays, se charge de ses dettes; que la France peut s'y engager

d'autant plus facilement, que des districts, des pays étendus n'en ont point; au lieu que ceux situés sur la rive droite, par les malheurs de la guerre, en ont contracté de si énormes, que des siècles ne suffiront pas, pour les voir acquitter. Qu'y aurait-il de plus injuste que de faire payer à des étrangers les dettes des communes et des pays, qui les ont contractés, et qui en ont tiré l'avantage? Si on admettait cette injustice, de les transporter sur la rive droite déjà accablée de dettes et d'autres redevances, ce serait mettre les créanciers en danger de tout perdre; ce serait diminuer la valeur des indemnités, et donner à certains Etats de la rive gauche endettés, des indemnités proportionnellement plus considérables que les autres.

» La députation déclare qu'elle est prête à renoncer à tous droits sur la rive gauche, pourvu que la France renonce, de son côté, à toute prétention sur l'Allemagne; en revanche, elle demande que la République n'en forme plus aucune à la charge d'Etats particuliers pour des objets provenant de la guerre; ces prétentions ne pouvant être admissibles dans un traité de paix.

» Cette paix coûte assez cher à l'Empire, pour que chacun de ses Etats y trouve un avantage.

» En finissant, la députation persiste à demander une déclaration précise sur les articles 7, 8, 11, 13, 14, 17 et 18 des propositions antérieures, auxquelles on n'a point encore cathégoriquement répondu. »

On se trompe à Paris, si on croit que les ministres français et les principaux membres de la députation d'Empire travaillent à régler la distribution des sécularisations et des indemnités. Il ne se fait encore ici aucun travail à ce sujet.

Il est arrivé ici, hier et avant-hier, trois courriers de Paris. Le premier a apporté des nouvelles pour Vienne, qu'il a remises au comte de Cobenzel. Le second, adressé au général Bernadotte, lui a apporté l'ordre de se rendre à Strasbourg. Le troisième est adressé aux ministres français, qui se sont rendus le lendemain de grand matin chez les ministres impériaux.

Du 30 floréal. Les envoyés prussiens ont remis hier aux ministres français une note qui suppose le concert entre plusieurs puissances, relativement aux

affaires d'Allemagne; ils déclarent dans cette note que le roi, leur maître, s'oppose aux demandes contenues dans la réponse du 14 floréal.

PRUSSE. De Berlin, le 12 floréal.

Le gouvernement vient de défendre, sous peine de confiscation et d'amende, l'exportation de l'or, tant en lingots que monnoyé. Il est permis aux voyageurs d'en avoir suffisamment pour le besoin de leur route; mais les marchands voyageant pour leurs affaires, ne pourront emporter, en especes d'or, pour plus de 500 écus.

PIÉMONT. De Turin, le 21 floréal.

Depuis une affaire qui a eu lieu à Rocca-Grimalda, il ne s'est plus rien passé sur nos frontières. On se flatte que les rassemblemens qui existent encore sur le territoire de nos voisins, se disperseront d'eux-mêmes. Déjà des ordres positifs de commandans français ont fait cesser ceux qui se trouvaient dans leur voisinage. — Trois ou quatre individus, accusés de projets contre-révolutionnaires, ont reçu l'ordre de sortir des Etats du roi de Sardaigne dans un court délai. Les exemples de sévérité qu'on a déjà donnés, doivent être plus que suffisans. Il paraît qu'en tous cas la rigueur des lois ne sera déployée que contre les conspirateurs bien avérés; et quant aux fusillades, elles sont réservées pour les brigands pris les armes à la main, attaquant les troupes du roi, ou envahissant les propriétés.

SUISSE. De Zurich, le 20 floréal.

Voici les principaux passages de la proclamation remarquable que le général Schawenbourg a publiée le 17, à la suite de son invasion dans le canton de Schwitz, et pour justifier la sévérité avec laquelle il a traité le couvent de Notre-Dame-des-Hermites, et pour atténuer les conséquences que la calomnie voudrait en tirer dans l'espoir d'alarmer les autres cantons sur la liberté de leur culte.

« Citoyens, si des mesures rigoureuses ont été déployées contre ce monastere, elles ont été de justes représailles pour le mal que ces moines ont constamment cherché à faire à la République Française depuis sa naissance. Ils ont toujours offert un asyle aux prêtres réfractaires et aux autres séditieux, et les ont excités à ne pas prêter serment de fidélité à la Ré-

publique. Par leurs prédications astucieuses, par leurs écrits empoisonnés, ainsi que par les moyens plus directs de corruption, ils ont alimenté la guerre de la Vendée, ils ont fanatisé les départemens des frontières, etc. Ces faits sont connus; et leurs auteurs eux-mêmes n'en faisaient pas un secret. Non-seulement l'intérêt de la France, mais encore celui de l'humanité, exige qu'on arrache à ces apôtres de la rébellion les armes dont ils faisaient un usage si dangereux. Les autres fondations ecclésiastiques ne doivent pour cet concevoir aucune inquiétude. On accomplira ponctuellement le traité que j'ai fait avec vous, et en vertu duquel votre religion doit être respectée; les ministres de votre culte doivent être protégés contre toute offense, et les armes laissées aux pays qui n'ont pas encore été occupés par les troupes françaises. »

Une résolution prise le 15 à Arau par le grand-conseil, porte que la ville d'Arau sera le siège du Corps législatif et du Directoire; en sorte qu'elle sera la capitale de la République Helvétique.

Dans la séance du 12 floréal, on agita dans le grand-conseil, avec beaucoup de vivacité, la question relative à l'Angleterre; il y fut décidé que non-seulement on mettrait en séquestre toutes les marchandises, l'argent et les créances des Anglais en Suisse, mais que les marchandises anglaises étaient prohibées dans la République.

Ce décret fut approuvé le même jour par le conseil des Anciens.

On a élevé la question si les Anglais ont plus de créances en Suisse, que les Suisses en Angleterre; et l'on est généralement persuadé que la chose est ainsi.

Glaris avait demandé à la Ligue Haute de la Rhétie des secours contre les Français et les Zuricois, mais cette Ligue, ainsi que les deux autres, ont adopté, le 10 de ce mois, une entière neutralité, parce que le résident français a fait entendre, que la moindre part que les Grisons prendraient à cette guerre, serait regardée comme un acte hostile, dont l'entrée très-prompte des troupes françaises dans leur pays serait la suite; il a assuré, au contraire, que la République Française respecterait la liberté et l'indépendance de la Ligue, et ne la contraindrait pas à adopter la nouvelle constitution helvétique.

Le baron de Krouthal, chargé d'affaires de l'empereur, a aussi déclaré, le 9 floréal, que la neutralité convenait le mieux à la situation de la Ligue, et qu'il en écrirait à sa cour pour qu'elle la reconnût.

ITALIE.



ITALIE. De Venise, le 15 floréal.

Il y a, depuis quelques jours, des mouvemens parmi les troupes impériales; un corps s'est avancé vers le Bas-Tyrol, un autre s'est porté vers le lac de Constance. Du côté des bouches du Ferrarais, on élève des batteries, et les troupes qui se trouvaient dans cette partie, se sont réunies près du port de Lago-Scuro. Il est aussi arrivé de la Moravie quelques renforts qui ont été mis en cantonnement à Bassano et dans les environs.

On est occupé à mettre dans le meilleur état de défense les isles qui se trouvent à l'entrée de notre port. Suivant ce qu'on apprend, le général Devins doit prendre le commandement de l'armée impériale en Italie.

De Rome, le 10 floréal. La bibliothèque particulière du pape, qui était riche sur-tout en livres imprimés dans le 15^e. siècle, et qui contenait aussi plusieurs ouvrages modernes très-précieux, vient d'être achetée par un libraire de cette ville, pour la somme de 36,000 piastres. On dit qu'il y a encore dans cette bibliothèque un trésor considérable en or et en pierreries. L'ex-chevalier Piranesi, autrefois ministre de Suède auprès de la cour de Rome, avait obtenu sa démission peu de tems avant que notre ville fût érigée en république, et S. M. suédoise lui avait assuré en même-tems un traitement d'écus. Piranesi s'est refusé à cette faveur royale, parceque notre République défend à ses concitoyens de recevoir des pensions d'une puissance étrangère. Dernièrement il l'a évitée, par une déclaration publique, tous les ex-nobles à venir le trouver au Capitole, pour brûler, de concert avec lui, tous les emblèmes de la noblesse. On ne dit pas que le concours ait été fort nombreux; notre ville ne manque cependant pas d'hypocrites.

ESPAGNE. De Madrid, le 18 floréal.

Les dernières lettres de France nous ont annoncé le très-prochain rappel du cit. Truguet. Cet ambassadeur n'en avait hier encore aucune nouvelle. Il se plaignait seulement des diverses tracasseries qu'on lui a suscitées; mais il espérait qu'elles ne l'empêcheraient pas de resserrer les liens de sa nation avec l'Espagne.

De nouveaux indices sembleraient présager que le prince de la Paix pourrait bien rentrer tout-à-fait en faveur, malgré les efforts de deux des ministres qu'il a présentés au roi, mais qui croient que les intérêts de leur patrie, tant au dedans qu'au dehors, s'opposent à ce qu'il se remette en possession du pouvoir. On a remarqué que le comte de Cabar-

rus, arrivant à Aranjuez, à son retour de France, a été loger chez un de ces ministres, son ancien ami; et que de-là il a été voir le prince de la Paix, qui lui a fait un assez froid accueil. La position de M. Cabarrus est embarrassante : placé entre le prince de la Paix, son bienfaiteur, et deux ministres qui doivent en grande partie leurs places à sa recommandation, il ne pourra que très-difficilement être fidèle en même-tems à l'amitié et à la reconnaissance. Le crédit du nouveau ministre vient cependant de lui faire obtenir une grâce toute particulière, qui est présentée comme la réparation des torts qu'ont faits à sa fortune les persécutions de l'avant-dernier ministre des finances, Lerena. Le roi vient d'ordonner à la compagnie des Philippines, de lui avancer 1150 mille réaux, dont 700 en especes, et 450 en billets royaux. Il paiera l'intérêt de cette somme à raison de 6 pour 100 par an, jusqu'à l'époque de sa restitution, qu'il ne doit effectuer que lorsqu'il aura tiré parti des moyens d'indemnité qui lui ont été accordés. On prétend qu'un de ces moyens est d'introduire en Espagne une certaine quantité de mousselines de l'étranger; ce qui pourrait paraître singulier, attendu qu'un des principaux bénéfices de cette compagnie des Philippines, dont il peut être regardé comme le fondateur, consiste dans le débit exclusif des mousselines de l'Inde.

On parle sérieusement ici de l'envoi d'un ambassadeur extraordinaire de notre cour auprès de celle de Russie. On désigne même pour cette mission le duc del Parque (ci-devant marquis de Castrillo), qui a beaucoup voyagé, et qui a donné des preuves de talent dans différens genres.

Suivant les dernières nouvelles de Cadix, l'escadre des Anglais continue à braver notre marine. On y attend avec impatience la sortie de l'escadre de Toulon, dans l'espoir qu'elle viendra nous débarrasser de ces insolens ennemis, et arracher peut-être le Portugal à leur oppression.

ANGLETERRE. De Londres, le 16 floréal.

On ne saurait se peindre la joie que les amis du gouvernement ont ressentie à la nouvelle de l'évasion de Sidney Smith. A la cour, surtout cet événement a produit un enthousiasme, une joie qui tient du délire. On a surnommé ce prisonnier le *Dieu marin*; et comme c'est la cour qui donne le ton dans ce moment, on ne le connaît plus dans la grande société que sous cette dénomination.

D'un autre côté, la peur de la descente étant dissipée quant à présent, ou les esprits étant distraits de cet objet, la frivolité, les amusemens et la mode ont repris le dessus : on ne peut entrer nulle part sans ouvrir la conversation sur le chanteur, le danseur à la mode, ou le commodore Smith. Sans cela, vous n'êtes pas au courant.

Ce grand enthousiasme ne s'est pas communiqué à la classe du peuple. La paix seule pourrait le tirer de l'engourdissement dans lequel l'ont plongé les impôts et la privation des prérogatives dont il était si fier. Il n'a pourtant pas été tout-à-fait insensible à cette nouvelle.

Les amis de Smith espèrent le voir bientôt ici.

Il se préparait, depuis quelques jours, une expédition secrète à Margate ; on supposait qu'elle serait jointe par une autre expédition que l'on tenait prête dans un des ports de l'Angleterre. Le nombre des vaisseaux de transport et de guerre était immense. Nous apprîmes, il y a quelques jours, qu'elle avait mis à la voile avec le vent le plus propice. Aujourd'hui, l'on a dit que les troupes anglaises ont débarqué dans l'isle de Valcheren, une des principales isles de la Zélande. (C'était l'expédition d'Ostende, qui a eu un si beau succès.) Voyez l'art. Paris.

Les papiers ministériels parlent beaucoup de l'Italie. Ils déplorent sur-tout le sort du pape. Ils appellaient ces jours-ci le roi de Naples le roi des mendiants, parce que le peuple de sa capitale est composé de lazaroni. Ils tâchent de démontrer la nécessité de la guerre, vantent les ministres, approuvent les mesures qu'ils proposent, et votent pour les impôts.

Les journaux de l'opposition, au contraire, cherchent à jeter de la défaveur et du ridicule sur les impôts et les ministres. — Les placards sont mis en usage ici comme en France. Dernièrement on en lisait sur tous nos murs plusieurs dirigés contre le roi même. Un était intitulé : *Tempora mutantur*, et à-peu-près ainsi conçu :

« Georges 1^{er}. dépensait peu, il lui fallait très-peu d'impôts. Georges III crée tous les jours de nouveaux impôts, et emploie encore plus que ces impôts ne lui rapportent : *Tempora mutantur*.

» Georges 1^{er}. faisait payer tous les samedis les dépenses de sa cour. Georges III ne paie pas une fois tous les ans les ouvriers qui travaillent pour lui : *Tempora mutantur*.

» Georges 1^{er}. payait bien son armée pour maintenir la paix, Georges III la paie ; mais pour faire la guerre : *Tempora mutantur*. » Et ainsi de suite.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 25 floréal au 5 prairial.

Le conseil des Anciens a entendu, dans la séance du 25 floréal, le rapport de Regnier sur la résolution qui ordonne la mise en jugement des trois juges du tribunal criminel de la Dyle, pour avoir empêché l'exécution de la loi sur la police des cultes, en acquittant un ministre du culte catholique qui l'avait violée. Le rapporteur prouve que le Directoire n'avait pas besoin d'une autorisation du Corps législatif, pour faire publier dans la Belgique la loi du 7 vendémiaire dont il s'agit, parce que du moment de la réunion d'un pays à la France, les lois y deviennent obligatoires, dès qu'elles sont publiées, et que cette publication appartient au gouvernement. Il propose l'adoption de la résolution.

La discussion s'ouvre.

Rossey parle en faveur des prévenus. Il pense que les prévenus ne sont coupables que d'une erreur, et que cette erreur procède peut-être de la crainte d'excéder leurs pouvoirs. Il assure que la conduite de ces fonctionnaires et la preuve qu'ils ont donnée de leur attachement à la République déposent de leurs sentimens.

Larmagnac donne un nouveau développement à ces motifs. La discussion est ajournée.

Le conseil a procédé, le 26, au choix d'un directeur, sur la liste décuple envoyée par le conseil des Cinq-cents. Le nombre des votans était de 163. Treilhard a réuni 126 suffrages; Gohier, 14; Morge, 9; Duval, 7; Brune, 3; Garat, 2; Génissieux, 1. Il s'est trouvé un billet blanc.

Le conseil s'est ensuite formé en comité secret.

On présume que c'est pour entendre la lecture du traité de réunion de Geneve.

Grégoire a fait le même jour, au conseil des Cinq-cents, au nom de la commission dont il était l'organe, un rapport sur le Conservatoire des arts et métiers.

D'après la loi de son institution, le Conservatoire réunit les instrumens de tous les arts, à l'aide desquels l'homme peut se nourrir, se vêtir, se loger, se défendre, établir des communications dans toutes les parties du globe.

Par le défaut de local, cette collection est disséminée dans trois dépôts.

Le premier est celui du Louvre ; il renferme les machines que Pajot d'Ozembray avait données à la ci-devant académie des sciences, et celles qu'y avait ajoutées cette compagnie savante ; on y a réuni la plupart des beaux modèles qui composaient la galerie des arts mécaniques du ci-devant duc d'Orléans.

Le second dépôt est celui de la rue Charonne, composé de plus de 500 machines léguées, en 1789, au gouvernement par le célèbre Vaucanson, à qui la reconnaissance nationale élèvera sans doute une statue, ainsi qu'à Oliviers de Serres, à Bernard Palissy, c'est-à-dire à ceux qui furent en France les pères de l'agriculture, de l'industrie et de la chimie.

La collection de Vaucanson renferme des machines extrêmement ingénieuses pour la préparation des matières filamenteuses, pour le cardage et la filature du coton, le moulinage des soies, les tissus de tout genre, etc.

Le rapporteur entre dans quelques autres détails sur l'importance de ces dépôts, et sur la nécessité de les réunir dans un seul bâtiment. Il propose un projet de résolution en conséquence, qui est adopté.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de Roëmers, concernant la nomination aux places vacantes dans le tribunal de cassation, dans les tribunaux criminels et dans les justices de paix.

Jacqueminot combat le projet, comme tendant à

attribuer au Directoire un pouvoir que la constitution ne lui donne pas. Il demande que le projet soit divisé en trois autres, qui seraient discutés dans l'ordre de leur urgence, en commençant par les présidens et les accusateurs publics; ensuite les juges de paix; enfin, les membres du tribunal de cassation.

Abolin le défend, et vote pour son adoption.

Betz s'élève contre le projet, qu'il représente comme le renversement de la constitution.

Sieyes écrit qu'ayant été nommé, le 19 de ce mois, ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de Berlin, il donne sa démission de la place de représentant, à laquelle il avait été porté par les départemens de l'Aube et des Bouches-du-Rhône.

On procède au scrutin pour la présentation des trois candidats pour la nomination d'un commissaire de la trésorerie.

Les représentans Monnot et Julien Souhait ayant seuls obtenu la majorité, on procède à un second scrutin pour un troisième candidat.

Ce second scrutin n'ayant donné la majorité absolue à aucun des candidats, on procède à un troisième à la majorité relative.

Un message des Anciens annonce la nomination du cit. Treilhard à la place de Directeur.

La discussion a été ensuite reprise sur la nomination aux places vacantes dans les divers tribunaux.

Félix Faulcon a reproduit les argumens déjà présentés contre ce projet.

Garnier (de Saintes) parlant en sa faveur, a rappelé l'avantage qu'a retiré la République, du droit de nommer aux places vacantes dans les tribunaux, accordé au Directoire par la loi du 19 fructidor.

Roëmers, rapporteur, a répondu aux diverses objections faites contre le projet, qui est adopté avec un amendement d'Abolin, portant que les nominations du Directoire n'auront d'effet que jusqu'aux prochaines élections.

L'affaire des juges de la Dyle a été remise en discussion, le 27, aux conseils des Anciens. Deux ora-

teurs ont été encore entendus. Le conseil suffisamment éclairé a fermé la discussion et rejeté la résolution.

Bordas a fait ensuite le rapport sur l'augmentation de traitement accordée aux juges du tribunal civil du département de la Seine. Il établit que c'est un acte de justice. — La résolution est adoptée.

Julien Souhait a fait, le 28, au conseil des Cinq-cents, un rapport sur la trésorerie. Il démontre les abus de l'organisation actuelle; et pour y parvenir, il parcourt successivement, et jusques dans ses moindres détails, l'état et les attributions des divers bureaux qui composent cette administrations.

Le conseil ordonne l'impression de ce rapport.

Levalois prend la parole pour faire un rapport sur les opérations de l'assemblée électorale du Golo. Il y a eu scission. Une douzaine de factieux, soutenus par quelques individus faisant partie de la force armée, qui ont méconnu leurs devoirs et résisté aux ordres des autorités constituées, ont formé un rassemblement qu'ils ont qualifié d'assemblée électorale; mais les principes sont en faveur de l'assemblée-mère: elle a la majorité; elle s'est conformée à la loi et à l'instruction qui l'a suivie, elle a rempli toutes les formalités prescrites. Ces faits sont constatés, et par les procès-verbaux, et par les renseignements transmis par les administrations.

A la suite de cet exposé, le rapporteur conclut à ce que l'on déclare valables les opérations de la première assemblée, et que Barthélemi Arena soit admis le 1^{er} prairial au conseil des Cinq-cents, en qualité de représentant du peuple.

On demande l'impression et l'ajournement à 24 h., conformément à l'arrêté pris à ce sujet.

Garnier (de Saintes) : Je respecte infiniment les arrêtés de l'assemblée. Mais j'observerai au conseil que l'arrêté pris relativement à l'ajournement de la discussion à 24 heures, des rapports sur les opérations des assemblées électorales, a pu avoir lieu jusqu'à ce jour exclusivement. C'est aujourd'hui le dernier jour de notre session. Si vous ne prononcez

rien aujourd'hui sur ce qui vous reste à examiner des opérations électorales, vous ne prononcerez plus. Je demande donc que vous rapportiez votre arrêté, et que vous alliez aux voix sur le projet qui vous est présenté.

Cette proposition est adoptée, ainsi que celle faite par le rapporteur.

Malibran a reproduit son projet sur les élections du département de la Liamone (Corse). Il est également adopté. En conséquence, Lucien Bonaparte sera admis au conseil des Cinq-cents, en qualité de représentant du peuple.

Le résultat du troisième tour de scrutin pour la nomination d'un troisième candidat à la place vacante de commissaire de la trésorerie, est que le ci. Soullignac, membre sortant du conseil des Cinq-cents, a obtenu la majorité relative. Ainsi, les trois candidats sont : Lemoine, Colliat et Soullignac.

Cinq membres du conseil demandent des congés : les uns de trois, les autres de cinq et de huit décades. Les premiers les obtiennent avec assez de facilité, mais les murmures s'élèvent à mesure que les pétitionnaires se multiplient.

Laujeac demande même la parole contre ces pétitions. Le conseil refuse de l'entendre, et les congés sont accordés.

Un secrétaire avait donné, le 22, lecture d'une pétition signée Liénard et Dubois, en faveur du nommé Antoine Trouffleau, maréchal-des-logis, condamné à la mort par un conseil de guerre, pour falsification de récriptions.

Aujourd'hui, l'un de ces deux défenseurs officiels (le ci. Dubois) écrit au conseil des Cinq-cents : « Le conseil chargé de la révision du jugement du conseil de guerre qui condamne à la mort Antoine Trouffleau vient de confirmer la sentence. Si votre humanité, citoyens législateurs, ne vous porte à venir à son secours, ses moments sont comptés. »

Le conseil nommé à l'instant une commission pour lui faire un rapport séance tenante. Le président, de son côté, fait part de cette délibération au président

du conseil des Anciens, pour qu'il invite le conseil à ne pas lever sa séance que celui des Cinq-cent n'ait entendu le rapport de sa commission, et statué sur la pétition.

Quelques instans après, Riou monte à la tribune, et déclare que c'est avec douleur que la commission croit devoir proposer l'ordre du jour sur la pétition faite en faveur d'Antoine Troufleau, qu'un conseil de guerre a condamné sur des faits positifs, relatés au jugement auquel on doit avoir foi, tandis que ses défenseurs ne présentent en sa faveur que des allégations ambiguës.

Cette proposition de la commission donne lieu à une infinité d'autres propositions qui, après une heure de débats, amènent le conseil à prononcer, sur la proposition de Borel (de l'Oise), que la peine de mort ne peut être portée contre aucun individu, convaincu de falsification de rescriptions, à moins qu'une loi spéciale et expresse n'ait donné à ces rescriptions valeur et cours de papier monnaie.

« La présente disposition est applicable notamment au cit. Troufleau, condamné par jugement du 17 floréal présent mois à la peine de mort, pour falsification de rescriptions, auxquelles un simple arrêté du Directoire avait provisoirement attribué la valeur du mandat. »

Cette résolution a été sur-le-champ envoyée au conseil des Anciens, avec un message au Directoire, pour l'inviter à faire surseoir à l'exécution de la sentence prononcée contre Troufleau.

Le président observe, le 1^{er}. prairial, qu'avant d'entrer en fonctions, les nouveaux membres sont tenus de prêter le serment prescrit par la loi. En conséquence, on procède à l'appel nominal des nouveaux membres; et ceux qui se trouvent présens prononcent le serment. Le bureau se renouvelle ensuite. Creuzé-Latouche est appelé au fauteuil: les secrétaires sont; Besard, Heurtant-Lamerville, Jourdan et Guyot-Desherbiers.

Labrousse (de la Gironde) a donné la troisième lecture et soumis à la discussion les articles du projet de

résolution sur les baux à cheptel. La discussion s'ouvre sur le premier article ; mais sur l'observation de Bergier, que les nouveaux membres doivent avoir le projet sous les yeux, pour prendre part à la discussion, le conseil en ordonne la réimpression et la distribution.

Guillemot a également reproduit son projet sur les délais de l'appel et de l'opposition aux jugemens rendus par défaut. La réimpression et la distribution en ont été aussi ordonnées.

Sur le rapport de Porcher, le conseil des Anciens rejette, le 28, une résolution du 8 floréal, relative aux jugemens par défaut en matière de police correctionnelle, attendu que l'article II est tellement obscur, qu'il produirait nécessairement des interprétations arbitraires de la part de ceux qui auraient à en faire l'application.

Sur le rapport de Piette, le conseil rejette, comme contraire à la morale et au respect dû aux morts, une résolution du 14 floréal, qui autorise la commune d'Issoudun à vendre les croix et tombeaux du cimetière actuel pour en acheter un nouveau.

Sur le rapport de Leconteux, le conseil rejette comme inutile, une résolution du... floréal, qui prescrit le mode d'annihilation des mandats territoriaux, attendu que la loi du 24 de ce mois a statué sur cet objet.

Creuzé-Latouche propose, dans un très court rapport, d'approuver la résolution relative aux théâtres, comme propre à encourager les artistes, à relever l'art, et à influer d'une manière également puissante et avantageuse sur l'esprit public.

On demande à aller au voûx.

Baudin demande l'ajournement. Si vous adoptiez la résolution, dit-il, vous confieriez au Directoire, sinon la législation, au moins l'essai de la législation sur les théâtres. Je conviens que le gouvernement doit les surveiller, mais c'est d'après les lois, et pour cela il faut que les lois soient faites. C'est encore un problème à résoudre que celui de savoir si l'on peut ou non restreindre le nombre de théâtres, que celui

de savoir quel remède on apportera à l'état d'anarchie dans lequel les spectacles se trouvent maintenant. Tout cela vaut bien la peine d'être examiné.

Le conseil ajourne, et se forme en comité général pour la réunion de Geneve.

Le conseil a procédé, le 29, à l'élection d'un commissaire de la trésorerie. Humbert a obtenu la majorité absolue. Il est proclamé en cette qualité.

La résolution du 17 floréal, qui autorise le Directoire à nommer aux places vacantes dans les tribunaux civils et criminels, est ensuite approuvée.

On ouvre le scrutin pour la nomination d'un commissaire de la comptabilité. Colliat, ancien commissaire, réunit la majorité absolue. Il est, en conséquence, continué dans ses fonctions.

Le conseil s'ajourne à sept heures pour la résolution concernant l'affaire de Trouffleau, et il l'approuve en ces termes : Les papiers mis en émission, autrement que par une loi spéciale, ne peuvent être assimilés aux papiers ayant cours forcé de monnaie. En conséquence, il est sursis à l'exécution de tous jugemens portant peine de mort, pour cause de falsification de papiers dont l'émission n'a pas été ordonnée par une loi spéciale, et notamment au jugement rendu le 17 du présent mois, contre Antoine Trouffleau.

Le traité de réunion de la République de Geneve à la République Française a été aussi ratifié le même jour par ce conseil.

Il a procédé, le 1^{er} prairial, au renouvellement de son bureau. Regnier est nommé président. Les secrétaires sont : Laloi, Perrin, Boisset et Gourdan.

Dentzel, organe d'une commission, fait un rapport sur la résolution du 27 germinal, relative à la comptabilité intermédiaire. Il dit qu'il n'a existé jusqu'à présent aucun mode uniforme de liquidation et de comptabilité pour les ministères, agences et commissions, et pour les personnes qui ont administré les fonds de la République, dans l'espace de tems compris entre le 1^{er} juillet 1791 et le régime constitutionnel. La résolution remédie à cette incertitude,

en ramenant cette partie à une centralisation et à une uniformité qui ne peuvent être qu'avantageuses à l'Etat. Il propose son adoption.

Impression et ajournement.

Le conseil a repris, le 3, la discussion sur la résolution du 26 messidor, qui détermine le mode de procéder contre les accusés en démente.

Peire observe que les accusés en démente seraient traités avec plus de rigueur que les contumaces.

Lemercier ajoute que l'état de folie des accusés ne doit pas seulement être constaté par le président du tribunal criminel, mais par le tribunal entier.

Le conseil rejette la résolution.

Le Directoire annonce, par un message aux deux conseils, l'arrivée du cit. Treilhard, l'un de ses membres, en la commune de Paris, et son installation.

Bailleul, au nom de la commission nommée *ad hoc*, donne la nomenclature des projets dont elle a jugé la réimpression nécessaire.

L'impression en est ordonnée.

Riou, dans la séance du 3 : Un seul ennemi nous reste encore à vaincre ; mais s'il est vaincu, c'est que les circonstances ne nous avaient pas permis, jusqu'à ce jour, d'aller l'attaquer sur l'élément sur lequel il triomphe insolémment, parce qu'il s'y croit invincible. Mais dès que nous aurons mis le pied dans son isle orgueilleuse, sa présomption sera humiliée et sa perfidie punie. Pour cela, citoyens législateurs, nous devons travailler sans relâche à la régénération de notre marine. Il faut la rendre formidable par le nombre de nos flottes, par le courage et l'habileté de nos marins, par l'organisation et la perfection de notre code maritime, et sur-tout dans le moment présent, par des lois où le droit des nations neutres ou alliées soit tellement combiné avec l'intérêt de la République, que les égards que nous leur devons n'arrêtent en rien la vengeance légitime et les justes représailles dont nous avons le droit d'user envers la plus perfide des nations. La loi du 3 brumaire an IV, qui ordonne le partage des prises maritimes entre la République et les captureurs,

dans le délai de trois mois, est une des lois le plus sagement politiques que vous ayez faites. Son exécution a répandu la joie dans tous les ports de mer. La commission dont je suis l'organe m'a chargé de vous en présenter une qui n'est que le complément de celle-ci. Il s'agit de vous mettre à l'abri de la surprise de ceux qui, sous le prétexte de la neutralité, réclament contre les prises maritimes faites par les armateurs en course. Le projet que je suis chargé de vous présenter est ainsi conçu :

Art. 1^{er}. Aucun neutre, ou se prétendant tel, ne pourra, en matière de prise maritime, mettre à exécution un jugement définitif rendu en sa faveur, et il ne lui sera accordé aucune main-levée, à moins qu'il n'ait déposé au préalable bonne et valable caution, dans le cas où les armateurs se seraient pourvus en cassation, ou seraient encore dans le délai fixé pour se pourvoir.

II. Les dispositions ci-dessus sont affectées aux jugemens rendus contre lesquels il y a *pourvoi en cassation*. Les uns réclament l'urgence, les autres l'ajournement.

Boulaï du-Paty (de Nantes) : Ces dispositions, on ne peut se le dissimuler, sont rigoureuses, elles sont extrêmes. Mais, quand l'injustice, quand la perfidie de ceux qui les provoquent sont portées aux extrémités, c'est par d'autres extrémités qu'il faut les repousser. Il est des cas où l'injustice partielle, momentanée, cesse d'être une injustice, c'est quand l'intérêt de tout un peuple peut être compromis en se comportant autrement. Alors, si les actes auxquels un gouvernement se trouve forcé, conservent encore un caractère d'injustice, tout ce qu'ils ont d'odieux retombe sur le gouvernement qui force d'y recourir. Quand vous l'aurez vaincu, ces mesures sévères cesseront, et alors les nations neutres, mettant en parallèle votre générosité, votre justice, avec la lâcheté et la perfidie de vos ennemis, elles les abandonneront pour se réunir à vous, ne former qu'un peuple de frères, et abandonner à lui-même un gouvernement qui seul sera voué à l'indignation générale.

Je vote pour le projet.

Le projet mis aux voix est adopté.

Crassous a reproduit, le 4, son projet sur la liquidation des créances des émigrés des neuf départemens de la Belgique.

La commission était d'avis de confier cette opération au liquidateur de la dette des émigrés du département de la Seine ; mais plusieurs orateurs s'élèvent contre ce projet. Ils observent que ce serait achever la ruine des créanciers, en les obligeant de venir à Paris pour suivre leur liquidation.

Le conseil renvoie le projet à la commission.

Organe de la commission chargée de présenter un rapport sur les opérations des assemblées primaires et communales scissionnaires, Savary monte à la tribune, et dit : Vous allez bientôt prononcer sur les élections des assemblées primaires où il y a eu scission. Le peuple a besoin de repos, tout vous impose la nécessité de terminer promptement une question aussi importante et aussi délicate.

La commission propose de juger séparément les opérations des assemblées primaires et communales scissionnaires de tous les départemens, et en masse les opérations des assemblées primaires de chaque département.

Hermantès trouve la proposition tout-à-la-fois contraire aux principes et inutile en elle-même.

Après quelques débats, le conseil arrête 1°. qu'il sera fait un message au Directoire pour lui demander des renseignemens sur les opérations des assemblées communales scissionnaires ; 2°. qu'il sera renvoyé à la commission pour faire un nouveau rapport sur cette question : Le conseil doit-il tenir, par rapport aux opérations des assemblées primaires et communales scissionnaires, la marche qu'elle a tenue dans les assemblées électorales scissionnaires, en les jugeant en masse ; ou juger celles-ci isolément ?

Estaque a soumis, le 5, à la discussion, son projet portant que les nouveaux députés nommés, dont les élections ont été déclarées nulles par la loi du 12 floréal, seront indemnisés de leurs frais de route.

Labrousse pense que les députés nommés par les scissions dont les élections n'ont pas été confirmées, n'ont aucun droit à cette indemnité. S'il en était autrement, on consacrerait le principe des scissions ;

et au lieu de payer 750 membres, on pourrait être dans le cas d'en indemniser le double.

Après avoir entendu plusieurs orateurs pour et contre, le conseil adopte l'avis de Labrousse.

Le conseil des Anciens a approuvé, le 4, 1°. la résolution qui fixe les délais pour se pourvoir en cassation contre les jugemens rendus en matière de prises maritimes ; 2°. celle qui charge provisoirement le trésor public de quelques dépenses de la commune de Paris ; 3°. celle portant qu'aucun neutre ne pourra obtenir main-levée d'une prise, sans donner auparavant caution solvable.

PARIS. *Nonidi, 9 Prairial, l'an VI de la République.*

La nouvelle session du Corps législatif, renouvelée cette année de près des deux tiers, a commencé sous des auspices qui promettent à la nation un esprit sage et conservateur. On n'a point remarqué, comme l'année dernière, cet empressement à manifester, par des motions si improprement appelées d'ordre, l'esprit de trouble et d'innovation qui a menacé la République des plus grands malheurs. Le calme n'a pas été troublé un instant dans l'un et dans l'autre conseil. Les nouveaux députés parlent peu et observent beaucoup. Malgré les efforts de quelques anarchistes qui cherchent, par des pamphlets, à agiter les passions, on a tout lieu d'espérer que la majorité, dans les deux conseils, repoussera toute motion subversive, étouffera, en les prévenant, toute semence de dissension, et s'occupera enfin à préparer et discuter les lois générales, qui peuvent seules affermir la République, et lui faire goûter les heureux fruits de la liberté.

— Le nouveau ministre de la police générale a été installé primedi dernier. On lui accorde généralement des lumières, de la sagesse et de l'intégrité.

On parle d'autres changemens dans le ministère. On assure que Letourneux, ministre de l'intérieur, aura la régie de l'enregistrement ; mais on ne sait point encore quel sera son successeur.

— On a reçu la nouvelle que la flotte de Toulon a mis à la voile le 30 floréal. Elle est forte de 13 vaisseaux de ligne, 6 frégates, et plusieurs bombardes et chaloupes canonnières. Le nombre des bâtimens de transport est immense. On croit qu'après la jonction des bâtimens partis de Gênes et de ceux

de Civita-Vecchia, ils s'élèveront à plus de 800 voiles. Les troupes embarquées sont de plus de 30,000 hommes. Bonaparte monte le vaisseau *l'Orient*, de 110 canons. Sa femme, qui l'a accompagnée jusqu'à Toulon, ne s'est point embarquée. La destination de cette expédition formidable est toujours ignorée. On présume qu'elle a pour objet d'aller ruiner les établissemens anglais dans l'Inde, en traversant la Syrie et en s'embarquant sur l'Euphrate. Le tems nous révélera ce secret si bien gardé. On sait seulement qu'en sortant de Toulon, la flotte a pris le large en se dirigeant vers l'Ouest.

Le même jour que cette flotte est partie, les Anglais se sont présentés devant Ostende avec 30 bâtimens. Ils ont bombardé la ville, et à la faveur du feu de leurs batteries, ils ont débarqué 4000 hommes d'élite. Il n'y avait que 300 hommes de garnison dans Ostende. Mais 300 hommes de la garnison de Bruges sont sortis, commandés par Keller. Ils ont attaqué les Anglais avec une telle impétuosité, qu'ils ont emporté tous leurs retranchemens, leur ont tué 100 hommes, en ont fait prisonniers 15 à 1800, ont pris 8 pièces de canon, et ont forcé les Anglais à se rembarquer précipitamment. On compte parmi les prisonniers le régiment entier du prince de Galles, et plus de 100 officiers, dont plusieurs des gardes. Les Anglais s'étaient ménagés des intelligences dans Ostende. A leur approche, des traîtres ont eu la lâcheté de crier *vive le roi Georges ! vivent les Anglais !* Les mesures ont été prises pour les faire punir avec la sévérité qu'ils méritent.

On dit qu'ils ont fait également une tentative sur *Flessingue*, sur le fort de la Hougue et sur le Havre. Mais il n'y a lieu de croire qu'ils y auront été reçus comme à Ostende. Ils trouveront par-tout d'intrépides républicains qui les puniront de leur audace.

— Le nouveau directeur Treilhard est arrivé le 2, et le lendemain il a été installé au Directoire.

— Le chevalier d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, est arrivé à Paris depuis quelques jours.

— Le cit. François (de Neufchâteau) est arrivé à Strasbourg, où le comte de Cobentzel doit le joindre. On croit qu'il est question d'un nouveau plan de pacification définitive. Le cit. Jean-de-Bry doit être actuellement à Rastadt.

LOTÉRIE NATIONALE.

Tirage du 1^{er} prairial.

Les numéros sortis sont : 37, 77, 49, 10, 7.

LENOIR-LAROCHE, Rédacteur en chef.



MERCURE FRANÇAIS.

DÉCADI 20 PRAIRIAL, l'an sixième de la République.

LES EFFETS DE LA FOI (1).

ANECDOTE VÉRITABLE.

VERS les dernières années de Frédéric II, vivait, dans une province de Prusse, un homme qui, parmi toutes les personnes dont il était connu, passait pour la créature la plus docile, la plus paisible, la plus remplie de droiture et de bonté. Cet homme méritait sa réputation ; il était peut-être trop silencieux et trop dévot : c'était un *Hermite*.

Un jour qu'il allait aux champs, en conduisant devant lui ses troupeaux, le maître d'école du village, son ami et son frère en religion, vient le joindre et se met à causer avec lui. Leur conversation passa bientôt des objets d'économie domestique et rurale, à ceux de morale et de religion qui les intéressaient beaucoup plus l'un et l'autre. Le berger ne pouvait trouver de mots pour exprimer son bonheur actuel.

« Enfin, dit-il, avec un ton pénétré, Dieu n'a pas

(1) Volney a défini la foi, la vertu des sots au profit des fripons. C'est aussi quelquefois un genre particulier de frénésie, capable de produire tous les malheurs et tous les crimes.

Il a daigné d'écouter ma prière : après bien des orages et des combats, il a répandu sur moi sa divine pluie ; il m'a rendu participant de cette foi vive qui nous transporte dans le ciel. Oh ! que je suis heureux ! et combien je serais éloigné de vouloir troquer mon sort, contre celui des maîtres de la terre ! »

Il poursuivit long-tems sur le même ton, jusqu'à ce qu'il s'appesantit que son camarade secouait la tête. Cela lui parut singulier ; il lui en demanda la raison.

Le maître d'école lui répondit : Fort bien, mon frère ! cette paix est assurément très-précieuse, et je ne doute pas que ton cœur soit digne de la goûter. Mais notre foi d'aujourd'hui, notre foi de ce tems de dégradation peut elle jamais ressembler à la foi des premiers âges ?

— Et pourquoi non, mon frère, reprit le berger ? j'ai prié Dieu si dévotement ! je me suis jeté avec tant de confiance dans les flâtes de l'agneau ! j'éprouve un tel contentement intérieur, une si entière certitude de mon pardon ! ..

— Tout cela est bien, je le répète ! fort bien ! mais la foi des patriarches ! la foi d'un Abraham qui ne balança pas à sacrifier son fils unique ! quel est aujourd'hui le mortel qui puisse y prétendre ? —

Si le maître d'école avait imaginé la centième partie de l'effet que ces funestes paroles produisaient sur son pauvre voisin, il se serait bien gardé de les prononcer. Triste, plongé dans de profondes rêveries, incertain de sa propre foi dont il se croyait d'abord si sûr, ce fut dans un état de trouble et d'anxiété que le malheureux suivit tout le jour son troupeau : il

n'entendait rien, il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. De retour le soir à la maison, il reçut froidement les caresses de sa femme et de ses enfans : il refusa son mauvais souper, sous prétexte d'une incommodité; et l'heure même de la prière fut pour lui sans consolation et sans bonheur.

La paix de son ame, sa confiance dans la grace divine étaient évanouies. Il lut et relut mille fois dans le vingt-deuxième chapitre du premier livre de Moïse, l'histoire du sacrifice d'Isaac. Cette histoire devint son unique pensée, pendant le jour dans les champs, pendant la nuit sur sa couche agitée, soit dans ses longues insomnies, soit dans les songes qui troublaient les courts momens de son sommeil. Il se jetait souvent à genoux les mains jointes, priant le seigneur avec des sanglots étouffés et des torrens de larmes, de lui accorder la foi d'Abraham.

C'est ainsi qu'il passa quelques semaines. Enfin, il se sentit pénétré de ce courage héroïque qu'exigeait le sacrifice de ses enfans. Depuis l'époque de sa conversation avec le maître d'école, il ne s'était pas encore levé si satisfait et le cœur si joyeux, que le matin du jour où sa résolution devait avoir son effet. Sa femme en fit la remarque, et se félicita de cet heureux changement. Lui-même apporta ce jour-là dans ses travaux ordinaires la plus grande attention, la plus grande exactitude; et il rentra le soir pour traire ses troupeaux.

Il était père de trois fils; et jusqu'à ce moment, il avait été le meilleur des pères. Ses enfans l'aimaient avec tendresse; ils le suivaient par-tout. Le plus petit, qui n'avait gueres que deux ou trois ans,

E 2

et qui était son favori, se plaisait sur-tout à le voir traire les bêtes. Il lui demandait de l'emporter dans la bassine qui servait à cet usage. Tout cela se passa comme à l'ordinaire, le jour dont nous parlons. Mais quand le berger eut terminé ses petites affaires, il chercha quelque prétexte pour éloigner sa femme appella les enfans dans sa chambre, et ferma la porte sur eux et sur lui.

A peine a-t-il fini de serrer les verroux, qu'il saisit une hache, et fend la tête à son fils aîné; le second, qui s'était mis à crier d'une manière lamentable, a bientôt le même sort : mais le troisième qui tenait ses pieds embrassés étroitement, et qui le conjurait, en élevant vers lui des yeux noyés de larmes, de ne pas le tuer, ébranla pendant quelques minutes sa résolution. C'était son bien-aimé ! c'était le plus jeune de ses enfans ! c'était le dernier peut-être qu'il dût avoir. Déjà deux victimes chéries avaient prouvé suffisamment à Dieu son obéissance et son zèle. Le pauvre petit malheureux suppliait avec une grâce si touchante ! — Tout cela, comme le père l'a depuis avoué lui-même plusieurs fois, ébranlait toutes ses fibres, le remuait jusqu'au fond du cœur. Il se mit à prier instamment le bon Dieu de lui donner plus de courage ; et l'instrument fatal tomba de ses mains. Mais il lui vint bientôt cette pensée : eh ! qu'offrir donc au tout-puissant, si ce n'est ce qu'on a de plus cher ? Son courage renaît, sa résolution devient insébranlable. Tous les sentimens de l'humanité, tous ceux d'un cœur de père sont foulés aux pieds ; et le troisième enfant tombe sur le plancher la tête partagée en deux.

Le misérable fanatique relève les trois cadavres sanglans, et les porte sur son lit; il les range tranquillement l'un à côté de l'autre, et tire la couverture sur eux.

Cependant les cris des innocentes victimes étaient arrivés jusqu'à la mere; elle accourt toute effrayée. Comme elle trouve la porte fermée, elle demande avec instances, elle conjure, elle crie qu'on lui ouvre. Le mari ne lui répond que par ces mots : — Ah malheureuse mere, reste dehors; *il n'y a déjà que trop de calamités ici.* — Il ouvre pourtant. A l'aspect du sang dont la place était couverte, l'effroi de la mere augmente. Mais comment peindre les sentimens qu'elle éprouve quand il leve la couverture, et lui montre ces trois corps sans mouvement et défigurés? Au milieu du désespoir de sa femme, au milieu de la scene la plus déchirante et la plus terrible, le fanatique était non-seulement froid et calme, mais plein de cette quiétude que la mysticité fait considérer comme le dernier degré du bonheur et de la vertu. Il versa quelques pleurs sur les cadavres; mais ces pleurs étaient autant de satisfaction que de douleur; et il n'en démordait point, *« ce sacrifice était infiniment méritoire devant Dieu. »* — Quand on vint le saisir pour le conduire en prison, il suivit tranquillement les archers: sa béatitude intérieure ne l'abandonna pas un seul instant.

Ce qui fait honneur à ses juges, c'est qu'ils ne le condamnerent point à mort, mais à une réclusion perpétuelle. Avant de signer cette sentence, Frédéric y ajouta : *dans une maison de fous.*

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE.

EXTRAIT d'une Lettre de Hambourg.

Je veux vous parler aujourd'hui d'un ouvrage qui a pour objet l'éclaircissement de certains points historiques et géographiques, relatifs au nord de l'Asie et de l'Europe, et à quelques-unes de leurs parties orientales. Son auteur est le conseiller aulique Meiners, homme d'une grande érudition, qui même n'est pas dépourvu de philosophie. Il a donné communication de cette nouvelle production à la société royale des sciences de Gottingue; et ce sont les notices de cette société qui l'ont fait connaître au public.

On pense généralement en Allemagne qu'aucune partie de la terre n'a été encore aussi bien décrite, que la vaste étendue dont est composé l'Empire de Russie; on ne balance pas à regarder les cartes de ce pays comme les plus exactes et les plus parfaites. Cependant au commencement du seizième siècle il était encore presque entièrement inconnu du reste de l'Europe. Meiners parle des premières descriptions de la Russie européenne qui parurent pendant la première moitié du seizième siècle. En tête, se trouve celle de Herberstein, envoyé de l'empereur auprès de la cour de Moskou. D'après les renseignements de cet estimable écrivain, il paraît que de son tems, des envoyés russes et danois avaient fait le voyage par mer, de l'embouchure de la Dwina à

Copenhague. Les Anglais, qui dans l'année 1553 cherchaient un passage vers le Kathay, ou Kithay, comme on s'exprimait alors, et qui au lieu de ce passage, découvrirent la mer Blanche, et reconnurent l'endroit où la Dwina vient s'y jeter, n'avaient point entendu parler des navigations tentées par les Russes et les Danois autour des côtes de la Norwege et de la Laponie; ils s'attribuerent en conséquence aux yeux de l'Europe, l'honneur d'avoir ouvert le chemin de la mer Blanche, et même en général celui des mers du Nord. Ces prétentions étaient d'autant moins fondées que les aventuriers normans, et quelques négocians hardis avaient, depuis le neuvième jusqu'à la fin du douzième siècle, navigué plusieurs fois le long des côtes de la Norwege jusqu'à leur extrémité la plus septentrionale; ils avaient même pénétré jusques dans la mer Blanche. Toutes les Annales du nord sont pleines de récits, peut-être exagérés, mais cependant fondés sur des faits véritables, touchant les grandes richesses d'un pays nommé Biarmie, qui paraît avoir embrassé les côtes nord-est de l'Europe, et notamment la Permie actuelle. Ces traditions se trouvent appuyées par les ruines d'une grande quantité de villes et de forts, qu'on rencontre dans la Permie en bien plus grand nombre que sur aucun autre point de l'Europe septentrionale. Il est vraisemblable que ces villes de la Permie ont fleuri particulièrement à l'époque de la puissance des Bulgares, et que durant tout le tems de leur prospérité, non-seulement elles furent les marchés les plus célèbres pour le commerce des pelletteries, mais aussi les entrepôts les plus commodes

pour les marchandises du Levant, qui, transportées sur le Volga et le Kama, passaient du Kama sur la Dwina et le Petschora.

Nous apprenons en outre dans les *Commentarii rerum Moscovitarum* d'Herbestein, que le Czar qui chargea Feodor Kurbskoi et Pierre Aschatoi d'aller reconnaître et subjuguier la Sibérie, fut Wasila Jwannowitsch, et non son pere Jvan, comme le disent les almanachs russes-sibériens. Muller prétend que les peuples des montagnes urals, et du territoire en deçà, perdirent tout souvenir de cette contrée : mais cette assertion est tout-à-fait dénuée de fondement. Pendant son séjour à Moskou, Herberstein se procura différentes relations écrites, et beaucoup de renseignemens de vive voix, sur l'état des côtes de la mer du Nord, depuis la Dwina jusqu'à l'Obi, sur les rivières qui tombent des deux côtés de la chaîne des urals, et sur les peuples qui habitent ces montagnes et les bords de ces rivières : d'où l'on peut conclure que les Russes du nord avaient des rapports assez étendus avec les Sibériens, et des connaissances assez exactes du pays occupé par ces derniers, bien long-tems avant l'époque où l'on suppose qu'il fut découvert par Anica Stroganow et ses fils, et l'Empire tartare renversé par le Kosaque Jermack. Il est vrai cependant qu'après les conquêtes de Jermack, les descriptions nombreuses et très-instructives qui parurent de la Russie, gardent le plus profond silence sur la Sibérie, sur les découvertes et les entreprises qu'y faisaient journellement les Russes; et ce silence dure un siècle tout entier,

jusqu'à ce que le célèbre Nicolas Witsien s'ouvre une route dans le nord de l'Asie.

Ils doivent assurément être comptés parmi les plus utiles et les plus intéressantes tentatives dont l'histoire fasse mention, ces premiers voyages entrepris pour pénétrer jusqu'au Kithai, c'est à dire jusqu'au nord de la Chine. Meiners dit qu'ils étaient de deux genres différens : les uns se faisaient à cheval et en petites troupes. Les autres se faisaient en grandes caravanes; et pour le retour, on s'y servait de chameaux. Il distingue aussi ces derniers en ceux du nord, de l'ouest et du sud, dont chacun s'exécutait à partir de l'un de ces points. La plus ancienne, comme la plus fréquentée de ces routes, était indubitablement celle qui, partant de l'ouest de l'Asie, traversait la petite Bucharie pour arriver à la Chine. Nous devons au jésuite Goëtz les premières notions exactes touchant les lieux par où elle passe; et sa relation est même encore la meilleure à cet égard. Ses supérieurs l'avaient envoyé vers l'an 1603 pour décider la question élevée entre les jésuites de Chine et ceux de l'Indostan; savoir si le Kithai et la Chine n'étaient qu'un seul et même pays, ou si la Chine était bornée au nord par un autre Empire appelé Kithai. Goëtz partit de Lahor, traversa la partie septentrionale des Indes, et se rendit, par la grande Bucharie, à Jerkén, capitale du Kaschgär. De là, se mêlant à une grande caravane, il marcha sur Acsu, Turfan, et diverses autres villes situées dans la même direction, pour arriver de Socou ou Soutcheou qui forme l'extrême frontière de la Chine.

où l'on dit que vont se rendre toutes les caravanes de la grande et de la petite Bucharie.

Meiners prouve que les caravanes partant de l'ouest de l'Asie, pour aller en Chine, ont toujours suivi la même route dans le seizième et jusqu'au dix-huitième siècle : il croit pouvoir conclure de là que les anciennes caravanes n'en suivaient pas d'autre.

Soit qu'elles aillent aujourd'hui de Kaschgar et de Jerken en Chine, soit que de Chine elles reviennent sur Jerken, leur route s'élève de quelques degrés de latitude vers le nord, pour atteindre une chaîne de villes commençant au pied du mont Musart, qui sépare la grande et la petite Bucharie. Ces villes, situées à une plus ou moins grande distance les unes des autres, sont pour ainsi dire les pierres milliaires de la route, et fournissent des rafraîchissemens aux caravanes, tant pour les hommes que pour les bêtes de transport.

Malgré les présomptions de quelques géographes, Goëtz ne put trouver aucun vestige ni aucun souvenir d'un chemin traversant directement le grand désert de Cobi. Ce désert, suivant toutes les relations, s'étend beaucoup plus de l'est à l'ouest, que du sud au nord. Mais même dans cette dernière direction, il est absolument impraticable en été, à cause du manque absolu d'eau, et à cause des vagues de sable qui viennent à chaque pas, comme des montagnes, tomber sur les voyageurs. En recevant pour vraie, la relation de Goëtz, et quelques autres qui la confirment, il est difficile de mettre

une importance sérieuse à ce que dit Ptolémée du voyage chez les Sérènes.

De tous les voyageurs anciens et modernes, peut-être n'en est-il aucun qui ait mieux connu l'orient et le midi de l'Asie que Marc-Paul : l'on ne trouve cependant dans ses ouvrages aucun renseignement précis sur la route des caravanes vers le Kithai. D'après les récits de Carpin et de Rubruquis au contraire, il paraît évident que certains envoyés, partis des bords du Volga, et qui cheminaient à la manière des estaffettes, sur des chevaux, très-vites, dont on avait placé de fréquens relais sur leur route, se rendirent à la cour de Gingiskan, par Astracan, par Kirgis, et par les déserts de la Soongorie. Les guides de Rubruquis le conduisirent dans son voyage d'aller qu'il fit en hiver, par les régions méridionales de la Soongorie; et à celui du retour qu'il fit en été, par les régions septentrionales. D'après les peintures que Carpin et Rubruquis donnent de cette route, on peut conclure qu'elle est impraticable pour les caravanes qui marchent lentement.

En partant de l'Indostan, on peut suivre deux routes différentes pour se rendre au nord-ouest de la Chine : l'une qui de Cachemire va traverser le grand ou le petit Thibet; l'autre qui de Patna va droit à Lhassa dans le Thibet, et de là par la pointe de Salmik à Sining, ville frontière de la Chine, destinée à recevoir les caravanes du Thibet et de l'Indostan, comme Soutchou à recevoir celles de l'ouest de l'Asie. C'est au jésuite Gruber, qui avait pour compagnon un autre homme de son ordre, appelé Dorville, qu'on doit les détails les plus cir-

constanciés sur la route, de Sining à Lhassa, et de Lhassa à Pâtna, par Népal et Maranga.

Jusqu'en 1673, on ne connaissait qu'une seule route pour aller du nord en Chine; mais bientôt elle se confondit avec l'une de celles dont nous avons parlé. Les marchands de Bucharie qui venaient commercer avec les Sibériens, bien long tems avant que ceux-ci fussent tombés sous la domination de la cour de Moskou, s'en retournaient dans leur pays avec les pelleteries qu'ils avaient achetées; ou les transportaient en Chine, soit en formant de grandes caravanes quand ils le pouvaient, soit lorsqu'ils étaient peu nombreux, en suivant le chemin qui traverse la Soongorie. C'est par ce dernier que les envoyés russes se rendirent à la Chine en 1619 et 1654. Celui qui passe par le midi de la Sibérie et par les deux Dauries, russe et chinoise, fut pratiqué, pour la première fois, en 1673, par six négocians d'Usting: il était entièrement inconnu dans les tems anciens; il l'était même encore du tems de Gingiskan (1).

(1) L'intérêt plus sérieux qu'on commence à mettre aux antiquités du nord de l'Europe et de l'Asie, et l'usage plus philosophique qu'on fait maintenant de l'érudition, nous ont fait penser que nos lecteurs liraient avec plaisir ce fragment de lettre d'un de nos correspondans étrangers. Il nous promet de nous faire parvenir de tems en tems des nouvelles littéraires du Nord: nous ne manquerons pas d'en faire part à nos lecteurs quand nous les jugerons dignes de leur attention. (*Note des Rédacteurs*).

M O R A L E.

DÉTAILS sur les Principes d'Éducation enseignés et mis en pratique par J.-J. ROUSSEAU, tirés des Mémoires historiques de STÉPHANIE-LOUISE DE BOURBON-CONTI, écrits par elle même, qui se vendent chez l'auteur. Deux volumes in-8°. A Paris, rue Cassette, n°. 914. Prix, 6 francs; et 9 fr. franc de port. Floréal an VI.

F RUIT des amours du prince de Conti (père du ci-devant prince de même nom) et de la duchesse de Mazarin , une jeune fille naquit en 1762. Elle reçut le titre de comtesse de *Mont-cair-zain*, anagramme des noms réunis du père et de la mère, et qui sert à faire reconnaître la duchesse, dont le nom n'est jamais prononcé dans ces Mémoires.... — Le premier mot que l'on m'apprit à prononcer fut le nom de mon père. Je ne le pus prononcer et ne l'entendis jamais sans émotion. Veuf, depuis bien des années de la dernière fille du régent, qui mourut en donnant le jour au comte de la Marche, mon père devint passionnément épris de la duchesse de *¹¹⁶, qui réunissait à la plus grande beauté un nom illustre et d'immenses richesses. Un prince aussi brave que généreux, couvert d'honorables cicatrices, chargé de lauriers moissonnés dans l'Italie et l'Allemagne, à la tête des armées françaises; chéri du peuple, dont il défendit constamment les droits et la liberté (les tribunaux supérieurs l'appelaient le *prince-citoyen*); révééré des gens de lettre dont il recherchait

le commerce, épousait les intérêts, et protégeait l'indépendance; un prince qui joignait tous les agrémens à toutes les vertus, ne pouvait gueres rencontrer un cœur insensible : celui de la duchesse ne le fut pas.

Si l'historien fait connaître son respect filial en faisant les défauts de son père, sa prodigalité insensée et sans bornes, son entêtement invincible, du moins l'écrivain donne-t-il une opinion avantageuse de son propre style toujours pur et souvent élégant, sur-tout dans le premier volume de ses Mémoires, qui semble avoir été tracé à une époque antérieure à l'an I^{er}. de la République.

Voici un second morceau qui confirmera la bonne opinion que nous avons prise du style de cet ouvrage....

— Si de justes égards pour les bien-séances avaient contraint les auteurs de mes jours de m'élever dans une maison séparée de leurs palais, ils s'en dédommageaient bien par les fréquentes visites qu'ils rendaient à leur cher enfant. Il ne se passait pas de semaine que mon père ne vint plusieurs fois oublier auprès de sa fille les plaisirs bruyans de sa cour et les embarras des affaires politiques. Il jouait avec moi, s'amusait de mes plaisirs innocens, et bien souvent avant que je ne pa-lasse, il savait lire dans mes yeux, deviner et prévenir mes desirs. Comme j'étais heureuse et contente, lorsqu'en me réveillant je le voyais auprès de mon berceau, attendant avec patience la fin de mon sommeil pour me donner et recevoir un baiser ! Avec quels yeux il me regardait ! comme il me serrait tendrement

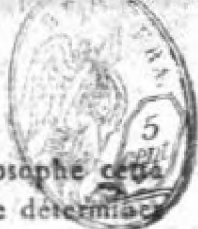
dans ses bras ! comme il me pressait affectueusement contre son cœur ! comme il s'en allait joyeux et satisfait , lorsque n'étant ni malade , ni de mauvaise humeur , je répondais par une gaité enfantine , par un sourire caressant , à ses tendres agaceries ! comme il paraissait triste et affecté , au contraire , quand il voyait sa fille souffrir et dans les larmes ! combien de fois , dans un âge où l'on ne suppose aux enfans aucune connaissance , ai-je abusé de sa sensibilité pour soumettre ma nourrice à mes caprices et à mes petites volontés ! Ce bon père n'était pas dupe de mes malices , il les remarquait et les faisait remarquer en disant... « Ne la contrarions pas , ne la rendons point malheureuse , n'aigrissons point son caractère. »

— Aussi-tôt que je pus articuler les deux noms que ma nourrice me répétait sans cesse , mon père venait me prendre dans sa voiture , me conduisait au Temple , et je devenais l'amusement des grands et des gens de lettres dont il était entouré.... Le Temple , ce monument qui réveille tant d'idées , rappelle tant de souvenirs et de contrastes , dont le seul aspect présente de si grandes leçons , le Temple d'alors ne ressemblait aucunement à celui que nous voyons. Sous le grand-prieur Vendôme , il avait été le sanctuaire des Muses , le rendez-vous des Camille , des Chaulieu , des Lafare , des Palaprat , des Chapelle , enfin des plus joyeux convives et des plus agréables littérateurs. Mon père réunissant à la dignité les inclinations de Vendôme , on ne s'aperçut pas que le Temple eût changé de possesseur. Il partagea , comme lui , ses jours entre les plaisirs , les

arts et les belles-lettres. Il n'épargna rien pour augmenter la beauté de son palais. Il devint lui-même l'ordonnateur de ses jardins et de ses fêtes. Le Temple fut encore l'asyle des talens et du goût. Le nouveau grand-prieur, jaloux de les fixer près de lui, et de se placer comme au centre de l'esprit et des lumieres, avait offert à plusieurs gens de lettres des appartemens au Temple, imitant à cet égard la magnificence royale, qui leur en donnait au Louvre. C'est au Temple, c'est sous le toit de mon pere que J.-J. Rousseau trouva un refuge, quand il fut inquiété pour son *Emile*; et il ne le quitta que pour aller dans son château de Trye, qui plaisait davantage à cet amant de la Nature. Le célèbre abbé Prévost était l'aumônier du prince; aumônier honoraire, car il ne lui disait point la messe. Il l'enchantait par sa conversation étincelante, comme ses ouvrages, de vivacité, d'esprit et d'imagination. L'intendant de ses petits soupers était le fameux Beaumarchais, pour lequel il se déclara hautement dans ses démêlés judiciaires. Il avait aussi une affection particulière pour M. Gerbier, le premier avocat de France à cette époque. Il l'allait voir quelquefois à sa terre de Franconville.

Nous ne nous lassons pas de transcrire ces morceaux intéressans, et nous paraissions oublier que nous avons à parler de J.-J. Rousseau.... — Il remplissait alors l'univers du bruit de son nom et de l'éclat de sa gloire; l'immortel instituteur du genre humain, le précepteur d'*Emile*, celui dont le style enchanteur fit adorer Sophie, fut invité par mon pere à diriger la raison naissante de sa fille. Le prince

ne



ne négligea rien pour obtenir du philosophe cette faveur insigne... Il était plus facile de déterminer cet ami des hommes à rendre un service qu'à recevoir un bienfait ; cependant il ne fallut rien moins que la reconnaissance et l'amitié qu'il portait à mon père , pour l'engager à se charger de ces soins vraiment paternels.

Rousseau lui enseigna de bonne heure les élémens des mathématiques.... — Ce n'est pas seulement dans les sciences abstraites qu'il voulut être mon Mentor ; non-seulement il mit tous ses soins à développer les qualités morales et intellectuelles de son élève , non-seulement il voulut former mon esprit et mon cœur , mais il s'attacha particulièrement dans les premières années de ma vie , à me créer un tempérament robuste , à développer mes forces physiques , à m'accoutumer à supporter sans incommodité les intempéries de l'air , la fatigue , la soif , la faim ; à coucher sur la dure , à manger de tout sans dégoût , à ne souffrir d'aucunes privations. Lui seul dirigeait à la maison tout ce qui regardait mon éducation physique et morale. Il ne permettait pas qu'on me servît de viandes ; ce n'était que par une espèce de condescendance et de transaction qu'il souffrait que je fisse usage de leurs suc ; encore n'était-il véritablement satisfait que lorsqu'il me voyait prendre du lait froid pour potage , des légumes verts dans la pleine saison et des fruits mûrs. Il avait pros crit les petits pains mollets , et défendait expressément qu'on me donnât autre chose que du pain de pâte ferme , le plus grossier et le plus rassis. Mais comme il n'était pas présent à tous mes repas , mon institutrice

qui aimait beaucoup les petits pains de la rue Notre-Dame-des-Victoires, m'avait secrètement formée à son goût, et m'aidait à tromper le bon Jean-Jacques. J'étais plus docile pour le vin que je n'ai jamais beaucoup aimé ; il voulait qu'on ne m'en servit qu'en très-petite quantité, une ou deux fois au plus par semaine..... Il exigeait sur-tout qu'on variât mes alimens à l'infini, afin d'éviter que je ne prise des goûts de préférence pour quelques-uns, ou de l'aversion et du dégoût pour quelques autres.

Tombée par une suite d'événemens inouis dans la plus affreuse misère, j'ai eu l'occasion d'apprécier l'importance de ces précautions minutieuses en apparence, et dont les détails faisaient quelquefois sourire de pitié mon institutrice.

Le prince de Conti donna à sa fille un petit émule, que l'on habilla en hussard, et que l'on n'appella que de ce nom. Ils recevaient, précisément la même éducation. Maître d'armes, d'équitation, d'exercice de polon, d'écriture, de dessin, etc. — Nous faisons assés ensemble, nous montions à cheval ensemble ; c'était à qui surpasserait l'autre.... Le prix de la course donnait au vainqueur le droit de commander l'exercice au vaincu. L'exercice n'avait lieu que dans les momens de récréation ; et comme c'était un véritable plaisir pour nous, J.-J. qui observait tout, avait établi pour règle, qu'il n'y aurait d'exercice que lorsqu'un de nous deux pourrait justifier de quatre billets noirs non piqués. Or, il n'était pas facile d'obtenir ces quatre billets noirs non piqués ; mon hussard et moi nous présentions un billet noir à chacun de nos maîtres, et, s'il n'était pas content,

si nous avions fait quatre fois la même faute, le billet était impitoyablement piqué, et ne comptait plus pour rien; celui qui avait obtenu le premier quatre billets noirs non piqués, commandait l'exercice, et commençait à l'heure qu'il jugeait convenable. Lorsque nous avions l'un et l'autre nos quatre billets en règle, ce qui arrivait assez souvent, car mon hussard avait autant d'amour-propre et d'ambition que moi, le premier qui touchait le but à la course avait tout l'avantage à l'exercice. Si les billets non piqués se multipliaient, ils éloignaient les jours destinés aux exercices militaires; mon institutrice devenait alors maîtresse d'en reculer plus ou moins l'époque, selon qu'elle était satisfaite de notre conduite et de notre obéissance; mais cette époque n'allait pas plus loin que le dimanche après l'office, ou le jeudi qui était un jour de récréation de droit. Enfin, il pouvait arriver encore que lorsque l'un de nous était parfaitement en règle pour ses billets, l'autre eût fait une faute grave, ou mécontenté tous ses maîtres, alors le plaisir de l'exercice était entièrement supprimé; et pour dédommager, celui d'entre nous qui avait bien rempli tous ses devoirs, on lui faisait faire une promenade de campagne, soit en voiture, soit à cheval, selon le tems et le goût de mon institutrice.... Je suis entré dans quelques détails sur ce petit règlement, parce qu'il donnera au lecteur une idée de la méthode qu'employait J.-J. pour nous récompenser, nous punir, et entretenir en nous l'émulation et le désir de bien faire.

J.-J. voulait que sans faire attention à la pluie les

R 2

enfants fissent leurs exercices, comme si l'air eût été pur. « Dès que vous voulez, disait-il au père, accoutumer votre fille à tout, il ne faut pas l'enfermer pendant l'orage, ni la mauvaise saison; il faut qu'elle brave la pluie, la grêle et les frimats. » L'institutrice, qui n'aimait point à éprouver les intempéries de l'air, répondait à J. J. avec tant de chaleur et de vivacité, que celui-ci, dit l'auteur, qui cédait toujours facilement aux femmes, regardait le père en souriant, et disait : « Alors, je n'ai plus rien à répliquer. »

Les mathématiques que J. J. me démontrait avec une patience admirable, m'ont toujours trouvée très-froide et très-inappliquée; je laissais le philosophe raisonner sur ses x et ses y ; mon imagination le quittait au beau milieu de sa démonstration pour rêver à mes exercices ou à mes poupées; il s'en apercevait, me regardait en souriant, et me disait avec bonté : « Nous reprendrons cette leçon un jour que vous serez moins distraite », et nous causions d'autre chose..... J. J. aimait beaucoup à me faire jaser, et je remarquai qu'il ne perdait pas une syllabe de ce que je lui disais. C'est dans ces conversations familières qu'il se plaisait à me donner, sous mille prétextes, et sans paraître en avoir le dessein, les leçons les plus fortes et les plus utiles. C'était moins en me parlant de mes défauts, qu'en m'en faisant remarquer l'inconvénient et le ridicule dans quelques exemples que j'avais sous les yeux, ou qu'il me citait, comme par hasard, qu'il m'inspirait le dessein de m'en corriger.

— Il était peu caressant, parce qu'il observait

presque toujours ; mais il était très-sensible aux témoignages d'attachement que je lui donnais. Un jour que j'avais joué plus que de coutume avec lui, je m'avisai de lui demander. « M. Jean-Jacques, avez-vous des enfans ? » Cette question le surprit ; il me regarda d'un air étonné, je vis ses yeux se remplir de larmes, et il se leva pour nous les dérober. Mon institutrice me regarda d'un oeil sévère ; j'ignorais comment j'avais pu l'affliger en lui faisant cette question, mais je ne me pardonnais point d'avoir fait couler ses larmes. Madame Delorme (l'institutrice) parla de cette scène à mon pere, qui dit en soupirant : « Je lui dois d'être le plus heureux des peres, et je mourrai sans avoir la consolation de lui rendre ses enfans. — Il a redouté pour eux, » dit madame Delorme, la misere et la vengeance de ses ennemis. — Il devait compter davantage, » repliqua mon pere, sur le zele et le cœur de ses amis ; mais il ne croit pas qu'on puisse l'aimer comme il aime. »

Un jour, un hermite de Senart déployait devant J.-J., l'institutrice de l'auteur des mémoires et, plusieurs de ses femmes, des bas de soie de la fabrique de son hermitage. — « Ces bas sont-ils à vendre, » demanda aussi-tôt mon pere ? — Oui. — Eh bien, » je les prends tous, » Il fit de vains efforts pour obtenir de J.-J. qu'il en acceptât une douzaine de ma main ; Jean Jacques avait déjà refusé d'accepter du prince de Conti des bijoux précieux ; il refusa constamment cette bagatelle qui n'avait de prix que par la circonstance et l'amitié de celle qui la lui offrait. Ah ! Jean-Jacques, vous n'avez pas su com-

bien cet orgueilleux refus a humilié et désespéré votre pupille ! Mon pere y parut aussi sensible que moi ; mais ne voulant point affliger J.-J. ; il fit un effort pour dissimuler le chagrin qu'il en ressentait.

— Madame Delorme se plaignait un soir à mon pere, de ce que je voulais en tout faire mes volontés ; *c'est dans le sang*, répondit il en souriant : *dites dans le sexe*, reprit J.-J. avec cette bonhomie qui ajoutait un nouveau sel à ses épigrammes ; mon institutrice ne lui pardonna pas celle-ci.

La jeune comtesse maltraitait quelquefois le compagnon de ses études et de ses jeux..... Il avait, dit-elle, une maniere bien humiliante pour moi de me corriger de ma légèreté, ou de mon emportement : quand je lui avais donné un soufflet, il tendait l'autre joue, en disant : « Puisque madame la » comtesse m'en a donné un, j'en mérite assurément deux. » J'ignore si J.-J., ou quelqu'autre personne, lui avait suggéré cette réponse ; mais il est certain qu'elle faisait beaucoup plus d'impression sur moi, que toutes les remontrances et les punitions.

À l'époque des troubles du parlement, le prince de Conti vantait avec chaleur, devant J.-J., le goût de la dauphine (dernière reine de France) pour l'indépendance, cette disposition à braver les préjugés et la tyrannie des étiquettes, « Ces chaînes » dorées, reprit Rousseau, ne seront pas plutôt brisées, que tous les seigneurs qu'elles n'enchaîneront plus à la cour, viendront à Paris cabaler et

« conspirer , peut-être contre le monarque et l'
« monarchie. »

— Un jour que J.-J. et mon pere s'étaient liés de conversation pendant qu'on me donnait une leçon de harpe, je fus témoin des tentatives impuissantes que fit mon digne maître, pour calmer les ressentimens de mon pere. A tout ce que le prince de Conti disait sur la conduite du comte de la Marche, relativement à son épouse, J.-J. n'opposait que ces quatre mots, *s'il ne l'aime pas.....* Aux reproches relatifs à sa conduite dans l'affaire du parlement, J.-J. répliquait, *si c'est son opinion.*

— Quoique J.-J. parût prendre un véritable plaisir à diriger mon éducation, cependant, par suite de son caractère libre et indépendant, il ne s'asservissait point à venir tous les jours, ni à des heures marquées ; il faisait même quelquefois d'assez longues absences, dont nous ignorions les causes ; car, quoiqu'il fût souvent incommodé, il n'aimait point qu'on le fatiguât de questions sur sa santé, non plus que sur la maniere dont il avait disposé de son tems. On poussait si loin à la maison la crainte de l'importuner et de le contrarier sur ce point, qu'on tombait quelquefois dans un excès opposé, ce qui lui faisait demander à madame Delorme, s'il était un homme ridicule pour user de tant de ménagemens à son égard. On craignait bien moins de le fâcher encore, que d'affliger mon pere qui ressentait vivement tous les chagrins imaginaires, ou fondés, que ce grand homme pouvait éprouver. Il aurait souhaité de pouvoir connaître ses desirs, pour avoir la satisfaction de les prévenir ; mais J.-J. Rousseau

ne paraissait former aucun vœu , et refusait toujours de rien accepter. « Votre amitié , disait-il à mon
 » pere , l'intérêt et l'estime des cœurs honnêtes ,
 » voilà tout ce que j'ambitionne; vous faites , en
 » m'honorant de votre attachement , tout ce que
 » vous pouvez pour ma félicité. Ne m'est-il pas plus
 » doux de vous nommer mon ami , que mon pro-
 » tecteur ? » Mon pere n'était point de ces hommes
 que le poids de la reconnaissance fatigue ; il ne
 laissait échapper aucune occasion de parler des
 grandes obligations qu'il avait à ce philosophe ,
 duquel il recevait , aussi bien que sa fille , d'excel-
 lentes leçons. Mon pere lui rapportait un jour que
 Louis XV l'ayant pressé de renoncer à ses préten-
 tions sur la ville de Neuschâtel , conformément aux
 derniers traités , il lui avait répondu : « Sire , la
 » souveraineté est une si belle chose à mes yeux ,
 » que si j'étais souverain de mon lit , je ne le
 » quitterais pas. — Vous ne seriez pas , répliqua
 » Jean-Jacques , le premier esclave qui se croirait
 » souverain. »

V A R I É T É S.

*LETRE de la Société des Amis des Noirs, aux Rédacteurs
 du Mercure.*

CITOYENS , travailler à détruire la traite et à adou-
 cir le sort des Noirs dans les colonies , fut l'unique
 but de l'association qui se forma , même avant la
 révolution , sous le nom de *Société des Amis des Noirs*.

Des événemens qu'on n'avait pu ni prévoir ni calculer, précipiterent la marche de la révolution, et les Noirs devinrent entièrement libres au moment où l'on osait à peine espérer de voir diminuer le poids de leurs chaînes.

Mais la tâche des amis de l'humanité n'est pas encore remplie ; chez eux, les Africains ignorent tout le parti qu'ils pourraient tirer de leur sol et de leur climat pour leurs propres jouissances et celles des autres ; ils sont sans instruction et sans connaissance des arts utiles ; et leurs semblables, actuellement libres dans nos colonies, devenus nos concitoyens et nos frères, ne sont-ils pas livrés à une grande ignorance ? n'ont-ils pas un besoin urgent d'instructions morales et physiques ? avec une aussi si grande aptitude pour tous les arts, ne faut-il pas leur en apprendre les élémens, la marche et la pratique ? avec un sol qu'ils ne cultivaient autrefois qu'en y traînant des chaînes, et en l'arrosant de leurs sueurs et de leurs larmes, ne faut-il pas leur donner tous les moyens de le rendre infiniment productif, en substituant à un trop grand abus de leurs forces, le secours de toutes les machines qu'a inventées la mécanique, et de toutes les découvertes qui tiennent à l'agriculture, et qu'a perfectionnées la chimie ? le gouvernement lui-même n'a-t-il pas besoin d'être secondé dans ses bonnes intentions sur l'amélioration des colonies et du sort des Colons, par les recherches, les méditations, les observations, les mémoires des patriotes qui, à des connaissances déjà acquises sur les colonies, voudront joindre des travaux qui

puissent les augmenter et procurer les moyens de les mettre en pratique ?

Tels sont, citoyens, les motifs louables qui ont réuni quelques-uns des anciens membres de la Société des Amis des Noirs à des députés des colonies, à des Noirs, et à d'autres philanthropes instruits et zélés républicains.

Un des premiers objets de leur attention a été l'amélioration de la culture des cannes à sucre par des hommes libres. A ce sujet, un des membres a lu à la réunion quelques détails sur la manière dont la canne à sucre est cultivée à Batavia, avec quelques réflexions sur l'importance de faire dans nos colonies des essais du même genre. Ces détails sont extraits de l'*Essay on Colonisation*, etc. Essai sur la Colonisation du C. Wadstrom, ouvrage si précieux et intéressant dans les circonstances actuelles, qu'il serait à désirer qu'il fût traduit en français.

Mémoire sur la culture des Cannes à sucre à Batavia, avec quelques observations sur l'amélioration dont cette culture est susceptible dans nos Colonies.

ON apprendra sans doute avec intérêt que les cannes à sucre sont cultivées dans les Indes orientales par des personnes libres, et que cette production y est d'une qualité supérieure et à beaucoup meilleur marché que dans les isles du golphe du Mexique. Il en est de même du rum (1).

(1) C'est la liqueur qui provient de la distillation des melasses et des écumes.

La Chine, la Cochinchine, le Bengale et la côte du Malabar produisent une grande quantité de sucre; mais comme ce genre de culture est beaucoup plus considérable à Batavia, nous nous arrêterons à donner des détails sur la manière dont elle est pratiquée dans cette île.

Un propriétaire riche divise, en général, ses plantations en 300 arpens; sur chacune des divisions il fait construire des bâtimens solides. Il loue ensuite chacune de ces divisions à des Chinois qui les habitent sous le titre de fermiers, et les sous-afferment à des personnes libres, par parties de 50 arpens, sous la condition de les planter en cannes à sucre, et sous la redevance de tant par chaque pécule (1) de sucre de produit.

Le principal fermier fait ensuite venir, pour faire la récolte, des ouvriers des villages qui avoisinent sa ferme. Aux uns il confie la coupe des cannes et leur transport au moulin; les autres sont chargés de faire bouillir le jus qui en provient; les troisièmes l'enduisent d'argile (2) et en remplissent des paniers (3) prêts à vendre.

Ces différens ouvriers sont payés à tant par pécule. Chaque fermier peut calculer ce qu'il lui en coû-

(1) La pécule pèse 133 livres et demie.

(2) Enduire d'argile, c'est couvrir le suc qui provient de la canne, d'une terre très-fine qui sert à blanchir le sucre et à procurer le sucre terré.

(3) Ces paniers sont des formes où l'on renferme le suc pour le terrer.

tera par pécule , et par conséquent combien il lui reviendra. Il ne fait que les dépenses indispensables.

Dès que la récolte est finie, les différens ouvriers qui y ont été employés s'en retournent chez eux pour sept mois, et il ne reste sur le terrain que les sous-fermiers ou planteurs qui le préparent pour la récolte prochaine.

L'ouvrage ainsi divisé est mieux fait et à meilleur marché. Ce n'est qu'à Batavia que l'on fait du sucre terré, mais il est égal en qualité au meilleur sucre des isles occidentales , et n'est vendu que 12 francs la pécule , un peu plus de sept liards la livre.

Le prix commun d'une journée est de 9 à 10 décimes.

Il n'y a aucune distillation sur les plantations à sucre : les écumes et les melasses (1) sont vendues au marché où un distillateur peut acheter le produit pour la distillation de cent plantations ou de trente mille arpens.

Cette méthode est préférable et plus lucrative que celle des isles occidentales où chaque plantation a sa raffinerie.

Le rum est vendu à Batavia, 2 décimes par gallon (2), à cinq dixièmes à-peu-près de force.

(1) Les melasses sont les résides grassex des sucres raffinés qui ne peuvent prendre de consistance plus solide que celle de sirop.

(2) Le gallon contient quatre pintes de Paris.

Culture des Canns.

Tandis que dans les isles la houe (1) est presque le seul ustensile connu pour cultiver la canne à sucre, on se sert à Batavia, avec un grand succès, d'une charrue légère, trainée par un seul buffle, près laquelle on fait passer un cylindre.

Une personne avec deux paniers suspendus à chacun des bouts d'un bâton porté sur l'épaule d'une autre personne, fait tomber alternativement de chaque panier une plante de canne dans des trous faits exprès, et à la même distance que se trouvent ces deux paniers; la même personne pousse avec son pied de la terre pour couvrir la plante de la canne, près qu'elle a été jettée dans chaque trou.

Les jeunes cannes sont souvent sarclées (2) par la charrue; seulement on se sert de la houe quand il s'agit de biner (3) autour des plantes encore très-tendres; opération peu nécessaire quand la terre a été bien labourée.

Quand les cannes sont prêtes à être terrées, on laboure à une certaine profondeur les espaces qui sont entre les lignes des cannes: les bouts de celles-

(1) La houe est un instrument de fer large et recourbé, sur un manche de bois, et avec lequel on retire la terre à soi, pour lui donner une sorte de labour.

(2) *Sarcler*, c'est arracher les mauvaises herbes d'un champ.

(3) *Biner*, c'est donner une nouvelle façon aux terres.

ci étant liés; ensuite une personne tenant en main une espèce de fourche à plusieurs dents, la pousse dans la terre labourée, tandis qu'une autre placée vis-à-vis la plante, la tirant par le bout d'une corde, leve toute la terre que la charrue a démolée.

Par ce moyen, deux personnes peuvent tester plus de cannes dans un jour que dix Negres avec des hoes.

Dans les Indes orientales, on terre les cannes plus haut que dans les isles.

Dans les terrains humides, on les terre facilement à la hauteur du genou, en faisant une couche sèche pour les cannes et une tranchée pour l'eau.

Façon du Sucre.

On prend autant de soin à Batavia à réduire la canne en sucre qu'à la cultiver.

L'évaporation étant en proportion de la surface des vases, les bouilloires ont la plus grande surface possible.

Le jus des cannes est d'abord tempéré et bouilli à consistance de sirop. Il est versé ensuite dans des cuves, et arrosé avec de l'eau pour précipiter les mauvaises parties.

Après avoir resté six heures tranquille, on le fait couler par trois trous faits à différentes hauteurs: d'abord par le premier trou dans une bouilloire de cuivre, placée sur le feu, où le suc est encore tempéré une fois, et réduit en sucre avec un feu modéré.

Il se met en grain; alors l'ouvrier plonge une pe-

l'ite baguette dans la bouilloire, et lorsqu'il l'en retire, il fait tomber goutte à goutte le sucre qui s'y est attaché, dans un vase plein d'eau, d'où, en le retirant avec l'ongle du pouce, il juge quand le sucre est suffisamment bouilli.

Les cuves dont il a été fait mention sont toutes placées à la gauche des bouilloires en cuivre. Après y avoir fait couler tout ce qui est clair par le premier trou, on passe le reste; ce qui se trouve clair tiré par le second trou, est jetté dans la bouilloire; le reste, ou les lies, tiré par le troisième trou, est destiné à la distillation.

On enduit ensuite le sucre d'argile, dans l'Orient comme dans l'Occident.

Observations.

Les cannes ne sont pas placées dans l'Orient comme dans les isles, sous des hangards (1), où elles perdent beaucoup de leur qualité et de leur force avant qu'on s'en serve; mais elles sont répandues tout de suite, pour être séchées, sur l'emplacement où elles ont été coupées et après mises en fagots, placées en meules, et employées sitôt qu'elles sont seches; par ce moyen, leur force au feu est beaucoup plus grande, et on épargne le transport d'une maison à l'autre.

La culture des cannes est, comme on voit, encore dans son enfance aux isles du golphe du Mexique.

(1) Ces hangards s'appellent friperies.

La houe dont on se sert pour ouvrir la terre est trop légère ; et tandis que dans l'Orient la charrue fait sortir facilement les racines pour la replantation, le Nègre , dans l'Occident , est obligé de faire un grand emploi de ses forces , pour arriver au même but , d'où il résulte , d'une part , la nécessité d'employer un grand nombre d'hommes là où il aurait suffi d'une charrue ; et de l'autre , des résultats souvent très-mauvais , d'après 1°. l'imperfection des houes ; 2°. l'inégalité de la force des ouvriers ; 3°. et nécessairement leur plus ou moins bonne volonté.

Il serait donc infiniment essentiel pour les îles dans les Indes occidentales ,

1°. De donner plus de travail aux animaux , et beaucoup moins aux hommes ;

2°. D'employer une plus grande partie des terrains en pâturages ou en prairies artificielles ;

3°. De faire exécuter tous les transports au moulin , ou ailleurs , sur des charriots , plutôt qu'à dos d'hommes ;

4°. De ne plus avoir des distillatoires dans chaque habitation , mais de livrer , comme dans l'Orient , cette partie à des distillateurs occupés uniquement de cet objet ;

5°. De préférer la charrue à la houe ;

6°. De ne raffiner , ni ne terrer dans les colonies que la quantité de sucre nécessaire à la consommation des Colons , et d'envoyer le surplus dans les raffineries déjà établies en France , etc. ;

7°. De faire par-tout où cela serait possible , des petits canaux , à la manière du G. Brûlé ou Fulton , soit pour transport , soit pour irrigation , etc. ;

8°. D'adopter

80. D'adopter pour les arrosements, soit des champs à cannes de sucre, soit des pâturages, etc., la nouvelle découverte des cit. Mongblfier et Argan, qui dans un courant d'eau quelconque, peut donner les moyens d'en enlever à trente-trois pieds de hauteur, au moins la cinquieme partie, et assurer, pour des lieux encore assez éloignés du courant d'eau, des arrosements très-faciles, à volonté, et dans les quantités nécessaires (1).



On sentira facilement les avantages prodigieux qui résulteraient du second article : l'augmentation des pâturages ; et du premier, le plus grand usage des animaux, puisque, d'une part, on aurait infiniment moins besoin des bras des Colons, et que de l'autre on aurait plus de fumier, et bientôt un moyen assuré de trouver sur les lieux la viande nécessaire ; soit pour la nourriture habituelle, soit pour les salaisons ; objets qu'on est obligé de tirer du dehors : Les articles septième et huitième ne produiraient pas de moins grands avantages, etc.

La Réunion des Amis des Noirs et des Colons

(1) On éviterait par ce moyen les barrages dans les rivières et tous les travaux auxquels on emploie tant de bras pour avoir de l'eau, travaux trop souvent, ou emportés à la première crue d'eau, ou qui occasionnent des inondations s'ils résistent.

P O È S I E.

LE LOUP ET L'OIE. (*Fable.*)

UN E oie (elle avait fait un cours d'antiquité)
 Criait sur un étang : « Ce fut l'oie et non l'homme
 Qui sauvé des Gaulois le Capitole et Rome ;
 Qu'on nie après cela notre intrépidité ! »
 Un loup, non moins savant, sur le bord arrêté,
 Répondait d'un ton débonnaire :
 « Ce fut par une louve, au défaut d'une mère,
 Que Romulus fut allaité ;
 Est-il juste que le vulgaire
 Nous accuse de cruauté ? »
 « Avouez-le, homme ingrat, la nature déploie
 La honte dans le loup, le courage dans l'oie. »
 A ces mots, dans les airs, apparaît un milan,
 Et l'oie en un clain d'œil se cache sous l'étang.
 Sur la rive où le loup péroré,
 Passe un agneau, notre loup le dévore.
 L'aspect de corps se masque ; il se trahit toujours.
 Les papes et les rois citaient ainsi l'histoire,
 Et nous ont joué de ces tours.
 O peuples ! apprenons à croire
 Aux actions, plus qu'aux discours.

Par le cit. BONAJOULIN.

L O G O G R I P H E.

Un logogriphe, ah ! ah ! voyons, que je devine ;
 Ce ne sera pas long, n'en déplaie à l'auteur,
 Je suis fort à ce jeu !..... Vraiment ? Tant mieux, lecteur,

Moi-même j'applaudis, loin d'allonger la môle ;
 Quoi que périr trop tôt soit un grand accident ,
 Je préfère à ce prix m'expliquer clairement .

Chacun a sa folie ;

Et pour te le prouver, je veux, là, sans façon ,

Tout nommer par son nom.

Le genté sera neuf; telle est ma fantaisie !....

D'abord pour commencer,

A ton amusement je dois mon existence ;

Considere-moi bien.... Or donc, en conscience,

Dix pieds font mon entier.

Pour les décomposer, dès que j'entre en matière,

A ta vue, cher lecteur, paraît Loire, rivière ;

Un fleuve appelé Pô, dans lequel Phaëton

Certain jour fit un saut, dont il mourut, dit-on ;

Un vin, ce qui dépose, et c'est, je crois, la lie ;

Cet oiseau si bavard, pour bien dire une pie ;

Cet autre, qui de Rome est proclamé sauveur,

Une oie ; pour une bête, ah ce titre est flatteur !

Une déesse vache, et dont Jupiter raffole ;

Voyelles, i, o, é ; re, note ; puis encor

L'objet de tes desirs, un métal enfin or ;

Soit arctique, antarctique, est démontré le pôle ;

J'offre aussi loge et loi ; liège, rigole et grill ;

J'ai presque tout offert, seul, poursuis donc ta route ;

Tantpis si sur mon nom tu conserves du doute.

Mais ma foi c'est assez, je romps ici le fil....

Explication de la Chatade du N^o. 29.

Le mot est Poisson.

A N N O N C E.

Traité de l'Impôt, un volume in-8^o. A Paris, chez P.-Fr.
 Bléuet et Cherfils, libraires, rue André-des-Arcs, n^o. 86.

G 2

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

De New-York, le 25 germinal an VI.

Le gouvernement fait passer la circulaire suivante aux receveurs des douanes :

« Il a été décidé par le président des États-Unis, que, dans les circonstances actuelles, il est devenu nécessaire de notifier les instructions émanées de ce département, il y a onze mois, de manière à ne plus empêcher la sortie armée des navires des États-Unis, lorsqu'on se propose de les employer à un commerce régulier et conforme aux lois.

« Mais quoique vous deviez considérer la prohibition générale, comme n'étant plus en vigueur, l'ordre exprès du président est que vous saisissiez et que vous reteniez tous navires que l'on peut soupçonner raisonnablement destinés à un usage contraire aux lois, et particulièrement à l'acte du congrès, du... , intitulé : *Acte pour empêcher les citoyens des États-Unis d'aller en course contre des nations alliées ou contre les citoyens desdits États.*

« Vous observerez aussi qu'il est de votre devoir d'empêcher que l'on n'élude l'acte qui prohibe, pour un tems limité, l'exportation des armes et des munitions, et qui encourage l'importation de ces marchandises ; ainsi, vous renfermerez dans des limites raisonnables les quantités desdits objets qui peuvent être remises comme formant l'équipement d'un navire.

« Le gouvernement espère avec confiance, que l'impartialité et la fermeté signaleront toutes les démarches que vous ferez d'après ces instructions. »

OLIVER WOLCOTT, *secrétaire de la trésorerie.*

Du 8 floréal. On continue à s'occuper ici avec inquiétude du dernier message du président du con-

grès, sur les dépêches qu'il a reçues de France, sur les mesures qu'il croit nécessaires à la défense de notre pays, et sur le peu de probabilité d'y voir réussir les négociations entamées.

A ce message est jointe une vingtaine de pièces contenant le récit, plus ou moins exact, des conférences entamées à Paris par les plénipotentiaires des Etats-Unis. Il en résulte, si toutefois ces pièces méritent une entière confiance, que ces ministres ont été adressés, en vendémiaire, à un agent non-ouvertement accrédité, et qu'ils désignent par ces lettres initiales M, X; que cet agent leur avait d'abord insinué qu'ils ne parviendraient à ouvrir aucune négociation, à moins qu'ils ne fussent autorisés à payer, par préliminaire, une somme de 50 mille liv. sterl., ou un million 200 mille liv. de France : et que dans d'autres conférences avec le même ou d'autres agens, en brumaire et frimaire, il leur avait été fait des ouvertures sur deux autres conditions, savoir :

1°. Que les Etats-Unis devraient rompre toutes relations commerciales avec l'Angleterre ;

2°. Qu'ils devraient prêter à la République Française 2 millions de liv. sterl.

Que vainement les ministres américains avaient remontré que l'objet de leur mission était :

1°. De rétablir la bonne intelligence entre les deux nations ;

2°. De solliciter des indemnités pour l'enlèvement des bâtimens américains, qui montoient à 15 millions d'écus, et que leur gouvernement était bien éloigné de penser qu'il fallût acheter la paix auprès de la France; qu'il leur avait été impossible de faire aucuns progrès vers le but de leur mission.

Le 4 floréal, il parut une proclamation du président des Etats-Unis, qui ordonnait un jeûne général, pour éloigner les calamités qui pourraient résulter des dispositions ennemies, de la conduite et des demandes d'une puissance étrangère, manifestées par le refus répété de recevoir nos ambassadeurs, et par les déprédations contre le commerce et les sujets des Etats-Unis, en pleine mer.

A la séance du congrès du 7 floréal, il fut fait cinq motions en conformité du message du président : toutes furent adoptées, excepté la première. Elle fut rejetée par une majorité de quatre voix ; elle portait, « qu'il serait mis un embargo, pour un tems limité, sur tous les bâtimens appartenans, en tout ou en partie, aux citoyens des Etats-Unis, excepté ceux qui étaient employés aux pêcheries ou au cabotage. » Les autres propositions qui ne concernaient que des mesures de défense, furent adoptées unanimement.

La chambre des représentans de l'Etat de Pennsylvanie a rejeté, à la majorité de 57 contre 33, toute résolution hostile, déclarant toute son horreur pour toute guerre, mais particulièrement pour une guerre contre la France. A Philadelphie, et dans d'autres parties de cet Etat, des pétitions et des instructions ont été rédigées pour les représentans au congrès, pour que l'on prévienne une rupture.

TURQUIE. De Semlin, du 13 floréal.

En confirmant la nouvelle des succès de Paskew-Oglu, on ajoute qu'il vient de faire répandre une proclamation, dans laquelle il engage ses adhérens à persister avec constance dans leurs efforts, dont le résultat sera pour eux, non seulement d'être délivrés du joug de la Porte, mais encore de jouir de différens autres avantages. Il ne leur dissimule pas qu'une armée nombreuse marche contre eux aux ordres du capitain-pacha ; mais cela ne doit nullement vous inquiéter, dit-il, car il y a parmi les chefs de ces troupes un grand nombre d'hommes qui me sont dévoués, et qui se joindront à nous quand il en sera tems.

L'armée de Hussein, capitain-pacha, était, au commencement de floréal, à Sophia.

SUEDE. De Stockholm, le 22 floréal.

Sa majesté est partie aujourd'hui pour Carlscrona ; elle doit être de retour, le 29 prairial, époque à laquelle les troupes doivent former un camp.

Le duc de Sudermanie est entièrement rétabli.
M. Lasource, ci-devant consul à Smyrne, vient d'être nommé consul général de Suède à Hambourg.

ALLEMAGNE. De Hambourg, le 29 floréal.

Le général Lafayette, son fils de retour de l'Amérique et ses deux filles sont arrivés dans notre ville le 26 de ce mois, accompagnés du général Latour-Maubourg, son ami, et de ses sœurs, pour faire confirmer ici, conformément aux lois françaises, le mariage de sa fille aînée avec le jeune Charles Maubourg. Cet acte se fit, le même jour, chez le cit. Lagau, consul français. Les ministres de France et de Hollande avec leurs secrétaires de légation, ainsi que le consul d'Amérique, servirent de témoins. Ils sont retournés le même jour dans leur habitation provisoire, près Ploën, très-inquiets de l'état de madame de Lafayette qui est toujours malade, et qui par cette raison n'a pas pu être du voyage.

La gazette de Hambourg publie la proclamation suivante, du premier ministre de Russie. Nous garantissons d'autant moins son authenticité, qu'il est difficile de croire que le Danemarck ait souffert qu'un mépris de tous les traités les Russes vissent garder le passage du Sund, et lui fournir une protection qui serait beaucoup plus redoutable qu'utile. D'ailleurs le défaut de date et le style dans lequel elle est conçue, peuvent bien aussi motiver quelques soupçons sur la vérité de cet acte.

« L'on annonce ici et fait savoir à qui il appartiendra, à toute l'Europe, à tout l'univers, que sa majesté l'empereur, Paul I^{er}., a ordonné par moi, prince Alexandre Besborodko, premier ministre et chancelier de S. M., ce qui suit :

« En considération de la proclamation du Directoire exécutif de la République Française, du 23 nivôse an VI, où il est dit : Que dans le cas où on laisserait passer par le Sund un vaisseau ayant à bord des marchandises anglaises, de quelque nation qu'il soit, cet assentiment serait regardé comme une déclaration formelle de guerre ; S. M. Paul I^{er}., a daigné ordonner qu'il soit envoyé dans le Sund 22 vaisseaux

de ligne et 250 galères , sous le commandement de l'amiral Kruse et du chevalier de Litta , pour protéger le commerce général contre l'oppression manifeste du Directoire , attendu que son procédé doit être regardé comme entièrement contraire au droit des gens. S. M. donne en même tems sa parole impériale qu'elle protégera de toutes ses forces , la liberté du commerce tant de terre que de mer. »

De Vienne , le 27 floréal.

Il a été ordonné une levée de recrues dans toutes les provinces autrichiennes , pour compléter les différents corps. Ce recrutement est déjà commencé.

L'on fait passer d'ici à Trieste une grande quantité de munitions.

La bourgeoisie de la ville impériale d'Esslingen a annoncé à sa majesté l'empereur , que les députés de son syndicat lui ont adressé une proclamation révolutionnaire imprimée.

En conséquence , sa majesté a fait ordonner , par le conseil aulique , au magistrat de ladite ville impériale , de suspendre aussitôt les députés du syndicat , de faire contre eux les informations nécessaires , et de les punir conformément aux lois. En conséquence de cet ordre , le magistrat a dû recevoir la réponse de ces députés sur les questions suivantes :

1^o. Quel est celui d'entre eux qui a proposé de faire paraître l'écrit révolutionnaire ?

2^o. Quel est celui qui l'a rédigé ?

3^o. Quels sont ceux qui l'ont approuvé ?

4^o. Où ledit écrit a été imprimé ?

Comme c'est à Reutlingen que l'impression a eu lieu , l'injonction a été faite au magistrat de cet endroit , de faire toutes les recherches pour pouvoir donner à connaître promptement :

2^o. Quel est l'imprimeur qui a imprimé cet écrit ?

3^o. Par qui lui a-t-il été envoyé ou remis ?

3^o. Si cette impression s'est faite à la connaissance de la censure ?

De Rastadt , le 7 prairial.

On assure que le cit. Bonnier a accepté sa nomination.

nation au Corps législatif, et qu'il doit quitter Ras-
sadt sous peu de jours.

L'ex-directeur François (de Neufchâteau) est parti
de Strasbourg, hier matin à 9 heures, au bruit de
l'artillerie de la place; il est arrivé à Seltz dans
l'après-midi, et a fait notifier son arrivée à M. le
comte de Cobentzel. Ce ministre a reçu aujourd'hui
un courier de Vienne. On prétend qu'il est encore
douteux si les intentions de sa cour sont qu'il aille
négocier sur le territoire de la France.

PRUSSE. De Berlin, le 30 floral.

Le prince Reppin, feld-maréchal au service de Russie,
est arrivé hier dans cette ville. On sait aujourd'hui que
l'objet de sa mission est d'exercer la médiation consentie
entre les cours de Vienne et de Berlin, pour l'arrangement
de leurs indemnités respectives.

On assure que le ministre impérial à Berlin, le prince
de Reuss, vient d'être chargé d'engager la cour de Prusse
à demander, conjointement avec la cour de Vienne, l'éva-
cuation de la rive droite du Rhin par les Français, en pro-
posant au roi de renoncer à toute indemnité aux dépens
de l'Empire, tant pour lui que pour la maison d'Orange;
l'empereur, de son côté, consentant à ne demander aucun
agrandissement en Allemagne. Rien de plus louable, sans
doute, que cet esprit de modération conciliante. Ce trait
offre cependant un rapprochement politique qui n'est pas
sans intérêt, et qui prouve que la diplomatie de Vienne
suit toujours un système très-adroit.

On se rappelle qu'en 1778, le roi de Prusse se montra
avec éclat comme le dieu tutélaire de l'Empire, en s'op-
posant formellement au démembrement de la Bavière. La
cour de Vienne se donna l'apparence d'une grande géné-
rosité, en déclarant qu'elle était prête à y renoncer,
pourvu qu'en même-temps le roi de Prusse renonçât à la
succession aux margraviats d'Auspach et de Bareuth. La pa-
rité n'était pas trop exacte; car les droits de la Prusse sur
les margraviats étaient un peu moins contestables que les
étranges prétentions du cabinet de Vienne sur la Bavière.
De même aujourd'hui, il semble qu'après les avantages
qu'elle a retirés du traité de Campo-Formio, la cour de
Vienne est fort à son aise pour prêcher la modération et
la désintéressement.

Les lettres de Pétersbourg annoncent que l'empereur de Russie se propose de faire, l'été prochain, un grand voyage dans ses Etats; sa majesté se rendra à Casan et à Astracan. Il n'est plus question d'une entrevue de ce souverain avec notre monarque.

PIÉMONT. De Turin, le 3 prairial.

Parmi les affaires dans lesquelles les insurgés piémontais ont éprouvé des échecs, on distingue sur-tout celle du 3 floréal, où ils ont été complètement défaits dans le Haut-Novarais. Les troupes royales s'y sont signalées par des actes de valeur qu'on aurait dû attendre plutôt de ceux qui combattaient pour la liberté.

Le roi vient de faire distribuer des récompenses à ceux des officiers et des soldats qui se sont le plus distingués. Il paraît que ce prince ne donnera pas carrière à son ressentiment contre la sa reconnaissance. Les rebelles qui ont été faits prisonniers dans les dernières affaires, ne seront pas traités avec la sévérité qui a été déployée contre ceux qui avaient été pris précédemment. On assure que l'ambassadeur de la République Française insiste sur une amnistie complète, et qu'il s'exprime à cet égard de manière à n'avoir pas à craindre un refus.

SUISSE. De Bâle, le prairial.

Le procès intenté à Burkhard, Kolb et Mérian, à l'occasion de la tète du pont d'Huningue, vient de se terminer tout-à-coup. Le cit. Frey, qui avait accompagné à Paris le cit. Ochs, et qui y était resté après lui, vient de remettre, depuis son retour, un mémoire en faveur des accusés. Il l'avait fait apostiller par le Directoire de France, qui a mis au bas : *A communiquer au Directoire helvétique, pour lui faire connaître que le Directoire de la République Française verrait sans peine que la procédure fût arrêtée, pour la reprendre, si la conduite des accusés et les circonstances l'exigeaient par la suite.* Frey est, à la vérité, le gendre de Burkhard; mais son intercession n'en est pas moins nécessaire; car ses opinions patriotiques, connues à Bâle depuis long-tems, lui avaient mérité la haine du parti opposé au sien, et celle de son beau-père lui-même. C'est ainsi qu'il est beau de se venger de ses ennemis.

On assure que le cit. Thierry, de Mulhausen, est arrivé à Berne pour remplacer le commissaire français Lecat. On dit beaucoup de bien de lui, et on espère que il

mission aura d'honorables suites pour le repos de l'Helvétie et l'affermissement de la nouvelle constitution.

D'Arau, le 5 prairial. Il est arrivé ici avant-hier, de Notre-Dame-des-Hermes, six à douze charriots pesamment chargés, qui portaient des images de saints de toutes especes, cent dix lits et divers autres meubles.

Le général Schawembourg fait présent de ces dépouilles à la nation helvétique. Il doit arriver encore d'autres charriots chargés de la même manière ; et c'est ainsi que se complète l'ameublement de notre petite ville, aux dépens de la superstition.

On espère que la contribution de Zurich sera diminuée d'un million ; et répartie sur tous ses habitans ; ce qui est assez juste ; car ils ont tous voté, dans les assemblées de leurs tribus, pour envoyer des troupes auxiliaires aux Bernois. On continue, au reste, à être très-content du général Schawembourg et de l'excellente discipline des troupes qu'il commande. On a remarqué que peu après son arrivée à Zurich, parcourant le lac, et regardant les rives du lac, brillantes de culture et d'industrie, il avait dit : « Il est cependant difficile de retrouver ici les traces du despotisme. »

Les débats qui se sont élevés, il y a quelques tems, entre le commissaire du gouvernement français et le Directoire helvétique, ont trop fixé l'attention publique, pour que nous ne nous empressions pas de donner les pièces exactes de cet intéressant procès.

Extrait de la lettre du cit. commissaire Rapinat, au Directoire de la République Helvétique. — De Berne, le 25 floral.

« Je dois vous faire part, citoyens directeurs, que je suis dans la ferme intention de faire respecter les ordres du gouvernement français. Vous devez vous pénétrer de cette vérité, que vous ne pouvez avoir le droit de mettre des entraves aux mesures qu'il a ordonnées. Vos pouvoirs sont bornés à l'administration de la République Helvétique, et ne peuvent aller plus loin. On ne peut vous refuser le droit de réclamer contre les mesures qui pourraient nuire à la prospérité de la Suisse. Soyez persuadés que je saurai meure sous les yeux du gouvernement français le véritable état des choses, pour qu'il soit à portée de prononcer dans les circonstances délicates où je ne pourrais le faire. En conséquence de ces principes, je viens de faire briser les scellés que votre commission avait fait apposer à Berne

sur les caisses et établissemens publics, parce que les caisses sont la propriété française; et il vous paraîtra sans doute inconvenant qu'on se soit permis de croiser les scellés que la cit. Rouhière avait déjà apposés, d'après les ordres et instructions du gouvernement français et mes invitations particulières. Je viens aussi de prendre un arrêté qui fera disparaître les entraves sans cesse renaissantes.

» J'ai lieu d'attendre, citoyens directeurs, d'après la profession que vous avez faite d'attachement à la République Française, et de soumission aux principes de son gouvernement, que vous ne prendrez plus à l'avenir de mesures qui contrarieront ses intentions; et que vous vous contenteriez d'employer la voie des réclamations, qui seule peut être admise.

» Vous devez être assez convaincus de la justice qui dirige le gouvernement français, pour croire qu'il adoucit les mesures, dont les suites pourraient être funestes à la prospérité du gouvernement helvétique, dont il veut être l'allié fidèle et le protecteur. »

Salut républicain,

Signé, RAPINAT.

Réponse du Directoire exécutif. — D'Aray, le 17 mai.

« Citoyen commissaire, vous nous dites, dans votre lettre du 23 Boreal, que nos pouvoirs sont bornés à l'administration de la République Helvétique, et ne peuvent aller plus loin.

» Citoyen commissaire, c'est de la constitution que nous avons reçu ces pouvoirs: c'est elle seule qui a le droit de tracer le cercle dans lequel nous devons agir; c'est au Corps Législatif seul à qui il appartient de nous parler de leurs limites.

» Le Directoire exécutif de France nous a donné notre constitution; vos fonctions vous attachent à l'armée, et verse son sang pour l'établir; nous vous rappelons qu'il est de vos devoirs d'honorer en nous l'ouvrage et la volonté du gouvernement qui nous protège; ou si telle était la pensée, de nous avilir et de nous réduire aux fonctions d'une chambre administrative, nous vous invitons à nous présenter vos pouvoirs, qui nous sont absolument inconnus.

» En attendant, nous jugeons qu'il est non-seulement dans nos droits, mais encore dans nos devoirs, de nous opposer, autant qu'il est en nous, à toutes démarches ar-

bitraires et oppressives qui détruiraient l'effet des proclamations antérieures et des stipulations récentes avec le Directoire de France ; et c'est en conséquence de ces principes, que nous protestons solennellement contre le bris des scellés mis par nous sur des propriétés nationales, et leur enlèvement exécuté par votre ordre ; appelant de cet excès de pouvoir à la générosité et à la justice de la nation française et de son gouvernement,

» Permettez, citoyen commissaire, que nous renvoyions à une autre lettre, nos réponses à quelque autre point renfermé dans la vôtre. »

Salut républicain,

Signés, *LEGRAND, président.*
STECK, secrétaire-général.

Discours prononcé dans la séance du 17 mai, par le cit. Huber, membre du grand-conseil, sur la lettre du cit. Rappin au Directoire.

Quand la lettre du commissaire français, que le Directoire a communiquée au Corps législatif, fut lue hier dans cette assemblée, sa lecture fut suivie de ce silence morne qui est l'effet de l'étonnement et de l'indignation. Un seul membre prit la parole pour en demander l'impression ; il fut sans doute que la publication pure et simple de cette pièce suffisait pour faire partager à la nation entière les mêmes sentimens qu'elle a fait naître chez ses représentans.

Moi aussi j'ai partagé votre surprise et votre indignation. J'ai tâché de vaincre ce dernier sentiment, pour réfléchir sur cette lettre ; mais plus j'ai réfléchi, et moins ma surprise a cessé.

Quand j'ai vu cette lettre avancer que notre gouvernement n'avait d'autre pouvoir que celui d'administrer la République Helvétique, je me suis plu à croire que sous le mot *administration*, on entendait celui de *gouvernement*.

Quand j'ai vu que l'on prétendait restreindre ce même gouvernement à de simples représentations, j'ai compris l'on a voulu lui faire entendre que, sur des décrets du gouvernement français, il était convenable de commencer des représentations, comme il est d'usage entre des gouvernemens qui sont en bonne intelligence.

Quand j'ai vu que l'on représentait à notre Directoire, il était soumis aux principes du gouvernement français, j'ai pris cette phrase pour un pléonisme ; car les principes du gouvernement français sont ceux de la liberté et de l'éga-

tité, de l'indépendance et de la souveraineté des peuples, de l'unité et de l'indivisibilité des États, et de la démocratie représentative, qui est la meilleure forme de gouvernement.

Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que le ton et les expressions de la lettre du commissaire français, sont propres à jeter l'alarme parmi le peuple suisse et à lui faire soupçonner qu'on veut porter atteinte à son indépendance.

Loin de nous l'idée que telles puissent être les intentions du Directoire français. Cela serait contraire aux principes et à la constitution de la grande nation, contraire à ses intérêts, contraire aux vues de son gouvernement.

Comment les membres de ce gouvernement, qui ont été, depuis l'aurore de la révolution, les plus implacables ennemis de la tyrannie et de l'anarchie, les plus fondateurs de la République, les plus fermes appuis d'une constitution qui est basée sur les véritables droits de l'homme et du citoyen.... comment eux, qui ont déclaré à la face de l'Europe et en présence des armées de tous les despotes coalisés, l'indépendance des peuples, et qui ont promis de protéger le nôtre; comment eux, qui ont fait marcher les intrépides défenseurs de la liberté, pour nous délivrer du joug de la tyrannie aristocratique; qui, pour hâter notre réunion et notre indépendance, ont voulu nous voir réunis autour d'une constitution qui, malgré quelques imperfections, renferme sous les principes de la liberté, l'égalité, de l'unité, de la forme démocratique représentative, et que, sous leurs auspices, nous avons juré d'observer.... comment, dis-je, ces sauveurs de notre patrie, ces héros de l'humanité, pourraient-ils avoir l'ombre d'une idée qui portât atteinte à notre indépendance; atteinte qui serait également opposée à la dignité et au but de notre mission?

Que sont les Suisses? Il n'y a que trois classes sous lesquelles nous puissions les ranger: Ou nous faisons partie d'un peuple libre, ou nous sommes sujets, ou nous formons nous-mêmes un peuple libre et indépendant. Mais nous ne sommes réunis à aucune république. Nous sommes encore moins des esclaves: il y a quelques mois, que nous avons rompu nos fers; et que, grâce à l'assistance générale de la grande nation, le peuple helvétique a pu recouvrer sa souveraineté usurpée. Il l'a exercée dans les assemblées primaires en acceptant la nouvelle constitution

nous déléguant ses pouvoirs, il nous a réunis ici pour se représenter.... Eh quel fut notre premier acte ? La proclamation de notre indépendance. Quels étaient nos témoins ? Nos frères et nos protecteurs, les Français.

La première voix qui s'est élevée dans cette enceinte, quelle était-elle ? C'était, citoyens, la voix unanime de toute l'assemblée, votant la reconnaissance la plus vive et la plus sincère à nos libérateurs.

Je demande donc que vous preniez la résolution d'inviter le Directoire exécutif de la République Helvétique, à prier une explication amicale et franche sur les expressions alarmantes du citoyen commissaire français.

Cette explication, n'en doutez pas, remplira notre attente... Mais si notre attente pouvait être trompée... Oh, alors... Citoyens ! vous voyez cette bague... elle porte la devise : *vivre libre ou mourir* ! Elle n'a pas quitté ce doigt depuis 1789 ; époque à laquelle cette devise commença à être le mot de ralliement de tous les bons Français... Ce sentiment, j'en suis convaincu, n'est même pas sorti un instant de vos cœurs depuis la même époque.... Eh bien, les chers collègues !.... s'il était jamais possible que la force vint porter atteinte à notre indépendance, ou que la violence comprimât un instant notre liberté.... Alors... si je présidais l'assemblée, je mettrais aux voix.... Vous osez-vous mourir?... oui ou non?... et je voterais pour l'affirmative. — *Vive la liberté et l'indépendance de la nation helvétique ! Qu'aucun de nous ne lui survive !*

ITALIE. De Naples, le 21 floréal.

Sa majesté et le général Acton sont au camp pour faire revue des troupes ; outre le cordon qui s'étend le long des frontières, on a établi de distance en distance des forts et des redoutes, pour empêcher toute espèce de communication entre les deux Etats.

Dès que les troupes de sa majesté eurent pris possession de la ville et du duché de Benevent, les habitans eurent ordre d'envoyer des députés à Naples, pour prêter serment de fidélité à S. M. S., au nom de tous les habitans du duché.

On assure que plusieurs particuliers qui s'étaient réjouis de faire partie de la République romaine, ont été mis en prison. Il est dans l'ordre que la cour de Naples regarde comme un crime le désir d'être républicain.

Tous les spectacles sont fermés, et le seront encore

pendant deux mois. On fait de grands préparatifs pour la fête de Saint-Janvier, et on annonce que son sang bouillonnait cette année plus qu'à l'ordinaire, en raison des grands dangers qui menacent l'Etat. On se propose, par les prières, les missions et toutes sortes d'exercices spirituels, à juger les détenus comme criminels d'Etat; ces préliminaires annoncent que les procès seront faits avec toute l'équité et l'humanité possibles; que la cour donnera pour défenseurs à ces prévenus les meilleurs avocats, et qu'elle comblera de ses faveurs ces avocats, s'ils s'acquittent de leur devoir avec zèle et avec courage.

De Rome, le 24 floréal. Le général en chef a publié une proclamation en vertu de laquelle l'auteur de tout attentat séditieux sera jugé militairement et puni de mort. Ceux qui l'auront suivi, s'ils se retirent à la première intimidation, seront à l'abri de toute poursuite; ceux qui seront pris les armes à la main, seront punis de mort. Ceux qui auront pris une part plus ou moins active aux attroupemens, seront bannis à perpétuité ou condamnés aux fers pour dix ans au plus. Les individus qui, par des discours fanatiques, auront engagé les citoyens à former des attroupemens séditieux, seront punis de mort. Les événemens de Trasimène ont nécessité des mesures.

La niece du saint-pere, l'ex-duchesse Braschi, avait été appelée par ses parens en Toscane, et elle se disposait à partir lorsqu'elle a été arrêtée. On parle aussi de l'arrestation de plusieurs ex-nobles et ex-monsignori, qu'on soupçonne d'avoir eu part à l'insurrection du Trasimène.

On dit hautement que le saint-pere ou ceux qui l'entourent, ont eu part à ces mouvemens contre-révolutionnaires, et que le gouvernement va s'occuper des moyens de l'éloigner des frontières de la République.

ESPAGNE. *De Madrid, le 30 floréal.*

Le cit. Truguet, ci-devant ambassadeur de la République Française, vient de partir pour retourner à Paris. Il a paru affecté de son rappel, auquel il ne s'attendait pas. Quels que soient les torts qu'on peut avoir à lui reprocher, nous devons à la vérité de dire qu'il emporte les regrets de la plupart des Français avec lesquels il a eu des rapports.

Les nouvelles d'Aranjuez nous annoncent que le prince de la Paix ne tardera pas à s'éloigner tout-à-fait de la

C2481

cour; que la reine a même dit dernièrement, et en termes assez formels, à sa femme, qu'elle devait se préparer à son départ. Ainsi cette jeune princesse, intéressante à beaucoup d'égards, attachée par des motifs de convenance au sort du prince de la Paix, aura souffert tour-à-tour et de sa faveur et de sa disgrâce.

ANGLETERRE. De Londres, le 30 floréal.

On a donné ordre à tous les émigrés de quitter Southampton; ce qui n'est qu'une suite de l'ordre général de quitter toutes les villes maritimes, précaution très sage. Les habitans ont demandé tant d'exceptions à cet ordre, que le duc de Portland ne jugeant pas prudent de les accorder toutes, s'est vu obligé, à regret, de les rejeter entièrement. (*Courier de Londres.*)

Le procureur-général présenta, le 22, un bill pour obliger les propriétaires, imprimeurs, colporteurs et éditeurs de papiers-nouvelles, d'inscrire au bureau du timbre, sous serment, leurs noms et leurs demeures. Le bill fut lu pour la première fois.

La chambre des communes s'étant formée, le 22, en comité, adopta, sur la motion de M. Pitt, que les droits du sel seront levés par les commissaires de l'accise, et plusieurs autres résolutions, qui font partie du dernier budget.

On apprend d'Irlande, que l'on y arrête journellement des complices de l'insurrection, dans plusieurs comtés. Le conseiller Sampson, l'un des membres du comité de Dublin, qui s'était évadé en même-tems que le lord Fitz-Gérald, a été arrêté à Carlisle et conduit au château de Dublin. Un homme d'un rang distingué, du comté de Kildare, a été aussi conduit au château de Dublin, ainsi que plusieurs autres prisonniers d'Etat du même comté.

On a reçu hier de Lisbonne des nouvelles de l'escadre du comte de Saint-Vincent. La division de sir John Orde continuait à croiser devant Cadix, tandis que lord Saint-Vincent, avec le reste de l'escadre, était en station au cap Trafalgar, d'où il était à portée de secourir sir Orde, en cas qu'il fût attaqué par l'escadre espagnole; et d'autre part, d'intercepter l'escadre de Toulon, pour empêcher sa jonction avec celle de Cadix.

On avait reçu des avis portant que le rendez-vous de l'escadre de Toulon était le Port-Mahon.

Tome XXXV.

H



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 5 au 15 prairial.

Le Directoire envoie un message au conseil des Cinq-cents, relatif à la descente des Anglais à Ostende.

Chénier obtient la parole, et dit : Malgré l'heureuse habitude que les triomphes de nos armées, nous ont fait contracter, d'admirer et de reconnaître leur exploits héroïques, nul ne doit nous causer plus de joie et plus de reconnaissance que celui qui vient de nous être annoncé par le message du Directoire.

Sans doute ils ont bien mérité de la patrie ceux qui ont vaincu les satellites d'un gouvernement dont nous avons promis le châtimement aux nations justement indignées de son oppression, et qui a cumulé tant de crimes sur la République Française.

Ce gouvernement suscita au dehors, contre nous, la coalition des rois : au-dedans, il a allumé le feu de la guerre civile ; il a aiguisé les poignards du fanatisme ; il moissonnait, au milieu de la Convention déchirée, les Républicains les plus éclairés, les philosophes les plus chers à l'humanité.

Quand le 9 thermidor eut renversé le gouvernement décemviral, épuisé par ses propres crimes, il suscita parmi nous deux réactions trop fameuses par les crimes qu'elles enfanterent, et durant lesquelles on vit proscrire, sous des noms justement odieux, tout ce qu'il y avait de plus probe, de plus républicain, de plus éclairé.

Votre intention n'est pas de reprocher tous ces crimes au peuple anglais. Vainement un ministre coupable cherche à nationaliser sa haine contre nous. Fox, Sheridan, Lauderdale, etc., seront toujours des noms chers aux Républicains.

Vos généreux et puissans efforts ne seront dirigés que contre un gouvernement coupable envers l'univers.

Il a voulu faire une descente : ce n'a été que pour ajouter un nouveau lustre à la gloire du non Français, et pour nous amener des prisonniers. Trois cents Républicains, plus heureux que ceux de Léonidas, ont détruit toute une armée, et leur courage, accoutumé à vaincre les guerriers les plus magnanimes, a été confus d'une victoire aussi facile.

Honneur et reconnaissance aux braves Républicains dont la victoire a signalé votre entrée dans cette nouvelle carrière.

Je demande que les trois cents soldats républicains qui ont vaincu, sous les murs d'Ostende, l'armée anglaise, soient déclarés avoir bien mérité de la patrie.

Aux voix, s'écrie-t-on.

Le conseil ordonne l'impression de ce discours.

Porte : Parmi les faits éclatans qui, pendant le cours de notre révolution, ont caractérisé la valeur française, les annales françaises transmettront à la postérité le souvenir du 1^{er} prairial an VI : trois cents braves Français, animés du feu de la liberté, ont prouvé à la terre qu'ils suffisaient pour attaquer et vaincre une colonne de quatre mille Anglais.

Cependant Pitt l'avait composée de l'élite de ses troupes : il avait acheté à son aide l'incendie et la corruption ; jusques dans Ostende, ses émissaires osaient lever publiquement le drapeau de la rébellion. Des lâches ont osé y fouler aux pieds la cocarde nationale, et crier : *Vive le roi Georges !* comme s'ils ne savaient pas que l'heure dernière du gouvernement britannique était sonnée.

L'orateur demande qu'on cherche à éloigner de nos ports les Anglais déguisés sous le nom d'Anglo-Américains, et dont tous nos ports sont encombrés ; qu'il soit nommé une commission pour présenter une loi pénale contre les traîtres dont il est parlé dans le message du Directoire, et que le projet de Chénier soit adopté. — Ce discours sera imprimé.

H 4

Betz justifie la commune d'Ostende, qui sans doute n'a mérité la vengeance du cabinet britannique que parce que ses habitans ont donné la plus grande preuve de leur haine pour sa perfidie, en offrant 12 mille francs en numéraire, et deux cents bâtimens pour la descente.

Le Conseil adopte le projet de Chénier, qu'il étend à tous ceux qui ont pris part à la défaite des Anglais, et nomme une commission pour faire un rapport sur le message du Directoire.

Betz présente ensuite un projet supplétif aux lois existantes sur les transactions.

Impression et ajournement.

Dubois (des Vosges) a soumis, le 7, un projet tendant à déterminer les traitemens fixes et casuels des receveurs généraux des départemens et de leurs préposés. Il propose de porter à six mille francs le traitement fixe des premiers, et les remises à un sixième de centime par franc; et à deux mille quatre cents francs le traitement fixe des préposés. Leurs remises seront d'un tiers de centime par franc. Après une légère discussion, ce projet est adopté.

Duchesne a présenté un nouveau projet de résolution sur les transactions.

Villers, au nom de la commission des finances, a soumis à la discussion son projet dont l'objet est de relever les acquéreurs des domaines nationaux de la déchéance qu'ils ont encourue.

Un membre a pensé qu'il ne serait avantageux qu'à ces acquéreurs. Il a demandé que ces biens fussent remis en vente, puisqu'ils n'ont pas rempli leurs engagements.

La question est ajournée.

Savary, le 8, au nom d'une commission spéciale : Il y a quelque tems que le Directoire vous envoya un message par lequel il vous invitait à compléter la loi du 18 vendémiaire, relative à la revision des jugemens militaires. Cette loi permet à un condamné d'appeler du premier jugement rendu contre lui par un conseil militaire, à un conseil de révision. Mais elle ne dit pas quelle conduite tiendra ce con-

seil de révision dans le cas où il casserait le jugement de la première commission.

Pour suppléer à cette imperfection de la loi, la commission vous propose le projet de résolution suivant :

Art. 1^{er}. En cas d'annulation d'un jugement rendu par les conseils militaires établis par l'art. XIX de la loi du 18 vendémiaire, le conseil de révision qui aura annulé ledit jugement, sera tenu, dans le délai de trois jours, de renvoyer le prévenu, avec les pièces du procès, pardevant un conseil de guerre d'une des divisions les plus voisines, pour être procédé à une nouvelle instruction.

II. Les dispositions de l'art. ci-dessus sont applicables aux jugemens rendus depuis le 18 vendémiaire, pour ceux des accusés qui se trouvent dans ce cas.

III. Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution de la présente loi.

Crochon : Il me semble qu'il serait possible de se rapprocher davantage de l'esprit de la constitution, en réservant au prévenu lui-même le droit de se pourvoir devant l'une des trois divisions les plus voisines qu'il lui plaira choisir.

Le rapporteur : La commission a pensé qu'en vous présentant cette disposition dans les termes qu'on vous propose, c'était le moyen de retarder les jugemens militaires qu'il est souvent du plus grand intérêt de terminer promptement ; car la disposition de l'art. regardant autant les conseils militaires de l'armée, que les conseils militaires de l'intérieur, il pourrait arriver que le prévenu choisirait une division, l'une des trois plus voisines à la vérité, mais à laquelle il serait impossible de faire parvenir les pièces du procès et le prévenu, parce que les chemins qui y conduiraient seraient interceptés.

Je demande l'ordre du jour sur l'amendement.

Le conseil passe à l'ordre du jour, et maintient l'art. 1^{er}. et II.

Il s'élève sur le III^e. article une nouvelle discussion. Les uns veulent que le conseil charge le Di-

rectoire lui-même, avec lequel il doit correspondre directement, de l'exécution de la loi, et non les ministres.

Laujeac prétend qu'en matière de dispositions particulières et interprétatives d'une loi générale, lorsque les attributions de chaque autorité sont connues, le Corps législatif peut s'adresser directement aux autorités subalternes, sans l'intermédiaire du Directoire.

Bezard relève fortement cette opinion, et le conseil renvoie l'exécution de la loi au Directoire.

Duvicquet fait une troisième objection. Lorsque le conseil de revision, dit-il, aura confirmé le jugement du premier conseil militaire, on ne dit pas si le condamné pourra ou ne pourra pas se pourvoir devant le tribunal de cassation. Il me semble que ce droit naturel ne doit pas être enlevé à un militaire plutôt qu'à tout autre. Je demande que cette faculté lui soit réservée par un article additionnel.

Ordre du jour.

Lucien Buonaparte et Barthélemy Arena, l'un député de la Corse, l'autre de la Liamone, prêtent leur serment de haine à la royauté et à l'anarchie, d'attachement à la République et à la constitution de l'an III.

Mention au procès-verbal.

Savary rappelle au conseil que la loi du 29 floreal qui surseoit à l'exécution du jugement de mort porté contre Antoine Troufleau, condamné pour falsification de papiers, dont l'émission n'a pas été ordonnée par une loi spéciale, laisserait cet individu dans les angoisses d'une continuelle anxiété, si le conseil ne se hâtait de prendre une décision positive. Il demande qu'une commission soit nommée pour présenter les mesures qu'il convient de prendre en définitif. — Adopté.

Le conseil a ensuite examiné la question de savoir si les juges de paix nommés par le Directoire, en remplacement de ceux destitués par la loi du 19 fructidor, doivent exercer jusqu'en l'an VII, ou s'ils ont dû cesser leurs fonctions à l'époque des dernières

élections. Il n'a été pris aucune détermination.

Labrousse a reproduit son projet sur les baux à cheptel.

La discussion est ajournée.

Chénier, dans la séance du 9 : Vous n'avez pu vous défendre d'un sentiment de douleur et d'indignation, en apprenant que des traitres étaient disposés à seconder l'ennemi qui s'est montré devant le port d'Ostende; que des cris séditionnels se sont faits entendre; que la cocarde nationale a été foulée aux pieds, et les armes des braves volontaires, occupés à servir les batteries, brisées, et qu'enfin l'air avait retenti de ces mots : *vive le roi Georges ! bravo les Anglais !* Quelle est la nature du délit ? c'est un attentat contre la chose publique, un crime de haute-trahison. Quelle peine doit être infligée aux coupables ? elle est marquée dans le code pénal. Mais quel tribunal doit les juger ? voilà la question embarrassante. Doivent-ils être renvoyés devant leurs juges naturels ? la lenteur de la procédure devant les tribunaux ordinaires peut faire craindre qu'ils n'échappent à la peine qu'ils ont si justement méritée. Faut-il créer un tribunal particulier ? jamais cette pensée ne se présentera à votre esprit : c'est dans le code des délits et des peines militaires que votre conduite se trouve tracée dans la circonstance présente. Le titre IV considère comme espions, ceux qui, par leurs manœuvres et intelligences, tendent à favoriser les progrès de l'ennemi.

Je vous propose en conséquence de renvoyer les prévenus dont il s'agit devant un conseil de guerre.

L'impression du rapport est ordonnée.

Quelques membres proposent des amendemens.

Le conseil ajourne le tout à primedi, et il s'occupe de deux scrutins pour le renouvellement des membres de la commission des finances et de la trésorerie. Les premiers sont Aubert, Duchâtel, Berthelin et Bailleul ; les seconds sont : Greslier, Richard et Dulaure.

On discute, dans la séance du 11, le projet de Chénier.

Cholet et Hermandès attaquent la rédaction du projet. Le premier prétend qu'elle est trop vague et ne précise rien. Cependant la priorité est accordée à Chénier, et le projet est adopté.

L'ordre du jour du 12 appelait la discussion des projets de Villers, sur les moyens de couvrir le déficit de 62 millions dans les recettes de l'an VI.

Pour se former une idée nette de la question, il faut rappeler, en peu de mots, ce qu'exposa le rapporteur à l'instant où il monta à la tribune pour, au nom de la commission des finances, faire un rapport sur ce sujet, d'après la demande qui en avait été faite par le Directoire dans un message.

La loi du 9 vendémiaire avait, dit Villers, porté la dépense de l'an VI à 616 millions. Or, il s'en faut de 62 millions que le trésor public puisse faire face à cette dépense. On comptait sur des économies dans le département de la guerre; elles se sont élevées à 20 millions, mais cette somme a été reversée sur le ministre de la marine, dont les dépenses sont devenues plus fortes que l'on ne comptait d'abord.

Les branches du revenu public qui offrent un déficit sont, 1°. les hypothèques; elles étaient comprises dans les recettes de l'an VI pour une somme de huit millions, mais la non-organisation du régime hypothécaire ne permet pas de compter sur un produit plus fort que deux millions; partant le déficit en cette partie est de six millions.

2°. La poste aux lettres. Le produit de cet impôt étant destiné à rembourser l'emprunt contre les Anglais, il en résulte un déficit dans la recette de l'an VI, de neuf millions.

3°. La taxe d'entretien des routes était comptée pour vingt millions; les lenteurs mises à organiser cet établissement causeront un déficit de six millions.

4°. Le revenu et la vente des domaines nationaux sont portés à quarante millions. Les ventes diminueront les revenus au moins de cinq millions; ne se faisant d'ailleurs qu'en tiers consolidé et en bons de deux tiers, elles ne produisent rien au trésor public. Ainsi, le déficit est de vingt-cinq millions.

5°. Le tabac devait donner un produit de dix millions. Rien n'étant encore statué sur ce mode de contribution, le déficit est égal à cette somme.

6°. La loterie, au lieu de produire douze millions, n'en donnera que six, partant le déficit est de six millions.

Le rapporteur examine les moyens à employer pour couvrir ce déficit, et il les trouve, 1°. en relevant de la déchéance les acquéreurs des domaines nationaux; 2°. en exigeant un droit pour chasser dans les forêts nationales, et pêcher dans les rivières navigables; 3°. en exigeant des engagistes le 3°. de la valeur des biens engagés; 4°. dans un droit de timbre sur les papiers, les étoffes.

Ces différens projets sont successivement combattus. Plusieurs orateurs pensent que le dernier surtout serait très-nuisible au commerce, et que le trésor public perdrait par le déficit dans le produit des douanes, ce qu'il bénéficierait dans le recouvrement de ce droit.

On ajourne la discussion.

Le conseil des Anciens a rejeté, le 5, la résolution du 21 germinal, concernant la liquidation de la dette des neuf départemens de la Belgique.

Il a approuvé, le 6, les deux résolutions qui valident les opérations de l'assemblée électorale du Golo et de l'assemblée scissionnaire de Liamone. Ainsi, les cit. Lucien Bonaparte et Aréna seront admis au Corps législatif.

Il a également admis celle qui accorde un dégrèvement de trois millions sur leurs contributions aux départemens de la Vendée, des Deux Sevres, de la Loire inférieure et de Maine et Loire.

Le 7, la résolution portant que les Républicains qui ont combattu l'armée d'Angleterre à Ostende, ont bien mérité de la patrie, est sanctionnée.

On a repris, le 9, la discussion sur les résolutions du 8 floréal, concernant les élections de Saint-Domingue pour l'an IV et l'an V.

Brottier soutient que l'on ne peut valider ces élections, parce qu'elles n'ont point été faites suivant

les formalités prescrites par la constitution. On objecte que lors de la tenue de l'assemblée électorale de Saint-Domingue, cette assemblée ne connaissait pas la loi qui a fixé le nombre des députés qu'elle aurait à élire dans chaque conseil; mais elle connaissait au moins l'art. 41 de la constitution, qui dit que les assemblées électorales nomment d'abord les membres du conseil des Anciens, puis après ceux du conseil des Cinq-cents. Cependant l'assemblée électorale de Saint-Domingue a élu les uns et les autres en masse, et sans aucune distinction; premier vice qui ne permet pas d'approuver les résolutions. Une autre raison pour laquelle le conseil des Anciens ne peut point les approuver, c'est qu'il n'est point au pouvoir du Corps législatif de transporter la nomination d'une année à une autre: ce serait pour ainsi dire créer des députés au Corps législatif, et il n'appartient qu'aux assemblées des électeurs de le faire.

Marbot répond qu'on doit excuser l'assemblée électorale de Saint-Domingue de n'avoir pas suivi exactement des règles qu'elle ne connaissait pas parfaitement. Il craint qu'on ne se serve du refus fait par le Corps législatif, d'admettre dans son sein des députés noirs, pour calomnier les intentions de la législature de France auprès des citoyens noirs.

Brottier répond que les noirs ne doutent pas que la France n'eût la volonté de leur conserver la liberté qu'elle leur a rendue. Si cependant les noirs avaient besoin de nouveaux témoignages à cet égard, ils en trouveraient de bien plus rassurans dans le respect sévère de la constitution, que dans une dérogation de principes.

Le conseil ajourne la suite de cette discussion jusqu'après l'impression de toutes les opinions qui ont été prononcées sur cette matière.

Le conseil a discuté, dans la séance du 11, la question de savoir, si le conseil des Cinq-cents peut substituer une résolution à une autre, tant que la première n'a point été approuvée ou rejetée par le conseil des Anciens.

Lacoste soutient que si on accordait cette faculté

au conseil des Cinq-cents, ou ferait une chose inconstitutionnelle, impraticable et dangereuse. Dès que le conseil des Cinq-cents, dit-il, a pris et adressé une résolution à celui des Anciens, sa mission est finie. Dès que le conseil des Anciens a reçu la résolution, elle est devenue pour ainsi dire sa propriété. Il dépend de lui seul de l'adopter ou de la rejeter. S'il en était autrement, le conseil des Cinq-cents aurait plus que la proposition des lois, il en aurait aussi la réformation, et le conseil des Anciens n'aurait plus le droit d'approbation ou de rejet; il aurait seulement celui d'option. Le système de substitution des résolutions à d'autres est impraticable, s'il était admis. On ne pourrait jamais faire de lois; car tandis qu'on examinerait une première résolution, il en viendrait successivement d'autres qui changeraient les premières. Enfin, ce système est dangereux, parce qu'il augmenterait l'influence des commissions de chaque conseil.

Cornudet répond que le conseil des Anciens ne doit délibérer que sur les propositions de celui des Cinq-cents; que celui-ci doit avoir le droit de réformer ses propositions tant qu'elles ne sont point approuvées par le conseil des Anciens, de même que le Corps législatif a le droit de réformer les lois qui ont été envoyées au Directoire; qu'il n'est pas vrai qu'une résolution devienne la propriété du conseil des Anciens sitôt qu'il l'a reçue, parce que cette propriété ne peut exister qu'autant que celui qui peut la donner a consenti sans retour à ce qu'un autre s'en emparât; que du moment qu'une proposition de loi a été réformée, elle ne subsiste plus, et que conséquemment elle ne peut devenir l'objet de la délibération du conseil des Anciens, qui doit alors faire passer son examen sur la seconde résolution, qui reste seule la volonté du conseil des Cinq-cents.

Baudin répond que le système défendu par Cornudet romprait l'équilibre du pouvoir entre les deux conseils. Le vœu du conseil des Anciens serait irrévocable, et celui du conseil des Cinq-cents pourrait être changé toutes les fois qu'il le voudrait. Il

faut, dit Baudin, maintenir l'ordre suivi jusqu'à ce jour; cela engagera le conseil des Cinq-cents à mettre plus de maturité et de réflexions dans ses résolutions.

Je propose l'ordre du jour sur le projet d'arrêté de la commission, défendu par notre collègue Cornudet. L'ordre du jour est adopté.

La discussion s'est ouverte, le 12, sur la résolution relative aux spectacles.

Laussat la combat par le motif que tout ce qui regarde les mœurs doit faire l'objet d'une loi et non d'un règlement. La caisse d'encouragement lui paraît d'ailleurs une mesure trop onéreuse pour les entrepreneurs de spectacles.

La discussion est ajournée.

Rossée a fait, le 13, le rapport sur la résolution qui accorde des indemnités aux citoyens nommés, par les assemblées électorales non scissionnaires, au Corps législatif, et dont les élections n'ont pas été validées. Il en propose le rejet. Ceux que des assemblées scissionnaires ont élus lui paraissent avoir le même droit que les autres, parce qu'ils devaient se rendre comme eux au lieu où siège le Corps législatif, sauf à se retirer si leurs élections n'étaient pas validées. — Impression et ajournement.

L'ordre du jour du conseil des Cinq-cents appelait, le 13, la suite de la discussion sur les projets de Villers, au nom de la commission des finances.

François (de Nantes) examine quelles sont les causes de la pénurie du numéraire en France. La principale, suivant l'opinant, est l'avarice cupide de certains fournisseurs à la suite des armées qui, sous prétexte d'envoyer sur nos frontières les fonds nécessaires à la subsistance de nos armées, font passer notre numéraire chez l'étranger. Ainsi l'Angleterre, au moment où la banque de Londres fut forcée de suspendre ses paiemens, au moment où la France espérait de cette suspension un mouvement en faveur de la liberté, l'Angleterre alors tirait de la France même le numéraire dont elle avait besoin pour nous combattre. Un convoi de 80 mille liv. en écus fut arrêté alors

sur notre extrême frontière, et il fut vérifié que déjà 19 convois de cette nature avaient passé en Angleterre, ce qui porte l'exportation de notre numéraire, par ce seul moyen, à 38 millions écus. L'opinant propose de reviser le code des douanes pour empêcher l'exportation de notre numéraire, et de restreindre la faculté d'exporter les denrées coloniales dans un tems donné, non d'après la quantité de ces denrées, mais d'après leur prix, afin que cette exportation, destinée à faire fleurir notre commerce, ne soit pas changée en un moyen d'appauvrir le peuple.

Le conseil arrête l'impression de cette opinion.

Joubert (de l'Hérault) et Laporte parlent aussi contre les projets.

Villers : Les projets de la commission peuvent n'être pas sans inconvéniens ; mais à coup sûr, ils valent bien les projets vagues qu'on peut vous présenter, ou les soupçons qu'on voudrait vous inspirer. On vous a dit que si parmi les impôts établis par la loi, il en était qui n'avaient pas rendu, ou qui ne rendraient pas ce qu'on avait espéré, il en était qui avaient outrepassé les espérances, ce qui avait établi la balance. Mais il faut qu'on sache que les douanes seules ont surpassé de 4 millions les 8 qu'on en avait attendu. (Murmures.) Et le timbre, et l'enregistrement, et le droit d'entretien des routes, lui dit-on.

L'orateur : Quoi qu'on en puisse dire, loin que les projets proposés par la commission soient un excédent indiscrettement proposé, ils ne suffiront peut-être pas pour remplir le déficit des 6 millions dont il faut que le recouvrement s'opère d'une manière ou d'autre. Mais ils ne suffisent pas, la commission pourra vous en proposer de nouveaux. (On rit.) Enfin, il faut que vous sachiez que des 616 millions décrétés, il n'en est encore que 200 de rentrés, et quoique la paix sur le Continent soit assurée, les dépenses actuelles sont les mêmes qu'elles étaient au plus fort de la guerre, et demeureront telles tant que les négociations de Madrid ne seront point terminées. Au surplus, on s'étonne qu'il faille 616 millions pour subvenir aux dépenses de la France, quand elle a eu à soutenir la guerre avec toute l'Europe. Quelle serait donc votre surprise, si je vous disais que l'Angleterre qui n'a la

guerre qu'avec la France, supporte, pour la présente année, un impôt de 726 millions ! — De nouveaux murmures interrompent l'orateur qui demande que l'on discute, article par article, les projets qui n'ont pas ou qui ont peu souffert de difficultés, et que les autres soient renvoyés à la commission.

Le conseil prononce l'ajournement, et ordonne l'impression et la distribution des discours.

Gerlat a reproduit, le 14, son projet sur la suppression des qualifications de *sieur* et *monsieur*.

Il s'élève une assez longue discussion sur la question de savoir si les actes où se trouveront ces qualifications seront déclarés nuls, ou s'il suffira de destituer les fonctionnaires publics qui les ont reçus, et de faire payer une amende aux parties contractantes.

Le conseil arrête la suppression des mots *sieur* et *monsieur*, et à l'égard des peines à infliger à ceux qui pourraient encore les employer, renvoie le projet à la commission.

On a ensuite repris la discussion sur le projet de Roëmers, d'accorder au Directoire la nomination des juges du tribunal de cassation, en remplacement de ceux appelés au Corps législatif.

La discussion est renvoyée au lendemain.

Perès a fait, le 12, au conseil des Anciens, le rapport sur la résolution qui autorise le Directoire à nommer les juges de paix jusqu'aux prochaines élections. Il a observé qu'il y aurait de l'inconvénient à convoquer de nouveau les assemblées primaires, dans les cantons qui n'ont pas nommé leur juge de paix, et qu'il ne s'en trouve peut-être pas à accorder cette nomination au Directoire jusqu'aux prochaines élections, parce qu'il ne pourra porter ses choix que sur des citoyens déjà honorés du suffrage du peuple, et que s'il commet des erreurs, elles ne seront pas de longue durée. La commission propose l'approbation de la résolution.

Elle est approuvée.

Le conseil a rejeté, le 14, la résolution relative aux indemnités à accorder aux députés au Corps législatif, dont les nominations ont été annulées.

Le conseil des Cinq-cents a continué dans sa séance du 15 la discussion sur le projet de résolution, con-

cernant le remplacement des juges du tribunal de cassation, appelés au Corps législatif, ou dont le tems d'exercice est expiré, et que les assemblées électtorales n'ont pas nommés. Elle n'a produit aucun résultat.

La commission chargée du projet de résolution relatif à l'indemnité des frais de route réclamés par les députés non admis au Corps législatif, a présenté un nouveau projet, le conseil des Anciens ayant rejeté la résolution prise à cet égard. La discussion s'est ouverte de suite, et a duré assez long-tems. Le conseil ne se croyant pas encore suffisamment éclairé sur ce tobjct, s'est déterminé à ajourner la question.

PARIS. *Nonidi, 19 Prairial, l'an VI de la République.*

L'objet qui fixe le plus, et on pourrait même dire exclusivement, l'attention publique, est l'expédition de Bonaparte. Quoique le but de cette expédition ne soit point connu, on croit assez généralement que la flotte ne passera point le détroit et qu'elle restera dans la Méditerranée. Ira-t-elle en Egypte? débarquera-t-elle les troupes à Alep et Damas, pour gagner l'Euphrate et de là le golphe Persique et l'Inde? est-elle destinée à reprendre la Crimée pour les Turcs qui donneraient l'Egypte en échange? Ce sont là les diverses conjectures que forment ceux qui aiment à pénétrer les secrets du gouvernement, qu'il a su rendre jusqu'à présent impénétrables.

On présume qu'en passant devant Malthe, Bonaparte s'assurera de cette île, ou plutôt de ce rocher peu important sous le rapport de son sol, mais qui l'est infiniment pour priver les Anglais d'aucune relâche dans la Méditerranée.

On mande d'Ollioules, près Toulon, qu'il est arrivé, le 5 prairial, dans ce port 200 charriots chargés de munitions de guerre, attelés chacun de quatre beaux chevaux; que l'escadre partie le 30 floréal est arrivée en Corse très-heureusement; que pour la dernière expédition qu'on prépare à force, 15,000 hommes et les troupes doivent être rendues avant le 20 de ce mois; qu'il reste à Toulon 3 vaisseaux de ligne, 3 frégates, et qu'on y attend encore de Venise 3 autres gros vaisseaux; que le droit de passe, nouvellement établi, perçu très-exactement, y produit beaucoup; que dans le dépôt de l'armée partie sur l'escadre, il y a plus d'officiers que de soldats; enfin, qu'on a la certitude qu'il y a 9 vaisseaux anglais qui croisent du côté de Gènes; et qu'on les signala, même à Toulon, la veille du départ de l'escadre.

Deux corvettes sorties du Havre, la *Constance* et la *Piste*, ont été attaquées par les Anglais avec des forces supérieures.

Les deux corvettes, sur-tout la *Confiante*, se sont battues avec un courage et une intrépidité qui font honneur à nos marins. Après un combat très-vif, quoiqu'inégal, elles ont préféré se faire échouer plutôt que de se rendre. La *Confiante* a été brûlée par les Anglais, mais on espère sauver le *Veuve*, et la ramener bientôt au Havre, aussi-tôt qu'elle sera réparée. La division anglaise, ayant toujours avec elle ses 2 bombardes et ses 2 bricks, a été vue le 12 toute la journée sur rade. Le 13, on apercevait l'ennemi croisant sur la grande rade. Attaquera-t-il de nouveau, ou se bornera-t-il à une promenade ? C'est ce qu'il est impossible de prévoir. — On mande du Havre, en date du 14 de ce mois, qu'au moment où nos corvettes la *Confiante* et le *Veuve* appareillèrent, il fut lancé des fusées dans la rue de la Carderie, et que ce signal fut répété sur la côte du Péret. Qu'on se rappelle que lors de l'évasion de Sidney-Smith, il fut aussi lancé des fusées.

— Tout est disposé dans la Zélande pour opposer une vigoureuse résistance aux attaques que l'ennemi pourrait y former. Cependant, on n'est pas sans quelques inquiétudes sur les dispositions d'une partie des habitans, excités sans doute par le gouvernement britannique, à se déclarer en sa faveur, en cas d'invasion. Comme ses forces maritimes sur cette partie des côtes de la République Batave sont des plus nombreuses, et que des lettres de Bruxelles, du 14 de ce mois, annoncent qu'on entend depuis deux jours, de ce côté, de fortes canonades, on présume que les Anglais y ont tenté une expédition sérieuse.

— Il y a un mouvement général parmi les troupes françaises qui sont dans la ci-devant Belgique; elles se portent à marches forcées vers les côtes. Le général Championnet, à la tête de la majeure partie de sa division, est arrivé dans les environs de Bruges, venant du centre de l'armée d'Angleterre: il était d'abord destiné à se rendre à celle de Mayence, sur la rive droite du Rhin; mais les circonstances l'ont fait changer de route. Toutes ces forces vont être réparties sur toute la côte, depuis Dunkerque jusqu'au Sas-de-Gand, afin que l'ennemi, qui croise toujours sur ces parages avec des forces considérables, en paraissant méditer une nouvelle tentative, ne puisse percer sur aucun point; et que s'il hasarde une seconde descente, il ne soit pas moins vigoureusement reçu qu'à la première.

LOTÉRIE NATIONALE

Tirage du 16 prairial.

Les numéros sortis sont : 52, 48, 40, 11, 74.

LENOIR-LAROCHE, Rédacteur en chef.



MERCURE FRANÇAIS.

 DÉCADI 30 PRAIRIAL, l'an sixième de la République.

LITTÉRATURE.

NOTES sur les Œuvres de FONTENELLE (1), imprimées à Paris en 1766 et 1767. Onze volumes in-12.

CETTE édition est une compilation informe. Elle ne suit ni l'ordre des tems, ni celui des matieres, renferme beaucoup de fatras, et ne contient ni le traité de la géométrie de l'infini, ni le dialogue entre *Méro* et *Enegue* (Rom. et Geneve). Mais je n'en connais pas de meilleure; et celle-ci suffit pour l'objet que je me propose, d'étudier la philosophie de l'auteur.

Fontenelle n'a jamais rien inventé, cela est vrai. Mais il savait tout ce qu'on savait de son tems; et il a souvent éclairci ce qu'on ne savait que confusément. De plus, c'était un homme d'infiniment d'es-

(1) On s'appercévroit aisément à la négligence du style et au manque absolu de transitions que ces notes n'avaient pas été faites pour être publiées: mais elles renferment des passages curieux et des rapprochemens piquans qui nous ont fait croire qu'on les verrait avec plaisir, et qu'elles pourraient même être utiles par les réflexions qu'elles suggerent. (*Note du Rédacteur.*)

Tome XXXV,

I

prit, très supérieur à son siècle, et sur-tout pénétré de cette grande vérité alors peu connue : *Que la raison humaine va toujours se perfectionnant, et que tout ce qui ajoute à ses vraies connaissances, augmente le bonheur des hommes* (1). En conséquence, malgré le soin de son repos qu'il a porté très-loin, et qui lui a fait quelquefois exagérer la circonspection, il a constamment travaillé à accélérer les progrès de l'esprit humain, il en a toujours été occupé, et il y a contribué peut-être plus que personne au monde.

Il est mort à 100 ans moins un mois, en janvier 1757. Peu de jours avant, il avait demandé et reçu les sacremens. Mais quand le curé de Saint-Roch vint lui parler, il lui dit : *Monsieur, vous m'entendrez mieux que je ne vous entendrais.* (Il était sourd.) *Je sais mon devoir et le vôtre dans la circonstance présente. Je vais déclarer donc que j'ai vécu et veux mourir dans la sainte Église catholique, apostolique et romaine* (2); puis tout fut dit. On peut bien croire qu'un homme d'un sens aussi droit n'était pas chrétien; mais il a voulu être tranquille jusqu'à la fin.

Je viens de relire presque tous ses ouvrages, excepté ses poésies qui n'en valent guères la peine. On n'y trouve sans doute aucune vérité qui soit neuve pour les bons esprits actuels. Il y en a un grand nombre qu'il n'a fait qu'entrevoir, qui sont

(1) Je ne connais que deux classes d'hommes, ceux qui méconnaissent ce principe, et ceux qui l'admettent et agissent en conséquence.

(2) Voyez son Éloge par Fouchy. Académ. v. de 1757.

maintenant hors de doute , et complètement connues : et même beaucoup d'erreurs qu'il croyait encore ne foat plus à cette heure illusion à personne. Ainsi , il y a peu d'instruction directe à tirer de cette lecture. Mais elle est d'une grande utilité pour qui cherche à connaître les procédés de l'entendement humain , et s'applique à en suivre la marche. On a besoin de contempler souvent cette marche , et de la méditer beaucoup , seulement pour se persuader à soi-même combien nous avons fait de choses en cent ans , et plus encore pour découvrir comment elles se sont opérées. Je ne suivrai ici d'autre ordre que celui des volumes.

TOME I^{er}. Il y a peu de choses à tirer des *Dialogues des Morts*. La philosophie qui y regne est faible et brouillée. Leur principal mérite est de sequer un peu la superstition attachée à certains grands noms , de rappeler Lucien , et de faire naître le désir de lire ses hardies et utiles plaisanteries.

Ses Lettres galantes n'ont gueres d'autre utilité que de nous faire connaître les mœurs et le goût du tems , et les absurdes préjugés qui n'étaient pas même attaqués alors. La XVIII^e. est cependant bien remarquable , elle est adressée à une demoiselle qui quitte la religion calviniste pour épouser son amant qui est catholique. Il n'est pas possible de better plus vivement les conversions et les sacremens. On est étonné de cette hardiesse que nulle autre n'accompagne.

TOME II^e. *Les Mondes* qui ont été très-utiles dans le tems , ne sont plus bons à rien aujourd'hui que , grace à ce premier exemple , on a beaucoup écrit

sur les sciences avec autant de clarté et plus d'exactitude. Ils ont même l'inconvénient de donner beaucoup d'idées fausses, parce que toutes les explications reposent sur l'hypothèse des tourbillons. Il y avait une obscurité dans les idées de Fontenelle sur nos moyens de connaître, qui lui faisait croire que, pour expliquer la nature philosophiquement, il fallait trouver la cause de tout ce qui existe dans une certaine configuration des élémens de la matière, supposée *à priori*. Il n'était pas lui-même parfaitement satisfait de la supposition de Descartes; mais il croyait que si on admettait un phénomène tel que *l'attraction* dont les faits montrent l'existence, sans qu'on puisse en assigner la cause, on s'exposait à retomber dans l'ancienne philosophie qui créait une cause particulière chaque fois qu'elle appercevait un effet dont elle ne pouvait rendre raison. Il ne voyait pas que le défaut de ces *causes occultes*, justement rejetées par Descartes, consistait non pas à admettre des faits incontestables, tels que *l'attraction* ou *l'impulsion*, mais à faire des suppositions gratuites, telles que *les tourbillons*, pour en rendre raison ou y suppléer.

Remarquons que ces trois ouvrages sont infectés de cette affectation d'esprit qui est bien moins fort de Fontenelle que celui du mauvais goût de son temps, car il ne l'a jamais porté aussi loin que la plupart des beaux esprits d'alors : et dans la suite, s'en est défait presque entièrement.

Vient ensuite *l'Histoire des Oracles*, qui est un modèle de saine philosophie, de discussion exacte et de bon goût. Cet écrit a rendu vulgaire et agréable

l'érection de *Van-dale*. Il a l'air de respecter le christianisme ; mais il lui a porté un coup terrible : aussi a-t-il valu à l'auteur la persécution des Jésuites. On y trouve la charmante histoire de la dent d'or arrivée en 1593. Tous les savans avaient expliqué la formation de cette dent, lorsqu'il fut avéré qu'elle n'existait pas. Sur quoi Fontenelle dit, page 229 :
 « De grands physiciens ont fort bien trouvé pour-
 » quoi les lieux souterrains sont chauds en hiver,
 » et froids en été : de plus grands phyciens ont
 » trouvé depuis peu que cela n'était pas. »

Page 293, on trouve encore ces mots précieux :
 « Quant aux oracles, leur premier établissement
 » n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-
 » moi une demi-douzaine de personnes, à qui je
 » puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait
 » le jour, je ne désespérerai pas que des nations en-
 » tières embrassent cette opinion. Quelque ridicule
 » que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen
 » de la maintenir pendant quelque tems, la voilà
 » qui devient ancienne, et elle est suffisamment
 » prouvée. » Les idées religieuses et le spiritua-
 lisme sont une belle preuve encore existante de cette
 assertion. Mais le passage le plus remarquable de
 tout l'ouvrage, vu les circonstances présentes, est
 celui-ci, page 375 : « L'empereur (Théodose) ha-
 » rangua le sénat, et l'exhorta à embrasser le chris-
 » tianisme ; mais on lui répondit toujours, que par
 » l'usage et l'expérience on avait reconnu le paga-
 » nisme pour une bonne religion, et que si on le
 » quittait pour le christianisme, on ne savait ce qui
 » en arriverait. Voilà quelle était la théologie du

« sénat romain. Quand Théodose vit qu'il ne gagnait
 « rien sur ces gens-là , il leur déclara que le fsc
 « était trop chargé des dépenses qu'il fallait faire
 « pour les sacrifices , et qu'il avait besoin de cet
 « argent là pour payer ses troupes. On eut beau
 « lui représenter que les sacrifices n'étaient point légi-
 « times s'ils ne se faisaient de l'argent public & il n'eut
 « point d'égards à cet inconvénient. Ainsi , les sacrifices
 « et les anciennes cérémonies cessèrent. Voyez Zozim. »
 Voyez de plus ce qui va arriver au christianisme. La
 différence est qu'heureusement il ne sera pas rem-
 placé.

TOME III^e. Il n'y a rien à tirer du *Traité de l'existence de Dieu*. La seule preuve qu'il en donne , c'est que les lois du mouvement (qui même n'étaient pas parfaitement connues encore) n'ont pu produire tout ce qui est. Cela prouve seulement que nous ne connaissons pas la cause de ce qui existe , et voilà tout qu'elle est un être pensant à notre manière.

Le *Traité du Bonheur* est faible aussi. Il le fait consister sur-tout dans le repos. On voit qu'il parle d'après son cœur. Je n'y ai remarqué que ce joli mot : « Celui qui veut être heureux change peu de place » et en tient peu. »

La métaphysique de Fontenelle était insuffisante pour de tels sujets.

Le *Traité de l'origine des Fables* est plus net. Il les attribue toutes à de mauvaises suppositions faites par des gens ignorans , pour expliquer ce qu'ils ne connaissent pas. On ignore la cause du tonnerre , c'est Jupiter ; celle des orages , c'est Neptune. Aussi ajoute-t-il en finissant : « On commença donc quand

« on fut moins ignorant) dans quelques nations à
 « écrire l'histoire d'une manière plus raisonnable ,
 « et qui avait ordinairement de la vraisemblance.

« Alors il ne paraît plus de nouvelles fables , on
 « se contente seulement de conserver les anciennes...

« On va ensuite s'imaginer que sous ces fables sont
 « cachés les secrets de la physique et de la morale...

« Assurément ceux qui ont fait les fables n'étaient
 « pas gens à savoir de la morale ou de la physique,
 « ni à trouver l'art de les déguiser sous des images
 « empruntées.

« Ce n'est pas une science de s'être rem-
 « pli la tête de toutes les extravagances des Phéni-
 « ciens et des Grecs , mais *q'en est une de savoir , ce*
 « *qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extrava-*
 « *gances. Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y*
 « *a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire*
 « *trembler.* » Voilà bien l'objet et l'utilité de l'étude
 de l'entendement humain.

—TOME IV. Un excellent morceau est la *Digression*
sur les anciens et les modernes. Il est victorieux contre
 les admirateurs serviles de l'antiquité. On y trouve,
 page 182 , ce passage bien sensé dont tous les mots
 sont précieux , malgré le ton de persiflage qui y
 regne. « Avant M. Descartes , on raisonnait plus
 « commodément ; les siècles passés sont bien heu-
 « reux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui ,
 « à ce qu'il me semble , qui a amené cette nouvelle
 « méthode de raisonner , *beaucoup plus estimable que*
 « *sa philosophie même , dont une bonne partie se*
 « *trouve fautive , ou fort incertaine , selon les propres*
 « *regles qu'il nous a apprises.* Enfin , il regne non-seu-

» lement dans nos bons ouvrages de physique et de
 » métaphysique , mais dans ceux de religion , de
 » morale, de critique, une précision et une justesse
 » qui jusqu'à-présent n'avaient gueres été connues.

» *Je suis même fort persuadé qu'elles iront plus loin*
 » encore. Il ne laisse pas de se glisser dans nos meil-
 » leurs livres quelques raisonnemens à l'antique ;
 » mais nous serons quelque jour anciens , et ne
 » sera-t-il pas bien juste que notre postérité , à son
 » tour , nous redresse et nous surpasse , *principale-*
 » *ment sur la manière de raisonner , qui est une science*
 » *à part , et la plus difficile , et la moins cultivée de*
 » *toutes ?* »

Page 198 , il dit formellement ; « Rien n'arrête
 » tant le progrès des choses , rien ne borne tant les
 » esprits que l'admiration excessive des anciens....
 » Si on allait un jour s'entêter de Descartes , et le
 » mettre à la place d'Aristote , ce serait à-peu-près
 » le même inconvénient. »

« Il y a toutes les apparences du monde
 » que la raison se perfectionnera , et que l'on se
 » désabusera généralement du préjugé grossier de
 » l'antiquité. *Peut-être ne durera t-il pas encore long-*
 » *tems.* » Ajoutons que ce petit ouvrage a dû con-
 » tribuer puissamment à la détruire : et c'est un grand
 » service rendu à la raison. On ne peut trouver nulle
 » part une philosophie plus saine.

J'ai parlé ailleurs de la célèbre Préface sur l'utilité
 des mathématiques et de la physique , qui est à la
 tête du volume de 1699 de l'*Histoire de l'Académie*
des Sciences. Je n'en dirai rien ici , non plus que de
 celle très-intéressante qui est au commencement du

volume de 1666 (et qui se trouve tome X^r. de cette édition des *Œuvres de Fontenelle*). Je ne parlerai pas davantage de l'Histoire de l'Académie elle-même , de tous les livres peut-être le plus utile , et que Condorcet a bien appréciée en rendant compte des raisons qui le portaient à ne plus suivre la même forme. (V. *Acad.*, vol. de 1783.) Je me bornerai à dire un mot des éloges des académiciens morts depuis 1699 jusqu'en 1739, qui réunis forment les volumes 3^e. et 6^e. de cette édition.

Tous sont intéressans ; plusieurs sont des chefs-d'œuvres : et un pareil travail exige une variété de connaissances et une flexibilité d'esprit et d'expression presque infinie. Voilà pour la gloire de l'auteur. Pour l'utilité du lecteur , il y rencontre beaucoup d'instructions positives et de bonne philosophie , quoiqu'il n'y trouve pas toujours cette profondeur de vues et cette fermeté de principes qui caractérisent ceux que Condorcet a faits dans un tems plus avancé. Mais le plus grand avantage de cette lecture est , suivant moi , qu'elle vous met pour ainsi dire en société avec presque tous les hommes supérieurs qui ont donné l'impulsion aux esprits dans le siècle passé. Elle vous associe à leurs travaux. Vous voyez leur succès , leur faiblesse , leurs travers , comment l'un a profité des efforts infructueux de l'autre. On regrette seulement que Descartes ne se trouve pas dans cette liste. L'histoire de l'esprit humain pour cet espace de tems serait complète.

Ce qui est principalement remarquable , c'est que, dès que sur les ruines de la scholastique on eut établi une bonne manière de raisonner dans les sciences

physiques, on fit des progrès prodigieux en mathématiques : et tout de suite tous les esprits se portèrent vers l'étude de nos moyens de connaître, et vers la recherche des caractères de la certitude. Presque tous les mathématiciens de ce temps-là furent métaphysiciens, à commencer par Descartes, Mallebranche, Pascal et Leibnitz. Pourquoi donc de tels hommes avancèrent-ils si peu la métaphysique ? C'est qu'ils ne suivirent pas dans cette science la méthode qu'ils avaient portée dans la physique, de révoquer en doute tout ce qui avait été admis avant eux sans preuve suffisante. Ils avaient bien osé rejeter toutes les anciennes hypothèses philosophiques. Ils ne sèrent pas rejeter de même les suppositions théologiques. Au lieu de partir des faits, et de les bien observer sans aller au-delà, ils voulurent absolument créer, *à priori*, une métaphysique conforme aux préjugés religieux. C'est une chose en même temps curieuse et affligeante de voir les plus beaux génies consumer toutes leurs forces à tâcher de faire cadrer les phénomènes de l'entendement humain avec les idées qu'ils s'étaient forgées d'avance d'un Dieu et d'une âme.

Ils voyaient bien que l'âme telle qu'ils la rêvaient, c'est-à-dire n'ayant rien de commun avec la matière, ne pouvait agir sur le corps. Descartes inventa que les mouvemens de l'âme ne sont que cause occasionnelle de ceux du corps, et que c'est Dieu qui produit immédiatement ceux-ci à mesure que ceux-là ont lieu. Leibnitz imagine que ce Dieu a préétabli de toute éternité une harmonie entre les mouvemens de l'âme et ceux du corps, ce qui fait qu'ils se suivent

sans que les uns dépendent des autres. Mallebranche rêve que cette ame voit tout en Dieu, qu'il n'existe rien que Dieu que nous ne voyons pas, et que tout ce qui frappe nos sens n'est qu'apparence et illusion; ou du moins que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que parce qu'il est démontré que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper par nos sensations, et que d'ailleurs l'Écriture nous révèle la création des corps. Pascal avoue nettement que la seule raison ne peut pas nous prouver l'existence de ce Dieu. Il en conclut que nous sommes bien heureux qu'il soit révélé; et raisonne d'après l'hypothèse chrétienne.

Tous sont également embarrassés d'accorder le mal moral et le mal physique avec l'idée de ce Dieu qu'ils se sont figuré intelligent, juste, et bon à notre manière. L'un invente l'optimisme, l'autre a recours à la vie avenir; un autre, à la prémotion physique; d'autres, à la grace et à toutes ses nuances, etc. etc.

On sent qu'engagés dans une si mauvaise route, les plus grands hommes ne purent faire aucuns progrès réels en métaphysique, par les mêmes raisons que tous les talens des St. Thomas, des Ramus, des Abeillard avaient été inutiles à l'avancement des sciences physiques. Leurs successeurs rebutés par ces mauvais succès renoncèrent totalement à la métaphysique. Quarante ans après le tems dont nous parlons, il n'y avait pas un savant qui s'en occupât. C'était presque un ridicule de croire qu'elle pût être bonne à quelque chose; et si ce préjugé n'est plus universel, peut-être est-il encore très-général. C'est

à nous à le faire tomber, nous qui, grâces à la liberté, pouvons aujourd'hui porter la bonne méthode dans cette science comme dans les autres; et qui y sommes conduits et guidés par l'exemple de Locke et de Condillac. En attendant, je vais transcrire ici quelques passages des éloges qui ont donné lieu à ces réflexions, et serviront à les justifier, ou qui m'ont frappé sous d'autres rapports.

TOME V^e. (*Éloge de Duhamel*, premier secrétaire et historien de l'académie, p. 134.) « En 1672, il donna son traité *De Menie humanâ*. C'est une théorie métaphysique, ou une théorie de l'entendement humain et des idées, avec l'art de conduire sa raison. »

(*Éloge de Regis*, pag. 148.) « En 1690, l'ouvrage parut sous ce titre, *Système de Philosophie contenant la Logique, la Métaphysique, la Physique et la Morale*, en trois volumes in-4^o. . . . Mallebranche soutenait (contre lui) qu'un géant six fois plus haut qu'un nain, et placé à douze pieds de distance, ne laissait pas de paraître plus haut que le nain placé à deux pieds, malgré l'égalité des images qu'ils formaient dans l'œil; et cela parce qu'on voyait le géant comme plus éloigné, à cause de l'interposition de différents objets. Il niait même à M. Regis, que l'image de la lune à l'horizon fût augmentée par les réfractions. (Il avait raison.) Et il ajoutait différentes expériences par lesquelles la lune cessait de paraître plus grande, dès qu'elle était vue de façon qu'on ne la jugeât pas plus éloignée. »

(*Éloge de Tschirnhaus*, mathématicien, page 138.)

« Son premier ouvrage, qui a été aussi le seul,
 » parut à Amsterdam en 1687, intitulé : *De Medicina*
 » *mentis et corporis*.... Avec une bonne logique et
 » une bonne médecine, les hommes n'auraient plus
 » besoin de rien. »

(*Éloge de Carré*, mathématicien, page 304.) « Il
 » tâchait même de faire ensorte que toute la géo-
 » métrie ne fût qu'un degré pour passer à sa chère
 » métaphysique; c'était elle qu'il avait toujours en
 » vue, et sa plus grande joie était de lui faire
 » quelque nouvelle conquête. Son zèle et ses soins
 » eurent beaucoup de succès. »

(*Éloge de Homberg*, chimiste, page 417.) « Qui-
 » conque a le loisir de penser, ne voit rien de
 » mieux à faire que d'être vertueux. »

(*Éloge de Mallebranché*, page 455.) « Comme mé-
 » taphysicien ou théologien, il serait étranger à
 » l'académie des sciences, qui passerait téméraire-
 » ment ses bornes en touchant le moins du monde
 » à la théologie, et qui s'abstient totalement de la
 » métaphysique, parce qu'elle paraît trop incertaine
 » et trop contentieuse, ou du moins d'une utilité
 » trop peu sensible. »

(*Éloge de Leibnitz*, page 535.) Après avoir expli-
 » qué le dieu de Descartes, *mélangeur* entre l'âme et
 » le corps, et l'*harmonie préétablie* de Leibnitz, Fon-
 » tenelle ajoute : « Si tous les deux succombaient aux
 » objections, il faudrait, ce qui serait bien pénible
 » pour les philosophes, qu'ils renoncassent à se
 » tourmenter davantage sur l'union de l'âme et du
 » corps. M. Descartes et M. Leibnitz les justifie-
 » raient de n'en plus chercher le secret. »

Et page 557, à propos de la dispute entre Leibnitz et Clarke, sur l'espace et le tems, le vide et les atomes, le naturel et le surnaturel, la liberté, etc.; dispute qui cessa par la mort de Leibnitz, il dit :
 « Il est à regretter que ce combat soit fini si-tôt ;
 » on eût vu le bout des matieres ou qu'elles n'eût
 » point de bout. »

TOME VI^e. (*Éloge de Newton*, page 344.) On lit ce passage bien remarquable : « Tous deux ont
 » fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne
 » tenaient presque que de leurs propres lumières.
 » Mais l'un prenant un vol hardi, a voulu se placer
 » à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux
 » phénomènes de la nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus
 » modeste, (et sûrement meilleur philosophe en ce point,) a commencé sa marche par s'appuyer
 » sur les phénomènes pour remonter aux principes
 » inconnus, résolu de les admettre, quels que les
 » pût donner l'enchaînement des conséquences.
 » L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce
 » qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire,
 » soit obscure. Les principes évidens de l'un ne conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont.
 » Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidens. » Après avoir fait ce singulier parallèle, tel qu'un newtonien aurait pu le faire à quelques mots près, Fontenelle continua de préférer la philosophie de Descartes à

celle de Newton; c'est qu'il n'était pas idéologue.

(*Éloge de Ruisch*, anatomiste, page 513.) « Cepen-
 » dant il faut l'avouer, et il l'avouait sans peine,
 » qu'il n'avait pas tout vu. Quelquefois il tombe
 » dans des difficultés où il ne feint pas d'avoir re-
 » cours, soit à la volonté de Dieu qui opere sans
 » mécanisme, soit au dessein qu'il a eu de nous
 » cacher le mécanisme. Un premier voile qui cou-
 » vrait l'Isis des Égyptiens, a été enlevé depuis
 » un tems; un second, si l'on veut, l'est aussi de
 » nos jours; un troisième ne le sera pas, s'il est le
 » dernier. » C'est quand on en est à celui-là qu'on
 » recourt à la supposition de la volonté d'un Dieu,
 » tantôt plus tôt, tantôt plus tard.

(*Éloge de Boerhave*, page 605.) « Il leur donnait
 » la même application (à la médecine et à la théo-
 » logie), et se préparait à pouvoir remplir en même-
 » tems les deux fonctions les plus indispensablement
 » nécessaires à la société. » Est-ce une plaisanterie?
 » elle est bonne, mais bien enveloppée.

Ici finit ce que je dirai des éloges.

TOME IX^e. Un des ouvrages de plus curieux de
 Fontenelle est celui intitulé modestement : *Doutes*
sur le système physique des causes occasionnelles. En voici
 un long passage que je transcris tout entier, parce
 qu'il prouve tout ce que j'ai dit ci-dessus et encore
 au-delà. Fontenelle dit, page 61 « Mais si l'ame et
 » le corps sont si disproportionnés, comment les
 » mouvemens du corps causent-ils des pensées dans
 » l'ame? comment les pensées de l'ame causent-
 » elles des mouvemens dans le corps? quel lien
 » approche deux êtres si éloignés? Voilà la diffi-

„ culté qui fit inventer à M. Descartes les causes
 „ occasionnelles. Il trouva que, puisqu'un mouve-
 „ ment et une pensée n'avaient nulle liaison natu-
 „ relle, ils ne pouvaient être, à l'égard l'un de
 „ l'autre, causes véritables; car il faut voir une
 „ liaison nécessaire entre la cause véritable et son
 „ effet : mais qu'ils pouvaient être occasion ou
 „ cause occasionnelle l'un de l'autre, parce que
 „ Dieu, à l'occasion d'un mouvement du corps,
 „ pouvait imprimer une pensée à l'ame, ou à l'oc-
 „ casion d'une pensée de l'ame, imprimer un mou-
 „ vement au corps..... Ensuite M. Descartes s'aper-
 „ çut que l'on ne peut concevoir comment le
 „ mouvement d'un corps passe dans un autre, et
 „ toujours avec des proportions très-exactement
 „ observées. Il avait déjà en main des causes occa-
 „ sionnelles qui devaient leur naissance au système de
 „ l'ame; il vit qu'en les appliquant aux corps, il
 „ faisait cesser toute la difficulté : il fit donc les
 „ corps, simples causes occasionnelles de la com-
 „ munication des mouvemens les uns à l'égard des
 „ autres, puisqu'on ne concevait pas quelle était
 „ la liaison entre le mouvement d'un corps et celui
 „ d'un second corps choqué par le premier, ni
 „ comment le mouvement du premier passait dans
 „ le second; et il voulut que Dieu fût la cause
 „ véritable qui, à l'occasion du choc de deux
 „ corps, transportait quelque chose du mouvement
 „ de l'un dans l'autre; car on voit toujours bien
 „ une liaison nécessaire entre la volonté de Dieu
 „ et son effet.

„ Tel fut l'accroissement des causes occasion-
 „ nelles



„ nelles dans la physique : elles l'occupent toute
 „ entière sous M. Descartes. Le pere Maltebranche
 „ est venu aussi grand philosophe et théologien
 „ que M. Descartes était grand philosophe ; et il a
 „ transporté les causes occasionnelles dans la théo-
 „ logie. Il prétend que les anges aient été causes
 „ occasionnelles des œuvres surprenantes de Dieu
 „ dans l'ancien testament, et que sous le nouveau,
 „ Jésus - Christ , en tant qu'homme , soit la cause
 „ occasionnelle de la distribution de la grâce. . . .

„ Ce n'est pas mon dessein de les suivre jusque
 „ dans la théologie dont elles se sont nouvellement
 „ emparées : c'est à M. Arnaud à les en chasser,
 „ s'il est possible. Je déclare que je me borne uni-
 „ quement à la physique, et que je suis seulement
 „ en peine de savoir si ce système peut y être
 „ admis. Encore ne veux-je pas même toucher à
 „ l'union de l'ame et du corps, *quoiqu'elle soit de*
 „ *la dépendance de la physique*, etc. etc. » Ensuite il
 attaque avec beaucoup de timidité ces causes occa-
 sionnelles, non pas en montrant que c'est une sup-
 position gratuite et absurde, mais que, vu l'im-
 pénétrabilité des corps, elle n'est pas nécessaire.

Première chose singulière, c'est que ce soient les
 hommes qui prétendaient bannir les causes occultes
 de la philosophie, qui l'infectent de ces causes oc-
 casionnelles.

Seconde merveille, c'est l'insolence magistrale et
 théologique avec laquelle Fontenelle est traité à ce
 sujet, par l'auteur d'un petit ouvrage intitulé :
Tome XXXV.

K

Réponse aux doutes proposés (1), qui tranche toutes les questions en dix pages, et finit par lui dire :
 „ Quand on a un desir sincere de s'instruire, on
 „ ne doit jamais prendre le ton de maître, et moins
 „ encore imiter la conduite de certains philosophes
 „ qui ne peuvent souffrir que la philosophie les
 „ approche de Dieu, voulant, sous les apparences
 „ d'un faux respect, cacher le peu de goût qu'ils
 „ ont pour ce qui doit être l'unique objet de notre
 „ application. „

Troisième sujet d'étonnement, c'est que Fontenelle, dans sa *Théorie des tourbillons*, qui est dans le même volume, raisonne lui-même tout comme les inventeurs des causes occasionnelles. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, il n'était pas idéologue.

Il sentait cependant qu'il fallait l'être. Il connaissait bien l'objet et l'utilité de cette science, comme nous l'avons vu par un passage de son *Traité de l'origine des fables*. Aussi a-t-il essayé de faire un *Traité de la Raison humaine*, dont nous n'avons que quelques fragmens, qui suffisent à faire voir qu'il a dû ne pas pouvoir l'achever, parce qu'il n'était pas dans la bonne route.

Il en est de même d'un *Traité de la connaissance de l'esprit humain*, dont nous n'avons aussi que des morceaux. Il y dit en commençant, page 318 :
 „ Peut-être emploirai-je quelquefois (dans cet
 „ ouvrage) la métaphysique, pourvu qu'elle se

(1) Cette Réponse se trouve dans ce volume, à la suite de l'ouvrage de Fontenelle.

» rende traitable , et qu'en conservant son exacti-
 » tude et sa justesse , elle se laisse dépouiller de
 » son âpreté et de son austérité ordinaires. »

Quoiqu'on ne sache pas trop ce qu'il entend par
 dépouiller la métaphysique de son âpreté et de
 son austérité , ce passage est remarquable , en ce
 qu'il montre bien qu'il distingue l'idéologie de la
 métaphysique.

Un autre , qui mérite aussi d'être noté , est celui-
 ci , page 319 : « L'ancienne philosophie n'a pas
 » toujours eu tort. Elle a soutenu que tout ce qui
 » était dans l'esprit , avait passé par les sens ; et
 » nous n'aurions pas mal fait de conserver cela
 » d'elle. » Il serait curieux de savoir à quelle époque
 Fontenelle a écrit cela , si c'est avant ou après que
 l'*Essai sur l'entendement humain* , de Locke , a été tra-
 duit. S'il avait bien compris toute la valeur de ce
 principe , il aurait rejeté beaucoup des idées de
 Descartes qu'il a gardées. Il ne les avait pourtant
 pas conservées toutes ; car dans ce même ouvrage ,
 à propos de l'instinct , il dit expressément , page 349 ,
donc les bêtes pensent et ne sont pas des machines.

Nous avons aussi des traces des idées de Fonte-
 nelle sur la théorie de l'art social. On les trouve
 dans des fragments d'un ouvrage qu'il appelait *Ma-
 nifeste public*. D'après son peu de succès en idéologie ,
 on se doute bien qu'ici il est très-faible. Cependant
 on y rencontre deux idées remarquables.

1°. Celle-ci , page 381 : « Le fils d'un magistrat
 » ne pourra jamais l'être. Il n'y aura ni nobles ni
 » roturiers. »

2°. Page 386 , il dit : « Donner souvent des spec-

» tacles au peuple..... Y représenter au vrai les
 » choses les plus pompeuses ou les plus extraor-
 » dinaires des pays étrangers ; la fête d'Ali des
 » Perses, le Mogol se faisant peser, etc. etc. Faire
 » remarquer en même-tems au peuple le ridicule
 » de tout ce qui serait opposé à ses mœurs et à son
 » gouvernement. »

Il veut, pour gouverner, trois magistrats suprêmes, élus à vie, et obligés d'abdiquer à l'âge de 70 ans.

Je bornerai là les notes que j'avais à prendre sur les ouvrages de Fontenelle, non pas que ce soient toutes celles qui seraient utiles, mais parce que ce sont les plus importantes pour l'objet que j'ai en vue, d'observer la marche de l'esprit humain dans l'art de se conduire et de se conduire.

Les deux Bossus, ou le Bal du Diable, Conte qui a remporté le prix au Lycée des Etrangers, suivi d'une Épître aux Auteurs de la Décade. Par ARMAND CHARLEMAGNE. Seize pages in-8°. Prix, 60 centimes. A Paris, chez tous les marchands de nouveautés. L'an VI.

LORSQUE des bagatelles poétiques obtiennent une couronne, elles doivent fixer l'attention du public et celle du critique en particulier. Celui-ci examine sans fiel et sans aigreur si la palme a été méritée ; c'est le devoir qui nous est imposé aujourd'hui relativement au Conte du cit. Charlemagne. Deux bossus, illustres chevaliers, voyageaient du tems de Charles

Martel ; l'un était bossu par devant , et l'autre par derrière.

... Tous deux passaient leur vie
Suivant les nobles us de la chevalerie ,
Combattaient les géans , les barons discourtois ,
Et ceux qui de l'honneur n'observaient pas les lois.

Ils arrivent à la porte d'un château de haute apparence , et veulent y demander l'hospitalité. Mais les habitans du village cherchent à les en dissuader , parce que le château est habité par le diable en personne , et par les spectres et les farfadets qui forment sa cour.

Artur saigna du nez : « Dans les occasions
» J'ai pourfendu par fois des Sarrasins félons :
» On les touchait ceux-là ; mais je crois que le diable
» N'est pas fait comme un autre : il doit être impalpable.
» D'ailleurs , je suis chrétien ; je ne veux rien avoir
» A démêler jamais avec l'enfer. Bonsoir. »

Luc , moins craintif , s'introduit dans le fatal château , il en parcourt une grande partie sans rencontrer aucun obstacle. Enfin , il est conduit auprès du maître , c'est-à-dire auprès du diable qui était à table.

Et monseigneur , sans doute , en sa faim assassine ,
Fit cuire le pauvre au feu de sa cuisine.
Point du tout , il lui dit : « N'ayez aucun effroi ;
» Asseyez-vous , beau sire , et soupez avec moi. »
Souper avec le diable ! A cette offre étonnante ,
Plus d'un , signant son front d'horreur et d'épouvante ,
Et présument aux mets un poivre corrosif ,
Même avant d'y toucher , sût craint de brûler vif.

Moi, qui conte ceci, mes amis, je vous jure,
 Que j'eusse hésité fort dans cette conjoncture.
 Au noir Amphytrion je crois que j'aurais dit :
 » Excusez-moi, seigneur ; je n'ai point d'appétit. «

Mais Luc but et mangea comme quatre. Il dansa aussi, et même avec la femme ou la maîtresse du patron,

Qui lorgnant son danseur, disait : « Il est joli,
 » C'est dommage pourtant qu'il soit si mal bâti. »
 Et le bon Satanas de sa belle épousée
 Devina sur le champ la secrète pensée.
 O prodige ! déjà le paladin dansant
 A de son estomac perdu le supplément.
 Ce qui naguères était convexe monticule,
 Aboutissant en pointe *absurde* et ridicule,
 Qui le croira ? s'affaisse, et soudain aplani,
 Devient une *surface*, un vallon très-uni.
 Le Diable qui de tout en négromant dispose,
 Escamotte une bosse, aussi bien qu'autre chose.

On croirait que le paladin embelli sollicitera, obtiendra même (car rien n'est difficile dans les contes) les faveurs de la dame. On se tromperait.... La danse dura jusqu'au jour. A cette époque, le paladin sort du château, et va rejoindre Artur...

Que vois-je ? est-ce bien toi ? C'est singulier : sans doute,
 Ton estomac, mon frere, est tombé sur la route.
 Et là-dessus Artur apprend de point en point
 Des faits bien surprenans dont il ne revient point.

Ces faits bien surprenans se réduisent à la disparition de la bosse ; car le soupé et la danse n'avaient

rien qui surprit tant, et ces trois *faits* seuls remplirent la nuit du château.

Artur, jaloux de la bonne fortune de son compagnon, veut courir même chance. Il se rend au château :

Le Diable au mieux accueillit celui-ci,
Et même cette fois se montra plus poli :
Pour son hôte nouveau, complaisant, agréable,
Il eut de petits soins ; en grand seigneur aimable,
L'entretint de discours gracieux, amusans,
Fut gai, sans néanmoins médire des absens,
Et montra tant d'esprit, qu'en son plaisir extrême,
Artur, en l'écoutant, crut en avoir lui-même.

Puis soupé, puis bal. La dame du château, apercevant la bosse de Luc au plancher suspendue, forme un souhait extraordinaire :

« *L'attrape* serait bonne, et me ferait bien rire. »
Aussi-tôt du plafond la bosse détachée,
A l'estomac d'Artur se cramponne accrochée ;
Surpris et persifflé, le pauvre malheureux,
Au lieu d'une qu'il eut, se trouve en avoir deux.
Il voulut se fâcher : on appella main-forte,
Et sans beaucoup d'égards on le mit à la porte.

Voilà tout le récit. La merveilleuse aventure consiste à voir un bossu perdre sa bosse, et un autre bossu en être chargé. Cependant l'auteur nous apprend que ce conte a un but moral. Le voici..... Vaut autant celui-là qu'un autre....

Sachons porter nos croix sans plainte et sans ennui :
Ne soyons point jaloux des agrémens d'autrui.

K 4

Cette morale est bonne , et sera peu suivie ;
 et Les envieux mourront , mais non jamais l'envie. »

Nous invitons le poète à soigner davantage son style. On sait que le genre des contes exige de l'indulgence ; mais en doit-on accorder , lorsqu'il est très-facile de s'en passer. *Absurde* est-il une épithète convenable à une bosse ? n'entraîne-t-il pas toujours une idée première de raisonnement , de jugement ? Le mot *surface* seul ne désigne point une surface plane , plutôt qu'une surface courbe..... *Apprend-on de point en point* ? On raconte , on enseigne de point en point..... Le mot *attrape* sied-il dans un vers ? On sait que l'art d'enchaîner les mots peut en faire passer de moins bons ; ici *attrape* est-il relevé par le mérite de la phrase ?

Dédommageons l'auteur de ces critiques légères en transcrivant son joli préambule.

Homere des Lapins , doux et bon Lafontaine ,
 Dans des contes charmaus (il faut qu'on en convienne)
 Tu ne fus point moral ; mais tu fus si plaisant.....
 L'instruction vaut-elle un récit amusant ?
 Eh ! rions , mes amis , dans ce monde risible ;
 C'est le bonheur des Dieux qu'un rire inextinguible.
 Bornons ce préambule ; aller au fait vaut mieux ;
 Les exordes sont beaux ; mais par fois ennuyeux.

L'Épître aux Auteurs de la Décade est écrite sur un autre ton , on pourrait même l'appeller une *Épître chagrine*. Le poète se fâche , parce que les auteurs lui ont reproché trop d'admiration pour Dorat. Il enrichit encore dans cette *Épître* , qui respire la bile et le fiel , et dont nous ne citerons qu'un fragment. Il nous en adressera peut-être une pareille ; mais si

le cas arrive, nous n'y ferons d'autre réponse que de la publier nous-mêmes. Le public est aussi bon juge des procédés que des ouvrages de littérature.

Mais vous, célèbres directeurs
Du Parnasse et de son domaine,
Décadaires dispensateurs
De la gloire contemporaine,
Certes, vous avez de l'esprit,
Du tact, des lumières suprêmes :
Nul sur ce point ne contredit;
Car le public en est instruit,
Trois fois chaque mois, par vous-même.
Poursuivez, d'un poids de lauriers
Accablez-vous vous et les vôtres,
Et chargez-en vos écoliers ;
Ils le rendront à leurs apôtres ;
Dans le comité des auteurs,
On ne se pousse, comme ailleurs,
Qu'en s'épaulant les uns les autres.

LITTÉRATURE-PHILOSOPHIE.

CONSOLATIONS de ma Captivité, ou Correspondance de ROUCHER, mort victime de la tyrannie décenvirale, le 7 thermidor an II de la République Française. Deux volumes in-8°. Prix, 6 francs ; et 7 fr. 5 décimés, franc de port. A Paris, chez H. AGASSIS, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n°. 18. An VI.

Si l'on pouvait ajouter à l'horreur que le souvenir de ce tems affreux a laissé dans tous les cœurs, la correspondance de cet homme, si recommandable

par ses talens et ses vertus, pourrait l'augmenter encore ; la pureté de ses principes , son amour vrai pour la liberté , sa philosophie stoïque autant qu'aimable , et que rend plus intéressante le cœur le plus aimant , cette ame forte et douce , qualités qui semblent contraires et qu'il a su réunir , rendront Roucher l'éternel regret de tous les cœurs sensibles.

Il est peu d'ouvrages dont la lecture soit à-la-fois aussi touchante et aussi instructive ; ces lettres sont des leçons excellentes de morale et de goût ; ce n'est point un raisonneur qui parle de la vertu en sophiste , mais un philosophe qui met la morale en action , et l'embellit de toutes les graces de l'imagination et de la poésie.

Ces lettres sont encore des leçons d'éducation. Sa fille , cette intéressante Eulalie , était l'objet des soins du pere le plus tendre ; le pressentiment de sa destinée fatale lui a fait comme hâter la maturité de cette fleur précieuse cultivée avec tant d'amour : il a donc réuni dans sa *Correspondance* tout le système de son éducation , il en a rapproché tous les résultats ; éducation cependant bien plutôt phénomène que modèle ; et l'on peut dire de cette rare Eulalie , ce qu'elle même disait de madame Sevigné : *On s'égare-rait en voulant l'imiter*. Mais beaucoup de principes généraux applicables à toutes les éducations , de réflexions très-justes , des jugemens en poésie de la plus grande finesse , et pour ainsi dire incroyables , de la part d'une fille de 17 ans ; et plus que tout , une saine morale , rendent cette lecture utile et intéressante pour toutes les classes de lecteurs.

La nature n'a point appelé les femmes , dans les ha-

bitudes sociales, aux mêmes fonctions que les hommes. Il n'est plus besoin de raisonnemens à cet égard, c'est une vérité démontrée. Cependant l'extrême civilisation où nous sommes parvenus et l'universalité des lumières nécessitent pour elles un nouveau système d'éducation ; autrement, c'est les exposer à être continuellement victimes de leur ignorance, et totalement étrangère à la langue générale. Mais s'il est vrai que leur rôle dans la vie diffère entièrement de celui des hommes, il leur faut une instruction particulière, un code de morale qui remplace pour elles les préjugés ; faible et insuffisante barrière, qu'il faut pourtant remplacer, mais par des principes clairs, et qui leur montrent leurs devoirs, et qui soient en effet pour elles les synonymes du bonheur. Il est donc à désirer que les femmes s'instruisent ; on doit les y encourager. Mais malheur à celles qui, pour des agrémens de circonstances, et dont le luxe de l'esprit fait seul sentir la nécessité, perdraient les qualités distinctives que leur assigna la nature ; et qui font seules leurs véritables charmes. Cette intéressante Eulalie peut à cet égard leur servir de modèle ; après avoir été un prodige d'esprit et de raison, elle est devenue la meilleure des épouses, la plus tendre des mères, l'exemple de la modestie, de la douceur et de la sensibilité ; et c'est ainsi qu'elle a fait l'éloge de son père, et prouvé l'excellence de son éducation.

Roucher est trop connu comme poète pour avoir besoin de rappeler ses ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde. Nous citerons seulement des vers qu'il adressa au cit. Desfontaines, sur la

botanique , cette science si intéressante , et qu'il aimait comme l'aiment toutes les âmes pures et sensibles ; il desirait en inspirer le goût à sa fille ; et en effet , quelle science convient mieux aux femmes ! C'est leur domaine qu'elles parcourent , leurs propriétés dont elles s'instruisent ; et entre les fleurs et elles il est tant de ressemblances brillantes , passagères comme elles ! Heureuses , quand le doux parfum du soir rappelle la fraîcheur qu'elles eurent au matin !

Les vers de Roucher plairont à tous les amateurs de la botanique , qui sont en grand nombre , et l'homme à qui il les adressa en augmente l'intérêt.

A M. Desfontaines , professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle , en lui envoyant un exemplaire du Poème des mois.

Jé ne sais quel attrait chaque jour mieux senti ,

Chaque jour vers vous me rappelle !

J'étoute en disciple fidèle

La voix que je voudrais écouter en ami.

Vous parlez , mon âme en silence

S'attache avec amour aux prodiges divers

Sur qui vous répandez le jour de la science.

Vous avez à mes yeux aggrandi l'univers.

Ah ! que n'ai-je pu vous entendre

Alors que me livrant à l'espoir du succès ,

Vers un long avenir sur le Pinde français ,

Mon âme s'élançait et cherchait à s'étendre !

Les chants que j'ose vous offrir ,

Remplis des leçons d'un grand maître ,

De vous seraient dignes peut-être ,

Assurés de ne point mourir.

Mais entre vos mains , je le jure ,

Ce que jé n'ai point fait , je peux le faire encor ;

Je n'aurai pas en vain de la riche nature
 Parcouru sous vos yeux le superbe trésor,
 Du monde végétal je dirai les merveilles ;
 Fut-il emploi du tems et plus noble et plus doux !
 Donner à la science et mes jours et mes veilles ,
 C'est encor m'occuper de vous.

L'adversité est la seule épreuve qu'on ne puisse révoquer en doute ; car , dépouillant l'homme de tout ornement étranger , elle ne lui laisse pour vêtement que la vertu : mais , quelle parure pour l'homme de bien ! comme il en est orné ! d'autant plus belle que rien ne la ternit , et que nulle circonstance ne peut la lui ravir. Qui plus que Roucher peut y prétendre ? qui montra dans l'infortune plus de courage , de patience , de générosité ? quel est celui que l'infortune atteignit par plus d'endroits sensibles ? Les détails de sa longue détention sont les meilleurs préceptes de sagesse ; ils font exemples. Ce courage journalier , cette patience de tous les instans , dernier terme où la philosophie puisse atteindre ! jamais une plainte , un sentiment d'amertume contre les auteurs de ses maux , Ce travail tranquille et réglé , au milieu de tant de bruit , de plaintes , d'incommodités de toute espèce. Et ce Sénèque si vanté , dont la mort a tant fait pour sa réputation , qu'a-t-il fait de supérieur ? Il mourut avec courage , il est vrai ; mais l'avons-nous vu , dans une longue captivité , boire , jusqu'à la lie , la coupe de la douleur ? Il était époux ! Était-il père ?...

Comme Roucher le dit lui-même , ce n'est pas sans une longue habitude qu'on peut parvenir à cette vertu inébranlable. « Le malheur , cette triste

„ mais utile leçon , et de peu de profit pour le
 „ grand nombre ; quand on a passé quarante ou
 „ cinquante ans de sa vie sans réfléchir sur soi ,
 „ sans travailler son ame , il n'est plus tems d'y
 „ penser ; la force d'esprit est la fille des efforts
 „ antérieurs. Il faut en soi une provision de cou-
 „ rage contre le malheur, quand les jours en arrivent ;
 „ sans cela , il faut se résoudre à ne trouver dans
 „ son cœur que faiblesse , lâcheté et couardise .

„ La patience , dit un proverbe anglais , ne croît
 „ pas dans le jardin de tout le monde. Mais on
 „ peut la transplanter et la conserver , à force de
 „ soins et de culture. Le courage s'augmente par
 „ la réflexion , on en prend toujours quelque chose
 „ qui fait du bien. Ce sont les gouttes d'Hoffman
 „ dont tout le monde n'avale pas la même quan-
 „ tité , mais qui ; plus ou moins nombreuses , re-
 „ donnent du ressort aux nerfs relâchés . „

Il est impossible , dans un extrait , de faire con-
 naître un ouvrage dont les beautés sont semées çà
 et là avec une grande abondance , mais sans dessein
 prémédité. C'est donc l'ouvrage même qu'il faut
 lire pour juger Roucher dans l'intimité de sa cor-
 respondance avec sa famille. Pour sentir tout ce
 qu'il vaut , il faut le voir dans ce jour rapproché si
 défavorable à la plupart des hommes .

Ces poésies particulières , qui peignent si bien
 son ame et la facilité de son talent , respirent
 toutes le même esprit ; amour de la liberté , indul-
 gence pour les hommes. On peut en juger par
 quelques vers d'une épître à son ami , que nous
 voudrions pouvoir citer en entier , tant pour la

beauté de la poésie que pour les sentimens géné-
reux qu'elle renferme.

Non ; d'un citoyen tel que vous ,
L'ame aux grandes vertus nourries ,
Ne voit, n'entend que la patrie ,
Victime du sort en courroux ,
Et se débattant sous les coups
Dont les scélérats l'ont meurtrie.
Volà d'un vrai républicain
Et la grandeur et la noblesse ;
Que votre amitié sans faiblesse
Me regarde en paix sous la main
De l'homme égaré qui me blesse !
Je veux être seul , qu'on me laisse
Lutter seul contre le destin !
Peut-être suis-je en moi-même
Trouver cette force suprême
Qui ne lutte jamais en vain.
Disciple du sage Romain
Qui , d'un regard ferme , héroïque ,
Prévoyant une mort tragique ,
Contre un Néron , vil assassin ,
Armait sa morale stoïque ;
Je la goûte , je me l'applique ,
Et je me prépare à ma fin.
De ce Maître que je veux suivre ,
L'exemple vient me secourir.
Chez moi , j'apprenais à bien vivre ;
Ici , j'apprends à bien mourir.

Oui, Roucher, tu as surpassé même ton Maître !
Homme excellent, si jamais, lassés des vices des hu-
mains, nous calomnions la nature, nous tournerons
les yeux vers toi, nous remercierons l'Auteur des

êtres ! Une plante superbe , l'objet de la recherche du botaniste passionné , le console des épines et des déserts qu'il a fallu parcourir pour parvenir jusqu'à elle. Ainsi, l'observateur philosophe, en voyant la perfection où les hommes peuvent atteindre , oublie qu'il est des méchans , et se console de la vie.

Nous terminerons cet extrait par le récit simple et touchant de la mort de Roucher, qu'il avait prévue depuis long-tems, et à laquelle il s'était si bien préparé par toute la force que peut donner la philosophie. Le 5 thermidor, il fut prévenu que son nom était inscrit sur une liste de proscription. Il renvoya son fils à sa femme , brûla ses papiers inutiles , recueillit les lettres de sa fille , et les remit aux mains d'un ami sûr, prisonnier comme lui.

Le 6 , il fit faire son portrait , au bas duquel il écrivit les vers suivans :

A ma femme , à mes amis , à mes enfans.

Ne vous étonnez pas , objets sacrés et doux
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image ,
J'attendais l'échafaud , et je pensais à vous.

Le 6 au soir , il fut transféré à la Conciergerie. Le lendemain 7 , à 11 heures du matin , il parut devant le tribunal révolutionnaire , et à 5 heures après midi il n'existait plus.....

POÉSIE.



POÉSIE.

LA JOURNÉE DU TAILLEUR.

HISTORIETTE.

CONNAISSEZ-VOUS maître Guillaume ?

C'est un bon diable, assure-t-on,

Et tailleur de profession,

Sans en être moins honnête homme.

Il assemble trois compagnons

De grand matin. « Ça, travaillons ;

» Et d'abord, enfans, déjeûnons

» Pour nous donner plus de courage. »

Ce point, de tous est approuvé.

On exécute au pied levé.

Nos jouvenceaux expédierent

Chacun de pain un gros morceau,

Et dans la large cruche à l'eau

Amplement se désaltérèrent.

« Oh ! oh ! si nous dinions de suite,

Dit le bourgeois après cela,

» La besogne en ira plus vite,

» Et plus de temps nous restera.

» Soit ainsi fait, chacun réplique. »

On sert aussi-tôt le diné,

Qui fut un peu moins laconique,

M'a-t-on dit, que le déjeûné.

« Parbleu ! propose encor le maître,

» Tandis que nous sommes en train,

» M'est avis de souper soudain. »

On tope, et dans un tour de main

Souper aussi de disparaître.

« Ça, dit Guillaume satisfait ;

» C'est une affaire terminée ,

» Et nous avons de compte fait

» Nos trois repas de la journée.

» Or, rien ne peut plus nous troubler ;

» Nous étourdir, ni nous distraire ;

» Frères, il nous faut travailler.

» — Travailler ! c'est une autre affaire,

Dit le trio, sans s'émouvoir :

» Après souper, pour l'ordinaire ,

» Chacun va se coucher. Bon soir. »

Par le cit. ARMAND CHARLEMAGNE.

É N I G M E.

ÊTRE simple portier est toute ma fortune ;

Je la suis, il est vrai, mais en bonne maison.

On me peut dans ce lieu prendre en toute saison ,

Et pourtant je ne puis être prise qu'en une.

Je suis, bien que de source assez basse et commune ,

Un enfant de prière, un enfant d'oraison.

Souvent l'or et l'argent me servent de prison ,

D'où mon corps démembré sort sans douleur aucune.

Si je guéris d'un mal, il faut qu'il soit léger ;

Quand le mal est mortel, je ne puis l'alléger.

Il est de grands esprits que ma vue effarouche.

Cependant, ô miracle ! à toute heure l'on voit

Que l'homme le plus sot impunément me touche ,

Et m'enlève aisément du seul bout de son doigt.

L O G O G R I P H É.

Ne voulant pas, lecteur, fatiguer ta mémoire ,

Dispense-toi d'aller me chercher dans l'histoire.

Huit pieds composent tout mon corps ;

Sachant en mouvôir les ressorts,

Et chang' a it à ton gré ma nature et mon être,

Aisément tu peux me connaître.

J'offre d'abord un péché capital ;

Ensuite un mal , du moins je l'imagine ,

Plus dangereux que fièvre écarlatine ;

Avec un beau mais féroce animal ;

Tu vois aussi ce qui dompta la chaire

De plus d'un saint ; et le cri salulaire

Dont à Paris chaque cocher

Nous étourdit pour nous sauver ;

Une vermine domestique ;

Plus une note de musique ;

La veille du jour où l'on est ;

Ce qui vient vite , et nous déplaît.

Adieu. Mon tout, je te désire.

A lui plus d'un mortel aspire ,

Quoiqu'aux cœurs tendres et bienfaits

Il cause souvent des regrets.

Explication du Logogriphe du N°. 16.

Le mot est *Logogriphe*.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE LA RUE FRYDAU.

On donne avec un succès soutenu à ce théâtre, un petit ouvrage du cit. Bédroy-de-Reigny, intitulé *Jean-Baptiste* ; voici le sujet de cette nouvelle production du Cousin-Jacques.

Jean-Baptiste a reçu de ses parents, avec une somme de 15 louis, son congé de la maison paternelle, et la mission

L 2

de faire fortune. A quelques lieues du village qu'il a quitté, il a été assailli par des brigands et dépouillé ; un fermier voisin l'a accueilli dans sa détresse, et *Jean-Baptiste* intéressant vivement ce bon cultivateur, en a reçu 30 louis pour continuer sa route et son entreprise. *Jean-Baptiste* a promis d'être reconnaissant et de restituer la somme ; cependant seize ans se sont écoulés depuis l'acte de bienfaisance du fermier, et personne n'a paru. Entouré de sept enfans qui le chérissent, et à l'éducation desquels il préside, le bon fermier ne se rappelle de *Jean-Baptiste* que pour faire des vœux pour sa prospérité. Une affaire l'appelle au village voisin, il laisse ses enfans et sa maison sous la garde d'un valet ; le pere parti, les enfans se déclarent les maîtres du logis. Colas veut en vain faire respecter le titre dont on l'a revêtu, les enfans se moquent de lui ; on l'appaise par des chansons : il s'endort ; les enfans s'esquivent pour aller prendre une collation dans le voisinage : Colas court après eux, la maison reste seule... Un homme entre dans la chambre, un sac d'argent est sous son bras, une jeune fille le suit ; c'est *Jean-Baptiste* qui, ayant fait fortune, élevé, établi sa famille, apporte à son bienfaiteur des témoignages de sa reconnaissance ; il dépose son argent dans un secrétaire ouvert.... A l'instant le valet et les enfans rentrent ; *Jean-Baptiste* est pris pour un voleur ; il trouve la situation assez singulière, et cherche à l'égayer en faisant danser les enfans, lorsque le fermier paraît : *Jean-Baptiste* s'élance dans les bras de son bienfaiteur ; les dons offerts par la reconnaissance sont acceptés par l'amitié.

Ce petit ouvrage est constamment et universellement applaudi ; il plaît, il intéresse, il émeut ; ce n'est point de l'esprit qu'on y trouve, c'est du naturel, de la sensibilité. Les premières scènes sont une suite de tableaux de famille dessinés avec beaucoup de vérité. Une morale douce

et pure est répandue dans tout le dialogue ; les couplets ont de la délicatesse sans prétention ; ils offrent quelques traits critiques , mais sans aigreur. L'auteur a très-bien fait de supprimer quelques passages qu'on pouvait prendre pour des allusions aux circonstances. La musique est du même auteur ; c'est annoncer de petits airs dans lesquels on remarque un chant agréable et facile ; un air de genre , chanté par le valet , a été remarqué.

ANNONCES.

Opuscules chimiques, faisant suite à la Chimie expérimentale et raisonnée, par Baumé, apothicaire de Paris, membre de l'Institut national. Un volume in-8°. Prix, broché, 4 fr. ; et, franc de port, 5 fr. A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n°. 18.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, avait développé dans sa *Chimie expérimentale et raisonnée*, imprimée en 1773, beaucoup de théories nouvelles sur les grandes et merveilleuses opérations de la nature et de l'art ; elles ont précédé les belles et brillantes découvertes faites depuis dans la chimie et dans la physique ; il fait de ces découvertes un usage lumineux pour confirmer, éclairer ce qu'il avait dit dans sa *Chimie*, et pour se rendre raison de beaucoup de phénomènes qu'on ne pouvait expliquer auparavant.

Cet ouvrage contient dix-sept mémoires sur des matières différentes, tant chimiques que physiques. Ne trouvant, dit l'auteur, ni précision, ni clarté dans ce que quelques chimistes français nomment doctrine et nomenclature nouvelles, il n'en fait que peu ou point d'usage ; mais il discute l'une et l'autre d'une manière savante et fort étendue ; qui justifie les théories qu'il adopte ; il fait connaître, dans les parties qu'il examine, les erreurs et les contradictions dans lesquelles entraînent les nouvelles théories et les nouveaux noms donnés aux substances, souvent mieux désignées dans l'ancienne nomenclature qui ne présente pas les mêmes ambiguïtés. Il avait ci-devant, dans un appendice inséré dans la 7^e. et 8^e. édition de ses *Éléments de Pharmacie*, discuté la doctrine de la décomposition et recomposition de l'eau, et prouvé que ce liquide est inaltérable par les opérations qu'on indique comme propres à produire ces effets. Ici l'auteur discute de

même plusieurs autres principes de la nouvelle doctrine ; nous pensons qu'on en sera également satisfait. Ses observations sur la cause de la causticité des agens chimiques , sur le calorique mal interprété , sur la nature et la composition de la lumière , sur la non propagation de celle des corps simplement lumineux , sur le feu pur , sur le feu combiné , sur sa manière d'agir avec chaleur ou froidure , suivant les circonstances , etc. etc. , présentent des idées qui nous ont paru neuves et lumineuses ; elles ne peuvent qu'être bien accueillies par les physiciens , plus amateurs de grandes idées que de la science des mots. Nous pensons, au reste, que les idées nouvelles réparties dans ces mémoires méritent la peine d'être suivies d'une manière plus étendue que ne l'a fait l'auteur , qui en est empêché par les circonstances qui lui ont ôté les moyens de compléter ses expériences.

Le Guide des créanciers de l'Etat et des liquidateurs de la dette publique, dans lequel on trouve la réduction en numéraire de toutes les sommes dues par le gouvernement , soit en assignats , soit en mandats , d'après le cours de la trésorerie , et le tableau du terme moyen fait par le ministre des finances , en exécution de l'art. XII de la loi du 34 frimaire an VI , avec un tableau extrêmement simple pour convertir les fractions de la livre , sol , denier et fractions de denier en décimes , centimes et approximation décimale : ouvrage indispensable à tous les liquidateurs et anciens fournisseurs , à toute personne réclamant auprès du gouvernement pour l'arriéré , et généralement à tous les créanciers de l'Etat. Un volume in-4^o. de 240 pages. Prix, 6 francs , et 7 fr. 50 cent. franc de port. A Paris , chez Gueffier jeune , imprimeur-libraire , rue Guile-Cœur , n^o. 16 ; chez l'auteur , rue et maison des Colonnes , n^o. 7 ; Rondonneau , au dépôt des lois , place du Caféusel ; et chez les libraires des départemens , et maîtres de poste.

Vies des Enfans célèbres , ou les Modeles du Jeune Age, suivies des plus beaux traits de piété filiale ; pour servir de lecture et d'instruction à la jeunesse ; par Fréville , professeur de littérature à l'Ecole centrale. Deux volumes in-12 de plus de 400 p. chacun , ornés de deux figures en taille douce. Prix , 5 fr. ; et 6 francs 5 décimes pour les départemens. A Paris , chez Dugour et Durand , libraires , rue Serpente.

Nous en donnerons incessamment un extrait.

NOUVELLES ETRANGERES.

TURQUIE.

De Constantinople, le 5 floréal an VI.

L Le général Tamara, nouvel envoyé extraordinaire de Russie, ayant obtenu une audience du grand-seigneur pour lui présenter ses lettres de créance, se rendit à la Porte avec une suite nombreuse et brillante, et fut reçu selon l'ancien cérémonial. Il a assuré Selim III, que l'empereur de Russie ne souhaitait rien plus sincèrement que la continuation de la paix et d'une sainte harmonie avec la Porte, à la conservation de laquelle S. M. I. était déterminée de travailler de toutes ses forces. Cette assurance a causé la plus vive satisfaction dans tout le ministère.

Une escadre, composée de 3 vaisseaux de ligne, 4 frégates et 2 corvettes, mettra bientôt à la voile pour aller croiser dans l'Archipel.

De Semlin, le 3 prairial. De nouvelles lettres nous apprennent que le capitán-pacha est arrivé dans les environs de Widdin avec 30,000 hommes de troupes asiatiques. Passwan-Oglu, instruit de son approche, a abandonné une partie du terrain qu'il occupait en avant de la place, et a pris une position plus concentrée; l'on dit même qu'il a retiré les troupes qui avaient pénétré dans la Valachie, et qu'il s'est hâté à faire occuper la partie de la rive gauche du Danube, située vis-à-vis Widdin, ainsi que l'île intermédiaire.

Le capitán-pacha, à son arrivée, a fait, dit-on, assembler tous les pachas et autres chefs des différents corps de troupes européennes, et il les a ex-

hormes à soutenir l'honneur du Croissant , en menaçant du châtiement le plus prompt et le plus sévère , ceux qui ne feraient pas leur devoir.

RUSSE. De Pétersbourg , le 24 floréal.

Le feld-maréchal Suwarow , le comte Fersen et le comte Orlov viennent d'être élevés à la dignité de chambellans ; le premier , par le grand-duc Alexandre ; le second , par le grand-duc Constantin ; et le dernier , par l'empereur.

Paul I^{er}. a offert au pape un asyle dans son Empire , au cas où il ne pourrait en trouver chez les princes catholiques.

SUEDE. De Stockholm , le 28 floréal.

Un créole espagnol que le gouvernement vient de nommer consul-général à Hambourg , semble avoir été poussé à ce poste par l'esprit d'intrigue ; il n'entend ni l'allemand , ni le suédois ; c'est , dit-on , un aventurier , à qui tous les métiers sont connus.

La Russie continue à influencer notre cabinet ; on dirait qu'elle tient entre ses mains les fils qui font mouvoir nos diplomates. Soit corruption ou lâcheté de leur part , ils n'agissent plus que par son impulsion.

Notre jeune reine qui s'aperçoit , à ce que l'on présume , des infidélités de son époux , parle encore une fois de faire divorce.

DANEMARCK. De Copenhague , le 7 prairial.

Il est défendu à tous les fabricans , sous des peines très-sévères , de faire des rubans tricolores ; et à tous les marchands , d'en vendre.

ALLEMAGNE. De Ratisbonne , le 16 prairial.

Le cit. Bacher , ministre français , qui , depuis son séjour dans cette ville , logeait dans une auberge , vient de louer une maison qu'il meuble à ses frais. On en conclut qu'il se propose d'y rester long-temps.

Ce ministre a remis dernièrement à celui de Mayence une lettre qu'il a reçue du cit. Talleyrand-Périgord, et dans laquelle le gouvernement français invite les puissances alliées et neutres à envoyer des savans à Paris, pour se réunir aux commissaires de l'Institut national, à l'effet de fixer définitivement l'unité fondamentale des nouveaux poids et mesures. Le ministre directorial a lu à l'assemblée de la diète une copie de cette lettre, qui a été ensuite imprimée.

De Vienne, le 9 prairial.

L'on continue dans les Etats autrichiens les préparatifs de guerre, afin d'être prêt à tout événement. Le régiment des hussards de Barco a reçu l'ordre de se rendre dans l'Empire. On va faire passer en Italie une grande quantité d'artillerie de siège.

Le cit. Marschaldi a déjà eu une conférence avec le baron de Thugut. L'on ne sait pas encore quand il aura sa première audience de l'empereur, en qualité d'ambassadeur de la République Cisalpine.

Le prince Frédéric d'Orange, général au service de S. M. I., est arrivé ici.

L'on continue de renvoyer du pays beaucoup de Français, Polonais et Italiens, dont la plupart sont des chirurgiens, des confiseurs, des manufacturiers et des valets-de-chambre.

De Rastadt, le 16 prairial.

Ceux qui s'obstinent ici à dire qu'il existe un traité entre la cour de Vienne et celle de Berlin, affirment qu'il a été signé le 6 de ce mois. Si cela était vrai, on devrait en connaître déjà du moins quelques articles, et on n'en cite aucun. Les mêmes personnes assurent, avec une sorte de plaisir, que l'empereur de Russie a déclaré qu'il ne consentirait à aucun démembrement de l'Empire germanique. Ce vif intérêt se montre un peu tard.

L'ambassade éclatante du prince de Repnin, accompagné de quatre lieutenans-généraux, et l'ambassade extraordinaire du cit. Sieyes, tout annonce qu'on va traiter à la

cour de Berlin , les grands intérêts des principales puissances de l'Europe.

Hier , après un grand dîner chez M. le comte de Metternich , ce ministre eut plusieurs entretiens particuliers avec divers membres de la députation d'Empire ; il y eut en outre beaucoup de conversations secrètes entre les différens autres membres. En général , on s'attend à de grands événemens. On assurait que M. le comte de Metternich allait faire un voyage à Fribourg (en Brisgaw) ; mais cette nouvelle est fautive. Voici quelques traits qui servent à faire connaître ce commissaire impérial.

Il passe pour un des hommes de l'Allemagne les plus profondément instruits du droit public de ce pays. Il y joint la connaissance des rapports politiques de toutes les puissances de l'Europe. Il a commencé sa carrière ministérielle à la cour de Cologne , dont il a été chancelier. Il fut un des seigneurs qui accompagnèrent Marie-Antoinette , lorsqu'elle alla en France épouser Louis XVI , alors dauphin. Le comte de Metternich a succédé au comte de Trauttmendorf à Bruxelles , en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Vienne. Il se fit aimer et estimer des Belges , dont il a emporté tous les regrets. Son exacte probité , sa modération , ses vues bienfaisantes , avaient ramené à la maison d'Autriche ces peuples aliénés par les prétentions de Joseph II.

Depuis la dernière retraite des Autrichiens des Pays-Bas , M. le comte de Metternich a continué à Vienne les fonctions de ministre , jusqu'au moment où il a été nommé par l'empereur son commissaire plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Il est recommandable par les qualités qui caractérisent l'homme privé et l'homme public. Bon époux , bon père , bon ami , ministre habile , froid , calme et liant , il est pour tout le monde d'un accès facile. Il sait graduer la politesse et les égards , et contenter même ceux qu'il est obligé d'affliger par des refus. Sa personne et ses manières ont de la dignité et de l'agrément , et peu d'hommes à la cour de Vienne étaient autant faits que lui pour représenter un des premiers rois de l'Europe.

Le cit. Koch , professeur de Strasbourg , qui a été membre de l'assemblée législative avec François (de Neufchâteau) , a été appelé par ce dernier à Seltz. Il paraît qu'il y restera quelque tems et qu'il assistera aux conférences , ayant des connaissances très-étendues sur le droit public d'Allemagne. Il est auteur d'un bon ouvrage sur les traités.

On publie à présent à Selz une déclaration des ministres prussiens, relativement aux dernières demandes des plénipotentiaires français. Elle porte que la cour de Berlin n'entrera jamais dans une nouvelle coalition contre la France, et qu'elle n'élèvera jamais aucune difficulté sur la possession de la rive gauche du Rhin; mais qu'elle ne pourrait pas rester spectatrice tranquille, si la France voulait s'étendre sur la rive droite, et qu'elle s'opposerait également à la démolition de la forteresse d'Ehrenbreitstein, de ce boulevard du nord de l'Allemagne. Comme cette déclaration n'a cependant pas été communiquée aux ministres français par écrit, il se pourrait qu'elle fût une de ces ruses diplomatiques qu'on est quitte pour désavouer, lorsqu'elles n'ont pas le succès qu'on en attendait. On ignore absolument la réponse que les ministres français y ont faite.

On écrit de Mayence que le Directoire exécutif, sur la proposition du cit. Rudler, a accordé des indemnités aux patriotes mayençais appauvris par les persécutions qu'ils ont essuyées par leur ci-devant souverain et ses partisans. Cette place, ainsi que le fort de Cassel, sont garnis de 600 pièces de canon, et abondamment approvisionnés en tous genres.

Il est arrivé, depuis quelque tems dans notre ville, un citoyen français nommé Colombot, ci-devant précepteur du prince de Coloredo, qui est resté, depuis 1792, détenu à Vienne, et qui ne doit sa liberté qu'au courage du général Bernadotte. A peine ce général fut-il arrivé à Vienne, qu'il s'intéressa pour cette victime du despotisme, et demanda son élargissement : il lui fut promis; mais les événemens qui ont eu lieu ultérieurement, forcerent le général Bernadotte de partir avant que cette promesse fût exécutée. Il écrivit néanmoins à l'ambassadeur d'Espagne, lui donna tous les renseignemens sur cette affaire, et le pria instamment de solliciter la liberté du citoyen français; elle lui fut enfin accordée peu de tems après; et Colombot sortit de son cachot, où il a resté six ans, sans avoir joui de la lumière du jour. Sa santé est tellement altérée par cette longue captivité, que l'on craint beaucoup qu'il ne jouisse pas long-tems de sa liberté. Avant son élargissement, il a été obligé de signer un écrit par lequel il promettait de ne jamais demander d'indemnité, et de ne plus revenir dans les Etats d'Autriche.

De 19. La Prusse, dans l'acte de cession à la France, de ses possessions sur la rive gauche du Rhin, s'est réservée une indemnité complète, et a fait en outre vingt-huit conditions, parmi lesquelles se trouvent les suivantes :

1^o. Les archives qui sont communes aux Etats des deux rives du Rhin seront partagées ;

2^o. La République se chargera des dettes dont les possessions cédées seront grevées ;

3^o. On donnera au Rhin, par des ouvrages hydrauliques, un cours limité ;

4^o. La navigation, la pêche, le passage, seront libres aux habitans des deux rives ;

5^o. Toutes les villes, villages, corporations tant ecclésiastiques que laïques, dont la constitution n'est pas incompatible avec le pacte social, resteront dans la possession de leurs propriétaires ;

6^o. Si ces sortes de corporations sont supprimées, leurs possessions sur la rive droite du Rhin appartiendront au seigneur dans le territoire duquel elles sont situées ;

7^o. Les propriétaires de terres franches, et qui dorénavant seront imposés pour icelles, devront obtenir une indemnité équivalente en capitaux ou en fonds de terre, etc.

On assure que les ministres français n'ont pas signé cet acte.

La négociation du prince Repnin, ambassadeur de Russie à Berlin, a eu pour résultat que la Prusse a déclaré qu'elle ne demande aucune indemnité en Allemagne, pour les Etats cédés par elle à la République. Elle insiste cependant sur la possession de Nuremberg et de quelques autres villes impériales de la Franconie.

L'Autriche a fait la même déclaration.

Elle pouvait la faire, parce qu'elle est suffisamment indemnisée par les Etats de Venise.

Le comte de Cobentzel a actuellement son domicile à Seltz vis-à-vis du ministre français, François (de Neuschâteau). Ils ont tous les deux la vue sur la partie de cette petite ville qui fut brûlée par les Autrichiens, lorsqu'ils passèrent le Rhin sous les ordres du prince de Waldeck. Les conférences se tiennent tour-à-tour chez l'un et l'autre : on dine chez celui où se tient la conférence.

François a fait inviter très-poliment les envoyés de l'Empire. Il est fâché, leur a-t-il fait dire, de n'avoir pas la faculté

de passer le Rhin. Il souhaite, par cette raison, faire leur connaissance chez lui. Tous ceux qui ont été le voir se louent beaucoup de lui. Le secrétaire-général, Rosenstiel, donne des cartes qui servent de passe-ports à ceux qui veulent se rendre à Seltz ; Elles sont signées du ministre français. Ce plénipotentiaire a déclaré que cette négociation n'a aucune influence sur le congrès de Rastadt.

Bonnier vit toujours fort retiré ; il n'a pas même encore été voir le cit. François.

Les villes impériales de la Franconie et Nuremberg, Windsheim, Schweinfulth et Weissenbourg, se sont adressées à l'empereur et à la députation de l'Empire pour réclamer leur constitution actuelle contre les prétentions prussiennes.

Un nouveau décret du margrave de Baden, enjoint à tous les émigrés français de quitter ses Etats dans l'espace de six semaines. Cette mesure est conforme à un des articles de son traité de paix avec la République Française.

Suisse. De Zurich, le 18 prairial.

Le Corps législatif, après avoir, par sa loi du 14, supprimé tous les péages et autres droits personnels auxquels étaient imposés jusqu'à cette heure les Juifs, a déclaré que ceux qui dorénavant se permettront de percevoir ces droits, seront déclarés criminels de lèse-humanité.

Hier, à 5 heures après midi, le commissaire français a fait lever les scellés du trésor national que le Directoire helvétique avait fait apposer, et il en a fait la vérification en présence de notre préfet et d'une députation de la chambre d'administration.

D'Aren, du 18. Le Directoire helvétique, appuyé par le Directoire français, avait invité les trois Lignes grises à se réunir à la Suisse.

Les Grisons ont répondu qu'ils avaient envoyé des députés à Paris à ce sujet, et qu'ils ne répondraient catégoriquement qu'après avoir reçu, de ces mêmes députés, des instructions plus précises.

Ces instructions viennent d'être publiées par le congrès. On y voit que ces envoyés s'étant rendus chez le cit. Taleyrand-Périgord pour demander une réponse à la note qu'ils avaient remise (ils y insistaient sur la conservation de l'exis-

tence politique de leur pays), ce ministre leur dit: « Qu'il paraissait que plusieurs petits cantons de la Suisse n'étaient point disposés à se soumettre au nouvel ordre de choses; qu'ils voulaient même former une république particulière, à cause de quelques inconvéniens que la constitution helvétique entraînait après elle; qu'un pareil arrangement ne pouvait avoir lieu, vu que la Suisse perdrait par-là la force qui lui est nécessaire; qu'en conséquence, le Directoire jugeait l'unité de l'Helvétie indispensable; que comme les Lignes grises, par le changement de leurs frontières, ne pouvaient mieux assurer leur liberté qu'en se réunissant à la Suisse, il était chargé, par le Directoire, de leur déclarer que le vœu du gouvernement français était que cette réunion eût lieu. »

De Bâle, le 18 prairial. La tranquillité est entièrement rétablie dans le Haut-Valais, mais on n'a pas encore remis en liberté les 200 Valaisans faits prisonniers près Sion, et renfermés au château de Ohillon: un d'eux a été conduit enchaîné à Sion: ses conducteurs ont eu beaucoup de peine à le sauver de la vengeance du peuple, qui lui attribue tous ses maux: c'est un baillif de Haut-Valais.

— Des lettres de Piémont annoncent que l'ambassadeur de la République Française et la cour de Turin sont peu d'accord relativement à l'amnistie générale demandée pour les insurgens. La cour continue à faire fusiller un grand nombre de prisonniers, malgré le vœu contraire exprimé par l'envoyé français. Des courriers ont été envoyés de part et d'autre au Directoire, pour lui faire part des faits et consulter ses intentions.

On cite, comme partisans des mesures les plus sévères dans cette circonstance, le chevalier Damiani, ministre des affaires étrangères; le comte Cérati, ministre de l'intérieur; le comte de Taun, gouverneur de Turin; le comte Adami, président du sénat; le cardinal Gerdil, l'archevêque et le confesseur du roi.

Au milieu de ces différends, Ginguené vit fort isolé, attendant les ordres définitifs de son gouvernement.

ITALIE. De Naples, le 2 prairial.

Le comte Caraffa de Ruvo s'est évadé du château-Santa-Elme, où il était enfermé comme étant coupable de *principes patriotiques*, et l'officier qui le gardait, ainsi que le berger, ont fui avec lui. L'inquisiteur D. Ciccio Pignatelli

a été destitué pour ce motif ou pour tout autre que l'on ne connaît pas. On a substitué à l'altesse sérénissime, dans le département de la police, un certain Guidobaldi pour la politique, et le général Spinelli pour le militaire.

Un ordre sévère de la cour vient de hâter le jugement des patriotes incarcérés. Leur martyre est prochain.

La citoyenne Delcar, cette aimable et savante danseuse, qui a fait les délices de Milan ce carnaval dernier, et qui est aussi avantageusement connue à Paris, à peine arrivée à Naples, pour danser sur le théâtre de Saint-Charles, en qualité de première danseuse, a été dénoncée secrètement pour avoir figuré dans des ballets patriotiques et autour des arbres de la liberté, et en conséquence exilée aussi-tôt, non-seulement de cette ville, mais hors de tout le territoire napolitain. Elle fut conduite, comme une criminelle, par une bande de sbires, jusqu'à Terracine.

De Trieste, le 4 prairial. Le prince Auguste d'Angleterre est arrivé ici le 1^{er} de ce mois, à bord du vaisseau napolitain l'*Archimède*, de 74 canons. Il avait quitté Rome à l'arrivée des Français, et s'était retiré à Naples. Il a pris hier la route de Vienne.

On apprend de Naples que l'amiral Caracciolo a mis à la voile avec une division de l'escadre navale, pour donner la chasse aux corsaires barbaresques, qui depuis quelque temps infestent les mers d'Italie. Les Maltois les ont déjà attaqués avec succès : le vaisseau le *Saint-Zacharie*, qui croisait de concert avec quelques galères de la religion, s'est emparé depuis peu d'une grosse frégate et de deux chébecs algériens. La frégate a combattu avec tant d'opiniâtreté, que plus de la moitié de l'équipage a été tué. On n'a trouvé à bord que 94 Turcs qui ont été conduits à Malte.

De Rome, le 27 floréal. Il y a quelques jours qu'ont eue ici une alarme assez vive. Il ne s'agissait de rien moins, assure-t-on, que d'une conspiration dirigée contre nos consuls. Mais à l'instant, les légionnaires romains et les soldats français s'armèrent, se réunirent à Monte-Cavallo ; l'artillerie fut tirée des arsenaux, et bientôt le calme fut rétabli. Il paraît que les prêtres ont été au moins soupçonnés d'être les principaux instigateurs de cette émeute. Un missionnaire de l'ancien régime, le fameux docteur del Pino, a été banni sur-le-champ.

Le cit. Vera, employé dans une très-importante place

de la nouvelle République, vient de faire un trait de désintéressement digne de l'antiquité : il a donné sa démission de l'emploi lucratif, mais difficile, qu'il avait, en désignant un citoyen plus capable que lui pour l'exercer. On voit que le germe des vertus de Rome antique n'est pas entièrement perdu dans Rome moderne.

ESPAGNE. De Cadix, le 14 prairial.

Les dernières lettres officielles des Canaries donnent avis des préparatifs que font les Anglais à la Barbade, où il leur est arrivé 5,000 recrues de la Jamaïque et 3,000 hommes de la Trinité. Il paraît que ce n'est plus contre Porto-Ricco, mais contre Caracas qu'ils projettent une attaque. La situation dans laquelle se trouvent et la ville et la contrée n'est pas tranquillisante; car après l'ouragan des plus violens, qui a eu lieu les 23, 24 et 25 pluviôse, et qui a produit des ravages incalculables, elles manquent de bien des moyens de défense. Le gouverneur de l'île hollandaise de Curaçao a fait passer à Caracas tous les secours qui dépendaient de lui, et a offert d'envoyer 600 hommes dans cette contrée pour s'opposer aux Anglais.

C'est avec beaucoup de peine que nous avons appris que la négociation faite par notre gouvernement, pour un emprunt de 3 millions de florins, sur Amsterdam, avait échouée; et nous avons si peu de crédit, qu'une disposition de 500,000 fl. faite, à valoir sur cet emprunt, n'a pas été accueillie par Vanden-Croese et compagnie, chargé de cette opération. Aussi, la pénurie des moyens pécuniaires est à son comble. Mazaredo demande sa démission parce qu'il ne reçoit rien, et doit une somme considérable à son escadre.

D'Aranjuez, du 12. Le prince de la Paix est toujours à notre cour. Quoiqu'il paraisse avoir perdu toute influence, il y a joui d'un crédit si immense, que l'attention publique est toujours fixée sur lui. Aucun des nombreux paréns que le prince de la Paix a élevés aux premières places de l'Etat, ni Alvaros son oncle, ministre de la guerre, ni Langara son parent, n'ont été destitués jusqu'à ce moment. Hier, jour de la fête du prince des Asturies, la cour fut très brillante; le prince de la Paix y parut, et fut présent quand on donna la grand-croix de l'ordre de St. Charles à son successeur don Saavedra. Les amis de ce dernier s'accordent à dire que la résidence du prince, à la cour, embarrasse beaucoup le nouveau ministre, et l'empêche de tenter plusieurs opérations, tant on peut croire qu'il reste à l'ancien favori l'espoir de rentrer en grâce.

ANGLETERRE.

ANGLETERRE. De Londres, le 16 prairial.

Un événement qui s'est passé ces jours derniers a détourné, pour un moment, l'attention générale des grands objets qui l'occupent. Voici le fait :

« Dans la séance de la chambre des communes, du 14, M. Pitt fit une motion tendante à augmenter le nombre des matelots ; il demanda qu'on l'adoptât promptement, vu les circonstances alarmantes où se trouvait l'Angleterre. — M. Tierney, sans attaquer le fond de la motion, en cen-
 sa le fond. — M. Pitt répliqua qu'il ne pouvait attribuer l'opposition de l'honorable membre, qu'au désir d'entraver les moyens de défense de l'Angleterre. — M. Tierney demanda que M. Pitt fût rappelé à l'ordre ; il exigea en outre du char-
 telier de l'échiquier une satisfaction particulière ; ce dernier consentit à la lui donner. En conséquence M. Pitt, accom-
 pagné de M. Hyder, et M. Tierney, accompagné de M. George Wulpole, se sont battus dimanche dernier, à trois heures après-midi, à Putney-Heath. Les seconds s'étant effor-
 cés inutilement d'accommoder l'affaire, les combattans ont tiré chacun deux coups de pistolet à douze pas. M. Pitt ayant tiré son second coup en l'air, les seconds ont décidé que l'affaire ne devait pas aller loin. »

Le 6 floréal, l'escadre de l'amiral Bligh débarqua à Saint-Dominique 600 hommes, commandés par le général Rckers, pour aider les opérations militaires contre les brigands de Jérémie. On réussit d'abord à les chasser de la plaine ; mais nos troupes, qui les poursui-
 virent dans les montagnes avec trop d'ardeur, furent repoussées. Nous avons eu un officier de marine, trois officiers français tués, et 36 soldats tués ou blessés. La perte des brigands est beaucoup plus considérable :

Douze corsaires anglais ayant conduit à Malte environ 30 prises qu'ils avaient faites dans la Méditerranée, ils y ont été bloqués par les Français. La *Meduse*, de 50 ; l'*Inconstant*, de 36 ; et la *Bonne-Citoyenne*, de 24, y ont été envoyés pour dégager les corsaires, et les aider à amener leurs prises : mais elles ont été bloquées elles-mêmes par de nouvelles forces françaises. Sir Horatio Nelson vient de s'y rendre avec dix vaisseaux de ligne. Il est chargé en même-temps de surveiller les mouvemens de la flotte de Toulon. L'amiral Parker con-
 tinue de croiser devant Cadix. Lord Saint-Vincent est à Lis-
 bonne. On lui envoie quatre vaisseaux de plus, ce qui por-
 tera la flotte sous ses ordres à 36.

Tome XXXV.

M

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CORPS LÉGISLATIF.

Séances des deux Conseils, du 15 au 25 prairial.

Chollat fait adopter, dans la séance du 16 du conseil des Cinq-cents, son projet de résolution qui accorde aux débiteurs de rentes viagères créées, pour capitaux fournis en assignats, un nouveau délai d'un mois, pour faire notifier aux créanciers de ces rentes, la déclaration prescrite par l'art. XIII de la loi du 13 pluviôse, concernant leur réduction. La même disposition est appliquée aux débiteurs de rentes pour capitaux fournis en mandats.

On a repris la discussion du projet de Roëmers, tendant à donner au Directoire le droit de nommer aux places vacantes dans le tribunal de cassation.

Cabanis annonce que croyant le conseil suffisamment éclairé, il ne traitera pas le fond de la question. Les raisons de Duviquet lui paraissent aussi solides qu'éloquantes. Il n'a vu au contraire dans celles de Boulay que présages sinistres et mal fondés. Au reste, la révolution ne lui paraît pas terminée; il reste encore à la République des ennemis à vaincre. Cabanis pense qu'il faut continuer au Directoire le droit de nomination que la loi du 19 fructidor lui a accordé.

Un nouveau membre : S'il ne s'agissait que de donner au Directoire une nouvelle marque de confiance, je n'hésiterais pas; mais on demande l'intervention de l'ordre constitutionnel, et ce n'est point votre intention, ni celle du Directoire. La liberté publique repose sur la division des trois pouvoirs. Leur indépendance mutuelle s'oppose à ce que vous accordiez au Directoire le droit de nommer aux places vacantes dans le tribunal de cassation, et je vote pour le projet de Félix Faulcon qui

autorise le tribunal à s'adjoindre des membres en remplacement.

Le conseil ferme la discussion , écarte le projet de la commission par la question préalable , et Félix Faulcon donne une nouvelle lecture de son projet. On demande à aller aux voix ; mais sur les observations de Bailloul et de Betz , qui ne croient pas la question assez approfondie , on renvoie à la commission , pour la soumettre à un nouvel examen.

Roger Martin , dans une motion d'ordre , remet , le 17 , sous les yeux du conseil , l'état actuel de l'instruction publique. Il observe que la principale cause du mal est dans cette foule d'enseignemens clandestins , où l'on conspire sans cesse contre la raison et la liberté , où l'ignorance et l'incivisme se réunissent pour corrompre la nouvelle génération , et sapper ainsi la République dans ses fondemens. Il demande que la commission soit complétée , et qu'elle présente , dans un court délai , un plan général d'enseignement public.

Cette proposition est adoptée.

Portier (de l'Oise) pense que pour procéder sur cette matière importante , d'une manière capable d'assurer un heureux résultat , il faut connaître officiellement l'état au vrai de l'instruction publique , et les obstacles qui en retardent le progrès.

Un message au Directoire est en conséquence arrêté.

On lit , le 18 , la rédaction relative aux obligations entre particuliers , contractées dans les neuf départemens réunis par la loi du 2 vendémiaire an IV.

Elle est ainsi conçue :

Art. I^{er}. Conformément à l'art. VI de la loi du 12 fructidor an V , et l'art. III de la loi du 11 frimaire an VI , les obligations entre particuliers , contractées dans les neuf départemens réunis par la loi du 9 vendémiaire an IV , continueront d'être censées consenties en numéraire métallique.

II. Cependant le contraire pourra être prouvé , soit par le titre même , soit par d'autres écrits éma-

M 2.

nés du créancier, soit par son interrogatoire sur faits et articles.

III. Pour toutes les obligations qui sont dans le cas de la présente loi, le délai de deux mois pour les notifications et soumissions à faire par le débiteur, aux termes prescrits par l'art. V de la loi du 11 frimaire an VI, et par l'art. 1^{er}. de la loi du 16 nivôse an VI, n^o. 1650, ne commencera à courir que du jour de la publication de la présente.

Duchesne soumet encore au conseil plusieurs nouvelles résolutions sur les transactions. Elles sont discutées et adoptées avec quelques amendemens.

Fabre, organe de la commission des finances, propose d'augmenter le crédit du ministre de la marine, pour l'an VI, de la somme de 20 millions, et de les prendre sur les fonds affectés au département de la guerre, parce que les économies qui se font dans cette partie permettent cette distraction.

Le projet est adopté.

Un secrétaire lit, le 19, une lettre de l'administration municipale du canton d'Ostende; elle répond à l'imputation faite à cette commune, de complicité dans les tentatives des Anglais pour s'en emparer; elle atteste que pendant le bombardement les fonctionnaires publics n'ont cessé d'aviser aux moyens de défense, de parcourir les rues pour maintenir l'ordre qui n'a nullement été troublé, qu'aucun militaire n'y a été insulté, et qu'elle a vainement recherché ceux qu'on accuse d'avoir foulé aux pieds la cocarde nationale, que seulement quelques hommes timides avaient ôtée, mais sans aucun signe de mépris.

Mention au procès-verbal.

Gauthier (du Calvados) reproduit son projet de résolution sur une disposition de la loi du 28 mai 1790, concernant les propriétaires des halles.

Nous avons déjà exposé la question.

Génissieux demande si ces halles et bâtimens construits par corvées n'appartiennent pas aux communes autant et plus qu'aux ci-devant seigneurs qui se sont contentés d'ordonner ces corvées. Je ne

conseillerais jamais de violer les droits sacrés de la propriété, dit-il, mais je pense que la féodalité ne doit pas renaître de ses cendres. Au reste, comme cette question est délicate, je demande l'impression et l'ajournement.

Cette proposition, appuyée par Quirot, est adoptée.

Sur la proposition de Laujeac, le conseil arrête que le rapport relatif à l'époque où la loi du 9 vendémiaire an IV, a été obligatoire pour les départemens réunis, sera imprimé et distribué aux nouveaux membres.

L'ordre du jour du 15 appelait, au conseil des Anciens, la suite de la discussion sur les théâtres.

Decomberousse a, comme on l'a déjà observé, attaqué la résolution. En accordant, dit-il, au Directoire la surveillance des théâtres d'une manière aussi indéterminée que le fait la résolution, on lui accorde nécessairement le droit de faire fermer les théâtres à son gré. Rien n'est plus contraire aux intérêts des entrepreneurs de spectacles, qui n'oseraient en ouvrir aucun, dans la crainte de le voir fermer au moment où ils s'y attendraient le moins; rien n'est plus préjudiciable à l'art, car la crainte de voir perdre en un jour le fruit de plusieurs années de travaux et d'efforts, découragerait ceux qui se sentiraient des dispositions pour le théâtre; enfin, rien n'est plus contraire à l'esprit et à la lettre de la constitution, et à la division des pouvoirs, que de laisser au Directoire exécutif la faculté d'exercer une partie du pouvoir législatif.

Decomberousse attaque aussi l'article qui destine le produit des parts d'auteurs morts, à l'encouragement de l'art dramatique. Il pense que ce n'est point l'art lui-même qui doit fournir ces récompenses. Il pense que c'est moins l'argent que la gloire qui peuvent exciter le génie; ce ne fut ni l'or ni les pensions de Louis XIV qui animèrent le génie des Racine, des Corneille, des Molière; ce fut le noble desir de s'immortaliser.

Decomberousse vote contre la résolution.

M 3

Jourdain l'attaque aussi : il trouve vicieuse l'attribution indéterminée de surveillance donnée au Directoire sur les théâtres. D'après le vague de la résolution, dit-il, cette surveillance ne peut être que nulle ou despotique, ce qui est également dangereux. Il n'y a pas de principe plus fixe pour la distribution des encouragemens. Ne laissons point au Pouvoir exécutif l'exercice arbitraire de la générosité nationale. Au lieu de récompenser les dangereux artifices de la poésie et l'enchantement par lequel un auteur efféminé étouffe dans les hommes la voix de leur conscience, fait taire cette pudeur qui jusques-là leur avait fait regarder le crime comme impossible, et leur apprend à le regarder, sinon comme un bien, au moins comme un mal supportable, et quelquefois nécessaire ; prescrivons au Directoire des règles pour récompenser les ouvrages où l'on célèbre, où l'on fait aimer l'égalité fraternelle, l'enthousiasme pour la République, et où l'on mène les citoyens, par l'attrait puissant du plaisir, à la pratique des vertus sociales.

Le conseil donne l'impression de ce discours et ajourne la suite de la discussion.

Legrand a fait, le 16, le rapport sur la résolution concernant les contestations entre les créanciers des émigrés reconnus solvables, les copartageans, les coobligés et les cautions simples et solidaires. Elle décide que les créanciers des émigrés ne peuvent poursuivre les copartageans que jusqu'à concurrence de la portion qui les compétait dans le partage. La commission a pensé que cette résolution n'étant que la conséquence de la loi du 1^{er} floréal an II, elle devait être adoptée.

L'impression et ajournement.

Le conseil a ensuite sanctionné la résolution qui accorde des indemnités aux députés dont les élections ont été annulées, et qui étaient arrivés à Paris avant le 1^{er} prairial.

Il s'est occupé, le 17, de la première résolution relative au régime hypothécaire.

Le rapporteur de la commission en a proposé le

rejet , parce qu'elle renferme des effets rétroactifs , des entraves , des gênes , des omissions , des irrégularités et des injustices. Le conseil la rejette.

On a repris, le 18, la discussion sur la résolution relative aux théâtres.

Baudin attaque la résolution. Elle met , dit-il , les théâtres sous la surveillance du Directoire ; mais ils y étaient déjà avant cette résolution. Sous ce rapport , elle est donc inutile ; sous ce rapport , elle peut être dangereuse , car on pourrait en étendre le sens jusqu'à prétendre que les autorités inférieures ne peuvent surveiller les théâtres.

On a dit que la majesté de la tribune ne pouvait descendre jusqu'à dresser des articles réglementaires des théâtres ; mais ne se rappelle-t-on point que dans plusieurs occasions le Corps législatif s'est livré à des discussions au moins minutieuses ? n'y a-t-il pas dans la loi des patentes classé les professions des citoyens avec un soin qui s'éloigne peut-être un peu de la dignité législative ? n'oublions pas que , suivant l'expression d'un de nos auteurs dramatiques , c'est vers le Pouvoir exécutif que se portent tous les honneurs et les vœux intéressés des mortels. Laissons au Directoire toutes ses prérogatives , mais exerçons toutes les nôtres. N'oublions pas que nous trahirions notre mandat , si , sous prétexte des difficultés , ou de ne point entrer dans des développemens minutieux , nous nous en reposions sur le Directoire du soin , par exemple , d'établir ou de perfectionner des taxes. Le peuple n'a remis qu'à nous le pouvoir de voter l'impôt , de l'asseoir et d'en régler la perception ; et nous ne pouvons transporter ce pouvoir à d'autres.

Baudin attaque aussi l'article IV de la résolution , qui laisse à l'arbitraire du Directoire la distribution des fonds que contiendrait la caisse d'encouragement. Il vote contre la résolution.

Le conseil la rejette.

L'ordre du jour du 19 appelait la discussion sur la résolution de 17 germinal , relative à l'établisse-

M 4

ment d'un bureau spécial pour la liquidation de la comptabilité intermédiaire.

Brostaret attaque cette mesure qu'il regarde comme devant ajouter au désordre des finances, et fournir de nouveaux moyens de dilapider la fortune publique.

Il convient que la comptabilité intermédiaire, c'est-à-dire celle qui date depuis la révolution jusqu'à l'organisation de la trésorerie constitutionnelle, a été rejetée par la force des circonstances dans une sorte de chaos dont il est nécessaire de la retirer; mais il ne croit pas qu'il soit nécessaire de recourir au moyen que l'on propose; tout doit rentrer dans le domaine de la trésorerie actuelle; tout autre établissement nouveau ne pourra réussir mieux qu'elle à recouvrer les pièces que la mauvaise foi, la précipitation ou la négligence auraient fait disparaître; ce qui lui manque, c'est la base nécessaire à ses opérations, et il suffit d'une loi positive pour les régler. Cette loi est d'autant plus nécessaire que celle du 30 germinal n'accorde à la trésorerie aucune coercition, ni administrative, ni judiciaire, pour obtenir des comptables les pièces dont elle a besoin pour apurer leur compte.

Il faut absolument en revenir au principe, continue l'orateur; la trésorerie étant le point central des finances de la République, c'est d'elle seule que tout doit émaner.

Gardez-vous de laisser établir le bureau de liquidation qu'on vous propose; soyez certains qu'il ne tarderait pas à acquérir une influence immense, et à réunir la plus grande partie des attributions ministérielles. Entourés de prôneurs intéressés à étendre ses prérogatives, il saurait obtenir, au besoin, des lois qui seraient toutes en sa faveur, et dévoreraient ainsi sa part de la fortune nationale. Vous sentirez, citoyens collègues, tout le danger d'un établissement inutile, envahisseur, et qu'il ne serait peut-être plus possible de détruire une fois que vous l'auriez créé. Je vote pour le rejet de la résolution.

Picos défend la résolution. Il faut, dit-il, que toutes les pièces nécessaires à la liquidation, dans quelques mains qu'elles se trouvent, soient remises à l'autorité spéciale.

La plupart des pièces qui concernent des dépenses faites pendant l'époque révolutionnaire, sont déposées dans les anciennes commissions exécutives. Or, la trésorerie n'a de surveillance que sur les comptables directs; elle n'a donc aucun droit sur les pièces qui leur sont étrangères. Il faut donc un point de réunion où toute la liquidation s'explique. Un travail uniforme et régulier ne peut résulter que de cette centralisation. Je vote pour que la résolution soit approuvée.

Lacué demande que le jour où la discussion sera reprise, la commission déclare à quelle somme devront se monter les dépenses de cet établissement. Il regarde les créances que l'on propose de liquider comme très-peu sûres, et il pense que, pour peu que la liquidation coûtât, il vaudrait mieux abandonner ces recouvrements, et déchirer les titres.

La commission rendra le compte demain.

Rossée a proposé, le 20, d'approuver la résolution qui rend justiciables des conseils de guerre, les individus qui à la vue de l'ennemi, au moment ou à la suite d'une attaque, favoriseraient ses desseins.

Un membre, sans s'opposer à la mesure, la regarde comme révolutionnaire, et peu d'accord avec la constitution. Il désirerait que les conseils de guerre fissent juger auparavant leur compétence; pour que les citoyens ne fussent pas privés d'être jugés par des jurés, sur une simple dénonciation.

Un député belge justifie les habitans d'Ostende. Ce sont des Anglais établis à Ostende qui ont jeté des cris de trahison.

Le conseil approuve la résolution.

Deux nouveaux membres du conseil des Cinq-cents prêtent, le 21, le serment accoutumé. Ils sont suivis du cit. Mentor, député des colonies, qui, après avoir prêté le même serment, dit : Citoyens législateurs, le serment que je viens de prêter en

mon nom personnel, mes freres, les noirs, le répètent par mon organe. Ils jurent sous haine à la royauté et à l'anarchie, ardent amour à la République et à la constitution de l'an III. Tant que ces hommes sont restés esclaves au milieu d'autres hommes leurs semblables, ils ont maudit la nature qui semblait les avoir maudits eux-mêmes, en les livrant au despotisme de ceux qu'elle devait avoir fait leurs égaux. Graces soient rendues à l'heureuse révolution opérée par la nation française ! Il a enfin été reconnu que par-tout, sous la zone torride comme sous la zone tempérée, les hommes étaient des hommes ; que les mêmes sentimens comme les mêmes intérêts devaient animer les habitans de l'Europe et de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. En vain la fraction d'hommes qui nécessita le 18 fructidor, oubliant ces principes, voulut rappeler le régime des différences ; les vrais amis de la liberté, s'opposèrent à son affreux retour, et l'égalité des droits aurait trouvé parmi les noirs, d'aussi ardens défenseurs qu'elle en a trouvé au milieu de vous.

L'orateur, après s'être élevé contre Vaublanc, qui lui-même s'était si souvent élevé contre les noirs ; après les avoir excusés de tous les délits dont les ex-législateurs les avaient accusés à la tribune, déclare que, quant à lui, il se montrera toujours l'ennemi des détracteurs de la colonie, et de ceux qui déshonoreront le nom glorieux de républicain.

Impression du discours.

La discussion sur le projet de résolution concernant la nomination des places vacantes dans le tribunal de cassation, s'ouvre de nouveau. La commission avait proposé de l'accorder au Directoire ; Felix Faulcon, au tribunal lui-même.

Bigonet présente un troisième projet, qui a pour but d'attribuer cette nomination au Corps législatif.

Il vous a été proposé, dit l'orateur, deux projets de résolution à cet égard : l'un, par la commission elle-même, tendant à attribuer ce droit au Directoire ; l'autre, par Felix Faulcon, tendant à l'attribuer aux juges du tribunal eux-mêmes. Vous avez rejeté

le premier projet. Je respecte votre décision. Mais l'intérêt public et la politique me paraissent devoir également s'opposer au second projet. A qui attribuez-vous donc ce droit? à qui? le bon-sens le dit, à vous-mêmes. D'abord, parce que personne mieux que vous n'est à même de connaître ceux qui doivent remplacer des élus dont vous avez jugé que les élections devaient être annulées; ensuite, parce que vous ne ferez que faire en cela ce que la constitution vous ordonne de faire à l'égard des commissaires de la trésorerie et de la comptabilité.

Ce projet est anti-constitutionnel sous tous les points de vue, dit Berenger, et à l'instant que vous l'adopterez, vous aurez fait vers la ruine de la République le pas le plus dangereux qui ait encore été fait. Ne croyez pas que de ce que je dis j'en veuille inférer la nécessité de confier aux juges du tribunal de cassation la nomination de ses propres membres. Si je suis pénétré de la nécessité de maintenir l'indépendance du pouvoir judiciaire, je ne le suis pas moins d'empêcher que, par trop de pouvoir, il devienne oppresseur; mais je regarderais comme un plus grand mal encore de vous voir vous arroger un droit que la constitution ne vous a pas donné, parce que, plus des pouvoirs sont entendus, plus il est dangereux de les étendre davantage. A qui faudra-t-il donc que le pouvoir dont il s'agit soit délégué? J'ai dit, lors de la discussion, ce que je pensais à cet égard. (L'orateur avait voté pour l'attribution au Directoire.) Il allait en dire davantage, lorsque le conseil a prononcé la question préalable sur la proposition de Bigonet.

L'ordre du jour du 22 était la discussion sur la durée des fonctions des juges de paix élus en l'an V. Personne ne s'est présenté pour parler sur la question; le rapporteur lui-même n'était pas présent. En conséquence, le président déclare la séance levée.

Le Directoire transmet, le 23, par un message, tous les procès-verbaux des assemblées primaires et communales scissionnaires qu'il a reçus. Il y joint également ceux des assemblées qui n'ont pas procédé

régulièrement, sans avoir fait scission ; et il accompagne ces pièces des renseignemens propres à éclairer la religion du conseil, pour qu'il puisse prononcer en connaissance de cause.

Un secrétaire donne lecture, le 24, d'une pétition du député Corse, nommé par l'assemblée électorale du Golo, dont les opérations ont été annulées, en vertu de la loi du 22 Bréar.

Il observe qu'ayant regardé son élection comme à l'abri de tout reproche d'irrégularités, il s'est empressé de se rendre à Paris, pour obéir au vœu de ses concitoyens. Il demande à être compris au nombre de ceux qui, en pareil cas, ont été admis à recevoir des indemnités.

Le conseil renvoie à la commission des inspecteurs.

Boulai-Dupaty fait renvoyer à l'examen d'une commission spéciale, une pétition des négocians et manufacturiers de la commune de Nantes, qui se plaignent de la situation pénible de leurs manufactures, qui ne peuvent plus soutenir la concurrence avec l'étranger, et sollicitent des fonds pour pouvoir se procurer les matières dont ils manquent pour leur donner plus de perfectionnement.

Le cit. Desville, ingénieur, réclame son admission à la barre, pour communiquer au conseil plusieurs découvertes utiles sur l'hydraulique.

Accordé.

On reprend la suite de la discussion des projets d'articles additionnels de Duchesne, sur les transactions.

Le rapporteur, fatigué de la longue lecture de ces articles interminables, est suppléé par Bergier.

Pour éviter ce que ces articles ont de fastidieux, nous ne donnerons que ceux qui, adoptés par le conseil des Anciens, auront force de lois.

On a repris, le même jour, celle sur la durée des fonctions des juges de paix élus en l'an V.

Sur la motion de Briot (du Doubs), le conseil révoque un arrêté pris hier, lequel renvoyait à la commission tous les projets présentés à ce sujet.

Il rejette ensuite celui de Duport, rapporteur de la première commission, portant que les fonctions des juges de paix nommés par les assemblées primaires en l'an V, n'expireront qu'en l'an VII, de même que celles des juges nommés par le Directoire exécutif, en vertu de la loi du 19 fructidor, et seulement dans les cas qui y sont exprimés.

Il accorde ensuite la priorité au projet de Briot, qui expose au conseil combien il est instant de prononcer incessamment sur cet objet, parce que depuis la tenue des assemblées dernières, une grande partie des cantons ont deux juges de paix rivaux, et celui nommé en l'an V, ou par le Directoire au 19 fructidor, et celui nommé par la dernière assemblée; sur quelques difficultés élevées par Crochon et Beytz sur le considérant présenté par Briot, et sur la demande positive d'un autre membre, le conseil revenant sur son arrêté d'aujourd'hui, rapporte le rapport de l'arrêté d'hier, et renvoie de nouveau à la commission et le projet de Briot et les précédens.

Le président appelle les rapporteurs de plusieurs projets dont la discussion est à l'ordre du jour; aucun d'eux ne se présentant, le président déclare la séance levée.

Cornet a fait approuver, le 22, par le conseil des Anciens, la résolution qui ouvre un nouveau crédit de 20 millions au ministre de la marine, à prendre sur celui de la guerre.

On a continué la discussion sur la résolution du 22 ventôse, relative aux fermages arriérés payables en nature.

Picault la combat.

Bourdon et Marvaux la défendent.

On ajourne la discussion.

Lebrun propose l'approbation de la résolution du 26 floréal, qui destine la ci-devant abbaye de Saint-Martin-des-Champs à l'établissement du conservatoire des arts et métiers.

Le conseil approuve la résolution.

Champion (du Jura) propose, le 23, l'approbation d'une résolution du 7 prairial, qui fixe les taxes

rions dues aux receveurs-généraux des départemens et à leurs préposés. Cette résolution, dit-il, qui vous est présentée à la place de celle du 21 ventôse, n'a point les mêmes défauts qui vous avaient engagés à rejeter celle-ci. Impression et ajournement.

On ouvre la discussion sur le régime hypothécaire.

Sedillez, en convenant que la résolution n'est point parfaite, pense néanmoins qu'elle doit être approuvée, pour tranquilliser les créanciers de l'Etat de la fortune de leurs débiteurs, pour faciliter à ceux-ci les moyens d'emprunter en présentant des gages certains; enfin pour garantir les acquéreurs contre le danger d'être obligés de payer aux créanciers, après avoir payé au vendeur.

Un membre combat la résolution, comme contenant des dispositions propres à ruiner les mineurs et les interdits, et à détruire les stipulations faites en faveur des femmes dans les contrats de mariage.

La discussion est ajournée.

Le conseil rejette une résolution du 12 floréal, qui autorise un échange de terrain appartenant à l'hôpital civil de Lille, attendu que le Directoire n'a point été consulté.

L'ordre du jour du 25, du conseil des Cinq-cents, était la discussion sur les projets de finances.

Villers, organe de la commission, annonce qu'elle a examiné les diverses propositions qui lui avaient été faites, d'établir des droits sur les rentes foncières, sur les greffes, les cuirs, les glaces et les boissons. Il observe qu'il y a une commission nommée pour le premier objet. La loi du 24 germinal an V veut que les greffes de tous les tribunaux soient assimilés à celui du tribunal de cassation; ainsi il y a lieu d'espérer que le Directoire s'empressera de faire exécuter cette loi, qui suffira aux dépenses de ces administrations. — Vernier ajoute que les droits sur les cuirs sont peut-être les derniers auxquels on doit penser, vu la difficulté de leur perception, les dépenses et les vexations qu'elle entraîne; que les glaces ne produiraient que peu de choses, et que pour prélever le droit, il faudrait faire des visites domiciliaires; mais les boissons laissent entrevoir un moyen de

fournir aux dépenses locales : aussi la commission des finances s'occupe-t-elle d'un travail sur cet objet.

Le rapporteur revient ensuite aux différents projets qu'il a présentés. Le 1^{er}. tend à relever de la déchéance les acquéreurs des domaines nationaux qui ont laissé écouler les délais prescrits pour les paiements. — Betz observe qu'on peut relever ceux qui ont acquis en vertu de la loi du 28 ventôse, mais non les acquéreurs en exécution de celle du 16 brumaire an V.

Le conseil adopte cet amendement, et arrête les articles présentés par Villers.

Les séances du conseil des Anciens, des 24 et 25, n'ont rien présenté d'un intérêt général.

PARIS. Nonidi, 29 Prairial, l'an VI de la République.

Les dernières nouvelles de la flotte de la Méditerranée sont du 10 de ce mois. A cette époque, elle était à 10 lieues au-delà de l'isle de Sardaigne. La jonction du convoi parti de Gênes et de Civitta-Vecchia s'était opérée. Un calme de deux jours avait retenu la flotte, et avait donné le temps de répartir plus convenablement les troupes de débarquement.

On a appris que le 7 une escadre anglaise était entrée dans le détroit, pour se mettre probablement à la poursuite de la flotte française. Les uns ont dit que cette escadre était de 16 vaisseaux de ligne sous le commandement de l'amiral Saint-Vincent ; d'autres la réduisent à 10, sous les ordres de l'amiral Nelson.

Depuis l'entrée des Anglais dans la Méditerranée il n'est sorte de bruits absurdes que l'on n'ait fait courir. A en croire certains novellistes, Bonaparte s'était emparé de Gibraltar par ruse. Il avait revêtu une partie de ses troupes de l'uniforme anglais, et à la faveur de ce déguisement il avait feint de tirer sur les troupes françaises, qui, avançant toujours, avaient forcé les prétendus anglais de se retirer ; c'est ainsi que ceux-ci étaient parvenus à entrer dans le fort. Il n'est pas besoin de faire sentir l'in vraisemblance de ce récit controuvé. A l'époque de sa publicité, non-seulement il était physiquement impossible que Bonaparte et sa flotte eût pu se rendre à Gibraltar, mais il l'était encore qu'on eût pu en recevoir la nouvelle. On a remarqué plus d'une fois cette tactique employée par la malveillance, qui consiste à annon-

ser un grand revers pour affaiblir une victoire que l'on craint, ou un succès prodigieux pour rendre plus sensible un revers que l'on desire ; cette ruse ne trompe plus aujourd'hui personne ; aussi la police a-t-elle fait poursuivre ces fabricateurs et ces distributeurs de fausses nouvelles.

Quoi qu'il en soit, il est naturel que l'inquiétude se mette à la suite de notre flotte. Elle est chargée de si hautes destinées ! Elle porte l'élite de nos généraux et de nos troupes. On a calculé ce que Bonaparte avait d'avance, et ce que les deux escadres pouvaient faire de chemin : on a estimé que, par un vent ordinaire, Bonaparte et son nombreux convoi ne pouvaient faire que 25 lieues par jour au plus, et l'escadre anglaise 50. D'où l'on conclut que celle-ci avait dû atteindre notre flotte avant qu'elle fût rendue à sa destination. Mais il faudrait connaître cette destination, qui est encore un secret, même pour les officiers supérieurs de la flotte. Eh ! que sont tous ces calculs hasardés que mille circonstances peuvent déranger !

On a également débité dans plusieurs journaux, qu'une violente bourrasque avait battu et dispersé la flotte anglaise et la française, que plusieurs vaisseaux de la première s'étaient réfugiés dans les ports de Sardaigne ; et quelques-uns de la seconde, dans ceux de Corse : nouvelle également absurde, car l'amiral Saint-Vincent n'étant entré dans le détroit que le 7, et Bonaparte ayant dépassé la Sardaigne le 10, il était impossible que les deux flottes se fussent rencontrées à cette même hauteur. Au reste, à l'époque où nous sommes, Bonaparte a dû arriver à sa destination, quelle qu'elle soit dans la Méditerranée, ou bien il se sera fait un engagement sanglant entre les deux flottes, dont nous ne tarderons pas d'apprendre le résultat. Espérons en la fortune du héros français, qui jusqu'ici ne l'a pas moins servi que son génie.

— Les Anglais continuent toujours de bloquer le Havre, en se tenant plus ou moins au large. Ils ont été si bien reçus quand ils se sont approchés, qu'ils n'essaieront aucune tentative.

— Une seconde expédition se prépare avec activité à Toulon. On présume qu'elle a pour objet de mettre les Anglais entre deux feux, s'ils s'avancent dans la Méditerranée.

— Le Directoire a fait 22 promotions diplomatiques. La plus importante est celle de Lacombe-Saint-Michel, qui va remplacer à Naples Garat qui revient prendre sa place au Corps législatif.

— Les dernières nouvelles apprennent que l'Irlande est en pleine insurrection.

LENOIR-LAROCHE, Rédacteur en chef.

MAR 31 1931

